

LES

VIEUX PÉCHÉS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. MÉLESVILLE ET PHILIPPE DUMANOIR;

Représentée pour la première fois, à Paris,
SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE,
le 5 Janvier 1833.



PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GRANDE-COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. GIRARD.	M. BOUFFÉ.
LA MARQUISE DE CHAMPAGNOLLES.	Mme JULIENNE.
OSCAR, son Neveu.	Mme MONVAL.
NINETTE, Danseuse de l'Opéra.	Mme JENNY-VERTPRÉ.
HILARION, Domestique de Girard.	M. SYLVESTRE.
UN NOTAIRE.	M. DUPUIS.
AMIS DE LA MARQUISE ET DE GIRARD.	
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La scène se passe au Château de M. Girard, dans le département de Lot-et-Garonne.

NOTA. Les Acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être au Théâtre ; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite. Les changemens de position sont indiqués par des notes au bas des pages.

S'adresser, pour la Musique de cette Pièce et celle de tous les Ouvrages qui composent le Répertoire du Gymnase, à M. HORMILLE, Chef d'Orchestre, au Théâtre.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N. 4 bis.

LES VIEUX PÉCHÉS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

(Le Théâtre représente un salon de campagne. Porte au fond, donnant sur le jardin. Aux deux angles, deux portes conduisant à l'extérieur. Sur le premier plan, à droite et à gauche, portes de cabinet. Près de la porte, à droite de l'acteur, un secrétaire, et sur le devant de la scène, du même côté, une table couverte d'un tapis qui retombe jusqu'à terre.

SCÈNE PREMIÈRE.

HILARION, *puis* OSCAR, *arrivant par le fond.*

(*Hilarion tient l'habit de son maître à la main et le brosse, en regardant par la porte à gauche, qui est entr'ouverte.*)

HILARION.

V'là encore not' maître qui parle tout seul et fait des bras comme le télégraphe.... il a quelque chose qui le tourmente, cet homme-là.

Air du Vaudeville du *Premier Prix.*

D'ici, sans rien faire paraître,
Si j' pouvais l'entendre et l' guetter?...
Non, c'est mal d'espionner son maître,
Et cela seul doit m'arrêter. *(cherchant toujours à regarder)*
C'est manquer à la bienséance,
C'est manquer à mon premier d'voir,
Enfin, c'est trahir sa confiance...
Et puis, d'ailleurs, je n' peux rien voir.

OSCAR, *en habit de chasse et posant son fusil au fond.*

Bonjour, Hilarion... (1)

HILARION, *se remettant à brosser.*

Tiens!... c'est monsieur Oscar.

OSCAR.

Monsieur Girard est-il sorti?...

HILARION, *montrant l'habit.*

Est-ce qu'il peut? je le tiens par le bras.

OSCAR.

Paresseux!... moi, qui le croyais déjà au château, à faire sa cour à ma tante!... il est vrai que ces vieux garçons sont comme les jeunes filles, ils n'en finissent pas avec leur toilette... A propos de jeunes filles, et tes amours avec Louison?... est-ce toujours toi?

(1) Oscar, Hilarion.

HILARION.

C'te question!.. . certainement, monsieur Oscar, que c'est moi qu'elle préfère... vous avez bien vu, hier... quand vous l'embrassiez... j'étais là, à côté d'elle... je suis toujours là quand on l'embrasse.

OSCAR.

Et à quand la noce ?...

HILARION.

Oh ! c'est autre chose... parce que mam'selle Louison est propriétaire d'un méchant bout de terrain, sa mère veut faire un mariage de convenance... pour deux perches et demie!... quelle petitesse!... Et celle de not' maître avec vot' tante, mame la marquise de Champagnolles... qu'est-ce qui la retarde donc, cellelà ?...

OSCAR.

Ne m'en parle pas.... j'en sèche d'impatience.... car mon voyage de Paris en dépend.

HILARION.

Bah!...

OSCAR.

Et le voyage de Paris!.. .Conçois-tu qu'à mon âge, à dix-huit ans, je n'aie pas encore vu cette ville enchanteresse, dont les récits me font battre le cœur et perdre la tête?... Elevé près de ma tante, je compose à moi seul toute sa société... aussi, je n'aurai ma liberté que lorsqu'elle aura un mari... mais le lendemain de ses noces.... oh! çà, c'est convenu.... de l'argent plein mes poches, et fouette postillon!.... les spectacles, les bals, les plaisirs!...

Air de *Turenne*.

Je vis dans cette douce attente:
En lui donnant le meilleur des maris,
Oui, je ferai le bonheur de ma tante
Et le voyage de Paris...
O ma tante que je chéris,
Ne vous montrez pas inhumaine ;
Mariez-vous, c'est mon plus vif désir...
Ça me fera tant de plaisir,
Ça vous fera si peu de peine.

HILARION.

Au fait... qu'est-ce qui les empêche ?

OSCAR.

Lui, maire de sa commune...

HILARION.

Marguillier de sa paroisse.

OSCAR.

Elle... veuve du marquis de Champagnolles, ancien Cordon rouge, Chef des oiseaux du Cabinet et Capitaine des levrettes de la Chambre.

HILARION.

Les deux propriétés qui se donnent la main.

OSCAR.

Pourquoi les propriétaires n'en feraient-ils pas autant?.... monsieur Girard est encore fort bien.

HILARION.

Des yeux à fleur de tête.

OSCAR.

Ma tante a été remarquable dans son temps... vive, folle...

HILARION.

Elle en a de beaux restes...Oh! ça a du être une maîtresse femme.

OSCAR.

Oui.... son mari le disait.... il paraît même que ce pauvre marquis...que veux-tu, ma tante était si sensible!... une imagination exaltée.....ce qui enchante ton maître... mais il ne se prononce pas, et ça m'ennuie, moi... toujours des délais!

HILARION, *d'un air mystérieux.*

Ça ne m'étonne pas... ça tient à des choses...

OSCAR.

Bon!

HILARION, *de même.*

Chut!... Voyez-vous, monsieur Girard n'est pas un homme comme un autre...v'là déjà des années qu'il est venu s'établir dans le Lot-et-Garonne...ce n'est pas un mal... avec de la fortune... je ne lui en veux pas pour ça... mais où l'a-t-il gagnée?...d'où venait-il?... qu'était-il?... v'là ce qu'on se demande, et ce qui paraît louche... Avez-vous remarqué qu'il ne reçoit jamais de voyageurs venant de Paris?....qu'il a souvent un air en dedans?...alors, moi qui a des idées...

OSCAR.

Hein? ..

HILARION.

Oui...oui, monsieur Oscar...après le sous-préfet et la gendarmerie, il n'y en a pas un ici qui ait autant d'idées que moi... et je soupçonne...

OSCAR, *sèchement.*

Des sottises... que je t'y prenne encore à tenir de pareils propos!.... monsieur Girard est un homme charmant, qui m'offre sans cesse ses chevaux, de l'argent... il était né pour être oncle, cet homme-là.

HILARION.

Je ne dis pas que...

OSCAR.

Tais-toi... c'est le mari qui convient à ma tante... si celui-là me manquait, je ne saurais plus où lui en trouver un autre...

ainsi, au lieu de faire de sottes conjectures, pousse au mariage... fais l'éloge de la marquise... ses qualités, ses charmes, ses vertus... mets en tant que tu voudras... je te paierai tout cela à la fois...(*reprenant son fusil et d'un air de confidence*) Dis à ton maître qu'on l'attend ce matin... tu comprends... je leur laisse le champ libre... c'est d'un bon neveu.

HILARION.

Et où allez-vous donc?

OSCAR.

Déjeûner à l'auberge de la poste, voir passer les voyageurs... ceux qui vont à Paris, ceux qui en viennent... c'est si amusant!...

Air du Vaudeville des *Cuisinières.*

Je suis de l'œil ces rapides voitures;
C'est un plaisir pour moi toujours nouveau :
Car, sans bouger, je vois mille aventures
Dans la calèche ou le brillant landau.
Si j'aperçois taille élégante et fine,
Mon cœur s'enflamme et j'en deviens épris...

HILARION, *souriant.*

Tout's ces taill's-là vous tromp'nt bien, j'imagine.

OSCAR, *sans l'écouter.*

C'est un à-compte en attendant Paris.

ENSEMBLE.

OSCAR.

Je suis de l'œil ces rapides voitures, etc.

HILARION.

Suivez de l'œil ces rapides voitures,
Puisque pour vous c'est un plaisir nouveau,
Et sans bouger d'vinez des aventures
Dans chaqu' calèche et dans chaque landau.

(*Oscar sort.*)

SCÈNE II.

HILARION, *seul.*

Il ne veut pas y mordre... mais il y a quelque chose... et je le découvrirai... parce que c'est humiliant pour un domestique affectionné de ne pas savoir les secrets de son maître... ça me rend la vie insipide, moi. (*L'apercevant de côté*). Chut !... c'est lui. (*Il se remet à brosser l'habit et se retire au fond, en regardant monsieur Girard du coin de l'œil*). A-t-il une physionomie bourrelée!...

SCENE III.

HILARION, *au fond*, GIRARD, *entrant par la porte à gauche : il est en robe de chambre et coîffé avec soin ; il a l'air rêveur.*

GIRARD, *après s'être promené en silence.*

Oui.. . il faut enfin que le voile se déchire.

HILARION, *à part.*

Qu'est-ce qu'il veut déchirer?

GIRARD.

Je sais bien qu'elle me trouve charmant, spirituel. .. et si je voulais profiter de son aveuglement... (*Hilarion laisse tomber sa brosse; Girard se retourne*). Ah! c'est toi?... donne-moi ma perruque.

HILARION, *étonné.*

Mais... vous l'avez, monsieur.

GIRARD.

Où donc?

HILARION.

Mais, dame... sur votre tête.

GIRARD, *se regardant dans un petit miroir qu'il prend sur la table.*

C'est juste... (*A lui-même*). Le ver rongeur!... (*Haut*) Est-ce qu'elle me va bien, celle-là ?

HILARION.

C'est votre plus jolie... elle vous ôte au moins.. . dix-huit mois.

GIRARD, *souriant avec complaisance.*

Détestable flatteur! (*A part, et retouchant sa coîffure avec un petit couteau de toilette*). Après tout, un peu de coquetterie est bien permise, dans un moment où. .. (*S'asseyant et retombant dans sa rêverie*). Propriétaire, éligible, maire de ma commune, marguillier de ma paroisse, et avoir été !... (*Il se retourne et aperçoit Hilarion qui s'est approché pour l'écouter*). Qu'est-ce que c'est ?

HILARION, *avec embarras.*

Rien, monsieur .. Le bedeau est venu rappeler que c'est monsieur qui rend le pain bénit dimanche.

GIRARD.

C'est vrai... et, en ma qualité de marguillier, j'en veux un distingué.

HILARION.

Un gros... ça fera bien plaisir à la fabrique... On est venu aussi de la mairie savoir si c'est monsieur qui fait le mariage d'aujourd'hui?

GIRARD.

Certainement... J'ai bien un adjoint. .. mais ce pauvre Robertin

(1) Girard, Hilarion.

est si maladroit !... sur trois maris qu'il a faits cette année, il y en a déjà deux... et le troisième lui-même n'est pas bien sûr... dans l'intérêt de mes administrés, je ne peux plus laisser exercer cet homme- là.

HILARION, *à part.*

S'il croit qu'il a la main plus heureuse !... c'est une municipalité bien meurtrière... j'irai me marier à une autre. (*Haut*). Il y a pourtant un mariage que monsieur ne pourra pas faire lui-même.

GIRARD.

Lequ e?

HILARION, *souriant.*

Dame... le sien.

GIRARD, *se levant et ôtant sa robe de chambre.*

Ah! le mien... est-ce qu'on en parle dans la commune ?...

HILARION, *l'aidant à s'habiller.*

Je crois ben... c'te pauvre commune... elle est si jacasse!... « Tiens, disent les uns, notre maire a bien de la peine à sauter » le pas... pourtant, disent les autres, la marquise est une » femme... »

GIRARD, *avec feu et passant une manche.*

Adorable!

HILARION.

Une tête...

GIRARD.

De l'ancien régime... un bras!... (*à Hilarion*) l'autre manche... et d'une naissance qui remonte à la première race.

HILARION.

Vous croyez qu'elle a tant que ça?..

GIRARD.

Pour le moins.

HILARION.

» Alors, disent les malins, faut donc que du côté de mon- » sieur Girard il y ait des ostacles...

GIRARD, *un peu troublé.*

Quels obstacles?...

HILARION, *l'observant en dessous.*

« Ou peut-être des raisons »...

GIRARD, *se fâchant.*

Quelles raisons?...

HILARION.

Je ne sais pas, moi... c'est la commune qui dit ça.

GIRARD, *sèchement.*

La commune est une sotte... et vous aussi... allez commander le pain bénit, et dites à Antoine de mettre les chevaux.

HILARION.

Mais il n'y a que deux pas d'ici à la mairie...

GIRARD.

C'est égal, les mariés ne seront pas fâchés de me voir arriver en voiture.

HILARION, *à part.*

Ni lui, de se voir passer en carrosse.

GIRARD.

AIR des *Amazones.*

Mon équipage est ici nécessaire ;
Car pour un couple aimable, impatient,
Dans ce beau jour, songe donc que le maire
Est le bonheur lui-même qu'on attend :
Juge s'il doit s'arrêter un instant !
On est heureux, quand on entre en ménage,
De voir venir le bonheur au grand trot.

HILARION, *entre ses dents.*

Et bien souvent, après le mariage,
Ce bonheur-là s'en retourne au galop.
Oui, l'plus souvent, après le mariage,
Le bonheur part et s'en r'tourne au galop ;
Le bonheur s'en retourne au galop.

(*Il sort, en emportant la robe de chambre*).

SCÈNE IV.

GIRARD, *seul.*

Il a raison... je dois tout déclarer à la marquise... mais quel aveu à lui faire! ... (*Il s'assied*). Propriétaire, éligible, maire de ma commune, marguillier de ma paroisse... et avoir été... avoir été!... (*Il se cache la tête dans ses mains*). Comment aborder un pareil sujet?... Elle, si haute, si fière de son rang, de sa position... au moment de m'élever jusqu'à elle, être forcé de lui dévoiler!... (*Il se lève*). Si on venait lui dire: « Vous voyez » bien cet homme, doué malheureusement d'un physique trop » dangereux, et que vous honorez de votre estime?... Eh bien! » cet homme a été... danseur de l'Opéra!... un baladin!... il a » dansé, pirouetté sur un théâtre... il a fait des grâces et de la » légèreté pour trente mille francs par an, sans compter les » feux... il a porté une petite veste blanche, des roses dans ses » cheveux et du fard sur son visage... En un mot, cet homme, » il y a vingt ans, était le célèbre, l'illustre Gambetti, l'inventeur » de l'entrechat horizontal et du rond-de-jambe à hauteur » d'homme »... O honte éternelle!... Et c'est ainsi que j'ai amassé soixante mille livres de rentes... en courant Vienne, Londres, St-Pétersbourg!... car j'ai sauté pour tous les pays, moi, qui suis aujourd'hui maire de ma commune et marguillier de ma paroisse... moi qui, aux prochaines élections... et pourquoi pas?...

j'ai toujours eu de l'ambition... l'aristocratie dans le cœur et dans le coude-pied... même quand je dansais, à chaque entrechat, je me disais : il me semble que je pourrais aller plus haut...

Air du Vaudeville de l'*Anonyme.*

De ce pays riche propriétaire,
Je puis un jour devenir député. . .
Mais si quelqu'un découvre le mystère,
Si l'on apprend l'affreuse vérité;
Quels quolibets vont pleuvoir sur ma tête !
Chacun dira. . . je les entends déjà :
» C'est un danseur; or donc, c'est une bête. . . »
Le député ne m'otera pas ça.

Et ce mariage si flatteur. . . une femme charmante. . . une terre magnifique, qui touche à la mienne, un titre!... car enfin, épouser la veuve d'un marquis, ça ne me rend pas noble précisement... mais c'est un acheminement, une quasi-noblesse. . . et cette alliance brillante, cette considération, ces honneurs qui m'environnent, un mot va tout renverser!. .. (*S'arrêtant*). Un mot!... qui m'oblige à le dire? On ne porte pas écrit sur son front ce qu'on a fait de ses jambes... j'ai rompu avec mes anciens camarades, je les ai reniés, je ne les connais plus. . . personne ici ne sait ce nom fatal, et. .. (*avec un mouvement*). Fi donc!. . . et la délicatesse. .. cette loyauté d'artiste qui n'a jamais bronché?. . Après tout, ce n'est pas un crime d'avoir . . . (*Il fait une pirouette terminée par une attitude, et s'arrête brusquement en entendant son cocher crier dans la coulisse.*)

LE COCHER, *en dehors.*

Porte, s'il vous plait!

GIRARD.

Hein?... c'est ma voiture. .. mon cocher... (*Le regardant par la porte du fond à droite*). Bonne tenue... (*D'un air résolu*). Allons, allons... en sortant de la Mairie, je cours chez la marquise... Eh ! que diable! quand on a soixante mille livres de rentes, un château, deux gris-pommelés, et que tout cela est sorti de là. . . (*Il touche son mollet*) il ne faut pas en rougir.

Air de l'*Ecu de six francs.*

Le monde est une loterie ;
De nous le sort fait ce qu'il veut :
Chacun, je crois, a du génie,
Mais il se loge comme il peut ;
A droite, à gauche, comme il peut.
Dans son essor rien ne l'arrête ;
Et si mes soins furent payés,
C'est que j'avais au bout des pieds
Ce que d'autres ont dans la tête.

(*Il sort à droite par le fond*).

SCÈNE V.

OSCAR, *entrant par la porte du fond à gauche, puis* NINETTE, *en négligé élégant de voyage.*

OSCAR, *suivant Girard des yeux.*

Il s'éloigne... à merveille... je puis faire les honneurs de la maison à ma jolie voyageuse. (*Faisant signe*). Par ici, madame... (*à part*) ou mademoiselle, je ne sais pas au juste.

NINETTE, *paraissant.*

Bon Dieu ! que de mystère!... en vérité, monsieur, cela n'a pas de nom.

OSCAR.

Oh! ne vous âchez pas... je suis si heureux de vous servir de chevalier.

NINETTE, *souriant.*

Sans me connaître?...

OSCAR.

Si fait... je vous connais parfaitement... je sais que vous êtes ce qu'il y a de plus joli au monde... une parisienne... une danseuse de l'Opéra... j'ai causé avec votre femme de chambre, tandis que vous donniez ordre de raccommoder votre voiture...

NINETTE, *à part.*

Qui n'en a pas besoin. (*Haut*). Comment! monsieur, vous avez été assez indiscret?...

OSCAR.

J'ai su que mademoiselle Ninette, de l'Académie Royale, voyageait...

NINETTE.

Pour sa santé.

OSCAR.

Et pour donner quelques représentations...

NINETTE.

Par complaisance.

OSCAR.

Et moyennant cinq cents francs chaque acte de complaisance.

NINETTE, *souriant.*

Ah! on est méchant .. en province.

OSCAR.

Aussi, cet accident vous désolait... vous maudissiez les chemins, les autorités, les chevaux... moi, je m'empresse de vous demander pardon pour tout le monde... vous témoignez le désir de visiter les environs, je vous offre mon bras...

NINETTE.

Que j'accepte, sans savoir ce que je fais... car, en vérité, je suis folle de me confier à un enfant... à un inconnu.

OSCAR.

Nous parcourons les sites les plus curieux... je vous vante nos points de vue...

NINETTE.

Oh! vous vantez autre chose aussi, monsieur... vous êtes un petit sournois.

OSCAR.

Air : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Ce pélerinage charmant
Est pour moi le bonheur suprême :
J'adore mon département...

NINETTE.

Et toujours monsieur dit qu'il m'aime.

OSCAR.

Château, vallon, simple hameau,
D'en passer un seul je n'ai garde.
Admirant chaque objet nouveau,
Vous m'entendez m'écrier : Que c'est beau !

NINETTE.

Et toujours monsieur me regarde.

OSCAR, *vivement.*

C'est qu'en effet je vous adore.

NINETTE.

Déjà? (*à part*) Il est drôle, ce petit bonhomme.

OSCAR, *à part.*

Quelle jolie occasion pour un début!...

NINETTE, *à part.*

Et puis, c'est sans conséquence.

OSCAR, *à part.*

Si je pouvais l'égarer dans le labyrinthe?... (*Haut*). Ah!... quand je serai à Paris, quel bonheur d'aller tous les jours vous admirer, vous applaudir!...

NINETTE.

Vous devez venir à Paris?... Eh! mais, j'aurais pu vous offrir une place...

OSCAR, *transporté.*

Une place!... à côté de vous!... j'accepte.

NINETTE.

C'est pour plaisanter, au moins... un inconnu!... un tête-à-tête de cent cinquante lieues... que dirait l'ambassadeur?...

OSCAR, *étonné.*

Quel ambassadeur?

NINETTE.

Mais, dame... l'ambassadeur. (*A part.*) Ah! ça... il ne sait donc rien, ce jeune homme. (*Haut*). Il paraît que vous n'avez pas la moindre idée de l'Opéra?

OSCAR.

Une très-vague.

NINETTE.

Je m'en aperçois.

AIR de la Ronde des *Faneuses* (Mad. Duchambge).

Pays de prodiges
Et de changemens,
Là, mille prestiges
Enivrent les sens :
Voix enchanteresses,
Tableaux merveilleux,
Toujours des déesses
Et toujours des dieux ;
Un essaim de belles
Que rien ne changea :
Car ces demoiselles
Ont cet esprit-là,
Et sont immortelles
Les jours d'opéra.

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, dans cet empire
Règne la beauté,
Et l'on n'y respire
Que la volupté ;
Pourtant la morale
Guide tous les cœurs,
On fuit le scandale,
On chérit les mœurs :
Chez nous une belle
Jamais n'oubliera
L'ardeur éternelle
Qu'elle vous jura...
Et l'on est fidèle
Les jours d'opéra.

OSCAR.

Trois fois par semaine... c'est toujours ça.

NINETTE, *remontant la scène.*

Mais, à propos... chez qui sommes-nous, mon aimable Cicérone ?... (*Elle redescend et se trouve à la droite d'Oscar*).

OSCAR.

Chez moi... ou à peu près...... un brave homme, M. Girard, notre maire... des jardins superbes...

NINETTE, *à part.*

C'est bien lui. (*haut*) Girard ?. . aux environs d'Agen ?... Eh ! oui... c'est cela.

(1) Ninette, Oscar.

OSCAR.

Vous le connaissez ?

NINETTE.

Si je le connais !...quoique je fusse bien petite quand il a pris sa retraite, ce cher Girard !...

OSCAR.

Sa retraite !... comment ! il a servi ?...

NINETTE.

Il tenait les Zéphirs en chef et sans partage.

OSCAR, *étonné.*

Les Zéphirs ?... Monsieur Girard ?

NINETTE.

C'est son nom de famille... mais à Paris, sur l'affiche, on ne connaissait qne l'illustre Gambetti.

OSCAR.

Que me dites-vous ?... il serait possible !... quoi ! ce fameux Gambetti... dont j'entendais parler dans mon enfance...

NINETTE.

A renié le talent auquel il doit sa fortune et sa gloire... oui, monsieur, d'artiste il s'est fait propriétaire... d'homme à bonnes fortunes, marguillier de paroisse... on ne parle que de cela dans nos coulisses... (*riant*). Il doit être bien drôle en costume...

AIR du Vaudeville de la *Famille de l'Apothicaire.*

Léger comme le papillon,
Oui, cet ancien amant de Flore,
Changeant de pays et de nom,
Pour jamais a fui Terpsichore.
Au lieu de l'arc du Dieu du jour
A l'église il tient la bannière,
Et fait du bandeau de l'amour
L'écharpe de Monsieur le Maire.

OSCAR, *à part.*

Ah! mon Dieu !... si l'on apprenait.. si l'on pouvait se douter...la marquise de Champagnolles, veuve d'un cordon rouge, capitaine des levrettes de la Chambre, épouser un danseur !...

NINETTE.

Qu'avez-vous ?

OSCAR, *troublé.*

Rien... rien... mais, pour des raisons particulières, ne dites à personne ce que vous venez de me confier...je vous expliquerai...

LA MARQUISE, *en dehors.*

Ah!... mon neveu ici.

OSCAR, *plus troublé.*

Ciel!... ma tante !

NINETTE, *riant.*

Une tante !... allons, me voilà compromise.

OSCAR.

Du tout... c'est moi... il ne faut pas qu'elle nous surprenne ensemble... si vous retourniez à votre auberge ?. .

NINETTE.

Non pas, je veux voir les jardins, et ce cher Gambetti... (*A part*). Je ne suis venu que pour cela.

OSCAR, *lui montrant le fond.*

Eh bien ! tenez, ce pavillon, au bout de la charmille... on n'y entre jamais... je vous rejoins dans la minute.

NINETTE.

A la bonne heure... (*riant*) comme il est troublé !... Vous voyez bien, monsieur, que vous êtes un mauvais sujet, puisque vous vous cachez de votre famille.

(*Elle sort par le fond, à droite*).

SCENE VI.

OSCAR, *seul.*

Voilà déjà mon voyage de Paris à tous les diables !... cela commençait si bien... elle m'offrait une place... Oh ! je partirai avec elle... il faut brusquer le mariage... ma tante m'en remerciera plus tard... et, après tout, un danseur peut faire un aussi bon mari qu'un pair de France.

SCÈNE VII.

OSCAR, LA MARQUISE, *entrant par la porte de fond à gauche.*

LA MARQUISE.

Ah ! te voilà, Oscar... je te cherchais.

OSCAR, *lui baisant la main.*

Bonjour, chère tante... toujours plus fraîche et plus radieuse.

LA MARQUISE.

Avec qui causais-tu donc ?

OSCAR.

Avec... cet imbécille d'Hilarion.

LA MARQUISE.

J'avais cru entendre une voix de femme.

OSCAR.

Ah ! oui... Louison... sa prétendue... ils me priaient de vous intéresser en leur faveur, et je leur disais qu'aussitôt votre mariage terminé...

LA MARQUISE, *soupirant.*

Mon mariage ?... il n'est pas encore fait.

OSCAR, *inquiet, à part.*

Ah! mon Dieu!... (*Haut*). Comment! chère tante, est-ce que vous auriez changé d'idée ?...

LA MARQUISE.

Non... le veuvage me pèse horriblement... il est si triste d'être seule, quand on a été habituée à la société... Je conviens que M. Girard est un aimable homme... d'une tournure vive... d'un esprit cultivé... et quoiqu'il soit né à peu près comme tout le monde, je suis sûre que dans son origine il n'y a rien de choquant pour mes nobles parentés du Perche et de l'Angoumois.

OSCAR.

Eh bien?...

LA MARQUISE.

Mais... je suis fort mécontente de lui... voilà un an qu'il dit qu'il m'aime, six mois qu'il parle de mariage, et il ne finit rien... J'ai peur qu'il ne soit comme le marquis... un peu temporiseur... je n'aimerais pas cela.

OSCAR.

Timidité d'amoureux.

LA MARQUISE, *minaudant.*

Suis-je donc si terrible?...

OSCAR.

Non, chère tante... mais au moment de se lier éternellement... il craint peut-être le souvenir de vos anciens triomphes... Jeune, jolie, entourée d'hommages, d'adorateurs... on a beaucoup parlé de vous dans le tems... et notre cousin, le vicomte de Sancerre, m'a même conté des choses...

LA MARQUISE, *souriant avec complaisance.*

Tais-toi... tais-toi... si tu écoutes ce mauvais sujet de Sancerre... caustique, méchant... un vrai BUSSY-RABUTIN... Il voudrait faire croire que j'ai été légère.. moi!... Le fait est que j'étais jeune... curieuse... lancée dans le tourbillon du monde, avec quelques avantages... une taille de sylphide... de la grâce... un naturel excessivement impressionnable... Cela amena quelques épisodes plus ou moins piquans, qui ne tenaient qu'à l'inexpérience et à la sensibilité de mon sexe.

OSCAR.

Sans doute... sans doute... mais ces lenteurs peuvent vous compromettre ; et il faut contraindre M. Girard à se prononcer.

LA MARQUISE.

J'ai un moyen tout naturel... Chut! je l'entends.

OSCAR.

Du courage, chère tante.

LA MARQUISE.

Ne m'abandonnez pas, mon neveu.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GIRARD, *la toilette un peu en desordre.*

GIRARD, *accourant.*

Que vient-on de me dire ?... madame la marquise, mon aimable voisine, est ici !...

OSCAR, *à part.*

Ah ! le malheureux ! comme il marche les pieds en dehors !... il va se trahir.

GIRARD, *avec empressement.*

Confondu, désolé, désespéré, belle dame, de ne m'être pas trouvé là pour vous recevoir... mais deux heureux à faire à la Mairie... vous comprenez... la sympathie... Je ne me suis donné que le temps de quitter mes insignes administratifs, et, ne vous trouvant plus à votre château, je suis accouru sur vos traces, à travers le parc, franchissant les fossés, les haies...

LA MARQUISE, *souriant.*

Quelle légèreté !...

GIRARD, *étourdiment.*

J'en ai sauté bien d'autres.

OSCAR, *vivement.*

Comme moi... à la chasse...

GIRARD, *se remettant.*

Oui, oui, comme lui, à la chasse... Bonjour, Oscar.

LA MARQUISE.

J'étais venue, mon cher voisin, vous engager à dîner aujourd'hui avec nous, sans façon.

GIRARD, *lui baisant la main.*

Comment donc... mille fois trop bonne... (*à part*) Quelle main suave !... un vrai satin.

LA MARQUISE.

Pour causer de ce mur mitoyen, qu'il faut enfin réparer.

OSCAR.

Un mur qui vous sépare ?... pourquoi le relever ?...

GIRARD, *d'un air tendre.*

Il a raison... pourquoi le relever ?

LA MARQUISE.

C'est indispensable.

OSCAR, *haussant les épaules.*

Boutt !...

GIRARD.

Exactement ce que j'allais dire... boutt !

LA MARQUISE.

Il faut bien être chez soi.

GIRARD, *à demi-voix et avec prétention.*

J'aimerais mieux être ... chez nous.

OSCAR, *à sa tante.*

Ah !... le mot est charmant.

LA MARQUISE, *souriant.*

Il paraît que vous êtes comme mon notaire, ce petit Frasy, qui prend tout au sérieux.

GIRARD.

Comment ?

LA MARQUISE.

Vous savez qu'il était de notre dîner de jeudi, avec quelques voisins, et qu'au dessert il ne fut question que de notre mariage.

GIRARD.

Conversation bien intéressante.

LA MARQUISE.

On nous pressait... on nous persécutait... et vous vous souvenez que pour passer la soirée... (à la campagne on s'amuse de tout)..... on imagina de dresser un projet de contrat, de régler les dispositions... le douaire... les témoins... rien ne fut oublié.

GIRARD.

C'était fort plaisant.

LA MARQUISE.

Oui... mais les notaires ne plaisantent jamais... et ce petit sot de Frasy ne m'écrit-il pas ce matin qu'il a suivi nos instructions, que tout est prêt !... et il demande quel jour nous voulons signer.

OSCAR, *avec joie.*

Vraiment ?

GIRARD, *embarrassé.*

Ah ! il vous demande...

LA MARQUISE.

C'est fort ridicule... cela me met dans un embarras...

OSCAR.

Pourquoi donc, ma tante ?.... Je ne vois pas ce qu'il y a d'embarrassant là-dedans.

LA MARQUISE.

Si fait... et tu vas aller...

OSCAR.

Du tout, je n'irai pas.

LA MARQUISE et GIRARD.

Comment ?

OSCAR, *passant entre eux.*

Ou plutôt... si fait !... j'irai... j'y vais à l'instant... mais pour ramener le notaire, les témoins, et faire votre bonheur.

LA MARQUISE, *jouant l'émotion.*

Que dis-tu ?

OSCAR, *bas à la Marquise*

C'est bien... faites la fâchée.... (*à Girard,*) Je vais prendre un de vos chevaux, pour revenir plus vite... (*à part*) Mademoiselle Ninette m'attendra.

GIRARD.

Permettez...

OSCAR, *bas à Girard.*

C'est bien généreux de ma part.... car vous êtes capable de me donner un petit cousin qui me soufflera la succession.

GIRARD.

Oh ! par exemple...

LA MARQUISE.

AIR de la Walse de *Robin des Bois.*

Mais un moment...

GIRARD.

Ecoutez-moi, de grâce.

OSCAR.

Aujourd'hui même il faut combler vos vœux :
Mon cœur se met sans peine à votre place.
Et, malgré vous, je dois vous rendre heureux.

LA MARQUISE et GIRARD.

Il faut attendre...

OSCAR.

Ah ! ce serait dommage :
Quand le bonheur ici vous tend les bras,
Dépêchez-vous de le prendre... (*à part*) A leur âge,
Le temps perdu ne se retrouve pas.

ENSEMBLE.

OSCAR.

Oui, sur mes soins reposez-vous, de grâce, etc.

LA MARQUISE et GIRARD.

Un seul moment, écoutez-moi, de grâce :
Il faut d'abord nous consulter tous deux...
Mais l'étourdi ne peut rester en place,
Et, malgré nous, prétend nous rendre heureux

(*Oscar sort en courant.*)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, GIRARD.

GIRARD, *à part.*

Diable de petit bonhomme !... c'est qu'il y va.

LA MARQUISE.

C'est inconcevable... je devrais me fâcher... (*le regardant tendrement*) mais vous paraissez si heureux, mon cher voisin, que je n'en ai pas le courage.

GIRARD, *à part.*

Allons, voilà l'affaire qui s'engage... il n'y a plus moyen de

reculer. (*haut*) Heureux.... certainement, Marquise... (*à part*) dans ce sens que je ne sais plus où donner de la tête.

LA MARQUISE.

Après tout... il fallait bien en venir là... notre attachement mutuel est trop connu.

GIRARD, *la regardant d'un air peiné.*

Pauvre femme... m'aime-t-elle!... Et être obligé de détruire un amour aussi enraciné !...

LA MARQUISE, *gaîment.*

Moi, d'abord, je suis trop franche pour cacher la joie que me cause cette union.

GIRARD, *la regardant toujours douloureusement.*

Ainsi... vous êtes résignée à tout ?...

LA MARQUISE.

Absolument.

GIRARD.

On va s'égayer à nos dépens... nous plaisanter.

LA MARQUISE.

Nous en rirons les premiers... s'il le faut même, nous danserons ensemble... dansez-vous, mon voisin ?

GIRARD, *décontenancé.*

Hein ?... plaît-il ?...

LA MARQUISE.

Moi, c'était ma passion.... A propos, et les billets de faire-part ?... il faut que j'écrive sur-le-champ à ma famille... mon beau-frère le Président... mon oncle le Grand-Vicaire, qui m'a promis de venir.

GIRARD, *à part.*

Un oncle grand-vicaire !.... ah! mon Dieu ! sur quel pied me présenterai-je ?

LA MARQUISE, *l'observant.*

Eh ! mais... vous changez de visage.

GIRARD, *d'un ton solennel.*

Pardon, madame la Marquise... je vous demande un moment d'entretien.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Seuls ?...

GIRARD, *toujours du même ton.*

Tête-à-tête. (*Il va fermer la porte du fond.*)

LA MARQUISE, *d'un air alarmé.*

Que veut-il ?...

GIRARD, *avec mystère et lui parlant de très-près.*

Au point où nous en sommes, je me flatte que rien ne doit vous étonner.

LA MARQUISE, *avec pudeur et crainte.*

J'espère, monsieur, que vous n'abuserez pas de la confiance...

GIRARD.

J'en suis incapable. (*Il lui avance un fauteuil.*)

LA MARQUISE, *plus étonnée.*

Que signifie ?...

GIRARD, *soupirant.*

Cela signifie... que notre mariage est encore bien douteux.

LA MARQUISE.

Comment ?... qui s'y opposerait ?..

GIRARD.

Vous-même, peut-être... quand vous m'aurez entendu.

LA MARQUISE, *s'asseyant.*

Parlez.

GIRARD, *s'asseyant près d'elle, et à part.*

Je sens la sueur froide... Ça me fait l'effet d'une entrée manquée et de soixante coups de sifflets.

LA MARQUISE.

Eh bien ?

GIRARD, *après s'être agité sur sa chaise, et cherchant ses paroles.*

C'est une chose singulière... quoique assez commune. . . dans le monde. . . et même ailleurs. . . Une personne jouit d'une position sociale. . . quelconque. . . . ça arrive tous les jours. . . . on est là. . . on vous y laisse. . . c'est tout simple. . . . chacun pour soi. . . . Vous voyez un homme riche, gai, bien portant. . . vous n'allez pas plus loin. . . . vous dites : voilà un gaillard qui fait ses quatre repas, qui dort bien tranquille, sans chagrin, sans remords. . . . Erreur !

LA MARQUISE.

Des remords !

GIRARD.

Ne m'interrompez pas, je vous en prie. . . vous n'y êtes pas encore. .. Mon père, Jean Boniface Girard, était procureur... mais honnête... c'était un original.

LA MARQUISE, *souriant.*

Voilà donc cet aveu terrible ?... Ce n'est pas brillant . . . mais c'est convenable.

GIRARD.

Vous n'y êtes pas encore. . Après m'avoir donné une éducation distinguée, il me destinait à la magistrature. . . . . lorsque des circonstances imprévues, des conseils dangereux. . . . et surtout l'exemple d'un homme célèbre qui. . . (*se retournant*) Qu'est-ce que c'est ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, HILARION, *entrant par la porte du fond à gauche.*

HILARION.

Pardon. . . . excuse, monsieur, madame. . . c'est mon plumeau que j'avais oublié (*Il prend son plumeau et passe dans la pièce à gauche.*)

SCÈNE XI.

GIRARD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Achevez, je vous prie.

GIRARD, *troublé.*

Ce malheureux. . . . . qui est venu m'interrompre. . . je ne sais plus du tout . . .

LA MARQUISE.

Vous en étiez à l'exemple d'un homme célèbre. . .

GIRARD, *hésitant.*

Ah !.. oui... cet homme célèbre, dont les succès. . . *(à part.)* Elle va se mettre dans une colère !...

LA MARQUISE.

Eh bien ?

GIRARD.

Oui. . . dont les succès me donnèrent l'idée...-la malheureuse idée. . . de. . . (*se levant tout-à-coup.*) C'est impossible ! jamais je ne pourrai vous faire un pareil aveu.

LA MARQUISE, *se levant aussi.*

Comment ?

GIRARD, *passant à gauche.*

J'ai trop présumé de mes forces... ce serait perdre votre estime... celle de tout ce qui m'entoure.

LA MARQUISE, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu ! c'est donc quelque chose d'épouvantable?

GIRARD.

D'horrible !

LA MARQUISE.

Des écarts de jeunesse ?

GIRARD.

Mieux que ça.

LA MARQUISE.

Quelques faux pas ?

GIRARD.

Dans le nombre, c'est possible... mais ça ne serait rien.

LA MARQUISE

O ciel ! expliquez-vous, monsieur... je le veux, je l'exige.

GIRARD, *hors de lui.*

Non, madame, ne m'interrogez pas... Qu'il vous suffise de savoir que je suis un infortuné... un malheureux paria.

LA MARQUISE.

Un paria !

GIRARD.

Ou peu s'en faut. *(à part.)* O fatal Vestris!... où tes jambes m'ont-elles entraîné !

LA MARQUISE.

Mais enfin, monsieur...

GIRARD, *s'éloignant.*

Non, madame... ne cherchez point à pénétrer ce mystère.

LA MARQUISE, *le suivant.*

Je veux savoir...

GIRARD.

Jamais! jamais! j'aime mieux renoncer à cet hymen, que de vous dire que j'ai été... que j'ai osé.. que j'ai abaissé mon orgueil d'homme au point de... (*brusquement.*) Non, non!... adieu!... adieu, madame! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, *seule.*

Monsieur Girard!... mon voisin!... Il ne m'entend plus... Ah! bon Dieu, quelle aventure! j'en suis encore toute tremblante... Qu'allait-il donc me dire?.. et quel est ce secret dont le souvenir le bouleverse au point de..... Ah! je le saurai, je le découvrirai... ou j'en mourrai de désespoir et de curiosité..... car, véritablement, je l'aime... je l'aime plus que je ne croyais... D'ailleurs, on ne traite pas une Champagnolles avec cette légèreté... et maintenant il m'épousera, ou il dira pourquoi... Chut!... on vient.

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, HILARION, *sortant de la pièce à gauche.*

HILARION, *à part.*

Elle est seule.

LA MARQUISE.

Ah! c'est toi, mon garçon?

HILARION.

Oui, madame la marquise... v'là une heure que je guette le moment de vous parler sans témoins... Eh bien? le mariage?...

LA MARQUISE.

Il n'est plus question de rien entre nous.

HILARION.

Là!... j'étais sûr que ça finirait par là.

LA MARQUISE.

Comment! tu sais donc quelque chose?

HILARION.

Rien... mais j'ai des sonpçons depuis long-temps... et je crois que cette fois je tiens le fil.

LA MARQUISE.

Parle vite.

HILARION, *avec mystère.*

Tout-à-l'heure, en revenant par le jardin, j'ai trouvé le petit pavillon fermé... j'ai regardé à travers la persienne... et j'ai cru voir une robe.

LA MARQUISE.

Une femme ?...

HILARION.

J'ai dit : une robe.

LA MARQUISE, *vivement.*

Une femme cachée ici !... une rivale !... Oh ! oui... c'est cela... il ne cherchait qu'un prétexte... l'infidèle !... me tromper, me trahir !... Et est-elle jeune... jolie ?...

HILARION.

Ah ! dame...

LA MARQUISE, *vivement.*

J'en étais sûre... le monstre !... et moi qui le plaignais, qui étais presque attendrie... Mais je me vengerai .. je ne veux pas qu'il me croie sa dupe... Ecoute, Hilarion.... je retourne chez moi prendre ses lettres, ses billets si tendres... et je reviens l'accabler, le confondre... Mais il me faut des preuves... et si tu peux m'en fournir aujourd'hui, à l'instant... je te marie avec Louison, et je vous donne la dot qui vous manque.

HILARION.

Une dot ! est-il possible ?

LA MARQUISE.

AIR de la *Demoiselle au Bal.*

Mais il faut tout savoir,
Je t'en fais un devoir ;
En toi j'ai confiance.
Surprends tous ses secrets :
Louison bientôt après
Sera ta récompense.

HILARION.

Maint'nant surtout
Je vas chercher partout ;
Chez moi c'est une rage.
Si c'est vot' goût,
Madam', vous saurez tout...
Et même davantage.

ENSEMBLE.

HILARION.

Oui, je vais tout savoir,
Je m'en fais un devoir ;
Soyez sans défiance.
Si j'vous dis ses secrets,
Louison bientôt après
Sera ma récompense.

LA MARQUISE.

Mais il faut tout savoir, etc., etc.

(*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XIV.

HILARION, *seul.*

Oui... je saurai tout... J'en inventerais plutôt.... Une dot !... Louison !... Dieu ! moi qui n'espionnais que pour mon plaisir !.... Maintenant qu'il y va de ma fortune... c'est pour le coup que je vas chercher, questionner, fouiller dans les poches, écouter aux portes... et pour commencer... (*Il regarde au fond et aperçoit son maître.*) Oh !... c'est lui... qui vient par la petite allée couverte... avec une jeune dame.... celle du pavillon ! .. Si je pouvais entendre ?.. (*Il court à la porte de droite, qui résiste.*) C'est fermé !... (*Montrant la gauche.*) Celle-ci... Il n'est plus temps... le voici !... Ma foi, au petit bonheur... (*Il se jette sous la table et se trouve entièrement caché par le tapis, qui retombe jusqu'à terre.*)

SCÈNE XV.

GIRARD, NINETTE, HILARION *sous la table.*

(*Girard introduit Ninette d'un air effaré, et ferme la porte avec soin.*)

GIRARD (1).

Entrez vite... et pas un mot.

NINETTE, *riant.*

Eh ! bon Dieu ! quel trouble ! quelle figure décomposée !...

GIRARD.

Taisez-vous, malheureuse enfant !... vous me perdez... C'est l'enfer qui s'en mêle... Je fuis pour me dérober à un coup affreux... je vais prendre l'air dans le jardin... crac... (*montrant Ninette*) voilà une autre tuile qui me tombe sur la tête.

HILARION, *à part, soulevant légèrement le tapis.*

Une tuile !... bon.

GIRARD.

Qui diable vous a amenée ?

NINETTE.

Un petit monsieur fort aimable, qui m'a offert son bras... nous sommes déjà très-bons amis.

GIRARD.

Et son nom ?...

NINETTE.

Tiens... je ne lui ai pas demandé.

(1) Hilarion (*sous la table*), Ninette, Girard.

GIRARD, *à part.*

Des amis intimes dont elles ne savent pas le nom.... comme c'est Opéra !... (*haut.*) Voyons, ma chère, que me voulez-vous ? que demandez-vous ?... Je suis très-pressé.

NINETTE, *s'asseyant dans le fauteuil auprès de la table.*

Oui... mais moi, je suis très-fatiguée, et...

GIRARD, *à part.*

Allons !... la voilà qui s'établit ici !... (*regardant autour de lui.*) Je tremble que quelqu'un... Et la marquise qu'il faut que j'aille calmer... j'ai perdu la tête comme un sot. (*haut.*) Ecoutez, chère petite... je suis ravi, enchanté de vous voir... mais vous allez me faire le plaisir de vous en aller.

NINETTE.

Comment ! vous ne me donnez pas à dîner ?...

GIRARD.

Du tout... je dîne en ville.

NINETTE.

Ah !... autrefois vous étiez plus galant.

GIRARD, *brusquement.*

Autrefois, mademoiselle... j'étais ce que j'étais.

HILARION, *à part.*

J'étais ce que j'étais... c'est clair.

GIRARD.

Mais aujourd'hui j'ai tout oublié... je ne connais plus personne.

NINETTE.

Nous le savons, monsieur, et l'Opéra en est indigné.

HILARION, *à part.*

L'Opéra !... Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ?... quelque mauvais sujet.

GIRARD, *vivement.*

Brisons là, ma chère... il me semble qu'on ne s'établit pas chez les gens malgré eux, et...

NINETTE, *avec dignité.*

Soit, monsieur... (*se levant.*) Mais si vous n'avez plus de camarade, vous avez une filleule... et j'espère que son parrain ne la mettra pas à la porte.

GIRARD.

Son parrain !... Eh ! mais... en effet... je me rappelle... cette petite Nini...

NINETTE.

Vous l'aviez oubliée ?

GIRARD.

Comment ! c'était ?... Attends donc... tu es de l'année de *Flore et Zéphir* ?

NINETTE.

Un rôle qui vous a fait tant d'honneur !

GIRARD, *flatté.*

Oui... le vol... j'y mettais assez d'âme... Il me semble que je t'ai tenue avec la grosse Lolotte...

NINETTE.

Qui était folle de vous... à ce qu'on m'a dit.

GIRARD, *souriant involontairement.*

Excellente fille... délicieuse dans les bacchantes... Qu'est-ce qu'elle est devenue, la grosse Lolotte ?... Et ta mère, cette bonne Cécile ?

NINETTE.

Maman ?... Elle tient toujours l'emploi.

GIRARD.

Ah ! elle tient toujours les Vénus ?... depuis le temps ?... Ça fait son éloge. (*La regardant avec plaisir.*) Au fait... c'est ma filleule... c'était à moi de guider ses premiers pas, et je ne peux pas la renvoyer... et puis, elle est fort bien... et je ne sais pas pourquoi, ça me rappelle... (*Haut.*) Dire que j'ai vu ça pas plus haut que ma jambe !... ça annonçait déjà de petites dispositions...

NINETTE, *prenant une attitude grâcieuse.*

Qui n'ont pas été trompeuses.. Aujourd'hui, premier sujet.

GIRARD.

Peste !... de la grâce.

NINETTE.

De beaux appointemens.

GIRARD.

Et... es-tu bien vue du corps diplomatique ?...

NINETTE, *souriant.*

Pas mal.

GIRARD.

Alors, je suis tranquille sur ton compte, et je ne vois pas trop ce que je puis pour toi... et ce que tu viens faire ici.

NINETTE.

Si fait, si fait, mon parrain... vous pouvez me rendre un grand service... (*le calinant.*) et puisque vous êtes redevenu gentil et bon...

GIRARD.

Qu'est-ce que c'est, syrène ? ... (*à part.*) Il me semble que je suis là-bas.

NINETTE.

J'ai obtenu une représentation à bénéfice... mais maintenant le public est si fatigué de toutes ces représentations extraordinaires...

GIRARD.

Qui n'ont peut-être d'extraordinaire. . .

NINETTE.

Que la grande affiche... Il faudrait quelque chose de piquant, de neuf... (*le caressant*) et maman avait une idée...

GIRARD.

Elle a toujours eu de bonnes idées, ta mère.

NINETTE, *avec précaution.*

Elle avait pensé que si vous consentiez... à reparaître... pour cette fois seulement...

GIRARD, *reculant furieux.*

Reparaître !... moi !...

NINETTE, *vivement.*

Personne ne le saura.

GIRARD

Remonter sur les planches !... moi, maire de ma commune et marguillier de ma paroisse !...

NINETTE.

Raison de plus... Nous le mettrons sur l'affiche : *Monsieur le maire dansera un pas de deux...* La salle sera comble.

GIRARD, *dont la colère va croissant.*

Et que dirait le ministre de l'Intérieur ?

NINETTE.

Il viendra vous voir... ça vous fera peut-être avoir de l'avancement.

GIRARD.

Il y a de quoi le faire sauter au plafond... et moi aussi... Quelle horreur !... quelle profanation !... Moi, danser !... et c'est pour cela que tu as fait le voyage ?...

NINETTE.

Mon Dieu, oui.

GIRARD.

Eh bien ! ma chère, tu en seras pour tes frais de poste... car si tu ajoutes un seul mot...

NINETTE, *le calinant.*

Eh bien !... eh bien ! mon parrain... ne vous fâchez pas... Mais vous y perdrez plus que moi.

GIRARD.

J'y perdrai ?...

NINETTE.

Sans doute... Qu'est-ce que c'est que les jouissances d'un maire?... quatre ou cinq paysans qui lui ôtent leur chapeau, et un adjoint qui vient manger son dîner.

GIRARD, *à part.*

Au fait... c'est le plus clair de la place.

NINETTE.

Auprès de celles d'un artiste dans toute la force de son talent!..

GIRARD, *flatté.*

Tais-toi.

NINETTE.

Qui reparaît sur le théâtre de sa gloire !

GIRARD, *de même.*

Tais-toi.

NINETTE.

Cette foule... les bravos... les couronnes... chacun le suit de l'œil, en respirant à peine... les hommes s'écrient : il est aussi étonnant qu'autrefois!... les femmes se rappellent vos succès, vos aventures... et vous en avez eu quelques-unes.

GIRARD, *de même.*

Tais-toi donc, tentatrice !

NINETTE.

Je me rappelle, entre autres, que ma mère m'en racontait une, qui a fait un bruit !...

GIRARD.

Mon enlèvement... à la sortie du spectacle.

NINETTE.

Un carrosse magnifique...

GIRARD.

Des valets masqués...

NINETTE.

Qui vous entraînent dans une maison de campagne... un boudoir obscur...

GIRARD, *s'animant.*

L'obscurité la plus profonde... Je crois y être encore.

NINETTE.

Une dame mystérieuse...

GIRARD, *se défendant à peine.*

Allons, allons, allons, ne parlons plus de cela.

(*Il passe à droite* (1)

NINETTE.

Et.... était-elle jolie ?

GIRARD.

Tu vas en juger. (*Il ouvre le secrétaire et en retire une miniature montée en bague.*)

NINETTE.

Elle vous a donné son portrait ?...

GIRARD.

Non... je l'ai pris.

NINETTE.

Un vol ?...

GIRARD, *souriant avec complaisance.*

Bon !... dans le nombre... Cette miniature était à la cheminée... un cadeau destiné à son mari... Piqué de son obstination à rester

(1) Girard, Ninette.

cachée, je feins de la poursuivre... elle m'échappe... je m'élance, je saisis la bague... et la voici. (*Il lui montre la bague, qu'il met à son doigt.*) Le nez de Cléopâtre.

NINETTE.

Et vous n'avez plus revu cette jeune naïade ?

GIRARD.

Disparue comme une vapeur légère.

NINETTE.

C'est dommage... Une figure...

GIRARD.

Qui ne m'est pas inconnue... Je l'aurai aperçue dans le monde... c'est-à-dire, dans quelque loge d'avant-scène.

NINETTE, *regardant le portrait.*

Oui, cette mise singulière... ces plumes...

GIRARD.

C'est quelque princesse étrangère.

HILARION, *à part.*

Une princesse, à présent !...

GIRARD, *se retournant.*

Hein ?...

NINETTE.

Quoi donc ?

GIRARD.

J'ai cru entendre.. Tiens, ma chère petite, tu me fais des peurs atroces... Il est temps de t'en aller... ta voiture doit être réparée... Bien des complimens à ta mère, à tout le monde là-bas... et que je n'entende plus parler de personne.

NINETTE.

Allons... puisque vous le voulez absolument... Mais, avant de vous quitter, mon parrain, je ne vous demande qu'une chose...

GIRARD.

Ma bénédiction ?... la voilà.

NINETTE.

Non... vos conseils sur un pas nouveau que je dois danser.

GIRARD, *brusquement.*

Du tout.

NINETTE.

Que je puisse dire au moins que j'ai eu les traditions du grand maître.

GIRARD, *s'agitant.*

Je ne m'y connais pas... je ne veux pas m'y connaître. (*à part.*) Dieu !... si la marquise revenait ! ... (*Il parcourt la scène avec agitation*).

NINETTE, *ôtant son schall.*

Allons donc... je suis sûre que vous dansez encore comme un ange...

Il y a une élasticité dans vos mouvemens !... vous ne tenez pas en place.

GIRARD.

Je crois bien... je suis sur les charbons.

NINETTE, *dansant.*

Regardez seulement... Tra la la la... C'est une scène de séduction.

GIRARD.

Je ne veux pas la voir.

NINETTE, *de même.*

Je fais l'ingénue.... Tra la la la... Une pirouette et les yeux baissés.

GIRARD, *la regardant malgré lui.*

Pas mal, ça... pas mal... le corps est bien placé... le coude-pied a du style.

NINETTE.

Le seigneur s'élance à mes pieds... je fuis ..

GIRARD, *en colère et frappant du pied.*

Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que c'est que ça ?... Tu fuis du pied gauche !... A-t-on jamais vu fuir du pied gauche ?

NINETTE, *s'arrêtant.*

Mais dame... ça a été réglé par Aumer.

GIRARD.

Homère ?... qui, Homère ?... un aveugle... Je ne suis pas étonné s'il n'y voit pas plus loin que... (*Ninette danse, Girard la regardant.*) Pas mal, pas mal, comme exécution... Mais qu'est-ce que c'est qu'un pareil pas ? ... je vous le demande... de la nouvelle école... de la crème fouettée... Il n'y a pas là une seule pensée profonde... Si Vestris le grand... le grand père, voyait cela, il lèverait les épaules... Dans une scène de séduction, ma bonne petite, il faut que les jambes respirent la passion... il faut brûler les planches... Tiens, si j'avais une rose ... parce qu'il faut toujours une rose dans les scènes de séduction... mais c'est égal... suppose que j'ai une rose. (*Il mime et danse en chantant d'une voix chevrotante un vieil air de ballet.*) Tra la la la la, etc.

HILARION, *à part.*

Qu'est-ce qui lui prend donc ?...

GIRARD, *s'animant.*

Vois-tu ?... le trouble... par un coupé moelleux...

NINETTE.

Bravo !

GIRARD.

Puis, l'espoir... un six .. le pied en l'air... Tra la la la.

NINETTE.

A merveille !

(*Ils dansent ensemble.*)

ENSEMBLE et en dansant.

Air de la Galoppe de *la Tentation.*

Quel feu ! quelle ivresse nouvelle !
Oui, cet instant plein d'attraits
Trouble { mes / ses } sens, et { me / lui } rappelle
{ Ma / Sa } jeunesse et { mes / ses } succès.

NINETTE, *dansant.*

En tremblant je passe et repasse,
Pour fuir je prends mon essor...
Puis, par un détour, avec grâce,
Je reviens pour fuir encor.

ENSEMBLE.

Quel feu ! quelle ivresse nouvelle ! etc.

GIRARD.

A tes genoux, dans mon délire,
Je suis tombé... mais soudain
Je me relève... c'est-à-dire,
(*Après l'avoir essayé vainement.*)
Veux-tu me donner la main ?

(*Ninette lui donne la main, il se relève, puis ils dansent ensemble.*)

ENSEMBLE.

Quel feu ! quelle ivresse nouvelle !
Oui, cet instant plein d'attraits, etc.

LA MARQUISE, *frappant à la porte du fond.*

M. Girard ! M. Girard !

GIRARD, *s'arrêtant tout-à-coup.*

Ciel !... La marquise !...

NINETTE.

Qu'est-ce donc ?...

GIRARD, *hors de lui.*

Je suis perdu... Un marguillier surpris dans ce désordre !... (*à Ninette.*) Sauve-toi... je t'en conjure.

NINETTE.

Mais par où ?...

GIRARD, *montrant la droite.*

Par ici.

LA MARQUISE, *en dehors.*

Ouvrez donc.

GIRARD, *haut.*

Voilà, madame. (*à Ninette.*) Ce corridor... une porte dérobée... il y va de mon honneur... sauve-toi vite.

NINETTE, *en sortant par la porte à droite.*

Adieu donc... Pourvu que je retrouve mon petit chevalier ! (*Elle sort.*)

GIRARD, *allant ouvrir.*

Si je réchappe de celle-là...

SCENE XVI.

GIRARD, LA MARQUISE, HILARION, *sous la table.*

LA MARQUISE, *d'un air soupçonneux.*

Je vous dérange, Monsieur?...

GIRARD, *essoufflé et balbutiant.*

Non... non... madame... j'étais là bien tranquille... à faire des comptes avec mon fermier.

LA MARQUISE.

Et c'est pour cela que vous vous enfermez?

GIRARD, *à part, et comme frappé.*

Dieu!.. cette petite qui n'a pas la clef de la porte dérobée!.... (*Il cherche dans le secrétaire.*)

LA MARQUISE.

Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne serez pas surpris que je vous demande une explication.

GIRARD, *cherchant toujours.*

Je la désire moi-même, madame... j'ai un besoin de me justifier!.. Et je dois vous dire d'abord... (*apercevant une clef.*) Voici la clef.... portons-la vite.... et qu'elle disparaisse. (*haut.*) Pardon, madame... j'ai oublié de remettre à mon fermier sa quittance. . . c'est-à-dire, des papiers... je suis à vous dans la minute. (*Il sort précipitamment par la même porte que Ninette.*)

SCÈNE XVII.

HILARION, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien! il s'en va encore!... c'est trop fort, et je ne puis deviner. . .

HILARION, *passant la tête.*

Pst!... pst!... mame le Marquise!

LA MARQUISE, *étonnée.*

C'est toi!... et que fais-tu là?

HILARION.

Votre commission... j'écoute. . . (*Il se lève.*) Et j'en ai découvert!..

LA MARQUISE, *avec joie.*

Vraiment?... tu as découvert...

HILARION.

Des choses incroyables.... j'en suis encore comme un hébété.

LA MARQUISE.

Est-il possible !

HILARION.

Il était là... avec la robe du pavillon.

LA MARQUISE.

La dame qui se cachait !... et que disaient-ils ?

HILARION.

Un tas de choses... D'abord, il la tutoie.

LA MARQUISE.

Ah ! l'horreur !....

HILARION.

Ensuite, il lui en a dit !.. « J'étais ce que j'étais... une princesse étrangère.... une tuile qui me tombe sur la tête... »

LA MARQUISE.

Comment ?

HILARION.

La petite riait comme une folle... Alors, il se jette à ses pieds.— « Si j'avais une rose... non, c'est de la crême fouettée... en partant du pied gauche... tra la la la la la. » (*Il cherche à imiter les poses et les pas de Girard.*)

LA MARQUISE.

Si j'y comprends un mot....

HILARION.

C'est pourtant bien clair... Là-dessus, la passion les a emportés, et ils se sont mis à danser comme des insensés.

LA MARQUISE.

Ils ont dansé !...

HILARION.

Lui, surtout... il tricotait ses jambes !.. il tricotait ses jambes !.. cet homme-là n'a pas la conscience tranquille.

LA MARQUISE.

Enfin ?...

HILARION.

Enfin, au moment où il la tenait dans ses bras.... Dieu ! je l'entends... je me sauve... mais c'est l'exacte vérité. (*Il se sauve par le fond.*)

LA MARQUISE, *seule.*

Voilà donc ce secret épouvantable !... une intrigue.. Et il voulait m'épouser !.. comme je vais le traiter !...

SCÈNE XVIII.

LA MARQUISE, GIRARD.

GIRARD, *à part.*

Elle doit être loin... et maintenant je puis reprendre mon ascendant. (*haut.*) Mille pardons, madame...

LA MARQUISE, *d'un ton ironique.*

Ah ! vous avez fini avec votre fermier ?

GIRARD.

Oui, madame, et il me tardait de vous faire mes excuses.... car tantôt, lorsque je n'aurais dû songer qu'à mon amour...

LA MARQUISE, *à part.*

Il ose m'en reparler !

GIRARD.

Je ne sais quelle lubie m'a passé par la tête...

LA MARQUISE.

Je m'en doute, moi, monsieur.

GIRARD, *étonné.*

Comment ?

LA MARQUISE.

Je comprends maintenant ce qui vous éloigne d'un mariage que vous aviez sollicité.

GIRARD, *inquiet.*

Plaît-il ?.

LA MARQUISE, *avec ironie.*

Quand on danse avec autant de grâce...

GIRARD, *atterré.*

O ciel !...

LA MARQUISE.

Vous vous troublez.

GIRARD.

Quoi ! madame. . . vous savez ?...

LA MARQUISE.

Oui, monsieur, je sais tout.

GIRARD, *à part.*

C'est fait de moi. (*haut.*) Eh ! bien, oui, madame, j'ai dansé.. . j'ai eu le malheur de danser... je ne le nierai pas.

LA MARQUISE.

Vous auriez de la peine... quand on vous a vu.

GIRARD.

Vous m'avez vu ?.. c'est possible... il y en a tant d'autres.. Mais, après tout, ce n'est pas un crime.

LA MARQUISE.

Qui vous dit le contraire ?... c'est un délassement très-agréable..

GIRARD, *avec joie.*

Vous ne m'en voulez donc pas d'avoir ...

LA MARQUISE, *appuyant.*

Tout dépend des personnes avec qui l'on danse, monsieur.

GIRARD, *à part.*

Ah ! mon Dieu !... on lui aura parlé de la grosse Lolotte ou la petite Chonchon. (*haut.*) Des personnes ?...

LA MARQUISE.

Oui... cette jeune dame mystérieuse..

GIRARD, *à part.*

Oh!..... l'aventure, mon enlèvement.... qui diable a pu lui parler?...

LA MARQUISE, *voyant la bague à son doigt.*

Et cette bague que je ne vous avais point vue!...

GIRARD, *à part, en retirant sa main.*

Imprudent!.. je l'ai oubliée. (*haut.*) Ce n'est rien, madame.

LA MARQUISE.

Rien?... pourquoi donc cet air interdit?... c'est un portrait de jeune femme.

GIRARD.

Il est physiquement impossible qu'elle soit jeune.

LA MARQUISE, *saisissant sa main.*

Je veux la voir et connaître l'odieuse rivale... (*Elle la regarde.*) O ciel!...

GIRARD.

Eh bien?... Eh bien?... elle chancelle, elle pâlit... ce que c'est que la jalousie!

LA MARQUISE, *à part.*

Dieu!.. quel souvenir!

GIRARD, *la soutenant.*

Un fauteuil!... je ne pourrai jamais y arriver. (*Il la place dans un fauteuil.*)

LA MARQUISE, *le regardant, à part.*

Ce n'est pas possible... (*haut*) Repondez, monsieur, de qui tenez-vous ce portrait?...

GIRARD.

Le hasard..... un objet de curiosité.... que j'ai acheté dans une vente...

LA MARQUISE.

Quoi!... cette femme...

GIRARD, *vivement.*

Je ne la connais pas... je puis même dire que je ne l'ai jamais vue. (*à part*) C'est l'exacte vérité. (*haut.*) Ainsi mon amour pour vous n'a pu en recevoir la moindre atteinte, et.... (*On entend la ritournelle du chœur suivant.*) Qu'entends-je!.. (*Oscar paraît à la porte du fond et fait signe aux amis de Girard et au notaire d'avancer.*) Oscar, le notaire, nos voisins!... (*bas à la Marquise.*) Madame.. madame.. vous avez mon secret... mais, au nom du ciel, ne me perdez pas aux yeux de mes administrés.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, OSCAR, LE NOTAIRE, HILARION, AMIS, PAYSANS.

OSCAR, *accourant.*

Les voilà !... les voilà !...

CHOEUR.

Air : *Au plaisir, à la folie* (de Zampa.)

Au bonheur de notre maire
Nous nous hâtons d'accourir.
La présence du notaire
Est le signal du plaisir.

OSCAR, *à Girard.*

Quel jour d'ivresse !
Pour vous chacun s'empresse :
Votre contrat, grâce au ciel, est tout prêt.
(Montrant le notaire.)
Il vous l'apporte.....

GIRARD, *à part.*

Ah ! que le diable emporte
Et le contrat et celui qui l'a fait !

CHOEUR.

Au bonheur de notre maire, etc.

GIRARD.

Enchanté, mes chers amis... (*à part.*) Que le ciel les confonde !.

OSCAR, *au notaire.*

Allons, Frasy, à la besogne.

LA MARQUISE.

Permettez...

OSCAR.

Ne les écoutez pas... ils brûlent d'être l'un à l'autre.

LE NOTAIRE.

Il ne manque plus que les noms du futur, que j'ai laissés en blanc, et s'il veut me les donner...

SCÈNE XX.

Les Mêmes, NINETTE, *revenant par la droite.*

NINETTE, *sans voir tout le monde.*

Ah ! ça, vous vous êtes trompé de clef, mon cher Gambetti...

TOUS, *avec un cri.*

Gambetti !

GIRARD, *à part.*

Voilà le bouquet.

LA MARQUISE, *à part.*

Gambetti !.. c'était lui.

(1) Hilarion, la Marquise, Girard, le Notaire, Oscar.

CHOEUR.

AIR : *du comte Ory.*

O ciel ! quelle surprise !
Un artiste, un danseur !...
Ah ! pour une marquise
Quel affront ! quel malheur !

GIRARD, *à part.* (1)

Je voudrais être à cent pieds sous terre... Mon talent est connu... je suis déshonoré !

OSCAR, *bas à Ninette.*

Adieu mon voyage de Paris !... et c'est votre faute.

GIRARD, *bas à Ninette.*

Un mariage superbe manqué !... et tu en es cause.

NINETTE, *étonnée.*

Comment ! j'ai fait tant de choses, à moi toute seule?

HILARION, *bas à la Marquise.*

C'est la dame du pavillon.

LA MARQUISE, *regardant Ninette.*

Ah ! mademoiselle est donc aussi...

NINETTE.

Attachée à l'Opéra .. oui, madame, et je ne sais pourquoi ma présence cause tant de trouble .. Ai-je donc eu le malheur. (*regardant la Marquise et Girard*) de faire naître des soupçons ?. . . de désunir deux cœurs ? .. Ah ! j'en serais au désespoir, moi qui suis l'alliée naturelle des amours.

GIRARD, *bas.*

Mais tais-toi donc.

NINETTE, *bas.*

Du tout... je veux réparer ma sottise.

LA MARQUISE.

Mais enfin, mademoiselle, que veniez-vous faire?

NINETTE.

Consulter mon parrain sur un pas nouveau, un pas de deux.

GIRARD, *bas.*

Là ! tu enfonces le poignard.

LA MARQUISE, *à part, avec joie.*

C'est sa filleule !

NINETTE, *bas, à Girard.*

Au contraire, je vous sauve... regardez... les yeux sont déjà moins méchans... je m'y connais.

LA MARQUISE, *aux invités.*

Eh ! bien, messieurs.. .. vous voilà tout interdits... pourquoi donc ?... Monsieur est un homme de talent, une célébrité... nous ne le savions pas... mais c'est très-honorable pour le pays.

GIRARD, *la regardant.*

Elle se moque de moi.

(1) Hilarion, la Marquise, le Notaire, Oscar, Ninette, Girard.

OSCAR, *bas.*

J'en ai peur.

NINETTE.

Moi aussi.

LA MARQUISE, *continuant.*

Et puisque nous sommes réunis pour un contrat, mettez-vous là, monsieur Frasy... (*Le notaire va se placer à la table*,) et ajoutez le nom de Gambetti.

GIRARD, *allant à la marquise.*

Un moment.... permettez.. (*bas.*) Ah! madame, ne m'accablez pas... Le corps municipal a les yeux sur moi. (*La Marquise, sans lui répondre, fait signe au notaire qui écrit. — Girard s'échauffant.*) Vous ne m'écoutez pas.. vous voulez m'humilier, me livrer aux brocards?... Eh bien! vous n'y réussirez pas... Oui, madame... oui, messieurs, Gambetti... Je reprends mon nom et ma fierté.. je n'aurai plus la faiblesse d'en rougir, de le cacher... Car, après tout, un danseur, un grand danseur est un grand homme.... et quand on ne doit son élévation qu'à la seule force de son jarret.... Ainsi, repoussez moi, déchirez ce contrat... je n'en soutiendrai pas moins que la danse est l'art le plus noble, le plus beau, et.... je danserais devant toutes les autorités du département! (*La Marquise, qui a pris la plume, signe le contrat sans dire un mot.*)

TOUS.

Que vois-je!

NINETTE.

Elle a signé!

GIRARD, *s'élançant à la table.*

Elle a signé?

LA MARQUISE, *froidement.*

Cela vous étonne?.. je n'ai jamais eu de préjugés, messieurs, et il y a long-temps que je pense que tous les hommes sont égaux.

OSCAR, *avec joie.*

Et vous avez raison, chère tante, le talent est à la hauteur de tout le monde.

NINETTE.

Et la danse doit avoir le pas.

GIRARD, *près du contrat.*

Elle a signé!.. oui, ma foi... marquise de Champagnolles... O femme incompréhensible!... si je conçois... C'est égal, dépêchons-nous d'en faire autant. (*Il signe en parlant.*) La main me tremble.. ah! madame... diable de plume!... tant de bonté... et mon paraphe... Nini, Oscar, mes amis, cher notaire.. la surprise. la joie.. Ah! je voudrais presser toute ma commune dans mes bras (1)!

OSCAR, *remarquant la bague à son doigt.*

Eh! parbleu! vous étiez bien sûr de votre fait... puisque ma tante vous avait déjà donné son portrait.

(1) La Marquise, Girard, Oscar, Ninette, Hilarion.

GIRARD.

Son portrait !

NINETTE.

Comment ?

LA MARQUISE, *à part.*

Maladroit !

OSCAR.

A vingt ans... absolument la copie du grand qui est dans chambre.

GIRARD, *troublé et s'approchant de la Marquise.*

Qu'entends-je ?... Quoi ! madame.. il serait possible !.. cette bague.

LA MARQUISE, *bas.*

Silence !... silence, monsieur !... qu'un voile impénétrable...

GIRARD, *bas et mettant la main sur sa bouche.*

Oh ! c'est juste..... Votre honneur..... le mien..... Commen c'était ?... (*La Marquise lui impose silence de nouveau.*) Pauvre marquis !... quel honneur !... (*A part, en la regardant.*) Je n'avais pas idée de l'étendue de mon bonheur.

NINETTE, *passant auprès de Girard, et à voix basse.*

Quoi ! mon parrain, votre belle inconnue...

GIRARD, *bas.*

Silence, malheureuse ! ... ne compromettez pas mon épouse... Voyons, garde-moi le secret, Nini, et je prends la moitié des loges à ta représentation.

NINETTE, *bas et cherchant à étouffer son rire.*

Soyez tranquille... je ne dirai rien... (*à part.*) Comme ça les amuser, à l'Opéra !... il me tarde d'être de retour.

HILARION, *à part.*

Eh ! bien.. je n'en suis pas plus avancé, moi. (*bas à Oscar.*) M sieur Oscar, je vous en prie... qu'est-ce que not' maître a donc ét

OSCAR.

Imbécille !... il a été danseur.

HILARION.

Danseur de corde !... ah ! c'est donc ça.

CHOEUR.

AIR de la Galoppe *de la Tentation.*

Pour célébrer ce mariage,
Nous viendrons tous de grand cœur :
Car ce beau jour est le présage
De plus d'un jour de bonheur.

NINETTE, *au public.*

AIR du vaudeville des *Frères de lait.*

Nos deux auteurs sont de bien grands coupables,
Connus déjà par maint forfait, dit-on :
Je vous préviens qu'ils sont capables
De vous donner du mauvais pour du bon ;
Mais aux pécheurs indulgence et pardon.
Messieurs, calmez un courroux légitime
Et n'allez pas... vous en seriez fâchés,
Les accuser ce soir d'un nouveau crime...
Ils ont assez de tous leurs vieux péchés.

FIN.

PAULINE,

OU

SAIT-ON QUI GOUVERNE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

PAULINE,

OU

SAIT-ON QUI GOUVERNE?

COMÉDIE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

EN DEUX ACTES,

Par MM. Mélesville et Carmouche;

Représentée pour la première fois, à Paris,
SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE,
le 30 Avril 1833.



PARIS,
QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Boulevart St-Martin, n° 18.
ET BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PRINCE DE SOUBISE.	M. Ferville.
LE COMTE DE VERMENTON.	M. Klein.
LA BARONNE DE CASTEL-SARRAZIN, sa Sœur.	Mme Prague.
JULIE, Fille du Comte.	Mlle Habeneck.
PAULINE DE PONS, Orpheline.	Mme Jenny-Vertpré.
NICOLAS ROZIER.	M. Davesne.
SIR KINGTON, Baronnet anglais.	M. Ferdinand.
UN OFFICIER.	M. Dorville.
UN ABBÉ.	M. Doisy.
UNE PRÉSIDENTE.	Mlle Célestine.
Hommes et Dames de la Cour.	
Laquais.	



La Scène est à Versailles, dans l'hôtel du Comte de Vermenton

S'adresser, pour la Musique de cette pièce, et pour celle de tous les Ouvrages qui composent le Répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. Hormille, Chef d'Orchestre, au Théâtre, ou à M. Ferville, correspondant des Spectacles, rue Poissonnière, n. 33.



Imprimerie de DAVID, Faubourg Poissonnière, n. 1.

PAULINE,

OU SAIT-ON QUI GOUVERNE ?

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente un salon gothique et riche. Porte au fond, portes latérales, croisée de chaque côté. A droite de l'acteur, une table couverte d'un tapis, avec papier, écritoire et plumes. A gauche, une toilette élégante.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LA BARONNE, LE COMTE, *en robe de chambre*, PAULINE.

(Julie, la Baronne et le Comte sont assis à droite et achèvent de prendre le thé; Pauline, assise auprès de la toilette à gauche, s'occupe d'un ouvrage de broderie.)

LA BARONNE *.

De sorte, mon frère, qu'il n'est plus question de l'alliance avec l'Autriche, et que c'est l'Angleterre qui l'emporte?

JULIE.

Ah! tant pis... je n'aime pas les uniformes anglais.

LE COMTE, *gravement*.

Chut, Mademoiselle... Quand on est fille du Comte de Vermenton *(se montrant)*, et nièce de la Baronne de Castel-Sarrazin *(montrant sa sœur)*, on n'a pas des opinions politiques aussi hardies.

JULIE.

Hier encore, c'étaient les vôtres, mon père...

LE COMTE.

Hier... c'était hier! mais aujourd'hui les choses ont bien changé de face!

---

* Les acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être sur le Théâtre; le prémier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

LA BARONNE, *se rapprochant.*

Vraiment ?

LE COMTE, *baissant la voix.*

Vous savez qu'il n'était bruit dans tout Versailles que de la disgrâce de la Pompadour?... (*se reprenant*) de Mad. de Pompadour... Je veux dire, de la Marquise de Pompadour?...

JULIE.

Tellement, que votre bal de ce soir était destiné à célébrer sa chûte?...

LE COMTE.

Il célébrera son triomphe !

LA BARONNE.

Elle triomphe donc?

LE COMTE.

Complètement!... Des insensés, des fous... la faction autrichienne qui prétendait la renverser, en répandant que notre *bien-aimé* Louis XV avait pour rival secret son ami le plus dévoué, le brillant Soubise.

LA BARONNE.

Ah! l'horreur!... *(Julie se lève, et va auprès de Pauline avec qui elle cause tout bas un moment.)*

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Mais c'était de la calomnie ? . .

LE COMTE.

Peut-être !... mais c'était, je crois,
Porter une atteinte inouïe,
Aux prérogatives des rois,
Les assimiler aux bourgeois !. . .
Peut-on charger cette tête si rare,
De trois couronnes, sans affront ?
Celles de France et de Navarre
Sont bien assez pour son auguste front !

Heureusement que la favorite est un grand homme d'état. Avec un regard, un sourire, elle est redevenue plus puissante que jamais... Elle sourit si bien cette femme-là. (*Julie revient à sa place.*)

LA BARONNE.

Chère marquise ! je suis d'autant plus charmée de cette victoire, qu'étant un peu sa parente...

JULIE, *qui est revenue auprès de la Baronne.*

Tiens!... vous disiez dans le temps que c'était de la duchesse de Châteauroux?...

LA BARONNE.

Du tout, ma nièce, il est prouvé que nous descendons directement des Pompadour.

PAULINE, *à part.*

C'est drôle!... Madame la baronne descend toujours des familles qui montent. *(Le Comte, la Baronne et Julie se lèvent, un laquais enlève le déjeûner.)*

LE COMTE *.

Diable! ce n'est pas à négliger... car décidément il me faut une ambassade.

LA BARONNE.

Moi, un tabouret à la cour.

PAULINE, *à part, en haussant les épaules.*

Un tabouret!... quand on a un bon fauteuil chez soi.

LE COMTE.

Julie sera Dame d'atours... et sa demoiselle de compagnie... *(Se frottant les mains)* Voyons, Pauline, qu'est-ce que vous voudriez?... hein?... pendant que nous y sommes.

PAULINE, *se levant.*

Moi?... oh! mon Dieu, monsieur, je voudrais être heureuse... Voilà tout.

LE COMTE, *avec mépris.*

Est-elle bornée, cette petite!... Ce n'est bon qu'à marier, tant bien que mal.

PAULINE, *d'un air suppliant.*

Oh! non, Monsieur le Comte.

LA BARONNE, *avec dédain.*

Un mari vous fait peur?

PAULINE.

Mais... c'est selon.

LE COMTE.

Eh! bien... celui que je vous ai proposé, il y a quinze jours?

PAULINE, *timidement.*

Il est bien vieux.

LE COMTE.

Celui de la semaine passée?

PAULINE, *de même.*

Il est bien laid.

JULIE, *avec ironie.*

Ah! Elle veut choisir!...

---

* Julie, la Baronne, le Comte, Pauline.

PAULINE.

Je voudrais pouvoir aimer mon mari.

LE COMTE, *sèchement.*

Vous n'en avez pas le droit, ma chère... Vous devez prendre ce qu'on vous donne... Fille d'un petit gentilhomme de Bretagne, qui a eu l'honneur de se ruiner au service du roi, vous n'avez rien...

PAULINE, *soupirant.*

Que son nom, je le sais... et, Mademoiselle de Pons... ce n'est pas une belle dot.

LE COMTE.

Sans compter, qu'excepté moi et le prince de Soubise, à qui votre père vous a recommandée en mourant... vous n'avez pas un protecteur... pas un ami.

JULIE, *ironiquement.*

Oh! que si fait... Vous oubliez monsieur Colas, qui vient toujours demander des nouvelles de mademoiselle de Pons.

LA BARONNE.

M. Colas! le nom est distingué!

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est que çà, Colas?

PAULINE, *un peu émue.*

Nicolas Rozier, monsieur... un compatriote... un pauvre garçon bien honnête, bien simple, que j'ai connu enfant... dont la mère m'a nourrie, et qui a toujours été attaché... à notre famille.

AIR du Vaudeville du *Piége.*

Quand des amis comblés de nos bienfaits,
Dans son malheur, s'éloignaient de mon père,
Lui, redoublant de soins et de respects,
Nous gardait amitié sincère.
Quoique bien pauvre, il trouva le moyen
De nous servir, de nous prouver son zèle...
C'était le seul qui ne nous devait rien,
Ce fut le seul qui nous resta fidèle.

LE COMTE, *d'un air moqueur.*

C'est fort intéressant!... et qu'est-ce qu'il fait, ce M. Colas?

PAULINE.

Il a une petite place aux affaires étrangères... Une place bien au-dessous de ses talens... par exemple!... car, il est très-instruit, sans que cela paraisse. Il a été élevé au Collége de Rennes; et il travaille tant! toujours dans ses registres, ses comptes, c'est lui qui fait la besogne de ses chefs; aussi ils avancent tous, excepté lui... Le pauvre garçon reste toujours là... sur sa chaise, à la

même place!... cependant, il mériterait bien de prospérer, quand ce ne serait que pour son bon cœur!... car le peu qu'il gagne, il l'envoie à sa mère, et lui, pour vivre, il passe ses soirées à copier de la musique.

LE COMTE, *avec mépris.*

Il copie de la musique...

JULIE.

Sans doute..... Il doit même me rapporter un duo de RAMEAU.

LE COMTE.

Un élève de Jean-Jacques! des philosophes... des gens de mérite... mauvaise société!.. je ne veux pas de cela chez moi, et je le ferai consigner.

PAULINE, *à part.*

Ah! mon Dieu!...

LE COMTE.

Et quant à votre établissement... ah! parbleu! j'y songe!... on m'a parlé de quelqu'un...

PAULINE.

Comment?

LE COMTE.

Un parti excellent... nous en recauserons... *(Écoutant)* Qu'est-ce que j'entends là?

JULIE, *regardant à la fenêtre, à droite.*

La voiture de M. de Soubise.

LE COMTE.

C'est vrai... il devait venir me prendre pour le grand lever... *(Bas à sa sœur)* Remarquez-vous comme il vient souvent ici?

LA BARONNE, *bas.*

En effet.

LE COMTE, *bas.*

Vous vous doutez-vous bien pourquoi?..

LA BARONNE, *bas.*

Vous croyez que c'est pour moi?..

LE BARON, *bas.*

Hé! non... pour ma fille...

PAULINE, *à part.*

Ou pour une autre.

LE COMTE.

Quel mariage superbe!.. le favori de la favorite!..

LA BARONNE, *haut.*

Et vous ne nous dites pas... je vole à ma toilette...

JULIE.

Et moi, à mon clavecin.

UN LAQUAIS, *annonçant.*

Monseigneur le prince de Soubise.

LA BARONNE ET JULIE.

Sauvons-nous!... (*Elles sortent de côté, par la droite.*)

SCÈNE II.

LE COMTE, SOUBISE, *entrant par le fond;* PAULINE.

LE COMTE, *allant au prince.*

Ah! mon prince!..

SOUBISE.

Comment!.. mon arrivée fait fuir ces dames?

LE COMTE.

Et vous n'êtes habitué à faire fuir que l'ennemi... Ah! ah!. pardon, c'est que leur toilette...

SOUBISE, *souriant.*

J'entends! une retraite savante pour attaquer avec plus d'avantage.

LE COMTE.

Moi-même, je n'attendais pas sitôt l'honneur que vous me faites, et je vous demanderai la permission...

SOUBISE.

A votre aise, mon cher comte!..

LE COMTE, *arrêtant d'un geste Pauline qui veut se retirer.*

Eh! tenez.. amusez-vous à gronder votre protégée, mon prince; j'en suis fort mécontent. (*Saluant.*) Le tems de passer mon habit, mon grand cordon, et je suis à vous. (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE III.

SOUBISE, PAULINE, *qui s'est rassise près de son ouvrage.*

SOUBISE, *regardant sortir le comte.*

A qui en a ce vieux fou?.. Dieu me damne, cette maison est d'un ridicule achevé... et je n'y remettrais pas les pieds, sans ce trésor de grâce et de gentillesse!.. Une enfant qui me tourne la tête... qui fait de moi ce qu'elle veut... et cela, sans le plus petit dédommagement!.. voyez si elle daignera jetter les yeux de mon côté... vingt fois j'ai voulu m'éloigner... y renoncer!.. impossible!... à présent, c'est une affaire d'amour-propre... je suis piqué au jeu... et je donnerais tout au monde pour ne pas en avoir le démenti. (*Regardant autour de lui, et s'approchant de Pauline.*) Eh! bien, farouche Pauline, vous boudez encore?...

PAULINE, *froidement.*

Moi, monseigneur, pourquoi donc?..

SOUBISE.

Que sais-je?.. pour ce baiser déposé sur cette jolie main!.. pou avoir tenté d'enlever cet anneau de vos cheveux, que vous des tinez, dites-vous, à mademoiselle de Vermenton... mais je n'en crois rien, petite rusée, et je suis sûr que vous le gardez...

PAULIN .

Pour qui donc? .

SOUBISE.

Pour celui que vous aimerez...

PAULINE, *souriant.*

C'est possible, Monseigneur...

SOUBISE.

C'est pour cela que j'y attache tant de prix!... et tu n'as pas l'air de t'en apercevoir, malicieuse enfant!... Moi, qui me condamne à subir l'ennui de tous les sots qui t'entourent pour te voir un moment!.. sais-tu que je joue un rôle à me perdre de réputation!..

PAULINE, *avec intention.*

J'en ai peur!..

SOUBISE.

Heim!.. comment l'entends-tu, espiègle?.. Elle me traite vraiment comme un petit garçon.

PAULINE, *sérieusement*

C'est que vous me traitez peut-être comme une trop grande dame.

SOUBISE.

Eh! non, sur mon honneur.. je n'ai que les intentions les plus louables... (*A part.*) Ces petites filles donnent plus d'embarras que nos duchesses... (*Haut.*) Quoi de plus naturel que je m'occupe du sort d'une enfant... dont le père a servi sous mes ordres .. qui l'a recommandée à mes soins...

PAULINE.

A votre honneur! ..

SOUBISE, *vivement.*

C'est pour cela que je dois la garantir des piéges qui menacent la vertu... et si tu as un peu réfléchi à ce que je te proposais.

PAULINE.

Oh! c'est bien séduisant!.. commander, au lieu d'obéir... une fortune brillante!... vous n'avez oublié que de me dire ce que tout cela me coûterait.

SOUBISE, *tendrement.*

Rien, mon ange, que d'avoir un peu d'amitié pour moi.

PAULINE, *d'un air ingénu.*

De quelle espèce, monseigneur?

SOUBISE.

Hein?

PAULINE.

De celle que vous avez, dit-on, pour Madame de Pompadour?

SOUBISE, *à part.*

De la jalousie!... très-bien! (*Haut*) Sottises! folie! tu pourrais croire!... Moi, m'attaquer à mon souverain, et à un ancien ami ce pauvre Lenormand... qui est toujours là en survivance... C'est bon pour ce mécréant de Fronsac, ou ce béat de La Vrillière; mais moi!... fi donc... Si je vais souvent chez la belle Marquise, c'est uniquement parce qu'elle est *Premier Ministre*, et dans l'intérêt de mon crédit...

AIR *de Turenne.*

On sollicite à sa toilette
Bien mieux qu'auprès du roi, vraiment!
Chacun y court... c'est d'étiquette.
Elle refuse assez souvent;
Mais n'importe, on s'en va content!
C'est que, bien loin d'avoir cet air sinistre
Qui chez les grands vous fait trembler,
Femme jolie a de quoi consoler
Des refus du premier ministre.

(*Tendrement*) Et s'il n'y a pas d'autre obstacle... (*Montrant sa main*) Allons, ma belle, cet anneau que je t'ai demandé, donne-le moi.

PAULINE.

Je ne puis plus.

SOUBISE.

Et pourquoi?

PAULINE.

S'il est pour celui que j'aime... ce serait un aveu...

SOUBISE, *avec feu.*

Qui me comblerait de joie...

PAULINE, *sérieusement.*

Alors... je le garde, Monseigneur. (*En lui fesant la révérence.*)

SOUBISE, *avec colère.*

Ah! c'en est trop, mademoiselle... et...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE, *en habit de cour.*

LE COMTE *.

Me voilà! me voilà!

SOUBISE, *à part.*

Au diable l'ennuyeux!

LE COMTE, *un papier à la main.*

Je vous ai fait attendre, mon Prince, mais je preparais une nouvelle demande de mon ambassade, que vous m'avez promis de présenter... c'est la vingt-troisième édition.

SOUBISE, *la mettant dans sa poche en regardant Pauline avec humeur.*

C'est bon!... *(A part)* Si je reparais dans cette maison!...

LE COMTE, *suivant ses regards.*

A ce que je vois, vous n'êtes pas content de Mademoiselle.

SOUBISE.

Non! nous ne nous entendons pas... *(Bas à Pauline)* Vous me rappellerez... mais je ne reviendrai plus.

PAULINE, *à elle-même.*

Oh! si je le voulais bien!...

SOUBISE, *se rapprochant.*

Plait-il?...

PAULINE, *gracement.*

Je dis, mon prince, que voici l'heure de la toilette du premier ministre, et qu'il ne faut pas le faire attendre.

SOUBISE, *piqué.*

Morbleu! *(au Comte)* Venez, mon cher... cette petite est incorrigible.

LE COMTE, *sortant avec lui.*

Soyez tranquille... à mon retour, je la gronderai pour vous et pour moi. *(Ils sortent par le fond.)*

SCÈNE V.

PAULINE, *seule.*

Allons, nous voilà brouillés tout-à-fait... eh bien tant mieux; c'est ce que je voulais... Ah! ces hommes de cour!... ils sont

---

* Le Comte, Soubise, Pauline.

tous les mêmes... celui-ci qui veut bien me protéger, mais à condition de faire de moi une petite favorite... une Pompadour de troisième classe... Grand merci, Monseigneur... Suis-je malheureuse pourtant!... de la naissance, tout juste ce qu'il en faut pour ne pas me marier à mon goût... on ne me souffre ici que par pitié!...

AIR : *Te souviens-tu, Marie*, (de M. Dolive).

Seule, hélas! pauvre fille,
Je n'ai rien aujourd'hui!
Je n'ai plus de famille,
Et je n'ai point d'appui.
Je n'ai point de fortune,
Point d'amis à la cour,
Sans espérance aucune!..
Et de plus, en ce jour,
Pour comble d'infortune,
Je sens là de l'amour.

(*A mi-voix, regardant autour d'elle.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Ignorant ma tendresse,
Lui-même est sans espoir;
Il n'a point de noblesse,
Il n'a point de pouvoir...
Sans or, sans titre, il n'ose
Rêver un doux retour.
A ses vœux, tout s'oppose'...
Pourtant.. j'espère... un jour!...
Car c'est bien quelque chose
Que d'avoir mon amour.

Oh! oui... il est si bon, si dévoué... je n'aurai jamais d'autre mari... (*Regardant autour d'elle*) Voyons donc. pendant qu'il n'y a personne, s'il est à sa petite fenêtre comme d'habitude... c'est ma seule consolation... tous les matins, quand il travaille à son bureau, je le regarde de temps en temps... et quoiqu'il n'en ait pas l'air, je crois bien qu'il me voit aussi. (*Elle s'approche de la croisée à sa gauche et soulève le rideau*) Eh! bien... il n'y est pas... à midi!... comment, négliger son devoir!... un commis!... c'est très-mal... ah! mon dieu! est-ce qu'il se dérange? (*Elle entend du bruit, se retourne vivement, voit entrer Colas Rozier et laisse retomber le rideau*) Ciel! c'est lui!

SCÈNE VI.

COLAS, PAULINE,

COLAS, *au fond et timidement.*

Pardon, mademoiselle Pauline, vous regardiez à la fenêtre?

PAULINE, *confuse.*

Oui : je crois que nous allons avoir de l'orage.

COLAS, *sans songer à ce qu'il dit.*

C'est possible; car il fait un soleil magnifique.

PAULINE, *levant les yeux.*

Ah! mon dieu! qu'avez-vous donc, M. Rozier?... comme vous avez l'air triste!

COLAS.

Ce n'est rien .. Je voulais remettre à mademoiselle Julie ce morceau de *Castor et Pollux*, que j'ai copié... (*avec effort*) et vous faire mes adieux.

PAULINE, *frappée.*

Vos adieux!

COLAS.

Oui, mademoiselle, il faut que je m'en aille... que je parte sur-le-champ.

PAULINE.

Et pourquoi?

COLAS.

Je ne peux pas le dire... c'est un secret.

PAULINE, *vivement et lui prenant la main.*

Un secret! pour moi! ce n'est pas possible!... Ne suis-je plus ta sœur, ta compagne d'enfance?... Quand mon père te fit placer au collége, tu ne voulais pas me quitter, et plus tard, quand je me trouvai orpheline, sans un ami... toi seul vins me voir, m'offrir le fruit de ton travail... (*avec attendrissement*) Vous voyez bien, monsieur, que vous n'avez pas le droit de me cacher vos chagrins et que je dois tout savoir.

COLAS.

C'est vrai, j'ai l'air d'un ingrat!... Mais ne vous fâchez pas!... je vais tout vous dire!... vous savez que j'avais une petite place de commis aux bureaux des affaires étrangères.

PAULINE.

Eh! bien?...

COLAS, *avec un soupir.*

Eh! bien, je ne l'ai plus... je suis chassé!...

PAULINE.

Chassé !... ah ! mon dieu !... tu as donc commis quelque faute ?.

COLAS.

Une bien grande !... M. Gatry, le chef des fonds secrets, m'avait chargé d'un travail important pour le Ministre... parce que c'est juste !... lui il a de gros appointemens, il ne fait rien !... Voilà que dans ses comptes, je découvre une erreur de 67,000 livres...

PAULINE.

En plus ?...

COLAS.

Non, en moins !...

PAULINE.

Il a dû te remercier ?...

COLAS.

Ah ! bien, oui !... il est devenu pourpre !... moi je suis devenu pâle... il m'a appelé *sot, bête, animal*... et une foule de termes administratifs !... un ignorant qui ne comprenait rien... Alors j'ai crû comprendre !... mais il n'y avait plus moyen... Il m'a signifié de quitter sur le champ ses bureaux, en me promettant seulement que si je n'en disais rien, il n'en parlerait pas ! Il est bien bon, n'est-ce pas ?

PAULINE.

Ainsi te voilà sans place...

COLAS.

Parce que je n'ai pas sû me tromper dans une addition !... De si beaux appointemens !... Huit cent livres par an !

PAULINE, *vivement*.

Mais ton M. Gatry est un coquin, un fripon !...

COLAS.

J'en ai peur ! mais puisqu'il est chef !

PAULINE.

Il faut le démasquer !

COLAS.

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que vous dites là, mademoiselle Pauline ?... lui qui a du crédit !

PAULINE.

N'importe ! c'est ton devoir !... Qui sait où cela peut te mener ?

COLAS.

Cela peut me mener à la Bastille ! et tenez, ce matin, dans le premier moment... j'avais dressé une plainte, avec toutes les preuves à l'appui, pour l'envoyer au Ministre... (*Il montre un*

papier ployé en quatre, Pauline le prend et le lit.) Mais, je me suis dit.. ils arrangeront si bien tout ça, que s'il y a une lettre-de-cachet, ce sera encore pour moi... Les chefs en ont plein leurs tiroirs!.. j'aime mieux me jeter à l'eau, ça sera plus court.

PAULINE, *effrayée.*

Comment monsieur!..

COLAS.

AIR du Vaudeville du *Petit Courrier.*

Oui, puisqu'à rien, je ne suis bon...
Que pour appui, je n'ai personne.

PAULINE.

Mais, si fait!

COLAS.

Vous êtes bien bonne!

PAULINE.

Il est des gens qui t'aiment...

COLAS.

Non!
Je le sais trop bien par moi-même...

PAULINE.

Est-on plus entêté que toi? (*avec émotion*)
Quand je te dis que quelqu'un t'aime
Tu peux t'en rapporter à moi.

COLAS.

Je ne veux pas vous contrarier...mais que voulez vous?..

PAULINE.

Que tu ne partes pas...que ton mémoire parvienne au roi.

COLAS, *ouvrant de grands yeux.*

Au roi? Hé! comment y arriver?.. bonté divine!..

PAULINE, *à elle-même.*

Par le prince de Soubise...je n'aurais qu'un mot à dire... oui... oui... après tout, l'adresse et la ruse sont nos armes naturelles: Et je n'ai que ce moyen pour le sauver!..

COLAS, *voulant sortir.*

Si ça vous dérange le moins du monde... j'aime mieux en revenir à ma première idée.

PAULINE.

Veux-tu bien te taire!..

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Ecoute-moi... tu vas courir
Jusques à l'hôtel de Soubise

COLAS.

Le Suisse voudra-t-il m'ouvrir ?
Il me fera quelque sottise.

PAULINE.

Tu monteras...

COLAS.

Ah! oui, comment?

PAULINE.

Il faudra bien que tu le puisses.

COLAS, *secouant la tête.*

Allez, quand on n'a pas d'argent,
On est bien mal avec les Suisses.

PAULINE.

Tu diras que tu es envoyé par une dame... Il reçoit tout de suite, dans ce cas-là.

COLAS.

Ah! oui, il est très-honnête!..

PAULINE, *lui donnant le papier.*

Tu lui remettras ce papier de ma part...

COLAS.

Il ne voudras pas me croire.

PAULINE, *lui donnant l'anneau qu'elle porte au doigt.*

Tu lui montreras cet anneau ..

COLAS, *étonné.*

Comment?..

PAULINE.

Il saura ce que cela signifie... Mais, aie bien soin de me le rapporter..ne le lui laisse pas...dis lui que s'il tient à mon estime.. à mon estime, entends-tu ?.. il faut que justice soit rendue... et... (*Ecoutant au fond.*) Dieu !.. la voix de M. le comte... s'il nous surprenait!.. sauve toi-vîte par l'autre escalier. (*Montrant par sa droite.*) Et n'oublie rien!... (*Elle se sauve par la gauche.*)

COLAS, *seul et un peu étourdi.*

L'autre escalier?... je ne sais pas, mais le prince de Soubise.. le Suisse... un anneau de cheveux... ça me paraît diablement embrouillé!...(*Il va pour sortir par la droite, il se trouve nez à nez avec la baronne qui est en grande toilette.*)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, COLAS, *puis* JULIE.

LA BARONNE, *avec hauteur.*

Qu'est-ce que c'est?... que demandez-vous ?...

COLAS, *troublé.*

Rien, madame... je suis... je venais...

JULIE, *paraissant.*

Hé! c'est M. Colas, qui me rapporte mon duo.

COLAS.

Oui... oui, mademoiselle !.. (*A part.*) Est-ce heureux qu'elle ait de l'esprit pour moi. (*Haut et lui remettant de la musique.*) Je vous ai fait un peu attendre... à cause de cette blanche.. un pâté qui en avait fait une noire.

JULIE, *riant.*

Ah! ah!... il fallait écrire au dessous : ceci est une blanche.

LA BARONNE.

C'est bien!... il n'est pas convenable...

COLAS, *saluant gauchement.*

Vous êtes bien bonne!.. (*Il va pour sortir par le fond, et se trouve nez-à-nez avec le comte qui paraît.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *à la cantonnade.* *

Par ici, Baronnet!...

COLAS, *plus troublé et reculant devant le comte.*

A l'autre!... je n'en sortirai pas!...

LE COMTE, *l'apercevant et le toisant.*

Heim?... Quoi ?... Qu'y a-t-il?...

COLAS, *tremblant.*

Rien, monsieur... je suis Colas.

LE COMTE, *se redressant.*

Colas!... allez donc, mon cher!... (*Entre ses dents.*) Il est inoui que mes gens laissent monter le premier venu.

---

* La baronne, Julie, le comte, Colas.

COLAS, *saluant de tous côtés.*

Vous êtes bien honnête! (*En s'esquivant, il heurte Sir Kington, qui paraît et semble se fâcher*) Ouf! (*Il le salue encore et disparaît.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* COLAS *.

LE COMTE, *à sir Kington.*

Approchez, Baronnet... (*Haut et tenant sir Kington par la main*) Mesdames, je vous présente sir Georges Kington, jeune gentleman attaché à l'ambassade anglaise, et dont j'ai connu la famille dans mon voyage à Londres.

SIR KINGTON, *saluant.*

Oh! oui...

LE COMTE.

AIR : *Gaîment je m'accommode.*

C'est un lord très-aimable.

SIR KINGTON.

Oh! oui...

LE COMTE.

Caractère honorable...

SIR KINGTON.

Oh! oui...

LE COMTE.

Parlant, en diplomate.

SIR KINGTON.

Oh! oui...

LE COMTE.

Très-peu...

JULIE, *à part.*

Quel automate!

SIR KINGTON.

Oh! oui.

JULIE.

Bon dieu! quel automate!

SIR KINGTON.

Oh! oui...

---

* La baronne, Julie, le comte, sir Kington.

LA BARONNE, *passant entre Julie et le Comte.*

Et qui nous procure l'honneur?

LE COMTE.

Un amour subit... un roman... au dernier spectacle de Versailles, il a aperçu mademoiselle de Pons, il en est devenu tellement épris...

JULIE, *à sa tante.*

Petite sotte!... il n'y a des yeux que pour elle!... qu'on la marie donc bien vîte, et qu'il n'en soit plus question.

LE COMTE.

Et comme je puis partir d'un moment à l'autre pour une Cour étrangère, et qu'il veut l'épouser sur-le-champ!...

SIR KINGTON.

Tout de suite... tout de suite... (*Regardant autour de lui*) Elle était pas là!

LA BARONNE.

Elle va venir, mylord.

LE COMTE, *riant.*

Voyez-vous! ces Anglais sont d'une pétulance!...

LA BARONNE, *minaudant.*

C'est d'autant plus flatteur pour elle, que vous avez vu ici beaucoup de femmes remarquables... n'est-ce pas, mylord?

SIR KINGTON, *froidement.*

Oh! non, je trouvais qu'elle jolie!

LA BARONNE, *choquée..*

Par exemple!

JULIE, *de même.*

Il est aimable!...

LE COMTE, *bas.*

Il n'entend pas les finesses de la langue!... (*Haut*) Ah! voici mademoiselle de Pons.

SIR KINGTON, *la voyant venir et avec une émotion froide.*

Oh! c'était bien elle!

SCÈNE X.

LES MÊMES, PAULINE, *arrivant par la droite du public.*

PAULINE, *ne voyant plus Colas, à part *.*

Il est parti!

LE COMTE.

Approchez... Pauline... vous allez être bien contente.

---

* Julie, la baronne, Pauline, le comte, sir Kington.

SIR KINGTON, *la regardant amoureusement.*

Oh! oui...

PAULINE, *étonnée et regardant sir Kington.*

A qui en a cet original?

LE COMTE.

Saluez monsieur comme votre futur époux.

PAULINE.

O ciel!

SIR KINGTON, *au Comte.*

Qu'est-ce qu'elle disait?...

LE COMTE, *bas.*

Rien... la surprise... la joie... (*à Pauline*) un parti superbe...

PAULINE, *bas.*

Monsieur le Comte!...

LE COMTE, *bas.*

Nous n'avez pas d'objection... cette fois?... Ni vieux, ni laid.

JULIE, *bas.*

De la naissance...

LA BARONNE, *bas.*

Une grande fortune!

LE COMTE, *bas.*

Quand nous l'aurions fait faire exprès...

PAULINE.

Mais, monsieur...

LE COMTE, *au Baronnet.*

Elle est enchantée! et je le crois parbleu bien! les Anglais!... nos alliés naturels!... (*à la Baronne*) Nous pouvons célébrer le mariage dès ce soir!...

PAULINE, *effrayée.*

Ce soir!...

LE COMTE, *à Sir Kington.*

Vous ferez tout disposer pour minuit à la chapelle St-Louis.

SIR KINGTON.

Oh! très-bien!...

LE COMTE.

Vous dînerez avec nous...

SIR KINGTON.

Oh! très-bien!...

LE COMTE.

Vous assisterez au bal, où mademoiselle de Pons doit danser un menuet nouveau... et puis, nous nous rendrons à la cérémonie.

PAULINE, *bas, et les larmes aux yeux.*

Monsieur le comte!..

LE COMTE.

AIR : *Qu'une aimable et douce folie.*

Vous, milord, la main à la baronne,
Venez, afin que tout soit prêt;
Ce soir, avant que minuit sonne,
Je veux que le contrat soit fait.

LA BARONNE, *en passant devant Pauline.*

Ah! pour vous quel destin prospère.

JULIE, *de même.*

Vous allez être miladi.

PAULINE, *avec dépit.*

Mais, pour peu qu'il puisse vous plaire,
Je vous cède un pareil mari.

ENSEMBLE.

LE COMTE *et* JULIE.

Vous, milord, la main à la baronne,
Etc., etc., etc.

LA BARONNE *et* SIR KINGTON.

Vraiment, la petite personne
A bien du bonheur, en effet :
Ce soir, avant que minuit sonne,
Il faut que le contrat soit fait.

PAULINE, *à part.*

Hélas! ici tout m'abandonnne ;
En ma faveur qui parlerait!
Pour me défendre il n'est personne,
Et mon malheur sera complet.

(*Sir Kington donne la main à Julie, et le comte à la baronne; ils sortent par le fond.*)

SCÈNE XI.

PAULINE, *seule.*

Ce soir! à minuit!.. épouser une pareille figure!.. et dans un moment où j'espérais que ce pauvre Colas!... Comment empêcher ce malheur?... je n'en sais rien... mais je l'empêcherai... Je n'ai pas une petite tête bretonne pour rien... et puisque je suis seule contre tout le monde... je n'ai qu'un moyen, c'est de me servir des uns et des autres; de les tromper tous et d'embrouiller tellement les choses qu'ils ne s'y reconnaissent plus... Voici le prince!... (*S'essuyant les yeux.*) Allons, avec un peu de coquetterie!... je n'ai jamais essayé, mais ça ne doit pas être bien difficile. (*Elle va auprès de la table à sa droite.*)

SCÈNE XII.

PAULINE, SOUBISE.

SOUBISE, *à mi-voix et du fond.*

Ah! tu es seule?

PAULINE, *jouant la surprise.*

C'est vous, monseigneur; vous ne deviez plus revenir?

SOUBISE, *avec transport.*

Hum! petite enchanteresse!... tu étais bien sûre de ton pouvoir; et dès que j'ai vu cet anneau gage de paix et d'alliance...

PAULINE.

Vous vous trompez, mon prince... j'ai voulu vous donner l'occasion de réparer une injustice!...

SOUBISE, *souriant.*

Sans doute, sans doute. (*A part.*) Le détour est adroit!. (*Haut.*) Aussi l'injustice est réparée!...

PAULINE, *avec joie.*

Vraiment?

SOUBISE.

A l'instant même!.. ne m'avais-tu pas fait dire que tu y mettais le plus grand intérêt... et moi d'abord, pour te plaire, pour satisfaire au moindre de tes desirs... il n'est rien que je ne fisse!... j'irais au bout du monde... je me battrais avec l'univers!...

PAULINE.

Vous êtes bien bon!... mais comment avez-vous fait?...

SOUBISE.

J'ai volé au château, j'ai parlé avec tant de force en faveur du pauvre employé, que cette bonne marquise en a été attendrie jusqu'aux larmes!...

PAULINE, *avec malice.*

Ah!... c'est à madame de Pompadour que...

SOUBISE, *se reprenant.*

Non... c'est-à-dire... parce qu'elle se trouvait là, dans le cabinet du roi... elle y est toujours!... fort heureusement pour nous, car elle déteste Bernis, qui protégeait Gatry!... On a reconnu le déficit... Le fripon est arrêté!.. Le ministre en disgrâce.. et moi, qui ne m'en doutais pas, je me trouve un grand homme, un Fouquet, un Colbert!...

PAULINE, *avec joie.*

J'espère que vous avez profité de la circonstance pour demander quelque chose!...

SOUBISE.

Parbleu... j'ai demandé l'entrée au Conseil que je désirais depuis long-temps...

PAULINE, *avec dépit.*

Ah!... pour vous!... mais pour vos amis, n'avez-vous pas obtenu?...

SOUBISE.

Ah!.. oui... la nomination en blanc à la place de Gatry, que l'on ma forcé d'accepter, (*riant*) à cause de mes grandes connaissances financières!...

PAULINE, *avec espoir.*

Ah!...

SOUBISE.

Ça sera excellent pour un cousin à moi, un imbécille dont je ne sais que faire... je vais lui envoyer le brevet... (*Il passe et s'assied près de la table.*)

PAULINE, *le suivant des yeux et frappant du pied.*

A merveille!...

SOUBISE, *se retournant.*

Qu'as-tu donc?

PAULINE, *vivement et avec humeur.*

J'ai... j'ai... j'ai l'ingratitude en horreur, Monseigneur; et tous les hommes en sont pétris...

SOUBISE, *étonné.*

Comment!...

PAULINE.

On pense à soi, à ses parens... mais le pauvre diable qui s'est exposé, compromis... oh! celui-là n'aura rien... il sera oublié... c'est trop juste... il n'a pas de cousin, lui!...

SOUBISE, *se lèvant* *.

Ah! ce garçon que tu m'as envoyé... qui m'a remis ce mémoire. Est-ce que tu lui veux du bien?

PAULINE.

Moi! je le connais à peine... Mais c'est dans votre intérêt.

SOUBISE, *tendrement.*

Tu t'intéresses donc un peu à moi?

PAULINE, *d'un air boudeur.*

C'est possible... je n'en sais rien!... mais on ne manquera pas de dire : « Voyez-vous, le prince de Soubise, il a fait grand » bruit pour renvoyer un coquin... mais c'était pour mettre son » cousin à la place, et pour être du Conseil!... »

---

* Soubise, Pauline.

SOUBISE, *se levant.*

On pourrait penser!...

PAULINE.

Mon dieu, on se gêne bien aujourd'hui avec les grands seigneurs!...

SOUBISE.

C'est que ce malheureux cousin!...

PAULINE.

Vous êtes bien embarrassé d'un imbécille... quand il y a tant de places qui leur conviennent... Eh! tenez, par exemple, donnez à votre cousin la place de ce jeune homme... Et lui, il prendra celle de Gatry qui lui est due, qui lui revinet de droit...

AIR de *Paris et le Village.*

Seul il peut la rempiir enfin,
Car seul il faisait tout l'ouvrage!...
Pendant ce temps, votre cousin
Se formerait... Quel avantage!
On bénirait, matin et soir,
Votre justice généreuse...

(*Finement et lui jetant un regard en dessous.*)

Et vous ne pouvez pas savoir
A quel point j'en serais heureuse.

SOUBISE, *enivré et lui baisant la main.*

Divine!... adorable!... c'est toi qui devrais avoir l'entrée au Conseil. (*à lui-même*) Est-on heureux d'avoir un ange qui prend soin de votre réputation!... tu as raison... c'est beaucoup mieux, parce que c'est juste et surtout parce que cela te plaît... je nomme ton protégé.

PAULINE.

Que vous êtes aimable!

SOUBISE.

Je lui donne la place!... et ce brevet... (*Il s'assied et prend la plume*) Diable! je ne sais pas son nom!...

PAULINE, *cherchant.*

Attendez... je crois que c'est Nicolas Rozier...

SOUBISE, *écrivant*

Rozié...

PAULINE, *le suivant.*

Un *R* à la fin, monseigneur.

SOUBISE.

Là... (*voulant lui prendre la main*) Maintenant, ma toute belle...

PAULINE, *montrant le brevet.*

Mais il faudrait lui envoyer cela tout de suite, il doit être d'une inquiétude...

SOUBISE.

Ma foi, je ne sais pas son adresse!

PAULINE.

Moi non plus... mais il me semble qu'il m'a dit qu'il logeait presqu'en face de cet hôtel...

SOUBISE.

Oui?... parbleu j'ai là mon coureur... (*appelant*) Holà!... Comtois!... (*paraît un coureur*) Ce papier ici en face... tu demanderas M. Rozier de porte en porte.

PAULINE, *vivement.*

Oui, numéro sept. monsieur!... (*Le coureur sort.*)

SOUBISE, *à Pauline* *.

Ah! çà j'espère que tu es contente de ma soumission; que rien ne te tourmente plus?...

PAULINE, *prenant un air de douleur.*

Au contraire... je suis au désespoir!...

SOUBISE.

Pourquoi donc?

PAULINE.

M. le Comte veut me marier... à un homme que je déteste...

SOUBISE.

Ah! diable!... bientôt?

PAULINE.

Dès ce soir...

SOUBISE, *vivement.*

Je n'entends pas cela.. Je lui parlerai; refuse-le.

PAULINE.

Mais que dire?...

SOUBISE.

Eh! bien... que tu ne l'aimes pas... que tu en aimes un autre!... (*tendrement*) Ce ne sera pas mentir, n'est-ce pas?

PAULINE, *soupirant.*

Oh! non!...

SOUBISE, *avec transport et voulant l'embrasser.*

Ah! chère...

PAULINE, *s'éloignant.*

On vient, monseigneur, éloignez-vous, je vous en prie... (*Ils se séparent vivement. Pauline reprend son ouvrage. Soubise va au-devant du Comte.*)

* Pauline, Soubise.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE COMTE, LA BARONNE, JULIE.

LE COMTE *.

Quoi, mon prince, vous êtes ici?

SOUBISE, *embarrassé, à part.*

Que le diable soit... (*Haut*) Oui... oui... j'arrive... j'allais me faire annoncer... J'ai à vous parler...

LE COMTE, *vivement.*

Pour mon ambassade?... Vous avez remis ma demande?...

SOUBISE.

Parbleu... (*à part*) Je ne sais pas ce que j'en ai fait. (*Haut*) Je vous conterai cela plus tard, car devant ces dames... (*s'approchant de Julie et d'un air galant*) Vous êtes mise comme un petit ange!

LE COMTE, *bas à sa sœur.*

Hein! il ne laisse échapper aucun prétexte...

SOUBISE, *se tournant vers la Baronne.*

Je ne vous ai par oubliée, madame?

LA BARONNE, *avec joie.*

Ah! je serai reçue par ma chère parente?...

LE COMTE.

Laquelle, ma sœur?

LA BARONNE, *sèchement.*

Je n'en ai pas trente-six!... Madame de Pompadour apparemment!

LE COMTE.

Ah! c'est juste... la parenté a repris force et vigueur...

SOUBISE, *à la Baronne.*

Vous pouvez vous présenter aujourd'hui même... (*au Comte*) Et quand à notre affaire... (*changeant de ton*) Que me disait donc cette petite... que vous voulez la marier?... elle est si jeune!...

LE COMTE, *bas.*

C'est à cause de cela... si vous saviez, mon prince, il y a tant de mauvais sujets, tant de libertins!

SOUBISE, *de même.*

A qui le dites-vous?... mais dans une maison telle que la vôtre!... et puis j'ai d'autres idées... nous causerons de çà!... (*Il revient auprès des dames.*)

LE COMTE.

Oui, oui, revenons à l'ambassade que...

---

* Pauline, le Comte, Soubise, Julie, la Baronne.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes. COLAS, un Laquais.

LE LAQUAIS, *annonçant, du fond à haute voix.*

M. Nicolas Rozier!...

LE COMTE.

Hein?... qu'est-ce que c'est?...

PAULINE, *à part.*

Le maladroit! qu'est-ce qu'il vient faire?...

COLAS, *à mi-voix, interdit et au valet.*

Mais non... il ne fallait pas m'annoncer... Que de monde!.. Cet imbécille, je lui demande si mademoiselle Pauline est visible, et il m'ouvre les deux battans!...

LE COMTE.

M. Rozier!...

LA BARONNE.

Eh! mais, c'est le jeune homme de tantôt: M. Colas.

LE COMTE.

Par là morbleu! il faut être bien osé! Que vient chercher ici M. Colas?...

COLAS, *tremblant.*

Pardon, M. le Comte, je venais pour remercier une personne à qui je dois beaucoup... (*regardant Pauline*) parce que j'ai reçu.. on m'a envoyé... et j'ai bien deviné.. *

LE COMTE.

Une personne à qui vous devez...

LA BARONNE.

Je ne vois pas...

PAULINE, *lui fesant des signes.*

Ni moi... à moins que ce ne soit monsieur le prince de Soubise... il est si bon, il fait tant d'heureux... ce doit être lui...

COLAS, *suivant ses yeux.*

Oui... oui... le prince...

PAULINE, *le lui montrant.*

Eh! bien le voilà M. Rozier... allez donc le remercier... (*Bas et le poussant.*) Vas donc vite!...

COLAS, *du côté du prince.*

Oui... oui; ah! monseigneur... permettez...

---

* Pauline, Colas, le Comte, la Baronne, Soubise, Julie.

SOUBISE, *qui causait avec Julie et qui est passé auprès du comte.*

Heim? qu'est ce que c'est?... qu'est ce qu'il me veut celui là!.. je ne vous connais pas, mon cher?...

PAULINE, *lui faisant signe.*

Comment, monseigneur... Nicolas Rozier!...

SOUBISE, *suivant ses signes.*

Ah! Rozier... ah! très-bien, j'y suis!...

LE COMTE, *étonné.*

Moi je n'y suis pas du tout.

COLAS, *à part et suivant les regards de Soubise et Pauline.*

Ni moi non plus!...

SOUBISE.

Oui, M. Rozier, un jeune homme très estimable que je viens de faire nommer chef des fonds secrets aux affaires étrangères, à la place de ce fripon de Gatry... c'est bien cela, n'est-ce pas?..

COLAS.

Ah! c'est vous, monseigneur?... je viens de voir le ministre qui m'avait dit que c'était lui...

SOUBISE, *entre ses dents.*

Oh! les ministres!... ils ont toujours tout fait.

LA BARONNE.

Est-il possible! quoi le petit Rozier!...

LE COMTE, *à sa sœur.*

Chef des fonds secrets, diable, il peut m'être utile quand je serai ambassadeur!.. (*Haut.*) Un avancement aussi rapide!...

LA BARONNE.

Cela ne m'étonne pas!...

JULIE.

Il copie si bien la musique!..

LA BARONNE, *cherchant.*

J'ai connu des Rozier...

PAULINE, *avec malice.*

Dont vous étiez parente?..

LA BARONNE.

Non... mais...

SOUBISE, *regardant Pauline.*

Du reste ça lui était dû... des titres... des talens... et puis recommandé par une jolie femme qui est toute puissante en ce moment!..

COLAS, *à part, et avec humeur.*

Troisième œillade!..

(*Soubise passe auprès de Pauline.*)*

---

* Pauline, Soubise, Colas, le Comte, la Baronne, Julie.

LE COMTE, *à sa sœur*.

C'est madame de Pompadour... au fait il il n'est pas mal... (*Haut.*) Mon cher Rozier, avez-vous reçu mon invitation pour mon bal, ce soir?..

COLAS, *étonné*.

Moi?...

LE COMTE.

Ah! mais je compte sur vous... je l'exige.

COLAS.

Monsieur...

LA BARONNE.

Vous ne pouvez nous refuser...

COLAS.

Madame!...

JULIE.

Un voisin!...

COLAS.

Je ne danse jamais.

LE COMTE, *riant*.

Parbleu, ni moi non plus; mais c'est égal, je veux faire plus ample connaissance...

(*Colas s'incline sur un signe de Pauline et remonte quelques pas en observant par derrière.*)

UN LAQUAIS, *annonçant*.

M. le comte est servi!...

LE COMTE.

Et sir Kington?...

LE LAQUAIS.

Il attend au salon.

LE COMTE.

Très-bien. (*à Soubise.*) Mon prince, si j'osais vous proposer.. *

SOUBISE.

Désolé, mais...

PAULINE, *bas à Soubise, en approchant*.

Acceptez...

SOUBISE, *bas*.

Je ne puis, un engagement...

PAULINE, *bas*.

j'ai besoin de vous.

COLAS, *à part en descendant sur l'avant-scène*.

Encore!

SOUBISE.

Ah!... (*au Comte*) Pour ne pas me séparer de ces dames.

LE COMTE, *enchanté.*

Vous consentez... (*à sa sœur et montrant Soubise.*)

AIR : *Suivons, suivons cette jeunesse.* (Des Malheurs d'un amant heureux.)

Il ne peut plus quitter ma fille,
Quelle gloire pour la famille !

SOUBISE, *bas à Pauline, en montrant Colas.*

Il est un peu gauche.

PAULINE, *lui souriant.*

Oui, vraiment.

(*Bas à Colas.*) Ne t'éloigne pas trop, je reviens à l'instant.

(*Elle passe à la gauche du théâtre*)

ENSEMBLE.*

LE COMTE, LA BARONNE, SOUBISE.

Allons, allons nous mettre à table ;
Quel plaisir ce jour { nous / vous } promet ;
Allons, allons nous mettre à table,
Tout favorise mon projet.

JULIE *et* PAULINE.

Allons, allons nous mettre à table,
Quel bonheur ce jour nous promet !
Ah ! quelle soirée agréable !
Pour le bal que chacun soit prêt.

COLAS, *à part.*

Ah ! quel tourment insupportable !
Dans leurs yeux je vois, en effet,
Quelque mystère impénétrable,
Qui me trouble et qui me déplaît.

LE COMTE, *à Colas qui est à l'extrême droite.*

(*Parlé*) Monsieur Rozier... nous comptons sur vous...

LA BARONNE.

Monsieur Rozier... j'ai bien l'honneur...

JULIE.

Monsieur Rozier... j'ai bien l'honneur...

PAULINE, *le saluant gravement d'une révérence, à l'autre bout du théâtre.*

Monsieur Rozier... j'ai bien l'honneur...

---

* Colas, le Comte, la Baronne, Soubise, Julie, Pauline.

Reprise de l'Ensemble.

LE COMTE, LA BARONNE, SOUBISE.

Allons, allons nous mettre à table,
Etc., etc

JULIE *et* PAULINE.

Allons, allons nous mettre à table,
Etc., etc.

COLAS.

Ah! quel tourment insupportable!
Etc., etc.

(*Soubise donne la main à Julie, le Comte à la Baronne, Pauline les suit, ils entrent dans l'appartement à droite. Colas sort par le fond en jetant des regards inquiets sur Pauline, qui lui fait des signes et semble lui dire de revenir ici.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLAS, *seul, entrant par le fond.*

Ils sont encore à table... elle m'a dit de revenir, qu'elle avait à me parler... Aussi je ne peux pas tenir en place... que me veut-elle?... je n'en sais rien... Je ne comprends rien à mon élévation, à leurs complimens... à leurs : « *Monsieur Rozier...* » *j'ai bien l'honneur... Monsieur Rozier.* » je ne suis plus Colas!... c'est superbe!... seulement, j'ai remarqué des signes... des mots à l'oreille... et maintenant que je sais à qui je la dois, cette belle place ne me paraît plus si agréable... enfin, çà ne me regarde pas... çà m'est égal... Mais je ne sais pas pourquoi, çà me met dans des colères, que je serais enchanté de trouver à me fâcher contre quelqu'un!... Heureusement que j'ai des commis maintenant... gare au premier qui me tombe sous la main. (*Il se promène dans le fond avec agitation.*)

SCENE II.

COLAS, SIR KINGTON, *sortant de l'appartement à droite.*

SIR KINGTON, *à lui-même avec colère.*

Oh! j'étais dans le rage... goddem! une petite Française!... Quand je venais tout joyeux lui dire : Tout était prêt pour minuit à Saint-Louis... « *Oh! Messieur,* qu'elle me disait à l'oreille, » *je pouvais pas souffrir vous... et j'irais dans toutes les couvent du* » *monde, plutôt que dans l'Église avec vous!* »

COLAS, *à part.*

Et elle me dit de l'attendre!...

SIR KINGTON, *à lui-même.*

Çà avait copé l'appétit et j'avais sorti moi au milieu du dîner.

COLAS, *à part.*

Ma foi, j'aime autant m'en aller. (*Il fait un pas.*)

SIR KINGTON, *frappant du pied et se tournant vers l'appartement d'où il vient de sortir.*

Oh! dog, dog, dog, country of french!

COLAS, *s'arrêtant.*

Qu'est-ce qu'il a donc celui-là?

SIR KINGTON, *se tournant vers la coulisse.*

Ce miss Pauline était un petit folle...

COLAS, *choqué.*

Hein?...

SIR KINGTON, *traversant le théâtre, et allant à la gauche* *.

Un petit coquette!... un petit...

COLAS, *reprenant sa colère.*

Ah! bien... voilà justement ce que je cherchais. *(allant au Baronnet.)* Qu'est-ce que vous dites-là, monsieur?

SIR KINGTON.

Wath... wath... wath?...

COLAS, *vivement.*

Il n'y a pas de *wath*... Qu'est-ce que vous dites-là?

SIR KINGTON, *de même.*

Je disais... ce que je volais...

COLAS.

Et moi je ne veux pas que vous parliez de mademoiselle de Pons en termes équivoques, entendez-vous!... parce qu'il n'y a pas à Londres de lady, de duchesse, de reine qui soit digne de baiser le bas de sa robe.

SIR KINGTON.

Ah! vous étiez le ami... *(à lui-même)* Peut-être que c'était lui qui était cause...

COLAS.

Oui, monsieur, je suis son ami... je m'honore d'être...

SIR KINGTON.

Oh! très-bien; alors nous allons battre nous!...

COLAS, *étonné.*

Nous battre? tiens, au fait... c'est une idée... ça me soulagera!... autant celui-là qu'un autre.

SIR KINGTON, *avec feu.*

Tout suite...

COLAS, *de même.*

A l'instant.

SIR KINGTON.

L'épée, le pistolet?...

COLAS.

Çà m'est égal... tous les deux à la fois.

PAULINE, *paraissant du côté droit.*

O ciel!

---

* Colas, Sir Kington.

SIR KINGTON.

Dans le parc?...

COLAS.

Près du dragon...

SIR KINGTON, *sortant.*

J'y serai!...

COLAS.

Je vous suis. *(Il se dispose à le suivre. Pauline paraît et l'arrête par la main.)*

SCÈNE III.

PAULINE, COLAS.

PAULINE, *l'arrêtant.*

Qu'ai-je entendu?

COLAS.

C'est elle!...

PAULINE, *émue.*

Oui, j'ai prétexté une migraine, ma toilette qui n'était pas achevée. Où allez-vous donc?

COLAS, *embarrassé.*

Chez le ministre, pour des signatures...

PAULINE.

Vous me trompez?...

COLAS.

Comment?

PAULINE.

Vous allez vous battre...

COLAS.

Moi!...

PAULINE.

J'ai entendu parler d'épée, de pistolet, n'essayez pas de le nier!... vous allez vous battre avec cet Anglais?

COLAS, *avec effort.*

Eh! bien, oui, mam'selle!..

PAULINE.

Et pourquoi?

COLAS.

Pourquoi?

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

On vous insultait... vous, si bonne!
Vous qui n'avez plus de soutien...
Pour vous venger, il n'est personne...
J'ai dit : ce devoir est le mien!

Pardonnez la reconnaissance ;
On veut rendre ce qu'on reçoit...
Et... j'ai cru que j'avais le droit
D'aller prendre votre défense.

PAULINE.

Ah! mon Dieu, mais tu as une mauvaise tête?... tu-as donc du courage?

COLAS.

Je n'en sais rien, mais c'est égal.

PAULINE.

Tu sais donc te battre?

COLAS.

Du tout, mais c'est égal!...

PAULINE.

Mais enfin, cet Anglais, il faut lui pardonner... il veut m'épouser... je n'en veux pas, et alors...

COLAS.

Ce n'est pas une raison.

PAULINE.

Que t'a-t-il dit?

COLAS.

Des horreurs!... que vous étiez coquette!..

PAULINE.

Eh! mon dieu, laisse-le dire!..

COLAS.

Je ne veux pas qu'on le dise... je ne veux pas qu'on le pense... surtout (*à mi-voix en la regardant*) depuis que j'ai peur.. (*A part.*) Que ça ne soit vrai.

PAULINE, *avec âme.*

Mon Dieu... mais s'il te tue?

COLAS.

Eh bien! ça me rendra service... vous me regretterez peut-être un peu... quelquefois... vous direz: « *Ce pauvre Colas! un bon* « *garçon, il a donné sa vie pour moi... c'était tout ce qu'il avait; s'il* « *avait pu, il aurait donné davantage.*

PAULINE, *attendrie.*

Ah! comment ne pas l'aimer?..

COLAS.

Et puis ça me guérira d'idées qui me rendent malheureux comme les pierres!...

PAULINE.

Quelles idées?

COLAS, *à part.*

Au fait, si je suis tué, qu'est ce que je risque? (*Haut*) mamzelle, c'est que ce prince de Soubise... mon bienfaiteur, je ne peux pas le souffrir!..

PAULINE.

Pourquoi?

COLAS, *hésitant.*

Parce que je me doute qu'il vous aime...

PAULINE.

Tu t'en doutes et moi j'en suis sûre...

COLAS.

Voyez-vous! et je crois bien que de votre côté!...

PAULINE.

Oh! ça, tu te trompes!...

COLAS, *secouant la tête.*

J'ai vu vos signes, vos regards, et quand je lui ai porté cette bague, il a bien dit qu'elle était pour celui que vous aimiez...

PAULINE, *avec crainte.*

Eh! bien!...

AIR : Vaud. de *Garrick.*

Ah! mon Dieu, l'aurait-il encor?

COLAS.

J'ai suivi votre ordre à la lettre :
Cette bague était un trésor!
Je dois même vous la remettre...
Elle est le gage de votre foi,
Par oubli, je l'avais gardée;
(*Il la lui tend.*) Tenez, puisqu'elle est, je le voi,
Pour celui que vous aimez...

PAULINE, *baissant les yeux, et repoussant sa main.*

Moi...
Je ne l'ai pas redemandée!

COLAS, *ébahi.*

Comment?

PAULINE, *avec un peu de dépit.*

Mon dieu, a-t-il la tête dure! Eh! oui... garde-la... tu ne comprends pas?

COLAS, *hors de lui.*

Qu'est-ce que j'entends? il serait possible!...

PAULINE, *lui fesant signe de se contenir.*

Tais-toi! tais-toi!.

COLAS, *éperdu.*

Vous... vous mamzelle!...

PAULINE, *tendrement.*

Oui, oui, mon ami... c'est toi que j'aime, que j'aimerai toujours... parceque tu as toujours été bon pour moi... sensible,

généreux... et c'est toi seul que je veux pour protecteur... pour mari!...

COLAS.

Ah! j'en mourrai de joie! votre mari, moi?... mais la distance qui nous sépare?...

PAULINE.

Elle disparaîtra... cela me regarde! laisse-moi le soin de ton avancement, les femmes s'y entendent mieux!..

COLAS.

Oui, mais je ne voudrais pas avancer... par l'autre!..

PAULINE, *le doigt sur la bouche.*

Chut! confiance absolue!... soumission aveugle! ne t'effraie de rien... puisque je t'aime et que je te le dis!.... et maintenant j'espère que tu ne battras pas?..

COLAS, *vivement.*

Plus que jamais!... Comment, vous m'aimez et il veut vous épouser... Il faut que je le tue!..

PAULINE.

Est-il entêté... Ah! tu n'es pas Breton pour rien non plus, toi!

COLAS.

Il faut que je le tue. *(A part)* Justement il m'attend pour ça.

PAULINE.

Ah! mon dieu! j'ai bien réussi... que faire... que devenir?.. (*à Colas.*) Quand doit avoir lieu ce fatal rendez-vous?

COLAS, *avec intention.*

Oh! ce n'est que demain... à la pointe du jour...

PAULINE.

Demain!.. Dieu soit loué!.. A tout prix je saurai l'empêcher.

AIR: Ces postillons sont d'une maladresse.

Mais on vient... va-t-en.

COLAS.

Oui, mam'zelle.

PAULINE.

Et j'espère, dans un instant,
Que nous aurons quelque bonne nouvelle;
Mais sois discret.

COLAS.

Assurément.
Je pars bien heureux, bien content!
Quelle existence à présent est la mienne!
Vous avez su me la faire chérir.
(A mi-voix, en le regardant.)
Et maintenant ça me ferait grand' peine
S'il me fallait mourir.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

PAULINE, *puis* SOUBISE.

PAULINE, *à elle-même.*

Oh! il ne se battra pas.. je ferais plutôt mettre tous les Anglais à la Bastille. (*Approchant la toilette, et avec agitation.*) Et s'occuper de bal, de toilette dans un pareil moment!..Ah! mon dieu! quel moyen employer... il faut que j'aie encore recours au prince... que lui dire?.. si je le brouillais avec l'Angleterre?.. si je pouvais faire renvoyer tous les Anglais de Paris!... mais comment?.. ce n'est pas facile... ce maudit Baronnet avait bien besoin de tenir des propos sur mon compte... (*Elle aperçoit Soubise du coin de l'œil.*) C'est le prince... eh! mais, peut-être qu'en le piquant lui-même... (*Elle s'assied à la toilette et y prend des fleurs qu'elle place dans ses cheveux, en ayant l'air d'achever sa coiffure.*)

SOUBISE, *sortant de l'appartement à droite, et arrivant sur la pointe des pieds.*

Elle est là.

PAULINE, *à part.*

Oui, cette idée! c'est le ciel qui me l'envoie.

SOUBISE, *s'appuyant sur le dos de sa chaise et la regardant se coiffer.*

Encore quelque conspiration contre nous!...

PAULINE, *feignant la surprise.*

Ah! c'est vous, monseigneur!.. vous m'avez fait peur!..

SOUBISE.

Dieu m'en garde, ma toute belle, je guettais le moment de reprendre notre conversation... la baronne est allée au cercle de sa *chère parente!*... le comte au grand couvert... Mademoiselle Julie se fait éblouissante pour le bal... (*la regardant.*) Et toi-même, tu essayes de te rendre plus jolie, comme si tu en avais besoin!..

PAULINE.

C'est bien machinalement, car je suis d'une humeur, d'une colère!...

SOUBISE, *souriant.*

Contre moi?

PAULINE, *de même.*

Contre tout le monde!.. et surtout contre le gouvernement!..

SOUBISE, *riant plus fort.*

Ah! mon dieu!...

PAULINE.

Je trouve que cela va très-mal !...

SOUBISE, *de même.*

En vérité !...

PAULINE.

Oh ! vous allez vous moquer de moi... une petite fille qui se permet d'avoir une opinion... c'est fort ridicule... mais ce n'est pas ma faute si je ne puis voir de sang-froid humilier mon pays...

SOUBISE, *riant toujours.*

Qu'est ce qu'elle dit donc ?...

(*Il s'assied auprès de la toilette à la droite de Pauline, et lui faisant face.*)

PAULINE.

Attaquer les plus grands noms !... les meilleurs amis du roi !...

SOUBISE, *relevant la tête.*

Les meilleurs amis !... Comment, il serait question de moi ?...

PAULINE.

Et de qui donc?

SOUBISE, *fièrement.*

Ah ! parbleu ! celui-là est un peu fort ! et qui oserait se permettre ?...

PAULINE.

Eh ! mon Dieu, ces Anglais si fiers, si bouffis d'orgueil, qui nous traitent avec un dédain, depuis qu'ils se croient sûrs de l'emporter sur l'Autriche... Savez-vous ce qu'ils disent ?... que cette alliance était forcée... que nous ne pourrions leur faire la guerre, que nous n'avons pas un seul général !

SOUBISE, *piqué.*

Hein?...

PAULINE, *tournant la tête vers lui*

Comment trouvez-vous cette fleur?

SOUBISE, *distrait.*

Charmante... Ah ! ils prétendent que nous n'avons pas un seul général ?

PAULINE, *à part.*

Il est blessé... très-bien... (*Haut et en se coiffant.*) Excepté vous... qu'ils appellent un héros de boudoir... un maréchal sans victoires...

SOUBISE.

Plaît-il ?...

PAULINE.

Comme si le siège de Fribourg, la prise de Malines, s'étaient faits à la toilette d'une jolie femme !... Voulez-vous me passer ce nœud, mon prince?

SOUBISE, *flatté.*

Elle sait tout cela, cette chère enfant!... Pour en revenir à ces Anglais ..

PAULINE, *se mettant une mouche.*

Croyez-vous qu'une mouche... à cette place?...

SOUBISE.

Un peu plus bas .. et plus de rouge de ce côté pour donner plus de vivacité... Ils me connaissent bien peu, s'ils croient que je m'occupe de futilités... Encore un peu de rouge... Tu disais donc que ces Anglais?...

PAULINE.

Ils ajoutent qu'ils auront bon marché de nous, tant que le Conseil sera aussi mal composé... Vous comprenez... vous venez d'y entrer!...

SOUBISE, *outré, se levant.*

Pas possible!...

PAULINE, *toujours assise.*

Monsieur Rozier l'a entendu... Vous savez... ce jeune homme que vous avez fait nommer... il en était si indigné, qu'il voulait se battre.

SOUBISE.

Ah! bah!...

PAULINE, *jouant la bonhomie.*

Ah! un bien brave garçon!... il vous est si dévoué... il se mettrait au feu pour vous!... moi, je lui ai dit que cela ne le regardait pas... qu'il ne devait pas s'en mêler... j'ai bien fait, n'est-pas, monseigneur?

SOUBISE, *agité.*

Sans doute, sans doute... je ne laisse à personne le soin de venger mes offenses... et dès que je connaîtrai l'impertinent... Qui tient donc ces propos?...

PAULINE.

Eh! mon dieu, tout le monde... et les gens de l'ambassade même!... ce qui prouverait que le cabinet de Saint-James n'est pas étranger...

SOUBISE, *se promenant avec agitation.*

Quelle infamie!... lord Albermale... (*entre ses dents*) Je me suis toujours douté qu'il m'avait gardé rancune pour sa maîtresse... cette jolie Lolotte.

PAULINE.

Quoi donc, monseigneur?

SOUBISE.

Rien... une ancienne querelle... une affaire de préséance!... Mais parbleu! je vais lui demander raison.

PAULINE.

Y pensez-vous?... (*à part.*) je serais bien avancée... (*haut.*) Il refusera... les diplomates ne se battent jamais.

SOUBISE.

C'est vrai!...

PAULINE.

Et, cependant, il faut punir ces insolens.

SOUBISE.

Sans doute; mais comment faire?.... Après tout, je ne peux pas m'en prendre à toute l'Angleterre.

PAULINE.

Pourquoi pas?... (*Lentement et le regardant.*) Si j'étais le prince de Soubise, moi.... dans deux heures, il n'y aurait plus un seul Anglais à Paris... je n'en excepterais pas un seul!... des passeports pour Londres, et... bon voyage.

SOUBISE.

Des passeports à l'ambassade; (*sérieusement.*) mais c'est la guerre que tu proposes?

PAULINE, *d'abord étonnée.*

La guerre!..... (*A part.*) Ah! mon Dieu! j'étais loin de me douter... (*Haut.*) Eh bien! après tout, s'il n'y a pas d'autre moyen..... Eh bien! oui, la guerre, mon prince, voilà où j'en voulais venir.

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Oui, c'est le seul moyen, peut-être,
De bien venger l'honneur du nom français;
Ils apprendront à vous connaître
Au champ d'honneur, sous le feu des boulets.

SOUBISE, *souriant.*

Mais tu m'enflammes par ton zèle,
Et je te permettrais, je crois,
D'être une Jeanne-d'Arc nouvelle,
Si je pouvais être le beau Dunois.

PAULINE.

Ah! si j'étais homme...

SOUBISE, *riant.*

Oh! si tu étais homme!

PAULINE.

Oui... oui, mon prince... Que voulez-vous? j'aime la gloire, c'est mon faible!... c'est si beau, un vainqueur!... personne ne peut lui résister. (*Elle le regarde tendrement.*)

SOUBISE, *lui prenant la main.*

Tu crois?

PAULINE, *souriant.*

Et vous le croyez bien aussi, mon prince.... Tant de lauriers qui vous attendent...

SOUBISE, *pensif.*

Allons donc, c'est une folie!

PAULINE, *à part.*

Il y viendra!... (*Haut.*) Oh! sans doute, je suis folle; je veux que la France soit glorieuse... que votre nom soit respecté.... je suis ridicule, ça n'a pas le sens commun.

SOUBISE.

Je ne dis pas; mais rompre avec l'Angleterre...

PAULINE.

Eh bien! nous aurons l'Autriche!... cette bonne Marie-Thérèse qui nous tend les bras!

SOUBISE, *cherchant déjà.*

Ah! parbleu! son ambassadeur, le comte de Staremberg, me fait assez de révérences... mais je me suis prononcé, chez le roi, d'une manière positive.

PAULINE.

Vous changerez d'avis... est-ce donc si difficile?

SOUBISE.

Non, sans doute, ce n'est pas difficile; mais si tu raisonnais un moment...

PAULINE, *frappant du pied et les larmes aux yeux.*

Je ne veux pas raisonner, je n'écoute rien... si vous ne faites pas la guerre, si les Anglais ne partent pas tous cette nuit... j'en tomberai malade, j'en mourrai de chagrin!... mais ça vous est bien égal!..

SOUBISE, *très-inquiet.*

Tu en mourras de chagrin!... comment? mais il y a donc autre chose?

PAULINE.

Sans doute... puisque vous ne devinez rien... celui que l'on veut me forcer d'épouser dès ce soir... c'est un Anglais!..

SOUBISE.

Un Anglais!..

PAULINE, *avec un regard.*

Comprenez-vous maintenant pourquoi je veux qu'ils partent tous. (*Elle va à la toilette et arrange sa coiffure.*)

SOUBISE, *vivement*

Eh! que ne parlais-tu? (*Haut et se promenant avec agitation.*) Me l'enlever... ce soir... après tout ce que j'ai fait... ah! ça, décidément c'est à moi qu'ils en veulent!... et je souffrirais... Au fait, tout ce qu'elle vient de me dire... l'alliance avec Marie-

Thérèse... et puis la conduite de l'Angleterre!... un héros de boudoir... un maréchal sans victoire!.. il est clair que la France est insultée.

PAULINE.

Sans doute.

SOUBISE.

Le plus terrible! c'est que madame de Pompadour est aussi coiffée de l'Angleterre!.. mais il y aurait moyen... oui, en me rapprochant de Choiseul et de Richelieu, qui étaient pour l'Autriche... en faisant agir Staremberg, en flattant les uns, en effrayant les autres, on pourrait peut-être essayer...

PAULINE, *les bras ouverts, et se tournant vers lui avec grâce.*

Ah! vous êtes charmant.

SOUBISE, *s'arrêtant.*

Ah! qu'elle est jolie!... j'y vais... j'y cours... mais un moment, faisons nos conditions.. je vais peut-être jouer mon crédit, pour t'arracher à un hymen que tu détestes, aussi j'exige une récompense...

PAULINE.

Ah! monseigneur!... ma reconnaissance...

SOUBISE.

Ta reconnaissance... c'est bien... mais ce n'est pas tout.

PAULINE.

Comment?

SOUBISE.

Tu sais, ce que je te demandais tout bas à dîner?

PAULINE, *baissant les yeux.*

Ah! monseigneur...

SOUBISE, *à mi-voix.*

Cette visite...pendant le tumulte du bal, c'est si facile... ma voiture sera dans la petite cour... (*Haut*) Eh bien, tu viendras.. tu me le promets?

PAULINE, *de même.*

Oh! je ne promets rien...

SOUBISE, *d'un ton pressant.*

AIR du Vaudeville *des Blouses.*

A mon amour que ton cœur se confie.

PAULINE, *avec embarras.*

Mais... nous verrons...

SOUBISE, *à part.*

J'entends!... elle est à moi!

PAULINE.

Courez venger votre nom, la patrie...
Mon sort dépend des ministres du roi.

SOUBISE.

Au rendez-vous qu'aujourd'hui je te donne...

PAULINE.

Quoi! monseigneur...

SOUBISE.

Songe bien, désormais,
(*A mi-voix.*) Que Jeanne-d'Arc payait de sa personne,
Quand il fallait renvoyer les Anglais.

SOUBISE, *à part et parlant.*

Elle viendra!...

ENSEMBLE.

PAULINE.

A votre honneur mon espoir se confie;
Votre amitié saura veiller sur moi.
Allez, courez, en vengeant la patrie,
Faire signer mon bonheur par le roi.
(*Il l'embrasse au front; elle le repousse et se sauve.*)

SOUBISE.

A mon amour que ton cœur se confie!
(*A part.*)
Elle viendra ce soir; elle est à moi.
Allons, vengeant mon nom et la patrie,
Faire signer mon bonheur par le roi.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

PAULINE, *puis* COLAS.

PAULINE, *parlant encore de loin au prince.*

Et surtout que les Anglais partent tous dans la nuit... (*A elle même.*) Ah! ce n'est pas sans peine... mais au moins comme cela, je serai sûre que ce pauvre garçon ne se battra pas demain matin avec ce vilain sir Kington!... je serais si malheureuse s'il lui arrivait quelque chose!... (*Elle aperçoit Colas avec la main entourée d'un mouchoir noir.*) Que vois-je? comment? c'est toi!..

COLAS. *

Rassurez-vous, c'est fini?

PAULINE.

Fini! vous m'avez trompée...

COLAS.

Non, mais je n'avais pas voulu vous dire que c'était pour tout de suite.

* Colas, Pauline.

PAULINE.

O ciel!... et vous êtes blessé... ce mouchoir...

COLAS.

Presque rien...

PAULINE.

Ah! malheureuse!...

COLAS.

Ne criez donc pas, puisque je vous dis que c'est fini, que ce n'est rien...

PAULINE.

Bien vrai? bien vrai?..

COLAS.

Vous voyez bien que ça ne m'empêche pas de venir au bal! ce brave Anglais a prétendu que je l'avais piqué, et alors il m'a rendu la pareille, voilà tout... et maintenant nous sommes les meilleurs des amis du monde, il renonce à vous... il veut nous servir.

PAULINE, *vivement.*

Il renonce... (*A part.*) Ah! mon dieu et moi qui fais déclarer la guerre, c'est inutile à présent... je dirai au prince qu'il peut refaire la paix!.. oh! d'ailleurs ça n'aura pas de suite, une pareille extravagance!..

COLAS, *l'examinant.*

Vous avez l'air fâché?

PAULINE.

Contre toi! qui es blessé, qui t'es exposé pour me défendre!.. (*souriant*) non, je te dirai même, à présent que tu m'assures qu'il n'y a pas de danger... tu as bien fait, tu as eu raison...

COLAS.

N'est-ce pas? une petite affaire comme ça, vous fait de l'honneur. On dit: « M. Colas, ah! ah! faut pas avoir l'air. » (*Changeant de ton.*) Mais parlons de nous, de nos projets... moi votre mari!... moi!.. et comment cela, bon dieu, comment y arriver jamais?

PAULINE.

En montant encore un peu!.. il te faudrait une belle place!..

COLAS, *hochant la tête.*

Oui... une ambassade... par exemple!...

PAULINE.

Pourquoi pas?

COLAS.

Et puis, des lettres de noblesse...

PAULINE.

Oh! ça, ça ne coûte pas cher!..

COLAS, *avec amour*.

Alors, je pourais tomber à vos pieds... vous demander cette main... la couvrir de baisers...

PAULINE, *qui l'écoutait avec plaisir*.

Quelqu'un !.. oh ! mon dieu, tu ne fais que des maladresses.. (*Bas.*) Eloigne-toi et ne me parle plus de la soirée.

(*Colas s'est relevé vivement et s'est éloigné de Pauline qui va auprès de la toilette.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JULIE, LAQUAIS, *puis plusieurs invités*.

JULIE, *aux laquais qui allument les candélabres, lustres, etc.* *

Dépêchez-vous .. voilà déjà des voitures... et ma tante qui n'est pas revenu !.. (*Aprecevant Colas.*) Ah ! M. Rozier !..

PAULINE, *qui s'est mise à une glace, se retournant*.

Vous étiez là, M. Colas ?... je ne vous avais pas vu... il fait si peu de bruit !..

COLAS, *à part*.

A-t-elle de la présence d'esprit !.. (*Haut.*) Oui, je me suis glissé à travers les porteurs, les chaises...

JULIE, *à Pauline*.

Et le prince de Soubise, qu'en avez vous donc fait ?.. je vous l'avais envoyé.

COLAS, *à part, regardant Pauline avec défiance*.

Le prince de Soubise !

PAULINE, *froidement*.

Je ne l'ai pas vu.

COLAS, *à lui-même*.

Dès qu'on parle de celui-là, mes papillons noirs me reviennent.

UN LAQUAIS, *annonçant*.

M. le marquis de Bar, l'abbé de Coisy, Mme la présidente de Gourgues. (*Entrent un Officier, un Abbé et une Présidente; puis successivement quelques autres personnages, que Julie va saluer. Colas se perd dans la foule, et va et vient en causant au fond.*)

L'OFFICIER, *en entrant, à l'abbé, d'un ton animé*.

En êtes-vous bien sûr?

L'ABBÉ, *très-vivement*.

La nouvelle est certaine.

---

* Colas, Julie, Pauline.

JULIE, *à l'abbé.* *

Bon soir, cousin... Mme la présidente...

L'OFFICIER, *continuant la conversation.*

Parbleu!... c'est fort extraordinaire!

L'ABBÉ.

Tout le monde en parle au château.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi donc, Messieurs?

L'OFFICIER.

Le Conseil vient d'être convoqué à l'instant, sur la demande du prince de Soubise.

PAULINE, *à part.*

Allons!...

L'ABBÉ.

Et la faction autrichienne y est appelée.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien! qu'est-ce que cela signifie?

L'OFFICIER.

Que l'alliance avec l'Angleterre n'est pas encore signée!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA BARONNE, *arrivant toute effarée.*

LA BARONNE, *qui a entendu les derniers mots.* **

Non, certes elle ne l'est pas, Messieurs, et j'espère bien que tout sera rompu.

L'ABBÉ *et* L'OFFICIER.

Madame la Baronne!

LA PRÉSIDENTE.

Vous arrivez du château?

LA BARONNE.

Du cercle de ma chère parente, Mme de Pompadour, qui est d'une amabilité, d'une grâce... j'étais assise à côté d'elle, quand le prince de Soubise est arrivé!... il faut lui rendre justice, il était furieux!

L'OFFICIER.

Contre qui?

---

* L'Abbé, la Présidente, l'Officier, Julie, Pauline.

** L'Abbé, la Présidente, l'Officier, la Baronne, Julie, Pauline.

LA BARONNE.

Contre ces Anglais... ces impertinens, qui se sont permis des horreurs!... aller jusqu'à dire que la France est tombée en quenouille, qu'elle est gouvernée par Cotillon II, et qu'au lieu d'un ambassadeur, le cabinet de Saint-James, aurait dû nous envoyer une grisette de la Cité, qu'ils en avaient cinquante plus jolies que Mlle Poisson!

TOUS, *se récriant.*

Oh!...

PAULINE, *à part.*

Par exemple! celui-là n'est pas de moi.

L'ABBÉ.

Hum! on a fait la guerre pour moins que cela.

L'OFFICIER.

Allons donc, des propos en l'air!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, *qui a entendu les derniers mots.* *

Qu'appelez-vous des propos en l'air, Monsieur le Marquis, quand il y a insulte à la couronne!... (*Il donne son épée à un laquais.*)

L'OFFICIER.

A la couronne, jusqu'à un certain point! ce qu'on vient de nous dire...

LE COMTE.

Tête bleu, je m'embarasse bien de ce qu'on vous a dit!... j'étais dans le cabinet du Roi.... Moi... moi.. comte de Vermenton... de ma personne.... lorsque Madame de Pompadour est entrée pâle et échevelée, baignée de larmes, et lui a dévoilé la manière injurieuse dont lord Albermale, l'ambassadeur lui-même, osait traiter Sa Majesté chrétienne!

TOUS.

L'ambassadeur

PAULINE, *à part.*

Encore du nouveau!

LE COMTE.

Oui, sire, s'est écriée la pauvre femme, en sanglottant, si c'était moi que l'on eût insultée, je ne me plaindrais pas, je ne demanderais rien; mais voir ainsi outrager le meilleur des souve-

---

* L'Abbé, la Présidente, l'Officier, le Comte, la Baronne, Julie, Pauline.

rains, c'est au-dessus de mes forces! Quand on cherche à lui aliéner le cœur de ses sujets, en répétant que c'est un roi sans volonté, qui ne sait prendre les armes que pour chasser le chevreuil, et qui passe sa vie à dépeupler les forêts et à peupler le Parc-aux-Cerfs.

TOUS, *avec indignation.*

Ah!...

PAULINE, *à part.*

Pour le coup, je n'avais pas pensé à tout cela.

LE COMTE.

Vous concevez!.. les têtes sont dans une effervescence... le conseil est en permanence; les secrétaires-d'Etat courent çà et là... Je crois même avoir vu doubler les sentinelles, et je parie qu'avant deux heures tous les Anglais auront reçu leurs passeports.

PAULINE, *à part.*

Ah! j'en ai fait de belles.

L'OFFICIER.

Je ne puis croire cependant que l'Angleterre...

LE COMTE, *d'un air capable.*

Hum! Monsieur, c'est une nation bien cauteleuse! nos ennemis naturels, comme je le disais ce matin.

(*Pauline et sa fille le regardent.*)

LA BARONNE.

Une nation qui vous fait bonne mine tant qu'elle a besoin de vous.

LE COMTE.

Et qui, au premier moment, vous brûle la politesse et vos vaisseaux!

L'ABBÉ.

Cela peut devenir une guerre générale!

LE COMTE.

Je le voudrais!

LA BARONNE.

Moi aussi.

L'OFFICIER.

La Hollande s'en mêlera.

LE COMTE.

Mais, nous avons l'Autriche.

L'ABBÉ.

Et l'Espagne.

LE COMTE.

Et, en tombant sur le Hanôvre à l'improviste...

PAULINE, *à part.*

Allons, voilà que j'ai bouleversé toute l'Europe.

(*Tout ce mouvement de scène très-vif.*)

LE COMTE, *apercevant Colas qui se promène en causant avec quelqu'un.*

Tenez... tenez... M. Rozier... chef aux affaires étrangères... le bras droit du ministre ; il nous dira ce qui en est.

PAULINE, *à part.*

Il s'adresse bien.

LE COMTE, *allant à Colas.*

Ah! ah!... mon cher Rozier, il paraît que les cartes se brouillent.

COLAS, *regardant de tous côtés.*

Ah ! est-ce qu'on joue déjà ?

LE COMTE, *aux autres.*

Il fait le discret. (*Haut*). Non ; je veux dire... que l'Anglais a trouvé enfin à qui parler...

COLAS, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! il est instruit de mon duel... (*Haut.*) Dame, écoutez donc, c'est lui qui l'a voulu. (*Il s'éloigne avec quelques personnes.*)

LE COMTE, *bas aux autres.*

Voyez-vous ?... (*Haut, montrant Colas qui se perd dans la foule.*) La guerrre est imminente !.. il va y avoir des changemens... des mutations dans les ambassades.

L'OFFICIER.

Justement, il y a la place de chargé d'affaires près l'Electeur de Saxe qui est vacante ; il faut que j'en parle pour mon beau-frère.

LE COMTE, *à part.*

Chargé d'affaires près l'Electeur... Diable ! diable ! ça m'irait bien...

PAULINE, *de même.*

Chargé d'affaires... c'est ce qu'il faudrait à ce pauvre Colas !

L'OFFICIER.

Je verrai demain M. de Bernis, et...

LE COMTE, *à part.*

Et moi, j'écrirai dès ce soir... (*Haut.*) Allons, allons, sambleu ! il ne faut pas que la politique nous empêche de nous amuser... Passez donc au salon... madame la présidente... un brelan ou le biribi... Ma sœur... faites commencer les danses... (*Bas*) et glissez adroitement dans les groupes que mon bal est pour célébrer l'alliance avec l'auguste Marie-Thérèse... (*Haut*) Je vous suis...

LA BARONNE, *aux invités.*

Allons, Mesdames. (*Ils sortent par la gauche.*)

SCÈNE IX.

(*Pendant toute cette scène l'orchestre joue en sourdine un fragment du 1er acte de Manon Lescaut* (Halevy).

LE COMTE, JULIE, PAULINE *de côté.*

LE COMTE, *arrêtant Julie au moment où elle suit sa tante.*

Un moment, ma fille .. (*A lui-même.*) Le prince de Soubise est au Conseil... cette place de chargé d'affaires... un mot de la main de ma fille... il n'y résistera pas... (*A Julie.*) Mets-toi là, mon enfant. (*Il la fait asseoir à la table, à gauche du public.*

PAULINE, *à part.*

La place de Colas!... c'est affreux... j'y avais pensé avant lui. (*Elle s'asseoit à sa toilette.*)

JULIE, *à son père qui est debout près d'elle.*

Mais, que voulez-vous?

LE COMTE.

Ecris ce que je vais te dicter... Je n'ai pas mes lunettes...

PAULINE, *de l'autre côté.*

Eh! vite! un mot au prince.

LE COMTE, *dictant.*

« Monseigneur... »

PAULINE, *écrivant de l'autre côté.*

« Mon prince... »

LE COMTE.

« Un changement dans le système en amène toujours dans les » personnes; au moment d'une conflagration générale, il faut, » près de l'électeur de Saxe, un homme sûr pour observer la » Prusse. »

PAULINE, *écrivant.*

« Celui qui a versé son sang pour vous serait un homme sûr » près de l'électeur de Saxe!... »

LE COMTE, *dictant.*

« Je vous propose... de me proposer... et, puisque la nais- » sance est indispensable dans ces sortes de fonctions, l'ancienneté » de ma race... »

PAULINE, *écrivant.*

« Ses talens, ses services... »

LE COMTE.

« Parle assez haut pour moi... »

PAULINE

« Vous donneront l'idée d'y joindre des lettres de noblesse qu'il » a bien méritées. »

LE COMTE.

« Si j'obtenais cette haute faveur, croyez que ma reconnais- » sance, etc... » les phrases banales...

PAULINE.

« Si vous réussissez. .. avec quel plaisir. . . j'irai bientôt vous » remercier... chez vous ! (*Elle continue bas.*)

LE COMTE, *signant.*

Là... j'ai un huissier qui me protège...

PAULINE, *à part.*

Mais, comment l'envoyer?. .

LE COMTE, *cherchant une enveloppe.*

Une enveloppe!... comment, il n'y en a pas!...

PAULINE, *en prenant une sur la toilette et s'avançant.*

Voilà, M. le comte, permettez... (*Elle prend la lettre du comte qui est pliee en quatre, la met dans la sienne qui est aussi pliée en quatre, et les glisse toutes les deux dans l'enveloppe.*)

(*Ce mouvement est remarqué par Colas qui paraît au fond, et reste à l'écart.*) (*A part.*) Là, je ne lui fais pas de tort, la sienne ira aussi.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Un moment.

PAULINE.

O ciel!...

LE COMTE.

Donnez-moi cette lettre.

PAULINE, *à part.*

Il m'a vue. .. c'est fait de moi.

LE COMTE, *prenant la lettre et mettant son cachet.*

Et mon cachet... mes armes... c'est là ce qui vous fait lire tout de suite.

PAULINE, *à part.*

Je respire! ..

LE COMTE.

Je vais la faire porter moi-même... (*à Pauline.*) Quant à vous, mademoiselle, puisque les Anglais vont partir, et que vous n'avez pas eû l'esprit de trouver un mari... dès demain, le couvent!

PAULINE.

Quoi! M. le comte!...

LE COMTE.

Dès demain!.. vous pouvez choisir celui qui vous convient le mieux!.. (*à Julie.*) Venez, ma fille.

(*Il sort avec Julie.*)

PAULINE, *seule.*

C'est qu'il n'y en a pas un seul qui me convienne!... et je crois qu'il me sera bien plus facile de trouver le mari!..

SCÈNE X.

PAULINE, COLAS.

PAULINE, *allant à lui.*

Ah ! te voilà !...

COLAS, *froidement.*

Oui, mamzelle...

PAULINE.

Je te cherchais...

COLAS, *de même.*

Moi aussi.

PAULINE, *le regardant.*

Eh ! bon dieu !... qu'as-tu donc ?... cet air troublé !.. qu'est-ce que cela signifie ?

COLAS.

Ça signifie... que j'abandonne tout... que je ne veux plus vous voir... que j'ai été un fou de croire... de penser... parce qu'il est bien clair que ce n'est pas moi... puisque c'est un autre.

PAULINE.

Un autre !...

COLAS.

Osez le nier !.. ne vous ai-je pas vue glisser un billet dans ce paquet... destiné au prince de Soubise ?...

PAULINE.

C'est vrai !.. mais, pour lui parler de toi.

COLAS.

Laissez-donc !..

PAULINE.

Pour lui demander un place encore plus belle...

COLAS, *avec colère.*

Je n'en veux pas de leurs places... je ne veux plus rien... et s'il m'arrive encore quelque chose d'heureux dans ce genre là... je me jette par la fenêtre !... croyez-vous que je sois aveugle et que je ne sache pas que tous les grands seigneurs ne donnent jamais rien pour rien !... je suis sûr qu'il attend de vous quelque chose.

PAULINE, *froidement.*

C'est vrai... il attend une visite ce soir.

COLAS.

Une visite... chez lui ?

PAULINE.

Sans doute... pour le remercier.

COLAS, *confondu.*

Et vous irez ?..

PAULINE.

J'ai donné ma parole... (*regarde par la fenêtre à sa droite.*) Sa voiture est déjà dans la petite cour.

COLAS.

Par exemple !..

PAULINE.

Ne crie donc pas si fort, tu feras tout manquer... profitons du moment où tout le monde arrive... allons viens, donne-moi la main.

COLAS, *indigné.*

Qui? moi?..

PAULINE, *prenant à sa toilette une pelisse dont elle s'enveloppe.*
Eh! bien, j'irai toute seule.

COLAS.

Non pas! non pas!.. je veux voir par moi-même... dieux!.. quelle situation!..

TOUS DEUX, *à mi-voix du morceau d'ensemble.*

AIR : *Vite à cheval.* (Du Morceau d'ensemble. d'Adam.)

Partons sans bruit.
Bientôt tu vas tout apprendre.
Je n'y saurais rien comprendre.
Partons sans bruit,
Car j'entends sonner minuit.

COLAS.

D'effroi mon cœur
Peut à peine se défendre.

PAULINE, *prenant sa main et l'entraînant.*

Quelle frayeur!
Je te conduis au bonheur.

TOUS DEUX.

Partons sans bruit,
Etc.

(*Ils sortent de côté, pendant que le chœur des personnes qui arrivent continue, que les laquais annoncent et que l'on voit des cavaliers et des dames traverser la galerie du fond.*)

CHOEUR, *dans la coulisse.*

L'aimable nuit!
Comment peut-on se défendre?
L'aimable nuit!
Partout le bonheur nous suit.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Monsieur le comte de Presle!... la duchesse d'Aiguillon!... la maréchale de Mirepoix.

SCÈNE XI.

LE COMTE, JULIE, L'ABBÉ, LA PRÉSIDENTE, *puis* LA BARONNE, *et quelques autres personnages du bal.*

(*Ils entrent par la gauche.*)

L'ABBÉ, LA PRÉSIDENTE, etc.

Charmante soirée!.. *

LE COMTE.

Bah! vous n'avez rien vu!.. nous avons un certain menuet du marquis de Courtenvaux... (*à Julie.*) Eh! bien Julie?..

JULIE.

Mais, papa, je ne peux pas danser toute seule... voilà une heure que j'attends mademoiselle Pauline.

LE COMTE.

Où est-elle donc, cette petite?.. (*Il appelle.*) Mademoiselle de Pons!..

L'ABBÉ.

Dans le grand salon...

LA PRÉSIDENTE.

Dans sa chambre, à changer de toilette?

JULIE.

Je viens d'y envoyer.

LA BARONNE, *arrivant par la droite toute essoufflée.**

Ah! quelle horreur! quel scandale!..

LE COMTE.

Qu'est-ce donc, ma sœur?

LA BARONNE.

Cette petite Pauline!.. la malheureuse!..

TOUS.

Eh! bien?..

LA BARONNE.

Elle s'est fait enlever!..

TOUS.

Enlever!..

JULIE.

Est-il possible?

---

* L'Abbé, la Présidente, la Baronne, le Comte, Julie.

LA BARONNE,

Quel affront pour nous !

LE COMTE.

Quelle infâmie!... que va-t-on penser?

LA BARONNE.

Que dira ma chère parente !. elle qui tient tant à la vertu!

JULIE.

La petite hypocrite !

LE COMTE, *passant à l'abbé et à la présidente.*

Ne répandez pas la nouvelle, mes amis, je vous en conjure!.. je vais courir... sans doute sir Kington... ce fougueux insulaire...

LA BARONNE, *passant près de Julie.*

Lui? nôn, c'est le prince de Soubise !

TOUS.

Le prince !..

LA BARONNE.

Puisqu'elle est montée dans une voiture à ses armes... ma femme-de-chambre l'a vue.

LE COMTE.

Ah ! voilà pourquoi il ne voulait pas la laisser marier.

LA BARONNE, *bas.*

Et il ne faisait la cour à Julie que pour cacher son jeu.

LE COMTE, *furieux.*

L'affront est d'autant plus sanglant ! ... et j'en tirerai vengeance ! ... Oui, corbleu ! tout Rohan-Rohan et duc de Ventadour qu'il est, j'irai le chercher... car n'ayez pas peur qu'il revienne chez moi !.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE PRINCE DE SOUBISE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS, *annonçant.*

Monseigneur le prince de Soubise !

LE COMTE.

Hein ?

TOUS.

Comment !...

SOUBISE, *à part.*

J'ai fait tout ce qu'elle a voulu... et la petite masque n'est pas venue... se jouerait-elle de moi !

LE COMTE, *humblement.* *

Monseigneur, je suis charmé !...

LA BARONNE, *bas, le tirant par son habit.*

Qu'est-ce que vous dites donc ?

LE COMTE, *à part.*

Oh ! l'habitude !.. (*Haut.*) Monseigneur, je suis surpris !...

SOUBISE, *à part.*

Oh ! celui-là droit être furieux parce que je ne l'ai pas fait nommer ! (*Haut.*) Eh ! bien, que voulez-vous, mon cher, c'est un malheur !

LE COMTE.

Il appelle çà un malheur...

SOUBISE.

Mais nous réparerons cela.

LA BARONNE.

Comment ?...

SOUBISE.

Oui... je vous en rendrai une autre !.. plus tard...

LE COMTE.

Par exemple !. du tout, monsieur... c'est à l'instant même qu'il me faut une réparation... Cette jeune personne nous était confiée... vous nous en devez compte !

SOUBISE, *étonnée.*

De qui me parlez-vous ?

LE COMTE.

Eh ! parbleu ! de Mlle de Pons !

SOUBISE, *vivement.*

De Mlle de Pons ! et que lui est-il arrivé ?...

LA BARONNE.

Vous feignez d'ignorer... quand elle s'est échappée dans une de vos voitures !...

SOUBISE.

Dans ma voiture ! (*à part.*) Nous nous serons croisés... elle est chez moi !. (*Haut, vivement*) Permettez, je cours m'informer..

LE COMTE.

Du tout, monseigneur... Vous nous direz d'abord où est votre victime... c'est vous qui avez détourné Mademoiselle de Pons de ses devoirs.

SOUBISE, *avec hauteur.*

Qu'est-ce à dire, monsieur ?

LE COMTE.

Oui, c'est vous qui l'avez arrachée de cette maison.

* L'Abbé, la Présidente, Soubise, le Comte, la Baronne, Julie.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, PAULINE, COLAS, SIR KINGTON. (*Ils ont paru au fond et ont entendu les derniers mots.*)

PAULINE, *s'avançant.*

Mais, du tout, Monsieur, me voilà!

TOUS *.

Pauline !..

LE COMTE, *stupéfait.*

A l'autre, à présent !

PAULINE.

Qu'ai-je entendu ? on ose accuser le prince, le calomnier ! moi, qui sais mieux que personne combien sa conduite fut noble et désintéressée...

SOUBISE, *à part.*

Hum ! qu'est-ce qu'elle dit... j'ai bien envie de m'en aller.

PAULINE.

Ne détournez pas la tête, monseigneur... il ne faut pas rougir d'entendre la vérité !

SOUBISE.

C'est bien ! c'est bien ! en voilà assez ma petite !.

LE COMTE.

Mais, enfin, qu'a-t-il donc fait ?

PAULINE.

Ce qu'il a fait?... pour moi, pauvre orpheline, qui n'avais d'autres titres à sa protection que le souvenir de mon père... Ah ! je ne l'oublierai jamais !.. il est devenu mon guide, mon appui... il a voulu m'assurer un avenir, une fortune (*baissant les yeux.*) Il avait deviné que j'aimais quelqu'un, en secret.

SOUBISE, *fronçant le sourcil.*

Hein ?.

LE COMTE, LA BARONNE *et* JULIE.

Comment ?..

PAULINE, *continuant.*

Oui... un jeune homme, pauvre, sans place... mais plein de mérite et de talens... Eh bien ! monseigneur a été le chercher dans la foule, pour le pousser, le protéger...

SOUBISE, *regardant Colas.*

Ah ! je commence à comprendre ..

---

* Sir Kington, l'Abbé, la Présidente, Colas, Soubise, Pauline, le Comte, la Baronne, Julie.

PAULINE.

Il n'a pas eû un moment de repos qu'il ne l'ait fait arriver aux premiers emplois... et tout-à-l'heure encore, quand vous l'accusiez... il s'occupait de moi, de mon bonheur... c'était lui qui favorisait mon mariage... qui levait toutes les difficultés... jusqu'à sa voiture qu'il avait envoyée pour nous conduire à l'église .. *(Mouvement des autres.)* car nous en arrivons à l'instant, et j'ai le plaisir de vous présenter mon mari, M. Rozier...

SOUBISE, *regardant Colas qui s'incline.*

Son mari !

PAULINE, *bas.*

Ah ! vous ne me démentirez pas, Monseigneur !.. j'ai fait votre éloge !...

TOUS.

Son mari !..

LE COMTE.

Vous êtes mariés !

PAULINE, *timidement.*

Il l'a bien fallu, Monsieur... Vous m'aviez dit que, si je n'avais pas l'esprit de trouver un mari, j'irais au couvent !... Je connaissais déjà le couvent, et je ne connaissais pas le mariage.

LE COMTE.

Et comment êtes-vous mariés ?

SIR KINGTON.

Oh ! très-bien..

COLAS.

A l'église St.-Louis.

SIR KINGTON.

Le mariage préparé pour moi... il avait servi pour eux... et je avais voulu servir de témoin... avant de partir !

SOUBISE, *bas à Pauline, en la menaçant du doigt.*

Petit serpent !... et cette visite promise ?..

PAULINE, *bas.*

Je l'ai faite, Monseigneur... avec mon mari... Vous trouverez nos deux noms !

SOUBISE, *piqué.*

Ah ! une visite de noce... très-bien !.. tu feras une bonne petite ambassadrice !

LE COMTE, *qui parlait bas à la baronne.*

C'est égal !.. comme tuteur, je ne peux pas permettre... et, foi de Polydore Courtemanche de Vermenton, je ferai casser le mariage !

COLAS.

Comment, Monsieur ?

LE COMTE, *le montrant.*

Un petit employé !...

PAULINE.

Il est ambassadeur près l'Electeur de Saxe... (*Au prince.*) N'est-ce pas, Monseigneur?

SOUBISE, *d'un air contraint.*

Il a été nommé en conseil...

LE COMTE.

La place que je demandais !.. un homme sans naissance...

PAULINE.

Il a des lettres de noblesse... n'est-ce pas, Monseigneur ?

SOUBISE, *de même.*

Oui... oui...

LE COMTE.

Tudieu ! quel parvenu !

PAULINE.

Et tout cela sans intrigue... sans passe-droits.... c'est le mérite seul... n'est-ce pas, Monseigneur ?

SOUBISE, *à part.*

Ah ! par exemple ! c'est trop fort !

LE COMTE.

Allons, il n'y a pas moyen d'empêcher...

SOUBISE, *bas à Pauline.*

N'importe !.. nous nous reverrons... je te suivrai !

PAULINE, *souriant, et un peu bas.*

Nous n'allons pas du même côté, mon prince... (*haut*) car j'ai le plai-sir de vous annoncer que vous avez le commandement de l'armée d'Hanovre.

SOUBISE, *avec joie.*

Est-il possible?..

COLAS.

Oui, Monseigneur... la gloire vous attend, avec vingt-quatre mille hommes. (*Il passe à côté de Pauline qui s'avance.*)

SOUBISE.

Ah ! parbleu ! Messieurs les Anglais, nous allons voir !..

LE COMTE.

Dieux ! que d'événemens ! l'Europe bouleversée !

LA BARONNE.

La guerre déclarée !

SOUBISE.

J'ai un corps d'armée !

COLAS.

Moi, une ambassade !

PAULINE.

Moi, un mari !

LE COMTE.

Moi, je n'ai rien !

SOUBISE, *regardant Pauline.*

Et tout cela pourquoi ?... je vous le demande !

PAULINE, *montrant la fenêtre, et regardant Colas*

Parce qu'une petite fille regardait tous les matins à cette fenêtre; ..... mais, sait-on ~~qu'est-ce~~ qui gouverne?

CHOEUR.

AIR *de la Semaine des Amours.* (de M. Dolive.

Quels prodiges l'amour
Nous fait faire
Sur la terre!
A la ville, à la cour,
Oui, tout cède à l'amour.

PAULINE, *au public.*

Air du Vaud. de l'*Héritière.*

Auprès de vous, ambassadrice,
Je tremble de me présenter;
Par votre bonté protectrice,
Daignez, Messieurs, m'accréditer;
Pour Colas si j'ai fait la guerre,
Ce matin, contre les Anglais,
Pour l'auteur, je voudrais bien faire
Avec vous un traité de paix.

LE COUCHER

DU SOLEIL,

Comédie-Vaudeville en un acte,

PAR MM. MELESVILLE ET HIPPOLYTE LEROUX,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THEATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE,
LE 13 JUIN 1833.

Prix : 1 Fr. 50 Cent.

PARIS.

QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,
boulevard Saint-Martin, n° 18.

1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE BARON D'ARGENTIÈRES.........	M. PERLET.
SARRAZIN, Banquier..................	M. KLEIN.
MADAME SARRAZIN, sa Femme......	Mme JULIENNE.
GUSTAVE, Neveu de Sarrazin.........	Mme MONVAL.
MATHILDE, jeune fille élevée par lui...	Mlle FORGEOT.
EUGÈNE, son premier commis........	M. DAVESNES.
MARIANNE, gouvernante de Mathilde...	Mme PRAGUE.
GUILLAUME, } Domestiques..........	M. BORDIER.
VICTOR, }	M. FERDINADD.
LE PORTIER.........................	M. GRASSOT.
M. LELIÈVRE, Huissier................	M. MONVAL.

La Scène se passe à Paris chez M. Sarrazin.

S'adresser, pour la Musique de cette Pièce, et pour celle de tous les Ouvrages qui composent le Répertoire du Gymnase Dramatique, à M. HORMILLE, Chef d'Orchestre, au Théâtre; ou à M FERVILLE, Correspondant des Théâtres, rue Poissonnière, N° 33.

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, N° 7.

LE COUCHER
DU SOLEIL.

Le Théâtre représente un salon élégant : porte au fond, portes dans les encoignures ; celle de gauche conduit au cabinet de M Sarrazin; celle de droite à l'appartement de madame. A droite de l'acteur, au premier plan, une cheminée avec pendule, vases ; sur le même plan, à gauche, une fenêtre.

Au lever du rideau tous les meubles sont çà et là sans ordre, et figurant le pêle-mêle de la suite d'un bal. A droite du spectateur, le baron d'Argentières, en tenue de soirée, dort, la tête appuyée sur un guéridon auprès d'une table, qui porte encore quelques verres à punch ; derrière lui, un chapeau sur un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, GUILLAUME, D'ARGENTIERES, *endormi* (1).

(Au lever du rideau, Victor et Guillaume entrent par le fond, et enlèvent une table qui se trouvait au milieu du théâtre, avec deux flambeaux encore allumés, des plateaux et des verres. Ils la portent près de la porte du fond, où deux autres domestiques la prennent et la portent dans l'intérieur)

VICTOR.

Fameux, dis donc, Guillaume, le bal que M. Sarrazin a donné hier soir !

GUILLAUME.

Tu peux bien dire ce matin... Il n'y a pas trois heures qu'ils galoppaientencore... Dieux! quelle confusion de toilettes, de jolies femmes et de petits gâteaux !

VICTOR.

Un bal de banquier, quoi!

Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite.

Air du Vaudeville de Vadé à la Grenouillère.

A pein' si l'on a pu danser...

GUILLAUME.

Dam' c'est à la manière anglaise :
Si l'on n' se sentait pas presser,
On n' s'amus'rait pas à son aise.
Mais si l'on saut' moins c'est égal,
Des plaisirs par d'autr's se compensent,
Et l'on s'y retrouve au total,
Car pour garder quelqu' chos' d'un bal,
Y a toujours les écus qui dansent.

(*Il va pour pousser un fauteuil et aperçoit d'Argentières endormi.*)

Tiens, qu'est-ce que fait donc celui-là ?.. il dort.

VICTOR.

D'où sort-il ?

GUILLAUME.

Il paraît au contraire qu'il a oublié de sortir avec les autres.

VICTOR.

Qui diable ça peut-il être ?

GUILLAUME, *montrant des papiers qui sont tombés à terre près du guéridon.*

Attends, ces papiers tombés de sa poche... nous trouverons peut-être sa carte. (*Il les ramasse. Lisant un billet.*) « Madame la comtesse de Scherettoff vous prie de lui faire l'honneur de venir passer la soirée. » (*En prenant un autre.*) « Monsieur le duc vous prie de venir dîner. »

VICTOR.

Peste ! un homme comme il faut.

GUILLAUME, *retournant la lettre.*

« A Monsieur le baron d'Argentières, hôtel de Flandres, rue Sainte-Anne. »

VICTOR.

Vois tu, un baron, un gaillard qui roule sur l'or ?...

GUILLAUME, *ouvrant une autre lettre qu'il a ramassée.*

« Monsieur, je vous préviens... » (*A Victor.*) Encore quelque invitation (*Lisant.*) « que je vais reprendre les poursuites contre vous. Vous avez beau loger en garni, et ne sortir que la nuit... aux termes de l'article 781 du Code de procédure, qui dit : *Que nul débiteur ne peut être arrêté avant le lever ni après le coucher du soleil*, je n'aurai pas un moment de repos que je n'aie mis la main sur vous. Votre af-

» fectionné, CHOPIN, huissier. » (*A Victor.*) Qu'est-ce que ça veut dire? chut!.. quelqu'un... Qu'on ne se doute pas...

(*Il remet les papiers dans la poche de d'Argentières.*)

VICTOR.

C'est madame Marianne, la femme de charge.

SCENE II.

LES MÊMES, MARIANNE (1).

MARIANNE.

Eh bien! eh bien! à quoi pensez-vous donc? Rien de rangé à neuf heures, quand monsieur est déjà dans son cabinet.

VICTOR.

V'là qu'on s'y met, madame Marianne. (*Lui montrant l'inconnu*) Regardez donc.

MARIANNE.

La belle merveille!.. Un homme qui dort... un client qui s'est endormi, en attendant Monsieur... Je défends qu'on le réveille.

GUILLAUME, *haussant les épaules.*

Oh! je défends... Madame j'ordonne.

MARIANNE.

C'est sans doute un ami de Monsieur.

GUILLAUME, *d'un air goguenard.*

Ou peut-être de Madame.

MARIANNE, *sévèrement.*

Qu'est-ce que c'est?.. encore des propos! je vous préviens... vous, surtout, monsieur Victor, qui n'êtes ici que depuis deux jours, que je les ai en horreur... Madame peut avoir tort d'être coquette, folle, inconséquente... d'oublier ses trente-neuf ans que je lui connais.. depuis fort long-temps.. de voir des amoureux dans toutes les figures qu'elle rencontre, et des déclarations dans toutes les lettres qu'elle reçoit... mais cela ne regarde que son mari.

GUILLAUME.

C'est vrai... aussi pourquoi Monsieur est-il si...?

MARIANNE.

Excellent homme! banquier honorable!.. un peu ridicule, un peu intéressé, jaloux comme si sa femme était encore fraîche et jolie... C'est tout simple... il a eu lui-même une jeunesse très orageuse... et à la Bourse les accidens arrivent si

---

(1) Victor, Marianne, Guillaume, d'Argentières.

vîte! Ce bon monsieur Sarrazin a une peur des faillites!.. à cela près, plein de qualités... témoin cette chère petite Mathilde qui est élevée ici comme l'enfant de la maison.

VICTOR.

Mam'selle Mathilde n'est point la fille de Monsieur?

MARIANNE.

Du tout.

VICTOR.

Ni de Madame?

GUILLAUME, *pouffant de rire.*

Est-il bête!.. puisque c'est une orpheline.

VICTOR.

Mais, enfin, son père?

MARIANNE.

On ne le connaît pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a dix-sept ans environ, j'étais seule dans ma chambre au cinquième, quand une jeune femme m'apporta son enfant à nourrir, en me laissant trois mois d'avance. Elle devait revenir; je ne la revis plus. Ce fut M. Sarrazin lui-même qui vint m'annoncer que la pauvre mère était morte; que le père, un de ses commis, je crois, avait disparu... était parti pour les Iles... qu'il se chargeait, par humanité, d'élever la pauvre petite. Jugez de ma joie... quelque temps après, le digne homme se maria, me fit entrer chez lui comme femme de charge... et depuis, ma pauvre Mathilde et moi n'avons jamais entendu parler de son malheureux père.

VICTOR.

C'est drôle.

GUILLAUME.

Eh bien! vous verrez que ce père-là nous tombera, un beau matin, du ciel... ou de l'Amérique, avec des millions plein ses poches.

MARIANNE.

Que Dieu nous en préserve!

GUILLAUME, *avec ironie.*

Parce que mademoiselle Mathilde ne pourrait plus épouser M. Eugène, le premier commis, qu'elle aime mieux que M. Gustave, le neveu de la maison.

MARIANNE.

Silence, bavard.

VICTOR.

Elle a raison... M. Eugène est si bon, si aimable.

GUILLAUME.

M. Gustave est bien plus gentil, ma foi... Vif, colère, im-

pétueux, grondant toujours... et donnant de l'argent aux domestiques.

MARIANNE.

Parbleu! M. Eugène en donnerait aussi s'il en avait.

GUILLAUME.

Le beau miracle! Le mérite est d'en donner quand on n'en a pas.

MARIANNE.

Taisez-vous... Un bon sujet encore, que votre M. Gustave! Un petit enragé, qui n'a pas vingt ans, et des dettes, gros comme lui. Pas de barbe au menton... (*Plaçant sa main sur sa poitrine, avec ironie.*) et une conviction politique... Ça ferait un joli mari!... une petite femme bien heureuse!

LES DEUX DOMESTIQEUS.

Mais enfin...

MARIANNE, *sèchement.*

En voilà assez... brisons-là... Je vous ai dit que la première vertu d'un domestique, c'est d'être aveugle et muet sur les défauts de ses maîtres... ainsi... (*Elle aperçoit le portier qui entre, les journaux à la main.*) Qu'est-ce que c'est, M. Visinard? Pourquoi quittez-vous votre cordon?

SCENE III.

LES MÊMES, LE PORTIER *.

LE PORTIER, *d'un air agréable.*

Pardon, madame Marianne... c'est les journaux que j'apporte... Et puis, n'avez-vous pas ici un Monsieur que l'on demande en bas? (*Apercevant d'Argentières.*) Ça doit être ça.

VICTOR.

Ah! nous allons savoir... (*On sonne au fond.*)

MARIANNE.

On sonne à la caisse.

VICTOR, *y courant.*

J'y cours.

(*Il sort par le fond. — On sonne à gauche.*)

GUILLAUME.

Oh! c'est Monsieur... Vite les journaux.

(*Il les prend des mains du portier, et sort à gauche.*)

MARIANNE, *s'approchant à son tour de l'inconnu.*

Au fait, je suis curieuse... (*On sonne vivement à droite.*) Ah!

* Le Portier, Victor, Marianne, Guillaume, d'Argentières.

mon dieu! Madame qui se réveille... Il va falloir entendre le récit de toutes ses conquêtes du bal... Quel ennui!

(Elle sort à droite.)

LE PORTIER, *s'approchant de d'Argentières, qui se démène et ronfle plus fort.*

Il paraît que c'est moi qui aura l'avantage....... Monsieur, monsieur....... Comme il dort! (*Criant à ses oreilles.*) Monsieur!...

D'ARGENTIÈRES, *relevant la tête.*

Hein!

LE PORTIER.

Ah! c'est heureux.

D'ARGENTIÈRES, *se réveillant.*

Qu'est-ce que c'est? où suis-je?

LE PORTIER, *riant.*

Encore au bal, apparemment.

D'ARGENTIÈRES, *d'un air hébété.*

Au bal!... Qu'est-ce qu'il dit donc?... Comment, je ne suis pas chez moi?... En effet, ce salon... Je me rappelle... On m'a conduit au bal... j'y ai passé la nuit... (*Il se retourne du côté de la fenêtre.*) Ah! mon dieu! grand jour!...

(*Il se lève, et renverse le guéridon sur les pieds du portier.*)

LE PORTIER, *se frottant le pied.*

Oh! y a-t-il des maladroits!

(*Il relève le guéridon, et le pose auprès de la cheminée, à la droite du théâtre.*)

D'ARGENTIÈRES, *regardant la pendule.*

Dix heures dans l'instant!... Et sans doute, déjà en sentinelles... (*Il court à la fenêtre.*) Juste!... à chaque bout de la rue, deux gardes du commerce... Mes gardes du corps ordinaires. (*Redescendant la scène avec colère.*) Me voilà bloqué! ils m'auront suivi hier au soir... Ils se seront assurés ce matin, chez moi, que je n'étais pas rentré... Ces gaillards-là ont un esprit d'ordre... Et dès le point du jour... Comment me tirer de là?

LE PORTIER, *l'examinant.*

Il a quelque chose d'extraordinaire. (*Haut.*) Monsieur...

D'ARGENTIÈRES, *surpris et reculant.*

Hein! que voulez-vous? qui êtes-vous?

LE PORTIER.

Je suis le concierge de la maison... chargé d'une commission pour vous. Tout-à-l'heure, il y avait là, au café en face, deux de vos amis, qui n'osant pas se permettre de monter ici, m'ont

prié de vous dire qu'ils vous attendaient pour déjeûner, au café Valois, au Palais-Royal.

D'ARGENTIÈRES, *l'imitant.*

Au Palais-Royal! pour déjeûner!... C'est connu, ça, mon cher ami... c'est même bien usé!... Tu leur répondras, c'est-à-dire, tu ne leur répondras rien, puisqu'ils sont partis. (*Regardant par la fenêtre du coin de l'œil.*) Hum! je les vois, les scélérats! (*Haut.*) Mais s'ils revenaient par hasard me demander, tu leur dirais : (*Tirant de sa poche une pièce de cinq francs, et la lui mettant dans la main.*) que je n'y suis pas, entends-tu? qu'ils se sont trompés... (*D'un air d'intelligence.*) J'ai des raisons pour ne pas accepter leur invitation.

LE PORTIER, *avec dédain.*

Effectivement, ils n'ont pas l'air...

D'ARGENTIÈRES, *de même, et à demi-voix.*

Mauvais genre.

AIR : *Vaudeville des Amazônes.*

Leur société, vois-tu, ne me plaît guère,
Et tu devrais le deviner :
Ici l'on fait meilleure chère...

LE PORTIER, *étonné.*

Ici, Monsieur doit déjeûner?
Et l' bal au jour n'a fait que s' terminer.
J' comprends alors, parbleu! plus rien de louche,
Vous vous êt' dit, pour quelqu's heur's à présent,
Faudrait r'venir... tout autant que j'y couche,
Et l' déjeûner me viendra-z-en dormant.

ENSEMBLE.

Vous vous êt' dit, faut autant que j'y couche,
Et l' déjeûner me viendra-z-en dormant.

D'ARGENTIÈRES.

Je me suis dit, tout autant que j'y couche,
Le déjeûner doit venir en dormant.

(*Le portier sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

D'ARGENTIÈRES, *seul.*

Ah! mon dieu! quelle école! (*Regardant la pendule.*) Dix heures! et la nuit n'arrive qu'à cinq! que faire jusques là?... C'est la première fois que cela m'arrive, au moins... car je suis

d'une sagesse, d'une régularité... au milieu du désordre... toujours rentré chez moi à cinq heures du matin... jamais dehors en plein jour... Et me voilà cerné dans une maison dont je ne connais pas le personnel. Le maître, les allures, les femmes, les enfans... Je ne sais ni ce qu'il y a, ni ce qu'il n'y a pas... Je suis comme un voyageur jetté sur la côte du Malabar... Je crois pourtant avoir salué hier, une maitresse de maison; mais je n'en suis pas bien sûr..... Conduit dans ce bal par un ami, ce diable de Portugais, ce marquis d'Alcala, que j'ai perdu dans la foule... Tout a conspiré contre moi... Le bruit, le jeu, le galop... Ce punch oublié sur une table... Je m'y suis oublié avec lui. (*Montrant le plateau et les verres vides.*) Les délices de Capoue... Le sommeil s'en est mêlé, et maintenant me voilà joli garçon! (*Regardant par la fenêtre.*) Si je dépasse la porte cochère, je tombe entre les mains des Philistins. (*Se croisant les bras.*) Quelle fatalité!.. aussi moi, baron d'Argentières, homme bien né, homme du monde, l'ami et le commensal de ce qu'il y a de mieux à Paris.... je suis criblé de dettes, et pourquoi?... parce que j'emprunte... Une malheureuse habitude que j'ai contractée... Une jeunesse infiniment trop prolongée! Ah! si l'on disait: c'est un intrigant qui n'a pas de ressources, qui mange l'argent des autres, je dirais: *bien... c'est juste!*.... Mais c'est mon argent que je mange, par avance d'hoirie, voilà tout!... Car enfin, j'ai un oncle, mes amis; un oncle de soixante-dix-neuf ans, et de trente mille livres de rentes... C'est quelque chose, ça... Que diable! ayez donc un peu de patience... j'en ai bien, moi, qui dois hériter... A la vérité, j'ai arrangé ma vie et ma dépense de manière à attendre tant que ce pauvre oncle jugera à propos... Je ne veux pas le gêner... J'ai quatre mille francs de rente viagère, insaisissable, à l'aide desquels je trouve le moyen de faire par an huit mille francs de dettes, ce qui me constitue douze bonnes mille livres de rente... Voilà mon revenu ordinaire. Nous avons ensuite les crédits supplémentaires qui jouent comme on sait un grand rôle dans tous les budgets. Eh bien, avec cela, je tiens mon rang, je suis de toutes les parties, de toutes les réunions... du soir... attendu que ma vie ne commence qu'à cinq heures en hiver, et à neuf en été... c'est ma morte saison... Mais dès que le jour baisse...

Air de la Sentinelle.

Astre des nuits... de mon paisible éclat,
Je viens soudain éclairer le beau monde;
Je puis briller, alors c'est mon état,
Et je reprends ma course vagabonde.

Tant qu'il fait nuit, je subjugue et je plais...
Mais que l'aurore, hélas! qui m'importune,
Revienne... las!.. adieu tous mes succès...
Le soleil se lève... et je vais,
Moi, me coucher avec la lune.

Mais enfin, les oncles ne sont pas éternels... Que je paye, et je retrouve enfin une existence complette,qui me permettra de prendre ma part du soleil autrement qu'à ma fenêtre... (*Ecoutant.*) Ah! mon dieu! ce ne sera pas encore pour aujourd'hui... Voici quelqu'un... Comment échapper à mes bourreaux, qui sont là, la canne à la main, et l'exploit dans la poche?.. Si je trouvais au moins une de ces âmes compatissantes, qui causent volontiers... (*Il regarde Marianne, qui sort de l'appartement à droite.*) Une vieille femme!... C'est la Providence qui me l'envoie!... C'est naturellement bavard... Prenons connaissances des localités.

SCENE V.

MARIANNE, D'ARGENTIÈRES.

MARIANNE, *à part, et grommelant.*

Hum! qu'est-ce que je disais... La vieille folle, à l'entendre, elle a tourné toutes les têtes; elle s'attend à des déclarations, des aventures... Heureusement que le sentiment ne lui fait pas oublier son chocolat... (*Apercevant d'Argentières, qui la salue avec grace.*) Ah!... (*Haut.*) Que demande Monsieur?

D'ARGENTIÈRES.

Mademoiselle... (*A part.*) Ça les flatte toujours.

MARIANNE, *prenant le guéridon, et le portant sur le devant du théâtre.*

Qui est-ce donc qui a dérangé cette table?

D'ARGENTIÈRES, *voulant l'aider.*

Permettez...

MARIANNE, *d'un ton renfrogné.*

Finissez, Monsieur... Je n'ai besoin de personne pour faire mon service.

D'ARGENTIÈRES.

C'est me dire que vous êtes femme de chambre.

MARIANNE.

Femme de charge, Monsieur... et gouvernante de Mademoiselle.

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Il y a une demoiselle. (*Haut.*) Justement, c'est à vous, char-

mante soubrette, que je voulais demander des renseignemens.

MARIANNE, *élevant la voix.*

Des renseignemens?..... Et sur qui? sur quoi, s'il vous plaît?

D'ARGENTIÈRES.

J'ai voulu dire que vous pouviez me servir.

MARIANNE, *plus haut.*

Vous servir!... Pour qui me prenez-vous, Monsieur? Apprenez que je n'ai jamais donné de renseignemens à personne, sur personne, et que je ne sers que mes maîtres!

(*Elle sort par le fond, en grommelant toujours, sans écouter d'Argentières, qui veut encore lui parler.*)

D'ARGENTIÈRES, *seul, et la suivant de l'œil.*

Il n'y en a peut-être qu'une au monde qui ne parle pas... et c'est pour moi! (*Avec impatience.*) Il faut pourtant que je trouve des branches où m'accrocher..... pour gagner du temps, et trouver quelque porte de derrière. (*Regardant la pendule.*) Pas encore une demi-heure!.. Maudite pendule! je crois qu'elle recule au lieu d'avancer. (*Apercevant Mathilde.*) Ah! la jeune fille! (*Il remonte la scène.*) A cet âge-là le cœur est expansif... Je serai plus heureux.

SCENE VI.

MATHILDE, D'ARGENTIÈRES.

(*Mathilde entre avec précaution par la porte de droite, elle s'arrête tout-à-coup en voyant d'Argentières.*)

MATHILDE.

Mon dieu! quelqu'un!

D'ARGENTIÈRES, *la saluant.*

Que je ne vous effraye pas, Mademoiselle...

MATHILDE.

Ce sont les bureaux, sans doute, que demande Monsieur?

D'ARGENTIÈRES.

Les bureaux!

MATHILDE.

Ou la caisse?

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Ce serait plutôt ça.

MATHILDE, *montrant la gauche.*

De ce côté, la porte au fond.

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Nous sommes chez un banquier... (*Haut.*) Mademoiselle est la fille de la maison ?

MATHILDE.

Non, Monsieur.... M. Sarrazin n'a pas d'enfans.

D'ARGENTIÈRES.

Ah! (*A part.*) Que m'a donc dit la vieille ?

MATHILDE.

Il n'a qu'un neveu.

D'ARGENTIÈRES, *étonné.*

Eh bien! et vous, ma belle demoiselle ?

MATHILDE.

Je ne suis qu'une orpheline, élevée par ses soins.

D'ARGENTIÈRES, *à part, et en récapitulant sur ses doigts.*

M. Sarrazin, banquier... Un neveu.., une orpheline.... prenons garde de mêler tout ça... (*Haut.*) Vous n'en êtes que plus intéressante, parce qu'enfin, pour tenir la maison d'un célibataire...

MATHILDE, *avec impatience.*

Mais il est marié, Monsieur.

D'ARGENTIÈRES.

Ah! très-bien!

MATHILDE, *à part.*

Quel questionneur!... (*Voyant qu'il va encore lui parler, et lui faisant une révérence forcée.*) Les bureaux sont au fond, Monsieur, la porte qui vous fait face. (*A part.*) Il ne s'en ira pas.

(*Elle fait quelques pas comme pour sortir par la porte à gauche.*)

D'ARGENTIÈRES.

Comme la gouvernante!... Les jeunes, les vieilles... Qu'est-ce que c'est donc que cette maison-là ! (*Il se retourne, et aperçoit Eugène qui entre par le fond.*) Ah! je dérangeais un rendez-vous! maladroit!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, EUGÈNE, *des papiers à la main.*

EUGÈNE, *courant à Mathilde, sans voir d'Argentières.*

C'est vous, chère Mathilde... Pardon, j'avais plusieurs lettres importantes...

MATHILDE, *à demi-voix.*

Prenez garde, nous ne sommes pas seuls.

EUGÈNE, *bas.*

Quel est ce Monsieur ?

MATHILDE, *de même.*

Je ne sais... il m'a fait une foule de questions... Je lui ai déjà indiqué deux fois les bureaux.

EUGÈNE, *s'approchant de d'Argentières.*

Si c'est M. Sarrazin que Monsieur demande, il est dans son cabinet.

D'ARGENTIÈRES, *auprès de la cheminée.*

Je ne veux pas le déranger, s'il est avec quelqu'un.

EUGÈNE.

C'est égal, Monsieur; entrez toujours.

D'ARGENTIÈRES.

Je ne suis pas pressé.

EUGÈNE, *avec dépit.*

Mais, Monsieur...

D'ARGENTIÈRES, *prenant un vieux journal sur la cheminée.*

Ne faites pas attention à moi.

Air du Charlatanisme.

Je vais parcourir ce journal ..

EUGÈNE.

Mais il est de l'autre semaine...

D'ARGENTIÈRES.

Oh! ça m'est tout-à-fait égal.
Au train d'ailleurs dont on nous mène...
Vers le passé, de mieux en mieux,
Quand on revient à tire d'ailes,
Plus les journaux qu'on lit sont vieux,
Plus on est en retard... et mieux
On est au courant des nouvelles,
Mieux on est au fait des nouvelles.

EUGÈNE, *revenant à Mathilde.*

C'est quelqu'agent d'affaires... quelque courtier.. Peu nous importe, au surplus!...

D'ARGENTIÈRES, *assis et les yeux sur le journal.*

Affaires de Hollande... On n'y voit goutte.

(*Il quitte cette place, traverse le théâtre, en passant derrière les jeunes gens, va s'asseoir auprès de la fenêtre à gauche, et continue de lire son journal.*)

---

* D'Argentières, Eugène, Mathilde.

EUGÈNE, *à demi-voix.*

Eh bien! chère Mathilde, avez-vous enfin avoué?...

MATHILDE, *de même.*

Ah! ce n'est pas sans peine... Jugez donc, Eugène, comme c'est terrible pour une jeune personne... Aller parler mariage à son bienfaiteur... avoir l'air d'une ingrate... de vouloir le quitter...

EUGÈNE, *à Mathilde.*

Quelle idée! M. Sarrazin ne saurait douter de votre attachement... Qu'a-t-il répondu?

MATHILDE.

D'abord, il a froncé le sourcil.

EUGÈNE, *tristement.*

J'en étais sûr... Il vous destine à cet étourdi de Gustave... Mais je ne me laisse pas décourager... Je ne le souffrirai pas; et s'il le faut, nous nous verrons.

D'ARGENTIÈRES, *le suivant de l'œil.*

Diable! il paraît que l'Orient se remue.

MATHILDE.

Et moi, je ne le crois pas.... Car lorsque je me suis plaint des poursuites de son neveu; de cet amour dont il m'obsède sans cesse... « Je ne veux pas de cela, a-t-il dit; Gustave! un » fou, un écervelé, à qui je ne connais que des dettes et des » duels... Du tout, il te faut un mari qui puisse m'aider... qui » entende bien les affaires... Et je conviens qu'Eugène est un » excellent sujet. »

EUGÈNE, *transporté.*

Il a dit cela?

MATHILDE.

« Mais, a-t-il ajouté, on ne sait où est ton père; et je ne puis » disposer de toi, sans son aveu... Je vais écrire... m'infor- » mer... »

EUGÈNE, *lui baisant la main.*

Ah! quel espoir!

D'ARGENTIÈRES, *même jeu.*

Ce gaillard d'Ibrahim ne perd pas de temps.

MATHILDE, *faisant signe à Eugène.*

Chut! le voilà de ce côté.

EUGÈNE, *avec dépit.*

Maudit homme! impossible de se dire un mot.

MATHILDE, *bas.*

Ici, à deux heures... Mais de la prudence avec Gustave.

(Elle s'échappe par la droite.)

EUGÈNE, *revenant à d'Argentières.*

Alors, dès que Monsieur persiste à attendre ici, je vais prévenir M. Sarrazin.

(*Il entre dans l'appartement de M. Sarrazin, à gauche.*)

D'ARGENTIÈRES, *se levant, et courant après lui.*

C'est inutile, jeune homme... je suis très-bien.

SCENE VIII.

D'ARGENTIÈRES, *seul.*

Mais écoutez moi donc... Je vous dis que... (*On entend dans la coulisse :* C'est bien! j'y vais... — *Reculant.*) Là! il l'avait dans la tête... Et les autres... (*Il court à la fenêtre.*) Oh! ils sont là pour leur journée!... Qu'est-ce que je vais dire à ce brave banquier? (*S'arrêtant.*) Eh! parbleu... si je lui contais tout simplement ce qui m'arrive... Les banquiers sont généralement sensibles... quand ça ne leur coûte rien... Et qu'est-ce qu'il risque, après tout? de me prêter une chaise, un livre, et de m'offrir à dîner, si ma société peut lui être agréable.... (*S'interrompant.*) Attention, le voici.

SCÈNE IX.

D'ARGENTIÈRES, SARRAZIN, M. LELIÈVRE.

SARRAZIN, *entrant à reculons, et causant avec M. Lelièvre.*

De la rigueur, M. Lelièvre, de la rigueur... je ne sors pas de là... Surtout avec les débiteurs de mauvaise foi.

D'ARGENTIÈRES, *se retournant vivement en voyant Lelièvre.*

Ah! encore un huissier... Lelièvre, 17, rue des Bourdonnais... Je les connais tous, moi.

SARRAZIN, *de loin à d'Argentières.*

Pardon, Monsieur, je suis à vous dans la minute.

D'ARGENTIÈRES, *reprenant son journal et lui tournant le dos.*

Faites, faites, Monsieur. (*Il s'assied.*)

SARRAZIN, *continuant, à Lelièvre.*

Autrement, ils se moquent de vous... On passe pour un imbécile... ça se répand à la Bourse, et c'est très-désagréable quand on y va tous les jours. (*Entre ses dents.*) Ça, et les coquetteries de ma diable de femme, c'est ce que je redoute le plus.

---

* Lelièvre, Sarrasin, d'Argentières.

LELIÈVRE.

Cependant lorsqu'il n'y a rien à faire?

SARRAZIN, *lui montrant des papiers.*

Pour les petites lettres de change, je ne dis pas... Des noms obscurs... mais celle de mille écus... Un baron! ça doit pouvoir payer.

LELIÈVRE, *souriant et haussant les épaules.*

Le baron d'Argentières!

D'ARGENTIÈRES, *faisant un saut sur sa chaise.*

Allons, il y en a donc partout.

SARRAZIN, *à Lelièvre.*

Vous le connaissez!

LELIÈVRE.

Oh! parfaitement. (*D'Argentières se cache davantage.*) C'est un étourdi, un peu mûr, aimable, recherché pour son esprit, sa gaîté.... enfin le doyen des dissipateurs comme il faut... le type des paniers percés de bonne compagnie.

SARRAZIN.

Mais il a une maison... une terre.

LELIÈVRE.

Du tout... c'est à son oncle.

SARRAZIN.

Il a une rente de quatre mille francs.

LELIÈVRE.

Viagère... insaisissable.

SARRAZIN.

Ta, ta, ta... Je ferai saisir sa personne... et alors...

LELIÈVRE, *avec exclamation.*

Mais où le prendre?

D'ARGENTIÈRES, *se cachant la figure.*

Dieu!.. s'ils se doutaient...

SARRAZIN.

Ma foi! alors, si je pouvais seulement avoir la moitié de ma somme...

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Tu n'auras rien du tout.

LELIÈVRE.

Ah! c'est différent... Dès que vous feriez le sacrifice de quinze cents francs, on peut essayer.

SARRAZIN, *vivement.*

Vous auriez un moyen.

LELIÈVRE.

Peut-être... je vais m'en occuper. (*Il le salue.*)

SARRAZIN, *le reconduisant.*

C'est çà, ferme! je ne crains pas les frais... je ne crains

que de passer pour une dupe... Ça se répand à la Bourse, et c'est fort désagréable.

(*Il continue à mi-voix, en congédiant Lelièvre qui sort par le fond.*

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Impossible maintenant de décliner son nom à un homme qui a des préventions aussi injustes. (*Il se lève, et va pour parler à Sarrazin.*) Monsieur...

LELIÈVRE, *revenant sur ses pas.*

Ah! j'oubliais l'essentiel... (*En ce moment d'Argentières, qui allait parler à Sarrazin, fait une pirouette et va s'asseoir près de la cheminée.*) Et votre avoué?..

SARRAZIN.

Laurent... toujours rue de Cléry?..

D'ARGENTIÈRES,

Numéro 12... Encore une connaissance.

SCÈNE X.

D'ARGENTIÈRES, SARRAZIN.

SARRAZIN, *revenant d'un air riant à d'Argentières.*

Mille pardons, Monsieur... j'étais en affaires.

D'ARGENTIÈRES.

Comment donc?.. c'est trop juste.

SARRAZIN.

De mauvais débiteurs qui ne paient pas.

D'ARGENTIÈRES.

Je sais ce que c'est. (*A part.*) Lelièvre est décidément parti... je respire un peu.

SARRAZIN, *voulant le faire asseoir.*

Remettez-vous donc, Monsieur... (*Il prend un fauteuil.*) Asséyez-vous, Monsieur, je vous en prie.

D'ARGENTIÈRES, *à part et avant de s'asseoir.*

Dieu seul sait ce que je vais lui dire. (*Il s'assied.*)

SARRAZIN, *assis.*

Qu'y a-t-il pour votre service?

D'ARGENTIÈRES, *avec embarras.*

Monsieur,... *Se relevant vivement.*) Mais vous avez peut-être encore quelqu'un dans votre cabinet?

SARRAZIN.

Non.

D'ARGENTIÈRES.

Vous m'obligeriez de l'expédier; parce que, moi, ça m'est égal d'attendre... comme j'en ai pour long-temps...

SARRAZIN.

Je vous répète que je suis tout à vous.

D'ARGENTIÈRES.

Vous agissez sans cérémonie.

SARRAZIN.

Oui. . . oui, Monsieur.

D'ARGENTIÈRES, *reprenant après s'être rassis.*

Monsieur. . . (*S'interrompant encore.*) C'est bien à M. Sarrazin que j'ai l'honneur de parler?

SARRAZIN, *avec impatience.*

Oui, Monsieur.

D'ARGENTIÈRES.

Ah! (*d'un ton composé.*) Monsieur, l'affaire dont je viens vous entretenir réclame toute votre attention; c'est une affaire capitale.

SARRAZIN.

Une entreprise par actions?

D'ARGENTIÈRES, *le regardant.*

Non.

SARRAZIN.

Une commandite?

D'ARGENTIÈRES.

Pas précisément.

SARRAZIN.

Une société anonyme?

D'ARGENTIÈRES, *hésitant.*

Ça rentrerait plutôt dans la société anonyme... Je vous préviens que l'affaire est tellement compliquée, qu'il ne faudrait pas vous étonner si, au premier coup d'œil, vous n'y compreniez rien du tout... mais peu à peu ça s'éclaircira... D'ailleurs, ne craignez pas de me faire toutes les questions que vous voudrez... je suis là pour y répondre, vous expliquer la chose, et vous donner les détails que vous pourrez désirer.

SARRAZIN, *avec un peu d'impatience.*

Sans me flatter, Monsieur, j'ai assez l'habitude des affaires pour saisir tout de suite.

D'ARGENTIÈRES, *regardant du côté de la fenêtre.*

Oh! mon dieu! il y a des gens qui croyent saisir.

SARRAZIN.

Enfin, Monsieur...

D'ARGENTIÈRES, *après un moment de méditation comique**.

Voici le fait : Jacques Bourbillon, de son vivant, maître de

---

* Le *conte* suivant rentrant tout à fait dans un genre de talent particulier à M. Perlet, on pourra le passer en province, et sauter de ces mots : *Enfin Monsieur*. . à ceux-ci : *M'y voici*. . : *Monsieur votre oncle a dû vous dire*, etc.

forges du Berry, s'était associé pour l'exploitation d'une mine de houille, ses trois fils : Antoine, Jérôme et Théophile.

SARRAZIN.

Bourbillon?

D'ARGENTIÈRES.

Tous des Bourbillon... Mais ne les confondez pas... Antoine, Jérôme et Théophile, étaient donc chacun pour un quart dans la houille, et le père mort, pour un tiers dans les forges...

SARRAZIN, *déjà un peu embrouillé.*

Oui.

D'ARGENTIÈRES.

Antoine meurt.

SARRAZIN.

Le père?

D'ARGENTIÈRES.

Non, un des fils.

SARRAZIN.

Bien.

D'ARGENTIÈRES.

C'est-à-dire bien... Enfin c'est égal... Il laisse six enfans.

SARRAZIN, *effrayé.*

Oh!

D'ARGENTIÈRES.

Louis, Jean, Martial, Joseph, Paul et Siméon.

SARRAZIN.

Encore des Bourbillon?

D'ARGENTIÈRES.

Toujours des petits Bourbillon.... Mais alors Louis, Jean, Martial, Joseph, Paul et Siméon, se trouvaient chacun pour le sixième d'un tiers dans la houille, et le sixième du quart, c'est-à-dire le vingt quatrième dans les forges.

SARRAZIN, *s'essuyant le front.*

Mais permettez... Si le père vivait...

D'ARGENTIÈRES.

Du tout... Je vous ai dit qu'il était mort.

SARRAZIN.

Jérôme?

D'ARGENTIÈRES.

Non, Jacques.

SARRAZIN.

Non, non, je me rappelle... Vous m'avez dit Antoine.

D'ARGENTIÈRES.

Antoine plus tard... Mais Jacques d'abord, Théophile ensuite.

SARRAZIN, *perdant la tête.*

Comment, c'est Théophile, à présent?

D'ARGENTIÈRES.

Nous y viendrons.... Seulement Jacques s'était remarié, et avait laissé du second lit quatre filles : Césarine, Félicité...

SARRAZIN.

Ah! mon dieu!

D'ARGENTIÈRES.

Là!... je vois déjà que vous n'y êtes plus... Je vais recommencer.

SARRAZIN.

Mais, Monsieur.... c'est une question de droit et non de banque.

D'ARGENTIÈRES.

Si fait, quand il y a des créances... Monsieur votre oncle a dû vous dire, que lorsqu'il y avait des créances...

SARRAZIN, *étonné.*

Mon oncle?

D'ARGENTIÈRES.

Oui, le banquier a dû vous dire...

SARRAZIN.

Le banquier... mais permettez. c'est moi...

D'ARGENTIÈRES.

Ah! bah!... Vous êtes donc plusieurs Sarrazin, comme les Bourbillon?

SARRAZIN.

Sans doute, mon neveu et moi.

D'ARGENTIÈRES.

Votre neveu!... Et il est ici?

SARRAZIN.

Non, il est sorti.

D'ARGENTIÈRES, *vivement.*

Il est sorti!... Là, justement c'est à lui que j'ai à faire.

SARRAZIN, *avec humeur.*

A mon neveu?

D'ARGENTIÈRES, *à part, en se levant, repousse le fauteuil.*

J'aime mieux ça pour le moment.

SARRAZIN, *après s'être levé aussi.*

Mais comment cela le regarde-t-il?

D'ARGENTIÈRES, *avec embarras.*

Ah!... c'est qu'il avait endossé... un effet... Bourbillon... (*A part.*) Je commence à m'embourber moi-même...

SARRAZIN, *avec humeur.*

Puisque c'est mon neveu, il faudra que vous preniez la peine de repasser.

D'ARGENTIÈRES.

Pourquoi donc? je vais l'attendre.

SARRAZIN.

Ça peut vous mener loin.

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

C'est ce que je demande.

SARRAZIN, *avec humeur.*

Quand il se met à courir avec de jeunes fous comme lui, ses amis politiques, comme il les appelle... Les chambres, le patriotisme, le foyer de l'Opéra... ça ne finit plus.

D'ARGENTIÈRES, *se rasseyant.*

C'est égal... Dussé-je l'attendre jusqu'à la nuit.

SARRAZIN.

C'est donc bien important? (*A lui-même, et avec défiance.*) Je ne sais pas... mais cette insistance... je crois deviner... (*Allant à d'Argentières, haut, et avec intention.*) Monsieur, il y a des gens qui prêtent de l'argent aux jeunes fous, qui attendent des héritages.

D'ARGENTIÈRES, *froidement.*

Il y en a bien peu, Monsieur.

SARRAZIN.

Je ne suis pas dupe de toutes les balivernes que... Vous êtes créancier de mon neveu, vous venez lui prêter de l'argent?

D'ARGENTIÈRES.

Vous ne me connaissez guère... Moi! prêter aux jeunes gens, les pousser à leur ruine; je leur emprunterais plutôt, pour leur rendre service et les arracher à l'abyme ouvert sous leurs pas. Allez, je sais bien ce que c'est.

SARRAZIN.

Du reste, arrangez-vous; je ne m'en mêle pas.

AIR : *Vaudeville de l'Ecu de six francs.*

Avec lui faites votre affaire,
Prêtez-lui si vous êtes fou;
Mais de moi, la chose est bien claire,
Mon neveu n'aura pas un sou.
Non, qu'il n'attende pas un sou.

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Alors pour lui plus de mécompte,
S'il n'a jamais, le malheureux!
Que ce qu'il tiendra de nous deux,
Il aura bientôt fait son compte.

GUSTAVE, *en dehors.*

L'impertinent! je lui apprendrai...

D'ARGENTIÈRES, *écoutant.*

Qu'est-ce que c'est que ça?

SARRAZIN.

Parbleu, vous avez du bonheur; c'est lui qui rentre.

(*Il va au fond, au-devant de son neveu.*)

D'ARGENTIÈRES, *étourdi.*

Votre neveu!... (*A part.*) Quel bonheur! moi qui espérais avoir le temps...

(*Il passe à gauche du théâtre.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, GUSTAVE *.

GUSTAVE, *agité.*

A-ton idée de cela!... Bonjour, cher oncle.

SARRAZIN.

A qui en as-tu donc?

GUSTAVE.

Cet animal de Bernard!... Un domestique excellent... surtout pour les chevaux anglais; qui soignait mon alezan dans la perfection... Hier, dans un moment de caprice, je lui donne son compte, et il a l'insolence de s'en aller.

SARRAZIN.

Dame! pourquoi le renvoyer?

GUSTAVE.

Parce que j'avais de l'humeur: (*Marchant sur lui*) quelques embarras financiers...

SARRAZIN, *l'interrompant.*

C'est bon, c'est bon; je ne vous demande pas de détails.

GUSTAVE, *comme à lui même.*

Et puis cette petite Estelle de l'Opéra, à qui je faisais la cour, qui me ferme sa porte.

SARRAZIN.

Hein! qu'est-ce que c'est?

GUSTAVE.

C'est ce marquis d'Alcala, un Portugais, qui en est cause, dit-on. Aussi, si je le rencontre, celui-là...

SARRAZIN.

Voulez-vous vous taire, Monsieur... La petite Estelle... Et vous prétendez épouser Mathilde!

---

* Sarrazin, Gustave, d'Argentières

GUSTAVE, *riant.*

Ça n'empêche pas, mon oncle..... Vous-même, dans votre temps... car vous n'étiez pas mal mauvais sujet.

SARRAZIN.

Silence!

GUSTAVE, *à mi-voix en riant.*

Et si cela se savait à la Bourse.

SARRAZIN, *avec colère.*

Comment, Monsieur...

AIR : *Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!* (de Camilla)

(*A part.*) C'est trop d'audace!.. un étourdi
Se moquer de son oncle en face,
Vit-on jamais pareil oubli!
Point de pitié pour lui.

(*Haut avec ironie.*)

Mais je croirais être importun...

(*Montrant d'Argentières.*)

Pour vous, monsieur, voici quelqu'un.

GUSTAVE, *étourdiment.*

Ah! je sais ce que c'est, je croi...

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Il est plus avancé que moi.

ENSEMBLE.

SARRAZIN.

C'est trop d'audace, etc;

GUSTAVE, *à part.*

Ah! quelle audace! un étourdi,
Se moquer de son oncle en face!
Vit-on jamais pareil oubli!
C'est vraiment bien hardi!

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Un peu d'audace, ou c'est fini...
Quand l'un part, l'autre le remplace;
Que vais-je dire à celui-ci?
J'en suis tout étourdi.

(*Sarrazin sort.*)

SCÈNE XII.

GUSTAVE, D'ARGENTIÈRES.

GUSTAVE, *étourdiment.*

Il est charmant, mon oncle... (*A d'Argentières.*) C'est pour cette souscription nationale, n'est-ce pas?... Ce banquet patriotique.

D'ARGENTIÈRES.

Non, non.

GUSTAVE.

Ah! je croyais que vous étiez des nôtres.

D'ARGENTIÈRES.

Ça n'empêche pas, je suis tout de même des vôtres.

GUSTAVE.

Eh bien! voyons, Monsieur..... Dépêchons, je vous prie; car je suis très-pressé.

D'ARGENTIÈRES.

Je serais désolé ..

GUSTAVE, *rajustant sa toilette devant la glace.*

Allez, allez toujours; je vous écoute... C'est qu'il faut que je ressorte.... Quand on a des oncles qui ne sont pas plus faits pour être oncles..... Enfin, Monsieur, vous venez de voir le mien, hein?

D'ARGENTIÈRES, *d'un air équivoque.*

Puh!...

GUSTAVE.

Brave homme, mais... (*Montrant sa tête.*) c'est la jalousie qui lui tourne la tête... la coquetterie de ma tante... (*L'imitant.*) La sensible Evelina!

D'ARGENTIÈRES, *souriant.*

Evelina.

GUSTAVE.

Oui, aussi romanesque que son nom... Et ça retombe sur moi... c'est-à-dire sur mes lettres de change, qu'il ne veut pas payer.

D'ARGENTIÈRES, *vivement.*

Des lettres de change... (*D'un air gai et familier.*) Ah! ah! vous faites des lettres de change!... (*A part.*) Il paraît qu'il travaille dans mon genre... Il est gentil, ce petit bonhomme.

GUSTAVE.

C'est qu'il me laisserait plutôt aller en prison... Les oncles de notre époque sont si despotes!.. si pouvoir absolu!..

D'ARGENTIÈRES.

A qui le dites-vous? (*A part.*) Charmant petit bonhomme.

GUSTAVE.

Mais patience... le règne des vieux finira. (*Avec aplomb, et la main dans son gilet.*) Moi, Monsieur, je suis pour la loi agraire, et le nivellement des fortunes.

D'ARGENTIÈRES.

Le nivellement des fortunes! ça rentre tout-à-fait dans mon opinion.

GUSTAVE, *s'échauffant.*

N'est-il pas indécent que les oncles aient tout, et les neveux rien?

D'ARGENTIÈRES.

C'est de l'anarchie!

GUSTAVE.

C'est-à-dire qu'avec un pareil état de choses...

D'ARGENTIÈRES.

Il n'y a pas de gouvernement possible.

GUSTAVE, *triomphant.*

Voilà!

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Délicieux petit bonhomme!

GUSTAVE, *échauffé.*

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Dès que vous êtes un adepte,
Moi je vous offre tout d'abord
Mon amitié...

D'ARGENTIÈRES.

Moi je l'accepte.

GUSTAVE, *lui serrant la main.*

Et c'est à la vie, à la mort...

D'ARGENTIÈRES.

Oui, partageons le même sort.

GUSTAVE, *à mi-voix.*

Il ne faut que de l'énergie,
Et nous serons maîtres bientôt:
(*Riant.*) Ou bien à Sainte-Pélagie...

D'ARGENTIÈRES, *regardant au fond.*

C'est ça que je croirais plutôt.

GUSTAVE.

Mais pour en revenir à notre affaire ..

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Allons, allons, je puis me confier à lui; il y a sympathie et confraternité... nous sommes faits pour nous comprendre. (*Haut.*) Je vois que vous avez, dans ce moment-ci, quelques embarras financiers; et je vous avouerai...

GUSTAVE, *baissant la voix.*

Ma foi, il y a une demi-heure, je ne savais où donner de la tête; un misérable effet de quinze cents francs...

D'ARGENTIÈRES, *involontairement.*

Il ne faut pas sortir... Je vous tiendrai compagnie...

GUSTAVE.

Heureusement qu'il y a un Dieu pour les débiteurs et les ivrognes.

D'ARGENTIÈRES.

Pour les ivrognes plutôt.

GUSTAVE.

Je viens de rencontrer à cent pas d'ici M. Lelièvre. (*d'un air d'intelligence.*) M. Lelièvre, huissier.

D'ARGENTIÈRES, *froidement.*

Connais pas.

GUSTAVE.

Moi, je ne connais que cela... vu qu'il poursuit les autres pour mon oncle, et qu'il me poursuit pour les autres. Et savez-vous la singulière proposition qu'il m'a faite.., « M. Sarrazin, » m'a-t-il dit, a un effet de mille écus sur un homme qui a » des ressourses, mais avec lequel la justice perdrait tous ses » droits, à cause d'une rente viagère. »

D'ARGENTIÈRES, *ouvrant de grands yeux.*

Ah! très bien. (*à part*) C'est mon affaire.

GUSTAVE.

« Vous... vous devez quinze cents francs dont votre oncle » ne veut pas entendre parler; mais il consent à perdre la » moitié de sa lettre de change pour obtenir l'autre. »

D'ARGENTIÈRES, *intrigué.*

Eh bien?

GUSTAVE.

« Eh bien, a continué cet estimable M. Lelièvre, pour vous » rendre service à tous deux, je ne vois qu'un moyen... un » moyen extra judiciaire; car les voies légales n'y pourraient » plus rien... (*Souriant.*) Vous êtes un des premiers élèves » de GRISIER... vous avez le jeu brillant... »

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Ah! mon dieu! diable de petit bonhomme!

GUSTAVE.

« Allez trouver le débiteur de votre oncle ; je doute qu'il » résiste à ce dilemme : une délégation de mille écus sur votre » rente, ou bien... » Vous comprenez ?

(*Il fait le geste de se battre à l'épée.*)

D'ARGENTIÈRES.

Supérieurement... (*s'efforçant de rire*) la bourse ou la vie. (*A part.*) Ces gens de loi sont atroces... je ne peux même plus rentrer chez moi.

GUSTAVE, *lisant sur un papier qu'il tire de son gilet.*

Le baron d'Argentières hôtel de Flandres.

D'ARGENTIÈRES, *sans réflexion.*

Oui, rue Sainte-Anne.

GUSTAVE.

Comment, vous savez ?

D'ARGENTIÈRES, *troublé.*

Je sais qu'il y a un hôtel de Flandres rue Sainte-Anne... parbleu ! tout le monde sait cela. Et vous irez ?

GUSTAVE, *riant.*

Parbleu ! cela m'amusera ; et puis c'est une manière indirecte de faire payer mon oncle, sans qu'il s'en doute. C'est drôle, n'e-t-ce pas ?

D'ARGENTIÈRES, *riant avec lui.*

Oui, oui, c'est un bon tour. (*A part.*) Malheureux petit bonhomme !

GUSTAVE.

Ah ! ça, vous ne m'avez pas encore dit...

D'ARGENTIÈRES.

Quoi donc ?

GUSTAVE.

Eh bien, ce que vous me voulez ?

D'ARGENTIÈRES.

Comment, je ne vous l'ai pas dit ? Ah ! c'est bien, c'est bien... ne vous gênez pas...

GUSTAVE, *insistant.*

Non, du tout... je veux savoir... (*tirant sa montre*) déjà une heure !

D'ARGENTIÈRES.

Vous voyez bien, vous êtes pressé.... Mais que regardez-vous donc par là ?

GUSTAVE, *indiquant la gauche.*

Ce jeune homme qui se glisse de ce côté.

D'ARGENTIÈRES.

Oh ! ne faites pas attention, c'est un rendez-vous que j'ai déjà dérangé.

GUSTAVE.

Un rendez-vous !

D'ARGENTIÈRES.

Oui ils étaient ici, en tête-à-tête, avec Mademoiselle...

(*il cherche.*)

GUSTAVE, *furieux.*

Mathilde !... Il se pourrait !...

D'ARGENTIÈRES, *s'apercevant de sa gaucherie.*

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que j'ai fait là ? c'est un rival !

GUSTAVE.

Je vais lui parler... Ça ne se passera pas comme cela.

D'ARGENTIÈRES, *voulant le contenir.*

Jeune homme...

GUSTAVE, *l'entraînant de côté, à gauche.*

Silence, Monsieur... et ne bougez pas.

SCENE XIII.

LES MÊMES, EUGÈNE.

EUGÈNE, *sans voir les deux autres personnages, allant vers la porte à droite.*

Elle ne vient pas !

GUSTAVE, *avec ironie* *.

Oh ! elle ne peut tarder.

EUGÈNE, *surpris.*

Gustave !

GUSTAVE.

A merveille, Monsieur... C'est répondre dignement à la confiance de mon oncle.

EUGÈNE.

Comment ?

GUSTAVE.

Un petit commis qui est toujours fourré au salon.

EUGÈNE, *vivement.*

Apparemment que j'ai le droit d'y paraître.

GUSTAVE, *s'emportant.*

Et moi, je vous le défends, quand Mathilde y sera.

D'ARGENTIÈRES, *voulant les calmer.*

Permettez...

EUGÈNE.

Vous me le défendez ?

---

* Eugène, Gustave, d'Argentières.

GUSTAVE.

Oui, Monsieur.

EUGÈNE.

C'en est trop !

GUSTAVE.

Ou vous aurez affaire à moi.

EUGÈNE.

C'est tout ce que je demande aujourd'hui.

GUSTAVE.

A l'instant.

D'ARGENTIÈRES.

Eh bien ! eh bien ! jeunes gens...

GUSTAVE, *à Eugène.*

Vous avez un témoin?

EUGÈNE, *montrant les bureaux.*

Un de mes camarades... Et le vôtre ?

GUSTAVE, *montrant d'Argentières.*

Le voilà, c'est Monsieur.

D'ARGENTIÈRES, *étonné.*

Moi !

GUSTAVE.

Puisque vous êtes mon ami.

LES DEUX JEUNES GENS.

Marchons !

D'ARGENTIÈRES.

Un moment, un moment. (*A part.*) Et les autres qui m'attendent à la porte.

GUSTAVE, *prenant le chapeau qui est sur un fauteuil, et le lui mettant sur la tête.*

Tenez, voilà votre chapeau, partons.

D'ARGENTIÈRES, *retournant le chapeau, qui ne lui va pas.*

Mais du tout, on me l'a changé au bal.

GUSTAVE, *voulant l'entraîner.*

Venez !

D'ARGENTIÈRES, *avec force.*

Ecoutez-moi, jeune insensé... car j'ai le droit de vous parler ainsi... je suis votre ami... (*A mi-voix.*) Calculez donc, trois duels... 1° Le marquis d'Alcala, la petite Estelle... 2° Le débiteur de votre oncle, l'hôtel de Flandres... Et vous voulez encore... Vous ne pourrez jamais y suffire.

LES DEUX JEUNES GENS.

Je n'écoute rien !

(*D'Argentières passe entr'eux, pour les calmer.*)

ENSEMBLE.

AIR : *C'en est trop, mon honneur* (des Malheurs)

GUSTAVE et EUGÈNE, *l'entraînant.*

Il suffit, à l'instant,
Je punis l'insolence;
Oui, cet affront sanglant,
Mérite un châtiment.
Au rival qui m'offense,
Je ne pardonne pas,
Secondez ma vengeance,
Allons, suivez nos pas.

D'ARGENTIÈRES, *se débattant.*

Ecoutez un instant,
Ah! je tremble d'avance,
Un motif important,
Me retient... un moment.
Eh! messieurs, patience,
Je ne puis faire un pas;
Malgré votre insistance,
Non, non, je n'irai pas.

(*Ils sortent et l'entraînent, pendant qu'il crie et se débat.*)

SCENE XIV.

MARIANNE, *puis* MATHILDE, *puis* Mme SARRAZIN, *arrivant successivement par trois portes différentes.*

MARIANNE, *arrivant par la porte à gauche.*

Eh bon dieu! quels cris! quel tapage!

MATHILDE, *entrant par le fond.*

J'ai cru entendre la voix d'Eugène.

Mme SARRAZIN, *sortant de sa chambre en négligé coquet.*

Que se passe-t-il donc? En vérité, il y a de quoi ébrauler les nerfs les mieux constitués... Voyez donc, Marianne?

MARIANNE, *regardant par la porte du fond.*

C'est une dispute, Madame.

MATHILDE, *tremblante.*

Une dispute!

MARIANNE, *regardant toujours.*

Un inconnu que l'on entraîne.

Mme SARRAZIN, *à elle-même.*

Un inconnu! Dieu! c'est peut-être ce jeune homme qui m'a serré la main au bal, cette nuit; il aura tenté de me revoir... Et si mon Othello l'a surpris...

MARIANNE.

M. Eugène veut le dégager.

MATHILDE.

Eugène !

MARIANNE.

M. Gustave s'y oppose.

MATHILDE, *émue.*

Gustave... Ah ! voilà ce que je craignais... Comment empêcher ?...

D'ARGENTIÈRES, *criant en dehors.*

Fermez la porte ! fermez la porte !

MATHILDE.

La force m'abandonne !

(*Elle tombe inanimée sur un fauteuil, près de la porte du fond.*)

D'AUTRES VOIX, *en dehors.*

Monsieur...

MARIANNE.

Ils vont se battre ;

Mme SARRAZIN, *effrayée.*

Ah! dieux! quelle scène affreuse !

LES VOIX, *criant.*

Sortons !

Mme SARRAZIN, *tombant dans un fauteuil, près de la cheminée.*

Ah! je me meurs!

MARIANNE, *les voyant toutes deux sans mouvement.*

Eh bien ! eh bien... ! Mademoiselle! Madame!... Ah! mon dieu! voilà les jambes qui me manquent aussi.

(*Elle se laisse aller dans un autre fauteuil, en face de madame Sarrazin.*)

SCENE XV.

LES MÊMES, D'ARGENTIÈRES, *tout en désordre.*

D'ARGENTIÈRES, *à lui-même, encore agité.*

Ouf. J'ai perdu mon chapeau, mais heureusement que je n'ai pas perdu la tête... Ce diable de jeune homme, qui m'avait déjà fait passer la porte de la moitié du corps... Et mes chiens couchans qui accouraient, la patte en l'air, et le nez au vent...

MARIANNE, *poussant un soupir.*

Ah !

D'ARGENTIÈRES, *la regardant.*

Hein ?

MATHILDE, *de même.*

Ah!

D'ARGENTIÈRES, *se tournant vers elle.*

Hein?

Mme SARRAZIN, *de même.*

Ah!

D'ARGENTIÈRES.

Hein?... Que vois-je! les trois grâces dans un piteux état.

MATHILDE, *revenant à elle, voit d'Argentières, et court à lui.*

C'est vous, Monsieur?... Ah! parlez de grâce... Que sont-ils devenus? que voulaient-ils?

D'ARGENTIÈRES.

Ce qu'ils voulaient, jeune fille? eh! parbleu! s'égorger comme des bêtes féroces.

MATHILDE.

Un duel!

D'ARGENTIÈRES.

Un duel horrible, dont ils allaient me forcer d'être témoin.

MARIANNE.

Et comment avez-vous fait?

D'ARGENTIÈRES.

Ma foi, je n'en sais rien; une inspiration du ciel. Nous étions déjà sur le pas de la porte... nous allions passer le Rubicon... Soudain, je recule; je crie au concierge: « Fermez la porte! » ne laissez sortir personne!... » Cette action vigoureuse les étonne, ils s'arrêtent; je m'élance, je pousse le verrou, et je les enferme avec moi.

MATHILDE.

Ah! Monsieur, que ne vous dois-je pas?

(*Marianne passe auprès de madame Sarrazin, qui est toujours dans son fauteuil.*)

D'ARGENTIÈRES.

Grâce à mon éloquence, la partie est remise jusqu'au retour de votre père, qui décidera entr eux.

MATHILDE, *soupirant.*

De mon père... Oh! alors mon mariage est encore éloigné.

D'ARGENTIÈRES, *avec bonté.*

Pourquoi donc, mon enfant? il ne faut pas se désespérer... Eh! mon dieu! des pères! il y en a tant.

MATHILDE, *vivement.*

Quoi, Monsieur, vous croyez...

D'ARGENTIÈRES, *lui prenant la main.*

il reviendra, mon enfant, il faut qu'il revienne; je l'ai promis à ces jeunes gens. Ainsi tranquillisez-vous.

MATHILDE, *s'apercevant que madame Sarrasin fait un mouvement.*

Pardon, monsieur, il faut que je vous quitte... je vais gronder Eugène... mais nous nous reverrons ?

D'ARGENTIÈRES, *le doigt sur la bouche.*

AIR : *Vaudeville de la Rente Viagère.* (Courrier de la malle.)

Chut ! quand c'est l'amour,
Qui nous attend, tout, ma chère,
Tout doit se taire ;
Allez, oui j'espère,
Vous voir un père
Au premier jour.

ENSEMBLE.

D'ARGENTIÈRES.

Chut ! quand c'est l'amour, etc.

MATHILDE, *à part..*

Ah ! ce doux retour,
Qu'il me promet... quel mystère,
Je dois me taire,
Mais pourtant j'espère
Un jour prospère
A mon amour.

MARIANNE, *à Mathilde.*

Oui, quand c'est l'amour,
Qui nous attend, tout, ma chère,
Tout doit se taire,
Ce qu'il vient de faire
Vaut bien, j'espère,
Un doux retour.

MATHILDE, *à d'Argentières.*

Nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

(*Elle le regarde avec intérêt ; elle sort avec Marianne par le fond.*)

SCÈNE XVI.

D'ARGENTIERES, Mme SARRAZIN, *qui pendant la fin de la scène s'est ranimée peu à peu* (1).

D'ARGENTIÈRES, *à lui-même.*

Nous nous reverrons... je le voudrais, surtout à l'heure du dîner... car j'éprouve déjà un vague... ce punch m'a

---

* Madame Sarrazin, d'Argentières.

creusé... et je n'ai plus le moindre prétexte. (*Il aperçoit madame Sarrazin.*) Oh! la troisième grâce qui est encore indisposée.

Mme SARRAZIN, *d'un air dolent.*

Je n'entends plus rien; il sera parvenu à s'échapper.

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

C'est la vieille coquette... la tante sentimentale. Ah! quelle idée!.. si je lui faisais la cour... eh! mais... pourquoi pas?.. Encore une branche à laquelle je puis m'accrocher... et elle est solide la branche! C'est cela, logé et nourri aux frais de la princesse.

Mme SARRAZIN.

Cela m'a rendu mes palpitations. (*Apercevant d'Argentières.*) Que vois-je? ô ciel! un étranger, ici... près de moi!

D'ARGENTIÈRES, *la regardant amoureusement.*

Ces beaux yeux se rouvrent donc enfin!

Mme SARRAZIN.

Comment, Monsieur?.. (*à part.*) Ce n'est pas le jeune blond... c'est celui qui faisait semblant de boire du punch pour me regarder à la dérobée... L'imprudent! oser reparaître... Si mon mari... (*Haut, et feignant un grand trouble.*) Monsieur, je suis surprise...

D'ARGENTIERES, *avec mystère.*

Ah! de grâce, Madame, parlez bas.

Mme SARRASIN, *à part.*

Qu'est-ce que je disais?.. (*Haut.*) Monsieur, je ne puis comprendre...

D'ARGENTIÈRES.

Avec quelle impatience j'attendais ce moment!

Mme SARRAZIN, *minaudant.*

Comment! ce n'est donc pas la première fois que nous nous voyons?

D'ARGENTIÈRES, *vivement.*

Oh! non. (*à part.*) Du diable, si je me rappelle...

Mme SARRAZIN, *même jeu*

Je cherche dans quelles soirées.

D'ARGENTIÈRES.

Dans beaucoup, sans doute; car j'y vais très-souvent... Je puis même dire que ma vie n'est qu'une longue soirée que vous embellissez toujours.

SCENE XVII.

LES MÊMES, SARRAZIN, *sortant de son cabinet; avec sa canne et son chapeau.*

SARRAZIN, *à lui-même.*

Voici l'heure de la Bourse... (*apercevant sa femme et d'Argentières.*) Qu'est-ce que je vois là ?.. ma femme et ce Monsieur !

Mme SARRAZIN.

Mais cela ne m'apprend pas...

D'ARGENTIÈRES, *feignant une grande émotion.*

Eh! qu'ai-je besoin de vous apprendre ?..

Mme SARRAZIN.

Ce que vous venez chercher ici.

D'ARGENTIÈRES, *avec un long regard.*

Tu le demandes, Evélina !

Mme SARRAZIN, *reculant.*

Qu'est-ce que c'est ?

SARRAZIN, *se récriant.*

Tu le demandes !..

Mme SARRAZIN.

Dieux ! mon tyran !

D'ARGENTIÈRES.

Allons, le mari à présent !

SARRAZIN *.

Quelle horreur !

Mme SARRAZIN, *troublée.*

Monsieur, monsieur, ne croyez pas... je suis innocente.

SARRAZIN, *furieux.*

Taisez-vous, épouse criminelle. (*à d'Argentières.*) Et vous, Monsieur, c'est donc pour cela que vous vous êtes introduit ici? Vous êtes venu me parler de société, de commandite... je vois quel genre de société vous voudriez établir chez moi... vil séducteur !

D'ARGENTIÈRES, *élevant la voix.*

Monsieur, prenez garde à vos expressions.

Mme SARRASIN, *effrayée.*

O ciel! que va-t-il se passer? (*à son mari.*) Adolphe, au nom de notre amour...

SARRAZIN, *hors de lui.*

Rentrez chez vous, Madame, rentrez, je vous l'ordonne.

---

* Madame Sarrazin, Sarrazin, d'Argentières.

Mme SARRASIN, *rentrant en faisant de grands bras.*

Ah ! Dieux ! j'étouffe... je suffoque... je vais avoir une attaque de nerfs.

SARRAZIN, *la soutenant.*

Plus tard, nous verrons ça dans un autre moment (*appelant*) Marianne.

(*Marianne paraît; il reconduit sa femme jusqu'à la porte de son appartement à droite; Marianne la prend et la fait rentrer avec elle.*)

SCENE XVIII.

SARRAZIN, D'ARGENTIERES.

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Diable ! ça se complique.

SARRAZIN, *à lui-même et s'excitant.*

Il n'y a pas à hésiter... Tu le demandes ! ça n'aurait qu'à se répandre à la Bourse. Mon honneur en hausse, en baisse... coté comme les effets publics. (*Elevant la voix, à d'Argentières qui fait un mouvement.*) Un moment, monsieur, vous ne sortirez pas.

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Tout ce que je peux désirer.

SARRAZIN, *très-haut.*

Monsieur !.. (*à part.*) Il me fait l'effet d'un poltron. (*Haut.*) Monsieur, les choses ont été trop loin.

D'ARGENTIÈRES.

Je puis vous assurer que non.

SARRAZIN.

Ce que j'ai entendu...

D'ARGENTIÈRES.

Une distraction.

SARRAZIN.

Et ce : *Tu le demandes ?*

D'ARGENTIÈRES.

Licence poétique.

SARRAZIN.

Il suffit... sortons, monsieur, sortons.

D'ARGENTIÈRES, *à part, et regardant la fenêtre.*

Allons, voilà que c'est pour mon compte à présent... mais c'est donc une famille de spadassins !.. (*haut.*) Permettez-moi de vous expliquer.

SARRAZIN, *lui prenant la main avec force.*

Nous nous expliquerons sur le terrain.

D'ARGENTIÈRES.

Mais enfin, monsieur... la main sur la conscience... regardez votre femme, et dites-moi s'il est possible... (*à part.*) Dame! je ne puis pas lui en dire davantage.

SARRAZIN, *en colère.*

Je n'écoute rien, suivez-moi.

D'ARGENTIÈRES, *d'un air résolu.*

Je ne bouge pas d'ici.

SARRAZIN, *à part.*

Il a peur... (*haut.*) Je vous ferai plutôt porter dans ma voiture.

D'ARGENTIÈRES, *vivement.*

Dans votre voiture?

SARRAZIN.

Justement les chevaux étaient mis pour me conduire à la Bourse, ils nous conduiront au bois de Boulogne.

D'ARGENTIÈRES, *regardant à la fenêtre.*

Une berline avec des stores; ah! c'est autre chose. (*A part.*) Il serait charmant de passer à la barbe de mes ennemis, et que ce fut mon créancier lui-même..... (*Haut.*) Dès que vous le prenez comme ça, je suis votre homme!.. Marchons.

SARRAZIN, *étonné.*

Hein!... Est-ce qu'il a du courage, à présent?

D'ARGENTIÊRES, *le pressant.*

Allons, allons.

SARRAZIN, *faiblissant.*

Mais vous vouliez m'expliquer...

D'ARGENTIÈRES, *lui prenant la main.*

Nous nous expliquerons sur le terrain.

SARRAZIN, *de même.*

Si c'est une distraction...

D'ARGENTIÈRES.

Du tout, Monsieur, les choses ont été trop loin; et c'est moi maintenant qui veux sortir. (*Il l'arrête.*)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, GUSTAVE *.

GUSTAVE, *à d'Argentières.*

Arrêtez.

* Sarrazin, Gustave, d'Argentières.

D'ARGENTIÈRES, *sans l'écouter.*

Nous avons bien le temps?

GUSTAVE.

Je vous connais enfin, Monsieur. (*D'Argentières s'arrête.*) Je sais qui vous êtes.

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Oh! l'élève de Grisier!

GUSTAVE, *lui montrant un chapeau qu'il tient à la main.*

Et ce nom, dans votre chapeau, que vous avez perdu au milieu de notre dispute. (*Lisant.*) « Le marquis d'Alcala. »

D'ARGENTIÈRES, *étourdi.*

D'Alcala?

GUSTAVE, *avec empressement.*

Vous êtes le marquis...

D'ARGENTIÈRES, *sans y penser.*

Ah! la petite Estelle.

GUSTAVE.

Vous voyez.

SARRAZIN, *à son neveu.*

Mais non, ce n'est pas le marquis; que diable, je le connais. Il était cette nuit au bal... C'est un petit, gros et court.

GUSTAVE.

Alors qui est-ce donc?

SARRAZIN, *d'une voix concentrée.*

Un amoureux de ma femme.

GUSTAVE, *riant.*

Pas possible.

SARRAZIN.

Sans cela, qu'est-ce qu'il ferait chez moi depuis ce matin?

GUSTAVE, *d'un ton résolu.*

Nous allons le savoir. (*a d'Argentières.*) Voyons, Monsieur, vous m'avez dit que vous aviez affaire à mon oncle, le voilà.

SARRAZIN, *de même.*

Vous m'avez dit que vous aviez affaire à mon neveu..... le voilà.

GUSTAVE et SARRAZIN.

Parlez!

D'ARGENTIÈRES, *à part, et perdant la tête.*

Ça leur est bien facile à dire.

GUSTAVE.

Il ne veut pas parler?

SARRAZIN.

Cet homme-là m'est suspect... Allons, Monsieur, hors d'ici, à l'instant!

D'ARGENTIÈRES.

Du tout.

GUSTAVE.

Comment ?

D'ARGENTIÈRES.

Avec la meilleure volonté, je ne peux pas sortir.

SARRAZIN.

Plait-il ?

D'ARGENTIÈRES.

Des raisons majeures...

SARRAZIN.

Ah ! celui-là est violent. S'installer dans ma maison, malgré moi !

AIR : *Fragment du final de Jean de Paris.*

SARRAZIN et GUSTAVE.

Allons, allons, il faut partir !

D'ARGENTIÈRES.

Non, non, je ne peux pas sortir !
Il le faut, bon gré, malgré,
Dans ces lieux je resterai.

SARRAZIN et GUSTAVE.

Ah ! j'étouffe de colère !

GUSTAVE.

C'est trop fort en vérité,

SARRAZIN.

Quel aplomb ! quel entêté !

D'ARGENTIÈRES.

Ah ! calmez cette colère !

SARRAZIN, *furieux.*

Ah ! j'étouffe de colère.

D'ARGENTIERES.

La maison est à mon gré,
Jusqu'au soir j'y resterai.

Ensemble.

SARRAZIN et GUSTAVE.

Allons, allons, il faut partir.

D'ARGENTIERES.

Non, non, je ne veux pas sortir.

SARRAZIN, *à Gustave, qui va à lui.*

Pour éclaircir cette affaire,

Je cours chez le commissaire,
Et je le ramène ici ;
Il saura bien aujourd'hui
Nous débarrasser de lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE XX.

GUSTAVE, D'ARGENTIERES *.

D'ARGENTIERES, *courant çà et là.*

Ah! grands dieux! que vais-je faire?
Évitons le commissaire.
Courant à la fenêtre.)
Mes persécuteurs, je crois,
Ne sont plus là. (*Il regarde*) Si... je vois
Qu'au lieu de deux... ils sont trois.

GUSTAVE, *avec ironie.*

Oui, monsieur le commissaire,
Vous fera parler, j'espère ;
Et si vous le trouvez bon,
Je crois bien que la prison
De vous nous fera raison.

(*Ici Mathilde, Eugene et Marianne paraissent au fond, et écoutent.*)

D'ARGENTIÈRES, *à Gustave avec agitation.*

Jeune homme, ah! qu'allez-vous faire?
Et pourquoi faut-il me taire?
Si vous saviez aujourd'hui
Pourquoi je me trouve ici.

MATHILDE, EUGÈNE et MARIANNE.

Écoutons.

GUSTAVE, *étonné.*

Parlez de grâce!

D'ARGENTIÈRES, *en confidence.*

Je ne suis point à ma place,
Apprenez que dans ces lieux,
Je me cache avec mystère,
Pour sauver d'un piege affreux
Une personne bien chère.
(*Il lève les yeux au ciel d'une manière comique*)

---

* Gustave, d'Argentières.

TOUS, *répétant.*

Pour sauver d'un piége affreux
Une personne bien chère.

(*La musique continue en sourdine jusqu'à l'ensemble.*)

GUSTAVE, *parlant.*

Que dites-vous?

D'ARGENTIÈRES, *avec une vive agitation.*

Oui, jeune homme, je lui suis tendrement atttaché, à cette personne!... Son salut, mon bonheur, mon existence, tout est ici... et m'arracher de cette maison, c'est m'arracher le seul bien qui me reste.

MATHILDE, *bas aux autres.*

Vous l'entendez ?

GUSTAVE, *avec explosion.*

Et qui donc donc êtes-vous?

MATHILDE, *se précipitant dans ses bras.*

Mon père!

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, MATHILDE, EUGÈNE, MARIANNE *.

TOUS.

Son père!

D'ARGENTIÈRES, *stupéfait.*

Moi!

MATHILDE, *vivement.*

Oui, oui, mon cœur me le disait; et votre tendresse vous a trahi.

GUSTAVE.

Qu'entends-je ?

MATHILDE, *tendrement.*

Ce que vous m'avez dit tantôt.

EUGÈNE.

Ce retour annoncé.

MARIANNE.

Votre trouble.

MATHILDE, *le caressant.*

Mon père !

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Son père!..... Au fait, tout comme un autre... C'est une

* Gustave, d'Argentières, Mathilde, Eugène, Marianne.

dernière branche... (*Lui ouvrant ses bras.*) Je n'y résiste plus... Ma fille !

TOUS.

Ah!...

AIR : *Beaux jours de notre enfance.*

ENSEMBLE.

Doux moment ! bien suprême !
Si long-temps attendu,
C'est mon/son père lui-même
Le voilà revenu.

GUSTAVE, *à part.*

Qu'ai-je fait là ?... Le père de Mathilde !

MATHILDE, *s'essuyant les yeux.*

Ah ! que je suis heureuse.

D'ARGENTIÈRES, *à lui-même.*

Pauvre petite.

MARIANNE.

Et moi donc !

GUSTAVE et EUGÈNE, *émus.*

Et moi donc !

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Ils pleurent tous, je crois que je ne puis pas me dispenser. . (*Haut, et tirant son mouchoir.*) Chère enfant, c'est bien toi; tout le portrait de ta mère !... (*à part.*) C'est toujours comme cela. (*Haut.*) Ah ! cette journée efface quarante ans de malheurs.

MATHILDE.

Mais daignez m'expliquer...

TOUS.

Oui, daignez nous expliquer...

D'ARGENTIÈRES, *d'une voix faible.*

Je le voudrais... mais dans cet instant.... l'émotion... le bonheur... et une diète absolue...

MATHILDE.

Vous n'avez pas déjeûné ?

D'ARGENTIÈRES.

Je ne crois pas, ma fille.

MATHILDE.

O ciel ! Eh ! vite, Marianne.

MARIANNE, *sortant.*

Tout de suite, Mam'selle.

GUSTAVE.

Une volaille...

EUGÈNE.

Du Bordeaux... du Madère...

MATHILDE.

C'est à moi de le servir. (*Elle disparaît un moment.*)

GUSTAVE, *lui serrant la main* *.

Quel beau jour!

EUGÈNE, *de même, de l'autre côté.*

Quel bonheur pour nous!

GUSTAVE.

Mais pourquoi ne pas vous nommer?

EUGÈNE.

Pourquoi tous ces détours?

D'ARGENTIÈRES, *gravement.*

Je voulais vous connaître, jeunes gens; vous juger l'un et l'autre... Ne savez-vous pas tout ce que le cœur d'un père renferme de craintes? d'espérances? (*à part.*) Si le déjeûner pouvait arriver.

GUSTAVE et EUGÈNE.

Ah! croyez que mon amour...

D'ARGENTIÈRES.

Tout beau, Messieurs... On n'obtiendra pas ma fille par des cajoleries, il me faut des actions, (*Voyant le dîner que l'on apporte.*) des qualités solides. (*à part.*) Voilà mon affaire.

MATHILDE, *revenant et posant une bouteille sur le guéridon.*

Mettez-vous là.

MARIANNE, *posant un plat.*

Des viandes froides.

EUGÈNE, *approchant une chaise.*

Une chaise.

GUSTAVE.

Non, ce fauteuil.

(*Ils s'empressent tous, débouchent la bouteille, découpent la volaille.*)

D'ARGENTIÈRES, *assis.*

O nature! que tes jouissances sont douces pour l'homme vraiment sensible... et digne d'apprécier tes bienfaits!

AIR : *Vieille Sybille* (de Gustave III).

MATHILDE, *à d'Argentières.*

Ah! quand j'y pense,
Seize ans d'absence!

GUSTAVE, *de même.*

Loin de nous tous
Mon dieu, d'où venez-vous?

MARIANNE.

Est-ce d'Afrique,
Ou d'Amérique?

---

* Gustave, d'Argentières, Eugène.

TOUS, *le pressant*

Parlez, parlez, allons, répondez-nous...

D'ARGENTIÈRES, *se dégageant.*

Plus tard... ce soir... je vous en prie,
On ne peut, je crois,
Tout faire à la fois.
Je n'écoute rien; fille chérie,
Rien, excepté
Ma paternité.

(*Tendant son verre.*)

De ce Bordeaux,
Versez à flots:
Pour un gourmet,
Dieux! quel bouquet!
Mais seul je bois,
Ah! qu'à ma voix,
Chacun ici
Réponde aussi.

TOUS.

Oui, fêtons, fêtons un si beau jour,
Il faut boire et chanter son retour.

ENSEMBLE.

LES JEUNES GENS.

Allons, buvons,
Amis, chantons
Ce jour si doux
Pour nous tous.
Il est charmant,
Et bon vivant,
Pour mon hymen
C'est divin!

D'ARGENTIÈRES.

Allons, buvons,
Enfans, chantons
Ce jour si doux
Pour nous tous.
Mets succulens,
Vins excellens...
Ah! ce festin
Est divin!

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, SARRAZIN, *revenant.*

SARRAZIN.

Là! le commissaire est prévenu, et l'on va s'emparer... (*Il aperçoit d'Argentières à table et les autres personnages qui l'accablent de soins.*) Qu'est-ce que je vois là?

MATHILDE.

Ah! Monsieur, venez vite... venez partager notre bonheur.

SARRAZIN.

Comment?

MARIANNE.

Vous ne devinez pas?

LES DEUX JEUNES GENS.

C'est lui.

MATHILDE.

C'est mon père.

SARRAZIN, *frappé.*

Son père!

D'ARGENTIÈRES, *gravement.*

Oui, Monsieur; qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire?

SARRAZIN, *à part.*

Son père!.. par exemple, celui-là est trop fort... et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de le confondre...

D'ARGENTIÈRES, *avec aplomb et buvant.*

Qu'avez-vous à dire, Monsieur?

SARRAZIN.

Je dis, Monsieur qu'il n'y a qu'une petite difficulté...

TOUS.

Et laquelle?

SARRAZIN, *avec explosion.*

C'est que c'est moi qui suis son père!

D'ARGENTIÈRES, *posant son verre.*

Hein!

TOUS.

Vous!

D'ARGENTIÈRES.

Ah! quelle tuile!

MATHILDE.

Quoi! Monsieur...

D'ARGENTIÈRES, *à Mathilde.*

Oui, mon enfant... (*A mi-voix.*) Calme-toi; tu seras heu-

reuse, je te le promets... Je n'ai fait mystère de ta naissance, qu'à cause de ma folle de femme, qui aurait pu en prendre pied... Et puis ça pouvait se répandre.

D'ARGENTIÈRES, *à part, en se levant.*

Ça allait si bien.... De quoi diable se mêle-t-il d'être son père?

SARRAZIN, *à d'Argentières.*

Eh bien! Monsieur?

TOUS.

Eh bien! Monsieur?

D'ARGENTIÈRES, *troublé.*

Eh bien! eh bien! Monsieur, que voulez-vous que je vous dise?.. Je me suis trompé... Tous les jours on se croit le père de quelqu'un, et pas du tout, c'est un autre.

SARRAZIN, *furieux.*

Ah! l'effronté!

GUSTAVE.

Se jouer de nous!

SARRAZIN.

Mais qu'est-ce que c'est donc que cet homme là?... Il y a là quelque machination diabolique. (*Il saute sur un cordon de sonnette, et le tire avec violence.*) Holà! à moi tous mes gens!

MARIANNE, *effrayée, sonnant aussi de l'autre côté.*

Guillaume! Victor! Pascal!

MATHILDE, *de même,*

Venez vîte!

D'ARGENTIÈRES, *éperdu.*

Allons, une émeute intérieure... une révolution... à domicile!

SCENE XXIII.

LES MÊMES, Mme SARRAZIN, *sortant de chez elle*, GUILLAUME, VICTOR, UN COCHER, UN AUTRE DOMESTIQUE, *puis* LE PORTIER, *accourant successivement.*

GUILLAUME, *entrant le premier.*

Voilà.

SARRAZIN.

Eh bien! ce commissaire de police?

GUILLAUME.

Monsieur, il est retenu pour un vol, qui s'est commis cette nuit au n° 14. (*D'Argentières se remet.*)

TOUS, *accourant à leur tour.*

Eh! bon dieu! qu'y a-t-il donc?

Mme SARRAZIN, *voyant d'Argentières.*

Encore cet étranger !

SARRAZIN, *à ses gens.*

Connaissez-vous Monsieur ? Comment est-il entré ici ? Depuis quand y est il ?

VICTOR.

Depuis ce matin.

GUILLAUME.

Depuis hier soir.

SARRAZIN.

Il a passé la nuit chez moi ?

EUGÈNE.

Sans être connu.

GUSTAVE.

C'st un intrigant.

MARIANNE.

Un imposteur.

SARRAZIN.

Ah ! mon dieu ! ce qu'on vient de me dire au n° 14.

GUILLAUME.

C'est peut être le voleur.

D'ARGENTIÈRES.

Oh !

LE PORTIER, *qui a entendu les derniers mots* *.

Pis que ça, Monsieur... C'est un mouchard(1) !

D'ARGENTIÈRES.

Ah !

TOUS, *reculant.*

Un mouchard !

LE PORTIER.

Oui, Monsieur... Il y a en bas des gens de mauvaise mine, ses camarades, qui sont venus le demander plusieurs fois.

D'ARGENTIÈRES, *à part, avec fureur*

Ce sont mes scélérats !

SARRAZIN, *à son neveu.*

Voilà à quoi vous m'exposez, avec vos opinions extravagantes.

GUSTAVE, *furieux.*

Un mouchard ici !... Ce n'est plus par la porte qu'il sortira !

EUGÈNE, *de même.*

C'est par la fenêtre.

D'ARGENTIÈRES, *criant.*

Un moment, un moment.... Je demande la parole pour un

---

* D'Argentières, madame Sarrazin, Victor, le portier, Sarrazin, Guillaume, Gustave, Mathilde, Eugène, Marianne.

(1) Remplacer, si l'on veut, par : *observateur.*

ait personnel..... Je vais tout vous dire, vous saurez qui je suis!

TOUS.

Ah!

D'ARGENTIÈRES, *à part, regardant la fenêtre et la pendule.*

Dieux! faire naufrage au port! quand le jour baisse, quand il n'y a plus que dix minutes.

SARRAZIN, *s'avançant vers lui.*

Eh bien?

D'ARGENTIÈRES, *à part.*

Je n'ai que ce moyen. (*Haut.*) Messieurs, vous saurez donc que... (*Se laissant aller dans les bras de Sarrazin, comme s'il se trouvait mal.*) Ah!...

SARRAZIN, *le soutenant à peine.*

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est?

Mme SARRAZIN.

Il se trouve mal.

SARRAZIN

Il m'écrase.

Mme SARRAZIN.

Une chaise. (*On l'asseoit.*)

D'ARGENTIÈRES, *d'une voix faible, après un long temps.*

Pardon... Tant de secousses successives...

SARRAZIN.

C'est très-bien... Mais vous nous avez promis...

D'ARGENTIÈRES, *de même.*

Vous saurez tout... Ma position... mes malheurs... ma vie entière... mais donnez-moi le temps. (*A part, regardant la fenêtre.*) Ça baisse, ça baisse, allongeons la tirade. (*Haut.*) Vous connaissez les dangers d'une jeunessse fougueuse... vous surtout, M. Sarrazin, qui...

SARRAZIN, *bas, et montrant sa femme.*

Chut.

D'ARGENTIÈRES.

Dans votre temps vous avez fait des vôtres, à ce qu'il paraît.

SARRAZIN, *bas.*

Taisez-vous donc.

D'ARGENTIÈRES.

C'est juste... (*Reprenant.*) Vous savez combien l'argent est rare. (*A Gustave.*) Vous surtout, jeune homme...

GUSTAVE.

Chut.

D'ARGENTIÈRES.

Qui avez des lettres de change...

GUSTAVE.

Chut donc...

D'ARGENTIÈRES.

De tous les côtés.

GUSTAVE, *bas*.

Il n'est pas question de moi.

D'ARGENTIÈRES.

C'est juste... (*Reprenant*.) Eh! mais vous n'ignorez pas que l'amour entraîne souvent à des démarches bien inconsidérées...

Mme SARRAZIN, MATHILDE et EUGÈNE.

Monsieur...

D'ARGENTIÈRES.

C'est juste, pardon..... (*Elevant la voix*.) Eh bien! voilà mon histoire.

TOUS.

Quoi?

SARRAZIN.

Vous ne nous avez rien dit.

D'ARGENTIÈRES.

C'est pourtant bien clair... Je vais recommencer... Figurez-vous un homme.... (*En ce moment on entend sonner cinq heures dans l'éloignement, et Guillaume apporte des lumières. — D'Argentières écoutant*.) Attendez... Qu'est-ce que c'est que ça?

MARIANNE.

Cinq heures qui sonnent à la paroisse.

D'ARGENTIÈRES, *sautant en l'air, et bousculant tout le monde*.

Cinq heures!... Vivat!... La France est sauvée!

TOUS, *étonnés*.

Comment?

D'ARGENTIÈRES, *courant à la fenêtre*.

Je me moque de vous!.. voilà la nuit... Je puis me montrer au grand jour.

SARRAZIN, *reculant de frayeur*.

Ah, mon dieu! c'était un signal! c'est un conspirateur!

SCÈNE XXV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, M. LELIÈVRE, *qui a entendu les derniers mots* *.

LELIÈVRE, *riant*.

Eh non! c'est votre débiteur... le baron d'Argentières.

TOUS.

Le baron!

GUSTAVE.

Hôtel de Flandres?

D'ARGENTIÈRES, *le saluant*.

Rue Sainte-Anne.

---

* Gustave, Madame Sarrasin, Lelièvre, d'Argentières, Sarrasin, Eugène, Mathilde, les domestiques derrière.

LELIÈVRE.

Que des gardes du commerce guettaient à votre porte depuis ce matin.

SARRAZIN, *frappant du pied.*

Là ! J'ai été au moment d'en avoir l'idée. (*à Lelièvre.*) C'est égal; je ne lâche pas, que ma lettre de change...

LELIÈVRE.

Eh bien! lâchez-le; car vous êtes payé.

D'ARGENTIÈRES.

Moi, j'ai payé... C'est bien invraisemblable.

SARRAZIN.

Je suis payé?

LELIÈVRE.

De moitié... Vous vous rappelez nos conditions?

SARRAZIN.

Oh! j'accepte encore.

D'ARGENTIÈRES, *montrant Gustave.*

C'est-à-dire que l'autre moitié a remboursé l'effet de Monsieur... Je connais le marché... Mais qui diable a pu donner mille écus pour moi?

LELIÈVRE.

Votre oncle.

D'ARGENTIÈRES.

Mon oncle!... Ah! mon dieu! il est donc bien bas, le pauvre cher homme.

LELIÈVRE.

Mais non...

D'ARGENTIÈRES.

C'est égal, après un pareil trait, il n'ira pas loin. (*Élevant les yeux au ciel.*) O soleil! nous pourrons donc bientôt nous lever ensemble?

GUILLAUME, *la serviette sous le bras.*

Monsieur est servi.

SARRAZIN.

Vous dînez avec nous, Lelièvre?

GUSTAVE, *à d'Argentières, en riant.*

Et si celui avec qui je voulais me battre tout-à-l'heure, voulait aussi nous faire cet honneur?

D'ARGENTIÈRES, *souriant.*

Désolé..... On m'attend chez le duc de Villarçay... de là, aux Bouffes, dans la loge de la marquise... ensuite au bal de la comtesse... Voilà ma vie qui commence. (*au Portier.*) Faites-moi avancer une voiture, mon cher. (*à Sarrazin.*) Ah çà, monsieur Sarrazin, vous ne m'en voulez pas?

SARRAZIN, *d'un air équivoque.*

Hum! Monsieur... Enfin vous vous êtes moqué de moi; et ça n'aurait qu'à se répandre...

D'ARGENTIÈRES.

Soyez tranquille, je ne vais jamais à la Bourse.

SARRAZIN.

Vrai?

D'ARGENTIÈRES.

En plein jour, ce sont des heures indues pour moi... D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? je n'ai passé que quelques instans ici, et vous êtes tous heureux. (*à Sarrazin.*) Je vous ai guéri de vos soupçons jaloux. (*à madame Sarrazin.*) J'aï rétabli l'harmonie dans votre ménage. (*à Mathilde.*) Je vous ai fait retrouver votre père. (*à Gustave.*) Votre lettre de change est payée. (*à Eugène.*) Vous épousez celle que vous aimez. (*à tous.*) Et vous avez la satisfaction d'avoir sauvé un galant homme, qui devient votre ami... et qui vous offre de vous rendre votre dîner demain, au café de Paris, où il jouit d'un crédit illimité; depuis six heures du soir, jusqu'au lever du soleil.

TOUS, *gaîment.*

Accepté!

LE PORTIER, *revenant.*

Monsieur, la citadine est en bas.

D'ARGENTIÈRES.

Ah! bien...

CHŒUR FINAL.

AIR : *Allons, mettons-nous en voyage* (Joconde).

Allons, quittons cette demeure,
Il faut quitter cette demeure,
Enfin au gré de mes / ses désirs,
Pour moi je vois revenir l'heure,
Pour lui maintenant voici l'heure,
Et du bonheur et des plaisirs,

D'ARGENTIÈRES, *au public.*

Air des Frères de Lait.

Venez me voir... c'est le mot qui couronne
Nos derniers vœux, on vous le dit partout;
Moi, par malheur, je ne reçois personne,
Pour la retraite on sait quel est mon goût:
A vous revoir pourtant je tiens beaucoup.
Comment donc faire?... Eh! mais parbleu sans phrase *,
Si vous vouliez le soir me rencontrer,
Vous savez tous que l'on vient au Gymnase **,
A l'heure où je puis me montrer.

FIN.

* Eh! parbleu!... sans obstacle,

** Au spectacle.

ALI-BABA,

OPÉRA.

Paroles de **MM. Scribe** et **Melesville.**

Musique de **M. L. Cherubini.**

Ballets de **M. Coraly.**

Décors de **MM. Ciceri, Filastre** et **Cambon.**

ALI-BABA

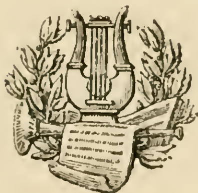
OU

LES QUARANTE VOLEURS

Opéra en quatre actes

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE,
LE 22 JUILLET 1833.



PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR.

1833

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
rue de Verneuil, n. 4.

Chant.



PROLOGUE.

VOLEURS.

Tous les artistes (hommes) des chœurs.

ACTE PREMIER.

ESCLAVES ET AMIS D'ALI-BABA.

Tous les artistes des chœurs.

ACTE II.

ESCLAVES.

MM. Trévaux, Laussel, Dauger, Moneron, Bernoux, Clavé, Laisseman, Laforge, Charpentier, Laty, Ménard, Saint-Denis, Bégrez, Guignot, Hens, Guyon, Bouvenne, Beaucourt, Goyon, Popé, Forgues.

HOMMES DU PEUPLE.

MM. Vaillant, Picardat, Gontier, Damoreau père, Damoreau fils, César, Tardif, Cognez, Colona, Ducauroy, Roger, Godfroy, Berdoulet, Doutreleau, Emery 1er, Émery 2e, Douvry, Georget, Boucher.

ESCLAVES D'ALI-BABA.

Mmes Laurent, Othman, Lorotte, Villers, Mathilde, Pauline.

FEMMES DU PEUPLE.

Mmes Sèvres, Augusta, Barbier, Gosselin, Blangi, Fillette, Dasrodes, Thuillard, Méry, Proche, Forget, Grosneau, Bouvenne, Menard, Dussart, Bataillard, F. Prévot, Bolard, Ingrand, Baron, Fitzjames.

ACTE III.

LES VOLEURS.

Tous les artistes (hommes) des chœurs.

ACTE IV.

ESCLAVES ET HOMMES DU PEUPLE.

Tous les artistes des chœurs

Danse.

ACTE III.

BAYADÈRES.

Mmes Noblet, Dupont, Julia, Duvernay, Leroux.

Corps de ballet.

Mmes Marivain, Delacquit, Ropiquet, Danse, Bassompière, Coupotte, Lebeau, Maisonneuve, Albertine, Guichard, Keppler, Julia, Colson, Cellarius, Robin, Lemonnier, Blangi, Leclerc, Pujol, Guillemain, Zélie, Aimée, Fitzjames, Paulin.

ESCLAVES.

M. Perrot.

MM. Saxoni, Mabille, Mignot, Coralli, Émile, Monet, Hazard, Keffer, Josset, L. Petit, Cornet, Scio, Châtillon, Mérante, Cellarius.

ACTE IV.

BAYADÈRES.

Mmes Legallois, Leroux, Duvernay, Fitzjames, Varin, Roland, Aline, Besnard, Vagon.

Corps de ballet.

Mmes Marivain, Delacquit, Ropiquet, Danse, Bassompierre, Coupotte, Lebeau, Maisonneuve, Albertine, Guichard, Keppler, Julia, Colson, Célarius, Robin, Lemonnier, Blangi, Leclerc, Pujol, Guillemain, Zélie, Aimée, Fitzjames, Paulin.

DOUANIERS.

MM. Coralli, Kaifer, Monnet, L. Petit, Hazard, Mignot.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALI-BABA, riche négociant d'Ispahan.	MM. LEVASSEUR.
NADIR...........................	AD. NOURRIT.
OURS-KAN, chef des voleurs........	DABADIE.
ABOUL-ASSAN, chef de la douane...	PRÉVOST.
CALAF, trésorier des voleurs........	MASSOL.
THAMAR, lieutenant d'Ours-Kan....	DÉRIVIS.
PHAOR, esclave d'Ali-Baba.........	FERD. PRÉVOST.
UN ESCLAVE d'Ali-Baba..............	POUILLEY.
DÉLIE, fille d'Ali-Baba.............	Mmes DAMOREAU.
MORGIANE, esclave de Délie.......	FALCON.

VOLEURS.

ESCLAVES d'Ali-Baba.

HOMMES et FEMMES DU PEUPLE.

SOLDATS de la suite d'Aboul-Assan.

L'action se passe à Ispahan et dans les environs.

Ali-Baba,

OPÉRA.

PROLOGUE.

Un site sauvage au milieu d'une forêt d'Asie. A gauche du spectateur, une masse de rochers surmontés d'arbustes et environnés de broussailles. A droite, une fontaine entourée de verdure. Au fond, une colline coupée par des sentiers tortueux pratiqués au milieu des palmiers. La scène n'est éclairée que par la lune qui disparaît quelquefois sous les nuages.

SCÈNE PREMIÈRE.

NADIR, seul.

(Il entre comme un homme au désespoir, regarde avec douleur le côté par lequel il est venu et s'appuie contre un morceau de rocher.)

RÉCITATIF.

C'en est donc fait!... plus d'espérance!...
O ma Délie!... il faut fuir ta présence!...
D'Ispahan désormais
Me voilà banni pour jamais!...
Rien n'a pu désarmer ton père!
Pour mériter ta main, il me fallait de l'or...
Et pour en obtenir, sur la rive étrangère,

J'ai tenté la fortune et défié la mort!..
Mais le ciel, sourd à ma prière,
Ne m'a laissé que ma misère
Et mon amour!...

(amèrement.)

Et lorsqu'auprès de toi
J'accours pour réclamer ta foi...
L'avare Ali m'arrache ce que j'aime...
Au riche Aboul-Hassan il te livre lui-même...
Et m'enlève jusqu'à l'espoir,

(d'une voix déchirante.)

O mon seul bien, de jamais te revoir!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

C'est de toi, ma Délie,
Que dépendait mon sort;
Ta vue était ma vie,
Ton absence est la mort!
Dieu puissant, Dieu suprême,
Qui voyez ma douleur,
Rendez-moi ce que j'aime,
Rendez-moi le bonheur!

DEUXIÈME COUPLET.

Pour calmer ma souffrance,
Que ferait désormais
Cette vaine opulence,
Objet de mes souhaits!....
Dieu puissant, tes promesses
Avaient séduit mon cœur!...
Ne veux plus de richesses,
Mais rends-moi le bonheur!

(avec force.)

De l'or!... de l'or!... pour l'obtenir!...
Et je n'ai rien!... il me faut donc mourir!...
Mais avant qu'à ma foi l'on arrache Délie,
De mon rival j'aurai la vie!...
Et cet hymen!...

(s'arrêtant et prêtant l'oreille.)

Qu'ai-je entendu?
Sur ce roc... quelqu'un a paru...

(regardant avec précaution.)

A travers ces routes obscures...
Oui... j'ai cru voir... quelles sombres figures!..
Seraient-ce ces hardis brigands,
L'effroi de nos pays et surtout des marchands?...

(portant la main à son poignard.)

D'un voyageur qui retourne à la ville,
Ils guettent peut-être les pas...
A quelque malheureux si je puis être utile,
Ah! d'un instant encor différons mon trépas!...

(Il se cache derrière la fontaine à droite, au milieu des broussailles; Ours-Kan, Calaf et Thamar descendent la montagne du fond.)

SCÈNE II.

OURS-KAN, CALAF, THAMAR, NADIR, caché.

OURS-KAN, à Thamar.

On voit enfin du haut de cette roche
Leur caravane qui s'approche!...
Avant que le soleil éclaire nos coteaux,
Il faut nous emparer de cette riche proie
Que le prophète nous envoie!...

J'ai vu paraître au loin des coursiers, des chameaux...
Voici l'instant...

THAMAR.

Oui, capitaine.

OURS-KAN.

Avertis tous nos compagnons!

NADIR, à part.

Que dit-il?... écoutons!...

(suivant Thamar des yeux et le voyant s'approcher du rocher.)

Je respire à peine...

THAMAR, à haute voix et s'adressant au rocher.

Sésame!... Sésame!... ouvre-toi!...

(Un des rochers se lève et laisse voir l'entrée d'un escalier taillé dans la pierre et qui descend au fond de la caverne; Thamar y entre.)

NADIR, à part.

O merveille soudaine!...
A mes regards je n'ose ajouter foi!...

OURS-KAN, à Calaf.

Oui, la capture est importante,
Et mérite tous nos efforts...
Cette caravane brillante
Va bientôt doubler nos trésors!...

(Bruit sourd; les voleurs sortent de la caverne mystérieusement et sans bruit; Thamar sort le dernier.)

NADIR, à part, les observant.

Ce sont bien eux... leur retraite effrayante...
Et ce rocher... ce talisman secret!
Ils vont partir... quel est donc leur projet?...
Oui... ce sont eux!... ils sont quarante!...

OURS-KAN, aux voleurs qui sont placés devant lui et à voix basse.

Allons, mes amis... suivez-moi...

L'heure s'avance...
Mais du silence !...
De la prudence !...

CHOEUR, à voix basse.

Oui, du silence,
De la prudence,
Comptez sur moi!...

THAMAR, près du rocher.

Sésame!... ferme-toi...

(Le rocher tombe.)

NADIR, à part.

Encor!

OURS-KAN, à ses gens.

Venez!

CHOEUR, à mi-voix en s'éloignant.

Suivons ses pas,
Parlons plus bas!...
Partons sans bruit,
Dans le silence
Et dans la nuit...
L'espoir nous suit,
Et la prudence
Nous conduit.
Parlons plus bas,
Doublons le pas...

(Ours-Kan s'est mis à leur tête, Thamar marche le dernier. Ils disparaissent à travers les palmiers.)

NADIR, seul et encore ému.

Qu'ai-je vu? quel mystère!...

(après s'être assuré que les voleurs sont déjà loin.)

Essayons!

(Il s'approche du rocher.)

Sésame!... ouvre-toi!...

(Le rocher s'ouvre.)

Ciel!... ce n'est point une chimère!...

(à genoux et les mains levées au ciel.)

Délie!... quel espoir!... ô mon Dieu!... guide-moi!...

(La toile tombe.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE I.

Un salon du palais d'Ali-Baba à Ispahan. — Portes au fond; portes latérales fermées par de riches draperies.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALI-BABA, DÉLIE, JEUNES FILLES et ESCLAVES, à qui Ali-Baba donne des ordres. Groupe à gauche qui achève la toilette de Délie.

INTRODUCTION.

ENSEMBLE.

ALI-BABA.

Ah! quel bonheur! ah! quelle ivresse!
L'unique objet de ma tendresse,
Ma fille enfin va s'établir!
J'en mourrai, je crois, de plaisir!

DÉLIE.

O jour de deuil et de tristesse!
O toi, l'objet de ma tendresse,
De mon cœur je dois te bannir;
A mon père il faut obéir!

JEUNES FILLES.

Ah! quel bonheur! ah! quelle ivresse!
C'est l'hymen de notre maîtresse:
Mettons nos soins à l'embellir,
Pour nous c'est un jour de plaisir!

ESCLAVES.

Ah! quel bonheur! ah! quelle ivresse!
Pour l'hymen de notre maîtresse
Amis, il faut nous divertir!
Pour nous c'est un jour de plaisir!

(Délie sort du groupe de ses femmes.)

ALI-BABA, à Délie.

Ah! sa toilette est donc finie!

(allant à elle et la prenant par la main.)

Voyez que ma fille est jolie!...

DÉLIE, à part.

C'en est donc fait, ô mortelles douleurs!...

ALI-BABA.

Mais qu'as-tu donc!... parle!.. pourquoi ces pleurs?
Quoique marchand, je suis sensible!
Ma fille est mon plus cher trésor,
Et je l'aime, s'il est possible,
Je l'aime encor plus que mon or.
Qui cause tes chagrins?

DÉLIE.

Cet hymen m'est horrible!

ALI-BABA.

Et pourquoi donc?

DÉLIE.

Hélas!
Ne le devinez-vous pas?

ROMANCE.

Fidèle ami de mon enfance,
Nadir dès long-temps m'adorait;
Heureux de ma seule présence,
A chaque instant il me disait :
O ma Délie,
Ma seule amie.
Jusqu'à mon dernier jour,
Pour toi, ma belle,
Mon cœur fidèle
Battra d'amour.

DEUXIÈME COUPLET.

Sans autre bien que sa tendresse,
Pour vous plaire il fallait de l'or,
Et pour acquérir la richesse
Il partit, me disant encor :
Adieu, Délie,
Ma seule amie,
Jusqu'au jour du retour...

Pour toi, ma belle,
Mon cœur fidèle
Battra d'amour.

ALI-BABA.

La pauvre enfant, elle me désespère!

DÉLIE.

Prenez pitié de mon destin.

ALI-BABA.

Qu'il est cruel d'être bon père!

DÉLIE.

Vous cédez à mes vœux, vous rompez cet hymen?

ALI-BABA.

Je le voudrais, mais comment faire?

DÉLIE.

Il s'attendrit.

ALI-BABA, prêt à céder.

Eh bien!

(regardant le coffre et y courant.)

Dieu! que vois-je d'ici?
La dot que j'ai reçue... Ah! j'en suis ébloui.

(à Délie, en lui montrant son or.)

Va, tu seras heureuse avec un tel mari.

ENSEMBLE.

ALI-BABA.	DÉLIE, à part.
Ah! quel bonheur! ah! quelle ivresse!	O jour de deuil et de tristesse!
L'unique objet, etc., etc.	O toi, l'objet, etc., etc.

ESCLAVES ET JEUNES FILLES.

Ah! quel bonheur! ah! quelle ivresse!
Pour l'hymen de notre maîtresse,
Amis, il faut nous divertir;
Pour nous c'est un jour de plaisir!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MORGIANE.

MORGIANE.

Seigneur Ali-Baba!

ALI-BABA.

Que viens-tu nous apprendre?

MORGIANE.

Un étranger...

ALI-BABA.

Je ne veux pas le voir.

MORGIANE.

Demande à vous parler...

ALI-BABA.

Je ne veux rien entendre.

MORGIANE.

Ni lui non plus, jusqu'à ce soir
Il restera là, devant votre porte.

DÉLIE.

Que peut-il nous vouloir?

MORGIANE.

Il a déjà lui-même, et d'un ton absolu,
Renvoyé le cortége...

ALI-BABA.

O ciel! que me dis-tu?

MORGIANE.

Et de plus il prétend que nul d'ici ne sorte,
Avant qu'il vous ait vu!...

ALI-BABA.

Quel est-il donc, pour agir de la sorte?

D'un pareil insolent je saurai me venger!

(Il va pour sortir; on entend en dehors l'air déjà chanté dans la première scène.)

DÉLIE, bas, à Morgiane.

Qu'entends-je? ô ciel!... c'est Nadir...

MORGIANE, bas.

C'est lui-même.

DÉLIE, bas.

Heureux moment!... bonheur suprême...

MORGIANE, bas.

Ah! cachez bien ce trouble extrême.

DÉLIE, bas.

Il revient pour me protéger.

MORGIANE, bas.

Cachez ce trouble extrême.

ALI-BABA.

Quelle est donc cette audace extrême?
Voudrait-on encor m'outrager?...

(Il fait un pas pour donner un ordre.)

DÉLIE, l'arrêtant.

Je vous demande ici, comme faveur extrême,
De recevoir cet étranger...

ALI-BABA.

Eh! quoi, tu veux... D'une fille que j'aime
Je respecte les moindres vœux...

(regardant sa fille et à part.)

ENSEMBLE.

ALI-BABA.

Quel est donc ce mystère,
Quel trouble dans ses yeux?
Quel est ce téméraire?
Qui l'amène en ces lieux?

DÉLIE, ESCLAVES, JEUNES FILLES.

Quel est donc le mystère
Qui règne dans ces lieux?
Le trouble et la colère
Se peignent dans ses yeux!

(Sur un signe d'Ali-Baba, Délie et Morgiane sortent d'un côté, les esclaves et les jeunes filles de l'autre ; tandis que Nadir entre par le fond, enveloppé dans un manteau.)

ENSEMBLE.

ALI-BABA, à part.

Ah ! de cette insolence
Je punirai l'auteur!
Je sens que sa présence
Va doubler ma fureur !

DÉLIE *et* MORGIANE.

Une douce espérance
A fait battre mon cœur,
Et sa seule présence
Me / Nous rendra le bonheur !

ESCLAVES *et* JEUNES FILLES.

Mais de cette insolence
Il punira l'auteur!
Évitons sa présence,
Évitons sa fureur !

SCÈNE III.

ALI-BABA, NADIR.

ALI-BABA.

Étranger, que veux-tu ?... Dieu ! c'est Nadir...

NADIR, qui a ouvert son manteau.

Lui-même !
Qui de ces lieux hier banni par toi...

ALI-BABA.

Ose encor revenir près de celle qu'il aime ?

NADIR.

Je fais plus, et je viens te demander sa foi.

ALI-BABA.

Par Allah ! quelle audace !...

NADIR.

Eh ! pour être ton gendre,
Quels titres faut-il donc ?... qu'exiges-tu ?...

ALI-BABA.

De l'or!

NADIR.

Et si je t'en donnais?...

ALI-BABA, d'un air de mépris.

Toi!... que viens-je d'entendre?
Autant qu'Aboul-Hassan?...

NADIR.

Et deux fois plus encor.

ALI-BABA.

Pour m'abuser la ruse est inutile,
Hassan a ma parole!... Et puis il m'a promis
Quatre cents bourses d'or...

NADIR.

Moi je t'en donne mille.

ALI-BABA.

Où sont-elles?...

NADIR.

Chez toi!

ALI-BABA.

Je ne sais où j'en suis!...

(le regardant.)

Ce ton plein d'assurance et ces humbles habits...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MORGIANE, accourant.

MORGIANE.

AIR.

Dieux! que c'est beau!
Quel spectacle nouveau!...
J'en suis encore émue,

Jamais un tel tableau
Ne s'offrit à ma vue;
Dieux! que c'est beau!...

ALI-BABA.

Mais qu'est-ce donc?...

MORGIANE, continuant.

C'est un cortége magnifique...
Des esclaves, de la musique...
Entendez-vous!... c'est ravissant!...
Les plus beaux chameaux d'Arabie...
Et des coursiers de Tartarie,
Ecoutez le hennissement.
Tout s'arrête sur leur passage;
Dans notre cour c'est un tapage...

ALI-BABA.

Et de qui donc vient tout cela?...

MORGIANE.

C'est de Nadir... oui, tout cela,
Est pour le noble Ali-Baba!

ALI-BABA, la main sur son cœur.

Ah!

MORGIANE.

Ah! ah! que c'est beau!
Quel spectacle nouveau!
J'en suis encore émue...
Jamais un tel tableau
Ne s'offrit à ma vue...
Dieux! que c'est beau!

Et quels présens
Eblouissans!
Un palanquin étincelant
D'or et d'argent,
Les pierreries
Les mieux choisies,

Des vases pleins
De rubis fins!

ALI-BABA.

Cela vaut bien, je gage,
Trois cent mille sequins!

MORGIANE.

Bon!... deux fois davantage!

ALI-BABA.

Ah!...

MORGIANE.

Ah!... ah! que c'est beau!
Quel spectacle nouveau!
J'en suis encore émue.
Jamais un tel tableau
Ne s'offrit à ma vue.
Dieux!... que c'est beau!

(Des esclaves entrent chargés de présens, d'étoffes, de coffres pleins d'or. Un palanquin très riche paraît au fond.)

ALI-BABA.

Et ces présens?

MORGIANE.

Ils vont paraître.

ALI-BABA.

En ces lieux?

MORGIANE.

Oui...

ALI-BABA.

Vraiment!

MORGIANE.

Les voici.

ALI-BABA, courant à Nadir.

Et c'est toi...

MORGIANE.

C'est lui!

TOUS.

Les voici!... les voici!
Célébrons aujourd'hui
L'amour de notre maître
Et le bonheur du noble Ali.

ENSEMBLE.

CHOEUR.

Ah! quel tableau!
Dans un jour aussi beau,
L'hymen de notre maître
Nous promet un bonheur nouveau!

MORGIANE, les admirant.

Ah! que c'est beau!
Quel spectacle nouveau!
Dès qu'on les voit paraître
Chacun s'écrie: Ah! que c'est beau!

(Les esclaves entrent chez Ali-Baba.)

ALI-BABA, regardant Nadir.

Ah! quel choix glorieux pour moi, pour ma famille!
A la fois tant d'amour, tant d'or et de vertus!
(l'embrassant.)
Sois l'époux de Délie!
(poussant un cri.)
Ah! je n'y pensais plus!
Mon autre gendre, à qui j'avais promis ma fille...

MORGIANE.

Aboul-Hassan!...

NADIR.

Qu'importe?

ALI-BABA.

Il est riche et jaloux!...
Son crédit est puissant et je crains son courroux...
Comme chef des impôts en ces lieux il commande,
Et de me perdre il aurait les moyens...
Si l'amour a des droits, la douane a les siens,
Et j'aurais mérité déjà plus d'une amende
Pour des faits que jamais son œil ne remarqua...

NADIR, étonné.

Comment?

ALI-BABA.

En ce moment, j'ai chez moi du moka
En fraude introduit!...

MORGIANE.

Ciel!

ALI-BABA.

J'en ai quarante bannes,
Café délicieux!... que le chef des douanes...
Pourrait faire saisir, s'il ne fermait les yeux!

MORGIANE.

Il sera bienveillant...

ALI-BABA.

Il sera furieux!
S'il apprend qu'aujourd'hui Nadir sur lui l'emporte...
Et je ne puis...

NADIR.

Songez aux mille bourses d'or...

ALI-BABA, embarrassé.

Je le sais!... mais pourtant...

NADIR.

J'en donne mille encore...

ALI-BABA, hésitant.

Je comprends!... mais...

NADIR.

Trois mille!...

ALI-BABA, plus embarrassé.

Oui, mais un galant homme?

NADIR, toujours froidement.

Quatre mille...

ALI-BABA, hésitant encore.

Un instant...

NADIR.

Faut-il doubler la somme?

ALI-BABA.

Il a réponse à tout! et je ne dis plus mot!
(voyant entrer Délie.)
Voici ma fille... adieu!... moi, je vais voir la dot.
(Il sort avec Morgiane.)

SCÈNE V.

NADIR, DELIE, courant l'un à l'autre.

DUO.

DÉLIE.

Est-ce bien toi?

NADIR.

Bonheur extrême!...

DÉLIE.

Je te revois!...

NADIR.

O toi que j'aime!

DÉLIE.

Je te sens là...

NADIR.

Contre mon cœur!

DÉLIE.

Vois comme il bat...

NADIR.

Comme il palpite!

DÉLIE.

Plus de tourmens!

NADIR.

Plus de douleur!

DÉLIE.

Je te revois !...

NADIR.

Trouble enchanteur !

TOUS DEUX.

Je ne puis croire à mon bonheur.

NADIR.

Comme auprès de toi...

DÉLIE.

Mon cœur s'agite.

TOUS DEUX.

Mon cœur palpite ;
Il bat plus vite
Et d'espérance et de bonheur.

NADIR.

Eh quoi ? ton père en mon absence
D'un autre couronnait les vœux.

DÉLIE.

Oublions ce temps de souffrance ;
Le sort ne rompra plus nos nœuds.
Mais conte-moi tout ton voyage.

NADIR.

Non, de mes maux chassons l'image.

DÉLIE.

Dans les dangers je te suivais,
Sur ton vaisseau je te voyais,
Et je tremblais.

NADIR.

Et moi partout je t'invoquais.

DÉLIE.

Je craignais toujours un naufrage.

NADIR.

Ah! j'ai bravé plus d'un orage,
Et bien souvent je me disais :
Bords fortunés, heureux rivages,
Je ne vous reverrai jamais,
Non, non, jamais.

DÉLIE.

Pauvre Nadir!

NADIR.

Non, non, jamais!

DÉLIE.

Pauvre Nadir!

NADIR, avec transport.

Mais je te voi.

DÉLIE.

Est-ce bien toi?

NADIR.

Bonheur extrême!

DÉLIE.

Je te revois!

NADIR.

O toi que j'aime.

DÉLIE.

Heureux moment!

NADIR.

Jour de bonheur!

DÉLIE.

Je te sens là...

NADIR.

Contre mon cœur!

DÉLIE.

Comme il s'agite!

NADIR.

Comme il palpite!

TOUS DEUX.

Et d'espérance et de bonheur.

DÉLIE.

Et cet hymen que je déteste,
Qui me faisait mourir d'effroi...

NADIR.

Ah! ne crains plus ce nœud funeste,
Puisqu'en ce jour j'obtiens ta foi.

DÉLIE.

Est-il vrai?... Tous deux! joie extrême!

NADIR.

Oui, j'obtiens enfin ce que j'aime,
Malgré le pouvoir d'un rival.

DÉLIE.

Quoi!... ce rival...

NADIR.

Ne le crains plus, c'est moi que l'on préfère!
Oui, tu m'appartiens, et ton père
De notre heureux hymen va donner le signal.

DÉLIE.

Je n'y puis croire,

NADIR.

Oh! joie extrême.

DÉLIE.

Quoi! nous unir,

NADIR.

A l'instant même.

DÉLIE.

Heureux moment!

NADIR.

Jour de bonheur!

DÉLIE.

Je te sens là.

NADIR.

Contre mon cœur.

TOUS DEUX.

Plus de tourmens, plus de douleur!
Je te revois, trouble enchanteur!
Je ne peux croire à mon bonheur.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALI-BABA.

ALI-BABA.

Le cadi qui m'envoie attend le marié.
Venez, mes chers enfans,

DÉLIE.

O ciel! j'y crois à peine.

(à Ali-Baba.)

Eh quoi! votre courroux contre lui... votre haine...

ALI-BABA.

J'ai vu la dot et j'ai tout oublié.

(regardant au fond.)

Grands Dieux! Aboul-Hassan!

NADIR.

Mon rival! qui l'amène?

ALI-BABA.

De nous que le ciel ait pitié!
Il vient réclamer mes promesses.
Deux gendres à la fois, Ah! c'est trop de richesses!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ABOUL-HASSAN, précédé de quelques ESCLAVES.

QUATUOR.

ABOUL-HASSAN, à Ali-Baba.

Enfin voici l'heureux instant
Qui va couronner ma tendresse ;
Je suis fidèle à ma promesse,
Et viens réclamer ton serment.

DÉLIE, à part.

De crainte à peine je respire.

ALI-BABA, bas à Nadir.

O ciel ! que dois-je ici lui dire ?
O Mahomet ! protége-moi !
Mon autre gendre, hélas ! me fait trembler d'effroi.

NADIR, bas à Ali-Baba, avec colère.

Allons donc !

ALI-BABA, hésitant, et à Aboul-Hassan.

J'ai toujours estimé dans mon ame
Les vertus, les trésors qu'en vous l'on voit briller.

ABOUL-HASSAN.

Je viens ici...

(montrant Délie.)

Chercher ma femme.

ALI-BABA, regardant Nadir.

Je le sais bien.

NADIR, bas à Ali-Baba.

Allons, il faut parler.

ALI-BABA, haut à Aboul-Hassan.

Un bon père dans tous les temps
Doit s'immoler à sa famille,

Et pour le bonheur de ma fille
Je ne puis tenir mes sermens.

ABOUL-HASSAN.

Par Mahomet, qu'entends-je?

ALI-BABA.

Un cœur tel que le vôtre
Comprendra ma douleur, mais elle en aime un autre.

ABOUL-HASSAN.

J'ai reçu ta promesse.

ALI-BABA, montrant sa fille.

Elle a donné sa foi;
Puis-je contraindre un cœur?

ABOUL-HASSAN, furieux.

Eh! que m'importe à moi?

ENSEMBLE.

ABOUL-HASSAN.

De rage et de vengeance
Je sens mon cœur frémir,
Et d'une telle offense
Je saurai le punir!

ALI-BABA.

Ah! d'une telle offense
Il saura me punir!
Et son courroux d'avance
Déjà me fait frémir!

NADIR *et* DÉLIE.

Ah! je sens l'espérance
En mon cœur revenir!
Oui, livrons-nous d'avance,
A l'amour, au plaisir!

ALI-BABA, à Nadir et à sa fille.

Plus d'hymen! vous voyez les dangers que je cours.

NADIR.

Je saurai l'apaiser.

ALI-BABA.

Plus d'hymen! plus d'amours!

ENSEMBLE.

ABOUL-HASSAN.

De rage et de vengeance
Je sens mon cœur frémir,
Et d'une telle offense
Je saurai le punir !

ALI-BABA.

Ah ! d'une telle offense
Je saurai me punir !
Et son courroux d'avance
Déjà me fait frémir !

NADIR *et* DÉLIE.

Pour nous plus d'espérance,
Il veut nous désunir !
Je brave sa vengeance
Et l'attends sans frémir !

(Aboul-Hassan furieux sort avec ses esclaves qui emportent la dot envoyée par leur maître. Aboul-Hassan a menacé Ali-Baba qui se désole, sépare les amans, fait rentrer sa fille et renvoie Nadir.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un vaste et riche bazar où sont établis les magasins et renfermées les marchandises d'Ali-Baba. Au fond, une rue qui laisse voir la campagne.

Au lever du rideau, plusieurs esclaves sont occupés à transporter des bannes de café qu'ils entrent dans la maison d'Ali-Baba par la porte à gauche. Le jour se lève.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALI-BABA, PHAOR, ESCLAVES.

ALI-BABA et LE CHOEUR.

Qu'avec zèle et silence
Mes
Ses ordres soient suivis ;
Trompons la surveillance
De tous nos ennemis !

ALI-BABA.

Le traître Aboul-Hassan, dans ses jaloux transports,
Ne veut rien écouter, et chef de la douane
Il peut, me dénonçant au juge qui condamne,
Me faire emprisonner et saisir mes trésors !

(à Phaor.)

Il faut donc, pour qu'ici sa rage soit trahie,
Enlever ces ballots suspects... et les cacher
Dans mon château d'Erzerum !... Je défie
Que dans un tel asile on vienne les chercher !

CHOEUR.

Qu'avec zèle et silence

Ses ordres soient suivis,
Trompons la surveillance
De tous nos ennemis !

ALI-BABA.

Partez... partez... on vient et tout me fait frémir!...

(Les esclaves achèvent d'enlever toutes les bannes de café.—Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE II.

ALI-BABA, puis NADIR, arrivant du fond et DÉLIE, sortant de chez Ali-Baba.

ALI-BABA.

Ce sont des ennemis... non vraiment, c'est Nadir.

NADIR.

Qui vient vous rassurer...

ALI-BABA.

Je ne veux rien entendre.
Je crains Aboul-Hassan !

NADIR.

J'ai calmé sa fureur.

ALI-BABA.

Que dit-il?

NADIR, lui remettant un papier.

Il permet que je sois votre gendre.

DÉLIE.

Il vous rend vos sermens !

ALI-BABA.

O surprise ! ô bonheur !

DÉLIE *et* NADIR.

A notre hymen il n'est donc plus d'obstacle !

ALI-BABA, bas à Nadir.

Mais comment as-tu fait? dis-moi par quel miracle,
Ou par quel talisman?...

NADIR.

Par un seul mot!... de l'or!

ALI-BABA.

Il t'en a demandé?... comme moi!

NADIR.

Plus encor!

ALI-BABA, avec colère.

Tu l'as donné...

NADIR.

Sur-le-champ.

ALI-BABA.

O folie!...

(avec indignation.)

Tu l'as donné sans marchander!!

NADIR.

Tout ce qu'il a voulu pour obtenir Délie!

ALI-BABA, secouant la tête.

J'entends, et pour la posséder
Tu n'as plus rien!

(le repoussant.)

Tant pis!

NADIR.

Mais au contraire!
Mes trésors sont doublés, et si vous en doutez,
Voyez pour cet hymen prospère
La fête qui s'apprête!...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CHOEUR D'ESCLAVES, DANSEURS et DANSEUSES portant des corbeilles remplies de pierres précieuses.

ALI-BABA, étonné.

Ah! de tous les côtés,
Quel spectacle brillant!... partout l'or étincelle!...

NADIR, montrant Délie.

Et je viens d'acquérir pour elle
Des esclaves nombreux, qui de tous les pays
Vont retracer les jeux à nos yeux éblouis.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Venez, venez, filles charmantes,
Le plaisir seul règne en ce jour;
Et par vos danses enivrantes
Fêtez et l'hymen et l'amour.

(*BALLET*.—Entrées de danseuses de différentes nations. Pas chinois, amazourka, bacchanales de bayadères. Le ballet finit par une entrée de jeunes filles qui viennent chercher la mariée.—Après, le divertissement.)

ALI-BABA, contemplant les groupes de danseuses.

Je n'en puis revenir!

NADIR, se levant et allant à Ali-Baba.

A celle que j'adore
Venez m'unir enfin et combler tous nos vœux!
Partons pour la mosquée...

ALI-BABA, hésitant.

Oh! non... non, pas encore!
Je le voudrais... et ne le peux!

NADIR, vivement.

Et pourquoi?

ALI-BABA.

Ta fortune... et ces trésors immenses

Ont rempli mon esprit de vagues défiances!
D'où viennent-ils?

NADIR.

Qu'importe?

ALI-BABA.

Ah! je veux le savoir!

NADIR.

C'est mon secret à moi!

ALI-BABA.

Ce doit être le nôtre!

NADIR.

J'ai tenu mon serment, sachez remplir le vôtre...

ALI-BABA, vivement.

Oui... si je sais par toi...

NADIR.

Perdez ce vain espoir!

ALI-BABA, furieux.

Eh bien! tout est rompu!

NADIR, DÉLIE *et le* CHOEUR.

Grand Dieu!

ALI-BABA, à Phaor.

Conduis ma fille
En mon château d'Erzerum... Oui, c'est là;
(à Délie.)
Si pour toi sa tendresse brille,
Que Nadir te retrouvera!
Mais il sait maintenant à quel prix!...

(Phaor et plusieurs esclaves d'Ali-Baba emmènent Délie sur un palanquin qui disparaît aussitôt.)

NADIR, courant à Ali-Baba.

Ah! barbare!

ALI-BABA.

N'accuse ici que toi... toi dont le cœur avare,

Sordide, intéressé, refuse à tous mes vœux
Un secret qui pourrait nous enrichir tous deux!

(En ce moment, Délie reparaît en dehors portée sur un palanquin et environnée d'esclaves armés. Phaor marche à leur tête; ils sortent par la gauche.)

NADIR, au désespoir.

Délie!... ô ciel! on nous sépare!

(courant à Ali-Baba.)

Je consens à tout!

ALI-BABA.

C'est heureux!

(à tous ceux qui l'entourent.)

Retirez-vous!

(à Nadir.)

Et toi, demeure!

SCÈNE IV.

ALI-BABA, NADIR.

ALI-BABA, lentement et regardant autour de lui.

Nous sommes seuls... dis-moi ce secret important
Que tu m'as promis tout à l'heure...

NADIR.

Plus tard!...

ALI-BABA.

Non pas! je veux le savoir à l'instant!

DUO.

NADIR.

Eh bien! dans la forêt prochaine,
Du côté du bois des Cyprès...

ALI-BABA.

Ah! c'est dans la forêt prochaine,

Du côté du bois des Cyprès...

NADIR.

Auprès de la verte fontaine.

(s'interrompant.)

Mais au moins vous n'irez jamais,
Et vous tairez de tels secrets...

ALI-BABA.

Ah! d'avance je te promets
De bien garder de tels secrets.

NADIR.

Et vous n'irez jamais?

ALI-BABA.

Jamais... mais...

ENSEMBLE.

ALI-BABA.

Achève, je t'en prie,
Nadir, mon cher Nadir...
Il y va de ma vie,
Et je vais en mourir :
Allons, daigne finir!

NADIR.

Ah! je vous en supplie,
Modérez ce désir...
Il y va de la vie :
Ce fatal souvenir
Me fait encor frémir!

CHŒUR.

Il est une caverne immense
Qui renferme un vaste trésor...

ALI-BABA.

Quel plaisir! quelle jouissance!

NADIR.

Là, s'élèvent des monceaux d'or;
Là, les regards sont éblouis
Par les saphirs et les rubis.

ALI-BABA.

Par les saphirs et les rubis!
C'en était bien?... tu les as vus?

NADIR.

Et des étoffes, des tissus...
Et des perles, des diamans
De toutes parts étincelans!...

(s'interrompant.)

Mais... mais
En ce lieu vous n'irez jamais?
Et vous tairez de tels secrets!

ALI-BABA.

Oh! d'avance je te promets
De bien garder de tels secrets.
Mais... mais...

ENSEMBLE.

ALI-BABA.

Achève, je t'en prie,
Nadir, mon cher Nadir...
Il y va de ma vie,
Et je vais en mourir...
Allons, daigne finir!

NADIR.

Ah! je vous en supplie,
Modérez ce désir...
Il y va de la vie:
Ce fatal souvenir
Me fait encor frémir!

ALI-BABA.

Et comment pénétrer dans ce lieu magnifique?

NADIR.

Comment?... par un seul mot magique...
Qui par hasard, par moi fut entendu.

ALI-BABA.

Et, j'en suis sûr, tu l'as bien retenu?

NADIR.

Oui, sans doute: en disant au rocher qui s'avance:
Sésame!... Sésame!... ouvre-toi!
Le rocher s'ouvre, et l'on s'élance.

ALI-BABA.

Ah! je comprends... mais redis-moi
Ce mot encor.

NADIR.

Sésame!

ALI-BABA.

Sésame!

(à part.)

Je m'en souviendrai, sur mon ame!
Mais j'ai peu de mémoire, et l'écrire vaut mieux.

NADIR, voyant qu'il se détourne pour écrire sur un papier.

Que faites-vous?

ALI-BABA, le cachant.

Moi? rien.

NADIR.

Et surtout de ces lieux
Gardez-vous d'approcher.

ALI-BABA.

Ne t'en mets pas en peine;
Je n'y songe pas... Tu disais
Que c'est dans la forêt prochaine,
Du côté du bois des Cyprès?

NADIR.

Du côté du bois des Cyprès.

ALI-BABA.

Auprès de la verte fontaine?...

NADIR.

Mais au moins vous n'irez jamais,
Et vous tairez de tels secrets?

ALI-BABA.

Oh! d'avance je te promets
De garder pour moi ces secrets.

ENSEMBLE.

ALI-BABA.

Quel bonheur! quel plaisir!
Quel heureux avenir!

NADIR.

Ah! d'espoir, de plaisir,
Je le vois tressaillir!...

De saphirs, de rubis,
Les yeux sont éblouis...
Et puis des diamans
Les feux étincelans!...
Ah! quel plaisir
De s'enrichir!

Des saphirs, des rubis,
Ses yeux sont éblouis!
Du sort qui vous attend
N'êtes-vous pas content?
Fatal désir
De s'enrichir!

ALI-BABA.

Adieu, mon cher Nadir...

NADIR.

Où courez-vous?

ALI-BABA.

Je vais
De mon départ ordonner les apprêts.

NADIR.

Pour Erzerum?

ALI-BABA, sans l'écouter.

Sans doute.

NADIR.

Auprès de votre fille?

ALI-BABA.

Attends-moi, je reviens.

(Il sort précipitamment.)

SCENE V.

NADIR, puis PHAOR et MORGIANE.

NADIR, seul.

Quel feu dans ses yeux brille!
Mais quel bruit!... C'est Phaor!... Qui le ramène, hélas!

FINAL.

PHAOR, effrayé.

Ne me poursuit-on pas?...
Qui pourra me défendre?...

La mort est sur mes pas!
Ne me poursuit-on pas?

ENSEMBLE.

MORGIANE.

On ne te poursuit pas...
Que viens-tu nous apprendre?...

NADIR.

La mort est sur ses pas...
Grands dieux!... que vais-je apprendre?...

PHAOR.

Quelle horreur! quel fracas!
Je crois encor l'entendre...
Ne me poursuit-on pas?

ENSEMBLE.

PHAOR.

Ah! fuyons... fuyons vite,
Ah! fuyons... fuyons vite,
Je meurs!... je meurs d'effroi!...

MORGIANE.

Quelle terreur t'agite?
Quelle terreur t'agite?
Rassure-toi, réponds-moi!...

NADIR.

Quelle terreur t'agite?
Délie... parle vite...
Calme donc mon effroi...

NADIR.

Eh quoi! seul en ces lieux
Tu reviens... malheureux!

PHAOR, troublé.

Une attaque imprévue...
Une troupe inconnue
Qui semait le trépas...
Délie!... je l'ai vue...
Dans leurs bras!

NADIR.

Délie!... dans leurs bras!...
Quels sont les misérables?...

PHAOR.

On ne les connaît pas.

NADIR.

Leurs traits?...

PHAOR.

Sont effroyables!

MORGIANE.

Eh quoi! vous n'avez pas
Tenté de la défendre?

PHAOR, regardant derrière lui.

Dieux! je crois les entendre!
La mort est sur mes pas!
Ne me poursuit-on pas?

ENSEMBLE.

PHAOR.

Ah! je frissonne,
Et dans mon cœur
La raison cède à la peur
Et m'abandonne!...

MORGIANE.

Ah! je soupçonne
Le ravisseur...
Mais sauvons-la du malheur
Qui l'environne!...

NADIR.

Quoi! tu soupçonnes
Le ravisseur?...
Parle donc? quel est-il? faut-il dans ma douleur
Qu'ainsi tu m'abandonnes!...

MORGIANE.

C'est le perfide Aboul-Hassan.

NADIR, étonné.

Eh! quoi, malgré mon or, ce crime est son ouvrage!
C'est lui!...

(à Morgiane.)

Préviens ton maître.

(Morgiane rentre chez Ali-Baba.)

(à lui-même.)

Ah ! d'un pareil outrage
Je me vengerai dans son sang.
Oui, je le jure...

(à Phaor.)

Et toi, rassemble
Ses esclaves et ses amis.
Qu'ils s'arment tous...

(Phaor sort, en courant, par la droite.)

Nous marcherons ensemble !
Et de sa trahison l'infâme aura le prix !...

(Morgiane revient toute troublée, suivie des femmes et des esclaves d'Ali-Baba.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MORGIANE, FEMMES, ESCLAVES, puis PHAOR.

MORGIANE, accourant.

Quel nouveau malheur nous menace !
Mon maître a disparu !...

NADIR.

Juste ciel !... que dis-tu ?...

MORGIANE.

A mes cris répétés il n'a point répondu,
Et tout à l'heure un esclave l'a vu
S'échapper...

NADIR.

Il sait tout... et suit déjà la trace
De ce ravisseur inconnu...
Je vais le seconder.

(Phaor rentre avec des esclaves et des amis de Nadir.)

ENSEMBLE.

CHŒUR.	NADIR, MORGIANE, PHAOR.
Pour venger notre maître	Pour venger notre / votre maître
Marchons!... conduisez-nous,	Amis, suivez le / moi tous!...
Courons chercher le traître,	Courons / Courez chercher le traître,
Qu'il tombe sous nos coups!	Qu'il tombe sous nos / vos coups!

NADIR.

Prenez des armes!

CHŒUR.

Nous sommes prêts!...

MORGIANE.

Dieux!... qui voyez mes larmes,
Veillez sur eux... protégez-les!...

ENSEMBLE.

NADIR, MORGIANE, PHAOR.	CHŒUR.
Pour venger notre / votre maître	Pour venger notre maître
Amis, suivez le / moi tous!...	Marchons!... conduisez-nous,
Courons / Courez chercher le traître,	Courons chercher le traître,
Qu'il tombe sous nos / vos coups!	Qu'il tombe sous nos coups!

(Ils sortent en désordre et se pressent sur les pas de Nadir.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

L'intérieur d'un souterrain taillé dans le roc. Au fond, un escalier rapide et grossièrement formé, présente plusieurs sinuosités, s'élève en tournant jusqu'à la moitié du théâtre et se perd dans une grotte très sombre qui sert de sortie. Une lampe d'argent éclaire l'intérieur de la caverne. On voit de tous côtés et pêle-mêle des ballots de marchandises, des armes, des étoffes précieuses, des vases d'or, des tonnes remplies d'argent monnayé, de pierreries, etc. A droite quelques bannes de café marquées des lettres A B et de chiffres arabes.

SCÈNE PREMIÈRE.

OURS-KAN, THAMAR, CALAF.

(Au lever du rideau, ils sont tous trois endormis, étendus sur de riches coussins; Thamar à droite, Ours-Kan au milieu, Calaf à gauche.)

TRIO.

CALAF, dormant, et croyant compter de l'argent.

Mille ducats!...
Mais sur mon livre
N'en parlons pas!

THAMAR, dormant.

Quel bon repas!
Qu'il fait bon vivre
Sans embarras!

OURS-KAN, dormant.

A moi... soldats!...
Il faut me suivre...
Ne fuyez pas!

CALAF.

Huit, neuf, dix sacs... Fi de la gloire !
J'aime bien mieux ce vil métal...

OURS-KAN.

Marchons !... marchons à la victoire...
Que notre bras leur soit fatal !...

THAMAR.

Ce vieux Shiras n'a point d'égal !
Allons, versez... encore à boire !

ENSEMBLE.

THAMAR.

Bon, bon, bon, ça ne va pas mal !

OURS-KAN.

Bien, bien, bien, cela n'est pas mal !

CALAF.

Cinq, six, sept... ça ne va pas mal !

THAMAR.

Ah ! voilà que je deviens tendre...
A mes amours buvons encor !...

CALAF.

Mais qui vient là pour me surprendre ?
En voudrait-on à mon trésor ?

OURS-KAN.

Vite à genoux !... il faut vous rendre...
Bas les armes !... voyons votre or...

(levant le bras.)

ENSEMBLE, avec un mouvement différent.

OURS-KAN.

Frappez encor !

THAMAR, comme s'il tendait son verre.

Versez encor !

CALAF, comme s'il tenait quelqu'un à la gorge.

Rends-moi mon or !

(se débattant et roulant à terre.)

Coquin ! rends-moi mon or.

(Ce mouvement les réveille tous trois en sursaut.)

OURS-KAN, se levant.

Quoi !...

CALAF, se levant.

Plaît-il ?...

THAMAR, se levant.

Comment ?...

CALAF, troublé.

Qui m'appelle ?...

THAMAR.

Qu'avez-vous ?...

CALAF.

Eh bien !...

OURS-KAN.

Quelle nouvelle ?...

THAMAR, se frottant les yeux.

Quoi donc ?...

CALAF, regardant autour de lui.

Rien !...

Nous rêvions tous... Je n'entends rien !

ENSEMBLE.

OURS-KAN *et* THAMAR.	CALAF.
Ah ! quel songe agréable! J'allais être vainqueur! Quel repos enchanteur! Cette image agréable Est pour moi le bonheur. Mon cœur bat et s'agite; Je le sens qui palpite, Et ce doux souvenir Est encor un plaisir!	Ah ! quel songe effroyable! Oui, c'était un voleur; Et son projet coupable Me glace de terreur! Mon cœur bat et s'agite; Je le sens qui palpite, Cet affreux souvenir Me fait encor frémir!

OURS-KAN, à Thamar.

Allons!... que chacun se réveille !...
C'est trop s'abandonner à ce honteux repos!...

Et de notre échec de la veille
Vengeons-nous en courant à des périls nouveaux!...
(Thamar sort.)

CALAF.

Oui, les profits d'hier ne sont pas des plus beaux!...

OURS-KAN.

Que veux-tu?... nous n'avons trouvé sur notre route,
Avec ces bannes de Moka,
Que la plus belle fille... une esclave... sans doute?...
Mais si jolie...

CALAF, la voyant venir et la regardant tendrement.

Eh! tenez, la voilà

SCÈNE II.

LES MÊMES, DELIE.

OURS-KAN.

Allons! sois raisonnable!...

DELIE, courant à Ours-kan.

O vous!... mon seul espoir!... soyez-moi secourable!

CALAF.

En elle que de grace et d'attraits réunis!
(à Ours-Kan.)
Qu'en dites-vous?...

OURS-KAN.

Oui, plus on la regarde...

CALAF.

Et plus on doit l'aimer!...

OURS-KAN.

Je suis de ton avis...
Et c'est pour moi que je la garde.

CALAF.

Vous! capitaine...

DÉLIE.

O ciel !...

CALAF.

Vous en seriez épris !...

OURS-KAN.

Non pas ; mais je la prends !... c'est mon ordre immuable

DÉLIE.

Ah! loin d'y consentir, la mort est préférable !

OURS-KAN, souriant.

Y consentir !... je n'y tiens pas ;
Mais qui pourrait t'arracher de mes bras ?

TRIO.

OURS-KAN, gaîment.

A mon retour
Nous parlerons d'amour !...
Il faut ma belle,
Cesser d'être cruelle...
Car je n'ai pas le temps
De soupirer long-temps.

A mon retour
Nous parlerons d'amour !...
Il faut, ma belle,
Répondre à mon amour...

Que veux-tu pour te plaire ?
Je vais dès aujourd'hui
Mettre à tes pieds, ma chère.
Tout l'or du vieil Ali..

DÉLIE, à part.

Quoi !... mon père ?...

OURS-KAN.

Son château, dès ce soir,
Doit être en mon pouvoir !

DÉLIE.

O ciel!...

CALAF, bas.

Pas d'imprudence!
Et du silence!

OURS-KAN.

Mais... à mon retour
Nous parlerons d'amour;
Il faut, ma belle,
Cesser d'être cruelle...
Car je n'ai pas le temps
De soupirer long-temps.

ENSEMBLE.

OURS-KAN.

A mon retour
Nous parlerons d'amour:
Il faut, ma belle,
Répondre à mon amour!

DÉLIE.

A son retour!
Plutôt perdre le jour
Qu'être infidèle
A mon premier amour!

CALAF, bas à Délie.

A son retour
Repoussez son amour:
Sur moi, ma belle,
Comptez à votre tour!

CHŒUR DES VOLEURS, derrière le théâtre.

Du combat qui s'apprête
C'est le signal...
Ah! pour nous quelle fête!
Vite à cheval!...

CALAF, bas à Délie.

Je reste auprès de vous!

OURS-KAN, à Calaf.

Allons, viens avec nous!

CALAF, étonné.

Pourquoi donc?...

OURS-KAN.

Je le veux.

(souriant.)

Tu me parais trop dangereux
Pour te laisser en tête-à-tête
Avec ma nouvelle conquête.

CALAF, bas à Délie.

Je reviendrai... comptez sur moi!...

DÉLIE.

Je meurs d'effroi!

OURS-KAN.

Et vous, la belle...

ENSEMBLE.

OURS-KAN.

A mon retour
Nous parlons d'amour:
Il faut, ma belle,
Se rendre à mon amour!

CALAF.

A son retour
Repoussez son amour:
Sur moi, ma belle,
Comptez à votre tour!

DÉLIE.

A son retour!
Plutôt perdre le jour,
Quêtre infidèle
A mon premier amour!

CHŒUR, arrivant sur le théâtre.

Quel heureux jour!
La gloire nous appelle,
Et bien plus belle
Nous attend au retour!

(Ours-Kan sort avec Calaf, Thamar et les voleurs armés.)

SCÈNE III.

DÉLIE, seule.

O ciel! de tous côtés le péril m'environne!
Nadir est loin de moi... mon père est menacé!

Quel secours implorer lorsque tout m'abandonne?
De me trahir le sort ne s'est-il pas lassé?...

AIR.

O mon Nadir! mon bien suprême!
Pour tromper au moins ta douleur,
Que la voix de celle qui t'aime
Arrive encor jusqu'à ton cœur!

Hélas! la fortune infidèle
Fuit et nous repousse tous deux!
En vain près de moi je t'appelle,
En vain je te cherche des yeux;
Je suis seule, et la mort cruelle
Ne vient pas exaucer mes vœux...
O mon Nadir! mon bien suprême! etc.

(prêtant l'oreille.)

Mais écoutons! j'entends le bruit des pas!

(avec effroi.)

Quelqu'un de ces brigands! ah! ne nous montrons pas.

(Elle sort de côté; au même moment, on voit Ali-Baba descendre de rocher en rocher. Il tient à la main le papier sur lequel il a écrit le mot de *Sésame*, au second acte; il regarde de tous côtés avec une crainte mêlée de joie et descend l'escalier du fond avec précaution.)

SCÈNE IV.

ALI-BABA, seul, regardant son papier qu'il serre avec soin dans sa ceinture.

A ce mot tout-puissant, la roche s'est ouverte...
Béni soit le prophète et notre cher Nadir!
Tapi dans un buisson, je les ai vus partir!..
Tous!.. je les ai comptés.. leur demeure est déserte...

(avec joie et émotion.)

Et sans danger mon œil peut parcourir
Cet amas de trésors qui va m'appartenir!

(Il se retourne et aperçoit ses bannes de café.)

Que vois-je?... mes cafés?... ah! scélérats maudits!...
Ils me les avaient pris!..
La rage me dévore....
Pour moi quelle leçon!
Et j'hésitais encore!..

(vivement.)

Ah! je voudrais avoir la force de Samson
Pour leur emporter tout... voyons vite!..

(Il court à un tonneau.)

O merveille!..
Des tonnes d'or et des monceaux d'argent...
Je ne sais si je veille...
L'obscurité me trompe assurément!

(Il court à la lampe en tremblant de joie et allume une petite lanterne sourde qu'il a apportée; dans son trouble, il saisit, sans le regarder, le papier qu'il vient de mettre à sa ceinture, l'allume, et après s'en être servi, l'éteint sous son pied.)

AIR.

(regardant de tous côtés.)

Mon œil se trouble et ma main tremble...
Que de trésors ce lieu rassemble!..
Tant de richesses à la fois!
Je ne saurais fixer mon choix!..

(Il court d'un objet à un autre.)

Prenons d'abord
Ces vases d'or!...
Non, non! ces étoffes de prix...
Que vois-je?.. des rubis?

(Il en met sa ceinture.)

Les rubis sont plus de mon goût ;
Mais c'est égal, je prendrai tout.

(avec force.)

Oui, oui, oui, oui, je prendrai tout...

(ouvrant un coffre plein de diamans et d'or.)

Anges du ciel !.. des diamans !...
Dieux !.. qu'ils sont beaux, éblouissans !
Ils sont encor plus de mon goût ;

(Il met dans le coffre des sacs d'or, des pierres précieuses, des étoffes pêle-mêle.)

Mais c'est égal, je prendrai tout,
Oui, oui, oui, oui, je prendrai tout !

(Il veut soulever le coffre et paraît accablé sous le poids.)

Mais mon courage me trahit...
Sous ce fardeau mon cœur fléchit...
Que faire, hélas ! tourment horrible !
Emporter tout, c'est impossible !

(ôtant plusieurs objets qu'il jette de côté.)

Mais abandonner ces rubis...
Et ces vases d'un si grand prix !
Ces étoffes de si bon goût...

(vivement.)

Je reviendrai, je prendrai tout.

(avec délire.)

Oui, oui, oui, oui, je prendrai tout !

(Il abandonne le coffre et met dans sa ceinture des diamans et des lingots d'or.)

Maintenant éloignons-nous vite...
Et ce papier, qu'en ai-je fait ?
De mon salut il contient le secret !..

(se fouillant avec crainte.)

Ah ! de frayeur mon cœur palpite,
Où donc est-il ?.. je l'avais là...

(en apercevant les débris à terre.)

Le voilà !

(Il le saisit avec joie et l'ouvre vivement.)

Mon sang se glace :
Tout est consumé, plus de trace !

(avec une agitation toujours croissante.)

Mais je pourrai m'en souvenir.
Et ce mot ?...

(écoutant.)

Dieu ! quel bruit a frappé cette voûte ?
Ce sont eux, ils vont revenir !

(hors de lui et cherchant en balbutiant.)

Ce mot !.. c'était.. je crois !.. non.. c'est sans doute...
Plus je le cherche et plus il s'obstine à me fuir !

(Mouvement plus marqué ; la musique peint le galop des chevaux, qui se rapproche peu à peu.)

Ciel ! on approche !..
J'entends sous cette roche
Le galop des chevaux,
Répété par tous les échos.

(avec désespoir et rejetant tout ce qu'il a pris.)

Ce sont eux, je frissonne.
Où courir ?
Comment fuir ?
La raison m'abandonne.

CHŒUR, au loin.

Rentrons, amis, il en est temps.

ALI-BABA, égaré.

Quels sinistres accens !

CHŒUR, plus rapproché.

Rentrons, il en est temps.

ALI-BABA, se soutenant à peine.

Je frissonne !

Comment fuir?
Je n'ai plus qu'à mourir!

(Il se traîne tout tremblant et tombe presque épuisé sous un quartier de roc qui le masque. Le bruit augmente; les voleurs entrent en désordre avec des flambeaux.)

SCÈNE V.

ALI-BABA, caché, OURS-KAN, THAMAR, VOLEURS.

CHOEUR.

Le sort trahit notre espérance,
Et rien n'a pu nous réussir.

OURS-KAN, apercevant les objets épars.

Eh! mais, que vois-je? en notre absence
Quelqu'un s'est introduit ici.

CHOEUR.

En notre absence
Quelqu'un s'est introduit ici?

OURS-KAN.

Cherchez partout s'il est ici;
Qu'il redoute notre vengeance.

CHOEUR, cherchant.

S'il est ici
Qu'il redoute notre vengeance.

THAMAR, l'apercevant.

Le voici, le voici!

CHOEUR, courant le saisir.

C'est lui! vengeance!..
Misérable!

(On traîne Ali-Baba aux pieds d'Ours-Kan.)

ALI-BABA, tremblant.

Pardon, pardon!

CHOEUR.

Non, non!

ALI-BABA, les mains jointes.

Mes bons seigneurs!

CHOEUR.

Non, non, non, non!

SCENE VI.

LES MÊMES, DÉLIE, accourant au bruit.

DÉLIE.

Quels cris!

ALI-BABA.

Ma fille!..

DÉLIE, courant à lui.

Dieux! mon père!

OURS-KAN, la repoussant.

N'importe! mort au téméraire!

DÉLIE.

Écoutez-moi!..

CHOEUR.

Point de pardon!

OURS-KAN.

Pénétrer dans notre demeure!
Nous ravir, par la trahison,
Notre secret!... Il faut qu'il meure!

DÉLIE, éperdue.

Écoutez-moi!

CHOEUR.

Non, non, non, non!

DÉLIE, se précipitant au milieu d'eux.

Ah! par pitié!...

CHOÈUR.

Non, non, non, non!

OURS-KAN, aux voleurs.

Frappez! et que le corps du traître,
Exposé dans cette forêt,
Épouvante, et fasse connaître
Notre vengeance et son forfait.

CHŒUR.

Oui, que sa mort fasse connaître
Notre vengeance et son forfait.

TOUS.

Oui, frappons!

(Ali-Baba est jeté à terre, le sabre est levé sur lui; Délie pousse un cri déchirant et l'entoure de ses bras; Calaf, qui a paru pendant ces derniers mots, reconnaît Ali-Baba et s'élance près du capitaine.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CALAF.

CALAF, vivement.

Arrêtez! ô ciel! qu'allez-vous faire?

OURS-KAN.

Punir un téméraire,
Obéir à nos lois.

CALAF, bas.

Et tout perdre à la fois.
(montrant Ali-Baba.)
C'est une fortune certaine
Que le ciel nous amène...
Sa rançon nous vaudra
Celle d'un roi, car... c'est Ali-Baba!

TOUS, à mi-voix

Quoi! le fameux Ali-Baba!

OURS-KAN, bas.

Celui dont tout à l'heure

Nous n'avons pu surprendre la demeure!

(Ils se parlent bas.)

ALI-BABA, bas à sa fille.

Qui les arrête?

DÉLIE, bas.

Ils parlent bas.

ALI-BABA et DÉLIE.

A notre sort nous n'échapperons pas!

OURS-KAN, bas à ses gens.

Silence!

(Les brigands se retirent de côté.)

(à Ali-Baba.)

Approche, maudit juif... infernal usurier!
Ta tête ici devrait payer
Ton audace et ton insolence.
Ce n'est donc pas assez
De tous tes trésors entassés!
A nos dépens ta soif du gain s'exerce,
Et c'est ainsi que tu fais le commerce!
Nous en aurons raison...
Tu ne nous quitteras qu'en payant ta rançon...

ALI-BABA, effrayé.

Comment?

OURS-KAN.

Et celle de ta fille.
J'avais d'abord d'autres projets;
Mais avant tout nos intérêts.

ALI-BABA, prenant un air piteux.

D'un pauvre père de famille
Que la misère accable... eh! que veut-on encor?

OURS-KAN.

De l'or! de l'or!

ALI-BABA.

Je n'ai plus rien.

OURS-KAN.

De l'or! de l'or!
La feinte est inutile.

ALI-BABA.

Eh bien! en faisant un effort...
Et s'il faut cent sequins...

OURS-KAN, vivement.

Il nous en faut cent mille!

CALAF.

Deux cents!

OURS-KAN.

Trois cents!

ALI-BABA, se récriant.

Trois cents!

OURS-KAN.

Et sur-le-champ.

ALI-BABA, furieux, à Calaf.

Ah! traître!
Pourquoi m'as-tu fait connaître?
(à Ours-Kan.)
Où prendre tant d'argent?

OURS-KAN.

Il le faut... à l'instant...
Eh bien!...

FINAL.

ALI-BABA, d'un air décidé.

Non, non, non, non, non, point d'affaire!
Tuez-moi là!
Je le préfère...
Du moins mon or me restera.

OURS-KAN, étonné.

Y penses-tu?

ALI-BABA.

Non, point d'affaire!

CALAF.

Quel entêté!

ALI-BABA.

Tuez-moi là!

OURS-KAN.

Mais songe donc...

ALI-BABA.

Je le préfère...
Du moins mon or me restera.

DÉLIE.

Eh quoi! pour vous sauver, mon père...

ALI-BABA.

Je ne vaux pas mille sequins.

CALAF, lui montrant Délie.

Et pour une fille si chère...

ALI-BABA, ému.

Je suis navré de ses chagrins...

(hésitant.)

Mais... mais... trois cent mille sequins!
Non, non, non, non, non, point d'affaire!
Tuez-moi là!
Je le préfère...
Du moins mon or me restera.

ENSEMBLE.

ALI-BABA.

Tuez-moi là! je le préfère,
Mon or du moins me restera!

DÉLIE, à son père.

Cédez, cédez à ma prière:
Songez qu'un refus nous perdra!

OURS-KAN et CALAF.

Quel entêté! crains ma colère!
Ton argent seul te sauvera!

ALI-BABA, désolé.

Ce qu'on m'a pris devrait suffire...
Jusqu'à ces bannes de Moka!...
Mes cafés!...

OURS-KAN.

On te les rendra...
Mais chez toi tu vas nous conduire,
Dans ton château.

ALI-BABA, alarmé.

Chez moi!

OURS-KAN.

C'est là que nous voulons
Compter ensemble et recevoir nos fonds.

ALI-BABA, furieux et hors de lui.

Dans mon château vous introduire!
Pour me voir pillé... dévasté!
Pour me réduire
A la mendicité...
Pour perdre en un instant ce qui ma tant coûté!..

(avec plus de force.)

Non, non, non, non, non, point d'affaire!
Tuez-moi là!
Je le préfère...
Du moins mon or me restera.

OURS-KAN, avec un geste de fureur.

Eh bien!...

CALAF, bas, en le retenant.

Prenez-y garde... il se laisserait faire.

OURS-KAN, se radoucissant.

Rassure-toi;

Je serai seul... je n'emmène avec moi
Que mon caissier pour toucher notre argent.
Rien que nous deux... es-tu content?

ALI-BABA.

Rien que vous deux?
Je l'aime mieux...
Et les autres?...

OURS-KAN, faisant signe à Thamar.

Ils vont partir
Pour tenter une autre aventure,
Une affaire qui paraît sûre.

ALI-BABA, à part.

S'ils pouvaient n'en pas revenir!

OURS-KAN.

Pendant ce temps,
Comme deux bons marchands
Qui viennent souper avec toi,
Tu nous conduis, Calaf et moi...
Tu nous paieras... nous souperons...
Et nos comptes faits... nous partons.

ALI-BABA, hésitant.

Soit! S'il n'est pas d'autres moyens...
Mais... mais... trois mille sequins!...

CHŒUR, le menaçant.

Ah! c'en est trop, décide-toi,
Ou bien il y va de ta vie!...

DÉLIE, effrayée.

Il y consent!... oui, j'engage sa foi!

ALI-BABA, désolé.

Quoi! par mon propre sang notre cause est trahie!
Ils sont tous contre moi!

OURS-KAN, bas à Thamar.

Vous entendez?... de la prudence!

THAMAR, bas à Ours-Kan.

Comptez sur notre obéissance.

ENSEMBLE.

OURS-KAN et THAMAR.

De la prudence,
Du silence,
Et le succès
Couronne nos projets!

CALAF, à part.

Mais quel mystère?
Que vont-ils faire?
Si je pouvais
Surprendre leurs projets!

(Thamar va parler bas au chœur.)

OURS-KAN.

Allons! amis, prenez vos armes.

(bas à Thamar.)

Par un autre chemin...

THAMAR, bas.

J'ai compris tes projets.

CHŒUR.

Prenons nos armes!
Sans plus tarder il faut partir...
A son ordre il faut obéir...
Prenons nos armes!
Marchons tous, voici l'instant;
L'ombre s'étend;
Le voyageur passe en tremblant
Près de ce bois qui double ses alarmes!
Marchons tous... voici l'instant;
La récompense nous attend.

(Les voleurs prennent des armes.)

OURS-KAN, à Ali-Baba.

À ton honneur tu vois que je me livre,
Mais songe à nous garder ta foi;
Je veillerai sur ta fille et sur toi,
Et pas un mot... ou vous cessez de vivre.

ENSEMBLE.

OURS-KAN, bas à Thamar.

Dans les combats
Guide leurs pas!
Valeur, prudence,
La récompense
Nous sourit!

ALI-BABA, à part.

Je n'ose, hélas!
Faire un seul pas!
Dans le silence
Et dans la nuit
L'espoir me fuit!
Quelle imprudence
M'a conduit!

DÉLIE.

L'espoir, hélas!
Guide mes pas!
Dans le silence
Et dans la nuit
L'amour me suit,
Et l'espérance
Me conduit!

CALAF, à Délie.

Ne tremblez pas,
Je suis vos pas!
Dans le silence
Et dans la nuit
L'espoir nous suit,
Si la prudence
Vous conduit!

CHOEUR DES VOLEURS.

Sans plus tarder il faut partir;
Voici nos armes!
Marchons tous... voici l'instant; etc.

(A la fin du chœur, Thamar se met à la tête des voleurs, qui défilent par la montée des rochers, au fond de la caverne; Ours-Kan fait passer Ali-Baba devant lui; Calaf soutient Délie.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Une terrasse du château-fort d'Ali-Baba. — Terrasse élevée qui domine la campagne que l'on aperçoit dans le lointain, ainsi que les minarets de la ville d'Erzerum. A droite sur le premier plan, une porte conduisant aux appartemens d'Ali-Baba. Sur le troisième plan, toujours à droite, un hangar fermé par des rideaux. Au fond, à gauche, un escalier par lequel on descend dans les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

NADIR seul, assis à gauche, la tête appuyée sur ses mains.

J'ai satisfait du moins à mon ressentiment;
C'est lui! j'en étais sûr; oui, c'est Aboul-Hassan,
Qui, malgré mes trésors, malgré la foi donnée,
M'a ravi la beauté qui m'était destinée...
Il le niait encor... dans mon transport jaloux,
Je l'ai frappé... je crains peu son courroux!
Et quel péril pourrait m'accabler désormais,
Quand je perds tout ce que j'aimais?
Mais quel bruit!

SCÈNE II.

NADIR, MORGIANE accourant.

MORGIANE.

Les voici! Dieu vient de vous les rendre.

NADIR, avec transport.

Ma Délie!

MORGIANE.

Et son père!... Au pouvoir des brigands
Tous deux étaient tombés; quand d'honnêtes marchands
A leurs cris accourus, sont venus les défendre;
Tenez... tenez... je les entends.

SCÈNE III.

NADIR, MORGIANE, ALI-BABA, DÉLIE, OURS-KAN, CALAF.

(Nadir court au-devant de Délie et d'Ali-Baba, qu'il embrasse.)

SEXTUOR.

MORGIANE, NADIR.

Grand Dieu! je te rends grace :
Par toi seul, aujourd'hui,
Tout mon chagrin s'efface;
Que ton nom soit béni!

ALI-BABA, DÉLIE.

Du sort qui nous menace,
Malgré moi je frémis.
O Mahomet! par grace,
Sur nous veille aujourd'hui!

OURS-KAN, CALAF.

Oui, grace à notre audace,
Nous voilà donc chez lui!
Et maîtres de la place,
Mahomet soit béni!

NADIR, passant près d'Ours-Kan et lui pressant la main.

Ah! quand votre valeur me rend ce que j'adore,
Tout mon sang ne saurait payer tant de bienfaits.

ALI-BABA, à part.

Dieux! il le remercie encor.

OURS-KAN, examinant ce qui l'entoure avec admiration.

C'est superbe!

CALAF, de même.

Oui vraiment!

OURS-KAN.

On dirait d'un palais!

MORGIANE.

Ah ! vous ne voyez rien.

ALI-BABA, à Morgiane, avec colère.

Silence !

MORGIANE.

Notre maître
A bien d'autres trésors, des tissus précieux.

ALI-BABA.

C'est faux !... Te tairas-tu ?

MORGIANE, de même.

Des esclaves nombreux.

OURS-KAN, bas, à Ali-Baba.

Des esclaves !... il faut les faire disparaître ;
Qu'à l'instant même ils sortent de ces lieux ;
Tous les hommes du moins...

ALI-BABA.

Mais, seigneur...

OURS-KAN, à demi-voix.

Je le veux.

(montrant Nadir.)

Et celui-là, quel est-il ?

ALI-BABA.

C'est mon gendre.

OURS-KAN.

Raison de plus ! un amoureux
Est toujours brave.

(à part.)

Il voudrait les défendre.

(à Ali-Baba.)

Qu'il parte aussi.

ALI-BABA.

Mais comment ?

OURS-KAN.

Je le veux.

ENSEMBLE.

ALI-BABA.

L'espoir m'abandonne,
D'effroi je frissonne,
L'horreur m'environne:
Quel sera mon sort?
O Dieu! que je prie,
A leur rage impie
Dérobe ma vie,
Et surtout mon or!

DÉLIE.

L'espoir m'abandonne,
D'effroi je frissonne;
Partout m'environne
L'aspect de la mort!
O Dieu que je prie!
Veille sur sa vie!
Contre leur furie
Protége son sort!

NADIR.

L'amour m'environne;
Mon cœur s'abandonne
Au bonheur que donne
Un pareil trésor!
Maîtresse chérie,
Enfin ma Délie
Va donc pour la vie
Partager mon sort!

MORGIANE.

L'amour l'environne,
Son cœur s'abandonne
Au bonheur que donne
Un pareil trésor!
Enfin cette amie,
Qu'il a tant chérie,
Va donc pour la vie
Partager son sort!

OURS-KAN, CALAF, à part.

Nul ne nous soupçonne;
Mon cœur s'abandonne
A l'espoir que donne
Un pareil trésor!
A nous il se fie;
A notre furie
Il livre sa vie,
Et surtout son or!

OURS-KAN, bas à Ali-Baba, lui montrant Nadir.

Qu'il parte donc sur l'heure!

ALI-BABA, à part et tremblant.

O ciel! c'est fait de moi.

(haut, sur un signe d'Ours-Kan.)

Mon cher Nadir!... allons!... éloigne-toi.

NADIR, avec indignation.

Comment!... me renvoyer!... ô perfidie extrême!
Après ce que j'ai fait pour lui!

(à Ours-Kan.)

Lorsqu'aujourd'hui,
Pour mériter la main de sa fille que j'aime,
C'était peu de prodiguer l'or,
Il fallut lui livrer le secret d'un trésor
Par moi seul découvert...

ALI-BABA, qui cherche en vain à l'arrêter.

O ciel!

BÉLIE, à part et de même.

Quelle imprudence!

ALI-BABA, à part.

Il se livre lui-même à leur ressentiment!

OURS-KAN, à Nadir.

Je parlerai pour vous...

(à Ali-Baba.)

Qu'il reste maintenant;
Il le peut...

(à part.)

C'est le ciel qui l'offre à ma vengeance.

ALI-BABA, à Nadir.

Reste donc, on le veut...

(à part.)

Mais de lui c'en est fait.

NADIR, avec joie, à Ours-Kan.

Ah! comment reconnaître un semblable bienfait!

ENSEMBLE.

ALI-BABA.

L'espoir m'abandonne,
D'effroi je frissonne;
Partout m'environne
L'aspect de la mort!
Dieu, que je supplie,
A leur rage impie
Dérobe ma vie,
Et surtout mon or!

DÉLIE.

L'espoir m'abandonne,
D'effroi je frissonne;
Partout m'environne
L'aspect de la mort!
Dieu, que je supplie,
Veille sur sa vie:
Contre leur furie
Protége son sort!

NADIR.

L'amour m'environne;
Mon cœur s'abandonne
Au bonheur que donne
Un pareil trésor!
Maîtresse chérie,
Enfin ma Délie
Va donc pour la vie
Partager mon sort!

MORGIANE.

L'amour l'environne;
Son cœur s'abandonne
Au bonheur que donne
Un pareil trésor!
Maîtresse chérie,
Enfin sa Délie,
Va donc pour la vie
Partager son sort!

OURS-KAN, CALAF.

Nul ne nous soupçonne;
Mon cœur s'abandonne
A l'espoir que donne
Un pareil trésor!
A nous il se fie;
A notre furie
Il livre sa vie,
Et surtout son or!

OURS-KAN, haut à Ali-Baba.

Sans plus tarder, parlons de nos affaires!
Tes bannes de café sont là dans la maison.

ALI-BABA, montrant le hangar au fond, masqué par des rideaux.

Sous ce hangar, grace à vos soins prospères,
Je viens de les compter!

OURS-KAN, bas.

Songeons à ta rançon ;
Conduis-nous à ta caisse.

ALI-BABA, effrayé.

O ciel !... ce sanctuaire,
Où n'a jamais, hors moi, pénétré nul mortel !

OURS-KAN, bas.

J'irai seul !

DÉLIE, se glissant près de Nadir et à voix basse.

Un danger nous menace !

NADIR, de même et vivement.

Et lequel ?

DÉLIE, de même.

Prenez garde !

OURS-KAN, qui l'a observée du coin de l'œil se rapproche d'elle.

Pour vous, venez vers votre père,
Ma belle enfant.

(en l'emmenant et à mi-voix.)

Songez qu'il faut vous taire !

ALI-BABA, à Délie.

Oui, va veiller, ma fille, au souper..

OURS-KAN, à part.

C'est prudent !

(bas à Calaf.)

Pour Nadir, c'est le seul dont je craindrais l'audace !
Ne le quitte pas d'un instant,

(lui donnant un poignard.)

S'il voulait s'échapper, frappe-le sur-le-champ.

CALAF, avec hésitation.

Je tâcherai.

OURS-KAN.

Partons!

(Sur un second geste d'Ours-Kan et sur un coup d'œil de son père, Délie sort par le fond avec Morgiane, en échangeant avec Nadir des regards d'intelligence; Ours-Kan et Ali-Baba entrent dans les appartemens à droite.)

SCENE IV.

NADIR, CALAF.

NADIR, à part.

Un danger nous menace,
M'a-t-elle dit; et ce péril
Qui l'environne... quel est-il?
Je le saurai!... courons!...

(Il va pour sortir.)

CALAF, l'arrêtant.

Non pas, de grace!
Vous ne pouvez sortir de ces lieux!...

NADIR, avec colère.

Et pourquoi?
Pour quel motif?

CALAF, bas, et en tremblant.

On l'a mis sous ma garde,
Et de l'air dont il me regarde
On dirait que c'est lui qui veille ici sur moi!

(Il veut s'éloigner de Nadir, qui le retient par le bras.)

NADIR.

Reste et réponds! Il est quelque mystère
Que tu connais!

CALAF, à part.

Grand Dieu!

NADIR.

Tu veux en vain te taire
Tu parleras, ou bien c'est fait de toi!

DUO.

CALAF.

Non, je dois garder le silence.
Mais d'où vient votre défiance?
Pourquoi donc tant de courroux?

NADIR, le menaçant.

Je cède à mon impatience...

CALAF, tremblant.

Ah! surtout point d'impertinence;
Mon ami, prends un ton plus doux!

NADIR.

Crains les effets de ma vengeance!

CALAF, à part.

Quelle fureur! possédons-nous,
Il faut ici de la prudence.

NADIR, le menaçant toujours.

Dans ces lieux votre présence...

CALAF.

Point d'impertinence!

NADIR.

Cache un complot...

CALAF.

Point d'impertinence!

NADIR.

Parle, ou bientôt...

ENSEMBLE.

CALAF.	NADIR.
Mon ami, prends un ton plus doux!	Mon cœur s'enflamme de courroux!

NADIR.

C'est redoubler ma défiance ;
Allons, il faut suivre mes pas !

CALAF.

Et si...

NADIR.

Parle plus bas...

CALAF, tremblant.

Et si je ne le voulais pas !...

NADIR, le prenant au collet.

Viens, suis mes pas !

CALAF, de même.

Et si je ne le voulais pas !...

NADIR.

Crains tout de ma juste vengeance...

CALAF, tirant son poignard en tremblant.

Mon ami, prends un ton plus doux !

NADIR.

C'est trop se faire violence !...

(lui arrachant le poignard.)

ENSEMBLE.

NADIR.	CALAF, à genoux.
Eh bien! tombe donc sous nos coups!	Grace! je suis à vos genoux !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DÉLIE.

NADIR, levant le poignard sur Calaf.

Le lâche est à mes pieds!... eh bien ! donc, sur ta vie,
Il faut tout avouer... Qu'entends-je ? c'est Délie !

DÉLIE, entrant avec précaution et à voix basse.

Je tremble !

NADIR.

Ne crains rien!

CALAF, à Nadir et à Délie.

Je suis de vos amis;

Comptez sur moi!

DÉLIE.

Qui, lui? grand Dieu!

NADIR, à Délie.

Poursuis?

DÉLIE, à demi-voix.

On menace nos jours... et dans cette demeure,
Ces deux riches marchands, par mon père introduits...

NADIR.

Eh bien?

DÉLIE.

Sont des chefs de bandits!

CALAF, vivement.

Non pas moi!... je le jure! et qu'à l'instant je meure,
S'ils ne m'ont obligé de suivre ici leurs pas...
Avec de tels brigands ne me confondez pas!

NADIR, montrant la porte à droite.

Leur chef est là!

DÉLIE, retenant Nadir.

Grand Dieu! qu'allez-vous faire?...

NADIR.

Et d'où vient cet effroi, quand nous avons pour nous
De nombreux serviteurs...

DÉLIE.

On les a bannis tous!
Ils viennent de partir... vous êtes seul!...

NADIR.

Qu'importe?

DÉLIE, regardant au fond et apercevant Morgiane qui sort du hangar.

Morgiane!... qui peut la troubler de la sorte?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MORGIANE, pâle et effrayée.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MORGIANE.

Ah! malheur!... désespoir!

CALAF.

Qu'est-ce donc?...

DÉLIE.

Parle vite!

MORGIANE.

Qui pouvait le prévoir?

NADIR.

Quelle frayeur t'agite?

MORGIANE.

Nous sommes tous perdus!
Notre mort est certaine!

TOUS.

Dieux!

DÉLIE.

Parle bas!

MORGIANE.

D'une espérance vaine,
Ah! ne vous flattez plus.

TOUS TROIS, l'entourant.

Eh bien!

MORGIANE, d'une voix basse et entrecoupée.

Pour obéir à votre père,
D'un repas délicat j'ordonnais les apprêts.
Les vins choisis, la bonne chère,

Le shiras, les sorbets...
Au moka surtout je songeais;
Et pour éviter tout reproche,
Sous ce vaste hangar je pénètre, et m'approche
De ces ballots nouvellement reçus.
Dans le premier, j'allais en prendre;
O surprise... O terreur!
Une voix sombre, et qui glace mon cœur,
Sort aussitôt... Je crois encor l'entendre:
(imitant la voix.)
« Est-ce l'heure?... Nous sommes prêts! »

TOUS TROIS, répétant avec frayeur.

Nous sommes prêts!

MORGIANE.

J'étais mourante,
Mais de mon épouvante
Redoutant les effets,
Je réponds à voix basse:
« Pas encore, attendez!... » Près du second je passe,
(imitant la seconde voix.)
« Est-ce l'heure?... Nous sommes prêts. »

TOUS TROIS.

Nous sommes prêts!

MORGIANE.

Pâle et tremblante,
Je continue, hélas!
A chaque pas...
Partout... même demande... Enfin ils sont quarante,
Cachés dans ces lieux,
Prêts à nous égorger.

TOUS, frappés.

Grands dieux!

(Silence. — Ils se regardent avec consternation.)

ENSEMBLE, à voix basse.

Plus d'espérance!
Moment fatal!
Oui, oui, de la mort qui s'avance
Je crois entendre le signal.

(Délie s'appuie sur Nadir, tandis que Morgiane lui baise la main en signe d'adieu.)

CALAF, à part.

Quarante!

(les regardant.)

Leur perte est certaine.
Je n'hésite plus, et décidément
Je tïens mon serment;
Je suis pour le capitaine.

NADIR.

Je ne puis croire encore aux horribles projets
Que ce complot m'annonce, et veux voir par moi-même.

CALAF.

Vous oseriez!

NADIR.

Silence!

CALAF.

Je me tais!

(Nadir va au fond, soulève les rideaux qui ferment le hangar, et l'on aperçoit les bannes de café rangées et entassées les unes sur les autres; Nadir frappe de son poignard sur les deux premières, et l'on entend deux voix.)

LES DEUX VOIX.

Est-ce l'heure?... Nous sommes prêts!

CALAF, à part.

Ce sont eux.

MORGIANE et DÉLIE, à part.

O terreur extrême!

NADIR, près des bannes, et à voix basse.

Pas encore, attendez !

MORGIANE.

Ils sont là, vous l'entendez?

CALAF, à part.

Oui, ce sont les plus forts, je leur reste fidèle.

CHOEUR DES BRIGANDS, cachés.

Est-ce l'heure?... Nous sommes prêts?

NADIR, allant à plusieurs bannes.

Pas encor... pas encor... attendez que j'appelle.

DÉLIE, à Nadir, qui revient près d'elle après avoir fermé les rideaux du hangar.

Cher Nadir,
Il faut donc mourir!

NADIR, avec résolution.

Ce ne sera pas sans vengeance !
Oui... Oui...
J'aurai les yeux sur lui
Au premier bruit...

MORGIANE.

Silence !
Je l'entends! le voici!

(La porte s'ouvre.)

ENSEMBLE, avec terreur.

Plus d'espérance!
Moment fatal!
Oui, oui, de la mort qui s'avance,
Je crois entendre le signal.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, OURS-KAN, ALI-BABA, FEMMES.

(Des ~~femmes~~ apportent une table richement servie, que l'on place de côté et que l'on environne de coussins; d'autres femmes portent des plateaux sur lesquels sont les vins, les sorbets, le café, etc.)

OURS-KAN, bas, à Ali-Baba.

Tu le vois, je tiens mes promesses;
Je n'ai puisé dans ton trésor
Que deux cent mille pièces d'or;
C'est bien peu, pour tant de richesses.

ALI-BABA, troublé.

Oh!

OURS-KAN, à part.

Mais j'ai vu le reste et je sais le chemin.

(Il aperçoit la table.)

Eh! mais, quel splendide festin!
Vraiment, on n'est pas plus aimable!
A ce repas agréable,
Je sens que je vais faire honneur.
Allons, allons, à table!

(à Nadir et à Ali-Baba.)

Imitez-moi.

(Il s'approche de la table.)

ENSEMBLE.

ALI-BABA, DÉLIE, MORGIANE, à part.

Je cède à ma frayeur!

NADIR, à part.

Contenons ma fureur!

OURS-KAN, à part.

Le sommeil va bientôt les livrer sans défense,

Attendons que la nuit s'avance,

(regardant le hangar.)

Pour donner le signal.

(haut et buvant.)

Du shiras excellent!

(regardant les esclaves.)

Et de jeunes beautés au regard séduisant!
Allons, pour charmer cet instant,
De la musique, de la danse,
Tous les plaisirs!

(Il se verse encore à boire, en s'asseyant sur une pile de coussins; il a fait placer Ali-Baba à côté de lui et Délie près de son père. Morgiane et Nadir sont au milieu du théâtre; Calaf est seul à l'extrémité opposée à la table.)

MORGIANE, bas à Nadir, et comme frappée d'une idée subite.

Oui... je n'y pensais pas.

NADIR, bas.

Que veux-tu faire?

MORGIANE, bas.

Parlez bas!

(Elle fait un signe de côté, et l'on voit accourir toutes les femmes esclaves d'Ali-Baba et de Nadir, qui tiennent des vases, des coupes d'or, des instrumens de musique à la main.—Pendant ce mouvement:)

MORGIANE, bas et montrant Ours-kan.

Il faut tromper sa surveillance.
Oui, grace au désordre, à la danse,
Je pourrai m'échapper et chercher du secours.

NADIR, bas et vivement.

Je veille sur leurs jours...
Et ce poignard... s'il voulait faire entendre

(montrant Ours-Kan.)

[illegible]neste signal que nous venons d'apprendre...

OURS-KAN, se tournant vers Nadir, comme s'il l'attendait.

Eh bien!...

NADIR, aux femmes, et avec une gaîté affectée.

Que tout ici respire le bonheur!...
A notre hôte faisons honneur...

(Il va se placer près de Délie et suit tous les mouvemens d'Ours-Kan; les jeunes esclaves, guidées par Morgiane, entourent successivement Ours-Kan et cherchent à attirer son attention, à le séduire; les unes lui versent à boire, d'autres lui offrent des sorbets, sa pipe; on place près de lui des cassolettes parfumées; tout cela s'exécute au milieu de danses gracieuses, à la faveur desquelles Morgiane s'est échappée; Calaf, qui s'en est aperçu, cherche à se rapprocher du capitaine.)

CALAF, bas au capitaine, pendant la bacchanale.

On en veut à vos jours!

(Ours-Kan lui fait signe de se taire, lui montre le hangar en lui disant quelques mots à l'oreille; Calaf se perd dans la foule; pendant ce mouvement, Morgiane est rentrée très troublée et s'est approchée de Nadir.)

MORGIANE, bas à Nadir.

Notre perte est jurée...
Tout est fermé!...

NADIR, bas.

Grands Dieux!

MORGIANE, bas, et montrant Ours-Kan.

Il n'a rien oublié...
Et notre mort est assurée
Si de nous le ciel n'a pitié!...

(Nadir fait un mouvement; Ours-Kan se tourne vers lui, le fait rasseoir en lui offrant à boire; les danses sont devenues plus vives, plus animées; les groupes se mêlent, se poursuivent, se confondent et sont terminées par un tableau général.—On entend un grand bruit, comme si l'on brisait des portes; tout le monde se lève, excepté Ours-Kan.)

OURS-KAN, à part.

Ce sont mes gens!...

TOUS, avec effroi.

Quel bruit affreux!

(Le théâtre se remplit tout à coup de soldats guidés par Aboul-Hassan; ils portent des torches allumées et sont suivis des esclaves hommes d'Ali-Baba et de Nadir, qui accourent sur leurs pas.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ABOUL-HASSAN, SOLDATS, ESCLAVES.

ABOUL-HASSAN.

Venez, suivez mes pas!

OURS-KAN, se levant et les apercevant.

Ciel! ce ne sont pas eux!...

NADIR et ALI-BABA, apercevant Aboul-Hassan.

Que vois-je!... Aboul-Hassan!...

ABOUL-HASSAN.

Il jura votre perte,
Et vient punir la fraude en ces lieux découverte!

ALI-BABA, à Hassan.

Ah! traître!...

ABOUL-HASSAN, à ses soldats.

Oui, ces ballots nombreux
Que tu voulais en vain cacher à tous les yeux...
Qu'on les saisisse!
Et pour obéir à la loi,
Qu'ils soient tous brûlés devant toi!

(Les rideaux du hangar s'ouvrent; les soldats ont déjà amoncelé des matières combustibles autour des bannes de café et y ont mis le feu avec leurs torches; Calaf, qui allait donner le signal aux voleurs, s'échappe du hangar et est saisi par les esclaves.)

OURS-KAN, s'élançant pour délivrer ses compagnons.

Ciel!...

ALI-BABA, avec désespoir.

Que vois-je !

(Les brigands cherchent en vain à se dégager des bannes enflammées; on en voit quelques-uns qui se débattent et se défendent.)

MORGIANE, DÉLIE, LES FEMMES.

O céleste justice !

(Les flammes ont augmenté; Ours-Kan et les voleurs disparaissent au milieu des débris et sous les coups de feu des soldats d'Aboul-Hassan ; les femmes sont à genoux, les mains levées au ciel; Ali-Baba, Délie, Nadir et Morgiane sont du côté opposé; les soldats et les esclaves garnissent le fond.)

CHOEUR GÉNÉRAL, pendant ces différens mouvemens.

O céleste justice !...
Je bénis ton courroux !...
Du plus affreux supplice
Tu nous préserves tous !

FIN.

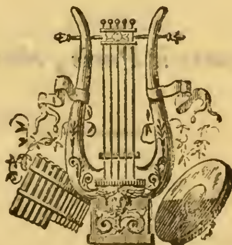
LA FEMME DE L'AVOUÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. MÉLESVILLE ET CARMOUCHE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 23 JUILLET 1833.



Paris,

QUOY, Libraire-Éditeur, Boulevard St-Martin, N° 18;

Et Barba, Libraire, Palais-Royal.

1833.

PERSONNAGES. ACTEURS.

AUBRY, Avoué..................	M. *Numa.*
DELPHINE, sa Femme..........	Mme *Jenny-Vertpré.*
VICTOR D'HERVILLY............	M. *Allan.*
CLARISSE, sa femme...........	Mme *Grassot.*
M. D'ARBOISE, Oncle de Clarisse..	M. *Klein.*
LEFÈVRE, Clerc d'Aubry........	M. *Ferdinand.*
Une Femme de Chambre.	
Dames et Amis d'Aubry.	
Domestiques.	

La scène se passe à Paris, chez M. AUBRY.

S'ADRESSER, pour la Musique de cette pièce, et pour celle de tous les Ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase Dramatique, à M. HORMILLE, Chef d'orchestre au Théâtre; ou à M. FERVILLE, Correspondant des Spectacles, rue Poissonnière, N° 33.

LA FEMME DE L'AVOUÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

*Le Théâtre représente un cabinet élégant; à droite de l'acteur, au premier plan, une cheminée, plus haut et du même côté, la porte qui conduit au salon et à l'appartement de Mme* Aubry. *Sur le devant de la scène, une toilette de femme; à gauche, une porte conduisant à l'étude; du même côté, un bureau en acajou, chargé de dossiers. Au fond, trois portes ouvrant sur un grand salon.*

SCÈNE Ire.

AUBRY *(son chapeau à la main)*, LEFÈVRE, *le suivant en tenant des lettres et des journaux; ils sortent de l'étude.* (*)

LEFÈVRE.

Vos journaux, Monsieur?...

AUBRY.

Je les lirai en chemin...

LEFEVRE.

Et vos lettres?

AUBRY.

Je n'ai pas le temps... (*voyant que Lefevre tient un autre papier*) Qu'est-ce que c'est que ça?

LEFEVRE, *le lui présentant.*

Ces conclusions pour les mineurs Verneuil... l'affaire de demain.

AUBRY, *avec impatience.*

L'affaire de demain, ne viendra que demain; et mon

(*) Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scène, comme ils doivent être placés au théâtre: le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, et ainsi de suite. Les changemens de position dans le courant des scènes, sont indiqués par des notes au bas des pages.

bal vient aujourd'hui... je ne peux pas le faire remettre à huitaine comme une cause! D'ailleurs, les mineurs sont jeunes, ils ont le temps d'attendre. (*lui rendant les lettres*) Tenez, Lefèvre, gardez tout cela, et dites à André de mettre le cheval,

LEFEVRE.

Oui, Monsieur... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE II.

DELPHINE, *elle est en redingotte élégante du matin et sort de son appartement*, AUBRY.

DELPHINE, *à la cantonnade.*

C'est bien, vous m'avertirez.

AUBRY.

Qu'est-ce donc chère amie?

DELPHINE, *riant.*

Mon appartement qui est aussi envahi par les garçons tapissiers... C'est un désordre, une confusion... La maison ressemble à un bazar!

AUBRY, *se frottant les mains.*

C'est charmant!

DELPHINE.

Et vous croyez que cette soirée vous sera fort utile? (*souriant*) Singulière manière de se former une clientelle.

AUBRY.

C'est la meilleure et la plus prompte... quoique la plupart de mes confrères se figurent que, pour arriver, il faut faire son état, pâlir sur ses dossiers, ou s'enrouer à l'audience; erreur!... avec un bal, on va bien plus vite! les bals servent à tout maintenant.

AIR : *Quand l'amour nous guide* (de Caroline).

Oui, le bal en France
Est partout
Un moyen de bon goût;
La danse
En France

Peut mener à tout.
Car pour des cliens, des souscripteurs,
Pour les vaincus, pour les vainqueurs,
Pour les impôts,
Pour les fléaux,
Chez nous on danse!...
Princes, Rois,
Bourgeois,
Si pour un choix,
On veut des voix,
Ou des emplois,
Ou bien des lois,
Ou bien des croix,
Toujours on danse!...
Oui, le bal en France
Est partout
Un moyen de bon goût...
La danse
En France
Peut mener à tout...

Et même pour faire un député... on danse.

DELPHINE, *souriant.*

Ou on dîne.

AUBRY.

C'est la vieille méthode, c'est usé; et quand il faudra vendre ma charge, comment en aurai-je trois ou quatre cent mille francs?

DELPHINE.

En donnant un bal? C'est comme cela qu'on présente son inventaire et le catalogue de ses cliens.

AUBRY.

Justement, chère amie! Savez-vous bien que vous entendez les affaires à merveille; et si vous n'étiez pas ma femme, ce qui m'est infiniment plus agréable, je vous mettrais à la tête de mon étude...

DELPHINE, *souriant.*

Elle n'en irait pas plus mal: Fille d'un avocat, nièce d'un juge, sœur d'un substitut, la chicane est pour moi une affaire de famille; j'ai appris à lire dans un Code civil, j'en sais par cœur tous les articles aussi bien que vous, ce qui n'est pas beaucoup dire!

AUBRY, *se récriant.*

Ah! ah!...

DELPHINE.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

On me consulte, et même en votre absence
Je vous remplace auprès de vos cliens;
Avec l'un d'eux j'eus une conférence
Hier encor...

AUBRY.

Oh! oh! je le défends!
Vous m'enlèveriez mes cliens!
Car avec vous j'en puis répondre
En conférence ils voudraient demeurer,
Et les gaillards me la feraient durer
Presqu'autant que celle de Londre.

DELPHINE.

Comment, monsieur!... encore de la jalousie...

AUBRY.

C'est une plaisanterie, chère amie..... au palais, nous n'avons pas le temps d'être jaloux! les matinées sont si courtes et les avocats sont si longs!... D'ailleurs, je sais parfaitement que je suis ta première, ta seule inclination, et...

DELPHINE, *l'interrompant.*

C'est bien! c'est bien!... il n'est pas question de cela! Et vos courses... n'avez-vous rien oublié?

AUBRY, *consultant son carnet.*

Rien... que de dîner!... Ils étaient si pressés de tout ranger....

DELPHINE, *haussant les épaules.*

Il s'agit bien de pareilles niaiseries!... vous dînerez demain.

AUBRY.

Du tout, j'en appelle! quand je n'ai pas dîné, j'éprouve un vide dans les idées...

DELPHINE.

Et ma robe, monsieur?... ma robe, que mademoiselle Gérard n'a pas encore envoyée...

AUBRY.

Je vais commencer par là.

DELPHINE.

Et les glaces!...

AUBRY.

J'y passerai, ainsi que chez l'homme aux banquettes..,

DELPHINE, *impatientée.*

Elles ne sont pas arrivées?

AUBRY.

Mon dieu non... il les avait louées pour un sermon de société au faubourg Saint-Germain! on s'y sera endormi, et il n'aura pas pu les reprendre.

SCÈNE III.

Les mêmes, LEFÈVRE. *

LEFEVRE, *au fond.*

Le cabriolet est prêt, monsieur.

AUBRY.

C'est bien!

LEFEVRE.

Et puis, il y a dans l'antichambre ce plaideur qui vient toujours pour une interdiction.

AUBRY.

Encore!... Quand on est accablé d'affaires! Je me sauve par l'escalier dérobé! Lefèvre!

LEFEVRE.

Monsieur?

AUBRY.

Vous ferez placer les tables de jeu.

LEFEVRE, *allant et venant.*

Oui, monsieur.

DELPHINE, *qui est auprès de sa toilette.*

Lefèvre!...

LEFEVRE.

Madame?..

DELPHINE.

Faites aussi enlever les tapis devant vous...

LEFEVRE.

J'y cours!... (*à part*) Si on m'exerce comme ça, je

* Delphine, Lefèvre, Aubry.

n'aurai plus de jambes pour danser... (*revenant.*) Ah! j'oubliais encore, une lettre pour madame... (*il la lui donne et sort.*)

AUBRY, *prêt à sortir de côté.*

Une lettre?

DELPHINE.

Partez donc, monsieur!...

AUBRY.

C'est ce que je fais, chère amie, mais... cette lettre...

DELPHINE.

Eh! bien, n'allez-vous pas vous imaginer...?

AUBRY.

Du tout! seulement je serais curieux... (*lisant la signature pardessus son épaule, bas*) Clarisse!..... une femme... il n'y a pas de danger...

DELPHINE, *lui présentant la lettre.*

Tenez, monsieur, lisez... puisque vous n'avez aucune confiance...

AUBRY.

Ah!... tu me fais injure! et pour te punir, je ne veux pas la voir.

DELPHINE.

C'est d'une ancienne amie.

AUBRY, *d'un air dégagé.*

Ça sera ce que ça voudra... ça ne me regarde pas... j'ai confiance, voilà tout. Adieu, ma bonne, embrasse-moi, et ne t'ennuie pas trop en mon absence (*il sort par la porte à droite du public.*)

SCÈNE IV.

DELPHINE *seule..*

Ne t'ennuie pas trop!.. Ils ont une bonne opinion d'eux-mêmes!... celui-là surtout!.... C'est fort heureux, car, avec son caractère défiant, au moindre doute, il n'y aurait pas moyen d'y tenir! (*regardant la lettre*) C'est bien de Clarisse! mon ancienne compagne de pension, que j'ai tant regrettée!.. si douce, si sentimentale!... Nous nous étions promis de ne pas

passer un jour sans nous écrire, et voilà trois ans que j'ignore ce qu'elle est devenue... (*parcourant toujours la lettre*) Elle apprend, dit-elle, que mon mari est avoué... une malheureuse affaire qui l'amène à Paris!... elle réclame ma protection... Ah! qu'elle vienne! je serai si heureuse et de la revoir et de lui être utile...

SCÈNE V.

DELPHINE, un Domestique; *puis* CLARISSE *et* M. D'ARBOISE.

LE DOMESTIQUE.

Madame Clarisse d'Hervilly et un vieux Monsieur qui l'accompagne.

DELPHINE, *vivement.*

Faites entrer sur-le-champ... (*le domestique les introduit et sort. Courant à Clarisse*) Ma chère Clarisse... c'est toi!... *

CLARISSE, *l'embrassant.*

Delphine!... tu vois que j'ai suivi ma lettre de près... j'étais si impatiente...

DELPHINE.

Est-ce que tu avais besoin de te faire annoncer?.. une amie d'enfance! une sœur!..

CLARISSE.

Ah! je te reconnais!... la voilà, mon oncle, celle dont je vous entretenais sans cesse...

DELPHINE, *passant entre d'Arboise et Clarisse.* **

C'est M. d'Arboise?... qui t'a servi de père...

D'ARBOISE, *s'inclinant.*

Bien flatté, belle dame, que mon nom soit venu jusqu'à vous...

DELPHINE.

Nous parlions si souvent de ceux qui nous étaient chers..!

* D'Arboise, Clarisse, Delphine.

** D'Arboise, Delphine, Clarisse.

D'ARBOISE, *à lui-même.*

Elle est fort aimable...

DELPHINE.

Et tu as besoin de moi?...

D'ARBOISE.

Jugez de notre joie, en apprenant que mademoiselle Delphine Dubreuil était l'épouse de M. Aubry, que l'on m'avait indiqué pour *procureur*... je veux dire pour avoué... Je vous demande pardon, belle dame, si je ne suis pas bien au courant des noms actuels!... je n'ai pas revu Paris depuis 87... et dans mon château des environs de Dijon... je ne suivais le train des choses que dans les Petites-Affiches et le Journal de la Côte-d'Or.

DELPHINE, *souriant.*

Je conçois!... vous deviez être un peu en arrière!... mais nous vous mettrons au fait... (*à Clarisse*) Ma bonne Clarisse, tu as donc un procès?...

CLARISSE.

Hélas! oui...

DELPHINE.

Et à quel propos?...

CLARISSE, *soupirant.*

Que veux-tu?... je suis mariée!..

DELPHINE.

Bon dieu!... serait-ce une séparation?..

D'ARBOISE.

Vous l'avez dit, madame!..

DELPHINE.

Si jeune!... si intéressante... et déjà malheureuse!... C'est donc un homme affreux?

D'ARBOISE.

Un monstre!... oui, madame, un monstre!... une suite de procédés...

DELPHINE.

Révoltans?

D'ARBOISE.

Avec des circonstances...

DELPHINE.

Aggravantes...

D'ARBOISE.

Tout ce qu'il y a de plus aggravant...

DELPHINE.

Comment ! des violences ?

CLARISSE.

Oh ! non. . .

D'ARBOISE.

Corbleu! . . je ne l'aurais pas souffert. . . Savez-vous que j'ai tiré le fleuret avec Saint-Georges, et que j'ai eu l'honneur de le boutonner. . .

AIR : *Plus qu'un millionnaire* (de l'Artiste).

A vivre en esclavage
Si l'on veut la forcer
D'un tyran, mon courage,
Peut la débarrasser.

DELPHINE *souriant.*

Une cause perdue
Vaut encor mieux qu'un duel.

D'ARBOISE.

C'est vrai ! si l'on vous tue
Vous n'avez pas d'appel.

DELPHINE.

Ainsi, vous êtes décidé à plaider ?

D'ARBOISE.

Très-décidé. . . Il n'y a pas moyen de vivre avec cet homme-là. . . Un fou, un révolutionnaire. . . qui ne parlait que d'ordre légal ! . . de la jeune France ! . . qui plaisantait sans cesse les vieilles idées, les bonnes doctrines, les aîles de pigeon. . . tout ce qu'il y a de respectable ! . . Enfin, jusqu'à ce bon M. Faustin, qu'il poursuivait de ses épigrammes. . .

DELPHINE.

Monsieur Faustin ?. . .

D'ARBOISE.

Un digne homme... un excellent voisin... qui était plein de complaisance et d'attentions pour moi... Il venait dîner trois fois par semaine, faisait ma partie de piquet, et avertissait charitablement ma nièce de la conduite de son mari... Eh! bien, M. d'Hervilly ne pouvait le souffrir...

DELPHINE.

Je m'en doute...

D'ARBOISE.

La génération actuelle est si dépravée!.. Il ne cherchait que les occasions de le vexer!.. au dessert, il se mettait à chanter les chansons d'un certain Bé.. Bélanger...

DELPHINE.

Béranger!..

D'ARBOISE.

Que je ne connais pas, Dieu merci!.. mais dont les refrains font frémir : « *Eteignons les lumières et rallu-* » *mons le feu* ... » Je vous demande à quoi ça rime!.. Et un *curé* avec une *Suzon*... des horreurs!.. Une autre fois que le pauvre homme avait bien dîné, ce qui lui arrivait assez souvent, il va lui parler de *Tartuffe.. de perdrix..* avec *une moitié de gigot en hachis*... des personnalités!.. le feu m'en montait au visage...

DELPHINE.

Et Monsieur Faustin ?

CLARISSE.

Ah!.. il ne se fâchait jamais...

D'ARBOISE.

Le digne homme! il n'avait pas plus de fiel... Il se contentait de donner de pieux conseils à sa femme... Eh! bien, Monsieur ne se mit-il pas à crier que c'était un fourbe.. qui soufflait la discorde dans son ménage.. et il voulut le consigner...

DELPHINE.

Hum!.. il avait peut-être raison.

D'ARBOISE.

Eh! ma chère dame!.. ce n'était qu'un prétexte pour cacher ses torts personnels, dont nous étions instruits à point nommé.

CLARISSE *soupirant.*

Et de ces torts qu'on ne peut oublier!..

DELPHINE.

Ah! c'est différent, s'il y a injure grave!.. Du reste nous en causerons... vous pouvez être tranquilles... je me charge de votre cause...

D'ARBOISE, *étonné.*

Vous, Madame?..

DELPHINE *souriant.*

C'est-à-dire, moi ou mon mari... c'est la même chose... Quoique je n'aie pas fait mon droit, Clarisse sait que je suis un peu du métier...

CLARISSE *souriant.*

C'est vrai!

AIR : *Adieu je vous fuis bois charmant.*

A la pension, tu plaidais...

DELPHINE.

Procureur du roi de la classe!
Pour te défendre je mentais,
Avec un aplomb, une grâce...
Pour ne favoriser que toi,
Je faisais punir l'innocence...
(*riant.*) Et puis le procureur du roi
Allait le soir en pénitence!

CLARISSE.

Puisses-tu me faire gagner encore aujourd'hui!

D'ARBOISE.

Pourquoi pas?.. de mon temps on gagnait bien des causes par les femmes, même en cour de parlement!.. et ce petit monsieur se repentira de m'avoir dérangé de mes habitudes!.. me faire venir plaider à Paris, parce que le domicile des époux y était... encore de leurs nouvelles inventions!..

DELPHINE *gravement.*

La loi est formelle... article 875 du Code...

D'ARBOISE.

L'article 875 n'a pas le sens commun...

DELPHINE.

Eh! mais, j'y pense... Quoique je me charge de votre cause, il ne serait pas mal que mon mari en eût une idée... nous avons ce soir une petite réunion, venez-y tous deux...

CLARISSE.

Moi... paraître dans le monde!..

DELPHINE.

Ce n'est pas le monde!.. un petit bal entre nous.. deux cents personnes... sans façon...

D'ARBOISE *à sa nièce.*

Viens-y... un bal d'affaires... M. Faustin ne peut y trouver à redire..

CLARISSE.

Je n'oserais...

DELPHINE.

Parce que tu plaides en séparation? Au contraire... c'est le cas de se montrer, d'intéresser... « Comment? » dira-t-on.. c'est madame d'Hervilly qui valse avec » tant de grâce... que son mari rend malheureuse... « Quelle horreur!... Pauvre petite femme!.. »

D'ARBOISE.

C'est que... j'y réfléchis... j'ai beaucoup de courses à faire...

DELPHINE *à d'Arboise.*

Eh! bien, ne vous gênez pas... moi, je m'empare de Clarisse que vous reprendrez en passant, pour qu'elle ait le temps de s'habiller. (*A Clarisse*) C'est arrangé, n'est-ce pas?

CLARISSE.

Puisque tu le veux...

D'ARBOISE (*passant entre les deux dames*).

A merveille!... (*embrassant sa nièce sur le front*) Allons, chère enfant, du courage... n'y pense plus.

DELPHINE *bas.*

Elle l'aimait donc bien ?

D'ARBOISE *bas.*

Elle en était folle...

CLARISSE *qui l'entend.*

Ah! mon oncle!

D'ARBOISE.

Mon Dieu! ma nièce, je sais ce que c'est que l'amour.. non pas que je le connaisse personnellement, mais j'en ai tant entendu parler à mes amis!.. mais un bon arrêt de Cour royale le chassera de ton cœur.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Moi je vais courir tout Paris,
Car nos voisins qui sont tenaces,
Dès que l'on vient dans ce pays,
Veulent tous obtenir des places!
Chacun m'a remis son placet,
Et je porte bien, sans reproche,
Vingt croix d'honneur dans mon gilet,
Et dix sous-préfets dans ma poche.

Je vous salue, belle Dame! (*Il sort*).

SCÈNE VI.

DELPHINE, CLARISSE.

DELPHINE.

Enfin, nous voilà seules, et nous pouvons nous confier tous nos petits secrets...

CLARISSE.

Comme autrefois à la pension... (*soupirant*) Ah! Delphine!.. l'heureux temps... et quelle différence!..

DELPHINE.

Mais aussi pourquoi t'es-tu mariée?

CLARISSE.

Et toi-même?.. nous nous étions juré que ça ne nous arriverait jamais!..

DELPHINE.

Oui... on se promet cela quand on est enfant...

CLARISSE *soupirant.*

Et l'on ne sait pas quel avenir on se prépare...

DELPHINE.

Pauvre amie !

Air : *Pour le chercher je cours en Allemagne* (d'Yelva).

De la bonté toi qui fus le modèle,
De ton mari quels sont les torts, dis-moi ;

CLARISSE.

Hélas ! ma chère, il me fut infidèle.

DELPHINE.

Je ne puis y croire...

CLARISSE.

Pourquoi ?

DELPHINE.

De l'infidélité victime,
Avec ces traits si gracieux, si doux ?..
En te voyant c'est le seul crime
Dont je n'osais accuser ton époux.

Il te quittait... il s'absentait souvent... il commença par des parties de chasse... n'est-ce pas ?

CLARISSE.

Précisément.

DELPHINE.

C'est toujours comme cela que ça se déclare...

CLARISSE.

Il prétendait que le château de mon oncle était un vrai couvent... il allait faire la cour à toutes les femmes de la ville ! Enfin, un jour, à la suite d'une querelle violente, il disparut... et fut rejoindre celle qui m'a enlevé son amour.

DELPHINE.

Comment, tu crois ?..

CLARISSE (*essuyant une larme*).

On me l'a assuré... et c'est là ce qui m'indigne le plus... car je crois vraiment que je l'aime encore !.. si aimable ! si tendre !.. dans les commencemens, du

moins... Ah!.. mais pardon, je t'afflige! j'ai tort!.. toi, du moins, ma chère Delphine, tu es heureuse.

DELPHINE *secouant la tête.*

Hum!.. hum!..

CLARISSE.

Ne m'as-tu pas dit?..

DELPHINE.

Oui, on dit toujours cela comme à ceux qui vous demandent des nouvelles de votre santé : « Merci, ça va bien... » et puis on ajoute aussitôt : « c'est-à-dire, » je suis un peu malade. »

CLARISSE.

Est-ce que monsieur Aubry?..

DELPHINE

Eh! mon Dieu! les maris sont toujours... des maris. Je suis heureuse, parce que j'y mets beaucoup de bonne volonté... que j'ai ce qu'on appelle la philosophie du ménage. Monsieur Aubry est un très-honnête homme, que j'estime infiniment! mais (*baissant la voix et regardant autour d'elle*) ce n'est pas précisément un génie:.. sans avoir de défaut essentiel, il est jaloux et soupçonneux à l'excès.

CLARISSE.

C'est bien préférable à l'indifférence.

DELPHINE.

Chez un amant, c'est possible, mais dans un mari, c'est fatigant!.. toujours des interrogatoires, des enquêtes... comme à la cour d'assises! au point, que s'il avait l'idée que, même avant de le connaître, j'ai pu distinguer quelqu'un, ce serait un enfer!

CLARISSE.

Que peux-tu craindre, si cela n'est pas?

DELPHINE, *hésitant.*

C'est que... je n'en suis pas bien sûre.

CLARISSE.

Comment?

DELPHINE.

Vraiment non ! Il y a eu autrefois un jeune homme qui venait chez mon père, que je devais épouser ; nous nous aimions, nous nous l'écrivions tous les jours !.. le mariage fut rompu... et... (*avec émotion*) je te conterai cela une autre fois, parce qu'il y a des jours où il ne faut pas que j'y songe... occupons-nous plutôt de toi.

CLARISSE.

Oh ! tu as raison !.. et puisque tu veux bien me recommander à ton mari, tâche qu'il y ait le moins de lenteurs possible.

DELPHINE.

Certainement ! une séparation ! pour une femme, c'est une cause d'urgence. Nous allons toujours prendre quelques notes, pour que la requête puisse être présentée dès demain au président... (*Mouvement de surprise de Clarisse.*) deuxième partie du Code, livre premier, titre neuvième, la procédure pour séparation.. c'est ce que j'ai appris le plus facilement.

(Elles vont auprès de la toilette.)

SCÈNE VII.

Les mêmes, LEFÈVRE *traversant le théâtre*, *puis* UNE FEMME DE CHAMBRE.

LEFEVRE.

Là !.. les tapis sont enlevés !.. Allons vîte essayer l'habit bleu à boutons d'or et le gilet de satin.

DELPHINE *se retournant*.

Lefèvre ! mettez-vous là, et écrivez un projet de requête.

LEFEVRE *interdit*.

Un projet de requête ! (*à part*) c'est un fait exprès ! (*haut*) Mais, Madame, voici l'heure de votre coiffeur.

DELPHINE.

C'est vrai ! vous m'y faites penser... Ecrivez toujours. (*A Clarisse*) Veux-tu sonner, ma chère. (*Clarisse tire la sonnette de la cheminée. Lefèvre s'assied au bu-*

reau.) Tu vois ce que c'est qu'un bal! jusqu'à ma toilette, qui est dans le cabinet de mon mari.

(Elle s'assied auprès de la toilette; Clarisse s'assied auprès d'elle, à sa gauche.)

LEFEVRE, *la plume à la main.*

J'y suis, Madame.

DELPHINE *se regardant dans la glace, et dictant.*

« A Monsieur le président du tribunal civil de la » Seine...

LA FEMME DE CHAMBRE *entrant.*

Madame a sonné?

DELPHINE.

Le coiffeur est-il là?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Pas encore, Madame.

DELPHINE.

Il est insupportable... il viendra à minuit! Voyez donc, Marie, mes cheveux ne tiennent pas... c'est le brouillard...

LEFÈVRE *répétant.*

» De la Seine...

DELPHINE, *dictant.*

« Et à messieurs les juges, etc., etc., dame Clarisse » d'Arboise, épouse du sieur... (*se tournant vers Clarisse*) Lallemant est indisposé, et c'est un de ses élèves qu'il doit m'envoyer.

LEFEVRE *répétant.*

» Du sieur Lallemant...

DELPHINE.

Mais non! prenez donc garde! (*dictant*) « du sieur » d'Hervilly... (*à Clarisse*) Quelle profession?

CLARISSE.

Aucune.

DELPHINE.

Ah! c'est terrible, ces maris qui n'ont rien à faire... (*à Lefèvre*) Mettez: « Propriétaire.. a l'honneur de » vous exposer que, sans aucun motif.. (*s'interrompant*) Tu as un joli chapeau, là.. Est-ce de chez Simon?

CLARISSE.

Oui !

DELPHINE.

Cela se reconnaît tout de suite.

LEFÈVRE *répétant.*

» Sans aucun motif...

DELPHINE *dictant.*

» Elle s'est vue tout-à-coup délaissée, maltraitée... (*s'interrompant*) Laissez du blanc pour les mauvais traitemens... beaucoup de blanc. (*Dictant*) « au grand » scandale de... (*se retournant vivement*) A propos de scandale, qu'est donc devenue la petite Boinville ?

CLARISSE.

Ah ! ma chère, elle a très mal tourné...

DELPHINE.

Bah !..

CLARISSE.

Elle s'est laissé enlever.

LEFEVRE, *répétant.*

» Au grand scandale... De quoi ?

DELPHINE *dictant.*

« De toute la ville de Dijon.. (*à Clarisse*) En vérité ?

CLARISSE.

Personne ne la voit plus.

DELPHINE.

C'est donc cela ! Je l'ai rencontrée dans le commencement de mon mariage.. elle a fait semblant de ne pas me reconnaître...

LEFÈVRE, *avec impatience.*

Après, Madame ?

DELPHINE *dictant.*

« Depuis ce funeste abandon... (*à Clarisse*) Et qui est-ce qui l'a enlevée ?

CLARISSE.

Tu ne devinerais jamais... son cousin...

DELPHINE *cherchant.*

Un grand..?

CLARISSE *riant.*

Qui à la fête de bonne amie, jouait le rôle d'Abner dans ATHALIE.

DELPHINE, *riant.*

Ah! Ah! Ah!.. mais il était affreux..

CLARISSE *riant plus fort.*

Epouvantable!..

DELPHINE *id.*

C'est bien fait!..

CLARISSE *id.*

On ne l'appelle plus que madame Abner..

DELPHINE *id.*

Ah! Ah! Ah!..

TOUTES DEUX *riant aux éclats.*

Ah! Ah! Ah!..

LEFEVRE, *répétant.*

» Depuis ce funeste abandon... (*plus haut et avec impatience*) « Depuis ce funeste abandon...

DELPHINE *riant toujours.*

Ah!.. Ah!.. Ah!.. (*pouvant à peine parler et dictant*) « La soussignée passe sa vie dans les larmes..— C'est très drôle! — « Supplie humblement de prononcer la » séparation.. ce faisant.. ferez justice.. etc., etc. » (*riant*) Ah!.. Ah!.. Ah!.. cette petite Boinville!. au fait, elle avait un air hypocrite.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE *à Clarisse.*

Monsieur d'Arboise attend madame dans sa voiture.

CLARISSE.

Mon oncle!..

DELPHINE.

AIR *du Galop de la Tentation.*

Va le rejoindre, chère amie,
Mais reviens vîte, et pour ce soir,
Tâche au moins d'être bien jolie;
Quand on plaide, c'est un devoir.

Devant plus d'un juge, sans doute,
Tu vas te trouver en ces lieux...
Si la justice n'y voit goutte,
Les juges ont de très bons yeux!

ENSEMBLE.

Adieu donc, adieu chère amie,
Mais reviens vîte, etc.

CLARISSE.

A ton amitié je me fie,
Et puisqu'il le faut, pour ce soir,
Je tâcherai d'être jolie,
Quand on plaide, c'est un devoir.

LEFÈVRE.

Voilà ma requête finie,
Et Dieu merci! je vais pouvoir
Me mettre en grand'cérémonie,
Pour notre fête de ce soir.

(Clarisse sort par le fond, Lefèvre s'esquive par la gauche; le domestique et la femme de chambre rangent la toilette et la mettent sur le côté; ils sortent ensuite.)

SCÈNE IX.

DELPHINE *seule.*

Pauvre petite femme!.. (*s'essuyant les yeux*) Avons-nous ri de bon cœur!.. Certainement, je ferai tout pour l'arracheré à l'esclavage, à la tyrannie... je la déciderai à venir passer les hivers à Paris, cela me fera une socité charmante pour mes soirées du jeudi.

SCÈNE X.

AUBRY, DELPHINE.

DELPHINE.

Ah! vous voilà, enfin, Monsieur...

AUBRY.

Tu étais inquiète, ma bonne?

DELPHINE.

Du tout!

AUBRY.

Hum!.. l'orgueil féminin!.. elles ne veulent jamais

en convenir ! Du reste, calme-toi. . me voici, et j'ai fait toutes tes courses.

DELPHINE.

Vous en serez récompensé, car, pendant votre absence, je vous ai trouvé une affaire superbe.

AUBRY.

Tiens !.. et moi aussi !

DELPHINE.

En vérité ?

AUBRY.

Une rencontre unique ! imagine-toi... j'étais entré au café de Paris, pour commander l'envoi des glaces, des plombières. . l'aspect de tous ces convives en exercice a réveillé un appétit qui n'était qu'assoupi.

DELPHINE.

Vous avez été perdre votre temps...

AUBRY.

Tu vois bien que non, puisque cela m'a donné un client. Je me suis mis à une table pour achever mon dîner, que je n'avais fait qu'ébaucher ici. Tout en dictant mes commandes, je venais d'expédier un perdreau rouge et une sole à la Colbert. J'étais là, nonchalamment, mon curedent à la main.. je ne pensais à rien... Ah ! si.. je pensais à ce que je prendrais pour mon dessert...lorsque la dame du comptoir, une jolie femme, ma foi, me dit : « *Chez M. Aubry*, n'est-ce pas?..» Oui, Madame, M. Aubry, avoué, rue de Provence !.. manière adroite de donner son adresse au public... A ce nom honorable, un jeune homme s'approche avec empressement. « M. Aubry !.. ah !.. je » suis charmé.. » — Monsieur, bien flatté..

DELPHINE.

Vous le connaissiez ?

AUBRY.

Je ne l'ai jamais vu !.. « Parbleu! Monsieur, me » dit-il en s'asseyant près de moi, j'avais votre adresse, » et j'allais me rendre chez vous, mais, puisque le hasard vous amène, je vais vous conter mon affaire...

» c'est plus gai ici que dans une étude.. Il s'agit d'une » séparation...»

DELPHINE.

C'est singulier! c'en est une aussi qui m'est venue..

AUBRY.

Il paraît que la séparation donne! c'est le retour de la campagne qui produit cela... du reste, un fort aimable jeune homme...gai, sémillant.. dans mon genre! qui a eu des aventures!. qui m'en a conté!. Je l'ai engagé à venir au bal... il apportera ses papiers, et entre une pastourelle et un verre de punch, monsieur d'Hervilly m'expliquera...

DELPHINE, *frappée.*

Monsieur d'Hervilly!!.

AUBRY.

C'est son nom..

DELPHINE.

Ah! mon Dieu!.. qu'est-ce que vous me dites là!. c'est le mari de ma cliente!

AUBRY.

Celle de tout-à-l'heure? et ils choisissent le même avoué! c'est de la sympathie!

DELPHINE.

S'ils allaient se rencontrer...

AUBRY.

J'y pensais.

DELPHINE.

C'est votre faute aussi!.. inviter à la première vue..

AUBRY.

Est-ce que je pouvais deviner que de ton côté..?

DELPHINE.

Quelle différence!.. une amie.. et puis, une cause excellente!

AUBRY.

Oh! non, par exemple!.. c'est le mari qui a raison!

DELPHINE.

Du tout... c'est la femme!..

AUBRY.

Mais non, ma bonne! un ménage désuni par une espèce de jésuite...

DELPHINE.

Un mari despote...

AUBRY.

Une affaire superbe...

DELPHINE.

Détestable!.. et vous aurez la bonté de vous dégager.

AUBRY.

Comment, tu veux!..

DELPHINE.

Je l'exige, ou je me renferme dans mon appartement et fera les honneurs du bal qui voudra! A quoi bon avoir un mari avoué, si je ne puis obliger une amie, quand l'occasion s'en présente?..

AUBRY.

C'est que j'ai donné ma parole.

DELPHINE.

Moi aussi.

AUBRY.

Comment faire?

DELPHINE.

C'est tout simple : vous allez retourner au café de Paris, vous lui direz bien poliment...

AUBRY.

Que je suis obligé de lui faire une impolitesse.

DELPHINE.

Que vous êtes désolé de ne pouvoir le recevoir!.. que vous ignoriez que vous étiez l'avoué de sa femme.. mais que la délicatesse, l'honneur... enfin, des phrases... vous n'êtes pas embarrassé pour en faire... c'est votre état.

AUBRY.

J'aime mieux lui écrire un mot, et...

(Il va au bureau.)

SCÈNE XI.

Les mêmes, LE DOMESTIQUE.*

LE DOMESTIQUE *entrant.*

Monsieur d'Hervilly...

AUBRY *étonné.*

Hein!..

DELPHINE, *vivement.*

Comment?

LE DOMESTIQUE.

Je dis que Monsieur d'Hervilly est là, qui vient pour le bal.

AUBRY *étourdi.*

Déjà!..

DELPHINE.

Allez le recevoir, lui expliquer...

AUBRY *troublé.*

Non, non, chère amie!... je ferai encore quelque gaucherie; j'ai la main malheureuse aujourd'hui. J'aime mieux que tu t'en charges... les femmes ont une grâce, une adresse pour congédier les gens sans qu'ils se fâchent... et puis, toi qui ne le connais pas, tu seras moins embarrassée.

DELPHINE.

Mais je ne suis pas habillée...

AUBRY *s'esquivant.*

C'est égal, c'est beaucoup mieux, dépêche-toi de le renvoyer.

(Il va pour sortir par le fond, et se trouve nez à nez avec Victor d'Hervilly, qui entre en même temps.)

SCÈNE XII.

DELPHINE, VICTOR, AUBRY.

VICTOR *à Aubry.*

Je suis exact, comme vous voyez!

* Delphine, le Domestique, Aubry.

AUBRY *troublé.*

C'est vous! enchanté! *(à part)* que le diable l'emporte! *(haut)* pardon, mon cher client... je suis à vous... mais un maître de maison... ma femme vous tiendra compagnie... (*se tournant comme si on l'appelait*) voilà! voilà!.. vous pouvez toujours allumer...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

DELPHINE, VICTOR.

DELPHINE *à part.*

Allons, il faut encore que je répare ses maladresses..

VICTOR *à part.*

Un avoué qui donne des fêtes, et qui a une jolie femme!.. je ne pouvais pas mieux choisir! *(haut, en s'approchant)* je suis bien indiscret, madame, de venir de si bonne heure, mais la qualité de plaideur fait excuser...

DELPHINE.

Monsieur...

VICTOR *la regardant.*

Ah! grand Dieu!..

DELPHINE *le regardant.*

Que vois-je?..

VICTOR.

Ces traits!..

DELPHINE.

Monsieur Victor!.. *(à part)* le jeune homme d'autrefois!

VICTOR *enchanté.*

Est-ce bien vous?

DELPHINE *émue.*

Je ne reviens pas de ma surprise!.. mais que signifie ce nom... d'Hervilly?..

VICTOR.

Il est vrai, ce n'était pas le mien lorsqu'en des

temps plus heureux !... (*un regard de Delphine l'arrête*) Pardon ! j'oubliais qu'il ne m'est plus permis.. (*changeant de ton.*) C'est un oncle maternel, madame, qui avait un titre, un majorat, et qui, en me laissant tous ses biens, a exigé que je prisse aussi son nom !.. ce pauvre oncle, je l'aimais trop pour le désobliger.

DELPHINE.

Je vous félicite...

VICTOR *vivement.*

Des faveurs de la fortune ?.. vous avez raison, c'est aujourd'hui surtout que je commence à croire qu'elle me veut du bien !.. vous revoir !.. retrouver ces souvenirs si chers !..

DELPHINE.

Ah ! de grâce, Monsieur, pas un mot sur ce sujet. Je vous préviens que j'ai tout oublié !

VICTOR.

Quoi ! Madame...

DELPHINE (*à part*).

Et moi qui y pensais encore ce matin !

VICTOR *gaîment.*

Eh ! bien, voilà qui est affreux !

DELPHINE.

Comment ! ne vous êtes-vous pas marié aussi ?

VICTOR.

C'est vrai ! mais je n'ai rien oublié ! J'avoue que j'adorais ma femme, parce qu'un honnête homme ne connaît que son devoir, mais je pensais toujours à vous.

DELPHINE *souriant.*

C'est bien flatteur !

VICTOR.

J'en parlais encore tantôt à votre mari.

DELPHINE *effrayée.*

A mon mari !

VICTOR.

Oh ! sans vous nommer ! . . Je lui racontais mes premiers amours, et cela le faisait rire.

DELPHINE *à part, haussant les épaules.*

Je le crois, il rit toujours.

VICTOR.

Je lui parlais de ces lettres charmantes que je relis si souvent. . .

DELPHINE.

Des lettres ! en effet, je me rappelle que, de l'aveu de ma mère. . . Vous ne les avez pas brûlées ?

VICTOR.

Les brûler ! Un pareil trésor ! . . ce sont les seules qu'en me mariant j'aie sauvées de l'auto-da-fé général.

DELPHINE.

O ciel ! . . et si quelqu'un pouvait soupçonner . .

VICTOR.

Oh ! ne craignez rien ; elles sont serrées bien précieusement dans un petit portefeuille *couleur pensée.* Je les ai cachées au fond de mon secrétaire avec votre portrait.

DELPHINE *étonnée.*

Mon portrait ! que dites-vous, Monsieur ? . . Jamais pourtant je ne vous ai donné. . .

VICTOR.

J'en conviens ; c'est un vol : et puisque je suis en train de confesser mes crimes. . . vous vous souvenez d'une petite miniature qui ornait la cheminée de votre père. . . qui a disparu pendant quelque temps !

AIR : *Vaudeville de la Petite Sœur.*

Ce portrait m'offrait tant d'appas ! . .
Et je le copiai moi-même. . .

DELPHINE.

Mon portrait, quelle audace extrême !
Et mon mari qui ne l'a pas. . .
Qui me le demande lui-même ! . .

VICTOR.

Il a pour se dédommager

Les traits et les grâces d'un ange !
Mais nous pouvons nous arranger,
Si vous voulez vous en charger,
Je suis prêt à faire l'échange.

DELPHINE.

Vous me rendrez tout, Monsieur, je le veux, je l'exige.

VICTOR *tristement.*

Soit, Madame, puisque vous m'enlevez cette dernière consolation !.. vous serez obéïe... aussitôt que je retournerai à Dijon, ce qui ne sera pas très-prochain, suivant les apparences.

DELPHINE.

Pourquoi donc ?

VICTOR.

Puisque ma femme veut une séparation!

DELPHINE *vivement.*

Mais vous ne la voulez pas, Monsieur; vous vous y opposerez, et je suis sûre qu'avec quelques avances...

VICTOR.

Mon Dieu ! j'y étais tout disposé... mais c'est impossible ! Il y a là un oncle, assez faible, et une espèce d'ami de la maison beaucoup trop fort.

DELPHINE.

Monsieur Faustin?..

VICTOR.

Votre mari vous en a déjà parlé. Eh ! bien, oui !.. c'est une peste que ces gens là pour les ménages de province, l'invasion étrangère a été moins funeste.

DELPHINE.

Mais il n'y en a plus, Monsieur.

VICTOR.

Je sais bien, on les chasse, et il y en a toujours. Ils changent de nom, voilà tout. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien il est cruel de voir sans cesse une influence secrète s'établir là, près de vous, détruire peu à peu la confiance, l'amour...

DELPHINE.

Vous ne dites pas que vous aviez donné mille prétextes à la froideur de votre femme.

VICTOR.

Moi ! j'étais le modèle des maris ! car je l'aimai véritablement... je l'adorais ! et, aujourd'hui même, je mourrais plutôt que d'en convenir, mais je suis malheureux... ce n'était qu'avec peine, avec dépit que je m'éloignais d'elle... je sentais que ma maison me devenait insupportable, et j'y revenais toujours, parce qu'elle y était, que je la retrouvais.

DELPHINE.

Vous voyez bien qu'il serait facile de se rapprocher.

VICTOR *vivement.*

Jamais, maintenant !.. quand on a été dédaigné, humilié... Non ! non ! puisqu'une séparation peut seule ramener la paix entre nous, j'en prendrai mon parti ; je serai beaucoup plus heureux en redevenant garçon. (*Tendrement*) Vous me permettrez de vous offrir quelquefois mon hommage.

DELPHINE.

Monsieur !..

VICTOR.

Oh ! rassurez-vous ! je n'espère rien, je ne demande rien...

DELPHINE *à part.*

Oui !.. encore un jésuite !

VICTOR.

Rien, que la permission de vous voir, de vous aimer en silence... Vous ne pouvez m'en empêcher !

DELPHINE *froidement.*

Pardonnez-moi, Monsieur ; et vous m'obligerez en ne reparaissant plus...

VICTOR *souriant.*

Chez mon avoué ?.. Ah ! c'est de la tyrannie... je ne puis vous le promettre.

DELPHINE.

Comment, Monsieur !..

VICTOR.

Ecoutez donc, j'ai un procès, ce n'est pas ma faute, si votre mari a ma confiance !.. je suis obligé de le voir tous les jours.

DELPHINE, *à part*.

Tous les jours !..

VICTOR (*tirant des papiers de sa poche*).

Je suis en règle; me voilà armé de l'horrible dossier! Je suis même fâché d'avoir apporté mes papiers aujourd'hui, ça m'aurait servi de prétexte pour demain.

DELPHINE, *avec ironie*.

Des papiers, pour prouver votre fidélité?

VICTOR, *les feuilletant*.

Oui vraiment! d'ordinaire, il n'y a pas de preuves par écrit; mais voici des lettres de ma femme, qui démontrent... (*Il s'arrête.*) Ah! c'est singulier!..

DELPHINE.

Quoi donc?

VICTOR.

Une romance, que je lui adressais dans le commencement de notre mariage, qu'elle n'a jamais lue, et que je retrouve là... Encore une preuve d'amour !..

DELPHINE *prenant le papier*.

Comment! vous faisiez des vers?

VICTOR.

Oh! des vers de province; vous savez ce que c'est.

DELPHINE, *qui parcourt le papier*

AIR : *Le fleuve de la vie*.

Très-bien vraiment... « L'amour s'envole
« L'hymen l'enchaîne avec des fleurs.... »
Ces vers sont de la vieille école
Et pour des femmes très-flatteurs !..

VICTOR.

Oh! quand il faut chanter les nôtres,
Au classique l'on a recours.

DELPHINE *riant*.

Oui, le romantique est toujours
Pour la femme des autres.

DELPHINE, *cachant le papier précipitamment.*

Dieu !.. Monsieur Aubry !

VICTOR, *d'un peu loin d'elle.*

Qu'avez-vous ?

DELPHINE *bas.*

Pas un mot, je vous en conjure !

VICTOR *à part.*

C'est le mari !

SCÈNE XIV.

AUBRY, DELPHINE, VICTOR.

AUBRY *regardant de côté.*

A merveille ! le coup-d'œil sera magnifique !.. (*bas à sa femme*) Eh ! bien, est-il parti ? (*l'apercevant*) Le voilà encore !

VICTOR.

Je vous rends grâce, mon cher avoué. (*montrant Delphine*) Vous avez un moyen sûr de faire prendre patience à vos cliens !

AUBRY, *avec un rire forcé.*

Oui... je... (*bas à sa femme*) Ah ! ça, tu devais le renvoyer. De quoi diable avez-vous donc parlé ?

DELPHINE *bas à Aubry.*

C'est que... c'est fort délicat.

VICTOR.

Je ne m'attendais pas au plaisir de renouveler connaissance avec madame.

AUBRY.

Ah ! vous vous connaissiez ? (*bas à Delphine*) Qu'est-ce que cela signifie ?

DELPHINE *bas.*

Je ne sais... je ne me rappelle pas. Peut-être un de mes anciens danseurs...

AUBRY *à part.*

Elle n'a jamais que cela à me dire. Le chapitre des anciens danseurs, ça ne finit pas.

(La porte du salon s'ouvre et laisse voir la salle de bal éclairée par un lustre.)

VICTOR.

Du reste, je vous fais mon compliment. Vous aurez un monde fou.. La femme de notre receveur-général que j'ai rencontrée.. Une fort jolie femme! je l'ai déjà invitée. (*A Delphine*) Madame me fera-t-elle aussi l'honneur..?

AUBRY *à part.*

Allons, le voilà qui se met à son aise! (*A Delphine*) Mais tâchez donc de m'en débarasser.

DELPHINE *bas.*

Je ne sais que lui dire!

AUBRY *bas.*

Alors, je vais m'en charger, ça ne sera pas long. (Il passe entre sa femme et Victor.) (*Haut*) Parbleu! mon cher client, je suis désespéré..

VICTOR.

Pourquoi donc? ne vous occupez pas de moi.. nous parlerons d'affaires plus tard.. (*regardant au fond*) Eh! tenez, voilà déjà une dame qui vous arrive!

AUBRY (*voulant aller lui offrir la main*).

Ah! mon Dieu! où sont donc mes gants?

VICTOR (*s'empressant d'aller au-devant de la dame qui entre*).

Ne vous dérangez pas, je vais vous remplacer.

SCÈNE XV.

DELPHINE, CLARISSE (*en toilette de bal, un bouquet à la main*), VICTOR, AUBRY.

VICTOR *offrant la main à Clarisse, au fond.*

Permettez, Madame.

CLARISSE.

Monsieur... (*Le reconnaissant*) Ah! ciel!

VICTOR (*de même*).

Qu'ai-je vu!

CLARISSE *s'éloignant de lui.*

Mon mari!

VICTOR (*de même*).

Ma femme!

AUBRY, *stupéfait.*

Sa femme!.. Ah! mon Dieu!

ENSEMBLE et tous un peu haut en scène.

AIR: *Enfin je vais sortir. Fragment du* Morceau d'ensemble (D'ADAM.)

CLARISSE, DELPHINE, AUBRY, VICTOR.

Ah! mon Dieu! quel malheur!
Mon époux, oui, c'est lui-même.
C'est { ma / sa } femme, oui, c'est elle-même.
De crainte et de frayeur
Comme je sens battre mon cœur!
Pour { moi / nous } quel embarras, (*Ils redescendent.*)
Comment fuir ce péril extrême?
Je n'en sais rien, hélas!
Et n'ose plus faire un seul pas.
Non, non, je n'ose plus faire un seul pas.

VICTOR *à Aubry.*

Quoi me tromper ainsi!

CLARISSE *à Delphine.*

Ah! Delphine! quelle aventure!

DELPHINE *bas.*

Mais j'ignorais aussi
Que nous recevions ton mari.

VICTOR *à Aubry.*

A mes regards surpris
Tendre un piége!...

AUBRY *troublé.*

Je n'ai, je jure,
Rien tendu, mes amis;
(*à part*). Et c'est moi qui me trouve pris.

TOUS.

Ah! mon Dieu! quel malheur! etc., etc.

DELPHINE *bas à son mari.*

Il faut les concilier.. c'est le seul moyen de sauver votre réputation...

AUBRY *bas.*

C'est que j'ai si peu l'habitude des conciliations.

DELPHINE *bas.*

N'importe... essayez...

VICTOR *avec colère.*

Enfin, Monsieur, vous êtes donc l'avoué des deux parties ?

AUBRY *passant entre sa femme et Clarisse.*

Eh bien ! oui, Monsieur ; mais pour les rapprocher ! car je ne suis pas un avoué comme un autre.... je n'aime pas le bruit, le scandale ?.. et avant de plaider j'épuise tous les moyens d'arranger une affaire... c'est ici le premier acte de la procédure... « *Les époux doi-* » *vent comparaître en personne... article* 871.

DELPHINE *bas.*

877.

AUBRY *du côté de sa femme.*

Est-ce l'article 877 ?... c'est juste.. (*haut*) 877... (*aux époux*) il fallait vous voir... vous parler... et j'ai pensé que dans un bal, cela serait beaucoup mieux que devant Monsieur le président ; et si je parviens à vous réunir...

VICTOR *s'éloignant du côté droit.*

Nous réunir !..

CLARISSE *s'éloignant du côté opposé.*

Jamais !...

AUBRY.

Allons, allons, mes bons amis, un peu de calme !.. de quoi s'agit-il, après tout ?.. de ces querelles comme on en voit tant !.. de ces torts que l'imagination s'exagère et qu'il semble qu'on ne pardonnera jamais... (*à sa femme*) aidez-moi donc, chère amie. (*à Clarisse*) Eh ! mon Dieu !.. en ménage, il faut tout pardonner, il faut que chacun y apporte de l'indulgence, de la résignation, et c'est surtout à l'hymen qu'on peut appliquer ces deux mots si célèbres : *union* et *oubli.*

DELPHINE *près de Victor.*

Oui, Monsieur.. *union* et *oubli* ! ce doit être notre devise à tous.

(Ils parlent bas ensemble.)

AUBRY *avec enthousiasme.*

Y a-t-il rien de comparable à l'aspect de deux époux

parfaitement d'accord... regardez-nous, ma femme et moi.. jamais le plus léger nuage!.. (*à part, en les regardant de loin*) il me semble qu'il lui parle bien bas...

CLARISSE.

Non, Monsieur... il est des procédés qu'on ne peut pardonner...

AUBRY *à Clarisse.*

Mais il n'a pas cessé de vous être fidèle...

CLARISSE.

Lui!...

AUBRY.

Oui, Madame... et même en ce moment, il n'a des yeux que pour vous... *(à part)* Ah! mon Dieu!... comme il regarde ma femme!...

DELPHINE *bas à Victor.*

Mon amitié sera votre récompense...

VICTOR.

Est-ce là ce que vous m'aviez promis?

AUBRY *à part.*

Hein! qu'est-ce qu'elle lui avait donc promis?.. (*haut*) contemplez ce tableau... d'une confiance mutuelle... et spontanée image de la confiance qui doit... (*à part*) il lui parle toujours... *(haut)* image... de la concorde qui doit... (*à part*) il lui parle toujours!.. (*se reprenant*) Ah! je ne sais plus ce que je dis!...

DELPHINE *bas.*

Je vous en prie, Victor...

AUBRY *à part.*

Victor!... qu'est-ce que c'est que ça?..

DELPHINE *bas.*

Je le veux..

AUBRY *à part.*

Je le veux... (*s'approchant*) oh! pour le coup, c'est trop fort, Madame!..

DELPHINE.

Comment?.. quoi?.. qu'avez-vous?

AUBRY.

Rien; mais c'est que.., il me semble que je n'ai pas compris...

DELPHINE.

Cela vous arrive quelquefois; mais je parle à Monsieur, ainsi, vous n'avez pas besoin...

AUBRY.

Oui; mais alors, je comprends trop; j'ai cru entendre...

DELPHINE.

Tout ce qui me passe par la tête. Je tâche de le calmer.. je lui dis ce que vous dites à sa femme.

AUBRY.

Pas tout-à-fait.. vous parliez de récompense, moi, je lui aurais tout bonnement présenté la note des frais.

CLARISSE *se rapprochant.*

Qu'est-ce donc?

AUBRY.

Ne faites pas attention... une affaire de ménage...

VICTOR *se rapprochant aussi.*

Mais il me semble...

AUBRY.

Pardon, Monsieur! je n'ai pas besoin d'avoué, je m'expliquerai bien tout seul.. *(à sa femme)* et j'exige que Madame...

DELPHINE.

Taisez-vous donc! devant deux étrangers!...

AUBRY.

Ça m'est égal.

DELPHINE.

Vous allez vous rendre ridicule...

AUBRY.

C'est possible; mais vous aviez avec lui un ton familier...

DELPHINE.

Vous perdez la tête.

AUBRY *s'échauffant.*

Au contraire!.. je veux la conserver intacte.

DELPHINE *offensée.*

Qu'osez-vous dire!..

AIR : *Ah! quel scandale!* (Saint-Denis).

Quelle insolence!..
De cette offense
J'aurai vengeance!

VICTOR *et* CLARISSE.

Y pensez-vous?

AUBRY.

Redoutez tout de mon courroux.

VICTOR *et* CLARISSE.

Calmez, calmez votre courroux!..

DELPHINE *à Aubry*

Quel caractère!..

AUBRY *vivement.*

Tête légère!

DELPHINE.

Jaloux, colère!

AUBRY.

Toujours souffrir!..

DELPHINE *éclatant.*

Non, non, je n'y puis plus tenir!..
Et je sens qu'il faut en finir!..

AUBRY *choqué.*

Quoi! pour vous plaire
Faut-il, ma chère,
Nous séparer?..

DELPHINE *involontairement.*

Ah! quel bonheur!

AUBRY *furieux.*

Qu'osez-vous dire?

DELPHINE *de même.*

Je le désire!

AUBRY *de même.*

J'y puis souscrire.

ENSEMBLE.

TOUS DEUX.

De tout mon cœur !

VICTOR, CLARISSE.

Quelle fureur !

SCÈNE XVI.

Les mêmes, LEFÈVRE *en costume de bal, et accourant par la porte du fond, à gauche.*

LEFÈVRE *à Aubry et à sa femme.*

Monsieur ! Madame !
On vous réclame...

AUBRY *troublé.*

Déjà du monde !.. il faut courir.

DELPHINE.

Et ma toilette
Qui n'est pas faite !

TOUS DEUX.

Ah ! vraiment, c'est pour en mourir !

ENSEMBLE.

DELPHINE *avec colère.*

Douce espérance !
De cette offense
J'aurai vengeance !..
O ciel ! du bal
Je crois entendre le signal. (*bis*)
(*A Clarisse*) Pardon, ma chère,
Mais la colère...
(*A Aubry*) Bientôt j'espère
Combler vos vœux.
Demain nous plaiderons tous deux,
Car vous êtes un homme affreux !

AUBRY *troublé, et mettant ses gants.*

Oui, je le pense ;
De cette offense
J'aurai vengeance !
O ciel ! du bal
Je crois entendre le signal (*bis*).
(*A Delphine*) Point de colère...
Mais, pour vous plaire,
Bientôt j'espère

Qu'à tous les yeux
Nous nous séparerons tous deux.
C'est un supplice trop affreux !

CLARISSE *et* VICTOR *les calmant.*

Plus d'indulgence !
Plus de clémence !
Quelle imprudence !
Pendant le bal !
Cela pourrait faire très mal. (*bis*)
Il faut se taire;
Point de colère !
Bientôt j'espère
Qu'à tous les yeux,
Vous vous réunirez tous deux,
Et vous serez bien plus heureux.

LEFÈVRE.

Quelle imprudence !
Quand de la danse
J'entends d'avance
Le doux signal...
Ne faites pas manquer le bal ! (*bis*).
Point de colère..
Si, pour vous plaire,
Il faut la guerre ;
Plus tard tous deux,
Vous plaiderez suivant vos vœux,
Et vous pourrez rompre vos nœuds.

(Aubry donne la main à sa femme et l'entraîne ; ils sortent en se disputant, par la porte à droite ; Lefèvre les a précédés. La porte se referme.)

SCÈNE XVII.

VICTOR, CLARISSE.

(Ils se regardent un moment en silence, et avec embarras.)

CLARISSE *à part.*

Eh ! bien... elle me laisse !

VICTOR *à part.*

Il n'y a pas moyen d'éviter le tête-à-tête.

CLARISSE *à part.*

Je ne sais que devenir.

VICTOR *à part.*

Il faut pourtant dire quelque chose. (*Haut*) Quelle scène affreuse !

CLARISSE.

Oh ! affreuse, en effet ! J'en suis encore tout émue.

VICTOR.

Ce pauvre garçon !

CLARISSE.

Pauvre Delphine ! Mais quel était donc le motif de leur dispute ?

VICTOR.

Je n'ai pas trop compris. Il m'a semblé que c'était en faisant l'éloge des époux bien unis, qu'ils se sont brouillés.

CLARISSE.

Quoi !.. nous serions la cause...

VICTOR.

J'en ai peur.

CLARISSE.

Ah ! j'en serais inconsolable ! Mon Dieu ! que ce monsieur Aubry est violent !

VICTOR.

Et sa femme ? avez-vous remarqué, Madame, comme la colère va mal à une jolie figure ?

CLARISSE.

C'est vrai ! . on ne devrait jamais se fâcher ! mais nous ne pouvons pas les laisser dans cette situation ; il faut empêcher un éclat.

VICTOR.

Je ne demanderais pas mieux. Mais comment faire ?

CLARISSE.

Je vais parler à Delphine ; si vous aviez la bonté en même temps...

VICTOR.

De me charger du mari ?.. de tout mon cœur ! Mais qu'est-ce que nous leur dirons ?

CLARISSE.

C'est bien facile ! de ces choses générales... J'attaquerai sa sensibilité. ..

AIR *nouveau* (musique de M. Hormille).

Je lui dirai que l'on nous blâme
D'occuper le public de nous,

Que le partage d'une femme
C'est d'obéir à son époux!
Que la douceur, la patience,
Sont les vertus que le ciel nous donna,
Que notre lot c'est l'indulgence...
Dites, dites moi, n'est-ce pas cela?

ENSEMBLE. { N'est-ce pas cela?
VICTOR.
Oh! c'est bien cela!

VICTOR *à part, la regardant avec plaisir.*

C'est qu'elle est très bien, ma femme... je ne l'avais jamais vue en costume de bal!

CLARISSE

Et vous, Monsieur?

VICTOR.

Au mari je dirai de même
Qu'un tort léger peut s'excuser,
Et qu'avec le pouvoir suprême
Nous n'en devons point abuser.
Que loin d'employer la vengeance,
Femme toujours à nos vœux se rendra,
Par la bonté, par la clémence...
Dites, dites moi, n'est-ce pas cela?

ENSEMBLE. { N'est-ce pas cela?
CLARISSE *appuyant.*
Oui, c'est bien cela!

CLARISSE.

A merveille! je suis sûre qu'il sera touché... (*elle s'arrête en le voyant rire.*) De quoi riez-vous donc?

VICTOR.

D'une réflexion assez drôle!.. vous ne vous apercevez pas que nous venons de penser l'un et l'autre ce que nous devrions nous dire à nous-mêmes.

CLARISSE.

Comment, Monsieur?..

VICTOR.

Ne sommes-nous pas dans la même position?

CLARISSE.

Quelle différence!..

VICTOR.

Aucune, je vous jure!..

CLARISSE.

Ah! pardonnez-moi.. il ne s'agit ici que d'un mal entendu...

VICTOR.

Comme nous! des conjectures, des suppositions que l'on s'est chargé d'interprêter, que votre oncle a cru sur parole, et que vous même...

CLARISSE.

Et ce départ subit, Monsieur, cet abandon que vous ne vous êtes pas même donné la peine de justifier?

VICTOR *vivement.*

J'ai eu tort, sans doute!.. mais on me refusait le droit de disposer de ma femme; on voulait contraindre mes goûts, vous interdire des plaisirs qui sont toujours innocens dès qu'un mari les autorise et les partage!.. j'aime le monde, la société, je me faisais une fête de vous conduire dans les bals, les réunions... qui mieux que vous est faite pour y briller!.. Eh! tenez, depuis que vous n'êtes plus sous cette funeste influence, si vous saviez combien votre regard est plus doux, plus aimable... jusqu'à votre démarche, votre tournure si grâcieuse, que cette mise élégante fait mieux ressortir!

CLARISSE *timidement.*

Vous trouvez?..

VICTOR.

Il n'y a pas de comparaison. Je devinais tout cela, et je jouissais d'avance de vos triomphes, de vos succès!.. ce crime, si c'en est un, mérite-t-il une punition qui nous prépare des regrets éternels?

CLARISSE.

Des regrets éternels.

VICTOR.

Oui... ce que nous venons de voir, ce que nous venons d'entendre, ne vous a-t-il pas fait sentir tout ce qu'avaient d'affreux les divisions entre mari et femme?

CLARISSE.

Il est certain que c'est un spectacle...

VICTOR.

Qui n'est pas encourageant *(d'un ton insinuant)* et puisque le hazard, plus puissant que notre volonté, nous a rapprochés, tâchons de profiter de la leçon. A ce bal, où nous sommes forcés de paraître, nous allons trouver des personnes de connaissance, des habitans de Dijon, qui ne nous ont pas épargnés dans leurs propos, et qui vont encore s'égayer à nos dépens.

CLARISSE.

Vous croyez ?

VICTOR.

Oh ! je vous en réponds ! on sera sans pitié... il y a beaucoup de femmes.

AIR : *d'Aristippe.*

Pour dérouter la médisance,
Tous deux ayons l'air d'être bien ;
Feignons la bonne intelligence.

CLARISSE.

Au fait, cela n'engage à rien !

VICTOR.

Oh ! mon Dieu, non.. cela n'engage à rien !
Pour les tromper, que vous en semble,
Il serait bien de nous parler...
Et même de danser ensemble. .
Afin de mieux dissimuler.

CLARISSE.

Danser avec vous !

VICTOR.

Une seule contredanse ! c'est une faveur que vous ne refuseriez pas à un étranger, et cela me donnera l'occasion de me justifier.

CLARISSE *involontairement.*

Vous justifier ?.. Ah ! que je le voudrais !

VICTOR.

Vous acceptez ? Ah ! que je suis heureux ! Je vais retenir une place et reviens vous chercher *(avec amour)* Adieu ! Adieu ! chère Clarisse ; jamais vous ne fûtes si jolie et si bonne !..

(Il lui baise la main, et s'échappe par la droite).

SCÈNE XVIII.

CLARISSE, D'ARBOISE. (*Il a paru au fond, et a vu Victor baisant la main de Clarisse.*)

D'ARBOISE.

Qu'est-ce que j'ai vu là, corbleu!

CLARISSE *troublée.*

O ciel!.. mon oncle!..

D'ARBOISE.

Dieu me pardonne, ma nièce, c'était votre mari qui vous baisait la main! oublier à ce point vos devoirs!.

CLARISSE.

Mon Dieu!.. je ne sais comment cela s'est fait!..

D'ARBOISE.

Parbleu! il vous a pris la main; vous avez dû vous en apercevoir.

CLARISSE *troublée.*

Mais je vous assure que je n'y songeais pas; je ne le voulais pas...

D'ARBOISE.

Je ne le voulais pas... elles n'ont que cela à dire... elles ne le veulent jamais, et puis... (*sévèrement*) Ma nièce, c'est une conduite fort légère, et si Monsieur Faustin en était instruit!

AIR: *Voulant par ses œuvres.*

Sont-ce là les préliminaires
D'époux qui vont se séparer?...
Au lieu d'actes judiciaires
N'allez-vous pas vous adorer?
Votre conduite ici ressemble
A celle d'avocats plaidans...
Qui s'accablent de traits mordans,
Et qui s'en vont dîner ensemble.

CLARISSE.

Mais, mon oncle, pourquoi n'étiez-vous pas là?

D'ARBOISE.

Est-ce que je puis être partout?.. je courais après mon substitut, que je n'ai pas trouvé.

CLARISSE.

Eh! bien, mon oncle, je n'en suis pas fâchée, car peut-être ne nous adresserons-nous pas à la justice.

D'ARBOISE.

Et à qui donc voulez-vous vous adresser?.. A la chambre des députés?

CLARISSE *timidement.*

A personne.

D'ARBOISE.

Comment?

CLARISSE *plus timidement.*

Monsieur d'Hervilly prétend qu'il est innocent; que nous avons été trompés par de faux rapports.

D'ARBOISE.

Oui-dà!. et dans ce moment peut-être, il est aux pieds de sa nouvelle conquête!

CLARISSE.

Que dites-vous?

D'ARBOISE.

Que ton mari est le plus faux, le plus traître des hommes! je t'en apporte la preuve.

CLARISSE.

La preuve!

D'ARBOISE.

Oui!. j'ai reçu des nouvelles de là-bas. Ce fameux portefeuille couleur pensée, qu'il cachait si soigneusement...

CLARISSE *vivement.*

Et que nous avons toujours soupçonné renfermer des lettres d'amour...

D'ARBOISE.

Ta femme de chambre me l'a envoyé.

CLARISSE.

O ciel! au moment où il me jurait... Ah! quelle trahison! quelle perfidie!.. je ne veux plus lui parler, je le déteste.

D'ARBOISE.

A la bonne heure! voilà que tu commences à devenir raisonnable.

CLARISSE *prenant son châle.*

Allons nous en, je ne veux plus paraître à ce bal.

SCÈNE XIX.

Les mêmes, DELPHINE, *en toilette de bal, le bouquet à la main*, Domestiques.

* DELPHINE *aux domestiques qui portent des plateaux.*

Faites donc passer des glaces!.. (*Apercevant Clarisse avec son châle*) Eh! bien, qu'est-ce que je vois?. Clarisse, tu veux nous quitter, quand nous commençons à peine?

CLARISSE *embarassée.*

Oui... je ne me sens pas bien.

DELPHINE.

Allons donc! la danse te remettra.. Je vais dire à mon mari de t'engager.

CLARISSE *étonnée.*

AIR: *Qu'il est flatteur d'aimer celle.*

Après cette scène cruelle,
Quoi, tu parles à ton mari?...

DELPHINE.

Pour cette petite querelle?
Je n'y pense plus... c'est fini!
Seule j'avais causé l'orage,
Il s'en est excusé bien fort...
Car le grand secret du ménage
C'est de leur prouver qu'ils ont tort.

Mais le tien.. je t'ai laissé en tête à tête avec lui.. (*souriant*) Voyons! que s'est-il passé? que t'a-t-il dit?

CLARISSE *avec ironie.*

Ce qu'ils disent tous! qu'il n'est point coupable; qu'il me le prouvera.

DELPHINE.

Il faut le croire, ma chère, et ne pas demander de preuves; c'est plus sûr.

* Clarisse, Delphine, d'Arboise.

CLARISSE.

Oh! sans doute!.. car il me trompait encore.

DELPHINE.

Que dis-tu?

D'ARBOISE *s'approchant.*

Oui, ma chère dame; nous avons de nouvelles pièces à ajouter au procès.

DELPHINE.

Expliquez vous?

D'ARBOISE.

De tout mon cœur. Je voudrais seulement que notre avoué fût présent.. Hé, parbleu! le voici lui-même. (*courant à Aubry, qui traverse le fond*) Monsieur Aubry! Monsieur Aubry!

SCÈNE XX.

Les Mêmes, AUBRY. *

AUBRY, *d'un air inquiet.*

Pardon! je suis à vous... C'est que j'ai là du monde qui attend, pour la bouillotte.

D'ARBOISE.

Moi aussi, Monsieur, j'attends, et depuis longtemps! Corbleu, quel avoué êtes-vous donc? Depuis ce matin je me promène dans votre étude sans pouvoir vous rencontrer!

AUBRY *souriant.*

Vous n'êtes pas le seul, monsieur! mais si c'est pour la séparation, il me semble que nous n'avons plus rien à faire: on se rapproche, on s'entend... du moins à ce que vient de m'annoncer le mari de Madame.

D'ARBOISE.

Du tout, Monsieur, on ne se rapproche pas.

CLARISSE.

Le ciel m'en préserve!

AUBRY.

Ah! vous voulez poursuivre?..

* Delphine, Aubry, d'Arboise, Clarisse.

D'ARBOISE.

Absolument. J'ai là des preuves décisives.

AUBRY, *à sa femme.*

Ma foi, puisque l'autre y renonce, je ne vois pas pourquoi je refuserais un bon procès.

DELPHINE *bas.*

Prenez garde!

AUBRY.

Il m'en faut un en dédommagement du premier. *(Haut.)* Décidément vous voulez plaider?

D'ARBOISE.

J'y mangerai plutôt ma fortune.

AUBRY, *lui tendant la main.*

Touchez là! je suis votre homme. Ainsi, vous avez des preuves?...

DELPHINE.

Encore faut-il savoir de quelle nature...

AUBRY.

Ah! c'est juste. *(A d'Arboise.)* Sont-ce des preuves morales?

D'ARBOISE.

Morales!... morales!... jusqu'à un certain point. *(Baissant la voix.)* Ce sont des lettres, une correspondance...

AUBRY.

Ah! diable!

DELPHINE, *plus inquiète.*

Qu'est-ce que cela dit?

D'ARBOISE.

Qu'il avait une liaison criminelle.

CLARISSE

Je n'en ai jamais douté!

AUBRY.

Avant son mariage?

D'ARBOISE.

Et qui a continué après... du moins je le crois.

AUBRY.

Hé! hé! ce qu'il me confiait tantôt d'un ancien attachement...

CLARISSE *à Delphine.*

Tu l'entends!

DELPHINE.

Un peu de calme.

D'ARBOISE, *les rassemblant autour de lui.*

Du reste, nous en saurons davantage. Voici le fait: c'est un portefeuille couleur pensée...

DELPHINE *à part.*

O ciel!

D'ARBOISE.

Qui a souvent excité les soupçons de ma nièce, et qu'il cachait avec un soin...

DELPHINE *à part.*

C'est celui qui renferme mes lettres!

AUBRY, *se frottant les mains.*

Ça commence à devenir intéressant! Un portefeuille couleur pensée!... c'est très-sentimental.

DELPHINE, *avec impatience.*

Mais, Monsieur Aubry, qu'est-ce que vous faites donc là?

AUBRY, *les mains derrière le dos.*

Moi, ma bonne? je fais mon état, j'étudie la cause.

DELPHINE.

Au lieu d'aller faire les honneurs...

AUBRY.

Bah! ils dansent comme des perdus; ils n'ont pas besoin de moi. D'ailleurs, je ne puis pas quitter ma cliente; *(bas)* et puis ça m'amuse.

DELPHINE *à part.*

Quel supplice!..

AUBRY.

Enfin, ce portefeuille...

D'ARBOISE.

Il est entre mes mains.

DELPHINE *à part.*

Ah ! grand Dieu !

D'ARBOISE *à Aubry.*

C'est Julie, sa femme de chambre, qui a découvert...

CLARISSE.

Bonne Julie !

D'ARBOISE *à Delphine.*

Il n'y a rien comme les femmes de chambre pour tout apprendre et tout rapporter.

AUBRY.

C'est vrai.

DELPHINE *avec humeur et à mi-voix.*

On ne devrait jamais en avoir !

D'ARBOISE.

Cette brave fille, qui connaissait nos soupçons, était chargée d'épier les moindres indices. Il paraît que, depuis notre départ, elle s'était aperçue que la clé de la toilette de Madame, ouvrait le secrétaire de Monsieur; elle a voulu ranger, mettre en ordre, et dans un tiroir à secret, que le hazard a fait jouer, elle a trouvé ce fameux portefeuille.

AUBRY *enchanté.*

Et elle vous l'a envoyé ?

D'ARBOISE.

Sur-le-champ ! Je l'apporte, pour joindre au dossier (*Il cherche dans ses poches*).

DELPHINE *à part.*

C'est fait de moi !

CLARISSE *vivement.*

Je vais donc connaître enfin celle qui m'a causé tant de chagrins.

D'ARBOISE *cherchant sur lui.*

Eh ! bien, est-ce que je l'ai perdu ?

DELPHINE *à part.*

Plût au ciel !

D'ARBOISE, *la main sur sa poche.*

Non, non !.. le voici !

CLARISSE *avec joie.*

Ah !..

DELPHINE, *vivement.*

Monsieur d'Hervilly !..

AUBRY.

Le mari ?..

CLARISSE.

Silence !..

D'ARBOISE *remettant la main dans sa poche.*

Ne disons rien (*Il se tient à l'écart*).

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, VICTOR (*sortant de la salle de bal*)

VICTOR *à Clarisse**.

Mille pardons ! Madame ! vous devez m'en vouloir. Voilà une heure que je vous cherche dans le bal, pour vous faire mes excuses.

AIR : *L'amour qu'Edmond.*

Par le plaisir trop enivré d'avance,
J'oubliais un engagement...
L'épouse hélas ! d'un nouveau pair de France
Qui me réclame hautement !
Elle est fort laide, et pourtant l'obligeance
Me contraint à ce devoir-là ;
Mais par bonheur j'ai l'espérance
Qu'une autre ici m'en récompensera.

(*Souriant*) Ce sera donc pour la contredanse suivante, si vous le permettez.

CLARISSE *froidement, et se contraignant.*

Ni celle-là, ni une autre, Monsieur.

VICTOR *surpris.*

Comment..?

D'ARBOISE *à part.*

Très-bien ! je reconnais mon sang.

CLARISSE.

Je m'étonne que dans notre position, vous ayez pensé...

* Delphine, Aubry, Victor, Clarisse, d'Arboise (*à l'écart*).

VICTOR *plus étonné.*

Tout-à-l'heure cependant, vous m'aviez promis...

CLARISSE.

Vous vous trompez, Monsieur; j'ai pu ne pas répondre avec aigreur à vos folies, sans que pour cela mes résolutions aient changé.

VICTOR *confondu.*

Quoi! Madame... (*se tournant vers Delphine*) Concevez-vous un caprice pareil?

DELPHINE, *d'un ton composé.*

Apparemment que madame a des raisons..

AUBRY, *du même ton.*

Ou peut-être des motifs...

VICTOR *les regardant.*

Vous aussi! que veulent dire ces visages contraints? (*Apercevant d'Arboise qui s'est approché de Clarisse.*) Ah! Pardon!... je devine! je n'avais pas vu monsieur d'Arboise (*le saluant*) Cet excellent oncle!.. partout où je le rencontre, je dois m'attendre à des préventions injustes!.. (*regardant autour de lui.*) Le bon Monsieur Faustin n'est-il pas aussi caché dans quelque coin?

D'ARBOISE *gravement.*

Monsieur! il me semble que dans tout ceci, vous ne devez vous en prendre qu'à vous seul.

VICTOR *vivement.*

Non, Monsieur, c'est vous que j'accuse! tout à l'heure, Madame était bonne, indulgente: vous paraissez, et je suis accablé de dédains... il faut vous expliquer enfin, il faut me déclarer...

LEFÈVRE *en dehors.*

Monsieur d'Hervilly! Monsieur d'Hervilly!

(Musique derrière le théâtre. L'orchestre exécute en sourdine une contredanse nouvelle jusqu'à la sortie de Victor.)

VICTOR.

Qu'est-ce donc?

AUBRY *regardant.*

Eh! parbleu! votre dame qui vous attend! la contredanse est commencée.

VICTOR.

Il s'agit bien de cela.

AUBRY.

Allez donc vite! tenez, la chaîne anglaise.

VICTOR *avec impatience.*

Eh! comment voulez-vous que l'on danse, quand on est furieux.. *(à Clarisse)* Clarisse! je vous en conjure, daignez au moins me dire... (*remarquant son air froid et dédaigneux*) Quoi!.. pas un mot! pas un regard!.. (*vivement*) Eh! bien, Madame, puisque vous me repoussez, puisque vous me réduisez au désespoir, je ne demande plus rien, je pars, je m'éloigne; vous ne me reverrez de la vie, et quand vous aurez reconnu votre erreur, il ne sera plus temps de me rappeler! Adieu!..

(Il rentre dans la salle de bal. La porte se referme. On n'entend plus la musique.)

SCÈNE XXII.

DELPHINE, AUBRY, D'ARBOISE, CLARISSE.

D'ARBOISE.

Bon voyage!

CLARISSE.

Quelle assurance!.. à ce langage, qui le croirait coupable?

D'ARBOISE *tirant le portefeuille de sa poche.*

Ruses de maris! (*à Aubry, d'un air d'intelligence.*) Nous autres hommes, nous sommes si fins quand nous voulons!

AUBRY, *d'un air de confiance et à l'oreille.*

C'est-à dire que nous sommes de vrais misérables!. (*haut*) reprenons l'instruction.

D'ARBOISE.

Oui, reprenons l'instruction : Ces lettres...

DELPHINE *à part.*

O Dieu! que devenir?..

CLARISSE *avec impatience.*

Il me tarde de savoir de qui elles sont.

D'ARBOISE.

Eh! mon Dieu! peut-être une de tes amies intimes..

DELPHINE *vivement.*

Comment, Monsieur, vous avez lu...

D'ARBOISE *avec dignité.*

Moi, Madame? je ne me serais pas permis... cela regarde ma nièce; d'ailleurs, il y a un secret que je n'ai jamais pu découvrir.

TOUS *se rapprochant.*

Un secret!..

DELPHINE *saisissant le portefeuille.*

Donnez, je suis sûre que je le trouverai... *(à part)* je le tiens!..

AUBRY.

Oui, oui... les femmes devinent tous les secrets.

CLARISSE *allant à elle.*

Eh! bien?...

DELPHINE *passant le portefeuille dans l'autre main, et la repoussant.*

Un moment!

CLARISSE *étonnée.*

Que prétends-tu, Delphine?.. je veux les voir, je veux me venger...

DELPHINE *l'arrêtant.*

Te venger? et de qui? et par quels moyens?.. en profitant d'un abus de confiance! en compromettant celui dont tu portes le nom par des propos de valets!

AUBRY.

Ah! cependant, s'il y a un commencement de preuve par écrit.

DELPHINE.

Ne m'interrompez pas, Monsieur Aubry.

AUBRY *bas.*

Mais, c'est que tu te trompes; tu plaides pour l'autre... ça m'arrive quelquefois.

DELPHINE *bas.*

Je sais ce que je fais; c'est pour votre bien. (*haut*) j'ignore ce que contient ce portefeuille, et je voudrais ne jamais le savoir, car personne de nous n'a le droit de l'ouvrir.

CLARISSE.

Que dis-tu?..

AUBRY *à d'Arboise.*

C'est une fin de non-recevoir.

D'ARBOISE *vivement.*

Et nous voulons plaider au fond.

DELPHINE *de même.*

Je m'y oppose!..

D'ARBOISE.

Permettez...

AUBRY.

Voilà déjà qu'on ne s'entend plus!.. comme à l'audience... quand je m'en mêle!...

DELPHINE.

Songes-y bien, Clarisse; il y va pour toi de regrets éternels! je suppose même que ce portefeuille renferme des lettres de femme!... que t'importe, si elles ont été écrites avant ton mariage? peux-tu en faire un crime à ton mari? avons-nous le droit de leur demander compte du passé?.. Eh! mon Dieu! trop heureuses quand ils nous répondent de l'avenir!.. Et si ton indiscrétion allait perdre une autre personne qui a pu être imprudente, mais qui ne fut jamais coupable.

CLARISSE.

Comment?

D'ARBOISE.

Vous la connaissez?

DELPHINE, *avec fermeté.*

Eh bien! oui, Messieurs, je la connais.

AUBRY *avec joie.*

Bah!...

DELPHINE *froidement.*

Mais je ne la nommerai pas à cause de son mari.

CLARISSE *et* D'ARBOISE.

Son mari!

AUBRY.

Hein? c'est une femme mariée?.. *(Entre ses dents.)* Diable! ce n'est plus si drôle!.. Mes idées de tantôt.. *(Bas à sa femme.)* Tu me diras qui c'est, chère amie?

DELPHINE *bas.*

Oh ! pour cela non.

AUBRY *bas.*

Je t'en prie...

DELPHINE *bas.*

Vous êtes fou ! Je n'en sais rien ; c'est un moyen d'avocat.

AUBRY *bas.*

C'est un moyen d'avocat !... Elle est très-forte, ma femme.

DELPHINE *continuant.*

Qui vous dit qu'en publiant son nom, vous n'allez pas jeter le trouble dans son ménage ? (*S'animant par degrés.*) Qui vous dit qu'elle vous connaissait, qu'elle n'ait pas cédé alors à des sentimens légitimes, un amour d'enfance, un projet de mariage ?... Je n'en sais rien ; mais puisqu'on se jette dans les suppositions, il m'est bien permis d'en faire aussi. (*Avec chaleur.*) Et vous allez la punir de l'imprudence d'un autre !.. Ah ! loin d'écouter un ressentiment injuste, déchirez sans les lire, anéantissez ces semences de discorde, et qu'un oubli généreux soit votre seule vengeance.

(En disant ces derniers mots elle a ouvert le portefeuille et s'est rapprochée de la cheminée où la flamme brille.)

CLARISSE.

Non ! non ! Delphine ! que j'en lise une seule !

DELPHINE *résistant.*

Une seule !... (*A part.*) Quelle idée ! ces vers qui sont restés entre mes mains !...

(Elle tire rapidement de son sein le papier que Victor lui a remis, et le laisse tomber, comme s'il s'échappait du porteuille, en disant :)

Non, non, te dis-je ; il faut que tout soit brûlé.

CLARISSE, *courant ramasser ce papier.*

Ah ! celle-ci... *

D'ARBOISE.

Elle en a une !

* Delphine, Clarisse, Aubry, d'Arboise.

AUBRY *se rapprochant.*

Ah !...

(Pendant ce temps Delphine jette le paquet de lettres dans le feu, et cache le portrait qu'elle a tiré du portefeuille).

DELPHINE *à part.*

Mon portrait! Je suis sauvée!... A quoi tient pourtant le repos de toute la vie !

CLARISSE *lisant.*

Qu'ai-je vu ?... Ah! mon oncle !

D'ARBOISE.

Quoi donc ?

CLARISSE *avec joie.*

Des vers... une romance qu'il m'adressait.

D'ARBOISE.

A toi ?

CLARISSE.

Voyez plutôt : « Clarisse... chère Clarisse!.. » Mon nom y est répété vingt fois.

DELPHINE.

Des vers pour toi ? (*D'un air de regret.*) Ah! que je suis fâchée d'avoir brûlé les autres... c'en était aussi!

D'ARBOISE, *regardant le papier.*

Je n'en reviens pas. Vous êtes bien sûrs que ce sont des vers?

AUBRY.

Ah ! dame, ce ne sont pas des vers de *la Henriade* ;.. mais c'est très-gentil. Allons, c'est un procès qui va finir comme un vaudeville, par des couplets.

DELPHINE, *se croisant les bras et hochant la tête.*

Et voilà donc la cause de tant de bruit ! Voilà ce qui vous tourmentait tous!.. Enfans que vous étiez !

CLARISSE.

Ah! je ne me le pardonnerai de ma vie!.. Comme j'ai été injuste!.. (*Vivement.*) Aussi, c'est votre faute, mon oncle.

D'ARBOISE.

C'est ma faute !

DELPHINE.

Et tu l'as banni de ta présence !

CLARISSE.

O ciel!.. C'est encore mon oncle.

D'ARBOISE.

Moi?

CLARISSE, *en larmes*.

Mais certainement, vous êtes cause de tout!

D'ARBOISE.

Allons, allons, c'est ma faute, à présent!.. La voilà toute en larmes!.. Calme-toi, on va courir après ce cher époux.

AUBRY.

Pourvu qu'il ne soit pas parti!.. (*regardant dans la salle à droite.*) Non, non, je le vois dans la salle de bal. (*Musique.*)

CLARISSE.

Il se désespère...

AUBRY *regardant*.

Non, il danse... mais si tristement.

AIR : *C'est le galop, le galop*. (De M. AMÉDÉE DE BEAUPLAN)

C'est le galop, le galop,
Vraiment qu'en ce moment il danse;
Car un galop
Aussitôt
De tout doit consoler en France.

CLARISSE.

Oui, je le vois, oui, c'est bien lui.

AUBRY.

Les voilà qui viennent ici.

DELPHINE *à Aubry*.

Il faut l'arrêter, cher ami.

AUBRY.

Avec légèreté comme il rase le sol!
Mais je vais essayer de le saisir au vol.

SCÈNE XXIII.

Les Mêmes, VICTOR, LEFEVRE.

(Plusieurs couples de galopeurs passent d'une porte de côté à celles du fond, qui s'ouvrent et laissent voir une autre galerie richement éclairée avec un galop déjà en mouvement)

AUBRY, *arrêtant Victor au moment où il passe avec sa danseuse*.

Un moment, monsieur, pardon.

VICTOR *résistant.*

Je n'écoute rien, non, non.

AUBRY, *à la danseuse de Victor.*

Madame, permettez.. il faut, sans vous déplaire,
Que nous parlions à Monsieur.

VICTOR.

Non, vraiment, sur mon honneur,
Je n'ai rien à vous dire, et je n'ai qu'une affaire.

(*Reprenant sa danseuse*)

C'est le galop, le galop,
Que rien en ces lieux ne m'arrête;
Car le galop
Va bientôt
Nous faire à tous tourner la tête. (*Il disparaît.*)

CHOEUR, *passant en galopant.*

C'est le galop, le galop,
Que rien ici ne nous arrête;
Car le galop
Va bientôt
Nous faire à tous tourner la tête.

AUBRY *arrêtant Victor qui revient en galopant par le fond.*

Mais votre femme que voici.

VICTOR *résistant.*

Entre nous deux tout est fini.

AUBRY.

Soyons plus entêté que lui.

(*A Lefèvre, qui passe en galopant avec une jeune personne*).

C'est vous, mon cher Lefèvre, ah! venez vîte ici.

LEFÈVRE *passant.*

Je suis le cavalier de Mamselle Mimi.

AUBRY, *tenant toujours la danseuse de Victor.*

(*Parlant*). Vous verrez qu'il me faudra moi-même... (*à Clarisse et à Victor*). Expliquez-vous toujours. (*à sa danseuse*). Pardon, Madame, je vous demanderai un peu d'indulgence. (*aux musiciens*). Pas si vite l'orchestre.

CHOEUR.

Vîte au galop, au galop,
Que rien ici ne nous arrête;
Car le galop
Va bientôt
Nous faire à tous tourner la tête.

(Ils gagnent en galopant la galerie du fond, et disparaissent. Les portes se referment sur Aubry, qui disparait aussi en galopant gauchement.)

SCÈNE XXIV.

DELPHINE, VICTOR, CLARISSE, D'ARBOISE.

VICTOR *à Delphine, qui s'est emparée de lui, et lui parle vivement.*

Non, Madame, c'est inutile !

DELPHINE.

Mais je vous répète que tout est éclairci, tout est oublié.

CLARISSE *vivement.*

Oui, Victor, c'est moi seule qui suis coupable; c'est à moi d'implorer ma grâce.

VICTOR *étonné.*

Que dites-vous ?

D'ARBOISE.

Que l'on vous a indignement calomnié, mon pauvre Victor. Nous avons les preuves de votre innocence; nous venons de lire ce que contenait un certain portefeuille... des choses charmantes !

VICTOR, *reconnaissant son portefeuille qui est sur la cheminée.*

O ciel ! je ne puis comprendre...

DELPHINE.

Comment ce portefeuille est entre nos mains ?.. on vous l'expliquera; mais n'en prenez aucun ombrage. On vous aime, on vous demande pardon, que vous faut-il deplus ?

CLARISSE *lui tendant la main en souriant.*

Et c'est moi maintenant qui vous prie de me faire danser! me refuserez-vous ?

VICTOR *baisant sa main.*

Ah ! chère Clarisse !

SCÈNE XXV.

Les Mêmes, AUBRY, *s'essuyant avec son mouchoir.* *

AUBRY.

Ouf! voilà une affaire qui m'a donné du mal... la tête m'en tourne ! Eh bien ! s'est-on grondé, boudé, embrassé ?

* Delphine, Aubry, Victor, Clarisse, d'Arboise.

DELPHINE.

Oui, grâce à vous, mon ami, nous sommes hors d'embarras.

AUBRY.

A la bonne heure. J'y perds une belle cause, mais j'y gagne le plaisir d'avoir fait votre connaissance et le bonheur de deux époux : cela me tiendra lieu d'honoraires. Voilà comme pense le véritable avoué.

DELPHINE.

Très-bien, monsieur Aubry; je suis contente de vous, et pour vous le prouver, voilà ce que je vous destinais... Tenez. (*Elle lui donne son portrait qu'elle avait caché*).

AUBRY.

Ton portrait, chère amie!

VICTOR *à part.*

Son portrait!... Je devine.

AUBRY.

Quelle aimable surprise!... (*Le montrant à Victor*). C'est qu'il est d'une ressemblance...

VICTOR *le regardant.*

Parfait.

AUBRY.

Méchante! pourquoi me l'avoir fait attendre si longtemps?

DELPHINE *regardant Victor en dessous.*

C'est qu'on a un peu tardé à me le rendre.

AUBRY *bas.*

Et quand es-tu donc sortie pour poser?

DELPHINE *de même.*

Je ne suis pas sortie... on est venu.

AUBRY.

Ah! on est venu!.. (*A part*). C'est drôle! la femme de chambre ne m'en a rien dit!.. j'en prendrai une autre.

DELPHINE.

Allons, Messieurs, un galop général.

(Les portes du fond se sont rouvertes. Tout le monde revient.)

CHOEUR.

AIR : *C'est le galop, le galop.*

Vîte un galop, un galop,
Pour finir dignement la fête;
Car le galop
Va bientôt
Nous faire encor tourner la tête.

DELPHINE *au Public.*

Messieurs, sur un grand ballet
Ne comptez pas, s'il vous plaît,
Et que votre indulgence aujourd'hui nous rassure;
Car nous craignons un faux pas,
Pour que nous ne tombions pas,
D'un petit coup de main marquez-nous la mesure.
Par un galop, un galop,
Terminons gaiment cette fête;
Puisse bientôt
Le galop
Vous faire à tous tourner la tête.

CHOEUR.

Par un galop, un galop,
etc., etc., etc.

(Galop général de tous les danseurs).

(Le rideau tombe).

FIN.

Imprimerie d'Auguste Auffray, passage du Caire, 54.

LA

CHAMBRE ARDENTE.

PRIX : 3 FR. 50.

Nota. MM. les Directeurs de province qui désireraient la partition, peuvent s'adresser à M. Piccini, Chef d'orchestre au théâtre de la Porte Saint-Martin.

LA

CHAMBRE

ARDENTE,

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

De MM. Mélesville et Bayard;

MUSIQUE DE M. PICCINI, DÉCORS DE M. LEFÈVRE.

Représenté, pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre de la Porte-St-Martin,
le 4 Aout 1833.



A PARIS,

CHEZ MARCHANT ÉDITEUR,

Boulevart Saint-Martin, N° 12.

1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA MARQUISE DE BRINVILLIERS.	M[lle] Georges.
LE CHEVALIER DE SAINTE-CROIX.	MM. Provost.
DESGRAIS.	Serres.
LE COMTE DE GUICHE.	Delafosse.
LE PRÉSIDENT de la Chambre ardente.	Auguste.
LE MARQUIS DE FEUQUIÈRES.	Chilly.
LE BARON D'AUBRAY.	Valmore.
BROWN.	Moessard.
LARIOLLE.	Saint-Paul.
PITHOU.	Vissot.
UN SEIGNEUR.	Tournant.
BOSSUET.	Héret.
L'AVOCAT-GÉNÉRAL.	Valkin.
UN JUGE.	Marchand.
UN VALET de la Marquise.	Fonbonne.
UN VALET D'AUBERGE.	Bobin.
UN GARDE SUISSE.	Gosselin.
UN HUISSIER.	Tournois.
UN SOLDAT LIÉGEOIS.	Riffaut.
MARIE.	M[mes] Ida.
M[lle] DE MONTALAIS.	Juliette.
LA VOISIN.	Adolphe.
LA SUPÉRIEURE.	Georges cadet.
FEMME MARTINOT.	Oudry.
Madame HENTIETTE.	Adèle-Amant.

Peuple de Paris.
Peuple de Liége.
Seigneurs et Dames de la Cour.
Gardes-Suisses.
Soldats Liégeois.
Prêtres et Moines.
Juges et Religieuses.
Aides du bourreau.
Agens de police.
Huissiers du Palais et de la Chambre.

Les premier, deuxième, troisième et cinquième actes se passent à Paris, et le quatrième à Liége.

Imprimerie de Chassaignon,
rue Gît-le-Cœur, 7.

LA CHAMBRE ARDENTE.

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

Le Théâtre représente le Marché de l'Arsenal. — A gauche des spectateurs, des boutiques, un auvent. — A droite, l'entrée de l'Arsenal. —Au fond, le boulevard et une partie de la Bastille, que l'on voit dans l'éloignement.

SCÈNE PREMIÈRE.

LARIOLLE, PITHOU, LA FEMME MARTINOT, *Hommes et Femmes du peuple; puis* DESGRAIS.

Ils entourent l'entrée de l'Arsenal, dont les Gardes Suisses, placés dans l'intérieur, les repoussent. Les uns sont grimpés sur des bornes, les autres sur les marches, les saillies de la façade.

TOUS, *criant.*

Ne pressez donc pas!.. prenez donc garde.

LA FEMME MARTINOT, *sortant de la foule.*

Il n'y a pas moyen d'y tenir.

LARIOLLE, *de même.*

Tiens, c'est vous, voisine Martinot?

LA FEMME MARTINOT.

Ah! compère Lariolle, quelle foule! et comme c'est composé! Ils m'ont volé mon mantelet!.. un mantelet tout neuf.. véritable dentelle de Bruges!.. que je tenais de la femme-de-chambre de la Marquise de Sévigné.

LARIOLLE, *montrant son habit.*

Et moi, donc! mon pourpoint qui est en lambeaux!

LA FEMME MARTINOT.

Et tout cela pour ne rien voir... que les juges qui passaient en robes rouges... une procession d'écrevisses!.. Beau plaisir, vraiment! Encore, si l'on voyait pendre quatre ou cinq empoisonneurs! je ne dis pas; ça vaudrait la peine de se déranger et d'faire une toilette.

LARIOLLE.

Bah! Depuis que cette Chambre ardente est établie à l'Arsenal, ils s'assemblent, ils bavardent..., et on ne punit personne.

LA FEMME MARTINOT.

Et pourtant, on meurt comme mouches dans ce malheureux Paris!

PITHOU, *s'approchant.*

C'est à faire dresser les cheveux!

LARIOLLE.

Tous les jours des empoisonnemens!

LA FEMME MARTINOT.

Des morts subites dont on ne peut deviner les auteurs.

PITHOU.

Ça vous prend au moment où on s'y attend le moins.

LARIOLLE.

Dans la rue... à table.

PITHOU.

Aussi, on n'ose plus dîner en ville.

LARIOLLE.

Ni boire un verre de vin avec un ami.

PITHOU.

Il n'y a pas moyen de vivre comme ça!..

LES SUISSES, *mettant Desgrais à la porte.*

Hors t'ici... trôle!..

DESGRAIS, *se débattant.*

Chiens de baragouineurs... Ah ben! ah ben! vous croyez que j'ai peur de vos hallebardes?

PITHOU.

C'est Pierre Desgrais!..

LARIOLLE.

Le garçon mercier du coin.

LA FEMME MARTINOT.

Oh! celui-là se fourre partout... il nous dira quelque chose. (*A Desgrais, qui se frotte les bras.*) Eh bien! Pierre, viens donc par ici... Est-ce que tu as vu la Chambre ardente?

DESGRAIS, *se frottant toujours.*

Pardi! puisqu'elle m'a parlé.

LARIOLLE.

La Chambre?

DESGRAIS.

Elle m'a fait mettre à la porte, elle-même... rien que ça!..

Mais c'est égal, j'étais très bien placé... C'est fort gentil, cette Chambre ardente... toute tendue de noir, avec des flambeaux allumés.

PITHOU.

Des flambeaux!

LA FEMME MARTINOT.

Pour brûler les criminels?

DESGRAIS.

Eh non!.. pour éclairer les juges... qui n'y voient goutte.

LARIOLLE.

Comment! on n'a encore rien découvert?

DESGRAIS, *baissant la voix.*

Et on ne découvrira rien.

LA FEMME MARTINOT, *à Pithou.*

Pourquoi donc?

DESGRAIS, *de même.*

Êtes-vous simples pour votre âge!.. Parce qu'il n'y a que de grands personnages qui se servent de ces petits moyens-là... et que les loups ne se mangent pas entr'eux... La Comtesse de Soissons est déjà allée prendre l'air à l'Etranger, on a fermé les yeux... La Duchesse de Bouillon se moque de ses juges... on se bouche les oreilles... Et le Maréchal de Luxembeurg, qui parait aujourd'hui devant la Chambre, en sortira blanc comme neige!.. On se contentera, pour la forme, de pendre deux ou trois pauvres diables qui n'en peuvent mais!.. Dame! la justice est une si belle chose, qu'il ne peut pas y en avoir pour tout le monde!..

TOUS.

C'est affreux!.. c'est abominable!..

LA FEMME MARTINOT.

Mais comment n'y a-t-il que des grands seigneurs de compromis?

DESGRAIS.

Ce n'est pas étonnant... Ces poisons inconnus que l'on nomme *poudres de succession*... parce que ça vous débarrasse, en un clin d'œil, des parens qui sont tenaces, c'est très cher!.. ça n'est qu'à la portée des gens riches... et c'est encore une injustice!.. car enfin, j'ai un oncle, moi... (*Se reprenant.*) Je n'y pense pas au moins! Ah! Dieux... le pauvre cher homme... D'ailleurs, il n'a rien à me laisser... Mais une supposition, Il aurait de quoi, et je voudrais l'engager à un voyage de long cours, je ne pourrais pas... parce que je n'ai pas une pistole à mon service... Je vous demande si, dans un Etat civilisé, il doit y avoir des préférences aussi révoltantes?

PITHOU.

C'est toujours comme ça.

LA FEMME MARTINOT.

Tout à l'avantage des riches!

LARIOLLE.

Parbleu! c'est un moyen de se débarrasser du peuple.

DESGRAIS.

Oui... le peuple, c'est gênant quelquefois.

LA FEMME MARTINOT, *effrayée.*

Vous croyez qu'ils en viendront là?

DESGRAIS.

C'est si facile!.. Imaginez, dame Martinot... On vous empoisonne sans que vous vous en doutiez... en causant avec vous. (*La femme Martinot se recule.*) en vous donnant une poignée de main. (*Elle retire sa main.*) Dans une tourte de pigeonneaux : aimez-vous les tourtes de pigeonneaux?

LA FEMME MARTINOT, *tremblante.*

Sans doute.

DESGRAIS.

Eh bien! n'en mangez plus!.. Dans un biscuit, dans une boisson quelconque... c'est ce qu'ils appellent vous donner un coup de pistolet dons un bouillon... Enfin, il y en a qui poussent la scélératesse jusqu'à vous expédier avec des odeurs, des essences... du tabac!.. Vous prenez une prise... et puis, Dieu vous bénisse... l'affaire est faite.

La femme Martinot, qui a pris du tabac dans la boîte de Desgrais, le jette à la dérobée.

TOUS.

Quelle horreur!

LA FEMME MARTINOT.

Et l'on ne mettra pas la main sur ces brigands-là!..

DESGRAIS.

Si j'étais Lieutenant de Police ou M. de Louvois, ou seulement notre gracieux monarque, Louis XIV le Victorieux, je les pincerais bien vite!.. D'abord, un empoisonneur, c'est très aisé à reconnaître : c'est ordinairement un homme bien mis, d'une jolie figure, qui a toujours des petites fioles plein ses poches; qui s'approche de vous d'un air agréable, et... (*Bruit sourd au fond.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

PITHOU, *regardant.*

Le Maréchal de Luxembourg, que l'on amène pour entendre son jugement.

DESGRAIS.

Ah! le vilain bossu!.. Il ne l'a pas volé, celui-là.

LA FEMME MARTINOT.

On dit qu'il a fait un pacte avec le diable.

DESGRAIS.

Faut le voir passer.

LARIOLLE.

Il va entrer par la grande porte.

TOUS.

Courons, courons!

DESGRAIS, *courant.*

Je retiens la première borne.

Ils sortent en courant, pêle-mêle par la droite. Le Comte de Guiche paraît du côté opposé, et suit la foule des yeux.

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul, et vêtu d'un habit très-simple.*

Quel empressement pour voir humilier celui dont ils ont si souvent célébré les victoires!.. Voilà bien le peuple!.. s'élevant des idoles; puis les brisant, les traînant dans la boue. Mais le Maréchal n'est pas coupable... Luxembourg, accusé d'un crime qui n'est que le partage des lâches!.. (*Se promenant avec agitation.*) Ah! ce mystère affreux, ce mystère qui enveloppe tant de forfaits... qui donc pourra le pénétrer?..

SCÈNE III.

LE COMTE, LE MARQUIS DE FEUQUIÈRES, *arrivant par la droite, et parlant à la cantonnade.*

LE MARQUIS.

Tête-bleue! a-t-on jamais vu pareille canaille!.. M'obliger à quitter ma chaise au milieu de la rue!

LE COMTE.

Eh! c'est le Marquis de Feuquières.

LE MARQUIS.

Le Comte de Guiche!

LE COMTE.

Où alliez-vous donc.

LE MARQUIS.

Eh parbleu, faire ma cour à la belle Ninon... saluer Mademoiselle de Thianges, Madame de Grignan! mes petites visites de la place Royale; lorsque ces maroufles ont failli me renverser, moi, et mes porteurs, par-dessus le parapet!.. J'ai jugé prudent de mettre pied à terre... Mais je ne suis plus présentable... et j'en serai pour mes frais de campagne... Mais vous,

mon cher Comte, vous, le favori de MONSIEUR, de MADAME Henriette d'Angleterre, l'un de nos jeunes seigneurs les plus brillans, les mieux en cour, que diable faites-vous ici, en pareil équipage?

LE COMTE.

J'attends!.. Le procès du Maréchal occupe tout Paris, et MADAME Henriette, qui lui porte le plus vif intérêt, m'a chargé de lui faire connaître l'arrêt, aussitôt qu'il serait prononcé.

LE MARQUIS.

Il paraît qu'il sera condamné.

LE COMTE.

Impossible!

LE MARQUIS.

La Reynie, qui préside, le dit à qui veut l'entendre.

LE COMTE, *haussant les épaules.*

Belle caution!.. un misérable vendu à Monsieur de Louvois.

LE MARQUIS.

Raison de plus... il doit le savoir... Ce diable de Louvois hait le Maréchal comme la peste.

LE COMTE, *avec ironie.*

Et il se sert de cette Chambre ardente que le Roi vient de créer, pour y traduire ses ennemis, ses rivaux, tout ce qui lui porte ombrage.

LE MARQUIS, *riant.*

Ce n'est pas trop maladroit pour un ministre.

LE COMTE, *vivement.*

Eh! morbleu, au lieu de satisfaire ses haines personnelles, que ne songe-t-il à nous délivrer du fléau qui nous accable!

LE MARQUIS, *légèrement.*

Bon!.. les empoisonnemens?. la poudre de succession?.. misères!.. Cela ne tombe que sur ceux qui ont quelque chose à laisser... le grand mal!.. Dieu me damne si je m'en inquiète un moment.. car je n'ai pas un écu... La bassette et ce coquin de Grammont y ont mis bon ordre.

LE COMTE, *avec chaleur.*

Ah! Marquis, pouvez-vous parler avec cette légèreté de tant d'horreurs...Ne voyez-vous pas la consternation qui frappe tout Paris?.. Dans les familles, plus de confiance, plus d'abandon... Chacun se regarde avec terreur, et croit voir son assassin dans son ami le plus dévoué... Le frère se défie de son frère, le père de son fils... Il semble qu'une main invisible est là entr'eux, qui va donner la mort; et quelle mort, grand Dieu! la plus affreuse, la plus rapide, que l'on ne peut prévoir,

que rien ne peut prévenir. (*Avec indignation.*) Et vous voulez que l'on reste insensible à l'aspect de cet effroi général! Eh bien! ce que ne fait pas le ministre, ce que ne font pas les magistrats, moi, je l'accomplirai... Je l'ai juré dans mon indignation... Oui, je percerai ce tissu d'horreurs... j'irai partout... je braverai tout... je découvrirai les coupables... j'y périrai peut-être; mais n'importe, j'aurai puni les lâches, et vengé leurs victimes.

LE MARQUIS.

Quelle chaleur! . (*Souriant*) Gageons, mon cher Comte, que vous êtes amoureux.

LE COMTE, *étonné.*

Pourquoi donc?

LE MARQUIS.

Oh! c'est que la générosité a toujours quelque arrière pensée... (*D'un air d'intelligence.*) Vous tremblez pour quelqu'un?..

LE COMTE.

Je ne m'en défend pas... Oui, j'adore un ange de candeur, de bonté.

LE MARQUIS, *souriant.*

Qu'est-ce que je vous disais?

LE COMTE.

Ah! si vous la connaissiez... si vous saviez tout ce que cette âme si pure renferme de douceur, de nobles sentimens!... Sa tendresse est ma vie, mon espoir, mon bonheur... et il me tarde d'être son époux, pour la défendre, pour veiller sur elle.

LE MARQUIS.

Et quelle est donc cette jeune merveille?

LE COMTE, *souriant.*

Ah! pour cela, Marquis, je n'ai confié mon amour à personne; et vous n'apprendrez son nom, que lorsqu'elle sera Comtesse de Guiche.

LE MARQUIS.

De la discrétion en affaires de cœur!. vous allez vous rendre ridicule.

Il va pour sortir.

LE COMTE, *l'arrêtant par la main.*

Attendez... On referme la porte de l'Arsenal... le Duc est devant ses juges.

SCENE IV.

LES MÊMES, *de côté, et continuant à parler à voix basse;* PITHOU,

DESGRAIS, LA FEMME MARTINOT, *quelques Hommes et Femmes du peuple, puis* LA VOISIN.

LA FEMME MARTINOT.

Ah bien ! je le croyais plus bel homme que ça.

PITHOU.

Avait-il un air penaud !

DESGRAIS, *d'un air capable.*

Preuve qu'il se sent coupable.

LA FEMME MARTINOT.

Mais non, je lui ai trouvé le regard assez calme.

DESGRAIS, *de même.*

Pardi ! ils ont tous un front... L'assurance du crime !.. Et on ne le brûlera pas, ce huguenot-là !

PITHOU.

Je gage que si.

DESGRAIS.

Je gage que non.

PITHOU.

Veux-tu parier ?

DESGRAIS, *regardant de côté.*

Tiens, voilà quelqu'un qui pourra nous le dire... La Voisin.

LA FEMME MARTINOT.

La tireuse de cartes?

DESGRAIS.

A qui toutes les belles dames de la cour vont conter leurs intrigues... Elle en sait long, celle-là. (*L'appelant.*) Eh ! par ici, sorcière.

UNE TROUPE D'ENFANS, *criant après La Voisin, qui entre.*

Ah ! La Voisin!.. la sorcière !

LA VOISIN, *se retournant.*

Voulez-vous me laisser, petits drôles... ou je vous lâche un diablotin aux trousses!..

Les enfans se dispersent avec crainte.

DESGRAIS.

Allons, allons, ne vous fâchez pas, vénérable cousine de Belzébuth, et venez par ici.

LA VOISIN, *brusquement.*

Je n'ai pas le temps, fainéans !

DESGRAIS, *avec ironie.*

Est-ce que c'est jour de sabbat ?

PITHOU *de même.*

Eh non! on l'attend à la Chambre ardente pour la faire griller.

DESGRAIS.

Au fait, ça lui revient de droit.

LA VOISIN.

Moi? je ne crains rien.

DESGRAIS.

Hum! gibier de Satan, est-ce que tu ne devrais pas déjà avoir découvert ces maudits empoisonneurs?

LA VOISIN.

Oui dà!.. pour que la justice m'accuse de lui prendre ses pratiques?.. Chacun sa besogne!

DESGRAIS.

Alors, fais la tienne... dis-nous notre bonne aventure.

TOUS.

Ah oui! dis-nous notre bonne aventure.

LA VOISIN.

Je n'ai pas mes cartes.

PITHOU.

Bah! à la physionomie.

DESGRAIS.

Au doigt et à l'œil.

PITHOU.

On te paiera, sybille.

LA VOISIN.

Oui! en monnaie de singe!.. D'ailleurs, qu'est-ce que vous voulez qu'on lise dans de pareilles figures?

DESGRAIS, *tendant sa main.*

Vas toujours... Y a-t-il long-temps que tu n'as vu le diable, ton ami intime?

LA VOISIN, *le regardant.*

Mais dans ce moment-ci, je le vois parfaitement... il est très-laid.

DESGRAIS.

Pas de personnalités. Dis-moi seulement ce que je ferai.

LA VOISIN, *regardant sa main.*

Rien... Tu es un paresseux.

DESGRAIS.

Non! Ce que je deviendrai un jour?

LA VOISIN.

Toi?.. tu seras pendu.

DESGRAIS.

Hein?

LA VOISIN.

Ou tu feras pendre les autres.

DESGRAIS, *un peu ému.*

J'aime encore mieux ça !.. Par exemple, pendu !

LA VOISIN, *voulant continuer.*

Après cela...

DESGRAIS, *retirant sa main.*

En voilà bien assez. Qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive après ça? sorcière du diable!.. (*A ses compagnons.*) A vous autres, si vous êtes curieux !..

PITHOU, *cachant sa main, et reculant.*

Non pas.

TOUS, *de même,*

Ni moi, ni moi!

PITHOU.

Ça peut porter malheur.

LA FEMME MARTINOT.

Pardine ! c'est comme mon mari... A son mariage, on lui a prédit des choses!.. ça ne lui a pas manqué.

LA VOISIN, *allant de l'un à l'autre, et se moquant d'eux.*

Comment ! vous qui étiez si braves. .

LE COMTE, *qui a observé cette scène, bas, au Marquis.*

Et voilà comme on les entretient dans l'erreur...Encore une intrigante qui trompe ces bonnes gens!.. Parbleu, je veux les désabuser.

LE MARQUIS, *bas.*

Vous aurez de la peine. Le peuple aime à être trompé... c'est son lot.

LE COMTE, *s'approchant du groupe, et poussant Desgrais, dont il prend la place. — A La Voisin.*

Un moment... à mon tour.

DESGRAIS, *avec humeur.*

Eh bien ! est-ce qu'il n'y a pas assez de place ?.. Je trouve le procédé un peu leste.

LE COMTE, *sans l'écouter.*

Voici ma main... allons, habile devineresse... dis-nous un peu qui je suis, ce que je pense. (*A ceux qui l'entourent.*) Vous allez voir son ignorance.

LA VOISIN, *à part, et le regardant en dessous.*

Ah! ah!

LE COMTE.

Eh bien! te voilà déjà embarrassée?

LA VOISIN, *d'un air modeste, et après avoir regardé sa main.*

Mais oui... car vous n'êtes pas habitué à porter cet habit.

LE COMTE, *un peu étonné.*

Comment?

LA VOISIN, *à mi-voix, et de manière à n'être entendue que du Comte et du Marquis.*

N'est-ce pas, Monsieur le Comte?

LE MARQUIS, *bas.*

Elle vous connaît.

LE COMTE, *légèrement.*

Elle m'aura vu par hasard. (*Haut.*) Mais ce n'est pas tout : il faut me dire à quoi je pense en ce moment.

LA VOISIN.

Ça se demande-t-il?.. Un jeune homme!... à ses amours.

LE COMTE, *au Marquis.*

Il ne faut pas beaucoup de sorcellerie....

DESGRAIS, *bas, aux autres.*

C'est un compère.

LA VOISIN, *regardant toujours sa main.*

Vous voulez peut-être que je vous désigne la personne?

LE MARQUIS, *vivement*

Oui, oui... (*Au Comte.*) Parbleu! il serait charmant que j'apprisse par elle...

LA VOISIN, *ayant l'air de suivre la ligne avec la main.*

Dix-sept ans, des yeux bleus...

LE COMTE, *étonné à chaque mot.*

Eh! mais...

LE MARQUIS *à La Voisin.*

Très-bien! Vas toujours.

LA VOISIN.

Ah! elle est bien jolie, j'en conviens!.. et timide!.. Elle sort du couvent aujourd'hui, pour retourner dans sa famille... qui loge ici près... dans la rue... dans la rue... aidez-moi donc, Monsieur le Comte.

LE COMTE, *l'arrêtant à voix basse.*

Assez... assez... il suffit.

DESGRAIS, *l'observant*

Il lui parle bas, voyez-vous!.. Cet homme-là m'est suspect.

LA VOISIN.

Après cela, si vous le désirez, je puis vous nommer cette aimable personne.

LE MARQUIS, *riant.*

Sans doute! ça devrait être déjà fait.

LE COMTE, *bas.*

Non... non.

LA VOISIN, *montrant la droite.*

Eh! c'est inutile... Voilà sa mère qui vient de ce côté.

LE COMTE, *lui saisissant le bras.*

Silence! (*bas, à La Voisin, et lui glissant une bourse dans la main.*) Tais-toi, tais-toi

LE MARQUIS, *suivant son regard.*

Sa mère!.. Comment!.. la Marquise de Brinvilliers!

La Voisin se perd dans la foule.

DESGRAIS *suivant le mouvement du comte et parlant à ses camarades.*

Il lui a glissé une bourse... Je vous dis que cet homme m'est essentiellement suspect.

PITHOU.

Chut! Voilà Madame la Marquise de Brinvilliers qui revient de la messe.

TOUS, *avec respect.*

La Marquise de Brinvilliers!

DESGRAIS.

Ah! la brave dame, celle-là!

PITHOU.

Si pieuse!

LA FEMME MARTINOT.

Si charitable!

DESGRAIS.

Si bonne pour les pauvres!

LA FEMME MARTINOT.

Aussi passe-t-elle sa vie dans les églises.

DESGRAIS.

Ou dans les hôpitaux, à secourir les malades.

PITHOU.

Tenez, tenez... elle sort du collége des Jésuites de la rue Saint-Antoine.

LA FEMME MARTINOT.

Et elle va regagner son carrosse, pour retourner à son hôtel de la rue Neuve-Saint-Paul.

DESGRAIS.

A-t-elle la bonté peinte sur la figure!

LA FEMME MARTINOT.

Pauvre chère dame!.. tant de malheurs!.. Encore l'année dernière, son père, son frère et son mari qu'elle a perdus coup sur coup.

DESGRAIS.

Ah! il y a des familles malheureuses!..

La Marquise paraît, suivie de deux laquais en grande livrée, dont l'un porte son sac, et l'autre son livre de messe. — Tous les personnages, (excepté le Comte et le Marquis, qui restent de côté), se sont rangés pour la laisser passer, et lui ôtent leurs chapeaux. — La Marquise, en passant, distribue quelques aumônes.

SCENE V.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE BRINVILLIERS.

LE MARQUIS, *bas, au Comte.*

Soyez tranquille, je ne dirai rien. Je vais lui offrir la main, et je vous présenterai chez elle, quand vous voudrez.

Il va à la Marquise, qu'il salue. Ils sortent par la gauche.

DESGRAIS, *faisant ranger le peuple devant elle.*

Rangez-vous donc, devant Madame la Marquise... Salut, Madame la Marquise. (*Pendant qu'elle disparaît.*) Ah! que Dieu nous la conserve, celle-là. (*On entend un grand mouvement dans l'Arsenal.*) Eh bien! qu'est-ce qu'il se passe donc encore?

LE COMTE, *écoutant.*

L'arrêt est prononcé.

SCENE VI.

LES MÊMES, LARIOLLE, *arrivant par la droite, suivi de la foule qui se presse;* GARDES SUISSES.

LARIOLLE, *accourant.*

Dites donc!.. le Maréchal est acquitté!

TOUS.

Acquitté!

LE COMTE, *avec joie.*

Le Ciel soit loué.

DESGRAIS, *jetant son bonnet par terre.*

Acquitté!.. quelle infamie!.. parce que c'est un Duc.

PITHOU.

Un grand seigneur.

LA FEMME MARTINOT.

Un homme riche.

LE COMTE.

Hé non, mes amis; parce que c'est un brave général incapable d'une lâcheté, qui vous a sauvés plus d'une fois.

DESGRAIS, *avec défiance, et montrant le Comte.*

Hum! il est de la clique!.. Il m'est suspect de plus en plus, l'habit noir.

LARIOLLE, *montrant la cour de l'Arsenal à droite.*

Voilà les juges qui passent... Vont-ils vite!.. ils se sentent fautives.

DESGRAIS, *exaspéré.*

Et vous les laissez aller comme ça .. Mais déchirez donc leur robe... jetez-leur donc des pierres... Vous n'avez pas de cœur!

LA FEMME MARTINOT.

Vous verrez qu'ils n'en condamneront pas un.

DESGRAIS, *s'échauffant et animant la foule.*

Oui, tant que nous ne nous ferons pas justice nous-mêmes!.. Gare au premier qui me tombe sous la main.

Ils veulent forcer la porte de l'Arsenal.

LES GARDES SUISSES, *les repoussant.*

Allons, rentrez chez fous.

LA FEMME MADTINOT, *bousculée.*

Doucement, donc, on ne bouscule pas le monde comme cela. (*Criant.*) Ah! ah! j'étouffe.

PITHOU, *la soutenant.*

Prenez donc garde!.. une femme qui se trouve mal.

LE COMTE, *qui était prêt à s'éloigner, se retournant*

En effet, pauvre femme, attendez... attendez, mes amis.

Il tire de sa poche un flacon, qu'il veut lui faire respirer.

DESGRAIS, *s'élançant.*

Arrêtez... arrêtez!.. en v'là encore un.

TOUS.

Qui donc?

DESGRAIS.

Un empoisonneur.

TOUS.

Un empoisonneur!

DESGRAIS.

Oui, oui... Il y a une heure qu'il rôde autour de nous, d'un air suspect. Je lui ai vu tirer quelque chose de sa poche.

LE COMTE, *souriant, et montrant son flacon.*

Sans doute, je voulais lui faire respirer...

DESGRAIS, *furieux*

Voyez-vous, leurs fioles empoisonnées! est-il pris sur le fait?.. Les monstres! v'là qu'ils s'attaquent au peuple, maintenant.

LE COMTE, *menacé.*

Mais permettez...

DESGRAIS.

Arrêtez-le.

PITHOU.

Saisissez-le.

LARIOLLE.

A la Chambre ardente!

DESGRAIS.

Pour qu'il nous échappe encore... non pas. A l'eau! à l'eau!

LE COMTE, *tirant son épée.*

Misérables!

DESGRAIS.

Il veut nous assassiner, l' scélérat.

On saisit son épée, et on la brise.

TOUS.

A l'eau, à mort, les empoisonneurs!

LE COMTE, *entouré.*

A moi, mes amis! *(Les Gardes Suisses veulent le dégager. Ils sont repoussés par le peuple, qui leur arrache leurs hallebardes, et les disperse en poussant un hourra! — Le Comte, éperdu, et se debattant au milieu du peuple.)* Ecoutez-moi!.. par pitié!.. un seul mot!

TOUS, *furieux.*

Non, non!.. pas de grâce... Une corde!.. une pierre!.. à l'eau!

Ils le saisissent et l'entraînent vers la rivière, malgré ses cris et ses efforts.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente un salon de l'hôtel de la Marquise de Brinvillers. — Il est orné d'une tapisserie du temps, de portraits de famille et de meubles riches et gothiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, *un Laquais.*

Elle est assise près d'une table, et écrit l'adresse de plusieurs lettres qu'elle vient de cacheter, et qu'elle remet au laquais.

A Monsieur le premier Président de Lamoignon. (*A elle-même.*) Il est un peu mon parent... (*Écrivant.*) M. Penautier, Receveur-Général du Clergé de France... Madame la Princesse de Tingry. (*A elle-même.*) Ils doivent presser ma présentation à la cour de MADAME... et c'est un appui qu'il ne faut pas négliger!.. qui sait? (*Regardant au fond avec impatience.*) Ma fille, ma chère Marie n'arrive pas... C'est aujourd'hui qu'elle revient du couvent... (*Se levant.*) et j'ai besoin de sa présence pour chasser ces folles idées... (*Se promenant avec un peu d'agitation.*) Pourtant, aucun indice, aucune trace!.. Le seul homme qui pouvait m'inspirer quelques craintes, le seul qui fût maître de mon secret et qui en abusait pour me dominer! le Chevalier de Sainte-Croix vient encore d'être mis à la Bastille!.. Dieu merçi!.. c'est justice!.. il était devenu d'une exigeance!.. Impossible de suffire à ses prodigalités, à son goût effréné pour le jeu!.. En prison, du moins, il pourra faire des réflexions... et moi, des économies!.. Aussi, j'espère qu'il n'en sortira pas de long-temps, et que je ne le reverrai plus!..

UN LAQUAIS, *annonçant.*

Monsieur le Chevalier de Sainte-Croix.

LA MARQUISE, *étonnée.*

C'est lui!..

Le Chevalier entre, le laquais se retire.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX.

SAINTE-CROIX, *gaîment.*

Oui vraiment, Marquise, c'est moi-même!..

LA MARQUISE, *troublée.*

Eh! mais... je vous croyais à la Bastille.

SAINTE-CROIX.

J'y étais parbleu bien aussi pour la troisième fois!.. Il paraît que Sa Majesté veut absolument m'y donner un pied-à-terre.

LA MARQUISE.

Et vous en êtes sorti... déjà?

SAINTE-CROIX.

Déjà!.. Peste!.. le temps ne vous a pas paru aussi long qu'à moi.

LA MARQUISE, *avec empressement.*

Au contraire, Chevalier, c'est la surprise, la joie...

SAINTE-CROIX, *d'un air railleur.*

Je m'en aperçois!.. Mais prenez garde, chère Marquise... la joie peut avoir des suites fâcheuses... et il ne faut pas s'y abandonner sans ménagement! (*Changeant de ton.*) Du reste, ma détention n'avait rien d'alarmant. Légèrement compromis dans l'affaire du Maréchal, son acquittement m'a ouvert toutes les portes, et me voilà rendu au monde, aux plaisirs et à l'amitié. (*Lui baisant la main.*) A l'amitié, surtout... le charme de la vie, le lien des belles ames... N'est-ce pas, Marquise?

LA MARQUISE, *d'un air indifférent.*

Vous m'aimez donc toujours, Chevalier?

SAINTE-CROIX, *d'un ton glacé.*

Plus que jamais!.. Passionnément!

LA MARQUISE.

J'entends! vous avez besoin d'argent.

SAINTE-CROIX, *souriant.*

C'est ma foi vrai!.. Ce que c'est que deux cœurs qui se comprennent! (*Légèrement.*) Je veux mettre de l'ordre dans mes affaires... J'ai quelques dettes... quelques engagemens d'honneur... et comme nous avons un compte ouvert ensemble... j'ai pensé qu'un millier de louis...

LA MARQUISE.

Mille louis!

SAINTE CROIX.

D'abord... pour le plus pressé... nous verrons ensuite.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Ah! cela ne suffirait pas! (*D'un ton sec.*) J'en suis fâchée, Chevalier... mais, désormais, je ne puis vous être d'aucun secours.

SAINTE-CROIX.

Comment?

LA MARQUISE.

Je suis ruinée!.. Il ne me reste plus rien.

SAINTE-CROIX.

Rien, absolument?

LA MARQUISE.

Que l'apparence de la richesse, que ce luxe d'emprunt que je suis obligée de conserver aux yeux du monde... mais qui va m'échapper au premier moment!..

SAINTE-CROIX.

Que me dites-vous là?.. Mais c'est affreux!.. En si peu de temps.. une si belle fortune!.. Comment diable avez-vous fait?..

LA MARQUISE, *amèrement.*

C'est vous qui me le demandez!.. vous! qui me l'avez arrachée par lambeaux!.. vous, pour qui j'ai tout sacrifié!.. tout! jusqu'à la dot de ma fille, la fortune de son père!.. Ah!.. c'est la seule faiblesse que je ne me pardonne pas... que je ne vous pardonnerai jamais!.. Ma fille, Monsieur! mais savez-vous bien ce que c'est que ma fille, ma pauvre Marie, mon unique espérance, ma seule richesse?.. que j'aime de tout l'amour qui peut brûler le cœur d'une mère... comme je ne croyais jamais pouvoir aimer, mille fois plus que je ne vous ai aimé vous-même...car, pour ma fille, pour son bonheur, pour son repos, je vous sacrifierais, je vous perdrais avec joie... vous, vous, Sainte-Croix!

SAINTE-CROIX, *s'inclinant.*

Vous êtes bien bonne!

LA MARQUISE.

Et maintenant qu'il faut lui assurer un avenir, qu'il faut songer à lui choisir un époux, que mes amis s'attendent pour elle à un riche mariage!.. Comment me justifier?.. Il faut donc dévoiler ma honte... lui avouer que moi, sa mère, j'ai dissipé la fortune immense à laquelle elle était appelée!.. Que faire?. Que lui dire?.. (*Avec emportement.*) Mais parlez donc, Monsieur, que voulez vous que je lui dise?..

SAINTE-CROIX, *négligemment.*

Vous lui direz... tout ce que vous voudrez... Que sais-je... que des malheurs... un fripon d'intendant... il y a une foule d'accidens plus vraisemblables les uns que les autres!.. D'ailleurs, vous avez des ressources, des espérances?..

LA MARQUISE.

Aucune.

SAINTE-CROIX, *froidement.*

Comment... est-ce que vous n'avez plus de parens... au degré successible?

LA MARQUISE, *avec effroi.*

Sainte-Croix!

SAINTE-CROIX.

Pourquoi me regarder ainsi? c'est ce que, dans le monde, on appelle des espérances... C'est tout simple... tous les jours, il arrive un malheur... Votre père meurt... votre mari... on hérite de sa famille... Mais dame, on est là pour ça!

LA MARQUISE, *à elle-même.*

Oui, on hérite, et on ne dort plus!

SAINTE-CROIX.

Si fait, on dort très-bien!.. moi, je ne fais qu'un somme... Et parbleu! n'avez-vous pas encore votre frère aîné, le Baron d'Aubray, Lieutenant-civil de Toulouse... un vieux garçon, avare, riche à millions... Sa fortune vous revient de droit...

LA MARQUISE.

Ou du moins à ma fille... à elle seule... il me l'a bien promis!.. mais il est si loin de nous.

SAINTE-CROIX.

C'est vrai!.. (*Lentement et avec intention.*) Mais on peut lui écrire... (*La Marquise le regarde.*) une lettre bien tendre... bien insinuante... avec une encre sympathique... et un peu de poudre...

Il fait le geste de jetter de la poudre sur un papier.

LA MARQUISE.

Chevalier!

SAINTE-CROIX.

Eh! bien... voyons... est-ce qu'on ne peut plus écrire à ses parens? leur adresser des vœux pour leur santé!.. C'est ce que me disait ce bon *Exili*, cet honnête italien... que j'ai retrouvé à la Bastille, car il n'en bouge pas, lui, il y a passé bail, et j'en ai été bien aise; j'ai perfectionné avec lui mon éducation scientifique!.. (*Baissant la voix.*) Il m'a enseigné un secret admirable, étonnant, près duquel, tous ceux que j'avais déjà ne sont que des jeux d'enfans. Un secret prompt comme l'éclair, qui force la succession la plus rebelle... à vous tomber dans la main... sur-le-champ.

LA MARQUISE, *avec espoir.*

Sur-le-champ?

SAINTE-CROIX.

Et sans aucun danger.

LA MARQUISE, *de même.*

Sans danger!..

SAINTE-CROIX.

Il suffit pour cela...

LA MARQUISE, *revenant à elle.*

Assez, assez, je ne veux pas de détails.

SAINTE-CROIX.

Je ne vous conçois pas... Est-ce que vous vous aviseriez à présent d'avoir des scrupules, du remords, des préjugés?..

LA MARQUISE.

Je ne sais... mais depuis que ma fille doit revenir près de moi... Attendez... (*Écoutant.*) Le bruit d'une voiture!.. c'est elle! c'est ma chère Marie! (*Serrant la main du Chevalier.*) Pas un mot de plus, Chevalier!..

SAINTE-CROIX, *à mi-voix.*

Soit, mais songez qu'il me faut ces mille louis, ce soir... j'en ai besoin!..

LA MARQUISE, *bas.*

Et vous, songez bien que celui qui me forcerait à rougir devant ma fille, n'aurait plus que ma haine... Vous savez ce qu'elle vaut.

SCENE III.

LES MÊMES, MARIE, UNE FEMME DE CHAMBRE, DEUX LAQUAIS *portant ses paquets.*

MARIE, *accourant en sautant.*

Maman, maman!

Elle l'aperçoit et court dans ses bras.

LA MARQUISE, *l'embrassant avec transport.*

Marie!

SAINTE-CROIX, *la regardant avec plaisir et à part.*

Eh! mais... comme elle est bien, cette petite!.. D'honneur e n'aurais pas cru qu'elle devînt si jolie!

MARIE, *à sa mère.*

C'est vous... je vous retrouve... Je ne vous quitterai plus, n'est-ce pas?

LA MARQUISE, *avec amour.*

Jamais, chère enfant!

MARIE.

Ah! que je suis contente! que je suis heureuse! C'est que le couvent n'est pas bien amusant au moins... (*Apercevant Sainte-Croix qu'elle salue froidement.*) Monsieur le Chevalier... (*Aux domestiques avec amitié.*) Bonjour, Marcel... Bonjour, mon vieux Lambert... Vous êtes bien contens de me voir, n'est-il pas vrai?.. Et moi aussi!.. j'étais d'une impatience et d'une inquiétude... (*Prenant la main de sa mère.*) Mon Dieu! maman,

qu'est-ce que l'on nous contait donc? ces empoisonnemens .. Est-il possible qu'il y ait des gens assez cruels, assez méchans...

LA MARQUISE, *troublée.*

Comment... on vous a parlé...

SAINTE-CROIX, *légèrement.*

Quelle folie d'aller effrayer des enfans. (*A Marie.*) On exagère beaucoup... Je vous assure que votre chère maman et moi, nous sommes fort tranquilles à cet égard. (*Mouvement de la Marquise.*) Mais pardon, je vous laisse; je ne veux pas troubler les premiers épanchemens... (*Bas à la Marquise et appuyant.*) Je reviendrai, nous reprendrons notre entretien... Ces mille louis, il me les faut! et je n'aurais qu'un mot à dire... (*Haut.*) Au revoir, Marquise... Mademoiselle, je vous salue.

LA MARQUISE, *bas à un laquais, pendant que le Chevalier sort.*

S'il revenait, dites que je n'y suis pas... je ne veux plus le revoir!..

Le valet s'incline et suit le Chevalier. — Ils sortent.

SCENE IV.

LA MARQUISE, MARIE.

MARIE.

Ah! il fait bien de s'en aller... quand il est là, je ne puis pas t'aimer à mon aise... (*S'arrêtant toute confuse*) Ah! pardon, maman, je vous parlais comme à mes bonnes amies du couvent.

LA MARQUISE.

Ne te reprends pas!.. tout ce qui me prouve ta tendresse, me rend si heureuse.

MARIE.

Vrai! Vous permettez?... ah! tant mieux!.. car de l'autre manière, il me semble que je t'aime moins, et cela me fait de la peine.

LA MARQUISE, *l'attirant à elle, et l'accablant de caresses.*

Chère enfant! Mais vient donc ici... que je te voie, que je t'admire!.. Que tu es bien! comme tu es embellie!

MARIE, *ingenûment.*

Tu trouves?... cela me fait plaisir.

LA MARQUISE.

Et pourquoi?

MARIE, *un peu embarrassée.*

Ah! d'abord, parceque c'est toujours agréable... et puis... j'ai bien des choses à te dire... oh! mais des choses sérieuses.

LA MARQUISE, *souriant de son air important et s'asseyant.*

Vraiment !.. je t'écoute.

MARIE, *lui baisant la main.*

Que tu es bonne ! Tu te rappelles la dernière fois que tu es venue me voir... tu étais triste, émue... tu me dis, en me serrant dans tes bras : « Chère enfant, pourvu que je vive assez » pour te voir heureuse ».

LA MARQUISE, *vivement.*

Ah ! le ciel m'est témoin que c'est là mon seul vœu, mon seul désir... Cette ambition que j'avais autrefois pour moi-même ; ce besoin d'hommages, d'honneurs, de distinctions, c'est pour toi que je l'éprouve maintenant ; et mon rêve de tous les jours, de tous les instans, c'est de te voir au premier rang, de te donner un mari, une grande fortune.

MARIE,

Eh ! bien, je crois que j'en ai trouvé la moitié.

LA MARQUISE, *se levant.*

La fortune ?

MARIE.

Non, le mari... Je ne sais pas s'il est riche ; je n'ai jamais pensé à le lui demander, mais il est si bon, si aimable !.. Figure-toi, un jeune homme qui venait presque tous les jours voir sa tante, là-bas, au parloir... Il n'arrivait jamais qu'à l'heure où j'y étais... tout en causant avec sa tante, il ne regardait que moi... et moi, sans m'en douter, je le regardais aussi... car il est très-bien... Enfin, je ne sais comment cela s'est fait... mais à force de nous regarder, il s'est trouvé que nous nous aimions.

LA MARQUISE.

Et il t'a parlé de mariage ?

MARIE.

Oh ! très-souvent... un jour même, il est arrivé bien triste... parce que son père, qui tient beaucoup à l'argent, lui avait proposé un parti de 500,000 livres qu'il avait refusé... mais il craignait que ce ne fût un obstacle... Oh ! Monsieur Henri, lui ai-je dit, ne vous désolez pas... j'aurai bien plus que cela, moi... ainsi, Monsieur votre père n'aura aucun prétexte. (*Mouvement de la Marquise.*) J'ai bien fait de lui dire çà... n'est-ce pas, maman ?

LA MARQUISE, *troublée.*

Sans doute... mais qui a pu t'apprendre ?..

MARIE.

Mon oncle, le Baron d'Aubray, dans sa dernière lettre.

LA MARQUISE.

Ah !.. et tu es sûre qu'il t'aime sincèrement ?

MARIE.

Oh ! très sûre !.. D'abord, il me l'a dit... et puis, *(Souriant.)* tu vas te moquer de moi... mais une de nos pensionnaires, qui doit se marier, est allée avant-hier, consulter une fameuse devineresse... je l'ai chagée de lui tout conter, et elle m'a assuré que je serais très-heureuse avec lui.

LA MARQUISE.

Il n'y a plus moyen d'en douter... Mais tu n'as oublié qu'une chose... c'est de me dire quel est ce jeune homme.

MARIE.

Je ne te l'ai pas nommé ?.. ah c'est drôle... Eh ! bien...

On entend des cris dans la rue.

DES VOIX ÉLOIGNÉES.

Arrêtez, ne le lâchez pas !

MARIE.

Ah ! mon Dieu !..

LA MARQUISE.

Quels cris effrayans !..

MARIE

Quelqu'un monte l'escalier, et s'élance de ce côté... (*Elle jette un cri en voyant entrer le Comte de Guiche.*) Ah !

SCENE V.

LES MÊMES, LE COMTE DE GUICHE, *pâle, les habits en désordre, et suivi de plusieurs valets de la Marquise.*

LE COMTE, *d'une voix étouffée.*

Sauvez-moi, sauvez-moi !

LA MARQUISE.

Le Comte de Guiche !

MARIE, *courant à sa mère.*

C'est lui, maman... c'est lui, dont je te parlais.

LE COMTE.

Madame la Marquise !.. Marie !.. ah ! pardon... j'ignorais... je me suis jetté dans la première maison qui s'est offerte à moi.

LA MARQUISE.

Quel est donc le danger qui vous menace ?

LE COMTE.

Le plus grand de tous... Le peuple égaré, furieux, me poursuit, et a juré ma mort.

MARIE.

O ciel!

LE COMTE, *chancelant.*

Pardon... mais la force m'abandonne.

MARIE, *et* LA MARQUISE, *le soutenant.*

Attendez!..

On approche un fauteuil sur lequel il tombe épuisé.

LE COMTE.

Une erreur fatale... Dans leur aveuglement, ils m'ont pris pour un de ces misérables qui sèment partout l'effroi et le poison,

LA MARQUISE, *frappée.*

Que dites-vous? (*A part.*) Et c'est chez moi qu'il se réfugie!..

MARIE, *éperdue.*

Le soupçonner!.. lui, le plus généreux des hommes!

LE COMTE.

Au milieu du tumulte, j'ai pu leur échapper... mais s'ils m'ont vu entrer ici, c'est fait de moi... Je crois entendre...

LA MARQUISE, *regardant à la fenêtre, et à mi-voix.*

Attendez...

MARIE, *au Comte.*

Je tremble.

LA MARQUISE, *de même.*

Ils s'arrêtent... non, non, les voilà qui s'éloignent... ils se montrent uue autre maison... ils courent à l'autre bout de la rue.

MARIE.

Il est sauvé.

LE COMTE.

Pas encore; car la moidre indiscrétion...

LA MARQUISE.

Je réponds de mes gens. (*Aux laquais.*) Lambert, vous m'entendez; fermez toutes les portes, mettez-vous en sentinelles, si l'on essayait d'entrer, sur votre tête et quoi qu'il arrive, n'ouvrez à personne.

MARIE, *courant à sa mère.*

Ah! maman.

Les valets sortent.

SCENE VI.

LA MARQUISE, MARIE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

Rassurez-vous, Monsieur le Comte.

MARIE.

Oui, oui, vous êtes à l'abri de tout danger, vous êtes près de nous... Mais quelle fatalité!.. au moment où je parlais de vous... où je confiais à ma mère...

LE COMTE.

Est-il vrai! Ah! Madame, je suis presque tenté de bénir les dangers que j'ai courus, puisque je leur dois un bonheur que je désirais depuis si long-temps. Vous savez combien je l'aime, que mon bonheur ne dépend que de vous seule!

LA MARQUISE, *avec embarras.*

Il me semble, Monsieur le Comte, que ce n'est pas trop le moment de traiter un pareil sujet... A peine échappé à ce péril affreux, lorsque ma fille et moi en sommes encore tout émues.. Et puis, vous le dirai-je... dans votre haute position, honoré de l'amitié de MONSIEUR, frère du Roi, de la protection de MADAME, appelé par votre naissance aux premières dignités, je ne puis me flatter que votre famille consente à une alliance...

LE COMTE.

Détrompez-vous, Madame, mon père seul aurait pu s'opposer, mais ce que j'ai appris de vos intentions, de votre fortune, le décideront bien vite: car pour moi, peu m'importe! l'amour de Marie est le seul bien que j'ambitionne... Qui ne serait fier d'ailleurs de vous appartenir! vous, que l'estime, le respect publics environnent... S'il le fallait, je trouverais un appui dans la bonté de MADAME, de cette aimable princesse qui n'est heureuse que du bonheur des autres... Vous verrez s'il est possible de la connaître sans l'aimer, sans lui dévouer sa vie... Vous désiriez être admise auprès d'elle, je le sais... C'est moi qui me charge de ce soin, c'est moi qui veux vous conduire à Saint-Cloud... lui présenter ma belle-mère, ma femme... (*S'arrêtant un peu confus.*) Du moins, si vous daignez consentir...

MARIE, *attendrie, allant de l'un à l'autre*

Oui, oui, elle consentira... (*Au Comte*) c'est la meilleure, la plus tendre des mères. (*A sa mère.*) Ah! maman! nous serons si heureux, et toi aussi. (*Au Comte.*) M. Henri, vous l'aimerez bien, n'est-ce pas?

LA MARQUISE, *à part, les regardant tous deux, pendant qu'ils parlent bas à l'autre bout du théâtre.*

O Dieux! un parti si brillant... ma fille et moi-même près du trône... tant d'honneurs!.. manquer un si bel avenir!.. 500,000 livres... où les trouver? Le Baron d'Aubray, mon frère... il en a plus du double. Mais il est loin de nous, et son avarice ne voudra jamais consentir... Ah! quel tourment! j'en ai la fièvre, et ce Sainte-Croix que j'aurais voulu consulter...

qui n'est pas là... qui m'abandonne ! (*Ecoutant avec joie.*) Ah ! c'est sa voix.

SCENE VII.

LES MÊMES, SAINTE-CROIX, *Valets.*

SAINTE-CROIX, *repoussant les valets.*

Eh ! non, vous dis-je, cette consigne n'est pas pour moi.

MARIE, *effrayée.*

Qui vient là ? (*Au Comte.*) Ah ! ne craignez rien, c'est un ami de ma mère !..

SAINTE-CROIX, *à la Marquise.*

Il est bien étonnant qu'on me refuse...

LA MARQUISE, *à un valet.*

En effet, Lambert ..

LE VALET.

Madame m'avait dit...

LA MARQUISE.

C'est bien, c'est bien... mes ordres ne regardent pas le Chevalier.

SAINTE-CROIX, *étonné et remarquant leur trouble.*

Qu'y a-t-il donc ?

LA MARQUISE.

Vous le saurez... Un danger qui menaçait Monsieur le Comte de Guiche, que voici... (*Écoutant une rumeur sourde, dans l'éloignement*) et qui ne me parait pas entièrement passé... car ce bruit éloigné.

SAINTE-CROIX

Oh ! ce n'est rien... le peuple qui s'amuse à visiter toutes les maisons de cette rue, pour retrouver je ne sais quel pauvre diable...

MARIE.

O ciel !

LE COMTE.

Calmez-vous.

LA MARQUISE, *à sa fille.*

Ils n'oseront entrer chez moi.

SAINTE-CROIX.

Non, sans doute... il ferait beau voir que cette canaille se permît... (*Bas à la Marquise.*) Je suis revenu sur mes pas pour vous apprendre une nouvelle.

LA MARQUISE *bas,*

Quoi donc ?

SAINTE CROIX, *de même*

Votre frère, le Baron d'Aubray...

LA MARQUISE, *involontairement.*

Il est mort!

SAINTE-CROIX, *bas.*

Du tout!.. il arrive demain; cette nuit peut-être.

LA MARQUISE, *bas.*

Demain!.. ici!..

SAINTE-CROIX, *bas.*

Je quitte M. d'Ormesson qui m'a montré la lettre qui le lui annonce.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah!.. pourquoi vient-il? (*repoussant une idée.*) Oh! non, non!..

SAINTE-CROIX, *continuant.*

Et d'après ce que nous disions ce matin...

On entend frapper avec violence à la porte de la rue.

MARIE, *qui a regardé à la fenêtre.*

Maman, maman!.. ils sont là!

SAINTE-CROIX, *regardant aussi.*

En effet... quelle foule! ils sont armés de pierres, de bâtons.

LE COMTE, *de même.*

Ils entourent la porte.

UN LAQUAIS, *accourant.*

Ils menacent de l'enfoncer.

LA MARQUISE, *vivement.*

N'ouvrez pas!

LE COMTE, *voulant sortir, et retenu par Marie.*

Mais c'est vous exposer...

SAINTE-CROIX

Que veulent-ils donc?

LE LAQUAIS.

Ils prétendent qu'il y a ici un empoisonneur.

SAINTE-CROIX, *regardant la Marquise.*

Quest-ce que c'est?

LE LAQUAIS.

Ils ont juré de l'avoir, mort ou vif.

On frappe à coups redoublés.

MARIE, *éperdue.*

Et pas une issue pour le faire évader!

On entend le bruit des vitres cassées à coups de pierres, et les cris qui augmentent.

LA MARQUISE, *au Comte.*

Vite, descendez l'escalier, et gagnez le jardin... la petite porte qui donne sur l'autre rue... Lambert va vous conduire.

Grand bruit.

SAINTE-CROIX, *au fond.*

Il n'est plus tems; ils ont brisé la porte...

TOUS, *avec terreur.*

Ciel!

LE COMTE, *serrant la main de Marie comme pour lui faire ses adieux.*

Chère Marie!

MARIE, *se plaçant devant le Comte.*

Que Dieu ait pitié de nous!

SCENE VIII.

LES MÊMES, DESGRAIS, PITHOU, LARIOLLE, *suivis des gens du peuple armés, et repoussant les valets qui veulent les arrêter.*

TOUS, *avec fureur.*

Il est ici, vous dis-je!

SAINTE-CROIX.

Arrêtez!..

MARIE, *les mains étendues.*

Écoutez-nous.

LA MARQUISE.

Mes amis!

DESGRAIS, *montrant le Comte.*

C'est lui, le voilà! l'empoisonneur! le scélérat!..

TOUS.

A mort!

MARIE.

Oh! non.. tuez-moi d'abord.

DESGRAIS, *s'élançant pour le saisir.*

Rien ne peut le sauver.

LA MARQUISE, *se précipitant au milieu d'eux.*

Que faites-vous?.. chez moi...

DESGRAIS, *s'arrêtant.*

C'est madame la Marquise!..

TOUS, *de même.*

Madame de Brinvilliers.

DESGRAIS, *confus.*

Ah! pardon, pardon, Madame la Marquise... nous ignorions que c'était votre hôtel... sans cela, bien sûr, nous ne nous serions pas permis d'entrer.. sans nous faire annoncer!.. Mais Madame la Marquise est trop juste, trop bonne pour le peuple, pour donner asile à un misérable qui a voulu nous empoisonner.

SAINTE-CROIX, *avec ironie.*

Tous, à la fois!.. c'est un perfectionnement.

DESGRAIS.

Oui, mon gentilhomme; il a commencé par une pauvre femme...

LA MARQUISE.

Vous vous êtes trompés, mes enfans! c'est le Comte de Guiche...

DESGRAIS.

Je ne dis pas, Madame la Marquise, mais...

LA MARQUISE.

Un digne et brave jeune homme, d'une illustre famille...

DESGRAIS.

C'est possible...

LA MARQUISE.

Un des premiers officiers de cette bonne Henriette, que vous adorez tous, et qui vous fait tant de bien.

DESGRAIS.

Je ne dis pas, Madame la Marquise, mais les meilleurs maîtres peuvent avoir de mauvais domestiques.

Le Comte fait un mouvement d'indignation; il est contenu par Marie.

PITHOU.

Puisqu'on l'a vu!

DESGRAIS.

Qu'on l'a pris sur le fait.

LA MARQUISE, *vivement.*

Vous vous trompez, vous dis-je... Je conçois que dans ces temps de malheurs, le moindre soupçon vous fasse voir partout le poison et la mort! . mais celui que vous poursuivez n'est pas coupable, il ne peut l'être, je vous le jure... je connais son honneur, sa loyauté...

TOUS, *murmurant, et voulant le saisir.*

Cependant...

LA MARQUISE, *élevant la voix, et avec fierté.*

Ah! j'espère que chez moi, personne n'osera douter de mes

paroles!.. Faut-il vous dire plus? c'est mon gendre! (*mouvement.*) il va épouser ma fille, ma fille unique... Croyez-vous que je confierais son bonheur à un homme que je n'estimerais pas, et qui aurait perdu ses droit à vos respects!

LE COMTE, *avec joie.*

Qu'entends-je!.. elle consent!..

TOUS, *avec respect.*

Votre gendre!

SAINTE-CROIX, *à part.*

Le moyen n'est pas maladroit!

DESGRAIS.

Ah! c'est différent!.. ce mot seul le justifie... Le gendre de Madame la Marquise... l'honneur, la vertu même... ça ne peut être qu'un honnête homme. (*A ceux qui l'entourent.*) Et le premier qui voudrait lui ôter un cheveu aurait à faire à moi.

Il en repousse deux ou trois qui ne faisaient aucun mouvement.

MARIE, *ave un cri de joie.*

Ah! mon ami!

DESGRAIS, *confus.*

Certainement, ma belle demoiselle. (*A ceux qui l'entourent.*) Ah! ça, qu'est-ce que vous êtes donc venu me chanter, vous autres, avec vos histoires... *Je l'ai vu...Il a fait ci... Il a fait çà.* Vils calomniateurs!... (*A la Marquise.*) Mille pardons, Madame la Marquise, de vous avoir effrayée, d'avoir dérangé... les portes de l'hôtel... (*S'avançant près d'elle en confidence, et montrant ses camarades.*) J' vas vous débarrasser de tous ces drôles-là... Mais si c'était un effet de votre part... *Tirant un papier de sa poche.*) J'ai demandé une petite place à Monsieur le Lieutenant de Police, qui est votre allié à ce qu'on dit... La mercerie va si mal à présent... et si Madame la Marquise était assez bonne pour me recommander, je serais bien sûr d'être nommé.

LA MARQUISE, *avec empressement.*

Volontiers... volontiers...

Elle prend une plume, et ajoute quelques mots au papier que Desgrais lui donne.

(*A part.*) Pour m'en débarrasser.

DESGRAIS.

Dieu vous en récompensera! V'là que nous nous retirons, Madame la Marquise, mais ce ne sera pas sans vous bénir, vous et vos chers enfans.

TOUS.

Oui, oui!

DESGRAIS.

Que le Ciel vous rende aussi heureuse que vous le méritez !. et vos enfans aussi !..

TOUS.

Oui oui.

SAINTE-CROIX, *bas à la Marquise.*

N'oubliez pas que votre frère...

LA MARQUISE, *bas.*

Ce soir, au pavillon du jardin... Je vous attends.

Sainte-Croix et la Marquise sont au milieu du théâtre ; le Comte et Marie d'un côté, baisent la main de la Marquise ; Desgrais et le peuple groupés de l'autre côté, semblent appeler sur elle la bénédiction du Ciel.

TOUS.

Vive Madame la Marquise !

Le rideau tombe.

Fin du premier acte.

ACTE II.

TROISIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un pavillon fermé de tous les côtés, éclairé par une lampe. On aperçoit, dans le fond et sur le devant, des arbres qui l'entourent et le cachent. — Dans le pavillon, des livres, des instrumens de musique. Sur la droite, une cassette ouverte; et plus haut, un fourneau, un alambic, etc.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX.

Au lever du rideau, ils ont tous les deux des masques de verre sur la figure. Sainte-Croix est penché sur le fourneau, qu'il attise. La Marquise est appuyée sur un fauteuil, et le regarde faire. — Après un moment de silence, ils croient entendre du bruit, et écoutent. — Ce n'est rien. Ils se remettent à l'œuvre, — Encore un silence, après lequel Sainte-Croix couvre le fourneau, et ferme l'alambic. — Ils ôtent leurs masques.

SAINTE-CROIX.

Plus de danger... la vapeur est condensée... Laissons réduire.

LA MARQUISE.

De beaucoup?

SAINTE-CROIX, *montrant un petit flacon.*

A la valeur de ce flacon.

LA MARQUISE.

Et vous dites que l'effet en est sûr?

SAINTE-CROIX.

Un coup de poignard dans le cœur.

LA MARQUISE.

Et des traces?

SAINTE-CROIX.

Aucune!.. C'est un secret entre nous et le diable, qui, jusqu'à présent, l'a bien gardé.

LA MARQUISE.

Savez-vous, Chevalier, que c'est un habile homme, qu'*il Signor Exili?*

SAINTE-CROIX.

Un honnête homme surtout, qui expédierait le monde entier, par amitié pour moi!.. Il a parcouru l'Italie, recueillant dans toutes les cours, mille recettes édifiantes, pour se défaire des gens. Inventions de princes et de cardinaux!.. Il a comme cela une foule de petits talens de société, à l'usage de ses amis et connaissances... Nous en profiterons.

LA MARQUISE.

Mais un Italien... pouvez-vous compter sur sa dis rétion?

SAINTE-CROIX.

Comme sur la vôtre!.. Et le jour que j'en douterais, tout Florentin qu'il est, et fût-il au centre de la terre, il ferait l'essai de son élixir, qui, de par Dieu! n'est pas l'élixir de longue vie.

LA MARQUISE.

A la bonne heure!.. car maintenant, je ne sais... j'ai peur!.. moi...

SAINTE-CROIX, *souriant.*

Est-ce que vous auriez des remords?

LA MARQUISE.

Non... Mais ces recherches de la police...

SAINTE-CROIX.

Vous avez peur de la police! (*avec intention*) Vous et moi savons bien cependant, qu'il n'y a pas d'argent plus mal gagné.

LA MARQUISE.

Mais à défaut d'esprit et de talent, elle peut être servie par le hasard.

SAINTE-CROIX.

Vous voulez dire par quelque perfidie... enfantillage!.. Après ce que nous nous sommes juré... toute personne soupçonnée de savoir le secret de cette cassette... secret de mort, vous le savez... quand ce serait notre ami le plus intime, notre parent le plus cher, doit aller rejoindre les autres. N'oubliez pas notre serment.

LA MARQUISE.

Je le tiendrai.

SAINTE-CROIX, *revenant à l'alambic.*

Ce doit être fini... Donnez le flacon.

LA MARQUISE, *l'examinant.*

Ce sera bien peu.

SAINTE-CROIX.

Bah! cela suffirait pour une famille aussi nombreuse que l'était la vôtre... à une goutte par tête! (*Lui faisant un signe.*)

Votre masque!.. la vapeur vous tuerait... et le moindre contact avec le fourneau embraserait le pavillon.

Ils remettent leurs masques; Sainte-Croix verse l'alambic dans le flacon qu'il tient. Tout-à-coup, on frappe fortement à la porte du pavillon. Sainte-Croix s'arrête. La Marquise va vers le fond, écoute, et lui fait signe de ne pas faire de bruit.

MARIE, *en dehors, et frappant toujours.*

Maman, maman, es-tu là?

Mouvement d'effroi de la Marquise. On n'entend plus rien. Sainte-Croix achève de verser. La Marqnise écoute toujours. Ils ôtent leurs masques.

LA MARQUISE.

Elle passe... elle est loin!

SAINTE-CROIX, *froidement.*

Tant mieux pour elle.

LA MARQUISE.

Ah!.. il m'a pris une sueur froide.

SAINTE-CROIX.

Pauvre enfant!.. et c'est pour elle que nous travaillons... C'est pour assurer son bonheur et sa fortune.

LA MARQUISE, *vivement.*

Sans doute... donnez-moi ce flacon.

SAINTE-CROIX.

Un instant Marquise, c'est un trésor que je ne livre pas ainsi! le moment est venu de s'expliquer à cœur ouvert et cartes sur table!.. Faisons nos conditions.

LA MARQUISE, *inquiète.*

Des conditions?.. encore!.. Mais, mon cher Sainte-Croix, je n'ai plus rien à vous donner.

SAINTE-CROIX.

Peut-être, ma chère Brinvilliers!.. (*Montrant le flacon.*) Savez-vous qu'il a y là au moins dix successions?

LA MARQUISE.

Il ne me reste qu'un frère.

SAINTE-CROIX.

Et une fille?

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

SAINTE-CROIX.

Je vous donne l'un... donnez-moi l'autre.

LA MARQUISE.

Ma fille !.. Vous donner ma fille !.. Comment ?.. expliquez-vous?

SAINTE-CROIX.

Vous l'aimez bien, votre fille ?

LA MARQUISE.

Si je l'aime!.. Ecoutez, Sainte-Croix... Vous rappelez-vous ce temps, où, vive, ardente, ivre du premier amour qui ait brûlé mon cœur, je me livrais avec emportement à toute la violence d'une passion... que le monde eût appelé criminelle?.. Pour renverser les obstacles qui s'opposaient à mes plaisirs, pour briser les volontés qui pesaient sur la mienne, rien ne m'eût couté alors... J'étais née sans doute, avec l'instinct du crime, car l'amour... Oh non! jamais l'amour n'a donné à une faible femme, ce froid courage,ce sourire glacé, que je conservais encore, quand, d'une main assurée, je versais dans des entrailles qui devaient être sacrées pour moi. le poison que vous m'aviez remis!.. Et lorsqu'assise près de mes victimes, le doigt posé sur l'artère, dont je suivais les bonds irréguliers, j'étudiais, d'un œil calme, les effets de cet horrible breuvage! ils mouraient lentement, trop lentement à mon gré ; et moi, libre, heureuse, j'allais retrouver l'amant à qui je les avais sacrifiés... Dites, vous en souvenez-vous?

SAINTE-CROIX.

Oui, parbleu... et j'admirais alors combien il y a de ressources dans un cœur de femme.

LA MARQUISE.

Aujourd'hui, cette passion s'est éteinte... elle a fait place à un sentiment plus pur, le seul que la nature ait mis en moi!... J'aime ma fille... je l'aime de toutes les forces de mon âme... Jamais amour de mère ne fut plus tendre, plus passionné peut-être : il semble que toutes les affections de famille que je n'ai jamais ressenties, se soient amassées sur la tête de mon enfant, et soient venues doubler ma tendresse pour elle... Et, pour assurer son avenir, son bonheur, sa fortune, rien ne me coûterait! rien!.. dussé-je recommencer pour elle ce que j'ai fait pour vous.

SAINTE-CROIX, *lui serrant la main.*

Ah! vous êtes une bonne mère!.. — Quant à la fortune de Marie... (*montrant le flacon.*) voilà qui vous en répond... C'est bien pour la dot... mais ce n'est pas assez... son bonheur dépend d'une autre personne... d'un mari.

LA MARQUISE.

Sans doute.

SAINTE-CROIX.

Et je lui en ai trouvé un.

LA MARQUISE.

Comment?

SAINTE-CROIX.

C'est moi.

LA MARQUISE.

Vous!

SAINTE-CROIX.

Eh bien, pourquoi donc cet effroi?

LA MARQUISE.

Ah! Sainte-Croix! vous unir à ma fille! à cet ange de candeur et d'innocence!

SAINTE-CROIX.

Le bonheur des ménages est dans les contrastes.

LA MARQUISE.

Vous avez donc oublié...

SAINTE-CROIX.

Rien du tout.

LA MARQUISE.

Après tant de crimes!.. vous, son mari! vous!

SAINTE-CROIX.

Vous êtes bien sa mère!

LA MARQUISE.

Ce mariage n'est pas possible.

SAINTE-CROIX.

Il faut qu'il le soit.

LA MARQUISE.

Mais e fin.., s'il y avait des obstacles?

SAINTE-CROIX, *montrant le flacon.*

Vous savez que nous avons l'art de les vaincre.

LA MARQUISE, *maîtrisant un mouvement d'effroi, et à part.*
O ciel!

SAINTE-CROIX, *la regardant.*

Est-ce que, par hasard, ce que vous disiez à ces bonnes gens, du Comte de Guiche, n'était pas une ruse pour le sauver?

LA MARQUISE, *vivement.*

Si fait, si fait... D'ailleurs, le Comte, si fier de sa noblesse, de sa faveur à la cour... Comment supposeriez-vous?...

SAINTE-CROIX.

Alors, quel autre que moi?.. Pensez donc aux services que je vous ai rendus... aux sermens, aux secrets qui nous enchaînent l'un à l'autre; et, croyez-moi, n'admettez personne entre nous: les Sainte-Croix et les Brinvilliers doivent s'unir entre eux comme les têtes couronnées.

LA MARQUISE, *ne perdant pas de vue le flacon.*

Fou que vous êtes!.. Mais en effet, vous pouvez avoir rai-raison... et, plus tard, nous verrons... Vous rendriez ma fille heureuse!

SAINTE-CROIX.

Je vous le jure... Je veux faire une fin, et qu'elle soit bonne.

LA MARQUISE, *tendant la main vers le flacon.*

Très-bien, mon gendre. Donnez-moi cela.

SAINTE-CROIX.

Vous promettez...

LA MARQUISE, *voulant le saisir.*

Tout ce que vous voudrez. (*On frappe à une petite porte à droite.*) Silence!

SAINTE-CROIX, *remettant le flacon dans sa poche.*

Trois coups à cette porte... c'est La Voisin.

LA MARQUISE.

Que me veut-elle?

SAINTE-CROIX.

De l'air, de l'air!.. là, dans le fond... Attendez... cet alambic. (*Il fait disparaître l'alambic par une porte masquée dans la boiserie.*) Cette cassette... (*Il la ferme.*) Ma guitare!.. Ouvrez.

Il a pris sa guitare. — La Marquise, qui a d'abord ouvert la porte du fond, ouvre la porte de côté.

SCENE II.

LES MÊMES, LA VOISIN.

LA MARQUISE.

M. de Sainte-Croix ne se trompait pas... c'est La Voisin.

LA VOISIN, *entrant.*

Moi-même, Madame la Marquise... Ne craignez rien... J'ai attendu que le jour baissât... Personne ne m'a vue.

SAINTE-CROIX, *accordant sa guitare.*

Que nous veut cette sorcière?

LA VOISIN.

Sorcière, en effet, Monsieur le Chevalier... Car j'ai deviné que vous étiez dans ce pavillon... comme autrefois, quand je venais montrer dans mes cartes, à Madame la Marquise, les successions que Dieu devait lui envoyer.

LA MARQUISE.

Ah! c'est que vous avez entendu la guitare de Monsieur de Sainte-Croix, qui faisait de la musique, lorsque je suis arrivée, il n'y a qu'un instant.

LA VOISIN.

De la musique !.. C'est donc cela qu'il y a ici une vapeur... qui vous monte à la gorge.

SAINTE-CROIX.

Odeur de souffre et de fagot, que la sorcellerie porte toujours avec elle.

LA VOISIN.

Ne riez pas ainsi, Monsieur le Chevalier... Il ne faut pas plaisanter de fagot aujourd'hui, il y en a pour tout le monde... et de plus grandes dames que moi pourraient bien en tâter.

LA MARQUISE, *vivement.*

Au fait, Voisin, à quoi bon cette visite? et que venez-vous faire chez moi?

LA VOISIN.

Vous demander votre protection... ou plutôt celle de votre gendre.

SAINTE-CROIX *quittant sa guitare.*

Hein?

LA MARQUISE, *vivement.*

Mon gendre !.. Je ne sais ce que vous voulez dire.

LA VOISIN.

Voici ce que c'est : Toute la cour vient chez moi, pour me consulter, comme vous savez... Il n'y a pas de Duchesses... et je dis des plus huppées, qui ne me confient leurs petits secrets... Aussi, j'en sais plus sur eux que le Comte de Bussy-Rabutin n'en publiera jamais... Elles ont recours à mes recettes, les unes, pour conserver leurs attraits, qui s'en vont... les autres, pour retenir leurs amans, qui s'en vont aussi...

SAINTE-CROIX.

Ou se défaire de leurs maris, qui ne veulent pas s'en aller.

LA VOISIN.

Moi, je cherche à contenter tout le monde ; et je leur vends fort innocemment, je vous assure, le secret d'embellir, de se faire aimer.

SAINTE-CROIX.

C'est un secret que tu aurais dû garder pour toi.

LA VOISIN.

Tiens, de mieux bâtis que vous m'ont dit que je n'en avais pas besoin.

LA MARQUISE.

Enfin...

LA VOISIN.

Enfin, parmi mes pratiques, il y en a une qui vient de me

compromettre... C'est la Comtesse de Soissons... une grande, sèche, à qui la nature avare a refusé les dons les plus saillans de son sexe... Elle a beau se serrer la taille... rien!.. La pauvre dame se désole. Elle est venue me demander un charme qui lui donnât... ce qu'elle n'a pas; moi, toujours obligeante, je lui ai vendu... un peu cher... d'une certaine drogue assez insignifiante... la première venue; et voilà que cette imbécile de Comtesse m'écrit hier une lettre qui est tombée sous les yeux du Roi.

SAINTE-CROIX.

Et cette lettre contenait...

LA VOISIN.

Une seule phrase : « Chère Voisin, j'ai beau frotter, il ne vient rien. » Là-dessus, le Roi s'inquiète... on informe... la police est sur pied... Par le temps qui court, on voit du poison partout... Le Conseil s'assemble, la Comtesse est appelée... et l'on apprend, en riant, que Paris et Versailles ont été mis en mouvement, pourquoi?.. pour ce qu'elle n'avait pas, ce qu'elle n'a pas, et ce qu'elle n'aura jamais.

SAINTE-CROIX.

Ah! ah! ah! la bonne plaisanterie.

LA VOISIN.

Une plaisanterie!.. pas du tout. Je viens d'apprendre qu'il y avait ordre de faire une descente chez moi, pour y chercher...

SAINTE-CROIX.

Ce que Madame de Soissons a perdu?

LA VOISIN.

Mes papiers, mes registres, mes secrets!.. Mais j'ai appris en même temps que vous pouviez me protéger près d'une personne qui est puissante à la cour, et qui vient d'être nommée, aujourd'hui même, membre de la Chambre ardente.

LA MARQUISE.

Qui donc?

LA VOISIN.

Votre gendre.

SAINTE-CROIX.

Encore!

LA MARQUISE.

Elle ne sait ce qu'elle dit!.. Sortez!

SAINTE-CROIX.

Non, restez... Le gendre de Madame de Brinvilliers?

LA VOISIN.

Eh oui... Monsieur le Comte de Guiche.

SAINTE-CROIX, *regardant la Marquise.*

Ah!

LA MARQUISE.

Quelle folie!

LA VOISIN.

Une folie!.. Ce n'est plus un secret; et je tiens de bonne source, qu'après avoir eu l'aveu de Madame, le Comte a tant fait auprès de son père, le vieux Duc, qu'il lui a arraché son consentement!

LA MARQUISE, *s'oubliant.*

Il a consenti! (*Bas, à La Voisin.*) C'est bien, c'est bien, je verrai.. Je parlerai... Laissez-nous.

LA VOISIN.

Oh! je vous en prie... Vous me connaissez, Madame la Marquise... Vous savez que je suis une honnête femme. On dit que j'ai des amans, c'est possible; que j'ai un faible pour le vin d'Espagne... que voulez-vous? il faut bien m'inspirer pour voir dans l'avenir. Je tire les cartes, je dis la bonne aventure, mais cela ne fait de mal à personne .. pas même à ceux à qui j'ai prédit qu'ils seraient pendus... n'est-ce pas, Monsieur le Chevalier?

SAINTE CROIX.

Oui, va. Je te promets qu'on parlera pour toi... ne fût-ce que pour reconnaître le service que tu viens de me rendre.

LA VOISIN.

A vous? par exemple, c'est bien sans intention. Mais...

SAINTE-CROIX, *impatienté.*

Eh! va-t-en donc, sorcière.

LA VOISIN.

Mon Dieu, ne vous fâchez pas... Ecoutez donc, Monsieur le Chevalier, si je suis brûlée, il fera chaud pour d'autres.

Elle sort.

SCENE III.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX.

SAINTE-CROIX, *s'approchant, et les bras croisés.*

(*Après un silence.*) Ainsi donc, Marquise, vous me trompiez!

LA MARQUISE.

Comment?..

SAINTE-CROIX.

Vous me trompiez!.. là, il n'y a qu'un instant... Ah!.. de la trahison, entre nous! Mais il n'y a donc plus de bonne foi sur la terre? Faudra-t-il desormais que je me défie de vous?..

ons de moi?.. et que nous nous mettions tous les deux au régime des antidotes ?

LA MARQUISE.

Quelle idée!..

SAINTE-CROIX.

Oh! soyez franche, je vous gêne un peu... et tout-à-l'heure, peut-être, en m'enveloppant de vos caresses, vous calculiez tout bas, ce qu'il me faudrait de sublimé romain pour ajouter un fleuron à votre couronne de Marquise... Mais ne vous y jouez pas... j'ai lutté contre vous. (*Mouvement de la Marquise.*) Vous ne vous en êtes jamais douté... Quand vous vouliez absolument rendre la place de Monsieur le Marquis vacante; tous les matins il prenait, de vos mains, une dose qui devait tout doucement l'envoyer.... et moi, tous les soirs, je lui administrais en secret une petite potion contraire, qui le forçait à garder sa place, dont la survivance m'effrayait un peu, je l'avoue; petite lutte qui a duré dix-huit mois!.. Si bien que le brave homme vivrait peut-être encore, sans une fluxion de poitrine, qui s'est rangée de votre côté.

LA MARQUISE.

Il suffit, Monsieur! il s'agit de ma fille... et quand Monsieur le Comte de Guiche me l'a demandée, ce matin, j'ignorais vos désirs, vos projets. Pouvais-je refuser?

SAINTE-CROIX.

Non pas ce matin... mais ce soir... et vous le refuserez.

LA MARQUISE.

Impossible!

SAINTE-CROIX.

Je le veux.

LA MARQUISE, *avec force.*

Et moi, je ne le veux pas. (*Sainte-Croix la regarde avec étonnement.*) Sacrifier ma fille!.. Toute mon ambition était de lui donner un grand nom dans le monde... un rang à la cour!.. il me semblait qu'en la rendant heureuse, je me justifirrais à ses yeux...Car, faut-il le dire! je ne puis supporter ses regards; je tremble devant elle, moi, qui vous regarde sans pâlir... sa candeur me fait mal!.. Et vous la donner pour femme!.. oh! ce serait indigne!.. Chevalier, grâce, pitié pour elle! Je vous en supplie, laissez-moi mon enfant.. Soyez notre ami... Le Comte de Guiche est riche, puissant. . Il peut nous être utile.. à moi, à vous-même!

SAINTE-CROIX, *avec emportement.*

Eh! que m'importe!.. je n'ai besoin de la protection de personne! (*Changeant de ton.*) Mais c'est bien... donnez-lui votre fille, j'y consens : j'ai une autre idée.

LA MARQUISE, *avec joie.*

Ah!

SAINTE-CROIX, *lentement.*

Qu'est-ce que je voulais? rebâtir ma fortune délabrée... Il y a moyen de tout arranger!.. à vous, la vie de votre frère... à moi, la moitié de sa succession.

LA MARQUISE.

La moitié!

SAINTE-CROIX.

N'allez-vous pas marchander!

LA MARQUISE.

La fortune de ma fille!.. ses dernières espérances!..

SAINTE-CROIX, *montrant le flacon.*

Que je puis détruire en brisant ce flacon.

LA MARQUISE.

Arrêtez!

SAINTE-CROIX.

Vous consentez? la moitié...

LA MARQUISE, *vivement.*

Non, non, jamais! Dépouiller mon enfant! Gardez votre secret. J'en avais d'autres.

SAINTE-CROIX.

Que vous ne teniez que de moi, et (*montrant la cassette*) qui sont tous renfermés dans cette cassette.

LA MARQUISE *d'un ton résolu.*

Eh bien! j'y renoncerai! Je m'adresserai à mon frère lui-même... J'obtiendrai qu'il me donne la dot de ma fille... Il est riche... il est garçon... Je lui confierai mes craintes, mon embarras... il ne résistera pas aux larmes d'une mère.

MARIE, *en dehors.*

Par ici, par ici!

LA MARQUISE.

Ma fille, Monsieur! Silence!

SCENE IV.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Maman! Ah! te voilà. C'est singulier... j'ai frappé tout-à-l'heure ici.

LA MARQUISE.

J'arrive avec le Chevalier.

MARIE.

C'est que tu ne sais pas... je te cherchais, je courais comme une folle... Mon oncle de Toulouse, que tu n'attendais que demain...

LA MARQUISE.

Le Baron !

MARIE.

Il est arrivé !

SAINTE-CROIX.

Déjà !

MARIE.

Il te cherche aussi.

LA MARQUISE.

Mon frère !.. Viens, courons !

SAINTE-CROIX.

Vous n'irez pas loin, car le voici lui-même.

SCENE V.

Les Mêmes, LE BARON D'AUBRAY.

LE BARON, *l'embrassant.*

Eh ! bonjour, ma sœur, ma chère Marquise !.. on a bien de la peine à vous trouver !..

LA MARQUISE.

Ah ! mon frère ! si j'eusse pensé vous voir sitôt...

LE BARON.

Ma nièce ! chère sœur !.. Qu'il est doux de se retrouver, après tant de malheurs !.. la mort a cruellement moissonné dans notre famille.

SAINTE-CROIX.

Monsieur le Baron veut-il me permettre de lui presenter mes respects ?

LE BARON

Eh ! c'est Monsieur le Chevalier de Sainte Croix... Bonjour, Monsieur, je vous salue. (*Bas à la Marquise*) Toujours l'ami de la maison ? tant pis ! mon père ne l'aimait pas, ni moi non plus.

SAINTE-CROIX, *à part.*

Il tire sur moi... à charge de revanche.

MARIE.

J'ai voulu faire reposer mon oncle, je lui ai offert de se rafraîchir ; il n'a rien voulu accepter.

LE BARON.

Merci, merci... j'étais impatient de vous voir, de vous embrasser, mais il faut que je vous quitte; j'ai des courses à faire, toute la soirée... un rendez-vous, chez Monsieur le Procureur-Général.

SAINTE-CROIX.

Vous ne le trouverez pas à cette heure-ci, il doit être à la Chambre ardente.

LA MARQUISE.

En effet.

LE BARON.

La Chambre ardente!.. décidément, elle est donc installée? Eh bien! dans nos provinces, on ne veut pas y croire, pas plus qu'à ces empoisonnemens dont on fait tant de bruit.

LA MARQUISE.

Ce n'est que trop vrai, pourtant... l'air de Paris est infecté,

LE BARON.

Parbleu, je le sais bien... et tenez, on ne m'ôterait pas de la tête que mon pauvre père...

SAINTE-CROIX, *à mi-voix.*

Monsieur le Baron, j'ai toujours eu la même idée que vous.

LE BARON.

Ah! laissons cela... C'est un séjour horrible que votre ville; aussi, j'y resterai le moins possible!.. et sous trois jours je repars pour Toulouse!

MARIE, *se récriant.*

Sous trois jours!..

LA MARQUISE.

Sitôt?

LE BARON.

Oui, ma chère; là du moins je suis heureux!.. on y meurt de sa belle mort; Je ne crains rien, je fais un peu de bien à ceux qui m'entourent; vous savez, Marquise... c'est une vertu de famille...

SAINTE-CROIX.

Et ce doit être un grand plaisir quand on a de la fortune... Comme Monsieur le Baron. Je conçois qu'avec deux cent mille livres de rente!

LE BARON.

Vous n'y êtes pas, mon cher... mettez le double.

SAINTE-CROIX, *jetant un regard sur la Marquise.*

Quatre cent mille livres!.. diable! c'est beau, et je connais d'honnêtes gens qui se contenteraient de la moitié.

LA MARQUISE.

Vous êtes riche, mon frère... et...

LE BARON.

Ah! pas plus que vous... je sais que la dot de votre fille est superbe... vous l'avez grossie d'année en année... Cela devait être, vous avez des goûts simple, des habitudes de dévotion.

MARIE, *apercevant la cassette et à part.*

Ah! le joli coffre!.. des bijoux sans doute, des parures pour moi!.. *(Elle s'en approche.)*

LE BARON, *continuant.*

Oh! votre éloge est ici dans toutes les bouches.

LA MARQUISE.

En vérité!.. (*Voyant Marie près du coffre, elle pousse un cri.*) Ah!

LE BARON.

Quoi donc?

MARIE, *se retournant.*

Maman!

LA MARQUISE.

Ce n'est rien... j'ai cru que Marie allait se blesser; restez près de moi, mon enfant!..

MARIE, *à part et revenant.*

C'est pour me punir de ma curiosité, et puis c'est peut-être une surprise qu'on me ménage!

LE BARON, *à Marie.*

Nous parlons de toi.

Sainte-Croix ferme la cassette et met la clef dans sa poche.

SAINTE-CROIX, *regardant la Marquise.*

Le fait est que si Mademoiselle de Brinvilliers est une riche héritière, c'est à sa mère qu'elle le devra.

LE BARON.

Parbleu! je le sais bien, aussi j'ai toujours pensé qu'elle pauvait se passer de ma fortune, pour être heureuse... (*à Marie.*) n'est-ce pas, mon enfant?

MARIE, *le caressant.*

Oh! sans doute... c'est pour vous seul que je vous aime.

LE BARON.

Chère petite! j'en étais sûr! et ma foi, je me suis occupé de mon bonheur personnel.

LA MARQUISE. *inquiète.*

Comment?

SAINTE-CROIX

Monsieur le Baron a placé son bien en viager!

LE BARON.

Du tout, du tout... mieux que ça !.. Tel que vous me voyez, je viens vous annoncer mon mariage.

LA MARQUISE.

Vous êtes marié !

SAINTE-CROIX.

Marié !

LE BARON.

Pas encore; mais bientôt... Une filleule de Monsieur le Procureur-Général... Il y avait des difficultés d'argent, c'est ce qui m'a empêché de vous en écrire... Je vous conterai cela plus tard. (*Plus bas.*) En attendant, je cours savoir si le contrat est dressé... car demain nous le signons.

LA MARQUISE, *à part*

Demain ! Ah ! grand Dieu !

SAINTE-CROIX, *jetant un regard de coté.*

Demain... c'est bien pressé.

LE BARON.

On l'est toujours d'être heureux... après, je repars pour Toulouse, et je vous emmène... Voulez-vous ?

MARIE, *souriant.*

Oh ! non, mon oncle, vous vous mariez, c'est très bien, mais il y en a d'autres...

LE BARON.

Hein ?.. tu baisses les yeux, est-ce que que toi aussi ?..

Il regarde la Marquise.

LA MARQUISE, *regardant Sainte-Croix.*

Mais je l'espère... vous saurez tout, mon frère... car vous ne nous quittez pas... vous restez avec moi... On va vous faire préparer un appartement...

LE BARON.

Non pas, non pas, j'ai mes habitudes, qui me conviennent mieux, et à vous aussi !.. Laissez-moi m'installer comme à l'ordinaire, dans l'hôtel garni, qui est contigu à votre maison, c'est comme si j'étais chez vous... de ma fenêtre, je vois courir cette petite folle dans le jardin ; et c'est plus commode pour moi ; je puis sortir, rentrer, sans craindre de déranger personne.

LA MARQUISE.

A la bonne heure, puisque cela vous convient... mais du moins nous vous verrons... vous souperez avec nous ?

LE BARON.

Soit, avec plaisir... En attendant, je cours à mes affaires et je vous laisse aux vôtres.

LA MARQUISE.

Je vais donner des ordres... faire porter à votre hôtel...

MARIE.

Je m'en charge, maman.

SAINTE-CROIX.

Et si je puis être utile à Monsieur le Baron...

LE BARON.

Je vous remercie, Monsieur le Chevalier... A revoir, ma sœur... (*A Marie.*) Viens, mon enfant, viens, ah ! tu as bien des choses à me conter.

MARIE.

Sans doute !.. nos deux contrats signés le même jour, peut-être... Ah ! que je serais contente.

Ils sortent ensemble. — La Marquise les suit jusqu'à la porte, et reste un moment appuyée en les suivant des yeux. — Sainte-Croix prend un air d'indifférence.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX.

LA MARQUISE, *d'une voix tremblante.*

Chevalier...

SAINTE-CROIX.

Madame la Marquise?

LA MARQUISE.

Vous l'avez entendu?

SAINTE-CROIX.

Parfaitement.

LA MARQUISE.

Demain, il se marie.

SAINTE-CROIX.

Et il repart aussitôt...

LA MARQUISE.

Je ne sais quel frisson a parcouru mes veines... Sa confidence m'a brisé le cœur... je sentais mes cheveux se dresser sur ma tête... j'étouffais, et pourtant j'ai pu lui sourire ! (*Avec impatience, à Sainte-Croix qui n'a pas l'air de l'écouter.*) Mais écoutez-moi donc, Monsieur, regardez-moi donc.

SAINTE-CROIX.

Que me voulez-vous?

LA MARQUISE.

Ce que je lui veux !.. Homme sans merci, sans pitié !.. Ce

que je lui veux... vous ne le devinez pas?.. Ce mariage!.. c'est la ruine de ma fille, de son bonheur, de ses espérances... c'est tout perdre!.. cette alliance brillante!.. ô mon Dieu!.. Et demain, dans quelques heures, il ne serait plus temps? Ah!.. (*Hors d'elle, et avec un mouvement convulsif.*) Votre flacon, Chevalier.

SAINTE-CROIX.

Vous savez à quel prix!.. la moitié.

LA MARQUISE, *vivement.*

Votre flacon!

SAINTE-CROIX.

Vous me le signerez!..

LA MARQUISE.

Votre flacon!..

SAINTE-CROIX, *tirant le flacon de sa poche.*

Mais écoutez, du moins...

LA MARQUISE.

Ah! je n'écoute rien!.. Venez, venez!.. Suivez-moi!.

Ils sortent.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente le jardin de l'hôtel de la Marquise. — Dans le fond, un mur qui le sépare d'une rue étroite, de l'autre côté de laquelle on voit plusieurs maisons; en face, l'hôtel garni où demeure le Baron. A gauche un banc. Dans le mur du fond, une petite porte. A gauche, on entrevoit l'hôtel de la Marquise.

Au lever du rideau, il fait une nuit profonde. — La lune est cachée par des nuages.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE GUICHE, *seul.*

Il entre mystérieusement par la droite.

Je ne vois rien!... je n'entends personne!.. La plaisante chose qu'un juge de la Chambre ardente, en bonne fortune!.. C'est par ici pourtant que doit être ce pavillon, où Marie va venir sans doute.... Car je n'ai pu attendre à demain pour lui apprendre une nouvelle si heureuse!... La Marquise est

renfermée dit-on, et ne reçoit personne quoiqu'il soit à peine minuit!.. mais deux mots écrits au crayon et remis au vieux Lambert décideront Marie!.. quelle joie! quand elle saura que mon père consent à tout... J'ai eu de la peine! « Mais » mon fils, votre noblesse.... Monsieur le Duc, Madame de » Brinvilliers tient à tout ce qu'il y a de mieux dans la Robe... » Mais votre rang à la cour?—MADAME Henriette m'a promis que » la Marquise serait présentée; et que Mademoiselle de Brin- » villiers entrerait parmi ses demoiselles d'honneur... Mais la » fortune... Mademoiselle de Brinvilliers sera plus riche que » moi!... Ce dernier argument a été sans replique, et Marie » sera ma femme!.. *(Bruit.)* Hein!.. qu'entends-je...

Il écoute.

SCÈNE X.

LE COMTE DE GUICHE, SAINTE-CROIX.

SAINTE-CROIX, *dans le fond.*

C'est par cette porte qu'elle entrera.

LE COMTE, *sur le devant à part.*

J'entrevois dans l'ombre!.. Que veut cet homme?

SAINTE-CROIX, *posant une lanterne sourde qu'il tient sur le banc, et regardant l'hôtel, dans la rue.*

Voici l'hôtel garni où s'est logé cet imbécile de provincial, qui s'avise de ne pas vouloir souper... Il s'est retiré sans rien prendre... Je suis d'une inquiétude... Sa fenêtre est éclairée.

LE COMTE, *de même.*

C'est le Chevalier de Sainte-Croix...

SAINTE-CROIX.

Heureusement, la Marquise est là... qui ne le quitte pas!.. J'entends du bruit... C'est elle sans doute.

LE COMTE, *à part.*

Elle... qui donc?... Marie!

Il remonte doucement la scène et se trouve entre la Marquise qui entre par la petite porte, et Sainte-Croix qui est sur le devant de la scène.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

SAINTE-CROIX.

Eh bien?

LA MARQUISE, *saisissant le bras du Comte.*

Mort!...

SAINTE-CROIX, *se rapprochant.*

Mort !

LE COMTE, *retirant vivement son bras et gagnant la gauche en répétant d'une voix étouffée.*

Mort!.. qui donc ?...

LA MARQUISE, *à Sainte-Croix.*

Il était fatigué, un peu souffrant ; je l'ai accompagné malgré lui; il voulait toujours me renvoyer, cela m'impatientait... On a allumé sa lampe de nuit, il s'est jetté sur son lit, et puis il a congédié tout le monde... On est sorti, je sortais moi-même, désespérée!

SAINTE-CROIX.

Ah! mon Dieu !

LE COMTE, *à part et écoutant.*

C'est la Marquise !...

LA MARQUISE.

Enfin il a demandé un verre d'eau et de sucre, que la maîtresse de l'hôtel a préparé elle-même.

SAINTE-CROIX.

Dieu soit loué !

LA MARQUISE.

Ah! chevalier! quel secret que le vôtre!.. quelle arme terrible!.. Une goutte... une seule goutte, et à peine l'eau a-t-elle touché ses lèvres, que sa tête est retombée et... tout a été fini!

LE COMTE, *avec horreur.*

Ah!...

Il gagne les arbres à droite.

LE MARQUISE, *saisissant le bras de Sainte-Croix.*

Il y a quelqu'un ici.

Le Comte disparait.

SAINTE-CROIX.

On nous a entendus!.. quel est le malheureux ?...

Il prend la lanterne sur le banc.

SCENE IV.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX, MARIE.

MARIE, *entrant par la gauche.*

Il m'attend peut-être depuis long-temps!...

LA MARQUISE, *montrant la gauche.*

Par là.

SAINTE-CROIX.

Malheur à celui... (*Il ouvre sa lanterne, elle éclaire la figure de Marie qui jette un cri.*) Votre fille!

LA MARQUISE.

Grand Dieu !

MARIE.

Ma mère.

SAINTE-CROIX.

Que faisiez-vous ici ? Qu'y venez-vous chercher? Qui vous amène ?

LA MARQUISE, *voulant le calmer.*

Chevalier !...

SAINTE-CROIX, *avec emportement.*

Savez-vous qu'il y va de la vie ?

LA MARQUISE.

C'est ma fille, Monsieur! voyons, Marie... Mon enfant, remettez-vous; dites-moi!.. que veniez-vous faire, à cette heure, seule, dans le jardin ?

SAINTE-CROIX, *éclairant toujours la figure de Marie.*

Vous y étiez... depuis long-temps ?

MARIE.

Mon Dieu, non... j'arrive.

LA MARQUISE, *regardant Sainte-Croix.*

Ah! vous entendez.

On voit le Comte de Guiche regagner doucement la gauche, à travers les arbres du fond.

SAINTE-CROIX.

Et qui vous attirait ici, seule, au milieu de la nuit ?

MARIE, *s'éloignant de lui.*

Ah! Monsieur de Sainte-Croix, vous me faites peur.

LA MARQUISE.

Rassure-toi, mon enfant!.. (*Bas à Sainte-Croix.*), je vous en conjure....

SAINTE-CROIX, *se calmant.*

Soit, soit... Mais du moins Mademoiselle nous dira..

MARIE.

Oh! tout ce que vous voudrez... Je faisais mal sans doute, de venir ici, et je le vois bien maintenant, à votre colère, aux regards de maman.— Mais je me disais: quel grand mal après tout...puisqu'il doit être mon mari...

SAINTE-CROIX.

Elle se trouble!...

LA MARQUISE, *vivement.*

Non, non!... Son mari!.. Monsieur le comte de Guiche, n'est-ce pas ?

MARIE.

Il voulait me voir, me parler, et me supliait de me trouver à l'instant, près du pavillon.

LA MARQUISE, *souriant à Sainte-Croix.*

Vous voyez ?.... un rendez-vous d'amour... et s'effrayer!.... quel enfantillage !

SAINTE-CROIX.

Un rendez-vous d'amour... bien vrai ?

MARIE.

Voici son billet.

SAINTE-CROIX, *le parcourant.*

Ah!.. bien!.. Mais il était ici ?

LA MARQUISE.

Le Comte!

MARIE.

Oh ! non, pas encore.... je ne l'ai pas vu.... mais il viendra.. vous voyez qu'il a un secret important à m'apprendre. (*On voit un mouvement de lumières en face, dans l'hôtel.*) Mais quel bruit! c'est lui sans doute... oui le voilà.

SAINTE-CROIX, *l'apperçevant.*

En effet!.. je respire !

SCENE V.

LES MÊMES, LE COMTE DE GUICHE, (*Il rentre pâle et défait*).

LA MARQUISE, *avec empressement et gaîté, allant à lui.*

Ah ! monsieur le Comte!.. chez moi ! à cette heure...Oh! ne vous troublez pas...voilà qui dérange un peu votre tête-à-tête!. mais ne craignez rien, je suis bonne mère... je vous pardonne.

LE COMTE.

Madame...

SAINTE-CROIX, *à part.*

Que le diable emporte les amoureux !

MARIE.

Ma mère sait tout, Monsieur!...

LA MARQUISE.

Oui, mon fils... car vous êtes mon fils... votre père consent à tout, je le sais, et vous venez apprendre sans doute à Marie que le mariage...

LE COMTE, *se contraignant.*

Ce mariage!.. ne se fera pas, Madame... il ne se fera jamais!

MARIE.

O ciel !

LA MARQUISE.

Que dites-vous ?

MARIE, *éperdue.*

Ce n'est pas possible!... vous me trompez, Henri!.. vous ne m'apprendriez pas une pareille nouvelle, avec ce sang-froid, cette tranquillité !..

LE COMTE, *avec un soupir.*

Il n'est que trop vrai... tout est rompu !

MARIE, *se jettant sur le sein de sa mère.*

Ah ! maman !...

SAINTE-CROIX, *le regardant en face.*

Et la raison ?

LE COMTE, *avec fermeté.*

Je n'ai pas de compte à vous rendre, Monsieur.

LA MARQUISE.

Mais à moi, Monsieur, vous m'en devez! Un pareil éclat ?.. J'en dois connaître la cause.... parlez, parlez.... je le veux, je l'exige.

LE COMTE, *prêt à éclater.*

Vous le voulez!...

MARIE, *en larmes.*

Oui, monsieur... il faut tout dire !...

LE COMTE, *à part et regardant Marie.*

O ciel !.. et elle, si douce, si vertueuse!.. tant d'infamie!.. ce serait la tuer !

LA MARQUISE.

Vous ne répondez pas ? Enfin, cette nouvelle que vous veniez apprendre à ma fille, avec tant d'empressement?.. les termes de votre billet *(Le lui montrant.)* n'annonçent rien de fâcheux.

LE COMTE, *avec embarras.*

Cette nouvelle, Madame... c'est que mon père a changé d'idée... que Madame Henriette ne veut pas consentir... ou a d'autres vues, d'autres projets... Enfin, Madame, dispensez-moi des détails, mais une alliance avec la Marquise de Brinvilliers, m'est désormais impossible !

MARIE.

Ah ! Monsieur le Comte !. .

SAINTE-CROIX, *regardant le Comte avec défiance.*

C'est singulier !

LE COMTE, *à part, avec émotion.*

Pauvre Marie! *(Regardant les croisées du fond.)* Mais quelle peut être la victime?

LA MARQUISE, *à part.*

D'autres projets !.. on veut le marier ! et à qui donc ?.. je le saurai.

SAINTE-CROIX, *bas à la Marquise.*

Prenez garde... entendez-vous ce bruit dans la rue ?

LA MARQUISE, *bas.*

O ciel !.. saurait-on déjà !...

LE COMTE, *remarquant son trouble.*

Eh ! mais, Madame la Marquise, on accourt vers cet hôtel... tout le quartier est en mouvement. (*On entend le bruit d'un carrosse, et la rue est éclairée par des torches.*) Ces flambeaux... ce carrosse à votre porte !... *(On se met aux fenêtres dans le voisinage. la fenêtre du Baron d'Aubray est toujours fermée et obscure, le comte la remarque.)* Ah! cette fenêtre obscure... c'est la seule!.. c'est là... je saurai tout.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc ?.. voyez, monsieur le chevalier.

SAINTE-CROIX, *bas.*

Plus de doute !.. on est instruit... C'est la police!..

UNE VOIX, *en dehors.*

Madame la Marquise de Brinvilliers!

LA MARQUISE, *avec terreur.*

Grand Dieu!.. c'est pour moi... on vient m'arrêter !

Entrent des domestiques avec des torches. Mouvement de surprise et d'effroi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN OFFICIER, DOMESTIQUES, *Suite.*

UN DOMESTIQUE.

Madame la marquise... Un officier de la maison du Roi!

TOUS.

De la maison du Roi!

La Marquise s'avance.

L'OFFICIER.

Une lettre de MADAME.

La Marquise la prend.

LE COMTE.

De MADAME !...

LA MARQUISE, *prenant la lettre avec joie.*

Il se pourrait!... Un pareil honneur!... *Bas à Sainte-Croix, qui s'est rapproché.* Rien encore!... on ne sait rien!... (*elle lit la lettre*) sur la demande de Monsieur le Comte de Guiche, S. A. R. Madame, Duchesse d'Orléans, recevra demain à St-Cloud, Madame la Marquise de Brinvilliers, et sa fille.

LE COMTE, *à part.*

Grand Dieu !... et c'est moi...

SAINTE-CROIX, *à part.*

Ah ! je renais.

MARIE, *à part.*

Paraître à la cour, oh ! maintenant, je n'y tiens plus!

LA MARQUISE, *radieuse.*

Une telle faveur, et c'est à vous, Monsieur le Comte, à vous que je la dois.. Présentée à la cour.. vous y serez, sans doute ?

LE COMTE, *la regardant.*

Moi ! Madame... je siége à la Chambre ardente !

Mouvement de la Marquise et de Saint-Croix.

SAINTE-CROIX, *à part.*

Et moi, je veille sur lui !

La toile tombe.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une galerie du palais de Saint-Cloud, richement éclairée par des lustres, des girandoles. — Le fond est fermé par de larges rideaux qui donnent sur les appartemens de Madame. — A droite des spectateurs, un buffet chargé de vaisselle d'or, de fruits glacés, d'oranges, de pâtisseries.—A gauche, un autre buffet chargé de vases, de cristaux, de verres et de plateaux pour les rafraichissemens.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE *en habits de cour*, LE MARQUIS DE FEUQUIÈRES, DAMES ET SEIGNEURS, *puis* MARIE *et* Mlle DE MONTALAIS.

Au lever du rideau, les Dames sont assises çà et là; les hommes vont et viennent en causant avec elles, appuyés sur le dos de leurs fauteuils. On voit passer successivement plusieurs Seigneurs et Dames qui se rendent dans les appartemens de MADAME.

LE MARQUIS.

Parbleu, ce fou de Molière a joué comme un ange!

SAINTE-CROIX, *appuyé sur le fauteuil de la Marquise.*

Son Pourceaugnac?.. C'est une bouffonnerie assez plate!.. et sans la musique de Lulli...

LE MARQUIS.

Madame Henriette y riait pourtant de tout son cœur.

SAINTE-CROIX, *se reprenant*

Son Altesse a daigné rire!.. Effectivement, c'est très-spirituel, et décidément, il n'y a que ce diable de Poquelin, pour le naturel et le bon comique.

TOUS.

C'es un homme admirable!

LE MARQUIS, *à la Marquise.*

Convenez aussi, qu'il est impossible de faire les honneurs d'une fête avec plus de grâce que MADAME... Quel charme dans ses moindres discours! comme elle sait attirer tous les cœurs!

LA MARQUISE.

Et quelle simplicité ! quelle bonté pour chacun !

UN SEIGNEUR.

Oh ! oui... Digne petite-fille de Henri IV.

LE MARQUIS.

Aussi, c'est l'orgueil et l'amour de la France !

SAINTE-CROIX *à la Marquise.*

Lui avez-vous été présentée ?

LA MARQUISE, *distraite, et regardant plusieurs dames qui passent.*

Pas encore... j'attends.

LE MARQUIS, *suivant ses regards.*

Que regardez-vous donc, Marquise ?

LA MARQUISE, *montrant les dames.*

Ces Dames que je ne me rappelle pas...

LE MARQUIS, *les lui indiquant.*

C'est Madame de Lafayette... Madame de Sévigné... la belle Comtesse de Fiesque.

LA MARQUISE, *d'un air gracieux.*

Je vous remercie ! (*A part*) celle que l'on veut faire épouser au Comte... ne peut pas être parmi elles... Oh ! je la connaîtrai; ma haine la devinera !

LE MARQUIS, *se rapprochant.*

Et où est-donc votre charmante Marie ?

LA MARQUISE, *montrant la gauche.*

Dans ce salon... elle a rencontré quelques jeunes personnes de ses amies... (*Bas, et se retournant vers Sainte-Croix.*) Eh ! bien, Sainte-Croix, vous êtes parti après moi?

SAINTE-CROIX, *bas.*

On ne savait rien encore.

LA MARQUISE, *bas.*

Et mes gens?

SAINTE-CROIX, *bas.*

J'ai recommandé de respecter le sommeil de votre frère.

LA MARQUISE, *bas.*

Chut ! (*Se tournant vers Feuquières qui s'est rapproché.*) Ne dit-on pas que le Roi doit honorer cette fête de sa présence ?

LE MARQUIS.

Certainement ; il doit venir de Versailles, (*Avec importance.*) J'en sais quelque chose, je suis du quadrille de Sa Majesté.

LA MARQUISE, *souriant d'un air distrait.*

Ah ! cela sera très-brillant. (*bas à Sainte-Croix.*) Et le Comte de Guiche, vous ne l'avez pas vu ?

SAINTE-CROIX, *bas.*

Pas encore, et cela m'inquiète.

LA MARQUISE, *bas*

Pourquoi?

SAINTE-CROIX, *bas.*

Je ne sais .. mais ses regards, sa conduite d'hier au soir...

LA MARQUISE, *bas.*

Folie! il ne songe qu'à son nouveau mariage. *(A elle-même, avec une fureur concentrée.)* Et si je pouvais découvrir celle qui nous l'enlève!

Elle reprend un air riant, en voyant entrer Marie, et Mademoiselle de Montalais. Sainte-Croix se mêle à la foule des Courtisans.

MARIE.

Ah! maman, si tu savais quel bonheur je viens d'éprouver! Mademoiselle de Montalais, ma meilleure amie de couvent, qui nous avait quittées l'année dernière, et que je retrouve ici.

LA MARQUISE.

Mademoiselle de Montalais!

Mlle DE MONTALAIS.

Jugez de notre joie, Madame la Marquise!.. se revoir après une si longue absence!.. car nous étions inséparables! C'est à moi que ma chère Marie parlait toujours de sa tendresse pour sa famille, pour son excellente mère!.. Moi, j'ai perdu la mienne, et j'étais impatiente de vous êtes présentée, pour vous demander un peu de cette amitié *(Montrant Marie.)* qui la rend si heureuse. S'il ne faut, pour la mériter, qu'aimer votre fille comme une sœur, je crois y avoir quelques droits .. N'est-ce pas, Marie?

MARIE.

Oh! sans doute.

LE MARQUIS, *Bas à la Marquise.*

Mademoiselle de Montalais, la favorite de MADAME, amie de votre fille... cela peut la mener loin.

Mlle DE MONTALAIS.

Mais qu'a-t-elle donc, cette chère Marie?.. elle est toute triste.

LA MARQUISE.

Ce n'est rien... un chagrin, dont votre amitié la consolera aisément.

MARIE, *tristement.*

Oh! non... c'est la seule chose...

Mlle DE MONTALAIS, *gaîment.*

Tu crois?.. c'est ce que nous verrons... je te ferai la guerre!

LA MARQUISE, *bas à Marie.*

Et puis, tout n'est pas désespéré.

MARIE, *avec espoir.*

Vous croyez ?

LA MARQUISE, *bas.*

Fie-toi à ta mère.

Mlle DE MONTALAIS.

Eh ! mon Dieu ! qui n'a pas ses peines, ses tourmens ? (*gaîment*) moi qui vous parle... il ne tiendrait qu'à moi d'être triste, de pleurer... mais à la cour, on n'a pas le tems!.. il faut sourire à tout le monde, c'est d'étiquette.. (*lui prenant la main*) nous nous conterons nos chagrins, et...

UN HUISSIER, *appelant à haute voix.*

Madame la Marquise, et Mademoiselle de Brinvilliers...

Mlle DE MONTALAIS, *bas.*

C'est pour votre présentation... Son Altesse vous attend.

LA MARQUISE.

Venez, Marie ?

MARIE.

Ah ! mon Dieu ! voilà que j'ai peur !

Mlle DE MONTALAIS, *bas.*

Ne crains donc rien... elle est si bonne !

MARIE, *bas.*

Est-ce que tu ne seras pas avec nous ?

Mlle DE MONTALAIS.

Je ne puis ; il faut que je fasse commencer le bal, dès que le Roi paraîtra. *(courant de côté)* Eh ! mais, ce bruit de chevaux... ces flambeaux... c'est lui ! c'est Sa Majesté. (*On entend un grand mouvement dans la coulisse, et plusieurs voix.*) le Roi! le Roi, messieurs !

TOUS.

Le Roi !... courons!...

Mlle DE MONTALAIS, *au marquis de Feuquières.*

Eh ! vite, M. de Feuquières, donnez-moi la main.

Madame de Brinvilliers et Marie ont suivi l'huissier. — Les Seigneurs et Dames de la cour sortent pour aller au devant du Roi. Le Marquis de Feuquières donne la main à mademoiselle de Montalais, qui va sortir la dernière, lorsqu'elle aperçoit le comte de Guiche qui paraît à gauche.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, Mlle DE MONTALAIS, LE COMTE.

Mlle DE MONTALAIS, *s'arrêtant.*

Ah! c'est vous, Monsieur le Comte! *(timidement, et avec tendresse)* comme vous vous êtes fait attendre!

LE COMTE, *distrait et triste.*

Oui, la séance s'est prolongée....

Mlle DE MONTALAIS.

Et vous en rapportez une tristesse!.. Le Roi est arrivé... venez vous?

LE COMTE.

Tout-à-l'heure, en montant le grand escalier, quelqu'un m'a fait demander un moment d'entretien.. il s'agit, sans doute, de communications importantes pour la Chambre.. et je ne puis me dispenser... je suis à vous dans l'instant.

Mlle DE MONTALAIS.

Au moins, ne soyez pas long-temps.

LE MARQUIS, *à Mlle de Montalais.*

Depuis qu'il est de la Chambre ardente, il devient tout-à-fait lugubre! Dieu me damne, si on ne le prendrait plutôt pour un accusé que pour un juge.

Ils sortent par la gauche, Mademoiselle de Montalais a toujours les yeux fixés sur le Comte, jusqu'à ce qu'elle ait disparu.

SCÈNE III.

LE COMTE *puis* DESGRAIS.

LE COMTE, *à lui même.*

Toujours cette idée importune!.. *(à haute voix à droite)* venez, venez, Monsieur... nous sommes seuls. Vous êtes envoyé, dites-vous, par Monsieur de la Reynie, le Lieutenant de police?

Desgrais vêtu d'un habit propre et simple, est entré en admirant les appartemens.

DESGRAIS, *respectueusement.*

Oui, Monseigneur!.. c'est bien hardi à moi, d'oser me présenter...

LE COMTE.

Dépêchons, je vous prie.. Sa Majesté vient d'arriver, et mon devoir m'appelle... Que me voulez-vous? Qui êtes vous?

DESGRAIS, *d'un ton doux.*

Monseigneur ne me remet pas? Il est vrai que nous nous

sommes vus, dans un moment... C'est moi qui ai failli, hier, avoir le désagrément d'assommer votre excellence.

LE COMTE, *le regardant.*

En effet, je crois me souvenir.. savez-vous qu'il s'en est peu fallu...

DESGRAIS.

J'en aurais été bien contrarié!.. mais ce n'est pas étonnant.. la police était si mal faite!.. cela n'arrivera plus, j'ose le dire, maintenant que j'en fais partie.

LE COMTE, *surpris et avec répugnance.*

Vous êtes de la police?

DESGRAIS.

Attaché au service particulier et secret de Monsieur de la Reynie... grâce à la recommandation de cette bonne et digne Madame de Brinvilliers.

LE COMTE, *surpris.*

Ah! c'est elle...

DESGRAIS.

Et chargé spécialement de découvrir les auteurs des empoisonnemens... *(Le Comte le regarde avec plus d'étonnement.)* Je les découvrirai, parce qu'avec de l'adresse, de l'intelligence... et de l'obstination, on vient à bout de tout!.. avec cela que j'ai une qualité excellente, pour mon nouvel état.... j'ai toujours l'air de regarder d'un autre côté, ça donne confiance... et on y voit bien mieux.

LE COMTE, *avec impatience.*

C'est bon, je n'ai pas besoin de savoir les secrets du métier. Mais qui vous amène ici, et comment osez-vous paraître dans le palais de Saint-Cloud, chez MADAME?

DESGRAIS.

Oh! Monseigneur, nous entrons partout, nous... Je puis même dire qu'il n'y a pas de bonne fête sans nous. (*Baissant la voix.*) Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit: Je suis envoyé par Monsieur de la Reynie, pour certains renseignemens que vous lui avez fait demander, ce matin, sur un voyageur arrivé hier soir de Toulouse, et qui a dû descendre à l'hôtel de Strasbourg.

LE COMTE, *qui s'était éloigné de lui avec mépris, se rapprochant tout-à-coup.*

Presqu'en face l'hôtel de Madame de Brinvilliers? Et savez-vous quel est ce voyageur?

DESGRAIS.

Oui, Monseigneur, je l'ai su tout de suite... C'est le Baron d'Aubray, le frère de Madame la Marquise.

LE COMTE *vivement.*

De la Marquise!

DESGRAIS.

Son propre frère.

LE COMTE.

Vous en êtes bien sûr?

DESGRAIS.

Je le tiens de la maîtresse de l'hôtel.

LE COMTE, *à part.*

Ah!..

DESGRAIS, *baissant encore la voix.*

Mais ce que vous ne savez pas, Monseigneur...un petit accident qui lui est arrivé!.. Le pauvre homme est mort subitement dans la nuit!

LE COMTE, *avec un mouvement involontaire.*

Dans la nuit!

DESGRAIS.

Chut! ne parlez pas si haut... ça n'aurait qu'a venir aux oreilles de Madame la Marquise! Cette pauvre chère dame qui ne se doute de rien... ça pourrait lui faire une révolution.

LE COMTE, *à lui-même.*

Quoi, son frère!

DESGRAIS.

Mon Dieu oui!.. à quoi sert la fortune?.. Vous me direz : Il était un peu souffrant le soir, en se couchant... mais on était loin de s'attendre, qu'il irait si vite rejoindre ses parens... Il paraît que dans cette famille-là, il y a quelque maladie chronique, qui les prend à un certain âge; il faut que ça soit dans le sang.

LE COMTE, *distrait, et lui faisant signe de s'éloigner.*

Il suffit, allez. Et jusqu'à nouvel ordre, pas un mot sur ce que vous avez appris... le plus profond silence.

DESGRAIS.

Monseigneur peut être tranquille!.. Dans notre état, nous n'avons que des yeux et des oreilles. Monseigneur n'a rien de plus à faire dire à Monsieur de la Reynie?

LE COMTE, *lui tournant le dos.*

Rien.

DESGRAIS.

Il va en être instruit sur-le-champ. (*Se rapprochant.*) Si Monseigneur avait la bonté de me recommander, de glisser un petit mot pour moi!.. On dit qu'il va y avoir une place vacante au-dessus de la mienne.

LE COMTE.

Comment! vous êtes placé d'hier, et vous songez déjà à votre avancement?

DESGRAIS, *d'un air de bonhommie.*

Dame, Monseigneur! qui est-ce qui y songera pour moi?

LE COMTE.

C'est bien, c'est bien, laissez-moi.

DESGRAIS, *le saluant encore.*

En vous remerciant, Monseigneur, de vos bontés et de la promesse que vous daignezme faire!.. vous n'obligerez pas un ingrat. Et si jamais vous deviez être arrêté, vous verriez avec quels égards...Ce n'est pas cela que je voulais dire...mais c'est égal. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il sort.

SCENE IV.

LE COMTE, *seul, après un silence.*

C'était son frère! son frère! oui!.. le Lieutenant-civil de Toulouse... Une fortune immense... je comprends!.. La cupidité, la soif des richesses... Avec des traits si nobles, avec les dehors de la vertu, de la piété!.. Tout cela n'était donc que déception, que lâche hypocrisie... Et la mort de son père, de son époux... tout s'explique. (*montrant la droite.*) Elle est là... au milieu des fêtes, des plaisirs... quand, il y a à peine quelques heures... (*Avec agitation.*) Et j'ai été au moment de devenir son gendre, de l'appeler ma mère!.. elle!.. ah! jamais!.. Pour être plus sûr de moi, pour que le souvenir de Marie ne vienne pas triompher de ma raison, j'ai donné parole à mon père. Ce mariage qu'il m'avait proposé, que MADAME Henriette désirait elle-même, il se fera... J'épouserai Mademoiselle de Montalais. (*Après une pause.*) Mais ce secret horrible que le hasard m'a révélé, puis-je le taire?.. L'honneur, mon devoir, mes nouvelles fonctions, tout ne m'ordonne-t il pas de nommer les coupables, de les faire punir?.. (*S'arrêtant.*) Et Marie, Marie, grands Dieux! si douce, si pure!.. pour prix de sa tendresse pour moi, de cet amour qui faisait mon bonheur... lui léguer la honte, l'infamie! (*Effrayé d'une idée subite.*) Et si elle-même était instruite du secret de sa fortune?.. si son cœur était complice?.. Oh! non, non... il ne faudrait plus croire à rien, et se défier des anges eux-mêmes. (*Avec la plus vive agitation.*) Ah! que je souffre... et comment dissiper des doutes aussi affreux?

Il se jette sur un fauteuil, à gauche.

SCENE V.

LE COMTE, MARIE, *entrant par la droite.*

MARIE, *sans le voir d'abord.*

Mon Dieu ! je ne sais ce qu'est devenue maman. Au milieu de cette foule et de ces grands appartemens, on se perd. (*Elle se trouve en face du Comte.*) Ciel ! Monsieur le Comte !

LE COMTE, *à part et se levant.*

C'est elle !.. que lui dire ?

MARIE, *à part.*

Impossible de l'éviter !

LE COMTE, *après un silence, et avec embarras.*

Pardon, Mademoiselle ; je conçois que ma présence doit vous embarrasser.

MARIE, *avec douceur.*

Moi, Monsieur le Comte !.. oh ! non, car je n'ai aucun reproche à me faire.

LE COMTE.

J'ai voulu dire que vous deviez me voir avec peine.

MARIE.

Il est vrai... et cependant je le désirais.

LE COMTE, *se rapprochant.*

Moi aussi, Marie... j'avais besoin d'une explication ! Et d'abord, dites-moi, je vous en supplie... Hier, avant mon arrivée, il est venu quelqu'un chez vous ?

MARIE, *cherchant.*

Quelqu'un ?

LE COMTE.

Un étranger.

MARIE.

Ah ! mon oncle... le Baron d'Aubray ?

LE COMTE, *l'observant.*

Votre oncle ?

MARIE.

Sans doute, je n'ai vu que lui. (*Avec espoir.*) Est-ce donc là ce qui vous aurait porté ombrage ?.. Ah ! s'il était vrai !..

LE COMTE, *vivement.*

Non, non... ce n'est pas cela. (*Avec hésitation.*) Mais votre oncle... vous l'avez vu aujourd'hui?

MARIE.

Mon Dieu non !.. Je voulais aller l'embrasser de grand matin, comme je le lui avais promis hier soir. Mais maman me

l'a défendu. Elle a dit qu'après un aussi long voyage, il devait être fatigué, qu'il avait besoin de repos. Et je suis partie toute triste... car ce pauvre oncle aura été bien fâché de ne pas me trouver, là, à son réveil.

LE COMTE, *à part.*

A son réveil! (*La regardant avec bonheur.*) Je respire, elle ne sait rien. (*haut, et avec attendrissement.*) Marie!

MARIE.

Mais, mon Dieu! qu'avez-vous donc?

LE COMTE, *lui prenant la main.*

Je suis bien à plaindre, bien malheureux!

MARIE.

Vous!

LE COMTE.

Plus que vous ne pourrez le comprendre! Nous sommes séparés pour la vie.. (*Avec amour*) Et je vous aime plus que jamais.

MARIE, *avec joie.*

Vous m'aimez, vous m'aimez encore!.. Mais alors, quelle est donc la cause de votre conduite? Pourquoi cette rupture? ce refus insultant?

LE COMTE.

Je ne puis rien vous dire.

MARIE, *vivement.*

Si, Monsieur, je veux tout savoir... je l'exige, je vous le demande à genoux.

LE COMTE, *très-troublé.*

Marie!

MARIE.

Vous pensez bien que je n'ai pas été dupe des détours que vous avez employés! Votre père n'est pour rien dans votre résolution, il avait consenti. Vous étiez sûr de l'appui de MADAME... C'est donc vous, vous seul, qui avez voulu tout rompre, et il faut qu'un motif bien puissant...C'est ce motif que je veux connaître, qu'il faut me déclarer. Que vous ayiez cessé de m'aimer, que vous m'abandonniez, je m'y attends, je m'y résignerai... Mais que je croie que vous avez voulu me tromper, que je sois forcée de ne plus vous estimer... Ah! c'est trop de tourmens à-la-fois, et je ne pourrais les supporter!.. Parlez, je vous en conjure.

LE COMTE.

Marie, par grâce, par pitié pour vous-même.. (*Avec désordre*) Il est trop vrai, il existe un mystère affreux, épouvantable... un mystère qui vous tuerait, si un seul mot s'échappait de ma

bouche!.. (*Mouvement de Marie.*) Ainsi, ne m'interrogez pas... Oubliez-moi, séparons-nous... et ne cherchez jamais à connaître un pareil secret!

MARIE, *voulant le retenir.*

Que voulez-vous dire?.. Arrêtez!..

LE COMTE.

Non, non.

MARIE.

Un seul mot...

LE COMTE, *en sortant précipitamment.*

Adieu, adieu pour jamais!

Il sort par la droite.

SCENE VI.

MARIE, *seule, et en larmes.*

Henri!.. Il ne m'entend plus!.. O mon Dieu!.. quel est donc le mystère qu'il n'ose me révéler?.. Ah! je ne puis en douter... c'est qu'il en aime une autre... Et la pauvre Marie est condamnée aux larmes et au désespoir!

SCÈNE VII.

MARIE, Mlle DE MONTALAIS.

Mlle DE MONTALAIS, *à la cantonnade.*

C'est bien... Formez toujours les quadrilles. (*Apercevant Marie.*) Ah! c'est toi que je cherchais. Eh, bon Dieu! encore des soupirs, des pleurs! quand tu viens d'obtenir la plus haute distinction!.. Madame, à qui tu plais beaucoup, t'a désignée elle-même pour danser vis-à-vis d'elle, au quadrille du Roi.

MARIE.

Oh! qu'elle daigne me dispenser...

Mlle DE MONTALAIS.

Y songes-tu? On ne refuse jamais ces choses-là, et toutes nos Duchesses voudraient bien être à ta place.

MARIE.

N'importe, je suis trop malheureuse!

Mlle DE MONTALIAS.

Mais que t'est-il donc arrivé?.. et qui peut t'affliger à ce point? (*Lui prenant la main avec amitié.*) Voyons, Marie... ne peux-tu me le dire à moi, ta sœur, ta meilleure amie? qui sait!.. je pourrai peut-être te consoler. Moi aussi, j'étais triste,

malheureuse... j'ai versé bien des larmes en secret; et maintenant, tout est changé... Depuis quelques momens, surtout, j'éprouve une joie, un bonheur... Eh bien! il en sera de même pour toi. (*Marie se détourne.*) Ah! mais aussi, tu n'es pas raisonnable, et je finirais par me fâcher!..

Elle continue à lui parler bas et à la consoler, tandis que la Marquise entre du côté opposé.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE BRINVILLIERS.

LA MARQUISE, *à elle-même.*

Rien encore! Je l'ai suivi de l'œil auprès de toutes ces femmes si brillantes... j'espérais deviner son secret dans ses regards... Rien! (*Elle voit Marie, et court à elle.*) Marie, qu'est-donc?

Mlle DE MONTALAIS.

Elle se désole, et ne veut pas me répondre.

MARIE, *bas à sa mère.*

Maman... je l'ai vu ... tout est fini!..

LA MARQUISE, *bas et douloureusement.*

Non, non, chère enfant, ne le crois pas.

Mlle DE MONTALAIS, *à la marquise.*

C'est quelque chagrin d'amour! (*La marquise fait signe que oui.*) Cela se devine tout de suite, (*Avec un petit soupir*) surtout quand on en a éprouvé soi-même.

MARIE, *se tournant avec intérêt vers elle.*

Comment, toi aussi, ma pauvre Agathe?

Mlle DE MONTALAIS.

Mais sans doute; et mon exemple devrait te donner du courage. Car, j'en suis sûre, j'ai été plus à plaindre que toi.

LA MARQUISE, *à sa fille, et faisant signe à mademoiselle de Montalais de continuer, comme pour distraire Marie.*

Tu l'entends?

Mlle DE MONTALAIS.

Figure-toi, un jeune homme que j'aimais depuis long-tems en secret... lui, ne m'aimait pas; il ne m'adressait jamais un mot, une parole d'intérêt. On voulait me le faire épouser; il me refusa!

MARIE.

Il te refusa?

La Marquise et Marie, qui l'écoutaient d'abord avec distraction, la regardent, et suivent son récit avec plus d'intérêt, et chacune avec un sentiment différent.

Mlle DE MONTALAIS.

Juge de ce que j'ai souffert. J'avais renoncé à tout espoir, toute idée de bonheur; lorsqu'aujourd'hui, ce matin, je ne sais quel événement, quelle révolution inattendue... tout a changé comme par enchantement.

MARIE, *étonnée.*

Aujourd'hui ?

LA MARQUISE, *de même.*

Ce matin ?

Mlle DE MONTALAIS, *avec bonheur.*

Il revient à moi, il m'aime... du moins, je l'espère, puisque c'est lui maintenant qui demande ma main; il supplie que ce mariage se fasse sur-le-champ. Son père vient d'en parler à MADAME Henriette, qui me l'a confirmé.

MARIE.

Son père !

LA MARQUISE, *avec une curiosité impatiente.*

Et ce jeune homme ?

Mlle DE MONTALAIS.

Ah ! maintenant, je puis le dire, ce n'est plus un secret. C'est le Comte de Guiche.

MARIE, *frappée.*

Dieux !

LA MARQUISE, *à part, et avec un regard terrible.*

C'est elle !

Mlle DE MONTALAIS, *à Marie.*

Qu'as-tu donc ?

LA MARQUISE, *empêchant sa fille de parler.*

Rien, rien. C'est que sa position ressemble tellement à la vôtre...

Mlle DE MONTALAIS, *gaîment.*

Raison de plus. Tu verras que mon mariage te portera bonheur, et que toi-même...

MARIE, *bas à sa mère.*

Ah ! je n'y tiens plus !.. elle, ma meilleure amie !.. je n'ose plus la regarder, et sa voix me fait mal.

LA MARQUISE, *bas.*

Marie, au nom du ciel...

Mlle DE MONTALAIS, *qui a remonté pour écouter l'orchestre du bal, que l'on entend dans la coulisse, et qui commence une sarabande.*

Eh ! mon Dieu ! tandis que nous causons, les quadrilles qui recommencent... *(Venant prendre Marie.)* Eh ! vite ! eh ! vite.. il ne faut pas faire attendre.

MARIE, *résistant.*

Non, non...

Mlle DE MONTALAIS, *voulant l'entraîner.*

Il le faut.

LA MARQUISE, *bas.*

Ma fille, je t'en conjure.

Elle l'embrasse à plusieurs reprises, en ayant l'air de l'encourager.

MARIE, *d'une voix entrecoupée, et la main sur son cœur.*

Ah ! maman, le coup est porté... je le sens, j'en mourrai!

Mlle DE MONTALAIS.

Viens donc vîte ! nous n'arriverons jamais à tems.

Quelques jeunes personnes qui passent se joignent à mademoiselle de Montalais, et entraînent Marie. Elles disparaissent par la droite. On continue à entendre l'orchestre du bal, pendant les deux scènes suivantes.

SCENE IX.

LA MARQUISE, *seule.*

C'est elle! (*Elle fait un pas pour les suivre, et s'arrête, comme effrayée d'elle-même.*) Je n'ose les suivre; car, malgré le respect que ce lieu doit m'inspirer... je ne sais ce dont je serais capable. (*Après un moment de silence.*) La voilà donc!.. je la connais enfin, celle qui m'enlève le fruit de tant de sacrifices!.. celle qui condamne ma pauvre Marie à un malheur éternel!.. et je l'épargnerais!... (*Elle porte la main au flacon de Sainte-Croix, qu'elle a conservé, et qui est caché dans son sein.*) Ce flacon de Sainte-Croix, j'espérais ne plus m'en servir!. Mais quand il n'y a plus qu'un seul obstacle... un seul, si faible... si facile à renverser!.. (*Elle s'arrête.*) Mais un enfant... une jeune fille!.. la compagne de Marie... qui ne m'a jamais offensée... qui ne m'a fait aucun mal... (*Avec amertume.*) Aucun mal!... et ma fille qu'elle tue... qu'elle assassine... devant moi!... car je ne saurais en douter.. Marie en mourra!.. à son âge... un premier amour trompé, est un poison plus sûr et plus rapide que tous les nôtres... et je n'oserais la défendre!.. je n'oserais sauver le seul bien qui me reste!.. (*D'une voix sourde et terrible.*) Ah ! malheur à toi, fiancée du comte de Guiche... malheur à toi!.. (*S'arrêtant encore.*) Mais ici... quel moyen?.. au milieu d'une fête... en présence de la cour ! et cependant, si je perds cette occasion... qui sait quand je pourrai l'approcher ? qui sait si je la reverrai jamais ? et ce mariage fatal... (*Revenant à elle, et changeant d'idée.*) Ce mariage?.. mais il ne se fera pas ; le Comte a pu céder d'abord aux désirs de son père... aux vœux de la princesse; mais son amour nous le ramènera... je l'ai

vu... je l'ai vu, hier, à ses regards, à la douleur qui se peignait dans tous ses traits! il était ému, agité... oui, oui, il aime Marie, il l'aime réellement... qu'il la revoie, et il reviendra bien vite à ses pieds.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX, *quelques* DANSEURS *qui s'approchent des buffets, y prennent des fruits glacés, des rafraîchissemens, et les offrent à des dames, qui passent, sans s'arrêter ; les danseurs les suivent, et disparaissent aussi, après les premiers mots de la scène.*

LA MARQUISE.

Ah! c'est vous, Sainte-Croix ?

SAINTE-CROIX, *s'approchant du buffet à gauche, et se versant un verre.*

Il fait un chaleur dans cette galerie!.. et puis un désordre, une confusion!.. impossible d'obtenir des laquais, un fruit, un verre d'eau d'orange... en voici heureusement!..

LA MARQUISE.

Eh! bien .. le Comte de Guiche?

SAINTE-CROIX, *buvant et reposant son verre.*

Je l'ai vu, tout fier de sa nouvelle conquête... vous aviez raison... il n'est occupé que de son mariage, et toute la cour aussi.

LA MARQUISE.

Quoi... cet hymen ?

SAINTE-CROIX.

Madame Henriette vient de l'annoncer publiquement, et de saluer Mademoiselle de Montalais, du nom de Comtesse de Guiche.

LA MARQUISE.

Déjà !

SAINTE-CROIX.

Cela a fait évènement. Chacun a exprimé sa joie, vraie ou fausse... cela n'y fait rien!.. il n'y a que votre pauvre Marie qui était pâle, mourante... si je ne l'avais soutenue, elle serait tombée sans connaissance.

LA MARQUISE, *hors d'elle, et avec une agitation toujours croissante.*

Marie!... oh! oui, elle me l'avait dit!.. elle en mourra,.. ah! mon Dieu!.. que faire? ma tête est en feu!. ma raison s'égare!.

SAINTE-CROIX.

Que voulez-vous? c'est une belle affaire manquée... vous serez obligée d'en revenir à ma première idée.. à l'autre alliance que je vous avais proposée. (*La Marquise fait un gesse de dédain, et de colère.*) Vous verrez! eh! tenez... voilà déjà Mademoiselle

de Montalais, radieuse, triomphante, belle de son bonheur!... entourée d'hommages, de complimens!.. elle ne sait auquel entendre.

LA MARQUISE, *la regardant venir et saisissant son flacon par un mouvement convulsif.*

Oh! cette femme! elle ose venir près de moi! pour insulter à ma douleur... à mon désespoir!

Elle s'éloigne par un mouvement brusque, et se trouve près du Buffet à gauche. Sainte-Croix a remonté la scène; Mademoiselle de Montalais, et le marquis de Feuquières, entrent par la droite.

SCENE XI.

LES MÊMES, Mlle DE MONTALAIS, LE MARQUIS, *courtisans au fond.*

Mlle DE MONTALAIS, *gaîment.*

Je vous remercie, Messieurs. Allons Marquis, vous au moins, faites-moi donc grâce de vos fades complimens, et trouvez-moi un verre d'eau d'orange... cela sera beaucoup mieux, voilà une heure que j'en demande.

SAINTE-CROIX, *à gauche, et montrant le buffet à gauche.*

Il y en a là-bas d'excellente.

LA MARQUISE, *jettant les yeux sur le vase qui est auprès d'elle.*

Là...

LE MARQUIS, *prenant un plateau et un verre sur le buffet à droite.*

Volontiers!.. heureux de servir d'échanson à la belle Comtesse de Guiche.

LA MARQUISE, *à part.*

Comtesse de Guiche!.. jamais!..

Elle jette à la dérobée, et par un mouvement presque involontaire, quelques gouttes du flacon qu'elle tient à la main, dans le vase que Sainte-Croix a désigné, et replace précipitamment le flacon dans son sein.

Mlle DE MONTALAIS.

Soit... mais dépêchez-vous.

LE MARQUIS, *traversant le théâtre pour aller au buffet à gauche.*

Vous êtes bien pressée de nous quitter... Ah! c'est qu'il vous attend.

Mlle DE MONTALAIS, *souriant.*

C'est possible.

LE MARQUIS, *trouvant la Marquise près du buffet, et qui tient le vase comme si elle allait s'en verser.*

Pardon, Marquise...

LA MARQUISE, *très-émue et affectant un air gracieux.*

Comment donc... mais c'est moi qui aurai le plaisir d'en offrir à Madame la Comtesse.

Elle appuie sur ce dernier mot.

Mlle DE MONTALAIS.

Vous êtes bien bonne.

Le Marquis tend le plateau et le verre du côté de la Marquise, tout en causant avec Mademoiselle de Montalais, qui répond à mi-voix aux complimens que Sainte-Croix a l'air de lui adresser de l'autre côté.

LE MARQUIS, *à Mlle de Montalais.*

Vous le voyez, tout le monde est ravi de ce mariage... Le cavalier le plus aimable de France !

SAINTE-CROIX, *de même*

Et qui arrivera à tout... le Roi en fait grand cas.

A ce dernier mot, la Marquise qui a hésité, verse rapidement dans le verre, et va poser le vase sur le bord de la fenêtre qui est derrière le buffet, de manière que le vase tombe dans le jardin.

Mlle DE MONTALAIS.

Aussi, je suis bien heureuse, je l'avoue, et il serait cruel, en ce moment, de perdre un si bel avenir. (*Voyant que le verre est rempli.*) Mais donnez donc vite, Marquis.

Elle lui prend le plateau des mains, et s'éloigne.

LA MARQUISE, *voyant qu'elle ne boit pas.*

Eh! bien, que faites-vous?

Mlle DE MONTALAIS *au fond du théâtre.*

Mais ce n'est pas pour moi !

Elle sort en courant. La Marquise reste pétrifiée et dans le plus grand trouble.

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, SAINTE-CROIX.

LA MARQUISE, *avec terreur.*

Ce n'est pas pour elle !.. ô mon Dieu !.. ma fille ! ma fille !.. (*Vivement à Sainte-Croix.*) Chevalier, courez vite, empêchez...

LE MARQUIS, *revenant près d'elle.*

Quoi donc?

LA MARQUISE, *se reprenant.*

Rien, rien... c'est que je ne vois pas ma fille... et je voulais... (*Passant près de Sainte-Croix et à voix basse.*) Au nom du ciel, courez, arrêtez-la.

SAINTE-CROIX, *lisant dans ses yeux.*

Ah! je devine.

LE MARQUIS.

Eh! mais... qu'avez-vous donc, Marquise? vous pâlissez... vous êtes tremblante. (*La soutenant.*) Asseyez-vous, de grâce.

LA MARQUISE.

Non, non, je veux m'assurer...

Elle va pour sortir. On entend dans la galerie du bal, une rumeur sourde et un grand mouvement.

SAINTE-CROIX, *écoutant.*

Que se passe-t-il donc?

LE MARQUIS.

Ce bruit dans la salle du bal... Sans doute quelque accident.

LA MARQUISE.

Ah! il n'est plus temps!

SAINTE-CROIX.

Restez... je cours m'informer... (*Bas à la marquise.*) De la prudence...

Il sort.

LA MARQUISE, *éperdue.*

Ah! je n'y resiste plus... Marie!.. ma fille, je veux la voir!

LE MARQUIS, *voyant venir Marie.*

Eh! mon Dieu! calmez-vous... la voici!

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, MARIE, *puis successivement*, MADEMOISELLE DE MONTALAIS, *et plusieurs* OFFICIERS, ET DAMES DU PALAIS, *qui traversent le théatre en courant.*

LA MARQUISE, *courant à sa fille, et l'embrassant avec force.*

Marie!

LE MARQUIS, *à Marie.*

Qu'est-il donc arrivé?

MARIE, *très-émue.*

Je ne sais... je n'ai pu voir... Au milieu du désordre, une personne de la cour qui s'est trouvée mal... Tout le monde s'inquiète, se précipite; on vient de la transporter dans cet appartement. (*Montrant le fond.*) Le Roi est auprès d'elle... Tenez... entendez-vous ces cris?

PLUSIEURS VOIX, *dans la coulisse.*

Du secours, du secours!

Mlle DE MONTALAIS, *pâle et dans le plus grand désordre.*

Vite, vite! les médecins du Roi... Monsieur l'Evêque de Meaux... Courez... O mon Dieu!.. j'en mourrai.

Plusieurs officiers traversent la scène en toute hâte, en suivant Mlle de Montalais; d'autres personnes arrivent successivement d'un air consterné, et en se parlant à voix basse.

UN SEIGNEUR, *à mi-voix.*

Quel malheur!

UNE DAME, *de même.*

Quel événement!

UN AUTRE SEIGNEUR.

Il n'y a plus d'espoir!

1er SEIGNEUR.

Elle est au plus mal!

LE MARQUIS.

Mais qui donc, qui donc, Messieurs?

UN SEIGNEUR.

Eh quoi! ne le savez-vous pas? c'est MADAME!

LE MARQUIS, *frappé.*

Madame Henriette!

LA MARQUISE, *avec effroi.*

Madame Henriette!

LE MARQUIS.

Par quelle fatalité?

1er SEIGNEUR.

On l'ignore.

LA MARQUISE, *à elle-même.*

Et moi, je devine...

TOUS.

O mon Dieu!

MARIE.

Elle, si bonne! si jeune!

1er SEIGNEUR.

La mère des malheureux!

LE MARQUIS, *avec désespoir.*

Que le ciel nous protége!

Ils font un mouvement pour remonter la scène. — Les rideaux du fond s'ouvrent tout-à-coup, et laissent voir un autre salon richement éclairé; au milieu, on aperçoit MADAME, sur un lit tendu en velours, et élevé sur une estrade. Elle est mourante, les che-

veux en désordre; le Roi et MONSIEUR sont près d'elle, à son chevet; Mademoiselle de Montalais, de l'autre côté, la soutient, et donne des signes du plus violent désespoir. Le lit est entouré des Grands-Officiers, de Dames. Les personnages en scène reculent à cette vue, et se placent avec recueillement des deux côtés du théâtre. La Marquise est tombée inanimée sur un fauteuil.

SCENE XIV.

LES MÊMES, *sur le devant de la scène; au fond*, LE ROI, MONSIEUR, MADAME, Mlle DE MONTALAIS, GENTILSHOMMES ET DAMES DE SERVICE, PAGES, OFFICIERS, SUITE.

(*Pantomime dialoguée.*)

Les médecins accourent près du lit; le Roi, accablé de douleur, semble les interroger des yeux, et suivre tous leurs mouvemens. Les autres personnages attendent dans le plus profond silence, et les bras étendus vers le lit. Pendant ce temps, la marquise seule, sur le devant de la scène, n'ose lever les yeux autour d'elle, et paraît attérée. Une musique triste et plaintive accompagne toute cette scène.

LA MARQUISE, *à part.*

Qu'ai-je fait!.. fatale erreur!.. Ces plaintes, ces sanglots... Je crois déjà entendre toute la France me maudire. Ah! pour la première fois, j'ai horreur de moi-même.

Un gémissement sourd annonce que les médecins n'ont aucun espoir. MADAME prend les mains du Roi, de MONSIEUR, leur sourit, et semble vouloir consoler tous ceux qui l'environnent. La musique prend une teinte religieuse. Bossuet paraît suivi de son clergé.

TOUS, *à voix basse.*

Monsieur l'Evêque de Meaux!

Bossuet s'approche de MADAME, qui se ranime à sa vue. Il l'exhorte, rappelle son courage, lui montre le Ciel, et semble demander à Dieu un miracle en sa faveur. Tout le monde s'unit à sa pensée, et tombe à genoux, en etendant les bras vers MADAME; la Marquise elle-même s'incline.

(*Moment de silence solemnel.*)

Mlle DE MONTALAIS.

Elle semble se ranimer... O Dieu! serait-il possible qu'un miracle...

La tête de MADAME retombe sur l'oreiller.

Mlle DE MONTALAIS, *poussant un cri déchirant.*

Ah!.. MADAME se meurt!.. MADAME est morte!..

BOSSUET, *tenant la main de Madame, levant l'autre bras au ciel, et après un silence.*

Dieu seul est grand!

Moment de stupeur et de consternation... Tout le monde se regarde avec crainte, et l'on entend murmurer ces mots à voix basse :

Le poison! oui, encore le poison.

SCENE XV.

LES MÊMES, LE COMTE DE GUICHE, *pâle et agité, puis* SAINTE-CROIX.

Ce dernier a l'air d'épier le Comte, et de suivre tous ses mouvemens avec inquiétude.

LE COMTE, *accourant, et s'adressant à la foule qui va sortir.*

Arrêtez! (*A ceux qui l'entourent.*) Que l'on ferme les portes du palais... que personne ne puisse sortir.

Tout le monde s'arrête ; les rideaux se referment.

LA MARQUISE, *inquiète et à elle-même.*

Que dit-il?

LE COMTE, *hors de lui et avec une fureur froide.*

C'en est trop!.. un crime aussi atroce... il n'y a ici qu'une seule personne capable d'exécuter un si lâche forfait... Je voulais me taire... je voulais l'épargner... (*Regardant Marie.*) Mais rien ne peut plus m'arrêter!..(*Regardant la Marquise.*) Et quand cette nuit même un crime épouvantable...

LA MARQUISE, *à part.*

Il sait tout...

LE COMTE, *reprenant en chancelant déjà.*

Je le dirai, oui... Cette personne si digne de vos respects.. de votre estime... (*Levant le bras, comme pour désigner la coupable.*) C'est... (*Posant la main à son cœur avec un cri douloureux.*) Ah! je meurs.

Il tombe mort. Tous s'éloignent avec horreur.

TOUS.

O ciel!

MARIE, *s'élançant près du Comte.*

Henri!

LE MARQUIS.

Il n'est plus!

LA MARQUISE.

Ah!..

SAINTE-CROIX, *qui s'est glissé près d'elle.*

Je savais qu'il allait parler.

La Marquise le regarde avec terreur. Marie est tombée à genoux près du Comte, et couvre sa main de larmes. Les autres personnages sont groupés de côté.

Le rideau tombe.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'intérieur d'un couvent, à Liége. — Une salle basse, ouvrant sur le cloître par trois portes en arcades avec grilles.

Au lever du rideau, on entend sonner très-fort, en dehors.

SCENE PREMIERE.

DESGRAIS, LA VOISIN.

Desgrais est en abbé; La Voisin en costume mi-séculier, mi-religieux.

LA VOISIN.

Entrez, Monsieur l'Abbé... entrez... c'est par ici.

DESGRAIS.

Pardon, ma chère Sœur! que Dieu soit avec vous... *Deus vobiscum.* Je suis au désespoir d'avoir interrompu votre récréation ... je vous ai dérangée.

LA VOISIN.

Du tout, Monsieur l'Abbé. (*A part.*) A-t-il l'air calin! je ne puis pas me faire à ça, moi.

DESGRAIS.

C'est vous, sans doute, ma sœur, qui êtes la tourière?

LA VOISIN, *s'oubliant.*

Ah! bien oui!.. (*Se reprenant.*) Non, Monsieur l'Abbé, elle est malade... et comme je ne suis arrivée dans cette maison, que depuis quelques jours, j'ai offert à ces dames... (*A part.*) Voila une figure d'Abbé qui ne m'est pas inconnu.

Elle avance son bandeau.

DESGRAIS.

Vous avez offert de la remplacer?. c'est bien, ma sœur!.. Ah! ce n'est que dans ces lieux qu'on trouve la charité chrétienne, et des traits angéliques. (*A part.*) J'ai vu cette béguine-là quelque part.

Il prend un air plus calin.

LA VOISIN.

Vous voulez parler à quelqu'un du couvent ?

DESGRAIS.

Oui ma Sœur... Monseigneur l'Evêque, qui est à Cologne.. m'envoye dans sa bonne ville de Liège... pour une mission particulière... (*A part, avec un mouvement très-vif.*) Ah! mon Dieu!.. serait-ce ? (*Elle revient à lui, il reprend son ton d'Abbé.*) Je voudrais bien avoir la béatitude de parler à la Supérieure.

LA VOISIN.

Très-volontiers... je vais la prévenir, Monsieur l'Abbé... (*A part.*) Depuis que je suis sortie de France, je crois voir partout des figures....

DESGRAIS, *de même.*

Que Dieu vous le rendre, ma Sœur. (*Marmottant.*) Hum... hum.. *Pater.. Credo..* (*A part.*) Le diable m'emporte si je me souviens... (*La Voisin fait un mouvement, il la reconnait.*) Oh! c'est La Voisin !

LA VOISIN, *revenant.*

Si vous voulez vous donner la peine de vous asseoir...

DESGRAIS, *s'asseyant, et tirant un gros livre.*

Merci, ma Sœur ! je vais lire mon bréviaire. (*A part.*) Par exemple, si je ne mets pas la main sur elle, ce sera bien...

Il voit qu'elle le regarde. Il se remet à marmotter. *Mâ culpâ.. mea culpa.. mea maxima.* La Voisin s'éloigne en le regardant comme si elle le connaissait. Elle sort.

SCÈNE II.

DESGRAIS, *seul, mettant son livre sous son bras.*

Ouf! diable de rôle d'Abbé .. j'y perdrai mon latin !.. c'est bien elle !.. La Voisin !.. ici.. à Liège... et cachée !.. La Brinvilliers ne doit pas être loin !.. si je pouvais la découvrir.. j'ai juré à mon Lieutenant de police de la ramener pieds et poings liés jusqu'à la Conciergerie!.. car maintenant, il n'y a qu'un cri contre cette marquise de l'enfer... La mort de Madame Henriette... celles du Comte de Guiche... son départ pour l'étranger... dès quelle a été soupconnée!.... tout cela ne prouve que trop combien elle est coupable !.. mais où s'est-elle réfugiée ?.. dans un couvent, à Liège.. dit-on ! . je les ai tous visités... rien encore ! et il faut y aller doucement avec ces gros lourdauds de flamands tout bouffis d'orgueil et de bière..

si jaloux de leurs priviléges... et qui nous ont déjà refusé l'extradition de plusieurs criminels!. allons, il faut ici de l'adresse, du courage! Pour de l'adresse, j'en ai!.. du courage.. j'en aurai... deux mille pistoles de récompense!.. ça rend intrépide!.. je n'ai déjà pas trop mal commencé!.. cet imbécile que je rencontre près de la frontière... en calotte, et en rabat.. je savais qu'il était chargé d'une lettre secrète pour la Marquise! il avait l'air d'un Abbé comme moi d'un Cent-Suisse.. il buvait bien, c'est vrai!.. Mais pas en homme d'église!.. il s'arrêtait à tous les cabarets comme un malotru!.. je me cramponne à lui, je l'invite à se raffraîchir... je bois ferme... il veut faire comme moi, c'est là que je l'attendais! je contiens beaucoup, moi, et lui c'était un tout petit... pas plus haut que ça! je le mets sous la table.... j'escamotte la lettre, j'endosse son uniforme.... et je fais coffrer ce cher ami.... ce qui m'était facile : j'étais encore en France et j'ai sur moi des ordres en blanc, signés La Reynie, pour me débarrasser des uns, enrôler les autres... suivant le besoin... (*Regardant la lettre qu'il tire de son sein.*) Mais cette maudite lettre... qui devait me mettre sur la trace!.. pas d'adresse!. pas le plus léger indice.. l'ouvrir ce serait tout perdre.. je veux que cinq cent mille démons... (*Apercevant les religieuses qui viennent.*) Ah!

Il se remet à marmotter en lisant son breviaire.

SCENE III.

DESGRAIS, LA SUPÉRIEURE, Religieuses.

LA SUPÉRIEURE, *à Desgrais.*

C'est Monsieur l'Abbé qui m'a fait prévenir?..

DESGRAIS, *sortant de sa lecture.*

Ah!.. pardon, Madame la Supérieure, un million de fois pardon, si je me suis arrêté dans votre retraite... mais je suis si faible... si fatigué...

LA SUPÉRIEURE.

Un siége, mes Sœurs... (*Elles s'empressent toutes*) asseyez-vous, Monsieur l'Abbé.

DESGRAIS, *les examinant.*

Merci, mes chères Sœurs... (*A part.*) Elle n'y est pas... (*Haut.*) et puis, je ne voulais pas quitter cette maison, sans vous donner des nouvelles de notre digne Evêque.

LA SUPÉRIEURE.

Vous l'avez vu?.. Que fait-il donc à Cologne si long-temps?

DESGRAIS.

A Cologne! je ne saurais trop vous dire... à moins que ce ne soit de l'eau de...

LA SUPÉRIEURE.

Plait-il ?

DESGRAIS, *se reprenant et toussant un peu.*

Pardonnez-moi... c'est que j'ai la poitrine horriblement...

LA SUPÉRIEURE.

Voudriez-vous accepter quelque chose ? du sirop, un look, de la tisanne ?

DESGRAIS.

Mille fois trop bonne... j'accepterai un doigt de...

LA SUPÉRIEURE.

D'eau sucrée?..

DESGRAIS.

Oui, de l'eau... ça serait plus dans mes goûts..mais comme j'ai chaud, je prendrai un peu de vin!

LA SUPÉRIEURE.

Un peu de vin d'Espagne?.. tout de suite... mes Sœurs!

Elles se mettent toutes en mouvement, courant à une armoire.

DESGRAIS.

Je suis désolé de la peine. (*A part.*) je n'en vois pas venir d'autres...

LA SUPÉRIEURE.

Vous accepterez bien un biscuit ?...

DESGRAIS.

Un biscuit!.. pour vous faire plaisir!.. j'en prendrai deux.

On le sert.

LA SUPÉRIEURE.

Et notre saint Evêque reviendra-t-il bientôt ?

DESGRAIS, *assis et mangeant.*

Incessamment. Il m'avait même chargé de l'annoncer dans les couvens de Liège, et des environs... je les ai tous vus... il y en a peu d'aussi beaux que le vôtre... il est très-grand votre couvent... très-vaste.. pour le nombre de vos religieuses. Vous avez sans doute des chambres particulières.

LA SUPÉRIEURE.

Très-peu.

DESGRAIS, *aux Sœurs qui le servent.*

Merci, mes Chérubins. *(A part.)* Ces coquins d'Abbés sont-ils heureux! *(A la Supérieure.)* Vous offrez l'hospitalité avec une grâce... (*Regardant les Sœurs qui l'entourent.*) Tout cela est gentil à croquer!.. *(Se reprenant.)* Ces biscuits sont excellents!

LA SUPÉRIEURE.

Ah! Oui, les biscuits de Madame Dunoyer... elle a une manière de les faire..

DESGRAIS.

Madame Dunoyer!.. une sainte femme!.. *Sancta fémina...* . Qui fait très-bien la pâtissserie...

Il en prend encore.

LA SUPÉRIEURE.

Vous avez sans doute quelque mandement à nous communiquer.

DESGRAIS.

Oui... oui... (*A part.*) Il parait décicément qu'elle n'y est pas et je puis m'en aller!...

Il se lève pour partir.

SCENE IV.

LES MÊMES, LA MARQUISE, MARIE.

MARIE.

Mes Sœurs... Ah! pardon Madame la Supérieure... vous êtes occupée.

LA SUPÉRIEURE.

Venez, venez ma fille!. (*A Desgrais.*) C'est mademoiselle Dunoyer.

MARIE.

Je vous amenais maman, qui est toujours bien triste et bien souffrante.

DESGRAIS, *se levant.*

Madame Dunoyer!.. je vais lui faire compliment.. (*Reculant vivement.*) Ah!.. c'est elle! et La Voisin aussi!.. à merveille!

LA MARQUISE.

Un étranger! (*Elle fait un mouvement comme pour sortir.*)

LA SUPÉRIEURE, *la retenant.*

Restez, Madame, restez donc... nous étions avec Monsieur l'Abbé, nous causions de vous...

DESGRAIS, *à part.*

Pourvu qu'elle ne me reconnaisse pas!... oh! non.... un homme perdu dans la foule!.. et puis cet habit... Cette tête évangélique!..

LA SUPÉRIEURE.

Il a bien voulu accepter quelques-uns de ces biscuits délicieux....

DESGRAIS, *à part.*

Hein!... ah! mon Dieu! c'est elle! je suis empoisonné!

LA SUPÉRIEURE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur l'Abbé?

DESGRAIS, *d'un air piteux.*

Rien... rien.! (*A part.*) Il me semble que je sens déjà quelque chose...

LA MARQUISE, *le regardant.*

Monsieur l'Abbé habite Liége ?

DESGRAIS.

Pas habituellement... *(A part)* Scélérate, va !

LA SUPÉRIEURE.

Il arrive de Cologne.... et est chargé d'une mission.... Eh ! mais, j'y songe, Monsieur l'Abbé.. c'est sans doute relatif aux affaires de France !

LA MARQUISE. *troublée.*

De France?..

LA SUPÉRIEURE.

Oui... à ces empoisonnemens, aux poursuites exercées.... .

DESGRAIS.

Aux empoisonnemens ? (*A une Sœur qui lui offre des biscuits.*) Merci... merci.. je ne prendrai plus rien ! *(A part,)* c'est bien assez !..

LA SUPÉRIEURE.

Comme nous sommes sur la frontière, il parait que plusieurs de ces malheureux se sont réfugiés à Liége et la France exige...

DESGRAIS.

La France exige !.. la France exige... et de quel droit ?

LA SUPÉRIEURE.

Il y a surtout une femme que l'on tient à découvrir.... La Marquise de Brinvilliers...

LA MARQUISE, *très-troublée.*

La Marquise....

MARIE, *lui serrant la main à la dérobée.*

Maman !... (*Aux Religieuses qui s'approchent*) C'est qu'elle a passé une nuit affreuses!.. si tu rentrais...

LA MARQUISE, *se remettant.*

Merci, mon enfant... cela va beaucoup mieux !

DESGRAIS.

La Marquise de Brinvilliers!.. Je ne connais pas!.. ah! si, attendez donc... une femme très-intéressante...très pieuse.. que l'on accuse sur des oui dires... des enfantillages, des bêtises!

MARIE, *vivement.*

Oui ! oui, Monsieur l'Abbé, d'infâmes colomnies !.. car jamais son cœur n'a pu concevoir ces horreurs !.. on me l'a dit du moins... elle est si bonne, elle aime tant sa fille !..

DESGRAIS.

Certainement... certainement!.. du reste, la France sera bien attrapée... car on assure qu'elle s'est réfugiée en Espagne.

LA MARQUISE.

En Espagne!..

LA SUPÉRIEURE.

Tant mieux!.. car si elle était de nos côtés... cela pourrait nous exposer à des persécutions.

DESGRAIS.

Vous croyez que votre Conseil se laisserait intimider.. mais ce serait affreux!.. trahir la cause du malheur, de l'innocence! laisser visiter cette terre hospitalière!.. un couvent peut-être!

LA SUPÉRIEURE, *avec fermeté.*

Non pas le nôtre.

DESGRAIS.

Pour livrer une pauvre femme, une mère, à la justice, au bourreau, peut-être.

MARIE, *poussant un cri étouffé.*

Ah!

TOUTES, *la soutenant.*

Ah! mon Dieu, qu'a-t-elle donc?

On l'entoure, on la soutient.

LA MARQUISE.

Ma fille... Marie... Ah, Monsieur, pourquoi parler devant une pauvre enfant... Marie!

LA SUPÉRIEURE.

Rassurez-vous, ce n'est rien.

DESGRAIS.

Un étourdissement...

LA MARQUISE.

Je vais la conduire...

DESGRAIS, *la retenant, et à voix basse.*

Un moment, Madame la Marquise.

LA MARQUISE, *troublée.*

Qu'entends-je?

DESGRAIS, *bas.*

Il faut que je vous parle.

LA MARQUISE, *avec effroi.*

Monsieur!..

DESGRAIS, *de même.*

Chut!.. C'est de la part de vos amis.

LA SUPÉRIEURE, *soutenant Marie.*

Elle revient à elle.

DESGRAIS.

Oui, oui, la voilà qui revient.

LA MARQUISE, *regardant Desgrais avec inquietude.*

Depuis quelques jours, elle n'était pas bien... Des chagrins, des idées de retraite... Et puisque le hasard a conduit ici Monsieur l'Abbé, je serais bien aise de le consulter.

DESGRAIS.

Je suis à vos ordres, Madame.

LA SUPÉRIEURE.

Nous vous laissons.

LA MARQUISE.

Je vous confie ma fille.

LA SUPÉRIEURE.

Monsieur l'Abbé, vous ne nous quitterez pas sans visiser le couvent.

DESGRAIS.

Non, mes chères Sœurs.

Elles remontent. La Marquise les accompagne.

DESGRAIS, *à part.*

Dire que c'est elle qui m'a fait avoir ma place, et que je vais... Mais si on s'arrêtait à ces niaseries-là, il n'y aurait plus de police... Et ôtez la police, qu'est-ce qu'un gouvernement? un corps sans âme!

SCENE V.

DESGRAIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Nous voilà seuls... Que voulez-vous, Monsieur? qui êtes-vous ?

DESGRAIS.

Silence, Madame la Marquise... Un mot peut vous perdre, et je viens pour vous sauver.

LA MARQUISE.

Me sauver! Je ne vous connais pas.

DESGRAIS.

Vous avez des amis, qui, de loin, veillent encore sur vous! d'excellens amis! Il en est un, surtout... celui qui m'envoie... Il donnerait sa vie pour vous arracher au sort qui vous menace.

LA MARQUISE.

Mais qui donc, Monsieur, qui donc?

DESGRAIS, *à part.*

Je n'en sais rien. (*Haut.*) Cette lettre vous l'apprendra. (*A part.*) Et ça me mettra un peu au courant.

LA MARQUISE, *ouvrant la lettre.*

Ah! c'est de Penautier... le Receveur du Clergé de France.

DESGRAIS.

Penautier! (*Se reprenant.*) Madame, un digne homme, un saint homme, que j'ai connu au collége des Jésuites. (*A part*) Encore un que je vais noter sur mes tablettes.

Il écrit de côté.

LA MARQUISE, *lisant.*

« Ayez toute confiance dans celui qui vous remettra cette » lettre. » (*Elle regarde Desgrais, qui prend un air béat.*) « Vos » amis ne vous abandonnent pas. »

DESGRAIS.

Les bonnes âmes!

LA MARQUISE, *vivement.*

Ah!.. Sainte-Croix!

DESGRAIS, *vivement.*

Plaît-il?

LA MARQUISE, *lisant.*

« Sainte-Croix était avant-hier au plus mal... On désespère » de le sauver... Le bruit public est qu'il meurt empoisonné.»

DESGRAIS.

Là! toujours... Ils n'en démordront pas!.. Comme si nous n'avions pas les fièvres, les catarrhes, les médecins!

LA MARQUISE.

Empoisonné!.. (*A part.*) Il vit encore!

DESGRAIS, *à part.*

Je gagerais ma tête que c'est par elle!

LA MARQUISE *lisant.*

« Que votre nom et votre retraite soient toujours un mys- » tère. Je fais agir, en votre faveur, le clergé, l'Archevêque, » le père La Chaise, tous les nôtres... Je ne puis vous en dire » davantage, mais Croiset vous apprendra...» (*Regardant Desgrais.*) Croiset!

DESGRAIS, *à part.*

C'est mon nom! (*Haut.*) L'Abbé Croiset... oui, Madame.

LA MARQUISE, *lisant.*

« Croiset vous apprendra ce que nous avons résolu pour » votre salut. »

DESGRAIS, *à part.*

Ah diable! il faut que je lui explique... Qu'est-ce que je vais lui dire?

LA MARQUISE.

Ah! « *Post-scriptum.* J'apprends à l'instant même que Sain-
» te-Croix a succombé. Je viens de voir passer son convoi. »

DESGRAIS, *les yeux au ciel.*

Que Dieu lui fasse paix!

LA MARQUISE, *à part.*

Enfin!.. il ne me poursuivra plus!.. l'infâme!.. Pour s'emparer de ma fortune, il voulait encore me contraindre à lui donner ma fille. Il me menaçait de lui tout déclarer! lui, qui savait qu'un seul mot prononcé devant elle, m'aurait fait tomber morte à ses pieds! *(S'apercevant que Desgrais se rapproche pour l'écouter.)* Je vois, Monsieur l'Abbé, que vous êtes digne de toute ma confiance, puisque vous avez celle de M. Penautier. Qu'avez-vous à m'apprendre? Je vous écoute.

DESGRAIS, *à part.*

C'est là l'embarrassant!

LA MARQUISE.

Parlez.

DESGRAIS, *regardant autour de lui.*

Vous êtes sûr que personne...

LA MARQUISE.

Personne.

DESGRAIS, *d'un ton décidé.*

Eh bien! Madame la Marquise, on sait que vous êtes à Liége.

LA MARQUISE.

O ciel!

DESGRAIS.

Et, d'un moment à l'autre, la ville peut être visitée à la demande de la France. Voilà ce qui effraye vos amis, et ce qui m'a fait partir en toute hâte : car je vous suis dévoué corps et âme... Je suis si indigné de l'injustice des hommes!.. Une femme si respectable!.. ô Dieux!.. (*A part.*) Si je pouvais pleurer un peu! (*Lui baisant les mains. — Haut.*) C'est pour persécuter la Religion dans votre personne, ce qu'ils en font, les monstres!

LA MARQUISE.

Rassurez-vous, ils ne pourront m'atteindre. Au premier signe, j'ai une autre retraite, hors la ville, que je puis gagner sur-le-champ.

DESGRAIS, *à part.*

Ah! mon Dieu! elle m'échapperait! (*Haut.*) Eh bien! Ma-

dame la Marquise; il faut y aller sur-le-champ; je vous donnerai la main; je ne vous quitte pas!..

LA MARQUISE.

Comment! Aujourd'hui même?

DESGRAIS.

C'est l'avis de M. Penautier.

LA MARQUISE.

Mais ce couvent est sûr... Il a ses priviléges.

DESGRAIS.

Que l'on viole quand on veut... ce gouvernement est si faible... La France intrigue auprès du Conseil des Soixante... et si vous attendez qu'on vous livre à vos ennemis.

LA MARQUISE *effrayée.*

Oh! non, non... je me fie à vous... Vous êtes l'ami de Penautier... vous êtes le mien. Décidez, ordonnez, je n'hésite plus.

DESGRAIS, *triomphant*, *à part.*

Je la tiens.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA VOISIN.

LA VOISIN.

Madame, Madame. (*Apercevant Desgrais.*) Encore cet Abbé!

LA MARQUISE.

Eh bien! ma fille?.. Marie...

LA VOISIN.

Rassurez-vous, elle est mieux... Elle est auprès de la Supérieure.

LA MARQUISE.

Vous la conduirez près de moi.

LA VOISIN.

Où donc?

LA MARQUISE.

Elle le saura.

LA VOISIN *bas.*

Vous partez?

LA MARQUISE, *de même.*

A l'instant même.

LA VOISIN, *bas.*

Et sous la conduite de cet abbé?

LA MARQUISE.

C'est un honnête homme, qui nous est dévoué.

LA VOISIN.

Et si vous étiez reconnue?

LA MARQUISE.

Personne, personne, grâce au ciel, n'est dans mon secret. (*Elle lui fait signe d'ouvrir la grille.*) Oui, oui... Je suis tranquille... Le seul homme qui pouvait encore s'attacher à mes pas, ce mauvais génie qui était toujours à mes côtés, pour détruire mes projets, Sainte-Croix n'existe plus, j'en suis certaine... Et, Dieu merci, je ne crains plus de le rencontrer.

Elle va pour sortir.

SCENE VII.

LES MÊMES, SAINTE-CROIX.

SAINTE-CROIX, *pâle, défait.*

Peut-être, Madame la Marquise!

LA MARQUISE, *reculant avec un cri.*

Ciel! est-ce un spectre?

LA VOISIN *de même.*

Monsieur de Sainte-Croix!

DESGRAIS, *à part.*

Les voilà trois, à présent. Je ne pourrai jamais les arrêter tous à moi seul.

SAINTE-CROIX, *qui a descendu la scène.*

Je ne dérange personne ici?.. Madame Dunoyer veut-elle recevoir mes hommages?

LA MARQUISE, *à part.*

Encore lui!

SAINTE-CROIX.

Ma présence vous surprend un peu... C'est tout simple; je reviens de si loin!

LA VOISIN *émue.*

On annonçait votre mort à Madame.

DESGRAIS.

On assurait même que votre convoi...

SAINTE-CROIX

Oui: il a protégé ma fuite... car, aujourd'hui, personne n'échappe à la calomnie. Je me suis rappelé la ruse de cette folle de *Marion Delorme*, pour se sauver en Angleterre... Et de-là, ce bruit d'une mort qui a fait verser bien des larmes, n'est-ce pas, Madame?

LA MARQUISE.

Monsieur...

SAINTE-CROIX.

Vous alliez partir en bonne compagnie?.. Je suis désolé de vous déranger. (*Bas.*) Il faut que je vous parle.

LA MARQUISE, *suivant son regard.*

Laissez-nous, Monsieur l'Abbé; je vous demande la permission...

DESGRAIS.

Madame... (*A part.*) Maudit homme, qui vient tout renverser! (*Haut*) Je vous laisse. (*A part.*) Qu'est-ce qu'ils vont comploter? impossible de savoir! (*A La Voisin, qui l'observe.*) Eh bien! venez donc, ma chère Sœur? Ce n'est pas bien d'écouter.

LA VOISIN, *à part.*

Décidément, avec ses fausses nouvelles et ses révérences, il m'est suspect.

SAINTE-CROIX, *à La Voisin, qui sort.*

Ah!.. Dites à Mademoiselle Marie que sa mère la demande.

LA MARQUISE, *vivement.*

Non, non, c'est inutile.

La Voisin et Desgrais sortent.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, SAINTE-CROIX.

SAINTE-CROIX.

Et pourquoi donc, Madame? Je veux parler à votre fille...je lui parlerai!

LA MARQUISE.

Vous ne la verrez pas.

SAINTE-CROIX, *avec force.*

Je lui parlerai, vous dis-je.

LA MARQUISE.

Plus bas, plus bas, je vous en conjure. Que voulez-vous?.. que venez-vous chercher ici?

SAINTE-CROIX, *amèrement.*

Vous me le demandez, vous?.. Mais regardez-moi donc!.. Voyez votre ouvrage, cette figure pâle, où la mort a laissé son empreinte livide, pour me rappeler votre amitié et vos bienfaits.

LA MARQUISE.

Sainte-Croix!

SAINTE-CROIX, *vivement.*

C'est vous!.. oui, c'est vous... je n'en ai pas douté un mo-

ment. Savez-vous que c'est infâme?.. Moi, votre ami, votre confident!.. quand je m'abandonnais, en honnête homme, à la foi des traités, vous n'avez pas plus d'égards pour moi que si j'étais de votre famille!.. Et pour me forcer au silence, à un silence éternel, vous m'abandonnez au milieu des angoisses de la mort, et sous la main de la justice. C'est une infernale trahison!

LA MARQUISE.

Mais, aussi, savez-vous qu'il est affreux d'avoir toujours près de soi un homme, un démon inexorable, qui ne vous laisse ni repos ni trève... toujours sur vos pas, toujours là, comme un remords vivant, qui vient sourire à vos tortures... et qui, non content de l'or dont on a payé sa discrétion et les crimes qu'il vous a vendus, veut encore vous arracher le cœur de votre enfant! Ah! c'est un supplice insupportable... Eh bien! oui, je l'avoue, j'ai voulu m'en affranchir.

SAINTE-CROIX.

A la bonne heure!.. c'est la guerre! Eh bien, soit. Mais, à présent, puisque le Ciel m'a sauvé, c'est à moi de prendre ma revanche.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire?

SAINTE-CROIX.

Je sais pourquoi vous avez voulu vous défaire de moi...pour m'enlever votre fille, qui m'appartient, que je réclame.

LA MARQUISE.

Oui, pour sa fortune!

SAINTE-CROIX.

Eh! qu'importe?.. J'ai cédé un moment à vos idées d'ambition; le Comte de Guiche n'est plus... et maintenant, cette fortune est à moi. Pour l'avoir, je n'ai pas d'autre moyen que ce mariage; et il se fera, je le veux.

LA MARQUISE.

Jamais!.. ma fille...

SAINTE-CROIX, *passant comme pour sortir.*

Eh bien, elle saura tout.

LA MARQUISE, *l'arrêtant.*

Sainte-Croix!

SAINTE-CROIX.

Elle saura combien sa mère est digne de sa tendresse, de sa vénération. Je lui livrerai cette cassette, que j'ai pu seule emporter avec moi...

LA MARQUISE.

Ah! mon Dieu!

SAINTE-CROIX.

Elle y verra vos lettres, nos traités, tous vos secrets...

LA MARQUISE.

Sainte-Croix !

SAINTE CROIX, *la repoussant.*

Laissez-moi.

LA MARQUISE, *s'attachant à lui.*

Oh ! non, non... Sainte-Croix, j'en mourrais ! Pour elle encore, mon âme est pure... et vous voulez qu'elle me maudisse !.. J'embrasse vos genoux !.. que faut-il pour acheter votre silence ?.. le peu d'or qui me reste, la fortune de mon frère, ma vie ? tout !.. je vous abandonne tout !.. Mais, par grâce, par pitié, pas un mot !.. pas un mot à ma fille !..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DESGRAIS

DESGRAIS, *qui est entré doucement et pour écouter.*

Je n'y peux plus tenir... il faut absolument que je sache...

LA MARQUISE, *l'apercevant et se remettant.*

C'et vous, Monsieur l'Abbé ?

SAINTE-CROIX, *brusquement.*

Que voulez-vous ?

DESGRAIS,

Pardon, Madame la Marquise ; une nouvelle importante que je venais vous annoncer. (*A part.*) Le diable m'emporte, si je sais ce que je vais lui dire.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc ?

DESGRAIS, *avec embarras.*

C'est au sujet du Conseil des Soixante, de la bonne ville de Liége. . touchant la délibération... relative à la réponse... que Monsieur de Louvois... Vous comprenez ?

SCENE X.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *vivement, et très-effrayée.*

Ah ! ma mère !..

DESGRAIS, *à part.*

Elle a bien fait de venir.

MARIE, *voyant Sainte-Croix.*

Monsieur le Chevalier, vous êtes ici, j'en suis bien contente; car ce que je viens vous apprendre, vous regarde aussi.

SAINTE-CROIX.

Moi!

MARIE, *regardant Desgrais.*

Mais je ne sais...

LA MARQUISE.

Tu peux parlez devant Monsieur.

MARIE.

Eh bien! vou êtes menacés tous deux.

TOUS.

Que dites-vous?

MARIE.

J'etais auprès de la Supérieure, quand une lettre d'un membré du Grand-Conseil lui a appris que les priviléges de ce couvent étaient violés, que la police de France avait fait pénétrer jusqu'ici un de ses agens, avec mission de t'arracher de ces lieux morte ou vive, ainsi que Mousieur de Sainte-Croix.

SAINTE-CROIX.

Un agent de police?

LA MARQUISE.

Près de moi!

DESGRAIS, *à part.*

Aie, aie! voilà que ça se gâte.

MARIE.

La Supérieure a vu mon trouble, mon effroi... je suis tombée à ses pieds... j'ai tout avoué, en lui demandant sa protection pour toi... pour toi, si indignement calomniée!.. Mes larmes l'ont attendrie... elle m'a serrée dans ses bras... elle te connaît maintenant; elle ne crois pas un mot de ces infâmes accusations... elle m'a promis de tout braver pour me conserver ma mère.

TOUS, *se rapprochant.*

Est-il possible!

MARIE.

Elle a demandé aussitôt des soldats, pour faire respecter les priviléges du couvent... et si cet espion est découvert, l'ordre du Conseil est formel... il sera pendu sur-le-champ!

DESGRAIS, *à part.*

Oh!.. me voilà bien.

LA MARQUISE.

Ainsi nous sommes trahis, découverts!

MARIE.

Heureusement, Monsieur le Chevalier, vous voici... votre cause est la nôtre... vous nous sauverez.

SAINTE-CROIX.

Oui, Marie, c'est le moment de se rapprocher pour faire tête à l'orage... comptez sur moi, Marquise. (*A mi-voix.*) nous réglerons plus tard.

DESGRAIS, *à part.*

Et pas une petite porte de derrière...

SAINTE-CROIX.

Mais cet agent, quel est-il?

MARIE.

Près de toi?

LA MARQUISE.

Je n'ai vu que cet Abbé.

SAINTE-CROIX, *le regardant.*

Cet Abbé!

DESGRAIS, *à part.*

Ah! mon Dieu! ils me regardent!.. le cœur me manque... et les jambes aussi!

LA MARQUISE, *toujours à demi-voix.*

C'est un ami de Penautier... il m'a apporté une lettre.

SAINTE-CROIX, *de même.*

Hé! peut-être une ruse! (*S'approchant de l'Abbé.*) Eh bien! Monsieur l'Abbé, vous avez entendu?.. que dites-vous de cela?

DESGRAIS, *avec compassion.*

C'est une grande abomination!.. Mais je le savais.

TOUS.

Vous le saviez?

DESGRAIS, *reprenant de l'assurance.*

C'est précisement la nouvelle que je venais vous annoncer, quand Mademoiselle est entrée... J'avais découvert qu'il y avait ici quelqu'un vendu á vos ennemis...

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Vous voyez bien que ce n'est pas lui.

SAINTE CROIX.

Mais qui donc enfin?

DESGRAIS.

Qui? (*A part.*) Oh! quelle inspiration!.. (*Haut.*) c'est une femme...

TOUS.

Une femme!

DESGRAIS.

Oui... cette tourière, cette fausse tourière, à qui on a promis sa fortune... des monceaux dor... que sais-je?..

SAINTE-CROIX *et* MARIE.

La Voisin?

LA MARQUISE.

Y pensez-vous! poursuivie comme moi...

DESGRAIS.

C'est cela... elle aura acheté sa grace... à moins... Dites-moi, La Voisin, qu'est-ce que c'est?.. Vous êtes sûr que ce n'est pas un homme déguisé?

TOUS.

Non, non!

DESGRAIS.

Hé! ce ne serait pas impossible... Mais vous concevez maintenant qu'il n'y a pas une minute à perdre... Nous sommes trop près de la frontière, il faut fuir.

SAINTE-CROIX.

Il a raison... en Allemagne.

DESGRAIS, *à part.*

Ah! diable! (*Haut se reprenant.*) j'allais le proposer. (*A part.*) Ce n'est pas trop le chemin de la Conciergerie!

SAINTE-CROIX.

Il faut partir cette nuit même.

LA MARQUISE.

Comment?

MARIE.

Oui, sans doute.

DESGRAIS.

Je me charge d'avoir une voiture... des chevaux.

LA MARQUISE.

Mais je veux voir cette malheureuse, la confondre!.. car je ne puis croire encore...

DESGRAIS.

Non, non, c'est inutile... ah! mon Dieu! il n'est plus tems... on vient...

MARIE.

J'entends les pas de soldats.

SAINTE CROIX

Et La Voisin, qui les conduit!

LA MARQUISE.

Quelle audace!

DESGRAIS.

Malédiction sur elle... (*A part.*) Elle va s'expliquer. Ah! quelle idée... (*Tirant un papier de sa poche.*) Je n'ai plus que ce moyen... il m'en reste encore un...

Pendant qu'ils remontent tous, il court à la table, et écrit à la hâte quelques lignes sur ce papier.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA VOISIN, SOLDATS.

Le fond est fermé par une grille, derrière laquelle on voit les religieuses se presser.

LA VOISIN, *à la cantonnade.*

Venez, venez... suivez-moi. Ah! Monsieur le Chevalier!...

SAINTE-CROIX.

Que viens-tu faire ici, malheureuse?

LA VOISIN.

Hein!

LA MARQUISE.

Après une pareille trahison... oser te montrer devant nous!..

LA VOISIN.

Je ne comprends pas...

SAINTE-CROIX.

Tout est découvert.

LA MARQUISE.

Tu as voulu nous perdre...

MARIE.

Livrer ma mère à ses ennemis.

LA VOISIN.

Mais au contraire, je viens...

DESGRAIS, *derrière elle, et l'interrompant, après avoir glissé son papier dans la poche de La Voisin sans qu'on l'aperçoive.*

Ma fille! c'est mal ce que vous avez fait là!..

LA VOISIN.

Comment! lui aussi, attends, attends... voici des soldats qui vont t'apprendre à prêcher!

DESGRAIS, *vivement.*

Braves soldats! c'est le Ciel qui vous envoie, pour faire respecter les priviléges de cette maison, et pour punir une infame perfidie! arrêtez cette femme.

LA VOISIN.

Moi!

TOUS.

Oui, arrêtez-la.

LA VOISIN.

Jour de Dieu! ne m'approchez pas... le premier qui me touche... (*Regardant Desgrais.*) Vous croyez aux mensonges de cet abbé du diable, quand c'est lui...

DESGRAIS, *avec effronterie.*

Elle a raison... je suis un inconnu. Je ne mérite aucune confiance!.. Mais que l'on nous arrête tous deux, et surtout qu'on nous fouille!.. Je ne la quitte pas d'abord!

SAINTE-CROIX.

Oui, oui, fouillez-la.

On l'entoure.

DESGRAIS, *se tenant près d'elle.*

Et que le Ciel nous juge.

LA VOISIN, *se débattant pendant qu'on la fouille.*

Me fouiller, moi... Ah! pardi, je ne crains rien... scélérat..

DESGRAIS.

Ni moi non plus...

UN SOLDAT, *trouvant un papier.*

Un papier!

SAINTE CROIX, *le prenant.*

Un papier! (*Il lit.*) Commission de la Police...

LA VOISIN.

Qu'est-ce que c'est?

DESGRAIS.

Hein?

SAINTE-CROIX.

« Donnez aide et protection à La Voisin... Signé La Reynie »!

DESGRAIS, *à part.*

Mon ordre en blanc!.. je suis sauvé.

TOUS.

La Reynie!.. le Lieutenant de Police!.. Ah!.. l'infâme! la malheureuse!

DESGRAIS, *d'un air étonné.*

Comment, elle était attachée à la police! ah! l'horreur.

LA VOISIN, *au milieu des cris.*

Mais non... je vous jure... je ne sais... c'est une horreur...

DESGRAIS.

Ah! c'est trop fort... emmenez-la...

LA VOISIN.

Mais...

DESGRAIS, *les poussant.*

Ne l'écoutez pas...

LA VOISIN.

Il faut...

DESGRAIS.

Quelle infamie!

TOUS.

Emmenez-la... Emmenez-là!..

LA VOISIN, *entraînée.*

Oh! le traître... Au secours!.. Quand je vous dis que c'est lui. Je n'irai pas... je veux parler...

Les soldats sortent avec elle, et couvrent sa voix. On l'entend encore crier. Les religieuses sont à genoux derrière la grille.

DESGRAIS, *allant des uns aux autres.*

La malheureuse!.. Que le Ciel lui pardonne... Rassurez-vous, Madame.. Calmez-vous, mes sœurs... (*A la Marquise*) Mais vous, voyez quels dangers vous courez.

SAINTE-CROIX.

Il faut partir...

DESGRAIS.

Cette nuit... à dix heures... je me charge de tout... Votre auberge, M. le Chevalier?

SAINTE-CROIX.

L'Aigle-Noir... en face du couvent... Nous souperons ensemble.

MARIE.

Ah! Monsieur l'Abbé...

SAINTE-CROIX.

Quel service!

LA MARQUISE.

Et comment reconnaître?..

DESGRAIS, *ôtant son chapeau.*

Ma récompense est là-haut!

Ils l'entourent. — La toile tombe.

SEPTIÈME TABLEAU.

*Le théâtre représente un faubourg à Liége.— A droite, le couvent, l'auberge de l'*Aigle-Noir*, à gauche. — Dans le fond un pont, une route, des arbres, etc. A la tête du pont, un poteau avec ces mots :* Route de France. *Du côté opposé, un autre poteau avec ces mots :* Route d'Allemagne. *Il fait nuit.*

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINTE-CROIX, LA VOISIN.

SAINTE-CROIX

Oui, je te crois; tu n'es pas coupable... Mais lui, comment sais-tu?..

LA VOISIN.

Quand je vous dis qu'un des soldats qui m'ont arrêtée, celui qu'à force de cajoleries, je suis parvenue à séduire pour m'échapper... c'est un Français, un déserteur...

SAINTE-CROIX.

Eh bien?

LA VOISIN.

Eh bien! il a reconnu votre scélérat! C'est un Abbé de contrebande, qu'on aurait dû arrêter à la Douane, et brûler comme marchandise prohibée... C'est le fameux Desgrais!..

SAINTE-CROIX.

Cet exempt qui a déjà fait arrêter tant de monde?

LA VOISIN.

Lui-même.

SAINTE-CROIX.

C'est lui qui presse notre fuite...

LA VOISIN.

Pour s'emparer de vous. Il a commandé une voiture, des chevaux, et je gage que ce n'est pas pour vous mener en Allemagne!

SAINTE-CROIX.

Ah! si je le savais... Tu ne me trompes pas?

LA VOISIN.

Moi!.. moi, qui vous sauve!.. J'ai tort... après le tour que vous m'avez tous joué... Mais l'infâme triompherait, et je ne le veux pas... il faut que je me venge.

SAINTE-CROIX.

Mais cette commission de La Reynie, trouvée sur toi?

LA VOISIN.

Sur moi ! je n'y comprends rien... Ce doit être encore un tour de sa façon. Le traîte en porte peut-être la fabrique avec lui.

SAINTE-CROIX.

Et que ne disais-tu ?..

LA VOISIN.

Oui ! quand on m'entraîne, quand on me met la main sur la bouche. Il était si pressé de me voir partir... mais me revoilà ; et foi de sorcière, il va la danser... Quand je devrais soulever contre lui la ville toute entière.

SAINTE-CROIX.

Eh ! non... pas de bruit, de scandale ; c'est nous que tu perdrais. Il a sans doute répandu sur nos pas, une foule d'agents de son espèce.

LA VOISIN.

C'est une si bonne graine... ça pousse si vite !

SAINTE-CROIX.

Mais comment prévenir la Marquise ?. comment l'empêcher de partir... Les portes du couvent sont fermées... et personne n'est reçu. (*A lui-même.*) Le plus sûr est de me défaire de cet homme, coupable ou non ; qu'importe !.. nous devons souper emsemble.

LA VOISIN.

J'y serai... et voilà deux mains...

SAINTE-CROIX.

Dutout, dutout... j'ai mieux que ça... c'est-à dire, j'aurai ; car je suis parti sans mes précautions d'usage.

LA VOISIN.

Un flacon, ou une tabatière... je comprends.

SAINTE-CROIX.

C'est toujours un tort de se mettre en route...

LA VOISIN.

Sans biscuit.

SAINTE-CROIX.

Heureusement, j'ai là-haut, dans ma chambre, les moyens de m'en procurer... Sois tranquille... (*Lui prenant la main.*) j'aurai de quoi m'assurer de lui (*A part*) et de toi. Car elle m'est suspecte aussi, et tout ceci n'est pas clair... (*Haut.*) Adieu, du silence. je t'attends là, dans un quart-d'heure.

Il entre dans l'auberge à gauche.

LA VOISIN.

Mon Dieu! que de façons, pour se défaire d'un coquin... (*Desgrais paraît enveloppé d'un manteau et s'arrête dans le fond où il se cache.*) Et puis, ce sont des moyens trop doux... j'aime bien mieux ameuter, ces bons flamands contre lui, pour me donner le plaisir de le faire pendre, au milieu du pont, sur la frontière... ça fera pleurer d'un côté, et rire de l'autre... c'est plus drôle! Oui, oui, je n'ai qu'un mot à leur dire... un espion Français... cela va faire un tapage...

SCENE II.

DESGRAIS, *seul, et ensuite un* GARÇON D'AUBERGE.

DESGRAIS.

Encore elle !.. comment s'est-elle échappée?.. Elle court vers la ville... pour soulever le peuple contre moi!.. Par St-Pamphile, mon patron, il ne fait pas bon ici... ils sont capables de me jeter dans la Meuse... comme autrefois je voulais jeter ce pauvre Comte de Guiche... Le peuple est si grossier! il ne faut pas l'attendre... (*Il va sonner à l'auberge. Revenant.*) Avec ça que ce stupide Conseil des Soixante refuse décidément l'ordre d'extradition, sous prétexte que leurs franchises... la liberté... Je vous en donnerai de la liberté, vils choucroûtes que vous êtes... (*Allant au garçon qui sort, une lanterne à la main.*) Garçon, vite des chevaux... la voiture?.. il faut atteler... Un louis d'or pour toi.

LE GARÇON.

J'y vais, not' maître!

Il rentre.

DESGRAIS, *regardant.*

Dire que si je puis lui faire passer ce pont, elle est en France... elle est à nous... et mes deux mille pistoles... Voyons, si mes hommes sont à leur poste. (*Il regarde.*) Oui, à l'autre bout. enveloppés de manteaux, de larges chapeaux. Bientôt dix heures! la Marquise va venir... (*Regardant à droite.*) Voici la porte du couvent... La permission d'extradition qu'on me refuse, je la prends, et, s'ils se fâchent, ces petits parpaillots, ils auront à faire à moi... et au roi de France; nous ferons entrer nos armées. (*Regardant le garçon qui revient.*) Eh bien! qu'est-ce que tu fais là?.. ces chevaux?.

LE GARÇON.

C'est que le Monsieur qui loge chez nous, en se renfermant dans sa chambre, a défendu de donner des chevaux.

DESGRAIS.

Le Chevalier?.. oui, je sais... nous devions partir ensem-

ble, après souper.. nous partons avant... Dépêche-toi!.. Tiens... deux louis d'or.

LE GARÇON.

Mais...

DESGRAIS.

En voilà trois.

LE GARÇON.

Oh! dame, j'y vas tout de suite.

DESGRAIS.

C'est agréable d'être généreux avec l'argent du gouvernement... Le Chevalier s'est enfermé, bon, il n'aura pas vu cette sorcière, et je le déciderai à partir sans souper... j'aime mieux ça... je ne me soucie pas de leur cuisine. (*On roule la voiture. Aux garçons qui mettent les chevaux.*) Allons, allons, dépêchez-vous.

Le postillon arrive sur son porteur que l'on attelle. Il les aide.

SCENE III.

DESGRAIS, LA MARQUISE, MARIE, Religieuses, *Garçons dans le fond.*

Les Religieuses sortent du couvent par la porte à droite.

DESGRAIS, *la voyant.*

Ah! vous voilà, Madame la Marquise. (*A part.*) Je respire...

LA MARQUISE.

Oui... mais je vous avoue que j'hésite encore; ma fille redoute d'autres dangers...

DESGRAIS.

Et vous allez tout perdre!

On allume les lanternes de la voiture.

LA MARQUISE *et* MARIE.

Que dites-vous?

DESGRAIS.

Que le Conseil a tourné... l'ordre d'extradition est signé..

TOUTES.

Pas possible!

DESGRAIS.

Je l'ai vu...

MARIE.

Ah! grand Dieu... C'est moi maintenant qui te conjure de

partir... (*Lui baisant les mains.*) Tout de suite, tout de suite... maman, ne perds pas une minute !..

LA SUPÉRIEURE.

Oui, oui, Madame... partez.

DESGRAIS.

C'est le seul moyen !.. Je vous conduis en Allemagne... vous serez tranquille, heureuse... (*Au postillon.*) Allons donc postillon. (*A la Marquise.*) Mademoiselle vous y rejoindra... (*A garçons.*) Mettez vite les paquets... Vous n'avez pas de papiers ?

LA MARQUISE.

Non.

DESGRAIS, *à part.*

Tant pis.

Bruit éloigné.

MARIE.

Ecoutez cette rumeur du côté de la ville.

DESGRAIS, *à part.*

Ah ! diable... c'est pour moi ; c'est le peuple et la damnée Voisin... Gare le plongeon dans la Meuse. (*Haut.*) Eh ! vite... montez, c'est l'ordre du Conseil que l'on vient exécuter, ils vont vous arrêter.

MARIE.

Pars, maman !

LA MARQUISE.

Et le Chevalier ?

DESGRAIS.

Je cours le prévenir.

Il va pour entrer. Une détonation se fait entendre, la chambre du Chevalier paraît en feu.

TOUS.

Ah ! grand Dieu...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc ?

MARIE.

Vois-tu ces flammes à cette fenêtre.

DESGRAIS.

Nous voilà entre deux feux !.. c'est la chambre de M. de Sainte-Croix.

LA MARQUISE.

O ciel ! je devine... cette explosion... le malheureux !.. Mais la cassette, la cassette, sauvez-la.

DESGRAIS.

Une cassette?..

LA MARQUISE.

Des papiers importans qui m'appartiennent... Il y va de ma vie, de mon salut!

MARIE.

Comment?..

LA MARQUISE *montrant l'auberge.*

Ils sont là.

DESGRAIS.

J'y cours!..

Il entre précipitamment dans l'auberge.

SCENE IV.

LA MARQUISE, MARIE, Religieuses.

MARIE, *le suivant des yeux.*

Les flammes augmentent...

SUPÉRIEURE, *de même.*

Il ne pourra jamais pénétrer...

LA MARQUISE, *agitée.*

Ah! je donnerais tout au monde!.. (*A part.*) L'infâme, il essayait encore de ce poison d'Exili, et pour qui?.. pour moi, peut-être!.. (*Haut.*) Eh bien, eh bien?..

SCENE V.

Les Mêmes, DESGRAIS.

Il sort pâle et défait de l'auberge, tenant une petite cassette sous son bras.

DESGRAIS.

C'est un enfer!

LA MARQUISE.

Cette cassette?

DESGRAIS, *montrant la cassette d'un air de triomphe.*

La voilà!

LA MARQUISE.

Et le Chevalier?

DESGRAIS.

Au milieu des flammes, un masque de verre brisé... étouffé, mort!

LA MARQUISE.

Mort! (*A part.*) Il ne me suivra plus.

Le bruit augmente.

MARIE, *montrant la gauche.*

Le bruit augmente! ils viennent, ils approchent...

DESGRAIS.

Eh vite, montez!

LE POSTILLON.

Quelle route, mon maître?

DESGRAIS.

Tu le sauras... brûle le pavé, renverse tout, vingt-cinq louis pour toi.

MARIE *et* LA MARQUISE.

Adieu, adieu.

DESGRAIS, *poussant la Marquise.*

Montez donc.

LA MARQUISE.

Et vous, Monsieur l'Abbé?

DESGRAIS *fermant la portière.*

Ce n'est pas là ma place.

Il s'élance sur le siége. — Deux hommes qui ont paru sur le pont, s'approchent à un signe de lui. Leurs manteaux sont tombés ainsi que celui de Desgrais. — Ils sont en uniformes d'exempts. Desgrais est sur le siége, les deux autres, aux portières, armés de mousquetons.

LA MARQUISE, *dans la voiture.*

Que vois-je! grand dieu! où me conduisez-vous?

DESGRAIS, *criant au postillon.*

En France!.. A la Chambre ardente.

MARIE, *poussant un cri.*

Ah!

Elle tombe dans les bras des religieuses. La voiture part rapidement et traverse le pont.

LA VOISIN, *entrant de l'autre côté suivie du peuple.*

Arrêtez! arrêtez!.

Elle s'élance, suivie du peuple, qui pousse des cris, comme elle, et s'arrête en voyant la voiture sur le pont. — L'auberge à droite, est en flammes, et commence à s'écrouler.

La toile tombe.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

HUITIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la salle des séances de la Chambre ardente, tendue de noir, éclairée par des flambeaux. — A droite, siéges des juges, des gens du Roi, du greffier. — Au fond, la porte d'entrée. A gauche, une porte qui mène à la salle de la question. A gauche, un tabouret pour l'accusée. — Devant la scène, une banquette.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LE PRÉSIDENT, LES JUGES, GREFFIER, AVOCAT-GÉNÉRAL, HUISSIERS ; DESGRAIS.

Au lever du rideau, la Chambre est en séance. Les Juges sont en robes rouges. La Marquise est debout, à gauche. Desgrais est au fond, debout, du côté opposé : il a un costume qui annonce un grade supérieur.

LE PRÉSIDENT.

Marquise de Brinvilliers, malgré les charges qui s'élèvent contre vous...

LA MARQUISE.

Mensonges, calomnies.

LE PRÉSIDENT.

Les révélations des témoins...

LA MARQUISE.

Impostures, Messeigneurs.

LE PRÉSIDENT.

Vous refusez d'avouer...

LA MARQUISE, *vivement, et levant la tête.*

Et quoi donc?.. Qu'avouerais-je?

DESGRAIS, *à part.*

Nous voilà bien avancés!.. Nous la tenons, et pas de preuves!

LE PRÉSIDENT, *à la Marquise.*

Et la mort de toute votre famille, le crime de Saint-Cloud! ce deuil, cette terreur, qui vous suivent, qui se répandent partout où vous êtes?

LA MARQUISE.

Malheur... fatalité!

L'AVOCAT-GÉNÉRAL.

Et votre fuite à Liége?

LA MARQUISE.

On me menaçait, on m'accusait! Qui donc ici répondra du jugement des hommes? Qui de vous, Messeigneurs, n'eût tenté, comme moi, d'échapper aux persécutions, à la calomnie... surtout s'il tremblait pour son enfant, pour une fille adorée, dont l'âme pure se briserait à ces horribles soupçons... et qui, loin de ces lieux, en mourra, peut-être!

Elle se détourne pour essuyer une larme.

LE PRÉSIDENT.

Mais cette cassette mystérieuse qu'à la mort de Sainte-Croix, vous réclamiez avec tant d'instances, renfermait, dit-on...

LA MARQUISE, *avec une légère inquiétude.*

Cette cassette!.. l'aurait-on retrouvée?.. l'auriez-vous en votre pouvoir?

DESGRAIS, *avec humeur.*

Hé non, de par tous les diables! Elle sait bien qu'en fuyant sur ce maudit pont, un choc terrible, qui faillit renverser la voiture, la fit échapper de mes mains et sauter dans le Meuse. Comme le peuple me poursuivait, je ne me suis pas amusé à courir après!

LA MARQUISE, *à part.*

Je respire!.. elle est anéantie! rien ne peut m'accuser.

DESGRAIS.

Sans cela, vous la verriez pâlir; car je jurerais...

LA MARQUISE, *montrant Desgrais, et avec mépris.*

Suis-je donc déjà condamnée, pour être forcée de subir la vue de cet infâme!

DESGRAIS, *à l'huissier qui est auprès de lui.*

Qu'est-ce qu'elle a dit? je n'ai pas entendu.

LE PRÉSIDENT, *à la Marquise.*

Point d'emportement, Marquise!.. Nous connaissons la cause de votre assurance. Vous comptez sur un parti nombreux à la cour, dans la robe, le clergé... qui croit servir la Religion dont vous aviez pris le masque. On assure que vous avez même des amis dans le sein de ce tribunal! mais perdez tout espoir. Le Roi veut un exemple; le peuple le demande à grands cris... et la justice frappera les coupables, quels qu'ils soient.

LA MARQUISE, *avec calme.*

Les coupables, sans doute! Mais où sont-ils?

LE PRÉSIDENT, *vivement.*

Ainsi, vous refusez de confesser vos crimes, de nommer vos complices?

LA MARQUISE.

Je n'en ai point.

LE PRÉSIDENT.

Et vous ne direz rien?

LA MARQUISE.

Rien!

Moment de silence. L'Avocat-général se lève, et fait un signe au Président.

LE PRÉSIDENT, *après avoir hésité, et montrant la gauche.*

Passez dans cette salle.

LA MARQUISE, *indécise.*

Dans cette salle...

DESGRAIS, *à part.*

C'est cela; on la fera bien parler, là-bas. Nous avons des petits moyens...

LA MARQUISE, *avec crainte, regardant deux juges qui se placent à ses côtés, et le greffier qui marche devant elle.*

Eh mais! où me conduisez-vous?

UN DES JUGES, *bas à la Marquise.*

Du courage! voici le moment. N'avouez rien, surtout! Vos amis vous sauveront.

LA MARQUISE, *à part, avec joie.*

Ah!...

LE PRÉSIDENT, *montrant la gauche.*

Marquise de Brinvilliers...

LA MARQUISE, *regardant autour d'elle avec effroi.*

Dans cette salle!.. Qu'est-ce donc?

Elle entre à gauche. Les juges et le greffier disparaissent avec elle. On entend au fond une rumeur qui augmente peu à peu.

SCÈNE XII.

LE PRÉSIDENT, L'AVOCAT-GÉNÉRAL, *plusieurs* JUGES, DESGRAIS.

LE PRÉSIDENT, *se levant.*

Voilà ce que je voulais éviter!

Les juges se lèvent de leurs siéges, et causent entre eux.

L'AVOCAT-GÉNÉRAL.

Il faut vaincre son obstination.... Pas un aveu! pas une seule trace!

DESGRAIS, *à part.*

Elle est encore capable de s'en tirer!

Bruit.

LE PRÉSIDENT.

Mais quel bruit! et pourquoi ces cris tumultueux? (*A Desgrais.*) Voyez, voyez ce que c'est, et que les troupes du Roi redoublent de surveillance autour de la Chambre!

Desgrais sort avec empressement.

UN JUGE.

Sans doute, un mouvement pour sauver la Marquise!.. Elle a tant d'amis!

LE PRÉSIDENT.

On oserait arracher un coupable à la justice!

LE JUGE.

Cependant, s'il n'y a pas de preuves!

LE PRÉSIDENT, *avec noblesse.*

Rassurez-vous, Monsieur le Comte; il n'y a ici que des juges, et pas un assassin!.. (*On entend une explosion de cris*) Ciel! le peuple aurait-il forcé l'entrée de l'Arsenal?

Ils se remettent en séance.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DESGRAIS, *rentrant.*

DESGRAIS.

Messeigneurs, Messeigneurs!.. c'est elle, là voilà?

TOUS.

Qui donc?

DESGRAIS.

Sa fille!

LE PRÉSIDENT.

Mademoiselle de Brinvilliers!

DESGRAIS.

Elle-même, que nous avions laissée dans ce couvent, et qui est accourue sur les pas de sa mère, sans autre guide qu'une espèce de paysan. Arrêtés tous deux aux portes de Paris, elle a demandé sa mère... Et ce nom détesté lui serait devenu fatal, si ses larmes n'avaient ému tout le monde en sa faveur!.. Et tenez... je les entends.

L'AVOCAT-GÉNÉRAL.

Qu'on les fasse entrer sur-le-champ!

Desgrais fait un signe au fond.

LE PRÉSIDENT.

La fille de la Brinvilliers!.. Sa complice, peut-être!

SCENE IV.

Les Mêmes, MARIE, BROWN.

MARIE, *entrant avec effroi, et s'adressant à Brown.*

Rassure-toi... ils ne te poursuivent plus!.. Ah! protection, protection, Messieurs!..

LE PRÉSIDENT.

Calmez-vous, jeune fille; vous êtes devant la justice.

MARIE.

La justice!.. c'est ce que je demande, ce que j'implore! pour lui, surtout, (*Montrant Brown.*) un étranger, dont tout le crime est d'avoir eu pitié de moi... d'être devenu mon guide, mon appui... Ils ont voulu l'assassiner!

LE PRÉSIDENT.

Vous vous soutenez à peine, mon enfant. Remettez-vous, et qu'on éloigne cet homme.

MARIE, *s'élançant vers lui.*

Oh! non, non. Qu'il reste, qu'il ne me quitte pas! *(à mi-voix à Brown.)* Brown, songe bien à ta promesse.

BROWN, *s'asseyant sur la banquette, et plaçant près de lui son manteau roulé, sur lequel il s'appuie avec force.*

Ne craignez rien, je monrrais plutôt!..

MARIE, *regardant autour d'elle.*

Où suis-je donc? ces murs tendus de noir... ces flambeaux... Où m'avez-vous amenée?

DESGRAIS.

A la Chambre ardente.

MARIE, *avec effroi.*

La Chambre ardente!.. Oui, ce lieu terrible... C'est ici que je dois retrouver ma mère... ils me l'ont dit... et je ne la vois pas! Où donc est-elle?.. Oh! par pitié... ma mère!

LE PRÉSIDENT.

Jeune fille!

MARIE, *d'une voix déchirante.*

Suis-je donc arrivé trop tard?

LA MARQUISE, *en dehors, avec des cris.*

Jamais ! jamais ! Laissez-moi !

MARIE.

Qu'entends-je !

LE PRÉSIDENT.

Eloignez-la.

MARIE, *repoussant l'huissier.*

Oh! non, non! je veux la voir!.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA MARQUISE, JUGES *et* GREFFIER, *la suivant; deux* GARDES, *s'arrêtant à la porte.*

Elle est pâle, défaite, les cheveux en désordre. Elle entre en fuyant.

LA MARQUISE, *criant.*

Laissez-moi, laissez-moi! ne m'approchez pas!

MARIE, *s'élançant vers elle.*

C'est elle.

LA MARQUISE, *la repoussant.*

Des tortures!.. jamais, jamais!..

MARIE.

Ma mère!..

LA MARQUISE.

Ah! Marie! ma fille!

MARIE, *se precipitant dans ses bras, qu'elle lui tend.*

Oui, ta fille, qui accourt te sauver, ou mourir avec toi.

LA MARQUISE, *après l'avoir embrassée à plusieurs reprises.*

Près de moi!.. enfin, je te retrouve! je te presse sur mon cœur!.. (*Aux deux huissiers qui se sont rapprochés d'elle.*) Oh, ne me l'enlevez pas. C'est ma fille, c'est mon enfant! c'est Dieu qui me l'envoie.

Sur un geste du Président, les deux huissiers se retirent. Les juges se rapprochent, et se parlent à voix basse.

MARIE, *cherchant à rassembler ses idées.*

Dieu! oui, oui; car, s'il ne m'avait soutenue, jamais je ne serais arrivée jusqu'à toi. Si tu savais tout ce que j'ai souffert!

LA MARQUISE, *la tenant dans ses bras.*

Pauvre enfant! Oh, parle! parle, il y a si long-temps que ta voix n'a frappé mon oreille.

Les juges se lèvent, et font un mouvement pour les faire séparer.

LE PRÉSIDENT, *les retenant.*

Au contraire... écoutons.

Ils se rasseyent. — Le Président fait un signe au Greffier, puis prend vivement la plume, et écrit en écoutant.

LA MARQUISE, *la regardant avec douleur.*

Mais quel désordre! comme tes traits sont pâles et abattus par la souffrance! Comment es-tu donc venue de si loin?

MARIE.

Je ne croyais pas en avoir la force! Mais quand j'ai su que tu allais paraître devant ce tribunal affreux, rien n'a pu me retenir. Je me suis échappée du couvent, seule, sans ressources, ne sachant quelle route suivre. Je pleurais, j'appelais ma mère. Vingt fois, j'ai cru que la raison allait m'abandonner. Enfin, j'étais tombée de lassitude, je me sentais mourir, lorsqu'un paysan, un brave homme, accouru à mes cris, me relève, ranime mes forces, m'offre de m'accompagner, de me suivre... Il ne t'accusait pas, lui! oh non! il voyait bien, à mes larmes, que tu étais innocente. (*Montrant Brown, qui la regarde avec attendrissement.*) Le voilà, ma mère, le voilà, mon guide, mon ami! le seul qui m'ait tendu la main, et qui m'ait dit : *Appuie-toi sur moi, pauvre enfant!*

LA MARQUISE, *émue.*

O mon sauveur!

MARIE.

Nous partîmes sur-le-champ, à pied.

LA MARQUISE.

Toi?

MARIE.

Oh, j'étais forte, alors!.. Je ne pleurais plus, j'allais te revoir!.. Nous marchions jusqu'à la nuit, sans repos; souvent, sans nourriture, le soir, nous demandions un asile qu'on ne refusait jamais à mes prières. Une seule fois, pourtant, je me nommai... Aussitôt, toutes les portes se referment; on me fuit, on me repousse avec horreur! (*Lui souriant.*) Mais j'ai tout oublié. Je ne me plains plus, je suis heureuse, je suis dans tes bras!

Elle tombe dans les bras de la Marquise.

LA MARQUISE, *l'accablant de caresses.*

Chère enfant, que de courage, que de souffrances! (*A part*) Et quelle punition pour moi. (*Haut.*) Mais, maintenant, je ne crains rien, je puis tout braver, et s'ils me condamnaient...

MARIE, *avec effroi.*

O ciel! que dis-tu?

LA MARQUISE, *l'entraînant vivement sur le devant de la scène, et à mi-voix.*

Tais-toi, tais-toi, ils nous observent!.. ils épient nos moin-

dres paroles, et s'ils trouvaient dans nos regards de quoi me perdre!.. Nous n'avons qu'un instant... écoute, Marie, écoute-moi bien. S'ils me condamnaient, tu peux encore m'arracher au supplice effroyable. Vois Penautier sur-le-champ ; il te remettra un papier, un secret! Tu ne l'ouvriras pas.

MARIE, *bas.*

Oh! non, non! C'est pour te justifier, te sauver?

LA MARQUISE, *de même.*

Oui. Que personne ne puisse te l'enlever; et, quelque part que je sois, fût-ce au pied de l'échafaud, tu viendrais, tu ne le remettrais qu'à moi, qu'à moi seule! Tu me le promets, ma fille?

MARIE, *les yeux au ciel.*

Je te le jure.

LA MARQUISE, *voyant les gardes qui s'approchent d'elle.*

Eh bien, que voulez-vous encore? que demandez-vous?

LE PRÉSIDENT.

C'est assez, Madame. Il faut que votre fille soit conduite...

LA MARQUISE, *avec effroi, et l'entourant de ses bras.*

Nous séparer! Mais elle est libre, du moins?

LE PRÉSIDENT.

Elle est sous la main de la justice.

LA MARQUISE, *hors d'elle-même.*

Marie! Oh non, vous voulez m'effrayer.. cela n'est pas possible. Ma fille... mon enfant! Et pourquoi? quel est donc son crime?

LE PRÉSIDENT, *lentement.*

Le vôtre, peut-être.

L'AVOCAT-GÉNÉRAL.

Votre silence vous la donne pour complice.

LA MARQUISE, *avec horreur, et la serrant davantage contre elle.*

Ah! ah, Monsieur!..

LE PRÉSIDENT, *montrant Marie.*

Emmenez-la.

MARIE.

Ma mère...

LA MARQUISE, *la retenant avec force.*

Et où donc? où donc? dans un cachot... (*Montrant la porte à gauche*) Là, peut-être? (*Avec horreur.*) O Dieux, jamais!.. Des tortures pour ma fille, pour mon enfant... Barbares, vous ne me l'arracherez pas. Vous me tuerez plutôt, vous déchirerez ces membres qui la protégent, avant de porter la main sur ma fille... (*Voyant que l'on fait un mouvement pour la saisir.*) ou

plutôt, ô Dieux, que faut-il donc pour la sauver? quel aveu voulez-vous? (*Avec une espèce de délire.*) Son âge, sa candeur, ne suffisent-ils pas pour la défendre de tout soupçon? Elle, ma complice!.. Et de quoi? De la mort de mon père? à peine si elle était née. De ma sœur? elle était loin de nous, au couvent, qu'elle ne quittait jamais. De mon mari, de mon frère, du Baron d'Aubray?..

MARIE, *reculant effrayée.*

Que dit-elle?

LE PRÉSIDENT, *aux juges, qui font un mouvement.*

Silence!

LA MARQUISE, *continuant avec un désordre toujours croissant.*

Sa tendresse les aurait défendus. A Saint-Cloud, ce jour fatal, ce crime affreux... pouvait-elle en avoir la pensée?.. Elle pleurait son amour trahi; elle pardonnait à sa rivale... et c'est moi, oui, moi seule!..

MARIE, *avec un cri.*

Ma mère!..

Tous les juges se sont levés par un mouvement spontané.

LE PRÉSIDENT, *au greffier.*

Ecrivez.

LA MARQUISE, *revenant à elle.*

Quoi donc? qu'ai-je dit?

MARIE, *aux juges.*

Ne la croyez pas... C'est pour moi, c'est pour me sauver!

LA MARQUISE.

Pour la sauver! sans doute. Depuis une heure, vous menacez mon enfant; vous me déchirez, vous me faites subir des tortures mille fois plus horribles que celles qui m'attendent là! Oh oui, vous avez raison... c'est un moyen plus sûr. Je dirai tout ce que vous voudrez; je me chargerai de tous les crimes dont on m'accuse.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi, vous rétractez déjà...

LA MARQUISE, *vivement.*

Rien, rien, car je n'ai rien avoué.

DESGRAIS, *qui s'était levé aussi.*

C'est le diable qui s'en mêle!.. Hum! si cette malheureuse cassette, engloutie sous les eaux, pouvait reparaître là, devant elle!

LA MARQUISE, *avec assurance.*

Plût au Ciel!.. vous seriez confondus.

MARIE, *avec empressement.*

Comment?

LE PRÉSIDENT.

Que contenait-elle donc?

LA MARQUISE.

Des lettres, des papiers qui auraient proclamé mon innocence; qui m'auraient justifié à tous les yeux, et fait connaître le seul coupable.

MARIE, *avec joie.*

Est-il possible?.. Ah! maman, rassure-toi; elle n'est pas perdue.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je?

TOUS.

Que dites-vous?

MARIE, *vivement et avec bonheur.*

J'avais vu le prix que tu y attachais; je l'aurais payée de ma vie. Un batelier est parvenu à la ressaisir sur-le-champ, me l'a remise, et la voilà, je l'apporte!

Elle se précipite près de Brown qui s'est levé, arrache le manteau, et en dégage un petit coffret, qu'elle présente aux juges.

LA MARQUISE, *altérée.*

Grand Dieu!

LE PRÉSIDENT.

Donnez, donnez.

MARIE, *avec triomphe et donnant la cassette aux juges.*

Oui, oui... c'est moi qui justifie ma mère; c'est moi qui l'arrache de vos mains *(La voyant chanceler et allant à elle.)* Eh, mais, qu'as-tu donc?.. Cet effroi... cette pâleur...

LA MARQUISE, *tombant sur un siège.*

Malheureuse!.. Laisse-moi.

MARIE.

Ma mère... Je t'ai sauvée.

LA MARQUISE.

Tu m'as perdue!..

MARIE.

Ciel!..

LE PÉRSIDENT, *regardant le coffret.*

Il n'y a pas de clef.

DESGRAIS, *avec un geste expressif.*

Qu'importe!

LA MARQUISE, *se levant à moitié, et voyant qu'on se dispose à briser la serrure.*

Éloignez ma fille!.. éloignez-la.

MARIE, *à ses pieds.*

Non, non... jamais!..

LE PRÉSIDENT, *aux huissiers, et avec force.*

Brisez ce coffre!

LA MARQUISE, *poussant un cri, et se cachant la figure.*

Ah!..

Marie est à ses pieds; les juges sont debout, et entourent le Président. Un huissier s'approche du coffre. La Toile tombe.

NEUVIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la Place de Grève en 1676. — A gauche, le quai; à droite, quelques maisons gothiques; au fond, l'Hôtel-de-Ville. Au milieu du théâtre le bûcher et le poteau.

SCÈNE PREMIÈRE.

PITHOU, LARIOLE, LA FEMME MARTINOT, *hommes et femmes du peuple.*

Au lever du rideau, des groupes se forment de tous les côtés. Les fenêtres sont garnies de spectateurs et de dames richement parées.

PITHOU, *à ceux qui l'entourent.*

Puisqu'elle a été condamnée cette nuit.

LARIOLLE.

Je vous dis que la cérémonie n'aura pas lieu...

LA FEMME MARTINOT.

On dérangerait tout le monde de ses affaires!..

LARIOLLE.

Elle aura sa grâce...

PITHOU, *haussant les épaules.*

Le Roi l'a refusée!...

LA FEMME MARTINOT.

Il a bien fait! ça serait manquer au peuple!..

LARIOLLE.

Oui, mais il y a un complot pour la faire sauver...

LA FEMME MARTINOT.

Au fait elle a tant d'amis!

LARIOLLE.

Ce sont les jésuites qui ont manigancé l'affaire... on doit faire sauter la conciergerie et pendant le tumulte...

PITHOU.

Du tout !.. ils doivent attaquer le cortége...

LA FEMME MARTINOT.

Non, non... Eh! voilà M. Desgrais... il nous dira ce qu'il en est !..

LARIOLLE.

Oui, ma foi.. en habit galonné...a-t-il fait son chemin le petit mercier du coin ! ..

SCÈNE II.

LES MÊMES, DESGRAIS, *gardes.*

DESGRAIS, *repoussant le peuple.*

Rangez-vous, rangez-vous donc !...

LA FEMME MARTINOT.

Bonjour M. Desgrais!...

LARIOLLE.

Serviteur, M. Desgrais...

PITHOU.

Dites donc, M. Desgrais...

DESGRAIS, *avec importance.*

Qu'est-ce que c'est, homme du peuple ?

PITHOU.

Vous ne me remettez pas ?.. j'étais vot' camarade...

DESGRAIS, *lui tournant le dos.*

Imbécile !..

PITHOU.

C'est ce que je voulais dire !..

LA FEMME MARTINOT, *d'un air d'intelligence et baissant la voix.*

Eh ! bien, dites donc...il parait que çà n'aura pas lieu ?..

DESGRAIS.

Comment !...

PITHOU, *de même.*

Puisque la criminelle a pris la clef des champs, qu'on l'a fait sauver...

DESGRAIS, *le regardant avec pitié.*

Que vous êtes bête, mon cher ! *(A lui-même.)* Mon Dieu que le peuple est borné! *(A ceux qui l'entourent.)* On a essayé de la faire évader. .. c'est vrai... mais nous étions prévenus.. et on vous les a reçus!.. d'ailleurs est-ce que çà a du bon sens, ce que vous dites-là ?... apprenez que lorsque nous avons rendu un arrêt... rien ne peut empêcher.. eh! tenez la preuve.. c'est que voilà le cortége.. ..

TOUS.

Oui, oui! les voilà !.. les voilà !..

Tout le monde court reprendre sa place.

DESGRAIS, *les poussant.*

Rangez-vous, rangez-vous! (*Voix dans la foule.*) Place, place! silence!.. c'est elle, c'est elle!..

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARQUISE, DESGRAIS, *un moine, deux juges, le greffier, huissiers, gardes et suite.*

Desgrais parait le premier avec deux huissiers. Des hommes portant des torches allumées. La Marquise entre, elle est pâle, nu-pieds, les cheveux épars, vêtue d'une robe blanche elle s'arrête, en jettant les yeux sur le bûcher. — L'escorte se range de côté.

LA MARQUISE, *apercevant le bûcher.*

Ah!.. (*A part.*) Tout est donc fini!.. les lâches!.. ils avaient promis de me délivrer!.. et maintenant.. plus d'espoir!.. plus rien... que la mort!.. (*Elle fait un pas et se trouve en face d'un groupe de dames de la cour, richement parées.*) (*Avec une ironie amère.*) Voilà un beau spectacle pour vous, Mesdames!.. (*Regardant de tous côtés avec terreur.*) (*A elle même.*) Une mort infâme!.. et je ne puis m'y soustraire!.. Mais Marie!.. son serment!.. l'aurait elle oublié!.. (*d'une voix sourde.*) Ce papier empoisonné que Penautier devait me faire parvenir!.. elle ne vient pas!.. et rien!.. rien pour échapper à mes bourreaux!.. Quoi!.. cette arme terrible que j'ai employée si souvent, me manquerait... à moi!...

UN HUISSIER, *s'approchant.*

Madame...

LE MOINE, *la soutenant.*

Du courage, ma fille!....

LA MARQUISE, *se ranimant.*

Un moment! un moment! (*Ecoutant.*) Rien!.. c'en est fait! marchons!.. (*Elle fait quelques pas. On entend une rumeur à gauche et plusieurs voix s'écrier :* arrêtez, arrêtez!..)

MARIE, *en dehors.*

Laissez-moi!.. laissez-moi!.. au nom du ciel!..

LA MARQUISE, *avec joie.*

C'est elle... c'est ma fille!..

SCENE IV.

LES MÊMES, MARIE, *échevelée, les traits bouleversés et dans un désordre annonçant l'aliénation.*

MARIE, *se débattant.*

Ne me retenez pas!.. je veux lui parler!.. je veux la voir!..

LA MARQUISE.

Marie!

MARIE, *avec un cri de joie et se dégageant de ceux qui l'entourent.*

Ah!... (*tombant épuisée aux pieds de sa mère.*) je me meurs!

LA MARQUISE, *la relevant et cherchant à la ranimer.*

Marie... ô Ciel!.. reviens à toi!...

MARIE, *d'une voix faible et cherchant à rassembler ses souvenirs.*

Ils voulaient m'empêcher d'arriver jusqu'à toi!.. ils m'ont poursuivie, ils m'ont frappée!. *(Avec effroi.)* Les voilà encore! ma mère! ma mère!.. Oh protége-moi... défends-moi!..

LA MARQUISE, *avec accablement.*

Te défendre!.. moi!... pauvre enfant!.. *(A ceux qui s'approchent pour les séparer.)* Un moment!.. un moment!.. par pitié!. Ah! ne m'enviez pas cette dernière consolation!.. *(Le moine a l'air d'intercéder pour elle; tout le monde s'éloigne et les laisse toutes deux sur le devant de la scène.) — A voix basse et regardant si on ne les observe pas.)* Les momens sont précieux!.. vite Marie!... donne... ce papier.

MARIE, *le regard fixe.*

Quel papier?

LA MARQUISE, *la regardant avec étonnement.*

Celui que... Penautier...

MARIE, *de même et d'un air égaré.*

Ah! oui.. je me rappelle.. un papier qui devait te sauver.. ils ont cru me l'arracher!.. *(Avec un rire convulsif.)* Oh! je l'ai... je l'ai bien!... mais maintenant... tu n'en as plus besoin... tu es justifiée... tu as ta grâce!.. n'est-ce pas?

LA MARQUISE. *avec douleur.*

O mon Dieu... se pourrait-il que sa raison... Marie... rappelle tes sens... au nom du Ciel... ce papier... ce papier il me le faut...

MARIE, *avec une lueur de raison.*

Oui! oui! où est-il donc? qu'en ai-je fait?..

LA MARQUISE.

On te l'a pris?

MARIE, *vivement.*

Oh! non... non... rassure-toi.. ils ne l'ont pas!. ils ne l'auront jamais! tu me l'avais dit... tu aurais été perdue! aussi, quand ils ont voulu le saisir... me l'arracher... je l'ai approché de mes lèvres... je l'ai broyé sous mes dents...

LA MARQUISE, *avec un cri.*

Ah!

MARIE, *montrant sa proitrine.*

Il est là... là... il me brûle, il me dévore!..

LA MARQUISE.

Ah! malheureuse!

MARIE.

Oh! quel supplice affreux!.. mais qu'est-ce donc, ma mère? qu'ai-je donc fait pour souffrir autant!

LA MARQUISE, *avec désordre.*

Désespoir!.. désespoir!.. ma fille!.. elle se meurt!.. Ah!. c'est l'enfer qui commence!.. Marie!

PLUSIEURS *voix dans la foule.*

Sa fille! du secours!. du secours!..

LA MARQUISE, *avec délire, la soutenant à peine et la dévorant des yeux.*

Non, non!.. si..venez, venez!.. accourez tous.. oh! mon Dieu! Il est trop tard!..

MARIE.

Oui, oui!.. je souffre trop...je vais donc mourir aussi!

LA MARQUISE, *agenouillée près d'elle.*

Et c'est encore moi! ah!.. je devais être fatale tous les miens et ce dernier crime...

MARIE, *étendant la main vers elle.*

Tais toi! tais toi!.. laisse moi t'aimer encore!.. (*Pouvant à peine parler.*) Ma mère... ta main, donne moi ta main! (*elle la baise.*) Adieu, ah!..

Elle retombe et meurt. Gémissement sourd dans la foule.

LA MARQUISE, *après un silence.*

Plus rien, cette main est glacée!.. (*Lui baisant la main*) Oh! grâce!.. grâce pour moi!.. ange du ciel!.. (*A ceux qui se rapprochent pour la conduire ou bûcher.*) Ne m'approchez pas laissez-moi.... Laissez-moi, vous dis-je.... je saurai bien mourir sans vous!

Elle s'élance et monte sur le bûcher. — Musique. — Brown, sort de la foule, s'approche du corps de Marie, met un genou en terre et en sanglottant.

BROWN.

Pauvre enfant!.. est-ce donc pour cela que je t'avais amer ée!...

Les hommes qui portent des torches s'approchent du bucher.

LA MOINE, *à la marquise.*

Ma fille!.. ma fille!.. repentez-vous!

LA MARQUISE, *avec amertume.*

Le repentir!..ah! je n'aurais voulu le connaître que pour être aimée de cet ange! (*montrant sa fille.*) Que pour me rapprocher d'elle!...

LE MOINE, *d'une voix émue, et lui montrant le ciel..*

Et ne voulez-vous donc pas la revoir!

LA MARQUISE, *avec élan.*

La revoir!.. ô mon Dieu!..

Elle tombe à genoux sur le bucher, les mains élevées vers le ciel avec l'expression de l'espérance et du repentir. Le feu est mis au bucher. — Coup de tam. — La toile tombe.

FIN

MICHEL PERRIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

PRIX : 3 FRANCS.

Imprimerie de PIHAN DELAFOREST (MORINVAL),
rue des Bons-Enfans, n°. 34.

MICHEL PERRIN,

COMÉDIE - VAUDEVILLE

EN DEUX ACTES,

PAR MM. MELESVILLE ET CH. DUVEYRIER.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE,

LE 19 FÉVRIER 1834.



Paris.

DUVERNOIS, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE-COUR, GALERIE DES PROUES,

Ancienne maison PONTHIEU et LEVAVASSEUR.

1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MICHEL PERRIN, ancien curé.	MM. Bouffé.
FOUCHÉ, ministre.	Monval.
DÉSAUNAIS, chef de division.	Klein.
JULES DE CRUSSAC.	Davenne.
BERNARD.	Paul.
THÉRÈSE, nièce de Michel Perrin.	Mlle. Hadeneck.
Chefs de bureau.	
Commis.	
Huissiers.	
Gendarmes.	

La scène se passe, au premier acte, dans la chambre de Michel Perrin.

Au deuxième acte, au ministère de la police.

Nota. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être sur le théâtre. Le premier inscrit tient la gauche du spectateur, et ainsi de suite. — Les changemens de position dans le courant des scènes sont indiqués par des notes au bas des pages.

MICHEL PERRIN.

Le théâtre représente une chambre très simple, près des mansardes. La porte d'entrée au fond, à gauche de l'acteur. Du même côté et sur le premier plan, la porte de la chambre de Michel Perrin. Sur le deuxième plan, une cheminée avec un réchaud en terre. A droite et au fond, la porte qui conduit à la cuisine. Du même côté, sur le deuxième plan, une croisée. Quelques chaises de paille et deux petites tables, dont l'une est couverte de livres et de papiers. Un miroir au-dessus de la cheminée.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARD, *seul.*

(*Il entre par le fond, et écoute à la porte à droite.*) J'ai trouvé la clé chez la portière... Thérèse n'est pas encore rentrée... tant mieux! ça me donnera le temps de me remettre!... C'est-il drôle! je viens d'avoir peur... moi, un soldat de l'an III, un vainqueur d'Arcole! qui ai brûlé plus d'une fois la moustache des Autrichiens!... et avec agrément, j'ose le dire; qui, dernièrement encore, au 18 brumaire, malgré que je sois rentré dans la menuiserie et le civique, avais repris ma clarinette de cinq pieds pour donner un coup de main à mon petit général... Ah! dame! c'est que mon général Bonaparte... oh! oh! ne badinons pas...

Air : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Au Saint-Bernard et sur le pont d'Arcole,
Toujours près d'lui, dans un jour de combat!
C'était mon drapeau, mon idole.....
Et, quoiqu'ça ne soit plus mon état,

Dès qu'on l'menac', je suis encor soldat !
Car, en prenant mon congé de réforme,
J'n'ai pas r'noncé, je m'en souviens,
Au droit qu' j'avais quand j'portais l'uniforme,
D'donner mes jours pour conserver les siens. } *bis.*

Enfin, j'ai eu peur... j'ai tremblé devant un blanc-bec, un muscadin en cadenettes... (*Après un silence.*) C'est que c'était bien lui ; je l'avais déjà reconnu, avant-hier, quand, au milieu de cette foule, il m'a glissé à l'oreille, en passant : « Ne dis à personne que je suis à Paris. » (*Autre silence.*) Que diable vient-il y faire... avec ses idées, ses opinions ? Je lui dois de la reconnaissance, c'est vrai ; mais s'il avait de mauvais desseins contre la république ou contre mon général... Minute ! n'y a pas d'amitié qui tienne !... Ah ! si j'avais quelqu'un au moins pour me donner un bon conseil !

SCÈNE II.

BERNARD, THÉRÈSE (*un pot au lait à la main et un pain sous le bras*).

THÉRÈSE, *qui a entendu les derniers mots.*

Eh bien ! me voilà, moi, monsieur Bernard.

BERNARD, *se retournant.*

C'est vous, ma petite Thérèse ?

THÉRÈSE, *gaîment.*

Air : *Papa et maman.*

Oui, chaque matin,
Au marché voisin
Je vais encore
Avant l'aurore :
Lorsque l'on n'a pas
D'servante ici-bas,
Il ne faut pas
R'gretter ses pas.

BERNARD, *montrant la porte de Perrin, et faisant signe de parler bas.*

De votre oncl' ménageons la tête.

THÉRÈSE.

Dans Paris il court
Dès le point du jour :
(Montrant le pain et le lait.)
V'là son déjeuner que j'apprête.
Je me dépêchais ;
Car je me disais :
Ne tardons pas trop,
Et rentrons bientôt...
(Lui souriant.)
Quelqu'un, je crois, m'attend là-haut.

ENSEMBLE.

Oui, chaque matin,
Mon amour soudain
M'éveille encore,
Avant l'aurore ;
Et me dit tout-bas :
Viens, ne tarde pas,
Le bonheur conduira tes pas.

THÉRÈSE, *souriant.*

Vous veniez finir notre armoire, n'est-ce pas?

BERNARD, *gaîment.*

J'allais me mettre à l'ouvrage. (*Otant son bonnet et retroussant ses manches.*) C'est commode, tout de même, d'avoir apporté un établi dans c'te petite cuisine, qui ne servait pas à grand'chose.

THÉRÈSE, *soupirant.*

O mon Dieu! à rien du tout... par de bonnes raisons.

BERNARD.

Ça fait' qu'en passant, je puis donner un coup de rabot à vot' mobilier; et plus tard, ça fera mon cabinet de travail.

THÉRÈSE, *posant le pain et le lait.*

Sur quoi aviez-vous donc besoin d'un conseil, tout-à-l'heure?

BERNARD, *avec embarras.*

Oh! sur rien... Une affaire de menuiserie... une persienne qui vient tout de travers...

THÉRÈSE, *le regardant.*

Vous mentez, monsieur Bernard.

BERNARD.

Moi?...

THÉRÈSE, *le menaçant.*

Vous mentez; ce n'est pas cela.

AIR : *de la Fiancée du Poitou.*

Car vous avez rougi,
Et j'en étais bien aise:
Je m'disais, n'vous déplaise,
Dès qu'il s'ra mon mari.....
Il n'pourra pas, je gage,
Me tromper en ménage.....
Sans qu'je l'sache, avant lui!

BERNARD, *riant.*

Vous croyez?

THÉRÈSE.

Ensuite... depuis deux jours... vous êtes triste... inquiet?

BERNARD, *à part.*

Est-ce qu'elle aurait vu mon jeune homme? (*Haut.*) Moi? du tout...

THÉRÈSE, *vivement.*

Comment, monsieur, vous n'êtes pas triste, malheureux; quand notre mariage est encore retardé... Ah! bien! c'est joli!...

BERNARD.

Si fait... Qu'est-ce que je dis donc?... je suis furieux!... Mais pourquoi notre mariage est-il retardé?

THÉRÈSE.

C'est tout simple : vous savez combien j'aime mon oncle?....

BERNARD.

Et moi donc! je me mettrais au feu pour lui! le citoyen Michel Perrin... un si brave homme!

THÉRÈSE.

Et un si bon cœur! si attaché à ma mère! Quoiqu'il ne fût pas riche! un pauvre petit curé de campagne, c'est tout dire! il nous envoyait sans cesse de l'argent, des cadeaux; et quand il est arrivé ici pour chercher un asile, a-t-il été désolé de ne plus trouver... que moi seule!... (*Elle essuie une larme.*)

BERNARD, *vivement.*

Et moi, qui ne vous abandonnerai jamais... ni votre oncle non plus. Mais comment ont-ils eu le cœur de le renvoyer de sa cure? Si celui-là a jamais conspiré, par exemple!

THÉRÈSE.

Ce ne sont pas les habitans... il en était adoré. Et d'ailleurs, il ne se mêlait de rien que de donner aux pauvres. Mais v'là qu'un beau jour, on entend battre la générale : c'étaient les représentans, qui étaient furieux de ce qu'on n'avait pas trouvé de suspects dans la commune, et qui venaient en chercher eux-mêmes.

BERNARD.

Des suspects?... Ah! oui... les plus braves gens!...

THÉRÈSE.

Mon oncle ne pouvait pas manquer d'en être. Il fut obligé de se sauver, la nuit, sans ressources!.. et pendant trois ans, nous n'avons su ce qu'il était devenu.

BERNARD.

Ah! Dieu merci!... ce temps-là ne reviendra plus!... Mais qu'est-ce que tout ça fait à notre mariage? ... V'là votre oncle auprès d'vous... il ne peut manquer d'avoir une bonne place...

THÉRÈSE, *soupirant.*

Il ne la tient pas encore!...

BERNARD.

Laissez donc! un homme qui est instruit comme... la Bibliothèque nationale!... qui s'rait de l'institute d'Egypte, s'il voulait?

THÉRÈSE.

Oui, mais il est si simple! si timide!... un enfant lui ferait croire ce qu'il voudrait!... Tous les matins, il court pour trouver d'anciens camarades de collége, qui pourraient lui être utiles... Il n'en rencontre pas un.

BERNARD.

Comment fait-il donc son compte?

THÉRÈSE.

D'abord, il ne sort jamais sans se perdre! ensuite, il s'arrête à chaque pas pour lire les affiches sur les murs.

BERNARD, *riant.*

Diable!... il doit rentrer tard.

THÉRÈSE.

Pendant ce temps-là, il faut vivre... la couture ne va pas fort.

BERNARD.

C'est comme la menuiserie.

THÉRÈSE.

Toutes mes économies y ont passé... (*le regardant en dessous*) et même celles d'une autre personne...

BERNARD, *embarrassé.*

Comment?

THÉRÈSE, *de même.*

Oui, plus d'une fois, j'ai trouvé dans mon panier à ouvrage des secours... ses petites épargnes, sans doute?... Vous direz à cette personne que je ne veux plus de cela, entendez-vous, monsieur Bernard?

BERNARD, *vivement.*

Et pourquoi donc, mamzelle? Est-ce que mon argent n'est pas le vôtre? Et puisque nous devons nous marier...

THÉRÈSE.

Justement... c'est alors que vous vous tueriez pour nourrir toute la maison! Je n'entends pas cela... voilà pourquoi j'ajourne le mariage.

BERNARD.

Mais pourtant...

THÉRÈSE.

Du reste, faut pas vous tourmenter.... j'ai encore de quoi aller pendant quelque temps!... (*A part, en regardant une pièce de monnaie.*) Oui, une pièce de trente sous pour notre dîner... c'est la dernière... (*avec un soupir*) et elle me coûte cher!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MICHEL PERRIN, *en dehors.*

MICHEL PERRIN, *dans la rue.*

Thérèse!... Thérèse!

THÉRÈSE, *à Bernard.*

C'est lui!... (*Allant à la fenêtre.*) Où êtes-vous donc, mon oncle?

MICHEL PERRIN.

Dans la rue, ma bonne.

THÉRÈSE.

Eh bien! montez donc!...

MICHEL PERRIN.

Je ne peux pas, je suis en fiacre... jette-moi trente sous.... j'ai oublié de prendre de l'argent.

THÉRÈSE, *à part.*

Je crois bien!... (*Enveloppant sa pièce dans du papier.*) Adieu, notre dîner... (*Jetant le papier par la fenêtre.*) Voilà, mon oncle.

MICHEL PERRIN.

Merci, ma bonne.

THÉRÈSE, *à part.*

Heureusement que le déjeuner est payé. (*A Bernard.*) Ah! ça, monsieur Bernard, soyez gai... que ce pauvre oncle ne se doute jamais qu'il peut m'être à charge, au moins.

BERNARD.

Soyez donc tranquille. Je veux qu'il se donne au diable, tout curé qu'il est... Vous croyez que j'irais lui dire que depuis qu'il est ici!... vous ne savez comment suffire!... Pauvre cher homme, il y aurait de quoi le tuer... Laissez donc... je ne suis pas si maladroit, et... Chût! le voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MICHEL PERRIN, *entrant par le fond.*

MICHEL PERRIN.

Ouf!... cent deux marches tout d'une haleine... ça n'est pas mal, à mon âge... Et ce cocher qui me demandait pour boire!... comme je lui ai dit : « Citoyen cocher, mon cher » ami... la plus belle fille ne peut donner que... » (*Donnant une poignée de main à Bernard.*) Bonjour, mes enfans! bonjour, Bernard.

BERNARD (1).

Salut, citoyen Perrin.

MICHEL PERRIN, *embrassant Thérèse.*

Et toi, ma petite Thérèse!... (*La regardant avec attendrissement*) je ne t'ai pas vue d'aujourd'hui, et si tu savais quel plaisir j'ai à te regarder... (*A Bernard.*) C'est qu'elle ressemble à sa mère, à ma bonne Madeleine...

(1) Thérèse, Perrin, Bernard.

AIR : *de Teniers.*

Oui, plus je vois ma Thérèse chérie,
Plus je crois revoir dans ses traits,
Ceux d'une sœur, ceux d'une amie.....
Oui, c'est elle que j'adorais !
(La regardant avec émotion.)
Dans ses yeux sa bonté respire.....
C'est son regard pour me charmer,
C'est sa bouche pour me sourire.....

THÉRÈSE, *tendrement.*

Et c'est son cœur pour vous aimer.

PERRIN.

Et sa petite moue, quand elle me grondait... parce qu'il faut vous dire qu'étant jeune, je n'avais jamais le sou.

BERNARD, *à part.*

Il me semble qu'à présent c'est absolument la même chose.

PERRIN, *toujours attendri.*

Et c'était Madeleine qui me glissait la pièce blanche, pour retourner au séminaire... Pauvre sœur !... et dire que je suis arrivé trop tard !

THÉRÈSE, *avec tendresse.*

Allons, mon oncle, ne parlons pas de cela.

PERRIN, *se remettant.*

Tu as raison... il ne faut pas s'attendrir, quand on a des affaires !... Mais c'est égal, je ne mourrai content que lorsque je t'aurai vue heureuse, mariée à un honnête garçon de ma connaissance... (*Il regarde Bernard de loin.*)

THÉRÈSE, *à part.*

Cher oncle !

PERRIN, *allant à Bernard qui est à l'autre bout du théâtre et lui montrant Thérèse, qui va auprès de la cheminée.*

Dis donc, Bernard, j'ai trouvé le cadeau que je veux lui faire le jour de vos noces... une demi-douzaine de couverts

d'argent... Ne dis rien !... J'ai déjà vu l'orfèvre !... c'est la première chose que j'achèterai... dès que je serai en fonds.

BERNARD, *à part.*

Qu'est-ce qui ne se mettrait pas en quatre pour un brave homme d'oncle comme ça !...

PERRIN, *haut.*

Ah ! ça ! Bernard, tu venais nous demander à déjeuner ?

BERNARD.

Moi ?... Oh ! non...

PERRIN.

Ne vas-tu pas faire des façons ?... Thérèse, dis-lui donc que c'est ridicule.

THÉRÈSE, *près de la cheminée.*

Certainement, monsieur Bernard ! j'ai compté sur vous.

BERNARD.

Ah ! si vous avez compté.... c'est différent. (*Il passe à droite du théâtre.*)

PERRIN, *se frottant les mains.*

Et tiens-toi bien, mon enfant. Si Bernard est comme moi, ton déjeuner trouvera à qui parler ! Le grand air... la satisfaction...

BERNARD, *vivement.*

Vous avez donc réussi ?

THÉRÈSE, *venant auprès de son oncle* (1).

Comment, mon oncle ?

PERRIN, *d'un air triomphant.*

Ah ! vous ne vous y attendiez pas... toi, surtout, Thérèse. qui me répétais sans cesse que je n'en viendrais jamais à bout...

THÉRÈSE.

Vous avez une place !...

---

(1) Bernard, Perrin, Thérèse.

PERRIN.

Que ne demandes-tu tout de suite si je ne suis pas second consul ?... Ça ne marche pas si vite, mes enfans !... mais les choses sont en bon train.

THÉRÈSE.

Vous avez donc trouvé vos anciens camarades de Juilly ?

PERRIN.

Précisément.

BERNARD, *regardant Thérèse.*

C'est-il heureux !

THÉRÈSE.

Contez-nous donc cela, mon oncle.

PERRIN.

J'ai d'abord été chez Camus... tu sais, le petit Camus... Oh ! non, tu ne sais pas ! un ancien camarade... Il venait d'être nommé directeur de l'enregistrement des Bouches-du-Rhône, et il était parti

THÉRÈSE.

Parti !...

PERRIN.

Ensuite, chez le gros Brigonnet... un tapageur !. Il est colonel à l'armée du Danube.

THÉRÈSE.

Ainsi, vous ne l'avez pas vu non plus ?...

PERRIN.

Ne voulais-tu pas qu'il quittât le Danube pour me recevoir ? Mais le troisième n'était pas parti, lui !

BERNARD.

Ah !

PERRIN.

Un inspecteur-général des vivres !.... j'avais son adresse : faubourg du Roule, n°. 87. Et jugez de mon bonheur !... c'était son jour d'audience !

THÉRÈSE.

Enfin !

PERRIN.

Il n'y avait qu'une chose qui me déplaisait... tout en marchant, je me disais : Un jour d'audience.., c'est indiscret!... Il y aura une foule... et puis, le plaisir de me voir... il va bousculer ses affaires... renvoyer tout le monde!

BERNARD, *souriant*.

Oh! il n'y avait pas de danger!...

PERRIN.

Enfin, j'allais toujours... Quand je crois être arrivé, je lève le nez pour chercher mon n°. 87... faubourg du Roule... et je lis au coin d'un mur : « Place de la Bastille!... »

BERNARD.

Comment?...

PERRIN.

Ah! ah! je dis : ce n'est pas encore là!... J'entre chez un cordonnier pour savoir un peu dans quel pays je me trouvais. (*Riant.*) Juste! à l'autre bout de Paris!... Il paraît qu'au lieu de tourner à gauche, j'avais pris à droite!

THÉRÈSE.

Là!... voyez donc!... s'exténuer ainsi!...

PERRIN.

J'en ai été bien dédommagé!... (*à Thérèse*) imagine que la femme du cordonnier était du pays... une brave Normande.... Nous avons causé de nos amis, de mes bons paroissiens!.. Et si tu avais vu quel ménage uni!... des enfans charmans!... Je leur ai donné une leçon de lecture, tout en me reposant... ça me faisait un plaisir!... ça me rappelait le bon temps... quand j'étais entouré de mes marmots, et qu'après la leçon, je les faisais danser avec mon violon.

BERNARD.

Vous les faisiez danser... un curé?

PERRIN.

Eh bien! le grand mal!.. (*L'imitant.*) Vous les faisiez dan-

ser? Un curé! Qu'est-ce qu'il y a donc là de si terrible?... Ah! dam! je n'étais pas toujours à gronder, à sermoner!... et j'avais mon système, qui en valait bien un autre.

Air : *de Paris et le village.*

D'un malade, dès le matin,
Quand je soulageais la souffrance!
Quand je pouvais soulager un voisin,
Tendre la main à l'indigence!....
Dans un ménage quand la paix
Par mes soins était ramenée.....
En bon curé, moi je croyais
Avoir bien rempli ma journée!

THÉRÈSE.

Enfin, vous êtes retourné chez votre inspecteur des vivres...

PERRIN.

Ah! bien oui!... l'heure de l'audience était passée... je n'en pouvais plus!... Mais je me suis dit : Voilà les choses en bon train, je puis me donner le plaisir de revenir en voiture.

THÉRÈSE.

Vous avez bien fait. (*Souriant.*) Mais gageons, mon oncle, que vous avez été enchanté de vous être trompé?

PERRIN.

Comment?... cette petite voudrait me faire croire que j'ai peur de mes anciens amis...

THÉRÈSE, *le menaçant du doigt, en riant.*

Hum!...

PERRIN.

Du tout... (*Bas, à Bernard.*) C'est que c'est la vérité! (*Haut.*) J'irai demain.

THÉRÈSE.

Ce ne sera plus jour d'audience; vous ne le trouverez pas.

PERRIN.

Alors ce ne sera plus ma faute; j'aurai fait humainement tout ce que je pouvais : je lui écrirai...

THÉRÈSE.

Aujourd'hui ?

PERRIN.

Vraiment ma bonne Thérèse, tu es sans pitié ! Tu vois ce pauvre Bernard qui tombe d'inanition...

BERNARD.

Oh ! ce n'est pas pour moi, citoyen Perrin.

PERRIN.

C'est pour toi comme... pour les autres. (*A Thérèse.*) Et ta crême qui s'en va !...

THÉRÈSE, *courant à la cheminée.*

Voilà, voilà, mon oncle !...

BERNARD, *à part.*

Je vois que le mariage n'est guère plus avancé. (*Il va prendre une petite table qui est auprès de la croisée, et la place au milieu du théâtre.*)

PERRIN, *s'asseyant à un bout de la table.*

A propos, Bernard, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a parlé de toi...

BERNARD, *troublé.*

Un jeune homme en cadenettes ?

PERRIN.

Qu'est-ce qui te parle d'un jeune homme en cadenettes ?... Du tout, c'est ton maître menuisier, qui t'a remis, à ce qu'il m'a dit, un journal pour moi.

BERNARD, *le tirant de sa poche.*

Ah ! c'est juste... le journal des frères Chaigneau, que vous aviez demandé.

PERRIN, *assis.*

Je lirai cela après déjeuner. Mets-le là, sur la table. (*Désignant celle où sont ses papiers*). (*A lui-même.*) Cette armée de réserve qui file sur Genève occupe tout Paris... on ne peut pas deviner sa destination.

BERNARD.

C'est vrai... on fait des enrôlemens, des revues ! encore une pour demain, au Carrousel ; cinq régimens !...

PERRIN.

Ça doit être un beau coup-d'œil ! Ah ! ah ! cela donne à penser aux mécontens... (*Pendant ce temps Thérèse met sur la table une serviette, des tasses et des cuillers.*)

BERNARD, *secouant la tête.*

Hum ! il y en a encore, des mécontens !! Eh ! tenez, j'ai un ami.... (*à part*) au fait, si je le consultais sans avoir l'air...

PERRIN, *mangeant une croûte.*

Eh bien ! tu as un ami ?...

BERNARD, *s'asseyant à l'autre bout de la table.*

Qui est fièrement embarrassé... un camarade d'Arcole !

PERRIN, *à Thérèse* (1).

Tu n'as pas oublié la cassonnade, ma bonne ? (*à Bernard*) Va toujours, je t'écoute.

BERNARD.

Avant d'aller en Italie, il avait brûlé quelques cartouches... là-bas, vous savez bien... cette autre guerre... si triste !... (*poussant un soupir*) vu que l'ennemi parlait français comme nous, et qu'il se battait à faire plaisir à voir !

PERRIN, *soupirant aussi.*

(Il coupe des tartines.)

Ah ! oui.

BERNARD.

Mon camarade, qui était dans les bleus, rencontre un jour les autres... Aux premiers coups il tombe !... il allait être haché ; quand l'officier ennemi, un jeune homme, l'aperçoit !

---

(1) Bernard, Perrin.

AIR : *Époux imprudent.*

Près de lui soudain il s'élance,
Il le relève, il le défend.....
A son courage il dut son existence.

PERRIN, *attendri.*

Digne jeune homme !

BERNARD, *vivement.*

Ah ! pour lui sûrement
Chacun de nous en aurait fait autant !
De pareils traits ne doiv'nt pas vous surprendre...
Entre ennemis nobles et généreux,
Lorsque l'on parl' la mêm' langue tous deux,
Il est si facil' de s'entendre.

PERRIN, *enchanté.*

C'est très bien !... Mais je ne vois là rien d'embarrassant.

BERNARD.

Attendez donc; c'est que mon ami a rencontré son petit officier... ici, à Paris !

PERRIN.

Eh bien !

BERNARD, *s'échauffant.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y vient faire?

PERRIN, *froidement.*

Eh bien ! est-ce que cela le regarde...

BERNARD, *s'animant.*

Songez donc qu'il était déguisé, et que le parti pour lequel il s'est battu ferait croire naturellement...

PERRIN, *souriant.*

Tu crois qu'il viendrait faire un 18 brumaire aussi, lui?... Ps't ! il ne s'est pas levé assez matin pour ça ! D'ailleurs, qu'est-ce que veut ton camarade? sur des soupçons... le dénoncer? faire le métier le plus vil, le plus lâche : celui d'espion !

BERNARD, *repoussant cette idée.*

Ah!

PERRIN, *sérieusement.*

Qu'il y prenne garde, Bernard! l'honneur d'un soldat doit être pur et sans tache! Le secret d'un ami est, pour tout honnête homme, comme le secret du confessionnal : il doit mourir dans le sein de celui qui l'a reçu. (*Changeant de ton.*) Qui te dit, d'ailleurs, que ce jeune homme n'est pas à Paris pour toute autre chose?.. pour faire sa soumission, pour prendre du service? il est peut-être de l'armée de réserve!

BERNARD, *avec joie.*

Vous croyez?

PERRIN.

Laissons faire le premier Consul, mes enfans; il n'est pas maladroit, voyez-vous; et dès que le gouvernement pense que...

THÉRÈSE, *posant la casserole sur la table.*

Allons, laissez là le gouvernement, et déjeunez.

PERRIN, *gaîment.*

Thérèse a raison! laissons le gouvernement tranquille, et déjeunons!.. (*A Thérèse.*) Mets-toi là, ma petite... entre nous deux. (*Thérèse s'assied à table entre Bernard et Perrin.*) Une odeur excellente, ce café!... Chère enfant, c'est que maintenant c'est toute ma joie!... (*Regardant Thérèse.*) Je la vois encore, quand elle est venue m'ouvrir la porte!.. sa petite mine... une toilette modeste... avec sa petite croix au cou... (*La regardant avec surprise.*) Eh bien! Thérèse, où est-elle donc, ta croix?

THÉRÈSE, *embarrassée.*

Ma croix!...

PERRIN.

C'est celle de ta mère... elle ne doit jamais te quitter... Elle n'est pas perdue, j'espère?

THÉRÈSE, *embarrassée.*

Non... non, mon oncle... je l'ai donnée... hier matin à raccommoder.

BERNARD, *naïvement.*

Bah! vous l'aviez encore hier soir... (*Thérèse lui marche sur le pied.*) Oh!...

PERRIN.

Qu'est-ce que c'est?

BERNARD.

Rien... rien... citoyen Perrin... j'ai rencontré le pied de la table...

PERRIN.

Mais, enfin cette croix?...

BERNARD, *sans voir les signes de Thérèse.*

Mon Dieu! il ne faut pas vous inquiéter, allez... c'est qu'elle n'ose pas vous dire... ça arrive tous les jours, dans nos états!.. Un moment de gêne, un surcroît de dépenses... qu'on n'attendait pas...

PERRIN, *frappé.*

Ah!.. j'entends!...

(Il se lève lentement et jette sa serviette sur sa chaise.)

THÉRÈSE.

Eh bien! mon oncle... qu'avez-vous donc?

PERRIN, *ému.*

Rien!... rien... je n'ai plus faim.

THÉRÈSE, *se levant.*

Comment... vous qui tout-à-l'heure...

PERRIN, *de même.*

Oui, je croyais... on s'imagine, comme ça... que le grand air... l'exercice... et puis, pas du tout... c'était une fausse faim.

THÉRÈSE, *allant à lui.*

Ah! mon oncle, je vais croire que mon café...

PERRIN, *plus ému.*

Ton café, chère enfant!...il est comme toi... ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait au monde! (*L'embrassant sur le*

front et d'une voix émue.) Et moi qui ne m'apercevais pas!... Pauvre petite!... un ange!... qui se sacrifie... (*Essuyant une larme.*) Ah! ça ne peut pas durer comme ça...

(Il rentre dans sa chambre qui est à gauche.)

SCÈNE V.

BERNARD, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *après un silence.*

Là!... vous avez fait de belle besogne!

BERNARD, *interdit.*

Est-ce que je pouvais deviner?... Est-il susceptible!

(Il se lève, et replace la table auprès de la fenêtre.)

THÉRÈSE.

Il y avait une heure que je vous marchais sur le pied... Mais vous ne comprenez rien. Il sait maintenant que ma croix est en gage, et il est capable de se laisser mourir de faim...

BERNARD.

Allons, mamzelle, ne pleurez pas; il faut absolument la ravoir, cette croix.

THÉRÈSE.

Et comment?

BERNARD, *tâtant ses poches.*

Je m'adresserais bien au bourgeois; mais je suis déjà en avance d'une quinzaine.

THÉRÈSE.

Attendez!.. j'ai un mémoire chez une belle dame... qui me renvoie toujours; ces gens riches, ça ne paie jamais! Mais aujourd'hui, je la prierai tant...

BERNARD.

Je vas vous accompagner...

THÉRÈSE.

Non ; restez près de mon oncle...

BERNARD, *voulant prendre son bras.*

Pourquoi donc?... nous reviendrons plus vite...

(La porte du fond s'ouvre, Jules paraît.)

THÉRÈSE.

Ah!... un étranger...

BERNARD, *à part.*

C'est mon diable de jeune homme! Je ne pouvais pas l'échapper.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JULES, *habillé à la mode du temps.*

JULES (1).

Eh! le voilà, ce cher Bernard! Parbleu! j'arrive à temps... tu ne m'attendais pas!

BERNARD, *embarrassé.*

Non, vraiment... Je suis enchanté...

JULES.

J'ai passé chez ton maître menuisier, qui m'a dit que tu ne bougeais plus d'ici. (*Regardant Thérèse.*) Je n'en suis pas étonné.

THÉRÈSE, *à Bernard, bas.*

C'est un de vos amis?

BERNARD, *idem.*

Oui... Une connaissance de l'armée. (*Haut.*) J'allais sortir...

JULES.

J'en suis fâché; car il faut que je te parle.

---

(1) Thérèse, Bernard, Jules.

THÉRÈSE.

Mon Dieu, que je ne vous gêne pas, messieurs... causez tout à votre aise... je me sauve.

BERNARD.

Comment! Mais permettez...

AIR : *Walse du duc de Reichstadt.*

Il faut accompagner sa femme.

THÉRÈSE.

Restez donc tous les deux,
Dès que l'amitié vous réclame,
Restez donc, je le veux.
(A mi-voix.)
D'avance faites vos études,
Puisqu'on doit nous unir...
Prenez les bonnes habitudes
(En riant.)
Et tâchez d'obéir.

ENSEMBLE.

BERNARD et JULES.

Puisque l'amitié me/vous réclame,
Demeurons tous les deux :
Il faut obéir à sa femme :
Je me rends / Rendez-vous à ses vœux.

THÉRÈSE.

Puisque l'amitié vous réclame,
Restez donc tous les deux :
Il faut obéir à sa femme ;
Restez-donc, je le veux.

(Elle sourit à Bernard, fait une petite révérence à Jules, et sort par le fond.)

SCÈNE VII.

BERNARD, JULES.

JULES, *regardant sortir Thérèse.*

Très jolie, ma foi! je t'en fais mon compliment (*Voyant son air contraint.*) Ah! ça, mais dis-moi donc, Bernard, tu me fais une singulière figure : est-ce que tu as déjà oublié...

BERNARD, *vivement.*

Que je vous dois la vie? Non, vraiment; et plût au ciel que je pusse vous rendre le même service, au prix de tout mon sang! Vous verriez que Bernard n'est point un ingrat. Mais c'est justement parce que je vous suis dévoué, parce que je sais que vous êtes un brave et digne jeune homme, que votre présence ici me fait trembler. J'ignore quel est votre nom, votre rang; mais le drapeau sous lequel je vous ai connu, le parti que vous défendiez : tout me dit que vous courez des dangers à Paris.

JULES, *froidement.*

Aucun.

BERNARD, *étonné.*

Comment! Vous avez donc renoncé?...

JULES, *de même.*

Absolument.

BERNARD, *avec joie.*

Est-il possible?

JULES.

Nous suivions une fausse route. La guerre civile! des déchiremens intérieurs! lorsque nous voulons tous la gloire et le bonheur de notre belle France! Fi donc! c'était une folie!... j'ai changé de projet.

BERNARD, *lui serrant la main.*

Ah! vous n'imaginez pas le bien que vous me faites. Main-

tenant, disposez de moi, de ces jours qui vous appartiennent : je serai fier de les exposer pour vous.

JULES, *lui tendant la main.*

Touche là : j'y comptais.

BERNARD.

Auriez-vous quelque insulte à venger ?

JULES.

Non !... (*se reprenant*) mais, avant tout, pourquoi as-tu donc quitté le service si jeune ?

BERNARD, *montrant sa main.*

Rapport à une blessure...

JULES.

Qui ne t'empêchait pas de manier un fusil.

BERNARD, *souriant.*

Non ; mais un peu d'humeur... un passe-droit...

JULES, *à part.*

Nous y voilà. (*Haut.*) Et si l'on t'offrait l'occasion de regagner le grade que tu mérites ?

BERNARD

Comment ?

JULES, *baissant la voix.*

Chut !... Une expédition secrète se prépare.

BERNARD, *à part.*

L'oncle avait raison... l'armée de réserve. (*Haut.*) Une expédition pour le bien de la France ?

JULES.

Pour le bien de la France.

BERNARD, *se grattant l'oreille.*

Diable !... Un grade ?

JULES.

Et cinquante louis d'avance.

BERNARD, *étourdi.*

Cinquante louis! Dieu! une fortune! Ce pauvre oncle! Thérèse! je pourrais les secourir, me marier à mon retour! (*Haut.*) C'est dit, je suis prêt.

JULES, *lui donnant un papier.*

Mets ton nom là-dessus.

BERNARD, *gaîment, et allant à la table pour signer.*

De tout mon cœur! et vous verrez un luron qui ne boudera pas. (*Regardant le papier.*) Tiens! quels drôles de noms! Il n'y a donc pas d'anciens camarades? (*Lisant.*) « Lecogneux, Landri, Jean Durand... »

JULES.

C'est moi.

BERNARD, *le regardant.*

Vous? Laissez donc! vous ne vous appelez pas Jean Durand! vos soldats vous donnaient un titre...

JULES, *avec impatience.*

Qu'importe?

BERNARD, *jetant le papier sur la table et allant à lui.*

Ah! un moment! des noms supposés!

AIR : *Les Russes m'ont rendu visite.*

On n'y met point tant de mystère
Lorsque l'on va droit son chemin.
Cette entreprise à l'honneur est contraire;
Oui, maintenant j'en suis certain,
Je veux savoir quel est votre dessein,...
Parlez, Monsieur, tout ici vous accuse!.....
A vos projets comment peut-on
Prêter son bras... quand on refuse
De leur prêter le secours de son nom?

JULES.

Quelle idée!

BERNARD.

Non, monsieur; et j'exige avant tout que vous me disiez...

JULES.

Eh bien! puisqu'il le faut absolument... Silence! voici quelqu'un.

(Il lui serre la main.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MICHEL PERRIN *sortant de sa chambre ; il a l'air rêveur.*

PERRIN, *à lui-même.*

Oh! ça ne peut pas durer comme ça! (*Il aperçoit les deux jeunes gens.*) Hein! qu'est-ce que c'est?

BERNARD (1).

Ne faites pas attention, cher oncle! un de mes amis... le citoyen...

JULES, *l'interrompant.*

Jean Durand.

PERRIN, *préoccupé.*

Le citoyen Jean Durand?... il vient nous demander à dîner? (*A part, se reprenant.*) Oh! qu'est-ce que je dis donc?

BERNARD.

Du tout, c'est pour une affaire...

JULES.

Une commande très pressée...

PERRIN, *passant à droite et s'asseyant près de la table.*

Bien... bien!... causez, mes enfans; que je ne vous gêne pas.

BERNARD, *bas à Jules.*

Impossible devant lui. (*Montrant la porte de la cuisine.*) Mais j'ai là mon atelier.

---

(1) Jules, Bernard, Perrin.

JULES, *bas.*

A la bonne heure... car je ne te quitte pas que tu ne sois des nôtres.

BERNARD, *l'entraînant.*

Et moi, que je ne sache tout... Venez! venez!

(Ils disparaissent.)

SCÈNE IX.

MICHEL PERRIN, *assis, à lui-même.*

Oh! bien décidément, ça ne peut pas durer comme çà... Pauvre petite!.. Et moi qui ne m'aperçois de rien... je me promène, je dors, je mange!... (*avec un soupir*) je mange deux fois plus qu'à l'ordinaire!... c'est vrai, ça a l'air d'un fait exprès... L'inquiétude, l'agitation, me donnent des appétits désolans!... Et voilà vingt-deux jours... oui, ma foi, je suis arrivé le premier décadi... vingt-deux jours que je vis à leurs dépens... qu'ils se privent de tout, qu'ils vendent même!... (*Il se lève et marche avec agitation.*) Ah! Michel! Michel! toi qui devrais être leur appui, leur providence... (*D'un ton résolu.*) Allons, il faut prendre un parti... il faut travailler, n'importe à quoi... Après tout, j'ai des bras comme un autre, et je ne vois pas pourquoi un ancien curé...

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Par malheur, je ne sais rien faire;
(Montrant la cuisine.)
Souvent j'ai voulu m'essayer
Avec Bernard..... j'en désespère!
Je suis très mauvais menuisier!....
J'ai beau me retrousser la manche,
Et me démener comme un fou......
(Faisant le signe de scier.)
Je prends mon genou pour la planche,
(Faisant le signe de clouer.)
Et je prends mon doigt pour le clou.

Et alors ce sont des histoires de compresses et de cataplasmes à n'en plus finir! Mais il y a d'autres occupations... des écritures.... (*Il aperçoit le* Journal *sur la table.*) Ah! ce journal! voyons un peu dans les annonces... (*il s'assied et prend le journal*) car les amis... je n'y compte plus... D'ailleurs, il n'y a pas un moment à perdre. (*Parcourant le journal.*) Hum! « On desire trouver un homme instruit et probe...» Voilà mon affaire! « qui soit en état de verser vingt mille » francs dans un fonds de commerce... » Votre serviteur... Allez donc demander vingt mille francs à un homme qui n'a jamais pu mettre deux sous de côté. (*Lisant toujours.*) « Ar-» mée de réserve... » Voilà mon malheur, c'est que je n'ai jamais eu d'armée de réserve!... (*Regardant toujours le journal.*) « Le ministre de la police générale rappelle l'arrêté des » consuls du 7 ventôse... » Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là!.. Signé Fouché. (*Avec joie.*) Fouché!... est-ce que ce serait Joseph Fouché... mon meilleur ami, mon camarade des Oratoriens? Par exemple, celui-là n'aurait rien à me refuser... (*S'arrêtant.*) Oh! non! quelle apparence! lui, ministre!... Et pourquoi pas? on a vu tant de choses... Il avait de l'esprit... bon enfant, mais adroit et rusé comme un chat... Il aurait bien pu se faufiler... (*Se levant.*) Si j'y allais? Non : s'il me recevait mal, je serais forcé de ne plus l'aimer... j'aime mieux lui écrire; s'il ne me répond pas, je dirai : ce n'était pas lui, et il n'en sera ni plus ni moins... (*courant à la table*) c'est cela! J'ai justement là une feuille de papier... je n'en ai qu'une, par exemple, mais je ne peux pas l'employer pour une meilleure occasion!... (*S'asseyant et prenant la plume.*) Mon pauvre Joseph!... la main me tremble rien que d'y penser... (*Ecrivant.*) Citoyen ministre... (*A lui-même.*) Il ne peut pas m'avoir oublié, nous étions *faisans* à Juilly, et plus tard, répétiteurs de philosophie à Nantes.... Mais maintenant qu'il est ministre, il ne se souviendra peut-être plus d'avoir été philosophe... (*Ecrivant.*) Citoyen ministre! (*On frappe au fond.*) Entrez!

SCÈNE X.

MICHEL PERRIN, *à la table*, FOUCHÉ, *en redingote bleue, très simple, du matin.*

FOUCHÉ, *au fond.*

Je crois que je me suis trompé de porte.

PERRIN, *écrivant.*

« J'ai l'honneur de te demander... » je n'ai jamais beaucoup aimé le tutoiement républicain ; mais entre camarades... (*écrivant*) « de te demander une audience particulière. »

FOUCHÉ, *à part.*

Le plus sûr est de m'informer. (*A Perrin.*) Le citoyen Michel Perrin?

PERRIN, *levant le nez.*

C'est ici... (*voulant le faire asseoir*) donnez-vous donc la peine...

FOUCHÉ, *le regardant à part.*

Eh! mais! c'est lui! oui, vraiment! Bon Michel!... il n'est pas changé.

PERRIN, *la plume en l'air.*

Puis-je savoir ce qui me procure?...

FOUCHÉ.

Je viens de la part... d'un de vos amis...

PERRIN, *cherchant.*

Un de mes amis?

FOUCHÉ, *à part.*

Il ne me reconnaît pas!

PERRIN, *à part.*

Ah! peut-être mon directeur des vivres qui envoie...

(*Haut.*) Mille pardons, citoyen, je suis à vous... c'est que j'écris à mon ami Joseph...

FOUCHÉ.

Joseph Fouché? le ministre?

PERRIN, *vivement*.

Décidément, il est donc ministre!... Ah! vous le connaissez aussi?

FOUCHÉ.

Fouché!.. Beaucoup.

PERRIN.

Ah! vous le connaissez!.. et dites-moi, est-il toujours bon enfant? Croyez-vous qu'il me recevra bien?

FOUCHÉ, *souriant*.

Lui!... il est capable de venir vous voir le premier.

PERRIN.

Ah! bah!.. comment saurait-il jamais que je suis ici?.. Pauvre homme!.. il ne peut pas...?

FOUCHÉ.

Pourquoi donc? dans sa position, on doit lui rendre compte de toutes les personnes qui arrivent à Paris; il aurait pu voir votre nom... et le nom d'un ami d'enfance est si doux à retrouver!.. On le croit dur, insensible, parce qu'il estime ce qu'ils valent tous ceux qui l'environnent! Mais, un ami, un véritable ami! ce serait une bonne fortune inespérée... et s'il sait que vous êtes à Paris, depuis un mois, sans être venu le voir! comment donc, se dira-t-il, parce que je suis ministre, je crois que Michel fait le fier.

PERRIN.

Le fier!... moi!.. ah!... un si bon *faisant!* (*souriant*). Mais ce nom de Michel... il vous a donc parlé de moi?..

FOUCHÉ.

Sans doute.

PERRIN, *ému.*

Est-il possible!... il n'a pas oublié ce temps où tout était commun?..

FOUCHÉ *vivement.*

Les livres, les pensums du père VIEL...

PERRIN.

Les confitures que son père lui envoyait...

FOUCHÉ, *s'animant.*

Toujours partage égal!...

PERRIN, *de même.*

Oh! non,.. il avait déjà de l'ambition... il lui fallait toujours les tartines les plus longues... mais c'était juste... il me donnait un coup de main dans mes thêmes.

FOUCHÉ, *vivement.*

Que vous lui rendiez dans ses querelles...

PERRIN, *souriant.*

En coups de poings! c'est vrai! j'étais petit... mais tout nerfs!.. Je me rappelle, entre autres, un superbe combat... le combat des Horaces... trois contre trois.

FOUCHÉ, *retrouvant ses souvenirs.*

Oui, oui... Joseph venait d'être renversé...

PERRIN.

D'un coup de *Gradus ad parnassum!*

FOUCHÉ.

Vous vous élancez comme un lion...

PERRIN, *fermant les poings.*

Comme un tigre!.. et je reçois la plus belle tape!...

FOUCHÉ, *le regardant avec intérêt et montrant le sourcil.*

Là!.. là!..

PERRIN, *s'animant.*

Mais j'étends mon gaillard!.... pas du tout,... je ne voyais pas un grand...

FOUCHÉ *vivement.*

Mathieu...

PERRIN.

Qui accourait derrière moi...

FOUCHÉ, *s'oubliant.*

C'est alors que je te crie : « Prends garde à toi, Michel ! »

PERRIN, *interdit et le regardant.*

Comment ! tu m'as crié : Vous m'avez... tu... toi ?

FOUCHÉ, *lui ouvrant ses bras.*

Eh !... allons donc !... voilà une heure que tu aurais dû me sauter au cou !...

PERRIN, *dans ses bras.*

Joseph !... mon bon Joseph !... (*d'une voix émue*) il serait possible !... Oh ! oui, c'est toi... c'est bien toi !... car tu as les larmes aux yeux !

FOUCHÉ, *attendri.*

Michel !...

PERRIN, *s'essuyant les yeux.*

Ah ! que ça fait de bien !... Je ne t'aurais pas reconnu !... comme tu es changé, mon pauvre Joseph... mais c'est égal !...

AIR : *de Colalto.*

Oui, je retrouve tous ces traits
Que j'ai chéris dès mon enfance !....
Et, j'en suis sûr, même au fond d'un palais,
Ton cœur n'a point changé dans cette longue absence.
(Le regardant.)
Non, je le vois.... et cet air attendri
Doit m'enlever toute crainte sinistre !....

FOUCHÉ, *parlant.*

Comment?...

PERRIN, *achevant l'air.*

On craint toujours dans les yeux d'un ministre
De ne plus voir le regard d'un ami !.....

FOUCHÉ.

Quelle folie!... tu avais peur de moi?...

PERRIN.

Ecoute donc!..... dans ta position, entouré des heureux que tu fais... des gens les plus distingués.

FOUCHÉ, *souriant.*

Hum! mon ami... c'est bien mêlé!

PERRIN.

Un beau ministère!... car je ne suis pas au courant de tout cela... mais tu as un beau ministère!...

FOUCHÉ.

Le plus important, du moins!...

PERRIN.

Et tu t'en acquittes bien.

FOUCHÉ, *souriant.*

Pas trop mal...

PERRIN.

Tu fais le modeste... je suis sûr que tu y es adoré?...

FOUCHÉ, *secouant la tête.*

Oh! l'adoration!... ce n'est pas précisément là ce qu'un ministre inspire!... On est injuste dans le monde! on veut de l'ordre, du calme, et l'on ne tient pas compte des difficultés.... (*Regardant sa montre.*) Mais, pardon, voici l'heure du conseil... il faut que je te quitte. Ah! ça, Michel, tu viendras me voir?... le matin... nous causerons...

PERRIN, *étourdi.*

Comment! comment! tu vas déjà me quitter?

FOUCHÉ.

Mes collègues m'attendent.

(Il fait quelques pas vers la porte.)

PERRIN, *le retenant.*

Eh bien! qu'ils t'attendent; ils te voient tous les jours, tan-

dis que moi, je ne t'ai pas encore dit un mot. Tu vois : je t'écrivais. Assieds-toi, je t'en prie (*il le fait asseoir auprès de la table*), sans cela je ne serais pas à mon aise (1). (*A part.*) Dire que je tiens là le ministre !... sous ma main ! (*Haut.*) Vois-tu, il s'agit d'une affaire qui ne souffre aucun retard. Tu n'as pas oublié que je fus nommé à une petite cure de Normandie...

FOUCHÉ.

Où tu as fait beaucoup de bien. Les pauvres secourus, l'école rétablie...

PERRIN, *émerveillé.*

Tu sais tout cela ?

FOUCHÉ, *souriant.*

Si je n'étais pas pressé, je ne saurais rien, et je te laisserais le plaisir de me tout conter. (*Regardant sa montre.*) Mais je n'ai que dix minutes à te donner.

PERRIN.

Il ne m'en faut pas cinq ! Ce n'est pas moi qui voudrais abuser... Un temps si précieux !

FOUCHÉ.

La cure fut supprimée...

PERRIN.

Oui... la terreur!.. Quel temps ! Ah ! si tu avais été là, dans le gouvernement ! ce n'est pas toi qui aurais souffert...

FOUCHÉ, *l'interrompant.*

Mon ami, je t'ai dit que j'étais pressé.

PERRIN, *tremblant*

C'est juste... Je voulais te dire... qu'est-ce que je voulais donc te dire ?

FOUCHÉ.

Voilà déjà deux minutes de passées !

---

(1) Fouché *assis*, Perrin.

PERRIN, *se troublant davantage et perdant la tête.*

Ah! mon Dieu ! je n'en ai plus que huit... Suis-je malheureux!.. j'ai une foule de choses... et n'avoir que huit minutes, tandis qu'il y a des gens.,.

FOUCHÉ.

Mais parle donc, au lieu de te désoler.

PERRIN, *tout-à-fait troublé.*

Non, je n'aurais jamais le temps... (*il s'assied devant Fouché, et se croise les bras*) et décidément j'aime mieux ne te rien dire.

FOUCHÉ, *se levant et allant à lui.*

Ah! ça, es-tu fou? Voyons... tu es venu te réfugier à Paris?

PERRIN.

Ah!... Voilà que tu me remets sur la voie... (*Balbutiant.*) Oui... près de ma sœur... que je n'ai plus trouvée... mais sa fille... une orpheline, un ange, mon ami!.. Elle allait se marier à un brave garçon... menuisier de son état... excellent ouvrier... si tu avais même besoin de quelques objets... tu ne pourrais pas mieux t'adresser... (*geste d'impatience de Fouché*) tu as raison... ce n'est pas de cela qu'il est question!.. c'est-à-dire, ça s'y rattache dans un sens... parce que ces pauvres enfans... devaient se marier... et leurs économies... qu'ils ont mangées... c'est-à-dire que nous avons mangées...

FOUCHÉ, *avec impatience.*

Enfin, enfin!...

PERRIN, *vivement et avec volubilité.*

Enfin, enfin... c'est pour te dire qu'ils n'ont plus rien, ni moi non plus; et que si tu ne trouves pas le moyen de me donner une petite place dans tes bureaux, je ne sais plus à quel saint me vouer.

FOUCHÉ, *riant.*

Eh bien! tu ne pouvais pas commencer par là?

PERRIN.

Si tu crois que c'est facile... (*s'essuyant le front*) j'en sue à grosses gouttes.

FOUCHÉ.

Te placer... dans mes bureaux ?

PERRIN.

Ou ailleurs. La moindre des choses... Je ferai tout ce que l'on voudra.

FOUCHÉ, *voulant sortir.*

J'y penserai.

PERRIN, *l'arrêtant.*

Non, Joseph, ce n'est pas ça ; il ne faut pas dire : j'y penserai ! il faut dire : Michel, j'ai trouvé ton affaire.

FOUCHÉ.

Eh bien ! va voir Désaunais.

PERRIN.

Désaunais ?

FOUCHÉ, *prêt à partir.*

Un de mes chefs de division.

PERRIN.

C'est que je suis brouillé avec les noms, et si tu ne m'écris pas celui-là...

FOUCHÉ, *écoutant du côté de la cuisine.*

Chut !... nous ne sommes pas seuls!..

PERRIN, *étonné.*

Comment ?

FOUCHÉ.

On a parlé près de nous !

PERRIN.

A-t-il l'oreille fine !... Je n'ai rien entendu...

FOUCHÉ.

Oui, mais moi !... l'habitude... (*Voyant entrer Bernard et Jules.*). Qu'est-ce que je te disais?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BERNARD, JULES, *sortant ensemble du cabinet à droite* (1).

BERNARD, *vivement et à voix basse.*

Jamais! jamais!... la vie d'un homme!... de mon ancien général!...

JULES, *le retenant en voyant les autres personnages.*

Tais toi!...

PERRIN, *à Fouché.*

C'est juste, j'avais oublié!.. Bernard, le futur de ma nièce, et un jeune homme qui venait pour une commande... (*cherchant le nom*) le citoyen... le citoyen...

JULES, *avec aplomb, et se présentant devant Fouché.*

Jean Durand... entrepreneur du théâtre des Jeunes-Artistes.

FOUCHÉ, *à lui-même.*

Jean Durand...

(Il l'observe attentivement.)

JULES.

Si je puis vous être agréable, citoyen, je me ferai un vrai plaisir... (*Voyant Fouché qui s'approche de lui en l'observant.*) Qu'est-ce qu'il a donc, celui-là?

FOUCHÉ, *lui faisant signe d'avancer.*

Vous vous appelez Jean Durand?

JULES.

Oui, citoyen.

---

(1) Bernard, Jules, Fouché, Perrin.

FOUCHÉ, *à mi-voix.*

Ça n'est pas vrai.

JULES, *élevant la voix.*

Comment, citoyen!...

FOUCHÉ.

Plus bas, monsieur. Vous vous appelez Jules de Crussac...

BERNARD, *à part.*

Ciel!...

FOUCHÉ, *continuant.*

Vous n'êtes pas entrepreneur de théâtre... mais un écervelé, un fou, un esprit turbulent!.. Depuis quand êtes-vous à Paris?

JULES, *avec impatience.*

Depuis six mois...

FOUCHÉ.

Depuis six jours!... Vous avez quitté Lyon, où vous étiez en surveillance; vous êtes descendu dans un petit hôtel borgne de la rue de la Loi, vous ne sortez que déguisé...

JULES, *avec hauteur.*

Monsieur...

FOUCHÉ, *de même.*

J'ai le droit de vous parler ainsi. Fouché, ministre de la police.

JULES.

Fouché!... (*Regardant Bernard, qui est près de lui, d'un air de reproche.*) Ah!...

BERNARD, *bas à Jules.*

Je vous jure que j'ignorais...

JULES, *à part et d'un air de résignation.*

Et par conséquent, entouré... La maison doit être cernée... impossible de se défendre ou de fuir!

PERRIN, *qui est au fond, près de la cheminée.*

(*A part.*) Qu'est-ce qu'il peut donc avoir de commun avec un directeur de spectacle ?

FOUCHÉ, *à Jules.*

Vous voyez que j'étais bien instruit... et qu'il ne tiendrait qu'à moi...

JULES, *fièrement.*

Eh bien ! prenez ma tête! ...

FOUCHÉ, *froidement, et haussant les épaules.*

Que voulez-vous que j'en fasse? Si elle était bonne... on pourrait l'employer... mais un fou, un brouillon... ce serait vous faire trop d'honneur... Vous êtes libre, monsieur; mais demain soir, ne soyez plus à Paris... ou c'est moi qui me charge de vous fournir un logement.

(Il lui tourne le dos.)

BERNARD, *à part.*

Je respire. (*Bas à Jules.*) Ainsi, vous voilà obligé de renoncer...

JULES, *bas.*

Au contraire... cela avance l'exécution... à ce soir, au Cadran bleu... tu sais que nous nous réunissons, et...

BERNARD, *avec force.*

Jamais, jamais... ne comptez pas sur moi.

JULES.

Chut !

AIR : *Confiant et sincère* (du Lorgnon).

ENSEMBLE.

JULES.

Ce délai, je l'espère,
Servira mon dessein.....
Vigilance et mystère,
Attendons à demain.

BERNARD et PERRIN.

Quel est donc ce mystère ?
Qu'attend-il pour demain ?
Vigilance et mystère...
Quel est donc son dessein ?

FOUCHÉ.

Quel est donc ce mystère ?
Qu'attend-il pour demain ?
Vigilance et mystère,
Surveillons son dessein.

(Jules sort, en regardant Fouché fièrement.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *excepté* JULES.

BERNARD, *à part.*

O ciel !.. comment le détourner...

FOUCHÉ, *remarquant son trouble.*

Qu'avez-vous donc, jeune homme?

PERRIN.

Ce n'est pas étonnant... quand on voit un ministre pour la première fois... mais où est donc Thérèse, que je te la présente. (*Il va à la chambre à droite.*)

FOUCHÉ, *à Bernard.*

Est-ce que vous êtes lié avec cet étourdi?

BERNARD, *ému.*

Oh ! mon Dieu... j'ignorais son véritable nom...

---

(1) Bernard, Fouché, Perrin.

FOUCHÉ.

C'est bien... évitez le... quoiqu'il y ait plus de légèreté et de fanfaronnades...

PERRIN, *revenant.*

Je ne sais ce qu'elle est devenue!.. (*A Bernard.*) Cherche donc Thérèse, mon ami.

BERNARD.

J'y cours. (*A part.*) Tâchons de le rejoindre... et pour lui-même, de le faire renoncer...

(Il sort.)

PERRIN, *revenant à Fouché.*

Ah! ça... nous disions donc pour cette place...

BERNARD, *reparaissant au fond, et indiquant Fouché à quelqu'un.*

Oui, citoyen... il est là.

PERRIN, *avec impatience.*

Encore quelqu'un!

SCÈNE XIII.

MICHEL PERRIN, FOUCHÉ, DÉSAUNAIS.

DÉSAUNAIS, *accourant.*

Ah!.. je ne m'étais pas trompé, citoyen ministre!.. j'avais les renseignemens les plus positifs. . et j'avais reconnu votre voiture.

FOUCHÉ.

C'est vous, Désaunais?

PERRIN, *désolé.*

Allons!.. s'il donne son audience ici, je suis perdu!..

FOUCHÉ.

Qu'y a-t-il?

DÉSAUNAIS, *essoufflé.*

Le premier consul vous a fait demander... il a envoyé trois fois.

FOUCHÉ, *voulant sortir.*

Ah! diable!..

PERRIN, *à part.*

Il va m'échapper, et ma place aussi?... (*Haut.*) Joseph.... un moment, mon ami! tu m'avais parlé d'un monsieur Dumaillet?...

FOUCHÉ, *distrait.*

Désaunais? le voilà.

PERRIN.

Hé, bien... tu peux lui dire un mot?

FOUCHÉ, *préoccupé.*

C'est juste. (*A Désaunais, et changeant d'idée.*) Ah! à propos, Désaunais...

PERRIN, *pendant qu'il lui parle à demi-voix et prenant une prise de tabac.*

C'est si simple, pendant qu'il l'a sous la main!...

DÉSAUNAIS, *répondant à Fouché.*

J'ai les renseignemens les plus positifs... il est malade, à Lyon.

FOUCHÉ, *vivement.*

Du tout! il est ici, à Paris!...

DÉSAUNAIS, *abasourdi.*

Pas possible!...

FOUCHÉ.

Je viens de le voir! Un peu plus tôt, vous le rencontriez dans l'escalier!...

DÉSAUNAIS, *confondu.*

Je vous jure, citoyen ministre, que j'ai reçu encore ce matin un rapport...

FOUCHÉ, *brusquement.*

Sottises!... mensonges!... ils se vendraient tous pour un

éeu!... Ne vous en rapportez qu'à vous... et encore!... Voilà pourtant à quoi vous m'exposez, avec vos renseignemens positifs!... Vous ne savez jamais rien. Surveillez l'aide-de-camp d'Henriot.

PERRIN, *désolé.*

Joseph, il n'est pas question d'Henriot!...

FOUCHÉ.

Je suis à toi... (*A Désaunais.*) Dufour, Laignelot, le colonel Sarlovèse....

PERRIN.

Mon bon Joseph...

FOUCHÉ.

Voilà!... (*A Désaunais.*) Il se prépare quelque chose, j'en suis certain maintenant... et il faut qu'au premier signe...

DÉSAUNAIS, *prenant des notes.*

J'aurai les renseignemens les plus positifs...

FOUCHÉ, *haussant les épaules.*

Mettez vos hommes en campagne; n'épargnez pas l'argent... mais des gens sûrs, dévoués...

(Il va pour sortir.)

PERRIN, *s'attachant à son habit.*

Joseph!... au nom du ciel!...

FOUCHÉ, *prêt à partir.*

Ah! oui... à propos, j'oubliais... (*le montrant à Désaunais*) un homme actif, capable... que je vous recommande... Employez-le sur-le-champ... et traitez-le bien... je m'y intéresse beaucoup... Adieu, adieu... Je cours aux Tuileries.

(Il disparaît.)

PERRIN, *le suivant.*

Adieu, Joseph!... adieu, mon sauveur!... (*Il lui crie sur la porte.*) Prends garde de tomber... l'escalier est si mauvais!..

SCÈNE XIV.

MICHEL PERRIN, DÉSAUNAIS.

PERRIN.

Enfin !... (*revenant à Désaunais.*) Ah ! ça, mon cher monsieur Beaumarchais...

(Il lui prépare une chaise.)

DÉSAUNAIS, *voulant partir.*

Demain, à huit heures... je vous attends.

PERRIN, *exaspéré et courant fermer la porte.*

Qu'est-ce que c'est?... vous croyez que je vais recommencer !... Du tout ! je ferme la porte.

DÉSAUNAIS.

C'est que je suis très pressé...

PERRIN.

Et moi donc !... je voue défie de l'être plus que moi !.. Le ministre sait que c'est une affaire qui ne souffre aucun retard, et puisqu'il m'a recommandé...

DÉSAUNAIS.

Au fait, ça vaut les renseignemens les plus... (*Reprenant son carnet.*) Votre nom?...

PERRIN.

Michel Perrin.... Ce n'est pas sans peine.

DÉSAUNAIS.

Rue Mouffetard...

PERRIN.

Au cinquième. (*A part.*) Pourvu qu'il n'aille pas me donner une place trop difficile !... Voilà la peur qui me prend maintenant

DÉSAUNAIS, *baissant la voix.*

Vous êtes prudent...

PERRIN, *d'un air approbatif.*

Oh !...

DÉSAUNAIS.

Discret?...

PERRIN.

La discrétion même. Vous sentez que par état...

DÉSAUNAIS.

C'est juste ! quand on se destine...

PERRIN, *avec aplomb.*

C'est la première condition. (*A part*) Il paraît que c'est une place de confiance qu'ils vont me donner... interprète des langues orientales, peut-être ! ça m'irait assez.

DÉSAUNAIS, *qui écrit toujours.*

Le ministre vous connaît depuis long-temps?...

PERRIN, *se rengorgeant.*

Oui, oui... et puisqu'il m'a crû capable...

DÉSAUNAIS.

Je conçois!... vous venez d'ailleurs d'être jugé par un homme qui ne se trompe guère ! l'intention du ministre est sans doute de vous attacher à mon cabinet ?

PERRIN.

Puisqu'il m'adresse à vous...

DÉSAUNAIS.

C'est clair. Vingt francs par jour... (*Tirant une pièce d'or.*) Voilà pour aujourd'hui... (*Il la lui donne.*)

PERRIN, *ouvrant de grands yeux.*

Comment?..

DÉSAUNAIS.

Tous les matins, vous en recevrez autant.

PERRIN.

Vingt francs par jour!.. ah ! mon Dieu!.. je suis millionnaire!.. mais, permettez, citoyen Désaunais... nous sommes

au milieu de la journée... vous ne me devez que dix francs.

DÉSAUNAIS, *repoussant sa main.*

Laissez donc!.. un beau scrupule!..

PERRIN.

Dieu!.. quelle place!..

DÉSAUNAIS.

Quant à vos fontions...

PERRIN.

Croyez que je les remplirai avec tout le zèle... Qu'est-ce que j'aurai à faire?

DÉSAUNAIS, *d'un air d'intelligence.*

Vous fréquenterez les lieux publics... les jardins, les promenades...

PERRIN.

Ah! mon Dieu!.. depuis un mois, je ne fais que cela!... il semblait que je devinais...

DÉSAUNAIS.

Les cafés du grand ton!.. vous dînerez chez les meilleurs restaurateurs...

PERRIN.

Les meilleurs?..

DÉSAUNAIS.

Certainement!... l'intention du ministre n'est pas que vous alliez dans les gargottes.

PERRIN.

Oui... le décorum!.. il faut bien dîner. (*A lui-même.*) Jusqu'à présent, c'est facile.

DÉSAUNAIS.

Par exemple, le matin, avant neuf heures...

PERRIN, *à part.*

Ah!.. nous y voilà! le travail des bureaux...

DÉSAUNAIS.

Vous viendrez causer avec moi, dix minutes.

PERRIN.

Et après?

DÉSAUNAIS.

Vous recommencerez...

PERRIN, *étonné.*

A me promener?

DÉSAUNAIS.

Sans doute!

PERRIN, *à part.*

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Vingt francs par jour..... bonté divine!
Cela peut-il se concevoir?
Vingt francs par jour!... pour que l'on dîne,
Qu'on se promène et qu'on se fasse voir
Depuis le matin jusqu'au soir :
Si les commis du ministère
Sont si prodigues de leurs pas,
Mais qui diable alors peut donc faire } *bis.*
La besogne qu'ils ne font pas?

Ce n'est pas possible... il y a autre chose à faire... c'est qu'ils ne veulent pas m'effrayer aujourd'hui.

DÉSAUNAIS, *fermant son carnet et prêt à partir.*

Ainsi, à demain.

PERRIN, *l'arrêtant.*

Et où vous trouverai-je?

DÉSAUNAIS.

A l'hôtel du ministre... quai Voltaire.

PERRIN.

On ne me laissera pas entrer.

DÉSAUNAIS.

Je donnerai votre nom au concierge, qui vous indiquera ma petite porte secrète. (*Revenant sur ses pas*). Ah! si vous aviez besoin de me voir dans la journée, je vais vous signer un laissez-passer. (*Posant son chapeau sur la cheminée.*) Un morceau de papier... le premier venu...

PERRIN, *qui a remué plusieurs papiers, regardant la liste de Jules que Bernard a laissée sur la table.*

(*A lui-même.*) Qu'est-ce que c'est?.. des noms... Lecogneux, Landri... quelque état de service!.. ça vient de chez l'épicier...

DÉSAUNAIS, *le pliant en deux et écrivant dessus le revers.*

C'est excellent... (*Il écrit.*) A propos... où dînez-vous aujourd'hui?..

PERRIN.

Je ne sais pas... je vous avoue que je n'avais pas de dîner bien arrêté.

DÉSAUNAIS, *écrivant.*

Eh bien, allez au Cadran bleu.

PERRIN.

Au Cadran bleu?.. on y est bien?

DÉSAUNAIS, *d'un air d'intelligence.*

Oui... Il y a toujours là des réunions...

PERRIN.

C'est tout simple! s'il est bon, ça doit lui attirer du monde.

DÉSAUNAIS, *continuant d'écrire.*

Précisément... c'est à cela qu'il faut s'attacher.

PERRIN.

C'est évident.

DÉSAUNAIS, *lui donnant son papier.*

Tenez, cela suffit.

PERRIN, *mettant le papier dans sa poche.*

Et ma nomination?

DÉSAUNAIS, *bas.*

Inutile... vous êtes du service particulier.

PERRIN.

Ah!.. bien.

DÉSAUNAIS.

AIR : *du galop de la Tentation.*

Mais mon devoir me rappelle,
Adieu donc jusqu'à demain ;
A mon rendez-vous, fidèle,
Soyez-y de bon matin.

PERRIN.

Ah ! ce doute seul me blesse,
Et j'aurai dans mon emploi
Dévoûment, délicatesse.....

DÉSMARETS, *souriant.*

On n'en veut pas tant, je croi.

(Ici Bernard rentre en s'essuyant le front.

ENSEMBLE.

Mais mon devoir me / son devoir le rappelle
Adieu donc, jusqu'à demain,
A mon / son rendez-vous, fidèle,
Soyez-y / J'y serai de bon matin.

PERRIN, *reconduisant Désaunais qui se sauve.*

Au revoir, citoyen Dumanet.

SCÈNE XV.

PERRIN, BERNARD, *puis* THÉRÈSE.

BERNARD, *à part, pendant que Perrin reconduit Désaunais.*

J'ai eu beau courir... impossible de le ratrapper!... que faire maintenant? Si j'écrivais au premier consul... oui... peut-être... sans nommer personne...

PERRIN, *le voyant.*

Ah ! Bernard !.. eh ! bien, Thérèse ?

BERNARD.

La voilà qui monte.

PERRIN, *à part.*

Pauvre enfant! va-t-elle être surprise! (*Hors de lui, se jetant sur une chaise près de la table.*) Ouf! quel coup du ciel! c'est-à-dire que je crois rêver... j'ai une peur de m'éveiller!

BERNARD, *à Thérèse qui entre.*

Vous voilà enfin, mam'zelle!

THÉRÈSE, *accourant en larmes, et bas à Bernard* (1).

Qu'allons-nous faire?.. j'ai été chez trois pratiques, je n'ai rien pu obtenir.

BERNARD, *lui montrant Perrin.*

Chut!

PERRIN.

C'est toi Thérèse!... viens donc, chère petite. (*Les regardant d'un air riant.*) Eh! bien, mes enfans... il me semble que voilà l'heure du dîner.... (*Il se lève.*)

THÉRÈSE, *bas à Bernard.*

Ah! mon Dieu!

BERNARD, *bas.*

Comment lui apprendre?

PERRIN.

Hein? est-ce que vous ne sentez pas comme moi... que le déjeuner est un peu loin?

THÉRÈSE.

Certainement, mon oncle... ce serait avec plaisir... mais nous ne savons...

BERNARD.

Oui... nous ne savons...

PERRIN.

Où trouver un dîner, n'est-ce pas?... Ça me regarde, mes

---

(1) Perrin, Bernard, Thérèse,

enfans!... c'est à mon tour... c'est moi qui traite! Je l'ai bien gagné, j'espère!

(Il passe au milieu.)

BERNARD *et* THÉRÈSE

Comment?.. (1).

PERRIN, *les embrassant.*

Oui, Bernard, oui, ma bonne Thérèse.... plus de soucis, plus de misère!... nous voilà riches, heureux... j'ai une place!

BERNARD.

Une place?

THÉRÈSE, *avec joie.*

Vous, mon oncle?...

PERRIN.

Une place superbe!...

THÉRÈSE.

Et laquelle?

PERRIN.

Je n'en sais rien. Je ne peux pas dire au juste ce que j'ai à faire... mais jusqu'à présent, ça ne me paraît pas au-dessus de mes forces : vingt francs par jour!. six cents francs par mois... Ce que j'avais par an pour être curé! Je vous demande si cela doit être honorable.

THÉRÈSE.

Vingt francs par jour!...

PERRIN.

Il y en a la moitié pour toi... ou plutôt... Non, tout est pour vous, mes enfans, pourvu que je vous voie heureux... que j'aie un petit coin, là, auprès de vous... c'est tout ce qu'il me faut... (*Gaîment.*) Mais, un moment, il ne faut pas négliger ses devoirs... il est temps que j'entre en fonctions... Allons dîner.

BERNARD *et* THÉRÈSE.

Allons dîner!...

---

(1) Bernard, Perrin, Thérèse.

PERRIN, *gaîment.*

AIR : *du galop de Gustave.*

Plus de retard !
Pour le départ,
Qu'ici chacun de nous s'apprête.
Prenez mon bras,
Suivez mes pas !.....
Ah ! quel plaisir !..... quel repas !.....
(A Thérèse.)
De tes bonnets
Mets le plus frais.

THÉRÈSE, *devant le miroir.*

(En mettant un bonnet.)
Dans un instant je serai prête.

PERRIN.

Vite, partons,
Et dépêchons :
Au Cadran bleu nous dînons !....,

BERNARD, *à part.*

Au Cadran bleu ?
C'est là, grand Dieu !
Que le complot s'assemble !
Non, non, jamais
Je ne voudrais
Nous y montrer ensemble,

THÉRÈSE, *arrangeant sa toilette, et regardant son oncle..*

Quel jour heureux !
Ah ! dans ses yeux !
Comme le plaisir brille !

PERRIN, *se frottant les mains.*

Moment charmant !
C'est là vraiment
Un dîner de famille.

BERNARD, *à Perrin.*

Pourquoi le Cadran bleu ?.....
On peut choisir un autre lieu.

PERRIN.

Non vraiment, ce n'est point un jeu.....
C'est là qu'il faut que je m'installe.

BERNARD, *insistant.*

Mais cependant....

THÉRÈSE, *mettant son petit schall.*

Allons !

PERRIN.

Eh ! que t'importe !

THÉRÈSE.

Obéissons !

BERNARD.

Mais c'est bien cher !....

PERRIN.

Point de raisons,
Puisque c'est moi qui vous régale !
(Il les prend chacun sous un bras.)

ENSEMBLE.

PERRIN.

Plus de retard
Pour le départ,
Dieu soit loué ! la voilà prête !
Prenez mon bras,
Suivez mes pas.
Ah ! quel moment... quel repas !
Oui, pour mon cœur
C'est un bonheur !
C'est vraiment comme un jour de fête :
Car le plaisir
Vient me saisir,
Et je me sens rajeunir.

THÉRÈSE.

Plus de retard
Pour le départ;
Enfin, grâce au ciel, je suis prête.
Prenez mon bras,
Suivons ses pas.

Ah! quel moment!... quel repas!
Oui, pour mon cœur
C'est un bonheur.
C'est vraiment comme un jour de fête:
Car le plaisir
Vient me saisir,
Et je me sens tressaillir.

BERNARD, *à part et désolé.*

Aucun retard
Pour le départ.
Ah! juste ciel!... la voilà prête!
Que faire, hélas!
Suivre leurs pas!
Ah! quel tourment!... quel repas!...
Jour de malheur!
Oui, pour mon cœur
C'est un supplice qui s'apprête!
Comment les fuir?
C'est trop souffrir,
Je sens mon cœur en frémir!

(Perrin et Thérèse entraînent Bernard en riant!)

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur du cabinet de Désaunais. Bureau couvert de papiers et de cartons, sur le devant, à droite de l'acteur. Du même côté, table à la Tronchin adossée au mur, où l'on voit suspendus plusieurs cordons de sonnettes. Derrière le fauteuil du bureau, une porte qui conduit chez le ministre. A gauche, une fenêtre donnant sur le quai Voltaire, avec une banquette au-dessous. Cartonniers, bibliothèque, gravures. Porte de fond; et entre la croisée et le mur du fond, une petite porte masquée dans la boiserie.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉSAUNAIS *assis à son bureau; plusieurs chefs de bureaux et commis qui reçoivent de lui des instructions; un gendarme, un huissier.*

CHOEUR.

Air : *Le plaisir nous invite.*

Quand l'heure nous appelle,
Au travail nous courons;
Et chacun avec zèle
Reprend sa plume et ses cartons.

DÉSAUNAIS, *leur distribuant le travail.*

Qui dirait, quand j'y pense,
Que, par mille canaux,
Le bonheur de la France
Sorte de mes bureaux ?

CHOEUR.

Quand l'heure nous appelle,
Etc., etc., etc.

DÉSAUNAIS, *leur donnant des papiers.*

(A un chef.)

Renvoyé au personnel.

(A un gendarme.)

A l'état-major.

(A un autre chef.)

Cette note aux journaux... et que l'on m'ait là-dessus les renseignemens les plus positifs ! Allez !

UN HUISSIER, *lui remettant un papier.*

De la part du ministre.

DÉSAUNAIS.

Bien. (*Il fait signe à ses commis.*) Allez donc, messieurs, allez. (*Ils sortent.*) Quel enfer !... pas un moment à soi... (*Regardant la lettre envoyée par le ministre.*) Qu'est-ce que c'est que cela? (*La parcourant.*) Hum ! hum ! « Bernard, soldat d'Arcole, au premier consul de la république » une et indivisible. » (*Regardant en marge.*) « Renvoyé par l'aide-de-camp de service, comme suspect. » Ah ! ah ! (*Lisant.*) « Mon général, vos jours sont menacés... » (*A lui même.*) Toujours la même chanson. (*Lisant.*) « Je connais » les coupables... mais on me tuerait plutôt que de m'arracher » leurs noms. » (*A lui-même.*) C'est cela, c'est qu'il ne sait rien. (*Lisant.*) « Que je vous voye... que je puisse vous » parler en secret... » (*A lui-même.*) C'est pour s'approcher du premier consul, et attenter peut-être ! Il y a donc quelque chose !... quelque machination !...

(Il se lève.)

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Mais qu'est-ce donc ? pas un signe... un indice !
Mon esprit s'y perd, j'en convien,
C'est très fâcheux, au moins pour la police ;
Car pour agir chacun sait bien
Qu'à la police il ne faut presque rien.

Oui, d'ordinaire, elle découvre un traître
Sur un regard qu'on échange tout bas...
Sur ce qu'on dit, et plus souvent peut-être
Sur ce qu'on ne dit pas.

(On entend frapper deux coups à la petite porte à gauche.)

Ah ! on frappe à ma petite porte !... Un de mes affidés !...

(Il va fermer au verrou la porte du fond, puis il ouvre la petite porte.)

Entrez.

SCÈNE II.

DÉSAUNAIS, MICHEL PERRIN.

PERRIN, *entrant sans reconnaître d'abord Désaunais.*

Pardon... je suis du service particulier...

DÉSAUNAIS.

Ah ! c'est vous, citoyen Perrin !

(Il va retirer le verrou de la porte du fond, puis il s'assied à son bureau.)

PERRIN.

Vous voyez, citoyen Dés... Désaunais... exact à la minute. Savez-vous que c'est fort commode, cette petite porte !... De la rue des Saints-Pères, trois marches... on est ici ! Cela abrége beaucoup.

DÉSAUNAIS, *parcourant sa lettre.*

Pardon... je suis à vous.

PERRIN.

A votre aise... ne faites pas attention !... (*Regardant autour de lui.*) Superbe local !

DÉSAUNAIS *lisant.*

« Donnez des ordres pour que je sois admis... seul... près de vous... » (*A lui-même.*) Ah ! bien, oui !.. Et pas d'adresse !...

(Il écrit quelques mots sur la lettre.)

PERRIN.

Me voilà donc au beau milieu du gouvernement!... aux sources de la gloire et de la prospérité nationales! Je vais connaître, enfin, ces rouages admirables qui assurent le bonheur de trente millions d'âmes!.. Il faut de la tête pour ne pas s'embrouiller dans tout çà, et que chacun en ait sa petite part.

(Désaunais sonne.)

(*Regardant les cartons.*) Aussi, dans tous ces cartons, que de réformes!... que de projets utiles! (*Lisant sur un carton.*) « Jeux et loterie... » C'est pour les supprimer... C'est bien fait. (*Lisant sur un autre.*) « Fonds secrets... » C'est ça!.. les bonnes œuvres!... les actes de charité!.. Du mystère... cela double le prix!... S'il pouvait m'attacher à cette partie-là!.. Les fonds secrets!

(Un commis entre.)

DÉSAUNAIS, *au commis qu'il a sonné, en lui remettant la lettre de Bernard.*

Bureau militaire... M. Croisy... Qu'il fasse toutes les recherches, et qu'il me réponde sur-le-champ. (*A Perrin, pendant que le commis sort.*) Eh bien! mon cher?...

PERRIN, *revenant à lui.*

Eh bien! me voilà.

DÉSAUNAIS.

Vous avez quelque chose à me dire?

PERRIN, *étonné.*

Moi?... du tout!.. j'attends que... (*Se reprenant.*) Ah!... si... au contraire, j'ai quelque chose... (*A part.*) Ma foi! qu'est-ce que je risque?... Ils ont l'air si obligeant. (*Haut.*) Ça va vous paraître bien singulier, qu'avant d'avoir rien fait... Mais je me confie à vous, comme à un frère... Après ça, si ça ne se peut pas, vous me direz: « Perrin, ça ne se peut pas... » Ça sera fini là, je ne vous en reparlerai plus.

ÉDSAUNAIS *se lève et vient sur le devant du théâtre, à la droite de Perrin.*

Qu'est-ce que c'est?

PERRIN.

Voyez-vous, j'ai une nièce... un enfant charmant... toutes les qualités... Elle allait se marier, et c'est moi, en partie, qui suis cause... Alors je me disais : le citoyen Désaunais m'a donné hier vingt francs, en me promettant que tous les jours...

DÉSAUNAIS, *mettant la main à sa poche.*

Ah! oui... j'oubliais...

PERRIN, *l'arrêtant.*

Non, non... ce n'est pas cela... j'aimerais mieux...

DÉSAUNAIS.

Qu'on vous payât à la fin du mois? Si ça vous arrange mieux...

PERRIN, *vivement.*

Non, ça ne m'arrangerait pas du tout! J'aurais désiré, au contraire... si toutefois... il n'y a pas d'indiscrétion...

DÉSAUNAIS.

Ah!... une avance d'un mois?

PERRIN.

Si ça ne vous gêne pas?

DÉSAUNAIS.

Pour les premiers frais? Rien de plus facile!... Du moment que vous êtes connu du ministre. (*Il va à la table, et prenant un papier, il écrit.*) Un bon sur la caisse.

PERRIN, *à part.*

Quelle maison!... Ces pauvres enfans!... je pourrai donc leur en faire la surprise, et les marier sur-le-champ!

DÉSAUNAIS, *lui donnant le papier.*

Tenez.

PERRIN.

Croyez que...

DÉSAUNAIS.

C'est bien! c'est bien! ah! ça... vous n'avez donc pas été content de votre journée d'hier?

PERRIN.

Hier?.. si fait!.. ma foi, cela en valait la peine.

DÉSAUNAIS, *s'assied auprès du bureau, et fait asseoir Perrin auprès de lui, à sa gauche.*

Ah!.. mettez-vous donc là... et contez-moi ça...

PERRIN, *qui s'est assis.*

J'ai été dîner au Cadran bleu.

DÉSAUNAIS.

Eh! bien?

PERRIN, *d'un air de satisfaction.*

Eh! bien... vous aviez raison... on y est parfaitement.

DÉSAUNAIS.

N'est-ce pas?

PERRIN.

De belles pièces, bien éclairées... et puis ces boulevards... ces voitures... cette foule....

AIR : *Plus qu'un millionnaire* (de l'Artiste).

Superbe point d'optique!
Là, s'offrent aux regards
Commerce, arts, politique,
Jennes gens et vieillards...
Oui, tout Paris y passe,
Et c'est, sur mon honneur,
Une excellente place...
Pour un observateur.

DÉSAUNAIS, *à part.*

Allons... il n'aura pas perdu son temps.

PERRIN.

Par exemple, je n'aime pas ces trente-six plats qu'on vous sert... moi qui suis accoutumé à la soupe et le bouilli.

DÉSAUNAIS, *avec impatience.*

Il est bien question...

PERRIN.

C'est ce que je me suis dit ; quand on est placé, il faut

faire ses affaires... et passer par dessus bien des petites choses.

DÉSAUNAIS.

Et dans cette foule, vous n'avez rien vu, rien entendu?...

PERRIN.

Rien de bien remarquable!.,

DÉSAUNAIS.

Cependant... il ne manque pas de mécontens!..

PERRIN.

Oh! oui... ça! il n'en manque pas!.. on peut s'en flatter!..

DÉSAUNAIS.

Il faut les surveiller.

PERRIN.

C'est mon avis; et ce que je disais à un de mes voisins, un brave jeune homme... il faut vous dire, que je m'étais placé à côté de plusieurs jeunes gens.... parce que la jeunesse.. . (*Faisant signe qu'elle est gaie et légère.*)

DÉSAUNAIS, *comprenant autre chose et faisant le signe de têtes chaudes.*

C'est juste!... les jeunes gens! d'aujourd'hui... eh! bien... votre voisin?..

PERRIN.

Ah! dame, il n'est pas très satisfait... il a beaucoup souffert... (*En confidence.*) C'est un ancien garde-du-corps...

DÉSAUNAIS, *étonné.*

Un garde-du-corps!... il vous a confié tout de suite...?

PERRIN.

Ce n'est pas étonnant, moi, je lui avais dit que j'avais été curé...

DÉSAUNAIS, *riant.*

Bah!.. vous avez été lui dire...

PERRIN, *sérieusement.*

Pourquoi pas?

DÉSAUNAIS, *riant toujours.*

Au fait... c'est vrai!.. (*A part.*) Ça éloigne tout soupçon... mais c'est bien la plus drôle d'idée!.. ah!.. ah! ah!.. ah!..

PERRIN, *étonné.*

Qu'est-ce qu'il a donc à rire?...

DÉSAUNAIS, *riant encore.*

Et maintenant que je vous regarde... vous me l'auriez dit à moi-même... que je vous aurais cru sur parole... vous avez un air...

PERRIN, *naïvement.*

Je n'ai jamais pu me défaire de cet air-là?.. ça a même manqué me jouer bien des tours, dans ces temps...

DÉSAUNAIS.

Il n'y a pas de mal!.. ah! ça... et votre garde-du-corps vous en a donc dit?..

PERRIN.

Ah!.. un bavard!...

DÉSAUNAIS.

Vous savez son nom?..

PERRIN.

Je ne pouvais pas!... une première fois...

DÉSAUNAIS.

Naturellement... mais en causant avec lui... en lui proposant une santé...?

PERRIN.

Je ne bois jamais de vin.

DÉSAUNAIS, *à part.*

Maladroit!..

PERRIN.

Mais, nous devions faire une partie de dominos...

DÉSAUNAIS, *se rapprochant.*

Ah!... à la bonne heure.

PERRIN.

Malheureusement... dans ce moment là, est arrivé un autre jeune homme qui leur a dit à voix basse : « Messieurs, c'est pour demain.

DÉSAUNAIS, *intrigué.*

Pour demain!... quoi?

PERRIN.

Apparemment... un autre dîner... alors, ils se sont serré la main, ont demandé du punch, un cabinet; et s'y sont enfermés.

DÉSAUNAIS.

Et vous?...

PERRIN.

Moi?... j'ai payé mon écot... et je me suis en allé.

DÉSAUNAIS.

Comment?.. vous êtes parti?..

PERRIN.

Ne fallait-il pas y coucher?...

DÉSAUNAIS, *se levant avec colère et gagnant la gauche du théâtre.*

(A part.)

L'imbécile!.. il ne fera jamais rien!.. un autre se serait faufilé... (*Haut à Perrin.*) Ainsi vous n'avez rien de plus à me dire.

PERRIN.

Il me semble qu'en voilà bien assez!.. (*A part.*) Aime-t-il les histoires!... c'est bon de se distraire un moment, mais il devrait sentir qu'il est temps de me donner ma besogne.

DÉSAUNAIS, *à part, et se remettant à son bureau.*

J'aurais dû m'en douter à sa tournure seule... un lourdaud!.. une buse!... belle acquisition, ma foi!...

PERRIN.

Eh bien! citoyen Désaunais... qu'est-ce que je vais faire?

DÉSAUNAIS, *lui tournant le dos.*

Oh! ce que vous voudrez... Allez vous promener!...

PERRIN.

Encore?... mais...

DÉSAUNAIS, *avec impatience.*

Eh! morbleu... laissez-moi. ..vous voyez que je suis accablé!..

PERRIN.

Pardon... pardon.. c'est juste... quand on est occupé... Je reviendrai. (*Changeant de ton.*) J'ai envie d'aller à la revue...

DÉSAUNAIS, *haussant les épaules.*

Allez à la revue!... (*A part.*) S'il croit qu'il y apprendra quelque chose!...

PERRIN.

Vous n'avez rien autre?...

DÉSAUNAIS, *avec impatience.*

Non. . non!...

PERRIN, *le saluant.*

Alors, je vais passer à la caisse, toucher ce bon...

DÉSAUNAIS, *à part.*

Oui!... C'est de l'argent bien gagné!...

PERRIN, *à part.*

Il paraît que ça sera pour demain!... ils veulent me donner un peu de bon temps!... C'est égal... c'est une drôle de place que j'ai là!...

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Toujours courir!... voilà, je jure,
Mon seul soin et mon seul emploi!
Dans tout cela c'est ma chaussure
Qui fatigue bien plus que moi!...
S'il survient plus d'ouvrage à faire,
Je vois que, pour l'expédier,
Au lieu de prendre un secrétaire,
Je pourrai prendre un cordonnier.

(Se tournant vers Désaunais.)

Si cependant...

DÉSAUNAIS, *frappant sur son bureau.*

Ah! morbleu.

PERRIN.

Je sors... je sors !

(Il sort par le fond, en saluant à plusieurs reprises.)

SCÈNE III.

DÉSAUNAIS, *puis un* HUISSIER.

DÉSAUNAIS, *seul.*

Il n'a pas les premiers élémens!... Je vais faire mon rapport au ministre, et le faire destituer sur-le-champ. (*Il écrit en parlant.*) Que l'on vole l'argent du gouvernement... bien ! mais il faut au moins qu'on ait l'air de faire quelque chose. (*Écrivant.*) « Je propose au ministre de remercier le citoyen Perrin... (*S'interrompant.*) C'est qu'il est d'une tranquillité... il entend... *C'est pour demain,* et... (*réfléchissant*) il ne s'avise pas... (*A lui-même et vivement*) *pour demain ?*.. c'est-à-dire... pour aujourd'hui !... Il est clair qu'il se trame quelque chose... mais quoi ?... où ?...comment ?... par qui ?...

L'HUISSIER, *lui apportant un papier.*

Du bureau de M. Croisi.

(Il remonte vers la porte.)

DÉSAUNAIS.

C'est la réponse !... (*Regardant à la marge.*) Rien!... il y avait à Arcole 435 Bernard.., Que le ciel le confonde !

L'HUISSIER, *annonçant.*

Le ministre !

SCÈNE IV.

DÉSAUNAIS, FOUCHÉ, *entrant par le fond.*

DÉSAUNAIS, *se levant avec empressement.*

Ah ! citoyen ministre !...

FOUCHÉ, *se promenant avec agitation.*

Diable d'homme! Ah!.. nous avons trouvé notre maître!...

DÉSAUNAIS.

Vous venez des Tuileries?

FOUCHÉ, *de même.*

Encore une scène!... On dirait qu'il prend plaisir à m'attaquer sans cesse, à me trouver en défaut!... (*L'imitant.*) La république!... le salut de la république!... toujours la république!...

DÉSAUNAIS.

Le fait est qu'il en parle avec une tendresse...

FOUCHÉ, *ironiquement.*

Oui!... comme ces amis que l'on embrasse au moment de les tromper!... M'accuser d'imprévoyance!... oser me dire qu'avant lui, je laissais conspirer contre le Directoire!... « Ma » foi, citoyen premier consul, lui ai-je répondu, c'est le premier service que je vous ai rendu!... Et, après tout, la police ne sait que ce qu'on lui dit. »

DÉSAUNAIS, *naïvement.*

A moins qu'elle n'invente... et tout le monde sait qu'elle en est incapable.

FOUCHÉ.

J'étais piqué!... « Pourtant, lui ai-je dit, cet homme qui » ne devine rien, peut vous apprendre que souvent, à la » nuit tombante, une petite redingote grise quitte furtivement » les Tuileries pour aller voir en secret une certaine cantatrice!... et plus souvent encore... pour me faire suivre, » pour épier mes démarches... pour savoir, comme hier par » exemple, si je ne conspire pas moi-même!... Vous voyez » que je sais tout. »

DÉSAUNAIS.

Comment?

FOUCHÉ, *poursuivant.*

« Ah! vous savez tout! s'est-il écrié, pâle de fureur! Du» roc, le rapport!... Et il me fait lire la déclaration d'un gar-

çon du Cadran bleu !.. une réunion de jeunes gens, hier.... un complot contre ses jours !...

DÉSAUNAIS, *effrayé.*

Contre lui !...

FOUCHÉ.

Un complot... noué avec une adresse infernale !... Et c'est lui qui me l'apprend !...

DÉSAUNAIS.

Dame !... s'il se mêle de faire la police !...

FOUCHÉ.

Et nous ignorons le nom des conjurés... le lieu, le jour !...

DÉSAUNAIS.

Demain, ou après... je vous réponds que nous aurons les renseignemens les plus positifs...

FOUCHÉ, *plus agité.*

Eh ! c'est aujourd'hui ! Si dans deux heures je ne tiens pas tous les fils... je le connais, je suis perdu !...

DÉSAUNAIS.

Croyez que je prends bien de la part...

FOUCHÉ, *brusquement.*

Vous avez raison... cela vous regarde plus que moi.

DÉSAUNAIS.

Comment ?

FOUCHÉ.

Sans doute !... c'est vous qui êtes cause de tout... Vous ne savez rien, vous ne devinez rien... Vous êtes d'une maladresse...

DÉSAUNAIS.

Mais...

FOUCHÉ.

Pas la moindre imagination... J'aurais besoin d'une bonne petite conspiration, que vous n'auriez pas l'esprit de me la faire !...

DÉSAUNAIS.

Ah! citoyen ministre, j'ai fait mes preuves!...

FOUCHÉ, *vivement.*

Arrangez-vous... Si dans une heure vous n'êtes pas sur la trace; si vous ne me mettez pas à même de déjouer ce complot, d'en faire mon rapport... je vous chasse!...

DÉSAUNAIS, *stupéfait.*

Moi?...

FOUCHÉ.

Je vous chasse!... Je crois que je m'explique. Faites vos réflexions.

(Il sort par la porte à droite qui conduit chez lui.)

SCÈNE V.

DÉSAUNAIS, *seul.*

Que je fasse mes réflexions!.. Ça lui est bien facile à dire!... Mais c'est une infamie!.. une horreur!.. Quitter la police!... moi, qui l'ai vue naître... qui l'ai soignée comme mon enfant... Ah! ça ne se passera pas ainsi!.. (*Il se pend à tous les cordons de sonnettes.*) Holà! mes chefs de bureaux... mes commis... tout le matériel du ministère!...

SCÈNE VI.

DÉSAUNAIS, CHEFS DE BUREAUX, COMMIS.

TOUS, *accourant.*

Qu'est-ce donc?... qu'y a-t-il, citoyen Désaunais?

DÉSAUNAIS, *sèchement.*

Il y a, messieurs, que je suis fort mécontent... que vous ne devinez rien... que vous êtes d'une maladresse!...

UN CHEF DE BUREAU.

Comment ?

DÉSAUNAIS, *élevant la voix.*

J'ai les renseignemens les plus positifs... desquels il résulte que nous ne savons rien de ce qui se passe... Il existe un complot contre le premier consul...

TOUS.

Contre le premier consul !...

DÉSAUNAIS.

Cela vous regarde plus que moi : car si dans une demi-heure vous n'êtes pas sur la trace; si vous ne me mettez pas à même de faire mon rapport... je vous chasse !...

TOUS.

Par exemple !...

DÉSAUNAIS.

Je vous chasse... Je crois que je m'explique.

TOUS, *entre eux.*

Ah ! c'est la faute de nos employés !

CHOEUR.

AIR : *Trahir ainsi sa foi.*

Pour nous quel déshonneur !
Vraiment, c'est une horreur...
Et nos commis, morbleu !
Verront bientôt beau jeu.

DEUX CHEFS DE BUREAUX, *à leurs commis.*

Ça vous regarde, et songez bien,
Messieurs, que de cette demeure
Je vous chasse dans un quart d'heure,
Si vous ne me découvrez rien.

TOUS, *remontant.*

Pour nous quel déshonneur,
Etc., etc., etc.

(Désanuais qui, pendant le chœur, est allé un instant donner des ordres à l'huissier, rentre et les fait tous sortir ; ils restent dans la pièce d'entrée.)

SCÈNE VII.

DÉSAUNAIS, COMMIS *au fond*, HUISSIERS, *puis* PERRIN.

DÉSAUNAIS, *se jetant dans son fauteuil.*

J'en ferai une maladie!... Si j'avais seulement le nom d'un conjuré!... le plus petit indice... Avec mon habitude!... Et ce malheureux qui a entendu : *C'est pour demain*... et qui n'a pas l'esprit d'en entendre davantage... Le misérable! si je le tenais!... s'il osait se représenter!...

PERRIN, *au fond, et repoussé par les huissiers.*

Le citoyen Désaunais?

DÉSAUNAIS, *brusquement, et sans regarder.*

Je n'y suis pas.

PERRIN, *aux huissiers.*

Comment! il n'y est pas... je le vois d'ici.

UN HUISSIER, *le repoussant.*

Il ne reçoit personne.

PERRIN.

Il faut pourtant que je lui parle. Ah! mon laissez-passer... je n'y pensais plus. (*Donnant un papier à l'huissier.*) Portez-lui ce papier... dès qu'il saura que c'est moi, vous verrez...

DÉSAUNAIS, *lisant sur le papier.*

Michel Perrin... Ah! parbleu! il arrive à propos.

PERRIN, *à l'huissier qui le retient toujours.*

Qu'est-ce que je vous disais?

DÉSAUNAIS, *à lui-même.*

Je m'en vais le traiter... (*Il a ouvert le papier, et y jette les yeux.*) Que vois-je!... ces noms (*lisant*)... Lecogneux, Landri, Jean Durand!... (*Il se lève, et se promène avec agi-

tation, en regardant toujours le papier.) Jean Durand... c'est le nom de guerre de ce Crussac... un conspirateur que nous surveillons, et qui se trouve à Paris! C'est leur chef, sans doute... Et cette liste?.. C'est clair, c'est la liste des conjurés!... Comment diable a-t-il fait?.. Oui!.. mais la belle avance! Des noms supposés!.. pas une adresse... pas un point de réunion! (*Regardant toujours la liste.*) Longjumeau, Chapotel... Chapotel?... Eh! mais, nous avons un Chapotel arrêté d'hier au soir, comme il essayait d'embaucher des soldats de la garde des consuls!.. Ça doit être cela. En l'interrogeant, en le tournant adroitement, nous pouvons saisir tous les autres!.. Oui, oui, c'est cela... nous les tenons! (*A l'huissier.*) Faites donc entrer le citoyen Perrin. (*A lui-même.*) Quel homme! avec son air simple... et quelle découverte! quand je ne savais plus où donner de la tête!

(Perrin entre; les employés se retirent; les portes se referment.)

PERRIN (1).

Pardon, je vous dérange peut-être?

DÉSAUNAIS, *avec admiration.*

Me déranger!... (*lui serrant la main*) c'est-à-dire, mon cher, que c'est superbe, c'est admirable, c'est magnifique!

PERRIN, *étonné.*

Quoi donc?

DÉSAUNAIS.

Ce que vous venez de faire... un coup de maître!

PERRIN.

Bah!... qu'est-ce que j'ai donc fait?

DÉSAUNAIS.

Et il le demande!.. vous avez sauvé la France!

PERRIN.

Moi!.. j'ai sauvé... (*A part.*) Si j'y comprends un mot...

---

(1) Désaunais, Perrin.

DÉSAUNAIS.

Et voulez-vous que je vous dise quelque chose.

PERRIN, *avec empressement.*

Oui, vous me ferez plaisir.

DÉSAUNAIS.

Eh ! bien ; je vous avais deviné !... un autre à ma place aurait dit... voilà un lourdaud !.. un rustre... un homme incapable !.. moi, au contraire, je me suis dit .. voilà un homme essentiel... d'autant plus extraordinaire, qu'il n'a pas l'air d'y toucher... et la preuve, c'est que j'avais déjà préparé un rapport particulier sur vous !.. tenez. (*Il lit ce qu'il avait commencé.*) « Je propose au ministre de remercier » le citoyen Michel Perrin.... (*Ecrivant.*) De ses services... et » de lui accorder une gratification de douze cents francs !.. »

PERRIN, *vivement.*

Je ne les prendrai pas.

DÉSAUNAIS.

Pourquoi donc?

PERRIN.

Parce que je n'ai encore rien fait !..

DÉSAUNAIS.

Rien fait !...

PERRIN.

Plus tard... je ne dis pas, nous verrons !.. mais il faut avoir travaillé autrement que ça... (*Changeant de ton.*) Voyons un peu... je venais vous dire...

DÉSAUNAIS.

Du nouveau?... encore !.. attendez... je suis à vous !.. quelques ordres à expédier pour achever... ce que vous avez si bien commencé !.. (*A part.*) Quel homme précieux !... et quelle bêtise j'allais faire !.. (*Il court à son bureau et écrit quelques mots, tout debout.*)

PERRIN, *à part.*

Qu'est-ce que j'ai donc si bien commencé? décidément, je crois que le chef de division aime un peu trop à rire!.. (*Allant vers la fenêtre.*) Pourvu que Thérèse ne s'impatiente pas... non.... elle m'attend sur le quai....

(Il lui fait des signes.)

DÉSAUNAIS, *écrivant et sonnant en même temps.*)

(Un huissier entre un instant après.)

Interroger ce Chapotel.... lui dire que l'on sait tout..... (*A lui-même.*) Je ne sais rien, mais c'est égal... (*Ecrivant*) Qu'on lui promette sa grâce..... s'il nomme ses complices. (*Donnant le papier à l'huissier qui est entré.*) Bureau de M. Verat!... allez vite, et que l'on me tienne au courant!... (*Revenant à Perrin.*) Eh! bien, mon cher Perrin?...

PERRIN.

Il ne faut pas vous offenser... si je viens vous parler encore de détails... d'amourettes...

DÉSAUNAIS.

Pourquoi donc, mon cher? il ne faut rien négliger!... souvent les plus petites choses...

PERRIN.

Il faut vous dire qu'il y a un jeune homme nommé Bernard, soldat d'Arcole....

DÉSAUNAIS, *faisant un mouvement.*

Bernard! soldat d'Arcole!... Vous vous en occupez?

PERRIN.

Beaucoup.

DÉSAUNAIS, *à part.*

Est-il étonnant! je ne lui ai rien dit, je ne lui en ai pas ouvert la bouche, et il est déjà à la piste... (*Haut.*) Eh bien! mon cher, ce Bernard?...

PERRIN.

Il m'inquiète.

DÉSAUNAIS.

Moi aussi!

PERRIN, *d'un ton affectueux.*

Vous êtes bien bon. Vous savez donc... ?

DÉSAUNAIS, *d'un air d'intelligence.*

Certainement. (*Baissant la voix.*) Il a écrit au premier consul !

PERRIN, *joignant les mains.*

Allons donc!... Qu'est-ce qu'il a pu lui dire ?

DÉSAUNAIS.

Bah ! des histoires..., des chose de l'autremonde !

PERRIN.

Ah ! mon Dieu ! voilà ce que je craignais. (*A part.*) Je m'étais bien aperçu dès hier que sa tête... (*Haut.*) Eh bien ! figurez-vous... depuis ce matin, je ne peux plus mettre la main sur lui!...

DÉSAUNAIS.

Il a disparu?..

PERRIN.

J'en ai peur ! Tantôt, en vous quittant, après avoir touché ce bon à la caisse, j'ai été pour le chercher. J'avais mon idée; je ne voulais pas perdre de temps : j'ai couru chez son maître menuisier...

DÉSAUNAIS.

Vous savez donc son adresse?

PERRIN.

Parbleu!... le menuisier Leblanc, place de l'Estrapade...

DÉSAUNAIS, *émerveillé.*

Il sait tout !

PERRIN.

On n'en avait pas de nouvelles, il n'y avait pas couché; et... (*Ecoutant près de la fenêtre, qui est restée ouverte.*) Hein!... qu'est-ce que j'entends là... Thérèse qui m'appelle en sanglottant ! (*Lui parlant par la fenêtre.*) Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc, ma bonne? (*Ecoutant sa réponse.*) Hein? Comment?... Tu viens de le voir passer?... Bernard?..

DÉSAUNAIS, *vivement.*

Bernard ?

PERRIN, *à sa nièce.*

(*Ecoutant.*) Hein ?... hein ? le bruit des voitures m'empêche... Je n'entends pas!.. Attends, je vais aller te rejoindre..
(Il veut sortir.)

DÉSAUNAIS, *l'arrêtant.*

Eh ! non ! faites-la monter.

PERRIN.

Y pensez-vous ?... une jeune fille !

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que cela fait ?... dans un pareil moment!.. (*A l'huissier.*) Giraud... (*Il lui fait signe de faire monter Thérèse.*)

PERRIN.

Puisque vous le voulez absolument... (*A sa nièce, par la fenêtre.*) Monte, ma bonne... le citoyen Désaunais le permet. (*Quittant la fenêtre.*) Je vous avoue que cette affaire-là me désespère ; j'avais si bien arrangé tout cela... Mon Dieu !

DÉSAUNAIS, *le calmant.*

Allons, allons, mon cher, il ne faut pas non plus se rendre malade. (*A part.*) En voilà-t-il un qui est passionné pour son état !... Ah ! le ministre a un tact pour choisir son monde !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, THÉRÈSE, *conduite par l'huissier.*

PERRIN, *allant au devant d'elle.*

Viens, viens, Thérèse... n'aie pas peur.

THÉRÈSE, *timidement* (1).

Ah ! mon oncle, où suis-je donc?...

PERRIN, *avec aplomb.*

Ce sont nos bureaux, ma bonne; c'est ici que nous travaillons.

DÉSAUNAIS.

Rassurez-vous, mon enfant. Eh bien ! ce Bernard, vous venez de le voir?...

THÉRÈSE, *émue.*

Oh ! mon Dieu ! il a passé à deux pas de moi...

PERRIN, *vivement.*

Et tu ne l'as pas arrêté?...

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que vous dites?... une jeune fille... au milieu de la rue...

PERRIN.

Je n'y aurais pas manqué, moi !

DÉSAUNAIS, *à part.*

Tudieu ! comme il y va.

THÉRÈSE.

J'étais si troublée!... Je l'ai appelé... il s'est retourné ; ah ! il était pâle!... la figure renversée...

PERRIN, *regardant Désaunais.*

Voyez-vous!..

THÉRÈSE.

J'ai voulu aller à lui, il m'a fait comme ça, avec la main... (*geste de résolution et d'adieu*); et puis il s'est mis à courir de toutes ses forces, du côté du pont, comme pour gagner le Carrousel.

---

(1) Désaunais, Perrin, Thérèse.

DÉSAUNAIS.

Le Carrousel !...

PERRIN, *à Thérèse.*

Pour retrouver les jeunes gens d'hier... du Cadran bleu...?

DÉSAUNAIS, *frappé.*

Au Cadran bleu !... Il y était?...

PERRIN.

Certainement !...

THÉRÈSE.

Et avez-vous remarqué, mon oncle, qu'il n'a pas mangé?

PERRIN, *à Thérèse.*

C'est ce qui a commencé à éveiller mes soupçons... Et quand ils se sont donné rendez-vous à la revue...

THÉRÈSE.

Il a tressailli !..

DÉSAUNAIS, *vivement.*

A la revue, d'aujourd'hui ?.... Ils devaient s'y trouver?...

PERRIN.

Pardi ! c'est ce qui m'a donné l'idée d'aller faire un tour par là.

DÉSAUNAIS.

Et vous ne m'en avez pas parlé !..

PERRIN, *vivement.*

Comment ! je vous ai dit : j'ai envie d'aller à la revue.

DÉSAUNAIS.

Oui ; mais vous ne m'avez pas dit que ces jeunes gens devaient y être.

PERRIN.

Ah ! dam... s'il faut tout vous dire !..

DÉSAUNAIS.

Non, non; c'est juste !.. c'est moi qui aurais dû deviner... (*A part.*) Cet homme-là a une rapidité de conception !.. il faut le saisir au vol !..

PERRIN, *agité.*

Mais maintenant qu'est-ce que nous allons faire?

DÉSAUNAIS, *se promenant avec agitation et de côté.*

Je n'en sais rien !..

THÉRÈSE, *bas à son oncle, en pleurant.*

Comme c'est agréable!... au moment de nous marier! Ah! mon oncle, c'est qu'il m'oublie, c'est qu'il en aime une autre.

PERRIN, *à lui-même.*

Eh! non, c'est qu'il est fou!

DÉSAUNAIS, *à lui-même.*

Il veut arriver jusqu'au premier consul, et tenter...

PERRIN, *revenant à Désaunais, et à mi-voix.*

Voyez-vous, je crains un coup de tête, une résolution désespérée!

DÉSAUNAIS, *avec impatience.*

A qui le dites-vous?... C'est ce qui me fait trembler.

THÉRÈSE, *qui entend le dernier mot.*

Comment, mon oncle...!

PERRIN, *revenant à elle.*

Rien, rien, ma bonne, calme-toi (*A part.*) J'en perdrai la tête! (*Haut.*) Le citoyen Désaunais va trouver des moyens... C'est pour cela que je suis venu à lui... (*Revenant à Désaunais.*) Car, au fait, j'y pense... Mais il me semble qu'à Paris, il doit y avoir des moyens de surveiller quelqu'un, d'empêcher un malheur...

DÉSAUNAIS.

Parbleu! si j'avais seulement... le plus petit indice... un renseignement

PERRIN.

Attendez... je crois me rappeler qu'ils devaient se trouver

sous le second guichet... du côté de la rue de l'Echelle... N'est-ce pas, Thérèse?

(Thérèse fait signe que oui.)

DÉSAUNAIS, *attentif.*

Le second guichet?... c'est quelque chose... Mais comment reconnaître notre homme?

PERRIN.

Oh! c'est facile... (*Cherchant à se rappeler.*) Il a une redingote bleue, un chapeau à trois cornes...

(Désaunais court à son bureau et écrit à mesure.)

THÉRÈSE, *soupirant.*

Jolie figure...

PERRIN.

AIR : *Lise épous' le beau Gernance.*

Un jeune homme....

THÉRÈSE.

l'air aimable,

PERRIN.

Très petit.

THÉRÈSE.

Taille agréable!

PERRIN.

Yeux noirs, ordinaires...

THÉRÈSE, *se récriant.*

Dieux!
C'est qu'il a de très beaux yeux.

PERRIN, *montrant sa main.*

Et puis une cicatrice...

THÉRÈSE.

Un sourire qui va là.

DÉSAUNAIS, *qui a écrit à mesure.*

L'amour, ainsi qu'la police
N'en demand' nt pas plus que ça.

) A part.)

Un signalement complet... c'est admirable... (*Haut.*) maintenant j'en réponds.

PERRIN, *à Thérèse.*

Tu vois... le citoyen Désaunais en répond !... ainsi ne pleure plus... car vraiment cette petite me fend le cœur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UN CHEF DE BUREAU.

LE CHEF DE BUREAU, *accourant avec un papier, et bas à Désaunais.*

Chapotel a fait des aveux... On n'a pas perdu de temps : il y en a trois d'arrêtés.

DÉSAUNAIS.

Trois !

LE CHEF DE BUREAU, *bas.*

Ils étaient en uniforme ; et à la faveur de cet habit, ils devaient s'approcher...

DÉSAUNAIS, *regardant le papier.*

Et ce Crussac en est ! .. Victoire !

LE CHEF DE BUREAU, *bas.*

Oui, mais les autres ont échappé !

DÉSAUNAIS, *à lui-même.*

Ah ! diable !.. C'est égal.. par ceux-ci, nous pourrons peut-être... avec un peu d'adresse... (*Au chef de bureau.*) Qu'on les amène. (*Le rappelant.*) Ah ! cet ordre.., le nommé Bernard... (*bas*) Quatre gendarmes à cheval... Vite !

(Le chef de bureau sort.)

PERRIN, *de l'autre côté, à Thérèse.*

Tu vois qu'il s'en occupe... Il s'en occupe toujours ! Il y a mis une obligeance...

UN HUISSIER, *entrant par la porte à droite.*

Citoyen Désaunais, le ministre vous demande sur-le-champ.

DÉSAUNAIS.

J'y cours... (*A lui-même et préparant ses papiers.*) Grâce au ciel! j'ai déjà plusqu'il n'en faut pour le mettre de bonne humeur... Il sera con-tent de moi.

PERRIN, *à Thérèse.*

Maintenant, ma bonne, je crois que nous pouvons nous en aller bien tranquilles.

(Il prend Thérèse sous le bras et se dispose à sortir avec elle.)

DÉSAUNAIS *prend son portefeuille et va partir.*

(Se ravisant)

Ah! et mes jeunes gens qui vont venir... Il me faut quelqu'un d'adroit, quelqu'un de fort pour les interroger, et tâcher de pénétrer... (*Ses regards tombent sur Perrin, qui s'en va avec Thérèse, et qui s'est arrêté pour le saluer.*) Eh! parbleu! je vais chercher bien loin... (*Il rappelle Perrin.*) Citoyen Perrin!

PERRIN, *s'arrêtant.*

Plaît-il?

DÉSAUNAIS, *bas.*

Ne sortez pas : j'ai besoin de vous.

PERRIN, *quittant le bras de Thérèse.*

Comment?

DÉSAUNAIS.

Un travail pressé... une mission importante... Voici le moment de vous montrer.

PERRIN.

Enfin! c'est tout ce que je demandais...

THÉRÈSE, *près de la porte.*

Vous ne venez pas, mon oncle?

PERRIN.

Impossible, ma bonne : il paraît que nous sommes dans le

coup de feu... Retourne à la maison, Bernard ne tardera pas à aller t'y rejoindre, et moi-même...

THÉRÈSE.

Mais...

PERRIN.

S'il y avait quelque chose de nouveau, viens tout de suite m'en instruire. Le citoyen Désaunais le permet.

DÉSAUNAIS, *faisant signe à l'huissier.*

Sans doute !...

THÉRÈSE, *sortant avec l'huissier.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que nous allons devenir ?

PERRIN, *avec empressement, à Désaunais.*

De quoi s'agit-il ?

DÉSAUNAIS, *en confidence.*

Il y en a trois d'arrêtés !

PERRIN, *étonné.*

Trois d'arrêtés ?

DÉSAUNAIS.

Oui... ce complot... contre les jours du premier consul...

PERRIN, *effrayé*

Ah ! mon Dieu !... Ils voulaient...

DÉSAUNAIS.

Cela vous regarde.

PERRIN.

Moi ?...

DÉSAUNAIS.

Vous savez ce que vous avez à faire ?

PERRIN, *hésitant.*

Mais...

DÉSAUNAIS, *à mi-voix.*

Ne les effrayez pas.. promettez leur... leur grâce.. (*Avec un sourire équivoque*) comme nous faisons toujours.

PERRIN, *avec bonté.*

Vous avez raison... c'est la bonne manière.

DÉSAUNAIS.

Dites... que c'est l'intention du ministre, si vous êtes content d'eux... s'ils ne vous cachent rien...

PERRIN, *voulant le retenir.*

Mais expliquez-moi...

L'HUISSIER, *rentrant par la droite.*

Citoyen Désaunais !..

DÉSAUNAIS, *à Perrin.*

Ah ! c'est vrai ! Le ministre m'attend... Adieu ! adieu... bonne chance...

(Il entre avec empressement chez le ministtre ; l'huissier le suit et ferme la porte au nez de Perrin, qui voulait encore parler à Désaunais.)

PERRIN, *seul.*

Une conspiration !.. des gens arrêtés !.. Qu'est-ce que je peux faire...? Ah ! je comprends... mission de paix, d'indulgence... ramener la brebis égarée... Au fait, ça rentre dans mes anciennes attributions !... (*Voyant la porte du fond s'ouvrir.*) Chut ! ce sont eux.

SCÈNE X.

MICHEL PERRIN, JULES, *deux autres* JEUNES GENS *en uniforme, tous trois conduits par les huissiers et les gendarmes.*

L'HUISSIER, *aux jeunes gens.*

Attendez ici.

(Il sort avec les autres et les gendarmes. Les portes se referment.)

JULES, *à ses amis.*

Quelle fatalité !..

PREMIER JEUNE HOMME, *bas.*

Un projet si bien combiné...

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *de même.*

Il y avait des traîtres!...

JULES, *apercevant Perrin..*

Que vois-je?...

LES DEUX AUTRES.

Encore lui!...

JULES, *bas.*

Il était hier chez Bernard...

LE PREMIER JEUNE HOMME, *de même.*

Le soir, au Cadran bleu...

JULES, *bas.*

Et maintenant!... Nous étions vendus!... Le misérable!... (*Serrant la main de ses amis.*) C'est fait de nous!... mais notre mort sera vengée.... Il n'y a que nous d'arrêtés, les autres agiront... Pas un mot...

(Ils restent tous trois immobiles de côté.)

PERRIN, *à part.*

Je crois que c'est le moment... (*Allant à eux et avec bonté.*) Eh bien! mes pauvres enfans, qu'est-ce que nous avons fait là?... (*Reconnaissant Jules.*) Que vois-je?... Comment, le citoyen Jean Durand.. !

JULES, *avec ironie.*

Cela vous étonne?...

PERRIN, *joignant les mains.*

Ah! mes amis!... mes amis!... où allons-nous?... Qu'est-ce que c'est que des têtes comme cela?...

JULES, *avec mépris.*

Oh! la vôtre est bien meilleure!.. Vous ne faites pas d'imprudence, vous!... et je dois convenir que vous avez là, monsieur, une jolie profession.

PERRIN, *noblement.*

Oui, jeunes gens!... et jamais je n'en ai mieux senti la noblesse et la dignité.

JULES, *ironiquement.*

C'est possible!... mais vous ne savez pas votre métier...

PERRIN.

Comment?...

JULES, *de même.*

Sans doute!... il faut s'y prendre plus adroitement... avoir l'air d'abonder dans notre sens... dire que le gouvernement est un gouvernement despotique... que le premier consul mériterait...

PERRIN.

Hé! pourquoi donc dirais-je cela?.. quand je pense le contraire... quand mon admiration...!

JULES, *avec impatience.*

C'est bien!... épargnez-nous des discours inutiles.

PERRIN.

Non... vous m'entendrez, jeunes gens!... dussions-nous rester ici jusqu'à demain matin... Vous m'ouvrirez votre âme... vous me direz tout.

JULES, *à ses amis.*

Nous y voilà... il s'imagine...

PERRIN, *se mettant entre eux et leur prenant les mains* (1).

Allons, mes enfans, un peu de confiance... je vous parle comme un père... Mais il est impossible que vous ne vous repentiez pas... (*Sévèrement.*) La vie d'un homme, jeunes gens!... la vie d'un homme! savez-vous ce que c'est, et de quel poids vous alliez vous charger?... Qui vous a donné le droit d'en disposer?... S'il était coupable même, qui vous a chargé de le punir?... (*Avec émotion.*) Un coupable!... hé!

(1) Jules, Perrin, les deux Jeunes Gens.

mes enfans... la justice humaine elle-même tremble quand il faut le frapper... et Dieu pardonne !

JULES, *regardant ses amis.*

Quel langage !...

TOUS TROIS.

Mais, monsieur...

PERRIN.

Je sais ce que vous allez me dire !... que cet homme... vous le détestez... que vos opinions... Qu'importe, mes enfans !... un crime est toujours un crime !.. (*S'animant.*) Vous voulez le renverser !... et qui mettrez-vous à sa place ?... Vous ?... Hé ! mes pauvres amis !... avec toute sa force, il a bien de la peine à contenir les factions... à pacifier la France !... et vous vouliez... sans songer aux suites d'un pareil attentat !... à votre pays, aux maux incalculables...

JULES.

Hé ! monsieur...

PERRIN, *s'animant de plus en plus.*

A vous-mêmes ! aux dangers auxquels vous vous exposiez... (*Mouvement de fierté de Jules.*) Eh bien ! non, je le sais... vous avez du cœur... vous ne craignez pas la mort !... (*Avec âme.*) Mais vous avez une famille... des parens... une sœur... peut-être, une mère.

JULES, *frappé et avec un soupir.*

Ma mère !... ah !...

PERRIN, *vivement et saisissant son bras.*

Oui, vous avez une mère... j'ai vu briller des larmes !... Eh bien ! jeune homme... cette pauvre mère... qui ne chérit que vous, qui n'existe que par vous... l'avez-vous oubliée ?... la condamnerez-vous à ne plus vous serrer dans ses bras ?... La condamnerez-vous à des larmes éternelles... à mourir de douleur ?.. (*Mouvement.*) Non, non.. n'est-ce pas ?.. Voilà que nous nous entendons... que vous vous repentez... que vous abjurez tout projet coupable... Oui, j'en suis sûr... vous êtes émus !... (*Tout en larmes et les serrant dans ses bras.*) Embrassez-moi

mes enfans... embrassez-moi... et croyez que les conseils d'un vieillard, d'un ami, valent bien ceux de la jeunesse et des passions.

JULES, *très étonné.*

Quels discours!..

PREMIER JEUNE HOMME.

Je n'en reviens pas!...

JULES, *lentement à Perrin.*

Enfin, monsieur! la conclusion de tout ceci...

PREMIER JEUNE HOMME, *à son camarade.*

C'est un cachot.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *de même.*

Et un jugement!

PERRIN, *cherchant.*

La conclusion...?

JULES.

Oui... que nous reste-t-il à faire?..

PERRIN.

Mais, rien, je pense.... qu'à vous en aller.... bien tranquillement.

JULES.

Où ça?..

PERRIN.

Chacun chez vous.

LES DEUX AUTRES.

Comment?

JULES, *à ses amis.*

Chut!.. (*Haut.*) Quoi, monsieur....

PERRIN.

Ce sont les intentions du ministre; je ne fais que suivre ses ordres. je suis content de vous..... je suis sûr de vos sentimens... vous pouvez vous retirer.

JULES, *hésitant et regardant autour de lui.*

Nous retirer... ? et par où?

PERRIN, *souriant.*

Mais dame... par la porte!.. je ne vous propose certainement pas de sortir par... (*Il montre la fenêtre.*)

JULES, *désignant la porte du fond.*

Mais... cette foule?.. ces huissiers?..

PERRIN, *à lui-même.*

Ah! je comprends... un peu de honte!... je me mets bien à leur place!.. heureusement que nous avons là... ça donne directement dans la rue... (*Il va à la petite porte à gauche, et l'ouvre; pendant ce temps, les deux jeunes gens passent à droite à côté de Jules.*

TOUS TROIS, *étonnés.*

Que vois-je?..

PERRIN.

Tenez, mes enfans... personne ne vous verra.

JULES, *à ses amis.*

Ce n'est pas possible... il y a des gens apostés pour nous saisir... mais que risquons-nous?... (*A part.*) Nous pourrons peut-être encore arriver à temps.

PERRIN, *les faisant passer, et leur serrant la main.*

Adieu mes enfans, adieu mes bons amis! (*A Jules qui est resté le dernier.*) Et vous jeune homme, allez embrasser votre mère.

JULES, *le regardant avec émotion.*

Monsieur... je ne sais comment vous exprimer...

PERRIN, *lui serrant la main.*

C'est bien!... c'est bien...! je vous comprends.

TOUS, *à mi-voix.*

AIR: *Vite à cheval.*

Fuyons / Fuyez sans bruit,

Et que rien ne nous trahisse;
Que le sort vous soit propice!
Fuyons / Fuyez sans-bruit,
L'espérance nous / vous conduit.

JULES, *hésitant.*

C'est un beau trait,
Je dois lui rendre justice;
C'est un beau trait...
(Regardant la porte et Perrin avec défiance.)
S'il tient ce qu'il nous promet.

TOUS.

Fuyons / Fuyez sans bruit.
Et que rien ne nous trahisse,
Que le sort vous soit propice!
Fuyons / Fuyez sans bruit,
L'espérance nous / vous conduit.

(Ils sortent; la porte se referme.)

PERRIN, *seul, avec joie, et s'essuyant les yeux.*

Ah! je suis content de moi... je suis sûr au moins d'avoir rempli les intentions... (*Regardant au fond.*) Eh! mais... quel bruit!

SCÈNE XI.

MICHEL PERRIN, BERNARD, *conduit par des gendarmes et des huissiers*, THÉRÈSE *qui le suit en pleurant.*

LES GENDARMES, *à Bernard, et le poussant.*

Allons... pas tant de raisons!

BERNARD.

Soyez tranquilles, je ne veux pas me sauver !

THÉRÈSE, *pleurant.*

Comment, M. Bernard ! vous ! arrêté !...

PERRIN, *le reconnaissant.*

Arrêté ! Bernard ?...

BERNARD.

Oui, vraiment... et comme conspirateur !

PERRIN, *se récriant.*

Comme conspirateur ?

THÉRÈSE.

Ah ! mon oncle, suis-je assez malheureuse !

PERRIN, *vivement.*

Mais ce n'est pas possible ! il y a quelque méprise, quelque malentendu... ou bien... (*A Bernard.*) Tu as donc des ennemis ?... quelqu'un qui t'auras dénoncé... Ah ! nous allons voir !...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DÉSAUNAIS, *entrant par la porte qui conduit chez le ministre.*

DÉSAUNAIS.

Le ministre va venir les confronter, et je me flatte qu'il sera content du zèle que j'ai déployé.

PERRIN, *courant à lui.*

Dites donc, citoyen Désaunais...

DÉSAUNAIS.

Qu'est-ce que c'est ?

PERRIN, *lui montrant Bernard.*

Voilà Bernard... il est arrêté!...

DÉSAUNAIS (1).

Je le sais... C'est bien.

PERRIN.

Comment! c'est bien!... Mais du tout, c'est une horreur! une indignité!.. Qui est-ce qui a osé le faire arrêter?...

DÉSAUNAIS.

Eh! parbleu! mon cher, c'est vous.

PERRIN.

Moi!...

DÉSAUNAIS.

Une très bonne idée que vous avez eue là, j'en conviens; Vous m'avez donné les renseignemens, le signalement... je ne veux pas vous en ôter la gloire.

BERNARD, *surpris.*

Comment! M. Perrin, c'est vous qui me faites arrêter?

THÉRÈSE, *se récriant.*

Comment! mon oncle, c'est vous!...

PERRIN, *étourdi.*

Qu'est-ce que vous dites? qu'est-ce que vous me demandez? Est-ce que ça peut tomber sous le sens? Vous me feriez croire que c'est moi. . que j'ai été... tandis qu'au contraire, je voulais... Ah! laissez donc! Vous finirez par m'embrouiller... que je ne m'y reconnaîtrai plus du tout!.. (*Apercevant Fouché.*) Mais, Dieu merci, voilà Joseph, qui va nous tirer d'embarras.

---

(1) Désaunais, Perrin, Bernard, Thérèse.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FOUCHÉ.

PERRIN, *courant à lui.*

Mon bon Joseph, il faut que je te parle.

FOUCHÉ, *l'éloignant doucement.*

Tout-à-l'heure, mon ami; une affaire de la dernière importance... (*A Désaunais*) Ce soldat?...

DÉSAUNAIS, *montrant Bernard.*

Le voici.

PERRIN.

C'est justement de cela que je veux...

FOUCHÉ, *même jeu.*

Un moment!..

DÉSAUNAIS, *repoussant Perrin.*

Taisez-vous donc!...

PERRIN, *à Thérèse, et s'asseyant avec elle sur la banquette qui est au-dessous de la fenêtre.*

Ne pleure pas, ma bonne, je m'en vais lui parler; il n'y a pas le moindre danger... (*A part.*) Malgré ça, je commence à avoir une peur!...

FOUCHÉ, *regardant Bernard* (1).

Ah! ah!.. c'est vous, jeune homme? J'aurais dû m'en douter! Lorsque l'on forme de mauvaises liaisons... (*Tenant à la main la lettre de Bernard, que Désaunais lui tend.*) Vous vouliez approcher du premier consul?

---

(1) Désaunais, Fouché, Bernard.

BERNARD.

J'en conviens.

FOUCHÉ.

Vous saviez qu'il existait un complot contre lui?

BERNARD.

C'est vrai.

FOUCHÉ, *vivement.*

Vous en étiez complice?

BERNARD.

Moi!

THÉRÈSE.

Par exemple!

PERRIN, *se levant.*

Joseph, je t'ai dit que je voulais te parler...

FOUCHÉ, *avec impatience.*

Eh! morbleu!

(On le fait rasseoir.)

BERNARD, *avec indignation.*

Moi, leur complice!

FOUCHÉ, *froidement.*

Vous ne pouvez pas le nier : je vous ai trouvé, hier matin, en conférence secrète avec le chef de la conspiration.

THÉRÈSE, *respirant à peine.*

Ah! mon Dieu!

FOUCHÉ.

Le soir, vous étiez au Cadran bleu.

BERNARD.

C'est vrai; en sortant de là, j'ai écrit à mon général... je voulais le voir... lui seul!... j'aurais pu le sauver, sans trahir leur secret... je l'espérais du moins... il aurait compris mon silence, lui... mais vous, vous ne le pouvez pas.

FOUCHÉ.

Ainsi, vous connaissez les conjurés?.. vous pouvez les nommer?.. indiquer leur retraite?

BERNARD, *vivement.*

Moi !

AIR : *d'Aristippe.*

Y pensez-vous?... que je me déshonore !
D'un tel espoir j'ai lieu d'être surpris.

FOUCHÉ.

Et pouvez-vous les ménager encore !
Songez-y donc... ce sont les ennemis
Et de la paix et de notre pays.

BERNARD

Je ne sais pas quels princip's sont les vôtres :
Un ennemi... j'puis l' combattr'... le défier...
Mais le livrer !.. adressez-vous à d'autres !
Je suis soldat, ce n'est pas mon métier.

FOUCHÉ *et* DÉSAUNAIS.

Comment ?

BERNARD.

Faites-moi jeter dans un cachot... faites-moi fusiller... je ne dirai pas un mot de plus.

THÉRÈSE, *retombant.*

Il est perdu !

PERRIN, *s'approchant.*

Ah ! ça, est-ce qu'il est fou ?.. (*A Thérèse.*) Laisse donc, ça ne se passera pas ainsi ! Joseph....

DÉSAUNAIS, *bas à Fouché.*

Nous saurons bien le faire parler, en le confrontant avec les autres.

FOUCHÉ.

Faites les venir.

DÉSAUNAIS, *s'inclinant.*

Tout de suite. (*Bas à Perrin.*) Faites venir vos trois hommes ?...

PERRIN.

Quels hommes?

DÉSAUNAIS.

Ceux que j'ai laissés, ici, avec vous?...

PERRIN.

Ah!.... soyez tranquille, j'en ai été fort content.... c'est une affaire finie.

DÉSAUNAIS.

Mais où sont-ils?...

PERRIN, *tranquillement.*

Eh! bien, ils sont partis.

DÉSAUNAIS.

Partis!... que voulez-vous dire?...

PERRIN, *montrant la petite porte.*

Je leur ai ouvert la porte moi-même.

DÉSAUNAIS.

Celle-ci?

PERRIN.

Sans doute.

DÉSAUNAIS, *atterré.*

Miséricorde!... nous ne tenons plus rien!... nous sommes ruinés! perdus!...

FOUCHÉ, *vivement.*

Comment?

DÉSAUNAIS, *montrant Perrin.*

Il les a laissé échapper!.. Quand je disais que c'était un misérable, un traître!...

PERRIN.

Dieu me pardonne, ils ont tous la tête à l'envers!.... Ne m'avez-vous pas dit, vous-même, de leur promettre leur grâce?...

DÉSAUNAIS, *hors de lui.*

Eh!... Monsieur, ça se promet toujours... (*Furieux.*) Malheureux!... vous avez perdu la France!...

PERRIN, *avec colère.*

J'ai perdu la France, à présent!.. tantôt, je l'avais sauvée!.. Tâchez donc de vous entendre... Vous me ferez croire peut-être que je peux remuer la France avec mon petit doigt!...

FOUCHÉ, *vivement.*

Allons, allons!... il ne s'agit pas de se désespérer!... il faut donner des ordres, il faut courir. (*Allant vers le fond.*) Holà! quelqu'un...

(Tous les chefs de bureaux, huissiers, gendarmes accourent à sa voix.)

DÉSAUNAIS.

Et où les retrouver maintenant?...

PERRIN.

Mon Dieu, je suis sûr qu'ils sont retournés bien tranquillement à la revue!.. où était leur premier rendez-vous...

TOUS.

A la revue!...

BERNARD, *très agité; il regarde par la fenêtre.*

En effet .. l'heure approche!... (*On entend une musique éloignée.*) La garde des consuls est déjà rassemblée... Ce mouvement... cette musique... Et ce Crussac qui est libre!... O mon Dieu!... (*à ceux qui l'entourent*) courez vite!...

FOUCHÉ.

Comment?

BERNARD, *hors de lui, à Fouché.*

Je n'y tiens plus!... Oui, c'est à la revue... au moment où il sortira des Tuileries... où on l'entoure pour lui présenter des pétitions... c'est là qu'il doit être frappé!...

TOUS.

Grand Dieu!

FOUCHÉ.

Et il ne veut pas que l'on veille sur lui... (*Aux gendarmes.*) Vite! votre piquet à cheval!... (*A Désaunais.*) Courez... prévenez Lannes, Duroc.., ses aides-de-camp... (*Aux huissiers.*) Faites venir Comminges... Non, j'y vais moi-même... Ma voiture!...

DÉSAUNAIS, *à haute voix.*

La voiture du ministre !

(Fouché signe quelques ordres ; tout le monde va et vient dans le plus grand désordre.)

PERRIN, *au milieu d'eux.*

Mais un moment... expliquez-moi... Qu'est-ce qu'il y a donc?...

CHOEUR.

AIR : *La voix de la patrie.*

Du sort qui le menace
Comment le préserver !
De leur aveugle audace
Qui pourra le sauver ?

BERNARD, *très ému.*

Des armes !... qu'on m'en donne !
Et Bernard aujourd'hui...
Sans accuser personne,
Pourra mourir pour lui !...

CHOEUR.

Du sort qui le menace,
Etc., etc.

FOUCHÉ, *se levant et voulant partir.*

Allons, messieurs !...

BERNARD, *à la fenêtre.*

Attendez ! (*On s'arrête en silence.*) Le bruit des tambours... ces cris... ces acclamations... (*On entend dans l'éloignement les cris :* VIVE LE PREMIER CONSUL !) *Se retournant à Fouché.*) Il sort des Tuileries !...

FOUCHÉ.

O ciel !...

(Musique qui continue en sourdine.)

BERNARD, *avec effroi.*

Il n'est plus temps !...

FOUCHÉ, *tombant sur un siége.*

C'en est fait!... (*Moment de silence et de stupeur. On entend frapper deux coups à la porte secrète, à droite.*) Qu'est-ce donc?

DÉSAUNAIS, *d'une voix tremblante.*

Sans doute... un de mes gens qui vient m'apprendre...

FOUCHÉ.

Ouvrez!...

(Désaunais va ouvrir.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *un* HUISSIER *paraissant à la petite porte.*

L'HUISSIER, *à Désaunais.*

Un homme, enveloppé d'un manteau, et qui a disparu aussitôt, vient de me remettre ceci, pour le citoyen Perrin.

(Montrant une lettre.)

PERRIN, *s'avançant.*

Pour moi?...

DÉSAUNAIS, *la saisissant.*

Un moment!... il était d'intelligence avec eux... il était du complot, j'en suis sûr... et je veux savoir...

(Il brise le cachet.)

FOUCHÉ *vivement.*

Donnez!... donnez!... (*Regardant la signature.*) Jules de Crussac!...

DÉSAUNAIS, *triomphant, à ceux qui l'entourent.*

Voyez-vous!...

FOUCHÉ, *lisant* (1).

« Monsieur, quoique je fusse en votre pouvoir, notre
» projet était immanquable... la vie du premier consul était
» entre nos mains... Tous les efforts de la police n'auraient pu
» le garantir. Le procédé noble et loyal du ministre, dont
» vous vous êtes montré un si digne interprète, sa con-
» fiance, sa générosité, ont dû changer notre résolution...
» Nous renonçons à notre dessein, et mes amis et moi nous
» quittons Paris à l'instant. »

TOUS.

Il est sauvé !...

BERNARD, *avec élan.*

Mon pauvre général.

FOUCHÉ, *achevant de lire.*

« Adieu, monsieur. Je regrette de vous voir suivre une
» pareille carrière.. Mais si le ministre n'employait que des
» hommes comme vous, son pouvoir serait immense, et la
» police bien plus facile. »

PERRIN, *cherchant à comprendre.*

Qu'est-ce qu'il veut dire?.. *Une pareille carrière!...*

FOUCHÉ, *à Perrin.*

Comment, mon bon Michel, c'est à toi que nous devons...

DÉSAUNAIS, *avec enthousiasme.*

Quel homme prodigieux !.. je l'avais bien jugé!...

PERRIN, *le regardant avec ironie.*

J'ai encore sauvé la France, n'est-ce pas?.. Eh bien ! moi je n'y comprends rien... et cette lettre... (*La prenant et regardant.*) Si fait! c'est bien pour moi (*Lisant l'adresse.*) Au citoyen Michel Perrin... employé de la police secrète.

---

(1) Désaunais, Fouché, Perrin, Thérèse, Bernard.

THÉRÈSE.

De la police secrète?

BERNARD, *vivement.*

Quoi! M. Perrin... c'est là votre titre?... c'est là votre place?

DÉSAUNAIS.

Eh! mais, sans doute.

PERRIN, *un peu inquiet.*

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?.. Voilà que tu m'effraies aussi, toi!

BERNARD, *vivement.*

C'est que vous ne savez pas... vous ignorez...

PERRIN, *à qui Thérèse a dit un mot à l'oreille, tremblant d'émotion.*

Grand Dieu!.. comment, j'étais!.. moi!... ah!..

(Il se cache la figure de ses deux mains, et tombe accablé sur une chaise.)

THÉRÈSE, *s'empressant auprès de lui.*

Mon oncle!..

BERNARD.

Monsieur Perrin!...

FOUCHÉ, *à Désaunais.*

Qu'est-ce que cela signifie?.. Vous ne m'avez donc pas compris?.. Qu'est-ce qu'il faisait ici?...

DÉSAUNAIS, *interdit.*

Mais dame! il faisait comme les autres.. il faisait des rapports.

FOUCHÉ, *avec un geste de colère.*

Hum!. . sotte espèce!.., (*Courant à Perrin.*) Mon ami, mon bon Michel... pardonne!.. je n'ai jamais pensé... Mais la précipitation.. J'étais si occupé.. et puis tu voulais être employé sur-le-champ.. tu étais décidé à tout faire!..

PERRIN, *relevant sa tête et noblement.*

Oui, sans doute, j'aurais tout fait!.. j'aurais frotté vos appartemens.. monté du bois.. tout ce qu'il y a de plus pénible, tout ce qu'un honnête homme peut faire, pour gagner du pain, sans rougir.. je l'aurais fait! Mais me déshonorer! flétrir quarante ans d'une vie irréprochable!

FOUCHÉ, *voulant prendre sa main.*

Mon ami!

PERRIN, *se levant et le repoussant.*

Votre ami!

AIR: *Vaudeville des Amazones.*

Moi, votre ami!... non, je ne veux plus l'être!
Et pour jamais je brise tous nos nœuds...
Je ne dois plus vous parler, vous connaître;
Je veux que rien, en fuyant de ces lieux,
Ne me rappelle un jour aussi honteux.

(Comme frappé d'une idée, et tirant une bourse de sa poche.)

Dieux! et cet or, dont l'aspect seul m'irrite.
Cet or, Monsieur, dont je suis indigné...
Reprenez-le... reprenez-le bien vite;
Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné!

(Jetant la bourse avec force à ses pieds.)

Tenez, tenez, reprenez-le bien vite;
Car, Dieu merci, je ne l'ai pas gagné!
Non, Monsieur, je ne l'ai pas gagné! *Bis.*

FOUCHÉ, *l'arrêtant.*

Michel! c'est une funeste méprise!... Mais je puis tout réparer, je puis te donner...

PERRIN, *avec force, et voulant s'éloigner.*

Rien.

FOUCHÉ.

Pourtant...

PERRIN.

Rien, vous dis-je!... je ne veux plus rien de vous.

FOUCHÉ, *après un silence, lui prenant la main et l'amenant sur le devant du théâtre.*

(Lentement.)

Quoi ?... pas même cette petite cure de Normandie, que tu regrettes si fort ?

PERRIN.

Comment ?

FOUCHÉ.

Le concordat est signé de ce matin... et ce Joseph, que tu accuses, que tu maudis !... songeait cependant au seul bonheur qui te convienne. (*Tirant un papier de sa poche.*) Voici ce que Portalis, le ministre des cultes, vient de m'envoyer.

PERRIN, *y jetant les yeux et s'attendrissant.*

Ma nomination !... mon petit village... je reverrais... Ah ! Joseph ! il ne fallait pas moins que cela... (*Se jetant dans ses bras, et d'une voix entrecoupée.*) Je te pardonne ! mais tu m'as fait bien du mal.

BERNARD, *avec joie.*

Oh ! que je suis content !

THÉRÈSE, *de même.*

Et moi ! mon pauvre oncle ! mon pauvre oncle !

PERRIN, *s'essuyant les yeux.*

Oui, oui !... mais que je parte tout de suite... je ne veux pas rester un instant de plus...

FOUCHÉ, *l'arrêtant.*

Oh ! tu ne peux pas t'en aller comme cela !... il faut que je te présente au premier consul, qu'il sache ce qu'il te doit.

PERRIN, *souriant malgré lui.*

Me présenter, moi ? Comment ! je verrais le grand homme !... Eh bien ! j'y consens... ça me fera plaisir... pour que je puisse dire là-bas : *Je l'ai vu !*... Mais qu'il ne s'avise pas de vouloir me faire évêque... Non, non, ça ne me convient pas.

FOUCHÉ, *souriant.*

Non; mais une petite pension... (*Mouvement de Perrin, qui veut refuser*) pas pour toi, mais pour tes pauvres?

PERRIN

Ah! ça, c'est différent! car ce qu'il me faut, à moi, vois-tu, Joseph, c'est mon obscurité, mes bons paroissiens, mes petits enfans... (*Montrant Thérèse et Bernard.*) ces deux-là, que j'emmène avec moi.

THÉRÈSE.

Oui, mon oncle!

BERNARD.

Nous ne vous quitterons plus.

PERRIN, *tendant la main à Fouché.*

Et puis de temps en temps des nouvelles de mon ami Joseph! que j'apprenne que tout va bien... qu'il n'y a plus de conspirateurs, par conséquent plus de... (*Regardant Désaunais, et se penchant à l'oreille de Fouché*) tu sais ce que je veux dire.

CHOEUR.

AIR : *Vive l'empereur* (du Czar.)

Gloire à ses talens,
Ses nobles accens,
Sa prudence,
Conjurent soudain
Ici le plus lâche dessein.
Du chef immortel
Qu'enfin le ciel
Donne à la France,
Il sauve à-la-fois
Les jours et les futurs exploits.

PERRIN, *au Public.*

AIR : *A soixante ans.*

Je vais revoir ma modeste retraite;
Mais je voudrais, en partant de Paris,
Etre bien sûr, cela seul m'inquiète,
De n'y laisser que des amis;

(Au Public.)

Oui, mes enfans, soyez tous mes amis ?
Si, par malheur, en ces lieux, ma présence
A pu déplaire... imposez-vous la loi
De l'oublier !... pour les autres, je croi,
J'ai tant prêché la bonté, l'indulgence,
Qu'il en faut bien avoir un peu pour moi.

TOUS EN CHOEUR.

Quand pour autrui l'on prêche l'indulgence,
On a bien droit d'en obtenir pour soi.

FIN.

LES DUELS,

OU

LA FAMILLE DARCOURT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN DEUX ACTES,

Par MM. Mélesville et Carmouche;

Représentée pour la première fois sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 25 juin 1834.

Prix : 1 Fr. 50.



PARIS,

MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12;

BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1834.

PERSONNAGES. | ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COLONEL SELMAR.	M. MONVAL.
Mme DE BRACY, sa sœur.	Mme JULIENNE.
AGATHE, sa fille.	Mlle GABRIELLE.
LÉON DARCOURT, capitaine de hussards.	M. PAUL.
DUMESNIL, substitut du procureur du roi, et cousin d'Agathe.	M. NUMA.
POLYDORE BEAUCHAN.	M. BOUFFÉ.
LEFÈVRE, concierge.	M. GABRIEL.
AMIS DE Mme DE BRACY.	
VALETS.	

La scène se passe dans une petite ville de guerre, sur la frontière, à 120 lieues de Paris.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. HORMILLE, chef d'orchestre au théâtre, ou à M. FERVILLE, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, 33.

Imp. de J.-R. MEVREL,
Passage du Caire, 54.

LES DUELS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

ACTE I.

Le théâtre représente un jardin élégant. A gauche de l'acteur, un massif avec une table et chaises de jardin; plus haut, une barrière à l'anglaise, qui indique une avenue conduisant à la maison. A droite, une grille donnant sur la grande route, avec le pavillon du concierge; au fond, un petit bois taillis dépendant du parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMESNIL, Mme DE BRACY, AGATHE.

Au lever du rideau, les deux femmes sont assises près de la table, et font de la tapisserie. Dumesnil est debout près de sa tante.

MAD. DE BRACY, *travaillant.*

Vous ne savez ce que vous dites, mon neveu.

DUMESNIL.

Permettez, chère tante... Au parquet nous sommes entêtés... et, comme substitut du procureur du roi de notre ville, je jouis de tous les priviléges de l'état.

MAD. DE BRACY.

Oui, un beau magistrat!.. Je ne sais pas comment on a pu vous nommer... vous n'étiez pas plus fait pour ces fonctions!.. Malgré votre air grave, vous êtes un fou, une tête à l'envers, qui mystifiez tout le monde!

DUMESNIL.

Vous voilà comme les autres!.. Quand je joue la comédie en société, on dit que ça ne va pas au ministère public; si je passe la nuit au bal, le lendemain, on dit que je dors tout debout, en portant la parole! on n'est jamais content. Je croyais qu'on pouvait être substitut et s'amuser! pas possible!.. (*Entre ses dents.*) Aussi, ma foi, j'ai pris mon parti, et j'espère bien, avant peu... (*Elevant la voix.*) Mais enfin, j'y suis encore... et à ce titre, je persiste, et je soutiens que ma cousine n'a pas l'air enchanté de se marier.

Nota. Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre; le premier tient la gauche du spectateur. Les changemens dans les scènes sont indiqués par des notes.

MAD. DE BRACY.

Air : *Seule, hélas ! pauvre fille* (de Pauline).

Qu'elle soit trop joyeuse,
On penserait, je croi,
Qu'elle était malheureuse
En vivant avec moi.
Il n'en est rien, j'espère,
Et, près de son époux,
Le sort le plus prospère
Suivra des nœuds si doux.

AGATHE, *soupirant avec timidité.*

Pourtant, j'étais, ma mère,
Bien heureuse avec vous.

MAD. DE BRACY, *à Dumesnil.*

Ne voulez-vous pas qu'elle chante ?

DUMESNIL.

Mais oui, elle a une jolie voix.

MAD. DE BRACY.

Qu'elle danse ?

DUMESNIL.

Pourquoi pas !

MAD. DE BRACY.

Quelle folie ! Après tout, son petit air rêveur ne prouve rien contre son futur.

DUMESNIL.

Je nie la conséquence !.. M. Polydore Beauchan est un personnage ridicule, au premier chef !..

MAD. DE BRACY.

Il a de grandes qualités, et, comme tout le monde, ses petits défauts.

DUMESNIL.

Du tout ! il a de grands défauts et de petites jambes ; c'est un de ces dandys de province.

MAD. DE BRACY.

N'allez-vous pas lui reprocher sa province ?

DUMESNIL.

Non... il y a des gens de mérite partout ; moi je suis d'Angoulême ! et j'estime infiniment Bordeaux[1], qui produit d'excellentes choses, à commencer par ses royans, et à finir par son anisette, mais qui a le tort de produire aussi des futurs comme M. Beauchan, une espèce de fashionable manqué, qui croit qu'un homme a tout ce qu'il lui faut quand il porte la cravate noire, les gants jaunes, et la moustache moyen-âge.

MAD. DE BRACY.

Puisque c'est la mode.

DUMESNIL.

Sans compter que je lui crois un très mauvais caractère ; une espèce de fier-à-bras, qui se bat pour un *oui*, pour un *non*, à ce qu'il dit du moins.

MAD. DE BRACY, *souriant.*

Il a quelque chose de mieux... une tante, dont il est le seul héritier, qui a de très bonnes propriétés dans le Médoc ; et puis, une belle place dans les assurances.

DUMESNIL.

Je lui en souhaiterais une dans la diligence Lafitte et Caillard.

AGATHE, *le regardant de loin en soupirant.*

Oh ! moi aussi !

DUMESNIL, *àpart, en regardant Agathe.*

C'est singulier !..voilà la seconde fois qu'elle me regarde en dessous... est-ce que?..

MAD. DE BRACY.

D'ailleurs, mon pauvre Dumesnil, vous perdez votre éloquence !.. C'est mon frère, le colonel Selmar, qui a arrangé ce mariage, et quoiqu'il soit à Paris, à cent vingt lieues de nous, vous me permettrez de croire qu'il sait aussi bien que vous ce qui convient à ma fille.

DUMESNIL.

Erreur, chère tante !.. mon oncle est un excellent militaire, qui sait parfaitement ce qui convient à ses hussards; mais on ne commande pas au cœur d'une jeune fille comme à un régiment; vous aurez beau lui dire : *En avant, marche !* (*Regardant Agathe.*) si elle a distingué quelqu'un, si elle en aime un autre.

AGATHE, *à part.*

Il m'a devinée.

MAD. DE BRACY, *sèchement et se levant.*

En voilà assez, mon neveu !.. de pareils discours...

Agathe se lève aussi.

DUMESNIL.

Ah ! pardon, du moment que cela vous fâche... mais mon observation subsiste.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Avec sa paupière baissée,
Notre cousine, au lieu d'avoir
L'air d'une heureuse fiancée,
Semble un accusé sans espoir
Et qui demande à se pourvoir !..
Voyez, la pauvre enfant soupire ;
Son défenseur ici, c'est moi ;
Vous, le président qui vient dire :
« La cour rejette le pourvoi !..

MAD. DE BRACY.

Mais voici l'heure du dîner, et mon gendre ne revient pas. (*Regardant par la grille.*) Eh ! mais, je crois apercevoir... sur la route... (*Appelant le concierge.*) Lefèvre ! Lefèvre !

SCENE II.

Les Mêmes, LEFÈVRE, *sortant de son pavillon..*

LEFÈVRE.

Madame ?..

MAD. DE BRACY.

Ouvrez donc cette grille ; il me semble que c'est M. Beauchan... cela lui évitera la peine de faire le tour du parc.

Pendant que Lefèvre ouvre la grille et que madame de Bracy regarde sur la route, Dumesnil s'approche furtivement d'Agathe.

DUMESNIL, *bas.*

Je vois que nous nous entendons, cousine.

AGATHE, *bas et d'une voix émue.*

Ah ! mon cousin, je n'ai d'espoir qu'en vous !

DUMESNIL, *bas.*

Vous avez un secret ?

AGATHE, *bas.*

Hélas, oui !

DUMESNIL, *bas.*

Confiez-le moi !

AGATHE, *bas.*

Impossible !

Air : *Dernière pensée de Wéber.*

Quel martyre !
Vous le dire,
Oh ! non... mais si j'osais ici
(*Tirant un billet de son sein.*)
Vous remettre
Cette lettre...

DUMESNIL, *bas.*

Donnez vite...

AGATHE, *la lui donnant.*

La voici !

Elle va rejoindre sa mère.

DUMESNIL, *à part et mettant la lettre dans sa poche.*

Quoi, je suis aimé d'elle !
Je plaisais... sans le savoir.
(*Avec fatuité et se rajustant.*)
La chose est naturelle...
L'habitude de me voir !..

ENSEMBLE.

DUMESNIL, AGATHE, *à part.*

Espérance,
Confiance,
Je deviendrai son / Il deviendra mon appui.
Du mystère;
Il faut taire
Ce que j'apprends aujourd'hui.
Tout ce que j'attends de lui.

MAD. DE BRACY, *à la grille.*

Il s'avance;
Son absence
M'inquiétait aujourd'hui.
C'est qu'il touche à peine la terre...
C'est un amoureux... c'est bien lui!

LEFÈVRE *regardant aussi à la grille.*

Patience,
Il s'avance,
Et, de loin, je crois que c'est lui;
Il saut' les fossés, la barrière...
C'est un amoureux... le voici!

MAD. DE BRACY, *l'appelant.*

Mon cher Beauchan...

BEAUCHAN, *à la grille.*

Ah!.. ah!.. pardon, mesdames.

Il entre. Lefèvre referme la grille puis rentre dans son pavillon.

SCÈNE III.

Les Mêmes, BEAUCHAN.*

BEAUCHAN, *d'un air aimable.*

Je ne vous voyais pas, belles châtelaines! vous guettiez le jeune paladin. (*Fredonnant.*)

Le voilà de retour
Sur l'aile de l'amour...

(*Baisant la main de madame de Bracy.*) Chère madame de Bracy... mon respect!.. Aimable Agathe!.. (*Se retournant vers Dumesnil.*) Bonjour, cher d'Aguesseau!

DUMESNIL, *froidement.*

Hein?..

BEAUCHAN, *souriant.*

J'ai dit: cher d'Aguesseau!.. je ne crois pas vous avoir insulté... (*Aux dames.*) Je suis un peu en retard pour le dîner, mesdames, et beaucoup pour...mon bonheur. Il y a une bonne

* Agathe, Beauchan, madame de Bracy, Dumesnil.

lieue de votre château à la ville... je l'ai senti à mon cœur, et à mon appétit... (*A Agathe.*) Permettez-moi d'abord de dévorer cette jolie main.

AGATHE, *à part, et retirant sa main.*

Qu'il est déplaisant.

BEAUCHAN.

Il ne faut pas m'en vouloir, je m'occupais de vous.

MAD. DE BRACY.

Vous avez fait nos invitations pour demain?

BEAUCHAN.

Vous aurez tous les officiers de la garnison!

Air : *Vaudeville de Fanchon.*

Dans les villes de guerre,
Un bal est une affaire
Qui s'arrange bientôt :
On a l'infanterie
Qui valse, dit-on, comme il faut,
Et la cavalerie
Se charge du galop.

J'ai passé aussi à la diligence, pour plusieurs objets que j'attendais; entre autres, une tante qui doit venir à ma noce... et la corbeille qui commençait à m'inquiéter. Je suis tranquille maintenant!

MAD. DE BRACY.

Votre tante est arrivée?

BEAUCHAN.

Non, il n'y a que la corbeille!.. mais les caisses sont intactes!.. pas la moindre avarie!.. et vous verrez quel style : des étoffes damassées à la Louis XIII, des plumes à la Henri III, des porcelaines à la Louis XV, des bijoux gothiques...tout ce qu'il y a de plus nouveau!.. un cachemire persan que la douane avait saisi, ce qui fait que je l'ai payé le double par respect pour les lois, et tout cela palpitant de bon goût... C'est mirifique!

AGATHE, *d'un air contraint.*

Vous avez eu tort, monsieur.

MAD. DE BRACY.

Vous aurez fait des folies.

BEAUCHAN, *avec prétention.*

En voyant la mariée, on saura mes raisons.

DUMESNIL, *ironiquement.*

Et votre tante?

BEAUCHAN, *passant auprès de Dumesnil.*

Oh! elle ne sera pas saisie par la douane; femme charmante! qui pèse deux cents, et qui est folle de la danse... c'est elle qui

a voulu absolument me marier par goût pour la société, et puis pour me corriger de ce caractère fougueux! (*En confidence à Dumesnil.*) J'ai eu quatorze affaires cet hiver, mon cher... ça et les bals, je n'en sortais pas; il était temps que je quittasse Bordeaux... on se serait aperçu au recensement; mais que voulez-vous, c'est plus fort que moi; un mot équivoque, un regard de travers. (*Montrant que sa tête part.*) Brrrr... (*Haut.*) Aussi, cette chère tante a des peurs... si je ne me mariais pas aujourd'hui, elle serait capable de se marier demain, pour ne pas laisser éteindre le beau nom des Beauchan.

MAD. DE BRACY.

C'est donc elle qui a envoyé des cartons?

BEAUCHAN.

Oui, ses cartons, ses toilettes de bal.

MAD. DE BRACY.

Je les ai fait placer dans la chambre verte, à côté de mon neveu... Je parie que vous avez oublié le notaire?

AGATHE, *à part.*

Plut au ciel!

BEAUCHAN.

Je m'en serais bien gardé... je n'ai trouvé que son maître-clerc, qui prépare le contrat. Il parait que c'est un jeune homme de Paris qui vient d'acheter l'étude, et qu'il fait ses visites.

MAD. DE BRACY.

En effet, on m'a remis sa carte; je n'ai pas pu le recevoir; c'est le troisième en six mois!

BEAUCHAN.

Oui, ils sont gentils ces notaires.

Air : *Léger comme le papillon.* (Vieux péchés.)

Aujourd'hui chez ces braves gens
C'est ainsi que ça se pratique;
Les gaillards vendent leurs cliens
De même qu'un fonds de boutique!
Dans telle rue, à l'entresol,
Vous dites : *Voyez mon notaire!..*
On va demander monsieur *Paul...*
Et l'on rencontre maître *Pierre!*

On devrait se faire assurer contre un pareil commerce.

DUMESNIL.

Eh! bien, votre compagnie d'assurance est là.

BEAUCHAN.

Ma compagnie de l'Union?.. oh! diable, du tout!.. nous n'assurons que la vie humaine.

DUMESNIL.

Vous assurez les hommes?

BEAUCHAN.

Les hommes, les femmes, les enfans, et leurs bonnes: j'assurerais l'univers entier, moi!.. Je m'étais d'abord mis dans les chemins de fer; mais je me suis dit : ça ne marche pas, où cela me conduira-t-il?.. au lieu que les assurances, c'est admirable. Figurez-vous... vous donnez un capital de... n'importe la somme; vous êtes âgé de... plus ou moins... l'âge n'y fait rien; bien, vous voilà assuré, vous êtes tranquille, vous dormez sur les deux oreilles. (*Se croisant les bras.*) Vous dites : *je suis assuré*... après cela, les naufrages, les maladies, les médecins, tous les accidens possibles, ça vous est égal, ça ne vous regarde plus!.. vous mourez... bon! vous venez le lendemain, vous dites: « *Monsieur*... » c'est-à-dire vous, ou un autre... on vous répond: « *Tout de suite, monsieur!* » on vous paie à bureau ouvert... principal et accessoires, vous empochez votre argent, et vous vous en retournez à vos affaires bien tranquillement.

DUMESNIL.

C'est superbe! (*A part.*) Il est d'une bêtise invraisemblable.

Il passe à la droite d'Agathe.

BEAUCHAN.

Je me suis fait assurer moi-même pour l'exemple, et il me semble que je me porte beaucoup mieux...

On entend une cloche éloignée.

MAD. DE BRACY.

Messieurs, le dîner...

BEAUCHAN.

Première base des assurances sur la vie. (*A Agathe.*) Le dîner et l'amour, la nourriture de l'âme. (*Appelant.*) Ah! Lefèvre!.. Vous permettez, belle maman, que je donne quelques ordres à votre concierge?

MAD. DE BRACY.

Comment donc... n'êtes-vous pas ici chez vous?..

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LEFÈVRE, *sortant de son pavillon.**

BEAUCHAN.

Dis-moi, mon garçon... outre ma tante, j'attends quelques autres parens; tu me feras le plaisir de rester là, en sentinelle et de leur indiquer...

LEFÈVRE.

En sentinelle? soyez tranquille, monsieur, c'est mon ancien état... je me souviens qu'un jour...

* Dumesnil, Agathe, madame de Bracy, Beauchan, Lefèvre.

BEAUCHAN.

C'est bien, c'est bien, tu me conteras cela une autre fois, après dîner. (*Souriant.*) Quand ce gaillard-là s'y met, c'est absolument un volume des Victoires et Conquêtes...(*Offrant son bras à madame de Bracy.*) Belle-maman...

MAD. DE BRACY.

Non... la main à ma fille!.. Dumesnil, votre bras.

DUMESNIL, *qui allait parler à Agathe.*

Impossible de se dire un mot. (*Bas à Agathe et rapidement.*) C'est égal, cousine, du courage; ce n'est pas pour rien que je suis l'appui de l'innocence et l'effroi du pervers.

BEAUCHAN.

Allons donc, avocat-général, tout sera froid.

Air : *Confiant et sincère.* (Lorgnon.)

Venez, juge équitable,
Tout sera refroidi;
Et la justice à table
N'admet pas d'alibi.

TOUS.

Allons nous mettre à table;
Que ce joyeux festin
Soit le prélude aimable
Du plus heureux destin.

AGATHE *et* DUMESNIL.

D'un plus heureux destin.

Beauchan donne la main à Agathe, madame de Bracy prend le bras de Dumesnil; ils sortent par le fond à gauche de l'acteur.

SCÈNE V.

LEFÈVRE, *seul.*

Un volume des Victoires et Conquêtes!..Il a l'air de rire, encore!.. hum! il me déplaît, ce muscadin-là, avec ses moustaches de contrebande! mamzelle Agathe n'a pas l'air non plus d'en être folle, ce qui me le rend encore plus apathique!.. et il se permet de me planter en faction! j'ai bien envie de manger la consigne et d'aller boire un coup!.. (*Il s'arrête en regardant à travers la grille.*) Tiens, un jeune homme à cheval... un parent de l'autre, peut-être? oh! non, il manie trop bien son cheval pour ça.

LÉON, *en dehors.*

La maison de madame de Bracy, mon ami?

LEFÈVRE.

Vous y êtes, monsieur. (*Mettant la clé dans la serrure de la grille.*) Mais vous ne pouvez pas entrer par ici avec votre cheval; donnez-le à ce petit conscrit de Thomas, c'est le géné-

ral en chef des ânes du pays. (*A Thomas.*) Thomas, tu vas le conduire au tourne-bride, et recommande-le bien au père Michelin. (*A Léon.*) Entrez donc, monsieur. (*Admirant le cheval.*) Une superbe bête!

SCENE VI.

LÉON, LEFÈVRE.

LÉON, *à part.*

Enfin, me voilà introduit.

Il gagne la gauche du théâtre.*

LEFÈVRE, *refermant la grille.*

C'est qu'ils sont déjà à table, et... (*Il le regarde plus attentivement.*) Ah! mille escadrons! nous sommes en pays de connaissance! Vous ne me remettez pas, M. Léon Darcourt... Lefèvre! nous étions ensemble en Belgique.

Air *de Partie et Revanche.*

Dans l' combat mon cheval se cabre;
Voyant quel danger était l' mien,
Vous r'cevez un fameux coup d' sabre...

LÉON.

A peine si je m'en souvien.

LEFÈVRE.

Vous l'oubliez, mais moi, je m'en souvien!
Vous avez, en prenant mon rôle,
Reçu le coup qui m'était décoché;
Il n' vous a frappé qu'à l'épaule,
Moi, c'est au cœur qu'il m'a touché.

LÉON.

Ah! ah! c'est toi, mon brave, que j'avais surnommé le premier fumeur du régiment... et qu'est-ce que tu fais donc ici?

LEFÈVRE.

Je fume la terre à présent, c'est-à-dire j'ai l'inspection des jardins et le département des grilles...une manière de concierge; c'est notre colonel, ce bon M. Selmar, qui m'a donné les invalides chez sa sœur.

LÉON.

Parbleu! je suis ravi! (*A part.*) Il pourra me servir.

LEFÈVRE.

Et moi donc, je ne me sens pas de joie : venez vite, je vas vous conduire.

LÉON, *embarrassé.*

Mais ne m'as-tu pas dit que l'on était à table?

* Lefèvre, Léon.

LEFÈVRE.

Qu'est-ce que ça fait, vous les aurez bientôt rattrapés... un officier d'hussards.

LÉON.

Sans doute, mais avant tout, je voudrais me concerter... Dumesnil est-il ici?

LEFÈVRE.

Le neveu de madame, un farceur de première force? certainement.

LÉON.

Eh bien! mon brave, je désirerais m'entendre avec lui.

LEFÈVRE.

Pour quelque surprise?

LÉON.

Oui, et si tu voulais le prévenir bien adroitement, sans que personne s'en doute, qu'un de ses amis l'attend ici. (*Mettant la main à sa poche.*) J'ai là d'excellens cigarres de la Havane.

LEFÈVRE.

Des cigarres! fi donc! c'est bon pour vos élégans de Paris qui s'imaginent qu'ils fument quand ils ont un brin de paille entre les dents; d'ailleurs, je vous obligerai bien sans intérêt, j'espère. Restez là, je vas vous envoyer votre homme.

Il sort.

SCENE VII.

LÉON, *seul.*

Que parle-t-il de surprise? ah! quelque fête de famille sans doute : voilà la peur qui me prend. Mais aussi, a-t-on jamais vu courir comme un extravagant, après une femme qui ne se rappelle peut-être pas votre nom, et qui, lorsque vous arrivez, plein d'espoir et demi-mort de fatigue, vous dira en vous saluant froidement : « En effet, je crois avoir rencontré »monsieur quelque part. » Il y a de quoi se brûler la cervelle! mais je n'y tenais plus, je ne pouvais plus vivre dans cet état de fièvre et d'incertitude! Heureusement qu'un de mes amis, un officier d'état-major, allait être envoyé ici avec des dépêches pour le commandant de la place; il était désolé de s'éloigner, à cause d'une petite intrigue... la femme d'un député; il faut nécessairement qu'il reste à Paris tout le temps de la session. Je lui propose de me charger de ses dépêches... enchanté!.. j'écris à mon colonel que je suis malade... et en route... (*Impatient et regardant.*) Mais ce Dumesnil, qu'est-ce qu'il devient?

Air *de Turenne.*

Quelle lenteur impardonnable!..
Si je pouvais hâter ses pas!
La justice une fois à table,
Facilement ne se dérange pas...
Ils sont gourmands ces diables d'avocats!
Ils ne s'arrachent qu'avec peine
D'un bon repas qu'il faut abandonner...
Et, pour ne pas retarder un diner,
Remettent la cause à huitaine.

(*Ecoutant.*) Ah! pourtant, je crois entendre.

SCENE VIII.

LÉON, LEFÈVRE, DUMESNIL.

DUMESNIL, *entrant avec un peu d'humeur.*

Quelqu'un me demande? quelque vol domestique... quelque flagrant délit... Ah! que c'est ennuyeux. (*A part.*) Et n'avoir pas encore pu lire cette lettre de ma chère Agathe.

LEFÈVRE, *montrant Léon.*

Voilà la personne.

DUMESNIL, *regardant.*

Eh! Dieu me pardonne, c'est Léon!

LÉON.

Moi-même, mon cher Dumesnil.

DUMESNIL, *lui sautant au cou.*

Quelle aimable surprise, mon meilleur ami, mon ancien camarade de collége. Laisse-nous, Lefèvre. (*Lefèvre rentre dans son pavillon.*) Ce cher Léon! nous ne nous étions pas vus depuis cette fameuse mascarade de Montargis.

LÉON.

Oui, où nous faisions les trois Graces, avec le gros Dubouloir; je n'étais pas mal en femme.

DUMESNIL.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais? es-tu enfin devenu raisonnable?

LÉON.

Je suis capitaine de hussards, et amoureux comme un fou.

DUMESNIL.

Jolie conversion.

LÉON, *riant.*

Et toi, es-tu toujours la terreur des maris?

DUMESNIL.

Je suis substitut, mon cher!

LÉON, *riant.*

Toi, substitut!

DUMESNIL.

Oui, c'était une bonne plaisanterie de plus ; mais ça n'aura pas de suite : je jette le froc aux orties ; j'ai envoyé ma démission à Paris, et d'un moment à l'autre... Tu ne te figures pas ce métier-là ! toujours écouter le procureur-général ! c'était à n'y pas tenir, j'en serais tombé malade. Ah ça ! qui t'amène dans notre pays ?

LÉON.

Toi, mon ami, toi seul.

DUMESNIL.

Ah ! Diable ! entendons-nous, je t'en prie ! c'est que je suis amoureux aussi, moi... depuis deux heures... du moins, je le crois.

LÉON, *riant.*

Ah ! sois tranquille, je ne viens pas te demander ton cœur, mais ton zèle, ton éloquence.

DUMESNIL.

C'est peu de chose : je connais donc la dame de tes pensées ?

LÉON.

Beaucoup !..

DUMESNIL.

Elle habite cette ville ?

LÉON.

Cette maison...

DUMESNIL.

Bah !

LÉON.

En un mot, c'est ta cousine, la charmante Agathe.

DUMESNIL, *étonné.*

Ma cousine ! et où diable l'as-tu vue ?

LÉON.

A Paris, l'année dernière, quand sa tante, madame de Selmar, la femme de mon colonel, l'amena passer deux mois, pour la distraire de la perte de son père.

DUMESNIL.

Ah ! oui, ma tante était restée ici pour les affaires de la succession.

LÉON.

Moi, qui suis au mieux avec mon colonel, quand il ne m'envoie pas aux arrêts, ce qui arrive à peu près tous les huit jours, j'étais chargé de donner la main à ces dames, de les conduire aux bals, aux concerts, juge s'il m'était possible de voir impunément la plus jolie, la plus aimable personne, moi, surtout, qui deviens amoureux...

DUMESNIL.

Aussi souvent que tu vas aux arrêts.

LÉON.

Oh! cette fois, quelle différence! j'osais à peine lui parler! je voulus cependant un soir lui faire ma déclaration; j'arrive bien préparé, elle était partie du matin! sa mère l'avait rappelée.

DUMESNIL.

Pauvre garçon...

LÉON.

J'étais furieux! je cours chez le colonel, qui avait la goutte dans ce moment-là, et qui jurait... Mon colonel, lui dis-je, j'adore votre charmante nièce.—Qu'est-ce que ça me fait? — Je vous demande sa main! — Va-t-en au diable! — Si vous me la refusez, je n'ai pas huit jours à vivre. —Te donner ma nièce, à toi! un étourdi, un écervelé, le plus mauvais sujet de l'armée. — Je suis corrigé!.. d'ailleurs, les mauvais sujets font les meilleurs maris. Voyez comme votre femme est heureuse!—Ta, ta, ta... jamais je ne donnerai mon consentement. — Alors, je serai obligé de l'épouser malgré vous. — Toi? — Moi-même. — Je t'en défie!—Vous verrez! Là-dessus, un pari; il s'échauffe, je m'emporte; il m'envoie aux arrêts; je prens la poste, et me voilà.

DUMESNIL, *froidement.*

Sans savoir si elle t'aime?

LÉON.

Oh! j'en suis presque sûr?

DUMESNIL, *froidement.*

Et moi, mon pauvre ami, je suis sûr que tu en seras pour tes frais de voyage.

LÉON, *étourdi.*

Comment?

DUMESNIL.

Je ne te parle pas des autres obstacles; mais il en est un insurmontable; ce que nous appelons une fin de non-recevoir. Agathe en aime un autre!

LÉON, *frappé.*

O ciel! elle te l'a dit?

DUMESNIL, *avec aplomb.*

Pas précisément! mais nous autres magistrats, nous avons tellement l'habitude de lire dans le cœur humain.

LÉON, *agité.*

Et ce rival, tu le connais?

DUMESNIL, *arrangeant sa cravate.*

Assez particulièrement... c'est moi.

LÉON.

Toi!.. allons donc, tu crois toujours que l'on t'adore.

DUMESNIL.

Nous avons des preuves, mon cher.

LÉON.

Pas possible!

DUMESNIL, *piqué.*

Ah! tu vas me faire commettre une indiscrétion; mais tu es trop mon ami, et puisqu'il faut absolument te guérir... (*Tirant une lettre de sa poche.*) tiens, voilà une lettre...

LÉON, *interdit.*

D'elle ?

DUMESNIL.

Qu'elle m'a glissée en secret... Je ne l'ai pas encore ouverte, parce que ma tante ne nous a pas quittés. (*D'un ton composé.*) Tu peux la lire, mon ami, et voir si je me suis trompé... c'est possible!

LÉON, *l'ouvrant en tremblant.*

Grand Dieu! Ainsi donc, ses regards, son émotion que j'interprétais en ma faveur... (*Lisant d'une voix émue et entrecoupée.*) « Cher cousin... » (*A lui-même.*) Cher cousin. (*Lisant.*) « Ce »que je fais est bien mal sans doute, mais le danger qui me »menace, l'amitié qui nous unit depuis l'enfance... vous seul »me témoignez quelque compassion, et c'est à vous seul aussi »que je puis faire un aveu que je n'oserais jamais risquer de »vive voix. » (*Accablé.*) Ah!

DUMESNIL.

Pauvre petite! je ne m'en doutais pas du tout.

LÉON, *lisant avec hésitation.*

« Il est vrai, il est quelqu'un que j'ai distingué.

DUMESNIL, *répétant avec complaisance.*

Il est quelqu'un que j'ai distingué...

LÉON, *continuant.*

« C'est un jeune officier...

DUMESNIL, *surpris.*

Hein?

LÉON, *lisant et avec joie.*

« Un jeune officier, que j'ai vu à Paris, chez mon oncle. » (*Avec agitation et continuant à lire des yeux.*) C'est moi.

DUMESNIL.

Pas possible!

LÉON.

Toutes les circonstances qu'elle rappelle... (*Lisant.*) «J'ai cru »un moment qu'il m'aimait : mais puisque je me suis trom-

»pée, obtenez du moins de ma mère que je ne me marie ja-»mais.» (*Couvrant la lettre de baisers.*) O bonheur!.. mon ami! mon cher Dumesnil!

Lui sautant au cou.

Air : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Je suis aimé... j'ai su lui plaire
Je suis certain de triompher.

DUMESNIL, *étourdi.*

Ce n'est pas un motif, j'espère,
Pour venir ici m'étouffer.
(*Regardant la lettre.*)
Comment diable, c'est un peu rude,
Ai-je donc pu m'y tromper ce matin?

LÉON, *gaîment.*

Oh! vous avez tellement l'habitude
De lire dans le cœur humain!

DUMESNIL.

C'est ça... moque-toi de moi, par-dessus le marché!..(*Riant aux éclats.*) Au fait!.. c'est très drôle... Eh! bien... au fond... je n'en suis pas fâché... cela m'aurait brouillé avec trop de monde; et pour te prouver que je n'ai pas de rancune, je ne demanderais pas mieux que de te servir... mais malheureusement tu n'en es pas plus avancé.

LÉON.

Comment?

DUMESNIL.

Agathe se marie demain.

LÉON.

Demain!

DUMESNIL.

C'est l'oncle Selmar qui a arrangé cela; il était bien sûr de gagner le pari.

LÉON, *vivement.*

Et je le lui ferai perdre!.. Maintenant que je suis aimé, il n'y a pas de puissance au monde qui m'arrête; j'empêcherai ce mariage, je le romprai.

DUMESNIL.

Je t'aiderai... ça m'amusera; et puis, je déteste le futur, comme s'il était mon rival; et je serais enchanté de trouver l'occasion de le vexer, de le mystifier : cherchons quelque moyen.

LÉON.

Oui... cherchons; voyons, as-tu trouvé?

DUMESNIL.

Donne-moi donc le temps.

LÉON.

Comment! toi, un ancien avocat.

Air : *Comme il m'aimait.*

A la mère
Si tu parlais !..
DUMESNIL.
Elle est esclave de son frère !..
LÉON.
Peut-être tu l'attendrirais,
L'éloquence a tant de secrets !
DUMESNIL, *souriant.*
Je le veux bien,
Mais tu t'exposes...
Moi qui perdais toutes mes causes.
LÉON, *vivement.*
Ne lui dis rien, *bis.*
Alors, mon cher, ne lui dis rien.

DUMESNIL.

D'ailleurs il faut quelque chose de prompt.

LÉON, *vivement.*

J'y suis!.. un enlèvement... j'enlève ta cousine.

DUMESNIL.

Et comme substitut, je suis obligé de te poursuivre pour rapt, de te faire condamner.

LÉON.

Diable !.. Ce rival, quel homme est-ce?

DUMESNIL.

Un sot.

LÉON.

Un vieillard ?

DUMESNIL.

Non !.. de ces figures qui n'ont pas d'âge... de trente à... cinquante ans; comme on veut!

LÉON.

Brave ?

DUMESNIL.

Il le dit.

LÉON.

Tant mieux! je le provoque et je le tue.

DUMESNIL.

C'est ça, tu es obligé de te sauver et tu ne peux plus épouser ma cousine.

LÉON.

Me sauver ?..

DUMESNIL.

Hé sans doute... Le commandant de la place vient de publier les mesures les plus sévères, pour empêcher les duels entre les officiers et les bourgeois.

LÉON.

Des duels pour opinion?

DUMESNIL.

Oui, à cause d'une première chanteuse qui doit être à roulades selon le militaire, et sans roulades selon le civil.

LÉON.

Quelle plaisanterie!

DUMESNIL.

Du tout... le commandant ne plaisante pas, et il les poursuit avec une rigueur... Le connais-tu?

LÉON.

Je l'ai vu en arrivant, pour lui remettre ces dépêches; il m'a même invité à déjeuner demain.

DUMESNIL.

Alors, il a ton signalement; et si tu as le malheur de tuer ton homme, te voilà forcé de fuir, de passer la frontière... ou il te fait jeter dans la citadelle.

LÉON, *hors de lui.*

Miséricorde!.. mais c'est un labyrinthe sans issue, un abîme sans fond!.. si du moins je pouvais voir ta cousine, sa présence m'inspirerait peut-être.

DUMESNIL, *regardant de côté.*

Eh! bien, mon ami, inspire-toi... la voici.

LÉON, *transporté.*

Agathe!

DUMESNIL, *l'arrêtant et le masquant.*

Prends garde de l'effrayer.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, AGATHE. *Elle s'avance timidement et regarde souvent derrière elle pour voir si elle n'est pas suivie. Le jour commence à baisser.*

AGATHE, *à demi-voix.**

Vous êtes-là, mon cousin?.. je me suis échappée un moment, mais ce n'est pas sans peine; ce M. Beauchan est toujours sur mes pas.

LÉON, *bas.*

Beauchan!

DUMESNIL, *bas.*

C'est le futur!

AGATHE.

J'étais si impatiente. (*Timidement.*) Eh bien! mon cousin, vous avez lu ma lettre.

* Léon, Dumesnil, Agathe.

DUMESNIL.

Oui, petite cousine, et voilà ma réponse.

Il lui présente Léon qu'il fait passer auprès d'elle. *

AGATHE, *avec un cri.*

Que vois-je ?.. M. Léon...

LÉON, *s'élançant près d'elle.*

Moi-même, charmante Agathe!.. Grand Dieu! elle chancelle. (*A Dumesnil en la soutenant.*) Que le diable t'emporte avec tes surprises.

AGATHE, *à Dumesnil avec un ton de reproche.*

Ah! mon cousin, c'est bien mal.

DUMESNIL.

C'est ça, grondez-moi... quand je vous épargne l'embarras des explications, des déclarations, des suffocations.

AGATHE.

Comment, monsieur a lu ma lettre?

LÉON, *près d'Agathe.*

Ah! ne le regrettez pas, elle m'a rendu si heureux.

AGATHE, *bas à Dumesnil.*

Vous aviez donc deviné que c'était lui?

DUMESNIL, *bas.*

Parbleu! nous autres magistrats, nous avons une telle habitude...

LÉON, *avec feu.*

Et maintenant, chère Agathe, que je suis sûr de votre amour, rien ne pourra m'effrayer; je suis prêt à tout entreprendre, à tout braver pour mériter cette préférence... que ma vie entière passée à vous servir finira peut-être par justifier.

DUMESNIL, *l'écoutant comme un avocat.*

Très bien!.. tu aurais dû te faire substitut. Mais maintenant, qu'allons-nous faire?

LÉON.

Comment nous débarrasser de ce futur.

AGATHE.

Impossible!.. le mariage est pour demain.

LÉON, *frappé d'une idée.*

Attendez... une idée lumineuse.

AGATHE.

Je ne consens à rien de ce qui pourrait affliger ma mère, d'abord.

* Dumesnil, Léon, Agathe.

LÉON.

Cela ne peut lui causer aucune peine, et M. Beauchan sera forcé de partir cette nuit même.

DUMESNIL.

Comment?

LÉON, *à Dumesnil et à mi-voix.*

Je le provoque toujours, mais je ne le tue pas, c'est lui qui me tuera!

DUMESNIL.

Hein?.. qu'est-ce que tu dis...

LÉON, *à Agathe.*

Vous verrez, c'est immanquable. (*Bas à Dumesnil.*) Tu ne comprends pas; nous choisissons le pistolet, tu escamotes les balles, il tire, je feins de tomber, je suis mort; les lois sur le duel, l'ordre du jour; il est obligé de se sauver sur-le-champ, et il n'épouse plus.

DUMESNIL.

Pas trop mal.

AGATHE.

Mais expliquez-moi.

DUMESNIL, *bas.*

Justement, je l'aperçois qui se glisse entre les arbres.

LÉON, *remontant le théâtre.*

Je vais l'insulter.

DUMESNIL, *bas.*

Quel moyen.

LÉON, *bas.*

Le premier venu, eh! parbleu. (*Se jetant brusquement aux pieds d'Agathe.*)* Oui, charmante Agathe!.. croyez aux sentimens.

AGATHE, *étonnée.*

Qu'est-ce qui lui prend donc?

LÉON, *bas.*

Ne vous effrayez pas.

DUMESNIL, *à part.*

Le voilà.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BEAUCHAN, *arrivant de côté et regardant à travers les branchages.*

BEAUCHAN, *à part.*

Ce diable de champagne m'a un peu ébloui... mais je crois

* Dumesnil, Agathe, Léon.

bien avoir entrevu la robe blanche de celle que j'aime!.. que vois-je!.. un homme à ses genoux!

LÉON, *bas.*

Regardez-moi bien tendrement, c'est essentiel. (*Très haut.*) Ah ! jamais je n'oublirai un aveu si doux.

Il lui baise la main à plusieurs reprises.

BEAUCHAN, *à part.*

Il recommence le malheureux!

DUMESNIL, *à part.*

Ah! ça, je ne peux pas rester les bras croisés. (*Haut à Léon avec colère.*) Monsieur, c'est une conduite indigne.

LÉON, *s'échauffant.*

Monsieur...

AGATHE, *les regardant d'un air étonne.*

Est-ce qu'ils perdent la tête, tous les deux...

DUMESNIL, *s'animant.*

A la veille d'un mariage.

LÉON, *de même.*

Je ne la laisserai pas sacrifier à un imbécile.

BEAUCHAN, *sortant de sa cachette.*

Un imbécile!

AGATHE, *l'apercevant et se sauvant en poussant un cri.*

Ahï!

Elle s'échappe; Léon remonte la scène un moment comme pour l'arrêter. Dumesnil court à Beauchan.

SCÈNE XI.

DUMESNIL, BEAUCHAN, LÉON.

DUMESNIL, *à Beauchan.*

Quoi, mon ami, vous étiez là?

BEAUCHAN.

Depuis un quart-d'heure! et je vous remercie, cousin, de la part que vous preniez...

DUMESNIL.

Pourquoi ne pas vous montrer?

BEAUCHAN.

J'étais pétrifié... Qu'est-ce que c'est que ce monsieur?

DUMESNIL.

Je n'en sais rien, un inconnu, une espèce de fou, qui s'est introduit...

BEAUCHAN.

Un amoureux! je m'en vais lui parler.

DUMESNIL, *bas.*

Et ne le ménagez pas.

BEAUCHAN, *bas.*

Vous allez voir....avec ça que le champagne m'a mis en verve!.. (*Avec aplomb, et à Léon qui revient.*) Monsieur...

LÉON.

C'est vous qui êtes cause qu'elle s'est sauvée... vous pouviez bien passer votre chemin.

BEAUCHAN, *à Dumesnil.*

Il est charmant! Ne dirait-on pas que je suis étranger à la question... Passer votre chemin! (*Elevant la voix.*) Vous ignorez, Monsieur, que c'est de moi que vous parliez tout-à-l'heure?

LÉON.

Quand j'ai dit : un imbécile?

BEAUCHAN.

Il est inutile de répéter, l'expression est peu parlementaire.

LÉON, *doucement.*

Ne vous emportez pas.. si j'avais su...

BEAUCHAN, *élevant le ton.*

Monsieur, il fallait tâcher de savoir.

LÉON.

Mon intention n'était pas...

BEAUCHAN, *bas.*

Votre intention, votre intention. (*A part.*) Il ne m'a pas l'air bien méchant, et je crois que... (*Haut.*) Tant il y a, monsieur, que je me trouve blessé... cette jeune personne m'intéresse.

LÉON.

Moi aussi, monsieur, et je pourrais me plaindre...

BEAUCHAN.

Vous plaindre!.. de ce que je vous trouve à ses pieds? de ce que vous lui baisiez la main?

LÉON.

Oui, monsieur, c'est d'une indiscrétion.

BEAUCHAN.

Par exemple! Qu'est-ce que vous dites de cela, mon cher substitut?

DUMESNIL, *bas.*

Je dis que c'est un impertinent, et que vous n'avez pas à hésiter.

BEAUCHAN.

N'est-ce pas? Allons nous-en...

Il veut sortir.

DUMESNIL, *bas, et le retenant.*

Y pensez-vous?..Je vous admire!..vous qui avez eu quatorze affaires.

BEAUCHAN.

C'est à cause de cela... une quinzième n'ajoutera pas ça à ma réputation. (*Il porte l'ongle à la dent supérieure.*) J'ai pitié de lui... ainsi...

Il veut sortir.

LÉON, *le retenant avec force.*

Non, monsieur, vous ne vous en irez pas, vous me ferez des excuses.

BEAUCHAN, *se récriant.*

Il faut que je lui fasse des excuses à présent.

DUMESNIL, *bas.*

Il veut entamer des pourparlers, c'est un poltron.

BEAUCHAN, *bas et d'un air de mépris.*

Ça m'en a l'air; laissons-le pour ce qu'il vaut!

LÉON, *l'arrêtant toujours.*

Non, vous dis-je?

BEAUCHAN, *en colère.*

Ah! mais, vous commencez à m'échauffer les oreilles... quand c'est moi, qui suis l'insulté, qui devrais vous demander raison de ces impertinences... je trouve drôle même... (*A Dumesnil.*) Venez, mon cher...

LÉON, *l'arrêtant.*

Un moment, monsieur... vous avez laissé échapper les mots d'*impertinent*, *de drôle...* c'est moi qui suis l'offensé maintenant.

BEAUCHAN, *à Dumesnil.*

Allons, c'est lui qui est l'offensé à présent! il m'embrouille tout ça.

LÉON.

Et si vous ne renoncez pas à mademoiselle de Bracy...

BEAUCHAN.

Pour que le colonel me demande raison à son tour, d'un pareil affront.

LÉON, *à haute voix.*

Eh bien, monsieur?

BEAUCHAN, *à haute voix.*

Eh bien, monsieur, je ne renonce pas à mademoiselle de Bracy, et je ne vous ferai pas d'excuses... ah!...

DUMESNIL, *bas.*

Bien!..

LÉON.

Vous ne me ferez pas d'excuses?

DUMESNIL, *bas à Beauchan.*

Il a peur.

BEAUCHAN.

Non, monsieur...

LÉON, *lui prenant la main.*

Touchez là... c'est un duel...et je vous en remercie!

SCENE XIV.

Les Mêmes, LEFÈVRE.

LEFÈVRE, *arrivant par le jardin.*

Un duel.

LÉON, *serrant la main de Beauchan.*

Et un duel à mort, je vous en préviens.

LEFÈVRE, *à Léon.*

Avec le prétendu?.. Bravo, mon officier!

BEAUCHAN, *à Dumesnil.*

Hein? un officier!

LEFÈVRE, *à Léon.*

Si c'est là la surprise que vous me ménagiez, c'est bien.

DUMESNIL, *d'un air affligé.*

J'ai fait ce que j'ai pu, pour empêcher... mais il n'y avait pas moyen.

BEAUCHAN.

A moins pourtant que monsieur ne veuille rétracter.

LÉON.

Allons donc!

BEAUCHAN.

Alors vous aurez de mes nouvelles après mon mariage, dès que j'aurai mis ordre à mes affaires.

LÉON.

Non pas... ce soir, ici... à l'instant même, à ce beau clair de lune.

BEAUCHAN.

Vous n'avez pas de témoin?

LÉON.

Lefèvre m'en servira, un ancien soldat.

DUMESNIL, *à Beauchan.*

Moi, je serai le vôtre.

BEAUCHAN.

Bien sensible! (*A part.*) Ah! mon Dieu! où me suis-je fourré?

ENSEMBLE.

Air *des Chevau-légers* (Pré-aux-Clercs).

LÉON, LEFÈVRE, DUMESNIL.

Allons, allons, vidons l'affaire...
Nous serons bien ici... très bien ! très bien !
Un témoin pour chaque adversaire,
Vous voyez qu'il ne manque rien.

BEAUCHAN, *à part.*

Quel embarras ! maudite affaire...
De l'éviter... hélas !.. aucun moyen !
En regardant mon adversaire
D'honneur, je ne me sens pas bien...
*(Inquiet.)*Et des armes ?

LEFÈVRE, *montrant son pavillon.*

J'ai par hasard
Mes anciens pistolets d'hussard ;
Ils n'ont jamais manqué leur homme.

BEAUCHAN.

C'est fort gentil...

LÉON.

C'est excellent !

DUMESNIL.

Va les chercher...

LEFÈVRE, *voulant sortir.*

Dans un instant !

BEAUCHAN, *l'arrêtant.*

Mais écoutez !..

LEFÈVRE

De Vienne à Rome
On les connaît...

BEAUCHAN *de même.*

Mais, entre nous...

LEFÈVRE.

Dans la minut', mon gentilhomme !
Je suis à vous !

BEAUCHAN, *à part se désolant.*

Juste ciel !.. sont-ils entêtés !
(Haut.) Mais écoutez...
Mais permettez !

ENSEMBLE.

LÉON, DUMESNIL, LEFÈVRE.

Allons, allons, vidons l'affaire. etc.

BEAUCHAN, *à part.*

Quel embarras ! maudite affaire. etc.

Lefèvre court à son pavillon.

BEAUCHAN, *à part.*

Il y va !

DUMESNIL.

A merveille, mon cher, voilà une affaire qui vous fera honneur.

BEAUCHAN, *d'un air piteux.*

Vous êtes bien bon!.. je crois avoir montré quelque nerf!.. ce n'est pas que j'aurais préféré... (*Elevant la voix pour être entendu de Léon qui se promène.*) Car il est bien désagréable de s'exposer à tuer une personne. (*Plus haut.*) Enfin, si monsieur avait voulu se rétracter.

LÉON, *fredonnant en se promenant.*

Femme sensible... Tra la la la... Trala.

BEAUCHAN, *à part.*

Il chante, encore... au moment de... Il y a des gens qui ont bien peu de cœur!

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, LEFÈVRE, *revenant avec des pistolets et un maillet.*

LEFÈVRE.

Voilà des gaillards qui n'ont jamais bronché; ça va me rappeler le bon temps.

BEAUCHAN *à part.*

Dieu!.. des pistolets-monstres!

LÉON.

Chargeons-les.

DUMESNIL, *s'en emparant.*

Cela regarde les témoins.

BEAUCHAN.

Mais, avant tout...

DUMESNIL.

Donnez-moi les balles. (*A part.*) Escamotées.

Il les met dans sa poche.

BEAUCHAN, *d'un ton d'humeur.*

Je ne sais pas cependant jusqu'à quel point je puis me servir des armes d'un étranger.

DUMESNIL, *s'asseyant et chargeant les pistolets.*

D'un tiers, vous ne pouvez refuser. (*A Lefèvre.*) Les bourres?

LEFÈVRE, *les lui tendant.*

Voilà!

BEAUCHAN, *se promenant d'un côté, tandis que Léon se promène de l'autre.*

L'explosion va faire peur à ces dames.

LEFÈVRE.

Nous sommes loin de la maison ; et puis, je dirai que c'était un braconnier.

BEAUCHAN.

C'est très ingénieux! mais il serait si facile... (*S'arrêtant comme pour entrer en explication, tandis que Dumesnil frappe le maillet sur la bourre.*) Car enfin, en appelant monsieur... impertinent, drôle! encore... vous me le dites; enfin, je veux bien, je n'ai pas prétendu; au contraire monsieur est arrivé... moi, je ne lui disais rien, et après tout, on me croit sanguinaire... je ne le suis pas! je me serais contenté. (*A part.*) Je crois qu'il s'adoucit.

LÉON, *froidement.*

Qui est-ce qui tire le premier?

BEAUCHAN, *à part.*

Bien!..

DUMESNIL, *montrant Beauchan et lui donnant un pistolet.*

C'est monsieur qui est l'offensé.

LEFÈVRE, *montrant Léon.*

Du tout, c'est monsieur.

LÉON.

Au sort!..

DUMESNIL, *se levant et jetant une pièce en l'air.*

Pile ou face?*

BEAUCHAN, *se dépêchant.*

Face!..

LEFÈVRE, *regardant.*

C'est pile!.. (*Tendant le pistolet à Léon.*) A vous, mon officier.

BEAUCHAN.

Là!.. j'avais pile au bout de la langue!

LEFÈVRE, *bas à Léon.*

Visez un peu bas parce qu'il remonte.

LÉON.

Quant aux autres conditions?..

DUMESNIL.

Nous allons régler cela.

BEAUCHAN, *bas à Dumesnil.*

Mais faites-lui donc entendre raison, car vraiment il me fait de la peine.

DUMESNIL, *bas.*

Soyez tranquille.

Il va vers les autres.

* Léon, Lefèvre, Dumesnil, Beauchan.

BEAUCHAN, *à lui-même.*

Que diable!.. quand on peut s'entendre de bonne amitié, et qu'il n'y a qu'à se tendre la main!..

DUMESNIL, *revenant à Beauchan.*

C'est bien, l'affaire est arrangée; vous vous battez à douze pas.

BEAUCHAN, *consterné.*

Merci!.. (*A part.*) Voilà ce qu'il appelle arranger l'affaire!

DUMESNIL.

Comptons les pas.

Ils se tournent le dos et partent du milieu du théâtre en marchant en sens invers. Ils comptent chacun six pas et se retournent près de leur homme. — Moment de silence.

BEAUCHAN, *à part.*

Suis-je malheureux! et dire qu'il tire le premier, et que peut-être...

DUMESNIL, *à Beauchan en lui prenant la main.*

Placez-vous. (*Voyant qu'il tremble.*) Eh! bien, qu'est-ce que vous avez donc?

BEAUCHAN, *d'une voix altérée.*

Ce n'est rien, l'effet nerveux!..

DUMESNIL, *bas.*

Que craignez-vous?.. vous êtes assuré.

BEAUCHAN, *bas.*

Mais du tout!.. je crois que les duels sont formellement exceptés.

LÉON, *de loin.*

Y êtes-vous, monsieur?

BEAUCHAN.

Un moment. (*A lui-même.*) Je voudrais bien ne pas y être. (*A part.*) Mon Dieu! mon Dieu! moi qui ai toujours su arranger ces maudites affaires... c'est qu'il n'y a pas à dire, il faut soutenir la réputation que je me suis faite... quelle bêtise!.. (*Se tournant de tous les côtés.*) Là, là!

LEFÈVRE.

Tenez-vous donc, vous êtes comme une anguille.

BEAUCHAN.

Je voudrais l'y voir l'autre!

LEFÈVRE, *d'une voix tonnante.*

Silence!

DUMESNIL, *bas à Beauchan.*

Immobile!

LEFÈVRE *et* DUMESNIL, *sont un peu en arrière des combattans ; Léon ajuste Beauchan; ils frappent dans leurs mains en disant :*

Une, deux, trois!

Léon tire.

BEAUCHAN, *se baissant involontairement.*

Oh!.. (*A Dumesnil.*) Il ne m'a pas touché?

DUMESNIL.

Non.

LEFÈVRE, *à Léon.*

Comment! mon officier, vous qui visez si bien.

DUMESNIL, *imitant Lefèvre.*

Silence!

LÉON, *à Beauchan.*

A vous, monsieur... et ne me ménagez pas.

BEAUCHAN, *ému.*

C'est ça, si je le manque... il recommencera... rien que cette crainte... Oh! la bonne idée!.. (*A Dumesnil.*) Je vais tirer en l'air, et tout sera fini.

Dumesnil par un signe, avertit Léon de l'idée de Beauchan ; et au moment où celui-ci lève le bras, Léon lui dit.

LÉON, *vivement.*

Un moment monsieur, point de fausse générosité!.. usez de vos avantages... si vous tirez en l'air, je vous déclare que cela ne terminera rien, et que je recommence.

BEAUCHAN, *à part.*

Quel enragé!

Il s'apprête à viser.

LÉON *et* LEFÈVRE.

Allons donc.

BEAUCHAN, *visant et s'excitant.*

Hum!.. hum, si cependant une petite rétractation.

LÉON.

Morbleu!

BEAUCHAN, *visant.*

Ne vous fâchez pas; puisque vous le voulez absolument.

Il fait feu, Léon tombe.

LÉON, *poussant un cri étouffé.*

Ah!

DUMESNIL, LEFÈVRE.

Dieu!.. il est blessé.

BEAUCHAN, *étonné.*

Laissez donc, j'ai fermé les yeux.

LÉON, *d'une voix faible.*

Je suis mort!

LEFÈVRE, *courant à lui.*

Mille tonnerre!.. (*Menaçant Beauchan.*) Si je m'en croyais!.. et pas de secours; personne!

DUMESNIL, *s'approchant de Léon, et éloignant Lefèvre.*

Attendez, je m'y connais un peu.

BEAUCHAN.

Mais ce n'est pas possible! faut-il être maladroit.

DUMESNIL, *près de Léon.*

Il n'y a plus d'espoir.

LEFÈVRE.

Mon pauvre officier.

BEAUCHAN, *jetant son pistolet.*

Infortuné jeune homme!

LEFÈVRE.

Taisez-vous donc.

LÉON, *se soulevant avec peine.*

Vos soins sont inutiles, mes forces s'épuisent et bientôt... M. Beauchan, je vous pardonne!

BEAUCHAN.

Le fait est qu'il n'y a nullement de ma faute; vous avez été témoins. Vous l'avez voulu, malheureux jeune homme!

LÉON.

Fuyez! fuyez vite, vous n'avez qu'un moment... dérobez-vous à la vengeance.

DUMESNIL, *bas à Léon.*

Ne parle pas trop, abrège tes derniers momens.

LÉON, *s'affaiblissant.*

C'est le dernier conseil qu'un ennemi généreux... Ah!.. Adieu!

Il retombe.

TOUS, *avec un mouvement différent et d'une voix étouffée.*

Ah!

DUMESNIL, *la main sur la poitrine de Léon.*

C'en est fait, plus rien!

BEAUCHAN, *abattu.*

Me voilà donc un meurtrier! un malheureux! l'effroi des familles, la terreur du genre humain... Qu'allons-nous faire maintenant?

DUMESNIL.

Il n'y a pas à hésiter, allez-vous-en.

LEFÈVRE, *le menaçant.*

Et dépêchez-vous.

BEAUCHAN.

Que je m'en aille!

DUMESNIL.

Vous n'avez pas un moment à perdre, l'ordre du jour du commandant, les lois, la cour d'assises!.. passez vite la frontière... Lefèvre, ouvre-lui la grille.

BEAUCHAN.

Du tout, je ne m'en irai pas.

LÉON, *à part.*

Hein?

DUMESNIL.

Fuyez.

BEAUCHAN.

Non vraiment; et mon mariage!

DUMESNIL.

Il est bien question de mariage quand vous êtes menacé! ma tante d'ailleurs ne vous donnera plus sa fille; et quand l'autorité militaire va savoir que vous avez tué votre homme.

BEAUCHAN.

Air : *Vaudeville de Haine aux femmes.*

Permettez, je n'ai point de tort,
Pour me punir, suis-je coupable?..
L'événement est déplorable,
Mais nous pouvons cacher sa mort!
Cet accident, on peut le taire...

LES AUTRES.

Oui, mais comment?

BEAUCHAN, *baissant la voix.*

Il faut soudain
L'ensevelir dans le mystère!
Et l'enterrer dans le jardin!

Il montre Léon.

Vous me devez le secret! écoutez : il fait nuit, ce jeune homme n'était pas de la ville; nous trouverons bien quelque endroit; comme cela personne ne se doutera...

DUMESNIL, *à part.*

Par exemple, je ne m'attendais pas à celui-là.

LÉON, *à part.*

Comment! ils vont m'enterrer.

BEAUCHAN.

Tenez! ça sera fait tout de suite.

Il remonte vers le fond.

LÉON, *bas à Dumesnil qui est de son côté.*

Du tout! je m'y oppose.

BEAUCHAN, *se retournant, et à Dumesnil.*

Et pourquoi vous y opposez-vous?

DUMESNIL, *embarrassé.*

Je veux dire que je n'entends rien...

BEAUCHAN.

Bah!.. en nous y mettant tous les trois, vous allez voir. (*Cherchant de côté.*) Si j'avais le moindre instrument...

LÉON, *bas à Dumesnil.*

Tire-moi donc de là, ou je ressuscite.

MAD. DE BRACY, *appelant du dehors et de très loin.*

Dumesnil, M. Beauchan!

BEAUCHAN.

Qu'est-ce donc?

LEFÈVRE.

La voix de madame.

DUMESNIL, *avec joie.*

Elle aura entendu les coups de feu.

BEAUCHAN.

Ah! diable! *

FINAL.

Musique de M. Hormille.

TOUS TROIS, *à mi-voix.*

Cachons bien ce mystère,
Pour trumper tous les yeux!
Promettons de nous taire
Et partons / partez de ces lieux!
Oui, qu'ici le silence,
Règne encor jusqu'au jour;
Car la moindre imprudence
Nous perdrait sans retour!..

DUMESNIL, *à Beauchan.*

Au logis, par prudence,
Sur-le-champ retournons...
Une plus longue absence
Donnerait des soupçons!

BEAUCHAN, *montrant Léon.*

Mais il faut nous entendre,
Et pour ce malheureux...

DUMESNIL, *faisant signe à Léon.*

Il peut bien nous attendre
Au moins une heure ou deux!
Ou plutôt, de nous trois puisqu'il n'a plus besoin,
Lefèvre pourra seul se charger de ce soin...

* Léon, Lefèvre, Dumesnil, Beauchan.

LEFÈVRE.

Moi, monsieur!

BEAUCHAN.

C'est très bien.

LEFÈVRE.

Mais pourtant

DUMESNIL, *bas.*

Ne crains rien.

LEFÈVRE, *se penchant sur le corps de Léon.*

Pauvre jeune homme! il le faut bien.

LÉON, *se relevant un peu et à son oreille.*

Tais-toi.

LEFÈVRE, *effrayé.*

Comment!

LÉON, *à l'oreille de Lefèvre.*

Chut! ne dis rien.

LEFÈVRE, *parlant et retenant une exclamation.*

Oh!

Léon lui met la main sur la bouche.

ENSEMBLE.

DUMESNIL et BEAUCHAN.

Cachons bien ce mystère!..
Pour tromper tous les yeux,
Promettons de nous taire
Et partons de ces lieux, etc.

LEFÈVRE et LÉON *à part.*

Cachons bien ce mystère,
Pour tromper tous les yeux!
Sachons sur cette affaire
Nous taire tous les deux! etc.

Dumesnil entraîne Beauchan, ils sortent ensemble par le fond à gauche. — La toile tombe.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon de campagne ouvrant dans le fond, sur une galerie garnie de lustres, de girandoles, que l'on n'allume qu'au moment du bal. A gauche du spectateur, un cabinet; à droite, une fenêtre avec balcon, et ouvrant jusqu'en bas. Près du cabinet, une table ronde couverte d'un tapis, avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEFÈVRE, *puis* DUMESNIL.

Au lever du rideau, Lefèvre range les meubles. Dumesnil arrive par le fond.

DUMESNIL.

Pst... pst... Lefèvre!

LEFÈVRE, *se retournant.*

C'est vous, monsieur...

DUMESNIL. *

Eh bien! comment va notre mort?

LEFÈVRE.

Pas trop mal.

Air : *En guerre, ces aventures.*

Quoique défunt, le pauvre homme,
J'en réponds, n' veut pas jeûner :
Il a dormi tout d'un somme,
Et fait un bon déjeuner;
Près de Nanette et d' Marie,
Il voulait fair' le galant!
Bien des gens qui sont en vie
N'en pourraient pas faire autant.

Par exemple, il était d'une impatience... il vous demandait sans cesse.

DUMESNIL.

Je n'ai pu m'absenter pendant le déjeuner, mais j'avais écrit un mot à Léon avant de me mettre à table.

LEFÈVRE.

C'est ce qui lui a fait perdre le peu de raison qui lui reste!.. Qu'est-ce vous lui disiez donc?

DUMESNIL.

Qu'il n'y avait plus d'espoir.

LEFÈVRE.

Bah!..

* Dumesnil, Lefèvre.

DUMESNIL.

J'ai usé ma rhétorique auprès de cette tête de bois de futur, pour lui persuader qu'il devait au moins se cacher pendant quelques jours, retarder le mariage ! impossible ! la cérémonie est commandée, on attend le notaire pour signer; après ça, le bal ! Tu vois que notre pauvre Léon n'a plus qu'à reprendre la poste et s'en retourner à Paris.

LEFÈVRE, *tristement.*

C'est ce qu'il a fait, sans doute.

DUMESNIL.

Que dis-tu?

LEFÈVRE.

Il voulait d'abord venir ici, tuer son rival tout de bon ; je lui ai fait observer qu'après son accident d'hier il ne le pouvait plus.

DUMESNIL.

C'est clair, puisqu'il est mort... qu'il se tienne tranquille!

LEFÈVRE.

Alors, il m'a sauté au cou, s'est sauvé à toutes jambes, et je ne sais plus ce qu'il est devenu.

DUMESNIL.

Ah! mon Dieu! pourvu que dans son désespoir, il ne se soit pas jeté à l'eau ou brûlé la cervelle; il faut courir... (*Il s'arrête en voyant entrer Beauchan.*) Chut! voici son vainqueur!

SCENE II.

Les Mêmes, BEAUCHAN, *en toilette de marié.*

BEAUCHAN, *d'un air composé.**

Ah! c'est vous, cher ami, cher cousin; je pourrais dire, mon Pylade, car je suis maintenant comme le malheureux Oreste, poursuivi par les Euménides! (*A Lefèvre en lui tendant la main.*) A propos d'Euménides, bonsoir Lefèvre. (*Mouvement d'indignation de Lefèvre.*) Ah! ne repousse pas cette main terrible, ne la punis pas d'une erreur dont je suis la première victime.

LEFÈVRE.

La première!

BEAUCHAN.

Si vous saviez quelle nuit j'ai passée, mes enfans... je ne voyais que des fantômes tourner autour de moi!.. la ronde du sabbat, la danse Macabre!.. ah! mes amis, croyez-moi, le sommeil du meurtrier n'est qu'un cauchemar perpétuel, et je vous dirai toujours : Tuez le moins de personnes possible, si vous voulez bien vivre avec tout le monde et avec vous-même.

* Dumesnil, Beauchan, Lefèvre.

DUMESNIL.

Allons, cousin, il faut prendre le dessus; et après tout, si c'eût été vous qui...

BEAUCHAN.

J'en aurais été encore plus fâché, c'est vrai; (*Avec un soupir.*) mais les traits de cet infortuné jeune homme sont toujours là; j'aurai toujours cette figure là, devant les yeux... et lui, êtes-vous sûrs qu'on ne pourra rien découvrir, ni même soupçonner?

LEFÈVRE.

Oh! il n'y a pas de risque?

BEAUCHAN.

Et dis-moi, Lefèvre, as-tu arrangé ça un peu gentiment?

LEFÈVRE, *regardant Dumesnil.*

Oui, oui, monsieur.

BEAUCHAN.

Tu feras mettre, plus tard, quelques cyprès, quelques fleurs, tu sais?

Air : *Romance.*

Sur cette tombe solitaire,
Cachée, hélas! à tous les yeux,
Place l'arbuste funéraire...
Gloire au courage malheureux!..
Que le saule et les immortelles
Courbent leur tête jusqu'à lui;
Que chaque jour tes arrosoirs fidèles
Lui tiennent lieu des larmes d'un ami!

(*A Dumesnil.*) C'est de l'ame, ça, n'est-ce pas? je suis tout ame, j'en ai jusqu'au bout des doigts!

DUMESNIL, *apercevant madame de Bracy.*

Chut! voici la société!

BEAUCHAN.

Allons, il faut redevenir aimable, et cacher sous des roses les pensers funèbres qui obscurcisent mon front!

Il passe à la droite du théâtre.

LEFÈVRE, *bas à Dumesnil.*

Il n'y a donc plus moyen d'empêcher le mariage?

DUMESNIL, *bas.*

J'en ai peur.

Lefèvre s'éloigne.

SCÈNE III.

DUMESNIL, BEAUCHAN, Mme DE BRACY, AGATHE, *en* [illegible]

CHŒUR.*

Air : *Hardi coureur.* (du Lorgnon.)

Heureux amant,
Voici l'instant
Qui va t'enchaîner pour la vie.
A ton amour,
Un si beau jour
Promet le plus tendre retour.

PLUSIEURS JEUNES GENS, *entourant Beauchan.*

Ah ! recevez ici nos complimens !

D'AUTRES.

Je suis cousin, et je m'en glorifie.

BEAUCHAN.

Quoi ! tous, messieurs ? (*A part.*) Dieu ! a-t-on
[des parens,
Quand votre femme est aimable et jolie !

CHŒUR.

Heureux amant, etc.

MAD. DE BRACY, *présentant plusieurs personnes à Beauchan.*

M. de Valbel, mon gendre; M. le Sous-Préfet; le Receveur des contributions.

BEAUCHAN, *saluant.*

Bien flatté...

MAD. DE BRACY.

Et M. le commandant de la place, où est-il donc ? il m'avait promis...

BEAUCHAN.

Et le notaire ? (*A Dumesnil.*) Vous n'avez pas vu le notaire, Dumesnil ?

DUMESNIL.

Non.

Pendant que l'on continue à se faire des complimens, Agathe s'approche de Dumesnil.

AGATHE, *à mi-voix et tremblante.*

Eh bien ! mon cousin, et ce moyen... et M. Léon, où est-il donc ?

DUMESNIL, *à part.*

Dieu le sait !

AGATHE, *vivement.*

Vous verrez qu'il arrivera quand je serai mariée.

DUMESNIL, *à part.*

C'est probable.

MAD. DE BRACY.

Ce notaire ne paraît pas.

* Beauchan, Mme de Bracy, Agathe, Dumesnil.

BEAUCHAN.

J'ai pourtant bien dit au petit clerc, une heure précise.

DUMESNIL.

C'est inconcevable.

BEAUCHAN.

A moins qu'il n'ait compris que c'était une heure du matin et qu'il ne vienne cette nuit... ils sont si bêtes, ces gens-là!

MAD. DE BRACY, *regardant la pendule.*

Il est près de trois heures.

DUMESNIL, *bas à Agathe.*

Et il n'est pas ici. . je devine.

AGATHE, *bas.*

Comment?

DUMESNIL, *bas.*

Il aura intercepté le notaire au passage.

AGATHE, *bas.*

M. Léon?..

DUMESNIL, *bas.*

C'est clair; il ne viendra pas, et cela nous donnera le temps...

AGATHE, *bas.*

Ah! quel bonheur!

LEFÈVRE, *annonçant.*

Le notaire de madame.

AGATHE, *interdite et à part.*

Ah! mon Dieu!

DUMESNIL, *à part.*

Que le ciel le confonde!

TOUS, *voyant le notaire.*

Ah!.. c'est bien heureux.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LÉON, *en jeune notaire, costume noir et élégant.*

Il a coupé ses moustaches et porte des besicles très légères. Il affecte le parler précipité. Il s'approche des dames.*

LÉON, *s'excusant.*

Mille pardons! confus, désespéré... faire attendre des dames! il faut être notaire pour éprouver de ces désagrémens-là; c'est bien mal débuter dans un pays où je n'ai l'honneur d'être connu de personne.

MAD. DE BRACY, *allant à lui.*

Monsieur...

* Beauchan, Mme de Bracy, Léon, Agathe, Dumesnil.

LÉON, *lui baisant la main.*

Madame de Bracy? combien je suis heureux de pouvoir enfin présenter mes hommages à une cliente aussi distinguée, aussi aimable!.. (*Cherchant des yeux.*) Et votre charmante fille?.. la voici sans doute; cela se devine aisément à la ressemblance parfaite...

Air: *De sommeiller encor, ma chère.*

AGATHE, *à part.*

Que vois-je, ô ciel?

DUMESNIL, *à part.*

Est-il possible?

MAD. DE BRACY.

Mais qu'est-ce donc?

LÉON, *riant.*

C'est qu'on me voit!
L'aspect du notaire est terrible;
C'est en tremblant qu'on le reçoit.
(*A Agathe.*)
Mais jugez mieux de ma présence,
De moi n'ayez nulle frayeur,
Car je viens, j'en ai l'assurance,
(*Avec intention.*)
M'occuper de votre bonheur.

AGATHE, *bas à Dumesnil.*

Il vient me marier lui-même; joli moyen de sortir d'embarras!

Elle retourne auprès de sa mère.

DUMESNIL, *bas à Léon.*

Mais dis-moi donc?

LÉON, *bas.*

J'ai gagné le petit clerc...j'ai les papiers.

DUMESNIL, *bas.*

Et le véritable notaire?

LÉON, *bas.*

Un faux avis!.. à trois lieues d'ici...pour un inventaire!.. (*Reprenant sa voix de notaire, et se tournant vivement vers madame de Bracy qui s'approche de lui.*) Je vois que tout le monde sera indulgent, et excusera un retard.

BEAUCHAN, *qui est passé à la gauche de Léon, avec fatuité et se dandinant.*

Il n'y a que le prétendu, M. le garde-notes, qui ne vous pardonne pas si facilement; (*Il l'envisage et reste stupéfait.*) et je suis d'autant plus surpris de la circonstance, qui fait que... (*A lui-même avec terreur.*) Ah! mon Dieu! (*Regardant toujours Léon, et bas à Dumesnil.*) Cousin...

DUMESNIL.

Plait-il?

BEAUCHAN, *bas.*

Mes cheveux se dressent sur ma tête malgré moi; regardez! c'est lui! ce malheureux que j'ai tué hier!

DUMESNIL, *bas en riant.*

Et qui s'aviserait de revenir...

BEAUCHAN.

Je trouverais ça bien déplacé! mais regardez, les mêmes traits!

DUMESNIL, *regardant de loin.*

Je ne trouve pas; c'est que vous avez l'imagination frappée: celui-ci est plus grand, les yeux plus couverts.

BEAUCHAN.

Parce qu'il a des lunettes.

DUMESNIL.

Et puis, la démarche, la physionomie...

BEAUCHAN, *se remettant.*

Oui, au fait, l'autre était bien plus... et celui-ci est bien moins...

DUMESNIL.

Parbleu!

BEAUCHAN.

Et puis, quand il se retourne, ce n'est plus ça du tout.

AGATHE, *à part.*

Comme il le regarde, est-ce qu'il se douterait?

LÉON, *à Beauchan.*

A la manière dont monsieur m'examine, aurais-je déjà eu le bonheur de le rencontrer?

BEAUCHAN, *troublé.*

Non! c'est-à-dire si, du moins je croyais. (*A part.*) Oh! il y a quelque chose! (*Haut et comme involontairement.*) Pardon, monsieur, vous n'avez jamais été tué? (*Se reprenant.*) Oh! imbécile! je voulais dire... vous ne vous êtes pas battu en duel dernièrement...

LÉON.

Oh! monsieur! vous sentez qu'un officier...

BEAUCHAN, *bas à Dumesnil.*

Un officier!

LÉON.

Qu'un officier public, un homme de paix et de conciliation ne saurait se permettre... nous autres, notaires, nous ne nous battons qu'avec la plume!

MAD. DE BRACY, *revenant auprès d'eux.*

Allons, messieurs, vous renouvellerez connaissance un autre

jour : voilà des jeunes gens qui sont d'une impatience! Lisons vite le contrat. (*A un valet.*) De la lumière.

AGATHE, *à part.*

Plus d'espoir!

Le valet apporte un flambeau à deux branches qu'il pose sur la table.

LÉON, *gaîment.*

Je suis prêt!

Il va s'installer à la table.

BEAUCHAN, *le suivant des yeux.*

Décidément ce n'est pas lui; d'ailleurs ça ne peut pas être lui, puisque je l'ai... Je suis absurde...

Il prend une chaise; les dames s'asseyent en cercle. Les jeunes officiers ôtent leurs épées qu'ils jettent sur un canapé avec leurs chapeaux.*

LÉON, *toussant et regardant autour de lui.*

Hum! vous n'attendez plus personne.

AGATHE, *avec empressement.*

Et mon oncle, maman?

MAD. DE BRACY.

Votre oncle Selmar? est-ce que vous êtes folle? il y a huit jours qu'il m'a écrit que sa goutte l'empêcherait de venir.

BEAUCHAN.

C'est comme ma tante, je n'y compte plus, elle aura fait verser la diligence.

DUMESNIL, *bas à Léon.*

Que vas-tu faire?

LÉON, *bas.*

Les brouiller! un contrat de mariage... il y a toujours moyen d'élever des difficultés... (*Haut et lisant très vite.*) » Pardevant » maître... hum! hum! « et son collègue, notaires... » vous savez? le protocole ordinaire... « sont comparus... » vous savez?.. les noms du futur en blanc... clauses principales « l'apport de la communauté.., » vous savez?

BEAUCHAN.

Vous savez, vous savez...si nous savons tout cela, il est inutile de le répéter.

MAD. DE BRACY.

Sans doute. (*A Léon.*) Vous avez suivi les notes que j'avais envoyées à M. Chevreau?

LÉON.

Exactement. C'est-à-dire, je vous propose un léger chan-

* Ils sont assis dans l'ordre suivant : Beauchan, Agathe, madame de Bracy, Dumesnil, Léon à la table; les officiers et les jeunes gens sont debout derrière les dames, et les dames de la société sont assises sur les canapés

gement à l'article des reprises; cela ne peut pas choquer monsieur. (*Montrant Beauchan.*) Mais, comme on dit, on ne sait ni qui vit ni qui meurt, n'est-ce pas ?

BEAUCHAN.

Hein? (*A part.*) Diable d'homme! il a un regard qui me fait frissonner!..

LÉON.

C'est une fiction; mais enfin, un malheur peut arriver, et alors, le préciput conventionnel, stipulé en faveur du survivant, ne pouvant être prélevé sur les paraphernaux, attendu que l'immeuble dotal ne doit être échangé que pour les quatre cinquièmes, après estimation par experts nommés d'office... *de legibus*, 27, *Codex, de donationibus...*, il est clair...

BEAUCHAN, *qui le suit à peine.*

Qu'est-ce qu'il marmotte là, *de legibus, d'omnibus ?*

LÉON.

Ça vous paraît embrouillé, mais monsieur... (*Montrant Dumesnil.*) qui est du métier, me comprendra parfaitement.

DUMESNIL, *gravement.*

Je vous comprends déjà, monsieur!

BEAUCHAN.

Il est bien heureux.

DUMESNIL, *gravement.*

Et quoique parent de la future, j'avoue qu'à la place de monsieur, je ne consentirais jamais à une pareille clause

LÉON, *s'échauffant.*

Et moi, dans l'intérêt de madame, j'y tiendrais d'autant plus.

DUMESNIL, *s'échauffant.*

Elle est insolite!

LÉON, *s'échauffant.*

Elle est de droit!

DUMESNIL, *montrant Beauchan.*

Et si monsieur meurt sans enfans, le voilà ruiné!

BEAUCHAN, *se levant et allant près de la table.*

Un moment, je ne veux pas de cela : comment si je mourrais, je me trouverais réduit...

LÉON, *prenant Beauchan par le bras, comme pour lui faire comprendre.*

Du tout! le mort saisit le vif!

BEAUCHAN, *effrayé.*

Je ne veux pas de cela non plus.

DUMESNIL.

Alors, s'il est impossible de s'entendre.

LÉON, *se levant.*

Il faut consulter...

BEAUCHAN.

Oui, sans doute!

AGATHE, *à part, avec joie.*

A merveille!

Tout le monde se lève.

MAD. DE BRACY.

Permettez, messieurs, permettez... je rends justice au zèle de M. le notaire; mais il me semble.

SCENE V.

Les Mêmes, LEFÈVRE, *apportant une lettre qu'il donne à madame de Bracy.*

LEFÈVRE.

De la part de M. le commandant de la place.

MAD. DE BRACY, *l'ouvrant.*

Pardon, messieurs.*

DUMESNIL, *bas à Beauchan.*

Tenez bon!

BEAUCHAN.

Bien certainement, je ne signerai pas, si on change la moindre des choses; d'abord, j'aurai des enfans; mais je n'en aurais pas, que ce n'est pas une raison...

MAD. DE BRACY, *qui a parcouru la lettre.*

Qu'ai-je vu? (*S'avançant vers la table, et prenant à part Léon, Dumesnil et Beauchan.*) M. le notaire, mon neveu, quelle que soit votre opinion, je vous déclare que j'ai la plus grande confiance dans M. Beauchan, dans sa loyauté, et tout ce que je demande, c'est que le contrat soit signé sur-le-champ.

LÉON, *à part.*

Ah! diable!

DUMESNIL, *hésitant.*

Sur-le-champ?

MAD. DE BRACY, *baissant la voix.*

Il y a un jeune officier, un certain Léon Darcourt, dont mon frère m'avait parlé, qui est amoureux de ma fille, et capable de tout.

TOUS TROIS.

Eh bien?

MAD. DE BRACY.

Cette lettre m'apprend qu'il est dans cette ville d'hier soir: le commandant l'attendait ce matin à déjeuner; il n'a pas paru.

* Agathe, Beauchan, Dumesnil, madame de Bracy, Léon.

BEAUCHAN, *bas à Dumesnil.*

Je crois bien qu'il n'a pas été déjeuner.

MAD. DE BRACY.

Mais je tremble qu'il ne médite quelqu'extravagance; vous comprenez, M. le notaire; je vous parle comme à un ami de la famille.

LÉON.

Votre confiance ne pouvait être mieux placée, madame?

MAD. DE BRACY.

Je ne serai tranquille que lorsque le contrat sera signé. Ainsi, dépêchons!

BEAUCHAN.

A la bonne heure.

DUMESNIL, *bas à Agathe.*

C'est fait de nous.

AGATHE, *bas à Dumesnil.*

Là! ça allait si bien...

LÉON, *à part.*

Je ne sais où donner de la tête... que faire? ma foi, les noms du futur sont en blanc, et quand ça ne me servirait qu'à tout embrouiller.

Il se remet à la table.

BEAUCHAN.

Allons, notaire...

LÉON, *la plume à la main.*

Les noms de monsieur?

BEAUCHAN, *dictant.*

Isoard-Polydore Beauchan.

LÉON, *écrivant et à part.*

Eugène-Léon Darcourt.

BEAUCHAN, *dictant.*

Propriétaire.

LÉON, *écrivant à part.*

Capitaine de hussards.

BEAUCHAN.

Très bien!

LÉON, *bas à Agathe qui s'est approchée pour signer.*

Signez aveuglement; nous verrons ce qui en arrivera.

SCENE VI.

Les Mêmes, LEFÈVRE, *accourant.*

LEFÈVRE.

Madame, madame, la voiture du colonel!

TOUS TROIS.

Le colonel !

MAD. DE BRACY.

Mon frère !

AGATHE.

Mon oncle ! est-il possible !

LEFÈVRE.

C'est lui, je l'ai bien reconnu. Eh ! tenez, le voilà qui monte l'escalier comme un jeune homme.

MAD. DE BRACY.

Ah ! courons !

Ils remontent tous vers le fond.

LÉON, *à part et très troublé.*

Mon colonel ! s'il me reconnaît, c'est fait de moi !

Il se jette dans le cabinet à gauche du spectateur, sans qu'on l'aperçoive, et ferme la porte sur lui.

SCENE VII.

Les Mêmes, LE COLONEL.*

LE COLONEL, *à ceux qui l'entourent.*

Eh oui, morbleu ! c'est moi ; ma goutte et mafemme m'ont laissé un moment de répit, et j'en ai profité.

MAD. DE BRACY.

Quelle aimable surprise !

AGATHE.

Ce cher oncle !

DUMESNIL.

Vous arrivez à temps.

BEAUCHAN.

Un instant plus tard... c'était fini...

LE COLONEL, *embrassant les femmes.*

Bonjour, bonne sœur ; bonjour, ma petite Agathe... Hein ? cent vingt lieues en poste, exprès pour danser à ta noce ; j'espère que c'est galant... au risque d'une attaque ?

AGATHE, *timidement.*

Il ne fallait pas vous exposer, mon oncle.

LE COLONEL, *à Dumesnil.*

Bonjour, grave substitut ! (*Voyant Beauchan.*) Ah ! mon cher Beauchan, je ne vous ai vu qu'un moment à votre passage, à Paris... vous étiez si pressé de connaître votre future ; mais j'ai beaucoup aimé votre père... un brave homme ! je suis sûr

* Dumesnil, madame de Bracy, le Colonel, Agathe, Beauchan.

que vous lui ressemblez ! Ah ça ! que je ne dérange rien. Où en étiez-vous ?

MADAME DE BRACY.

Nous allions signer le contrat.

LE COLONEL.

Eh bien! signons.

BEAUCHAN, *indiquant la table.*

Le notaire attend depuis une heure. (*Regardant et ne voyant personne.*) Tiens, où est-il donc ?

AGATHE, *à part.*

Il s'est sauvé.

DUMESNIL, *id.*

Par où diable a-t-il passé ?

BEAUCHAN, *appelant.*

Monsieur le notaire!..

TOUT LE MONDE.

Monsieur le notaire!..

LE COLONEL.

Est-ce qu'il est déjà reparti?

BEAUCHAN.

Pas possible!.. (*Il appelle.*) M. le notaire! (*Aux jeunes gens.*) Quelqu'un a-t-il vu passer le notaire?

TOUS.

Non!..

LE COLONEL.

C'est fort singulier.

BEAUCHAN, *regardant de tous côtés.*

Cherchez donc un peu, messieurs, dans la pièce à côté.

Les jeunes gens entrent dans l'appartement à droite et dans celui à gauche. Dumesnil sort aussi.

MAD. DE BRACY, *prenant le colonel à part.*

Il y a quelque chose là-dessous.

LE COLONEL, *bas.*

Comment ?

MAD. DE BRACY, *id.*

Oui, oui! les regards joyeux de ma fille... Ce notaire qui disparaît au moment de la signature.. Il y a du Léon dans tout cela.

LE COLONEL, *bas.*

Léon est ici?..

MAD DE BRACY, *id.*

D'hier soir.

LE COLONEL, *id.*

Il a osé.... malgré mes ordres....

MAD. DE BRACY, *lui montrant la lettre du commandant.*

Tenez!..

LE COLONEL, *la parcourant, et bas.*

Plus de doute! Ah!.. Le drôle veut soutenir la gageure!.. Corbleu! je lui apprendrai à se mesurer.. Si je mets la main sur lui, je l'envoie entre quatre murailles et nous faisons la noce à sa barbe. (*Haut.*) Eh bien?

BEAUCHAN, *revenant avec les jeunes gens.*

On ne l'a pas vu passer.. J'ai interrogé le concierge, les domestiques.

LE COLONEL.

Alors c'est qu'il n'est pas sorti.. (*Avec intention.*) et j'ai idée que je le découvrirai, moi! Allons, messieurs, une visite générale, une petite promenade militaire dans toute la maison...

CHŒUR.

Air: *Trahir ainsi sa foi.* (Prosper et Vincent.)

Quel nouvel accident!
Cherchons-le sur-le-champ.
Ce notaire, vraiment,
Est un homme étonnant!
Partir si brusquement,
D'honneur, c'est indécent.

Ils sortent tous excepté Beauchan.

SCÈNE VIII.

BEAUCHAN, *seul et cherchant toujours sous les meubles.*

Quant le diable y serait, il n'a pas pu sauter par la fenêtre. (*Il y va et l'ouvre.*) Elle est fermée. (*S'arrêtant.*) Et quand je songe à cette ressemblance avec ce malheureux... Si on était superstitieux pourtant.. Je ne le suis pas, moi; mais si on l'était!... Dire qu'il était là! (*Il s'est approché de la table, et voit le contrat que Léon a oublié.*) Voilà encore son contrat... (*Il y jette les yeux machinalement.*) Que vois-je?. (*Lisant.*) « Ledit futur époux, Eugène-Léon Darcourt, capitaine de hussards..» (*Très ému et s'asseyant.*) Celui que j'ai tué hier, dont le nom se retrouve! Il y a de quoi devenir insensé!.. C'est donc un esprit, un lutin, un vampire, qui renaît à point nommé?

SCÈNE IX.

LÉON, BEAUCHAN.

Sur les derniers mots du monologue précédent, la porte du cabinet s'est

ouverte doucement, et Léon reparaît... Beauchan en se retournant l'aperçoit et fait un soubressaut.

BEAUCHAN.

Là! le voilà encore!..

LÉON, *se croyant seul.*

Je n'entends plus rien... Je puis m'esquiver.

BAUCHAN, *tremblant et lui barrant le passage.*

Halte-là, monsieur!...

LÉON, *à part.*

Toujours cet imbécile...

BEAUCHAN, *le regardant d'un air indécis.*

C'est une vision, une horrible fascination; mais qu'il soit ce qu'il voudra.... je ne le lâche plus!.. (*A Léon qui veut sortir*) Un moment, vous dis-je!..

LÉON.

Hé, monsieur, j'ai bien d'autres affaires!

BEAUCHAN.

Je n'en doute pas... Et des affaires très louches.... mais vous m'expliquerez comment vous vous trouvez ici, ce que signifie ce nom sur ce contrat?

LÉON, *impatienté.*

Hé, morbleu!..

BEAUCHAN.

Ce nom, monsieur, mis à la place du mien...

LÉON.

Eh bien! puisque vous voulez le savoir, ce nom est celui de mon frère.

BEAUCHAN, *reculant.*

Son frère!..

LÉON.

Un officier, un jeune homme charmant, qui adore mademoiselle de Bracy, qui en est aimé, et que je veux à tout prix lui faire épouser.

BEAUCHAN.

Son frère! tout s'explique; cette ressemblance! j'aime mieux cela... (*Le prenant par la main et d'un air peiné.*) Quoi! monsieur, vous vouliez la lui faire épouser?..

LÉON, *vivement.*

Malgré vous, malgré toute la terre.

BEAUCHAN, *le retenant toujours.*

Infortuné, vous ne le pouvez plus.

LÉON.

C'est ce que nous verrons.

BEAUCHAN.

Y a-t-il long-temps que vous n'avez vu M. votre frère?

LÉON.

Hier, et je lui ai juré de tout entreprendre pour lui faire obtenir celle qu'il aime.

BEAUCHAN.

Impossible!

LÉON.

Il l'épousera.

BEAUCHAN.

Il ne l'épousera pas!

LÉON.

Il l'épousera.

BEAUCHAN, *avec force.*

Malheureux, que voulez-vous faire? un mariage posthume.

LÉON.

Comment!..

BEAUCHAN.

Votre frère est mort.

LÉON.

Mort!

BEAUCHAN.

Complètement. Une affaire malheureuse, un duel...

LÉON.

Et c'est vous qui me l'apprenez? c'est donc vous qui l'avez tué?

BEAUCHAN.

Je ne dis pas cela.

SCÈNE X.

Les Mêmes, DUMESNIL, *accourant.*

DUMESNIL.

Qu'y a-t-il donc?

LÉON *et* BEAUCHAN, *criant en même tems.*

Une horreur, une infamie!

DUMESNIL, *bas à Léon.*

Encore ici!.. le colonel se doute que tu t'es introduit... il veut t'envoyer à la citadelle.

LÉON, *voulant sortir.*

Sauvons-nous.

BEAUCHAN, *se mettant devant lui.*

Non! vous ne sortirez pas. C'est une destinée.

LÉON.

Allez au diable.

DUMESNIL.

Quoi! M. le notaire...

BEAUCHAN.

Ce n'est pas un notaire... ou plutôt si, c'est un notaire, un notaire prévaricateur, le frère de ma victime, mon ennemi juré, qui veut faire manquer mon mariage.

LÉON, *voulant sortir.*

Encore une fois, monsieur...

BEAUCHAN, *mettant le verrou.*

Vous ne sortirez pas.

LÉON, *sautant sur une des épées que les officiers ont jetées sur le canapé, et la tirant du fourreau.*

Je saurai bien me frayer un passage.

BEAUCHAN, *de même.*

Vous me passerez plutôt sur le corps.

DUMESNIL.

Encore un duel...

LÉON, *bas à Dumesnil.*

Il va rassembler toute la maison.

DUMESNIL, *bas.*

Fais-toi tuer encore une fois...

LÉON, *bas.*

Je vais tâcher.

DUMESNIL, *bas.*

Et sauve-toi par l'escalier dérobé.

Il lui montre une petite porte dans l'encoignure et près de la fenêtre.

BEAUCHAN, *exaspéré.*

Oui, oui, il faut que j'en finisse avec cette famille-là, qui s'acharne après moi. (*A Léon, en criant.*) Venez, homme féroce!

DUMESNIL.

Avec un notaire?

BEAUCHAN, *hors de lui.*

Ça m'est égal.

DUMESNIL.

Ici?

BEAUCHAN, *furieux.*

Ca m'est égal; je ne suis plus un homme.

Air: *Ce boudoir est mon Parnasse.*

DUMESNIL, *bas à Léon.*

Eh! vite, au second étage.

BEAUCHAN, *s'excitant.*

Je suis un tigre, un lion
Qui s'échappe de sa cage...

DUMESNIL, *bas à Léon.*

Cache-toi dans la maison.
(*Haut.*) Quelle affaire malheureuse !
(*S'élançant, comme pour les retenir, et renversant les lumières qui s'éteignent.*)
Arrêtez...

BEAUCHAN.

Non, je suis sourd.

Obscurité. Moment de silence.

DUMESNIL.

Grand Dieu, quelle nuit affreuse !

BEAUCHAN.

Ce sera son dernier jour.

LÉON *et* BEAUCHAN, *poussant des bottes.*

Ah, ah, ah !

Dumesnil a poussé devant lui un fauteuil que Beauchan perce de coups avec acharnement.

LÉON.

Ah, ah !

DUMESNIL, *bas à Léon.*

A côté de ma chambre, N° 7, un déguisement, le premier venu, pour échapper au colonel.

Il le pousse par l'escalier dérobé.

LÉON, *poussant un cri.*

Oh !

Il disparaît, après avoir jeté son épée de côté. Dans le même moment, Dumesnil, qui a reculé le fauteuil jusqu'auprès de la croisée qui est ouverte, le jette par la fenêtre, en poussant un grand cri.

DUMESNIL.*

Dieu !

BEAUCHAN, *s'arrêtant.*

Qu'est-ce que c'est ?

DUMESNIL.

Le malheureux est tombé par la fenêtre.

BEAUCHAN.

Comment !

DUMESNIL.

Vous l'avez tué.

BEAUCHAN.

Moi !..

DUMESNIL.

De sept coups d'épée.

BEAUCHAN, *voulant avancer vers la fenêtre.*

Est-il possible !

* Beauchan, Dumesnil.

DUMESNIL, *l'arrêtant dans ses bras.*

Ah! ne regardez pas! un pareil spectacle... (*Lui faisant prêter l'oreille.*) Ecoutez; pas un cri, pas un gémissement.

BEAUCHAN, *écoutant.*

C'est vrai; un silence profond!

DUMESNIL, *lui prenant la main et frissonnant.*

Deux meurtres en un jour!

BEAUCHAN, *frissonnant, puis se promenant à grands pas.*

Ah! il y a des gens qui ont une fâcheuse étoile; je ne peux plus toucher une épée ou un pistolet sans faire un malheur. Qui est-ce qui m'aurait dit, hier matin?..

DUMESNIL.

Eh bien! et vos quatorze affaires?

BEAUCHAN, *avec force.*

Eh bien! tant pis pour lui, tant pis, tant pis; je n'en ai pas le moindre regret! l'autre, je le regrette, oui! mais celui-là, non! Et voyez-vous, j'en suis venu à ce point d'exaltation que je me battrais avec toute la terre, je tuerais les quatre parties du monde! Le misérable!.. me mettre dans un pareil état.

DUMESNIL.

Eh bien! et lui?

BEAUCHAN, *se jetant dans un fauteuil.*

Je suis mort, mon cher.

DUMESNIL.

Et lui donc!

BEAUCHAN.

Vouloir m'enlever la femme de mon choix! qu'ils y viennent, les scélérats!

DUMESNIL, *écoutant du côté de la fenêtre.*

Chut!

BEAUCHAN, *inquiet.*

Quoi donc?

DUMESNIL, *écoutant et baissant la voix.*

Une patrouille qui passe, dans la petite ruelle.

BEAUCHAN, *respirant à peine.*

Oh!

DUMESNIL, *de même.*

Heureusement qu'on s'y bat tous les jours; on croira que ce sont des officiers... ils s'éloignent, en emportant le malheureux!..

BEAUCHAN.

Le cœur me manque! on a beau en avoir l'habitude... deux aventures comme ça, coup sur coup!

DUMESNIL, *retirant le verrou.*

On vient. (*Un valet apporte un flambeau à deux branches dont les bougies sont allumées, et le pose sur la table.*) Remettez-vous, et qu'on ne puisse soupçonner... vous êtes d'une pâleur... si vous vous regardiez...

BEAUCHAN, *abattu.*

Je me trouverais mal!

SCENE XI.

Les Mêmes, LE COLONEL, AGATHE, *quelques* Jeunes Gens.

On voit la galerie du fond éclairée pour le bal.

LE COLONEL.*

Parbleu, le tour est piquant; nous avons parcouru toute la maison, pas de notaire!

DUMESNIL, *regardant Beauchan.*

Je doute qu'on le retrouve.

LE COLONEL.

Il faut bien qu'il soit quelque part; j'ai fait fermer toutes les portes, et à moins qu'il ne saute par la fenêtre...

BEAUCHAN, *regardant la fenêtre.*

C'est effectivement par là...

DUMESNIL.

C'est fort extraordinaire!

Il passe à la gauche du théâtre.

LE COLONEL, *qui l'entend.*

Ça ne m'inquiète pas; je ne serai le jouet de personne, car je suis sûr qu'un étourdi de ma connaissance... mais j'ai donné des ordres, vous serez mariés demain matin; jusques là, je ne vous quitte pas, et... (*S'apercevant de la pâleur de Beauchan.*) Eh! mais, qu'avez-vous donc, mon cher?

DUMESNIL.

Un étourdissement.

LE COLONEL.

Ah! mon Dieu, comme il est pâle!

AGATHE, *à part.*

Comme il est laid!

BEAUCHAN, *toujours assis et d'une voix faible à Agathe.*

Je vous remercie du tendre intérêt... mais tant de combats successifs, et puis ce que j'ai vu sur ce contrat.

LE COLONEL, *allant le prendre.*

Sur le contrat?.. (*lisant.*) *Léon Darcourt.* (*Vivement.*) Léon! quand je le disais, le coquin! je ne suis plus surpris que ce notaire.

* Beauchan, Dumesnil, le Colonel, Agathe.

AGATHE, *bas au colonel.*

Mon oncle!

LE COLONEL, *à Beauchan.*

Mais soyez tranquille, jamais ce Léon n'aura mon consentement.

AGATHE, *bas et d'une voix suppliante.*

Mon cher oncle.

LE COLONEL, *sans y prendre garde.*

Un fou! qui se bat à tout propos; je suis militaire, mais je n'aime pas ces mauvaises têtes qui sont toujours l'épée à la main.

DUMESNIL, *regardant Beauchan.*

Hum.

BEAUCHAN, *tressaillant.*

Hein!

LE COLONEL, *à Beauchan.*

Ce n'est pas pour vous que je dis cela, mon cher; je sais que vous êtes l'homme le plus paisible.

BEAUCHAN, *à part.*

Ça tombe bien.

LE COLONEL, *regardant sa nièce.*

Vos mains sont pures.

DUMESNIL.

Hum!..

BEAUCHAN, *à part mettant vivement ses gants.*

Joliment, s'il savait ce qu'elles ont fait ces malheureuses mains.

LE COLONEL, *regardant toujours Agathe qui baisse les yeux.*

Et c'est pour cela que je tiens à vous lier sur-le-champ... Dieu merci, voici tous nos convives.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, tous les invités, *puis* Mme DEBRACY *et* LÉON, *vêtu en femme, costume élégant, chapeau et demi-voile baissé; bouquet à la main.*

CHŒUR.

Air *de la mascarade* (du Pré aux Clercs.)

A votre appel, il ne manque personne,
Oui, du bonheur lorsque le signal sonne,
Avec transport chacun y court soudain...
Voici l'instant du plus heureux hymen!

LES FEMMES.

Pour un époux, près de sa belle!
Fût-il jamais un plus beau jour!
Qu'il soit tendre, qu'il soit fidèle;
Que rien n'éteigne son amour!..

CHŒUR.

A votre appel, il ne manque personne. etc.

MAD. DE BRACY, *dans le fond et faisant des politesses à Léon qu'elle prend pour une dame du bal.*

Passez donc, madame, je vous prie.

LÉON, *déguisant sa voix.*

Mon Dieu! je suis confuse, je ne m'attendais pas.

AGATHE, *frappée.*

Cette voix!.. (*Léon lève son voile du côté d'Agathe pour s'en faire reconnaître.* Comment, c'est vous!

LÉON, *bas.*

Je n'ai pas trouvé d'autre déguisement.

DUMESNIL, *riant.*

Les habits de la tante. (*A Léon.*) Et tu ne t'es pas sauvé?

LÉON, *bas.*

Tout est fermé; et puis, en descendant l'escalier, j'ai rencontré madame de Bracy, qui m'a accablé de politesses.

DUMESNIL. *à part.*

Allons, allons; il n'y a plus qu'un moyen; essayons.

Il disparaît.

LE COLONEL, *à sa sœur.*

Quelle est donc cette dame?.. une jolie tournure.

MAD. DE BRACY.

Je ne sais, une étrangère.

LÉON.

Pardon, madame, j'arrive bien mal à propos, vous avez grand monde... je venais chercher... je croyais trouver un de mes parens?

MAD. DE BRACY, *au colonel.*

Ah! c'est la tante de M. Beauchan.

LE COLONEL, *bas.*

Ah, ah! (*A Beauchan qui est de côté absorbé dans ses réflexions.*) Beauchan.

BEAUCHAN, *levant la tête.*

Plait-il?

MAD. DE BRACY.

Votre tante!

BEAUCHAN.

Ma tante! Dieu soit loué! rien ne peut plus s'opposer. (*Allant à Léon qui a levé son voile.*) Enfin, chère tante! (*Il l'envisage et recule en poussant un cri étouffé.*) Ahi!

TOUS, *effrayés.*

Qu'est-ce qu'il a donc?

BEAUCHAN, *épouvanté.*

Voilà qui est épouvantable.

MAD. DE BRACY.

Prenez donc garde.

LE COLONEL.

Est-ce qu'on dit de ces choses-là à une femme.

LÉON, *qui a regardé.*

Non, ce n'est pas monsieur, c'est mon frère que je viens chercher, ce cher Anatole! (*Appelant.*) Anatole!..

BEAUCHAN, *la regardant toujours.*

Encore cette horrible figure!

MAD. DE BRACY.

Monsieur Beauchan...

BEAUCHAN.

Je suis glacé, médusé, changé en cariatide, (*Balbutiant en regardant Léon.*) Et si vous étiez à ma place, c'est-à-dire, si vous saviez, parce qu'enfin ça ne se peut pas, et cependant cela est.

MAD. DE BRACY.

Ah, mon Dieu! est-ce que sa tête...

LE COLONEL.

Décidément, il est sujet à quelqu'infirmité.

BEAUCHAN.

Du tout, je suis rassis, parfaitement rassis; ce n'est pas ma tante!.. (*Au colonel.*) Mais regardez-la, (*A madame de Bracy*) Regardez-la donc. *

LE COLONEL, *regardant Léon.*

Ah!

MAD. DE BRACY.

Quelle ressemblance!

LE COLONEL.

Avec Léon!

MAD. DE BRACY.

Avec ce jeune notaire!

BEAUCHAN.

Avec tous deux.

LÉON, *d'une voix mielleuse et un peu traînante.*

Je vois votre étonnement, colonel; vous n'êtes pas les premiers!.. ma ressemblance extraordinaire avec mes deux frères.

BEAUCHAN.

Ses deux frères!..

* Beauchan, le Colonel, Léon, madame de Bracy, Agathe.

LÉON.

Léon Darcourt, un de vos officiers, et Anatole Darcourt, un jeune notaire, qui s'est fixé depuis peu dans ce pays; on m'avait dit qu'il était ici... moi, je suis Césarine Darcourt.

BEAUCHAN, *à part.*

Darcourt, Darcourt! c'est la famille d'Agamemnon; ça ne finit pas!..

LÉON.

Veuve à vingt ans, j'ai peu fréquenté le monde; j'ai passé ma jeunesse dans la retraite et dans les larmes, ce qui n'est pas bien gai pour une femme jeune qui n'était pas sans quelques agrémens, (*Baissant les yeux.*) A ce qu'on me disait du moins, car, j'attache si peu de prix à ces frivoles avantages, qu'un instant peut vous enlever, et que je dois avoir perdus; car les chagrins... Je suis sûre que je suis affreuse!

LE COLONEL.

Oh! du tout, madame, ces yeux charmans.

LÉON.

Taisez-vous donc colonel! je n'ai plus que mes deux frères pour toute consolation, et je viens me fixer auprès du plus jeune... ce cher Anatole, on m'avait assuré que je le trouverais chez vous, (*Appelant et cherchant des yeux.*) Anatole!

BEAUCHAN, *à part.*

Me voilà avec la sœur sur les bras à présent. (*Haut.*) Il s'est absenté un moment.

MAD. DE BRACY.

Oui, nous ne savons...

BEAUCHAN, *à part.*

Je suis dans l'huile bouillante.

MAD. DE BRACY.

Il vous cherche peut-être.

LE COLONEL, *d'un air aimable.*

Quoi, madame, vous êtes la sœur de Léon!.. (*A Beauchan.*) Elle est très bien, cette femme.

BEAUCHAN, *sèchement.*

Comme ça! l'air hommasse.

LE COLONEL, *à Léon, et devenant galant.*

Je le gronderai, de ne m'avoir pas dit qu'il eut une parente aussi aimable... ce cher Léon!

LÉON.

Charmant garçon, n'est-ce pas?

LE COLONEL.

Excellent officier, que j'aime beaucoup: (*Baissant la voix en souriant.*) un peu mauvais sujet.

LÉON, *baissant la voix en souriant.*

Air : *Vos maris en Palestine.*

Il est à fort bonne école...
N'est-il pas vrai colonel ?

LE COLONEL, *flatté.*

Madame... sur ma parole...

LÉON.

Vous étiez beau, spirituel ;
C'est un fait officiel !
Vos victimes à la file
Rempliraient le Moniteur...
On prétend que l'empereur
Ne prenait pas une ville
Que vous ne prissiez un cœur ?

LE COLONEL, *riant avec complaisance.*

Oh! oh! oh!

LÉON.

Oh! je sais de vos nouvelles! A Metz, cette jolie brune ; à Strasbourg, cette petite blonde, et dans le Languedoc, la femme de ce procureur du roi.

TOUS, *riant.*

Ah, ah, ah! cher oncle!

LE COLONEL, *à part.*

Qui diable a pu lui dire... (*Voulant lui baiser la main.*) Tout cela aurait baissé pavillon devant vous, belle dame.

LÉON, *lui donnant un coup sur les doigts avec son bouquet.*

Taisez-vous, monstre.

LE COLONEL, *enchanté.*

Elle est très piquante.

LÉON.

Mais pardon, je suis venue me jeter à la traverse au milieu d'une réunion; je me retire.

LE COLONEL.

Du tout, madame, vous nous ferez le plaisir de rester à diner.

LÉON, *à part.*

Que le diable l'emporte, impossible de m'échapper. (*Au Colonel.*) Non, Colonel, je ne dois pas être importune. (*Montrant Beauchan.*) Si monsieur veut avoir la bonté de me donner la main, je vais retrouver mon frère, qui m'attend sans doute chez lui.

BEAUCHAN, *à part.*

Son frère! elle va découvrir... (*Haut et d'un air très empressé.*) Non, madame, vous ne nous quitterez pas ainsi ; une femme aimable, certainement, une femme aimable de plus, est un ornement qui doit orner... les grâces sont de toutes les saisons.

(*A part.*) Son sourire me déchire l'âme! (*Haut.*) Je ne vous quitte plus, nous danserons la première contredanse. (*Haut et prenant Léon sous son bras malgré ses efforts*) Allons, cher oncle, le diner, la main à la mariée...

AGATHE, *à part.*

Quel supplice!

LE COLONEL.

Messieurs, à table!

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, DUMESNIL, *suivi de deux huissiers.*

DUMESNIL, *gravement.*

Arrêtez!

TOUS.

Des gens de justice?

LE COLONEL.

A pareille heure... (*Dumesnil et les huissiers paraissent.*) qu'est-ce que cela veut dire?

MAD. DE BRACY.

C'est Dumesnil!

AGATHE *et* LÉON, *à part.*

Je respire...

LE COLONEL.

Le substitut! Eh, bon Dieu! quelle entrée solennelle!

DUMESNIL, *le mouchoir à la main et s'écoutant parler.*

Pardon, mesdames, pardon, mon oncle; je m'acquitte à regret d'un devoir bien pénible... (*Aux huissiers.*) Que personne ne puisse sortir.

BEAUCHAN, *un peu inquiet.*

Qu'est-ce qu'il a donc? cette voix sépulcrale...

LE COLONEL.

Ah ça! tu prends mal ton temps pour plaisanter, il me semble que ma présence...

DUMESNIL.

Je respecte l'autorité militaire, mon oncle; mais, *cedant arma togæ*... la loi avant la politesse

LE COLONEL.

Mais...

DUMESNIL.

Organe du ministère public. je viens venger la société...

BEAUCHAN, *regardant autour de lui.*

Est-ce que quelqu'un a manqué à la société?

DUMESNIL.

Silence! Une plainte a été portée au parquet contre le sieur Isoard-Polydore Beauchan.

BEAUCHAN.

Contre moi!

TOUS.

Contre lui!

DUMESNIL.

Prévenu de deux homicides volontaires.

TOUS.

Deux homicides.

DUMESNIL, *continuant.*

Sur les personnes des frères Darcourt.

TOUS.

Darcourt!

BEAUCHAN, *interdit.*

Permettez?

DUMESNIL, *continuant.*

Le premier, Léon Darcourt, tué hier soir dans un duel au pistolet...

LÉON, *feignant une grande douleur.*

Ah! ciel!

DUMESNIL, *continuant.*

Le second, Anatole Darcourt, tué il y a une heure dans un duel à l'épée.

LÉON, *criant plus fort.*

Ah! Dieu! ah! mes frères.

DUMESNIL.

Trouve-toi mal, et va-t-en.

LÉON.

Mes frères! j'étouffe...je suffoque...

Il chancelle, et feint de se trouver mal : tout le monde l'entoure.

LE COLONEL.

Elle se trouve mal.

DUMESNIL.

Soutenez-la.

On la soutient; on l'entraîne dans la chambre de côté. Léon disparaît en poussant toujours des gémissemens et des cris.

MAD. DE BRACY, *agitée.*

Quelle scène affreuse... *

LE COLONEL, *à Beauchan.*

Moi, qui vous faisais des complimens sur votre modération.

BEAUCHAN, *allant de l'un à l'autre.*

Je puis vous jurer....

LE COLONEL, *s'éloignant de lui.*

Taisez-vous!

* Agathe, le colonel, Beauchan, madame de Bracy, Dumesnil.

BEAUCHAN.

Madame....

MAD. DE BRACY, *de même.*

Ne m'approchez pas!

Elle passe auprès du colonel.

AGATHE, *de même.*

Ni moi, non plus, monsieur.

BEAUCHAN, *hors de lui.*

C'est ça, accablez-moi, foulez-moi aux pieds, traînez-moi dans la boue! je ne me plaindrai pas, vous devez être trompés par les apparences; (*montrant Dumesnil.*) mais monsieur, ce faux ami, cet homme à double face.

DUMESNIL, *offensé.*

Vous insultez la justice.

BEAUCHAN, *exaspéré.*

Qu'est-ce que ça me fait, la justice!.... C'est une indigne trahison! me poursuivre quand c'est vous qui m'avez conseillé, qui m'avez poussé à me battre.

DUMESNIL, *avec sang-froid.*

Comme homme du monde, j'ai dû vous engager à venger votre honneur. Comme magistrat, je dois punir le crime et frapper le tigre altéré de sang. (*Bauchan fait un mouvement*) Ce sont les expressions de la plainte.

BEAUCHAN.

Mais vous m'avez servi de témoin. C'est vous qui avez chargé les pistolets.

DUMESNIL.

Je ne pouvais m'y refuser.

BEAUCHAN.

Et vous me ferez condamner?

DUMESNIL.

Je ne puis m'en dispenser.

Air : *Tenez, moi je suis un bon homme*

J'étais alors homme du monde;
Maintenant je suis magistrat.
Ce que j'approuve homme du monde,
Je dois le blâmer, magistrat.

BEAUCHAN.

Vous disiez blanc?

DUMESNIL.

L'homme du monde!

BEAUCHAN.

Vous faites noir!

DUMESNIL.

Le magistrat!

BEAUCHAN, *hors de lui.*

Ah! que le diable vous confonde,
Homme du monde et magistrat!

DUMESNIL.

Et s'il faut faire avancer la force armée.

BEAUCHAN, *furieux.*

C'en est trop. Et dussé-je en immoler un troisième.

Il veut s'élancer sur Dumesnil. On l'arrête.

LE COLONEL.

Monsieur!

AGATHE, *qui a parlé bas à sa mère.*

Ah! maman.

MAD. DE BRACY.

Sois tranquille, chère enfant. Un être aussi dépravé.

BEAUCHAN.

Bien! Je suis dépravé à présent.

LE COLONEL, *furieux.*

Vous êtes un homme affreux. Me priver de mon pauvre Léon, mon meilleur officier, et par trahison, j'en suis sûr; car il est impossible... Et quand je pense que je lui ai refusé ma nièce pour vous.

BEAUCHAN, *s'échauffant.*

Vous avez bien fait. Un fou, un mauvais sujet, comme vous le disiez vous-même.

LE COLONEL.

Un charmant garçon, plein d'esprit, de bravoure.

BEAUCHAN.

Ah! c'est cela; quand on est mort, on a toutes les qualités.

LE COLONEL, *furieux.*

Plût au ciel qu'il vécut encore. Je le jure sur l'honneur, c'est lui qui l'épouserait, et sur-le-champ.

SCENE XIV.

LES MÊMES, LÉON, *en homme. Il s'est glissé derrière tout le monde sans être vu.*

LÉON, *saisissant la main du colonel, et gaîment.*

J'accepte, colonel. J'ai gagné.

BEAUCHAN, *avec un cri.*

Encore!

LE COLONEL, AGATHE et DUMESNIL.

Léon!

MAD. DE BRACY.

Eh non! le notaire.

BEAUCHAN, *de loin.*

Du tout! C'est la sœur qui s'est mise en homme.

CHŒUR.

Air : *Ah! mon Dieu! quel malheur.*

Ah! quel événement.
D'honneur, ma surprise est extrême.
Est-il mort ou vivant,
Ou n'est-ce enfin qu'un revenant?
Parlez... Sur mon honneur,
Je n'y comprend plus rien moi-même.
D'espoir et de frayeur,
Je sens encore battre mon cœur.

LE COLONEL.

Je le vois!.. C'est bien lui!..

BEAUCHAN.

Prenez-y garde; c'est terrible!..
Moi, je crois aujourd'hui
Qu'il nous abuse encore ici.

LÉON.

Non, vraiment!

BEAUCHAN.

Mais cependant
Je vous ai tué.

LÉON, *riant.*

C'est possible;
Mais, depuis mon accident,
Jamais je ne fus mieux portant.

CHŒUR.

Ah! quel événement! etc., etc.

LE COLONEL *, *lui sautant au cou.*

C'est toi, mon pauvre Léon.

LÉON.

Vous ne m'en voulez pas?

LE COLONEL.

Coquin, tu es bien heureux d'avoir été mort ; mais je suis trop content, je ne m'en dédis pas.

MAD. DE BRACY.

Ni Agathe non plus.

DUMESNIL.

En voilà déjà un de retrouvé.

MAD. DE BRACY.

Et le notaire aussi.

BAUCHAN.

Et la sœur! Je disais aussi : Cette femme a des manières...

LÉON.

Monsieur, monsieur!

BEAUCHAN.

Qu'est-ce que c'est?.. Nous allons recommencer? Il me semble que quand un homme...

* Léon, le colonel, Beauchan, Dumesnil, Agathe, madame de Bracy.

DUMESNIL, *sérieusement.*

Quand un homme a été tué deux fois, il doit être satisfait, et il n'a plus rien à demander.

Léon passe auprès d'Agathe.

BEAUCHAN.

C'est clair; mais vous, d'Aguesseau, un substitut, vous avez pu vous permettre...

DUMESNIL.

L'homme du monde.

BEAUCHAN.

Mais le magistrat?..

DUMESNIL.

Est irréprochable. J'avais reçu ma démission. Et je vous conseille de prendre la chose doucement.

BEAUCHAN.

Pardi! il n'y a pas deux manières de la prendre Un autre dirait qu'il est enchanté de la plaisanterie. Moi, je suis vexé; mais je n'en ai pas l'air, parce que j'ai de l'esprit! Je vais voir un peu ce qu'est devenue ma tante.

Air *de Robert le Diable.*

CHŒUR FINAL.

A la gaîté que chacun s'abandonne,
Plus de soucis, non, non, plus de chagrin;
Nous ne voulons le trépas de personne,
Que ce soit là toujours notre refrain.

BEAUCHAN, *au public.*

Air *de Partie et Revanche.*

Je tremble... et pourtant je me flatte
De ne pas craindre un coup de pistolet;
Mais je crains fort un coup de patte;
Et par malheur si l'on me persifflait;
Ma foi, je le dis à regret...
Oui, si l'on attaque la pièce,
Si l'on me pousse au désespoir,
Messieurs, vous savez mon adresse,
Je vous attends tous ici, demain soir.

Reprise du chœur.

A la gaîté que chacun s'abandonne, etc.

FIN.

LE

CAPITAINE DE VAISSEAU

OU

LA SALAMANDRE,

VAUDEVILLE NAUTIQUE EN DEUX ACTES,

De MM. Mélesville, A. Decomberousse et Antier;

PRÉCÉDÉ DE

LA CAROTTE D'OR,

PROLOGUE;

Représenté pour la première fois sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 24 juillet 1834.

PRIX : 2 FR.



PARIS,

MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12;

BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1834.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
FROMONT, débitant de tabac.	M. Bouffé.
ALICE, orpheline.	Mme Grassot.
CÉLESTE, servante de Fromont.	Mme Monval.
PIERRE LOUET, lieutenant de frégate.	M. Ferville.
PAUL, son fils, aspirant.	Mlle Habeneck.
GARNIER, chirurgien de vaisseau.	M. Monval.
BIDOT, lieutenant en second.	M. Gabriel.
CABILLOT, agent comptable.	M. Dupuis.
PROVENÇAL. } Matelots.	M. Bordier.
BOUQUIN. } Matelots.	M. Grassot.
GIROMONT. } Matelots.	M. Milet.
MELVAL, enseigne.	Mlle Maria.
Peuple.	
Marins de tout grade.	

La scène est à Paris, pendant le prologue. Et à bord de la Salamandre pendant le premier et le deuxième acte. L'action se passe vers la fin de 1814.

Nota. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier occupe la droite de l'acteur.

S'adresser, pour la musique de cette pièce, et pour celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase-Dramatique, à M. Hormille, chef d'orchestre au théâtre, ou à M. Ferville, correspondant des spectacles, rue Poissonnière, 33.

Imp. de J.-R. Mevrel,
Passage du Caire, 54.

LE CAROTTE D'OR,

PROLOGUE.

Le théâtre représente l'arrière-boutique d'un débit de tabac. Portes latérales qui conduisent à l'appartement de Fromont et à la cuisine. Au fond, une grande porte vitrée, qui laisse voir la boutique, le comptoir, les pots de tabac, les cigarres, et plus loin, la porte de la rue.

SCÈNE PREMIERE.

CÉLESTE, *seule, mettant le couvert sur une petite table placée sur le théatre à droite de l'acteur; puis* FROMONT.

Là! le sucre, le petit pain de beurre... et sa flûte de deux sous!.. les rôties sont au feu... Va-t-il se régaler!.. Tiens, c'est bien le moins... pauvre cher homme! un si bon maître!.. qui est occupé toute la sainte journée à peser son tabac et à faire des cornets... c'est bien le moins qu'il se repose la tête et se donne un peu de bon temps.

FROMONT, *entr'ouvrant la porte de la boutique.* Eh! bien, Céleste?

CÉLESTE. Monsieur?..

FROMONT, *de même.* Mon déjeuner, ma fille... Allons donc... allons donc!

CÉLESTE. Tout de suite, not' maître.

FROMONT, *causant avec deux pratiques qui s'en vont.* Au revoir, M. Millocheau... Soyez tranquille, j'arrangerai votre mélange, comme d'ordinaire... trois quarts de Régie... et un quart de la Ferme!.. Mes hommages à madame. (*A l'autre.*) M. Bonichon, vous pouvez allumer votre cigare, en dehors, près de la porte... là! Cadet, veille à la boutique. (*Il entre en scène.*) Me voilà libre. Allons donc, Céleste, ce déjeuner?

CÉLESTE, *en dehors.* Voilà, not' maître.

FROMONT, *se frottant les mains.* C'est drôle, quand ma femme, ma divine Angélique n'y est pas... j'ai toujours faim de meilleure heure!..Je suis si heureux alors!.. Mon débit de tabac... cette bonne grosse Céleste qui me dorlote... du calme... et mes carottes... que me faut-il de plus?

CÉLESTE, *posant le déjeuner.* V'là vot' déjeuner, monsieur.

FROMONT, *assis, et lui faisant des agaceries pendant qu'elle lui*

attache sa serviette. Merci, ma bonne Céleste...tu n'as pas oublié mes rôties?

CÉLESTE. Pardi!.. à quoi que j'penserais, si ce n'est à ce que vous aimez... vous, qui êtes la crème des hommes.

FROMONT. Donne-m'en encore un peu... de la crème.

CÉLESTE, *lui versant de la crème.*

Air : *Papa et maman.*

Vous êtes pour moi,
Si bon que je doi...
Le r' connaître,
Et pour vous, notr' maître,
J' me mettrais au feu!..

FROMONT, *souriant.*

Ce n'est point un jeu,
Car tu t'y mets souvent, morbleu!..

CÉLESTE, *l'arrêtant.*

Allons donc! n' mangez pas si vite.

FROMONT, *souriant.*

Mais elle a raison...
J'ai l'air d'un glouton :
(La regardant.)
Comment faire?.. quand tout m'excite!
Auprès d'un festin,
Délicat et fin...
C'est bien souvent
Difficil', vraiment...
De ne pas être un peu gourmand!..

Il lui baise la main.

TOUS DEUX.

Jamais un gourmet
N'y résisterait!..
A ces charmes
L'on rend les armes!
Un moka parfait,
Petit pain mollet,
D'honneur! le régal est complet!..

CÉLESTE, *prenant une chaise, et regardant par la porte du fond.* Tenez, monsieur... j'crois que c'est madame...

FROMONT, *se levant tout effrayé.* Hein?

CÉLESTE. Oui, c'est madame, avec ses tracasseries, qui redouble mon attachement pour vous.

FROMONT, *se rasseyant.* Ah!.. j'ai cru que c'était ma femme qui revenait!... Prends donc garde; il y a de quoi me donner des indigestions: c'est que ma divine Angélique a bien le caractère le plus désagréable...

CÉLESTE, *s'asseyant auprès de Fromont.* Bah!.. elle est partie pour trois jours... Où c'qu'elle a donc été, notr' maître?

FROMONT, *déjeunant.* Solliciter..

CÉLESTE. Tiens!..

FROMONT. C'est une maladie... (*Mordant dans sa rôtie.*) Elle

est dévorée d'ambition !.. elle ne rêve que grandeurs et richesses !.. la fille d'un petit frangier-drapier de la rue aux Ours !.. mais depuis qu'elle a découvert que j'étais noble...

CÉLESTE, *qui s'était assise près de lui, se levant.* Noble !.. vous, notr' maître ?..

FROMONT, *la faisant asseoir.* Reste donc ?.. je n'en suis pas plus fier !.. Oui, vraiment, tel que tu me vois... on ne s'en douterait jamais... mon père était marquis...

CÉLESTE. Marquis !.. comme celui qui a une perruque et qui jette des chansons ?

FROMONT. Du tout... un vrai marquis... qui avait servi comme marin...

CÉLESTE. Comme marin... sur mer ?

FROMONT, *haussant les épaules* Non ! dans un régiment de cavalerie... Vraiment, ma pauvre Céleste, tu fais quelquefois des questions...

CÉLESTE. Est-ce que je sais ?.. Et vous, monsieur, avez-vous été aussi dans la mer ?..

FROMONT. Je ne la connais pas même de vue !.. J'ai émigré à l'âge de trois ans... il paraît que j'avais des opinions très exaltées... mon éducation s'en est un peu ressentie... Quand j'ai perdu mon père, je savais à peine lire.. si bien qu'en entrant en France, sous le Directoire... M. le marquis s'est trouvé trop heureux d'obtenir un débit de tabac.

CÉLESTE. Un marquis marchand de tabac !.. ce qu' c'est que d' nous !..

FROMONT. Je ne m'en plains pas...je suis philosophe... Il est excellent ton chocolat... Que m'importe un rang que je n'ai pas connu, pour lequel je n'ai pas été élevé !.. toute mon existence se renferme dans mes cruches et dans mes cigarres de la Havanne !.. Je suis et je ne veux être toute ma vie... que Jean-Sosthènes-Innocent Fromont... négociant obscur.. *à la Carotte d'or!*.. Mais ma divine Angélique !.. oh ! c'est différent !.. c'est un diable ; elle court, elle sollicite ; je ne sais pas comment elle s'arrange ; elle a des parens dans tous les gouvernemens. Sous le Consulat, c'était un beau-frère ; un oncle sous l'Empire ; et maintenant, sous nos princes légitimes, l'an de grâce 1814, c'est un cousin, un chambellan de Bonaparte, qui se trouve aujourd'hui tout naturellement gentilhomme de la chambre du roi!

CÉLESTE. Et qu'est-ce qu'elle veut que vous soyez ?

FROMONT. Je n'en sais rien... Quand je l'interroge là-dessus, elle me dit toujours que je serai bien surpris... ça ne laisse pas que de m'inquiéter...

Air : *Vaud. de la Petite Sœur.*

Ma femme encor, comme autrefois,
Fraîche, aimable, vive et légère,
Brille de sa grace première...
Et je tremble quand je la vois
Fréquenter chaque ministère!..
On sait que ces donneurs d'emplois,
Parens ou non, si bien s'entendent...
Qu'en les protégeant, les sournois,
Accordent aux femmes parfois...
Plus que les maris ne demandent!

Après ça... (*Faisant claquer ses doigts.*) si ça devait me donner la paix et la tranquillité, ah! mon Dieu... (*A Céleste d'un air câlin.*) Dis donc, ma bonne Céleste... aujourd'hui que je me trouve le maître... est-ce que je n'aurai pas encore quelques friandises pour mon dessert?..

CÉLESTE, *se levant.* Ah! ben!.. si madame savait que vous faites de pareilles dépenses!

FROMONT, *d'un air résolu.* Qu'est-ce que ça me fait?..

CÉLESTE, *se moquant.* Oh!.. vous en avez peur...

FROMONT. Céleste!..

CÉLESTE. Vous en avez peur!.. quand elle est là, vous êtes poule mouillée... et comme elle compte tous les jours...

FROMONT. Que tu es bête!.. Est-ce que je n'ai pas ma petite bourse secrète... dans une certaine cachette... Sans cela, comment te donnerais-je un fichu à la Sainte-Ursule...une croix d'or à la Saint-Claude... hum?..

CÉLESTE. Ah!.. c'est différent... je vas vous chercher une brioche...

FROMONT, *l'agaçant.* Toute chaude!.. ce n'est bon que quand ça vous étouffe...

Céleste sort par le fond.

SCENE II.

FROMONT, *seul.*

On croirait que je suis gourmand!.. Eh! bien, oui... j'aime mes aises... ce bien-être intérieur... ce calme... et quand je pense que ma femme voudrait me priver de tout cela, pour me lancer dans les places, les honneurs!.. Oh!.. elle ne réussira pas!.. Ce n'est pas qu'ils font de si drôles de nominations, depuis qu'ils sont revenus... Je vous demande un peu quelle figure j'aurais en préfet, ou en colonel de mousquetaires!.. je n'y entends rien!.. Tandis qu'ici... c'est si facile!.. quand une pratique demande du Virginie, il suffit de ne pas lui donner du St-Vincent... ça n'exige pas une intelligence supérieure... du tact... On est entouré de ses cruches, au milieu de ses pots;

on dit : Ici, *St-Vincent!..* ici, *Virginie!..*On fait sa petite affaire, le nez suffit pour cela... le nez est pour beaucoup dans les tabacs... un peu de nez... voilà tout... Et quand ma divine Angélique n'y est pas surtout... quelle tranquillité... on entendrait une mouche... (*Grand bruit, dans la rue, de contrevents et carreaux brisés; des cris.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... quelque malheur? (*Nouveaux cris. Il va à la porte, et regarde dans la rue.*) Ah! mon Dieu! quelle foule! un cabriolet renversé!.. une jeune personne évanouie!.. (*Aux gens qui entourent la boutique.*) Eh! tenez, tenez... entrez ici... chez moi...

SCENE III.

FROMONT, PAUL, ALICE, CÉLESTE, Voisins et Passans *qui se pressent dans la boutique.*

CHŒUR.

Air : *Buvons, buvons!..* (Comte Ory.)

O ciel!.. ô ciel!.. maudit cabriolet!..

Un homme porte Alice dans ses bras, et la dépose sur un fauteuil.

PAUL, *à la foule.*

Rangez-vous, s'il vous plaît.

CÉLESTE, *de même.*

Laissez-nous donc au moins
Lui prodiguer nos soins.

PAUL, *repoussant la foule.*

Que le ciel les confonde!..
(*A Fromont.*) Pardon, monsieur, pardon...
Eloignez tout ce monde...

FROMONT, *aux curieux.*

Messieurs, laissez-nous donc!...

CHŒUR, *en s'éloignant.*

Allons, que tout le monde
Écoute la raison...
Allons, que tout le monde
Sorte de la maison...

Ils sortent. Céleste ferme la porte vitrée.

CÉLESTE, *s'empressant.* * Pauvre demoiselle!.. elle est morte!..

PAUL. Eh! non!.. elle n'est qu'évanouie!. elle a eu peur... Ce cheval fougueux... ce cabriolet qui s'élançait... mais je l'avais enlevée dans mes bras avant qu'il ait pu l'atteindre.

FROMONT. Otons-lui d'abord son chapeau...

PAUL, *la regardant.* Oh!.. comme elle est jolie!.. Elle ne revient pas... des sels!.. de l'eau de Cologne!..

CÉLESTE. De l'eau de Mélisse...

FROMONT. Eh non!.. ne voyez-vous pas qu'elle étouffe... il faut la délacer... (*A Paul qui s'avance.*) Permettez, permet-

* Paul, Fromont, Alice, Céleste.

tez jeune homme, cela ne vous regarde pas!. Céleste, dans la chambre de ma femme, tu trouveras tout ce qu'il te faut...

CÉLESTE, *soutenant Alice qui commence à marcher un peu.* Oui, monsieur. Venez, venez, ma chère demoiselle...

Elles entrent dans la chambre à gauche de l'acteur.

SCÈNE IV.

PAUL, FROMONT.

PAUL, *regardant Alice s'éloigner.* Ah!.. je donnerais ma vie...

FROMONT. C'est votre sœur?

PAUL, *distrait et regardant la porte.* Non, monsieur...

FROMONT, *prenant une prise de tabac.* Votre parente?

PAUL. Non, monsieur...

FROMONT, *souriant.* J'entends; c'est mieux que cela?..

PAUL, *le regardant.* Non, monsieur, vous vous trompez; je la vois aujourd'hui pour la première fois; mais je sens que désormais mon sort, mon bonheur, mon existence ne dépendront que d'elle seule.

FROMONT, *souriant.* Amoureux... à la première vue?..

PAUL. Dans notre état, nous n'avons pas de temps à perdre...

FROMONT, *regardant son uniforme.* Au fait!.. un militaire... car vous êtes militaire?

PAUL. Je suis dans la marine... aspirant de première classe.

FROMONT, *avec un peu d'ironie.* Joli grade!.. Eh bien! qui vous empêche d'épouser votre belle inconnue?..

PAUL, *étourdiment.* Je suis tout prêt! (*S'arrêtant.*) Mais...

FROMONT. Vous ne savez pas son nom?.

PAUL. Ce n'est pas cela qui m'arrêterait..

FROMONT. Vous ignorez si sa famille?..

PAUL. Qu'est-ce que cela me fait, sa famille! il n'y a qu'une difficulté... c'est que dans une demi-heure il faut que je sois parti pour Toulon... ma place est retenue à la diligence, ici près...

FROMONT, *riant.* Je conçois!.. ça serait un peu court... pour publier les bancs. (*A part.*) Drôle de petit bonhomme!...

PAUL. Ou plutôt... Oh! non, non!.. je ne partirai pas... (*Se frappant le front.*) car, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle!

FROMONT, *effrayé.* Qu'est-ce que c'est? vous plaisantez, j'espère?..

PAUL. Du tout!..

FROMONT. Parce que vous êtes amoureux?

PAUL. Si ce n'était que cela ; mais parce que je... suis perdu... déshonoré...

FROMONT. Vous?..

PAUL. Je n'y survivrai pas !

FROMONT. Ah ! mon Dieu !.. Pauvre enfant !.. il m'intéresse... Voyons, jeune homme, qu'y a-t-il donc ?.. que vous est-il arrivé ?.. vous avez commis quelque faute ?..

PAUL. La plus impardonnable... Mon père, lieutenant de corvette, et notre commandant *par intérim*, m'avait envoyé ici, avec une mission particulière près du ministre ; je venais de recevoir les ordres cachetés que je devais reporter à Toulon, lorsque, pour mon malheur, en sortant du ministère, je rencontre des jeunes gens, d'anciens camarades, un surtout, qui m'entraînent à un dîner d'adieu.

FROMONT. Je comprends... le Champagne a fait des siennes...

PAUL. On s'est mis à jouer.

FROMONT. Ah ! pauvre petit !

PAUL. Et j'ai perdu non seulement ce que j'avais, mais sur parole, un argent que je n'avais pas, que je ne pouvais pas donner... Comme un fripon... (*Avec un mouvement.*) il le croira du moins... je lui ai donné rendez-vous aux diligences... j'espérais avant mon départ, pouvoir lui rendre. (*Avec agitation.*) Et rien !.. rien !.. et ces ordres qui n'arriveront pas !... et mon père, mon pauvre père, qui n'a plus que moi au monde...

Air : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Son espérance hélas ! sera trompée !..
Lui qui n'avait, dans son malheur,
De fortune que son épée,
Un nom sans tache et son honneur...
Mais cet honneur, je crois déjà l'entendre :
Quoi ! dira-t-il : mon fils, mon fils chéri...
C'est toi qui devais le défendre ;
Et c'est toi qui me l'as ravi...

Vous voyez bien que je n'ai plus qu'à me tuer...

FROMONT, *essuyant une larme.* Fi donc ! à votre âge ! avec un si bel avenir ! (*Lui serrant la main.*) Car vous êtes un brave jeune homme, j'en suis sûr ; vous m'avez tout ému... et puis ce pauvre père... qui est seul !.. Combien avez-vous perdu sur parole ?..

PAUL, *tristement.* Cent écus !..

FROMONT, *avec joie.* Ah !.. que c'est heureux !.. si vous m'aviez demandé un sou de plus... je n'aurais pas pu !.. c'est juste le montant de mon petit boursicot... je vais vous les chercher.

PAUL. Quoi, vous voulez ?..

FROMONT. Pardi! vous empêcher de vous brûler la cervelle.

PAUL. Sans me connaître!.. sans savoir si je ne vous ai pas trompé?..

FROMONT. Laissez donc... (*Montrant son uniforme.*) avec cet habit-là... on ne ment jamais!.. Dailleurs, je rends un fils à son père, un jeune homme à ses devoirs... je me fais un ami... ma femme n'en saura rien... tout cela pour cent écus... vous voyez bien que c'est un marché d'or. (*A son oreille.*) Restez là. (*En riant.*) Il faut que je descende à la cave ; c'est caché dans un pot de Macoubac?..

Il sort de côté, à droite de l'acteur.

SCÈNE V.

PAUL *seul, attendri.*

Ah!..le digne homme! le brave homme!.. Comment jamais reconnaître?.. Si du moins mon père et moi nous pouvions nous faire tuer pour lui!.. mais un débitant de tabac... il n'y a pas d'apparence!. (*Apercevant Alice qui revient.*) Voici mon inconnue .. qu'elle est bien... oh! maintenant que je suis tranquille de l'autre côté, je puis redevenir amoureux tout à mon aise!..

SCENE VI.

PAUL, ALICE, *conduite par* CÉLESTE.

CÉLESTE, *à Alice, lui montrant Paul.* Oui, mamzelle, c'est lui qui vous a sauvé la vie.

ALICE, *avec embarras.* * Ah! monsieur... je viens d'apprendre tout ce que je vous dois... et il me tardait...

PAUL, *de même.* Moi aussi, mademoiselle... il me tardait...

ALICE, *balbutiant.* Vous ne devez pas... douter....

PAUL, *de même.* Ni vous non plus... assurément!..

Ils restent un moment interdits.

CÉLESTE, *les regardant.* Eh! bien... qu'est-ce qu'ils ont donc? ils n'osent plus se dire un mot... eux qui étaient si impatiens!.. (*Bas à Paul.*) Hein?.. quels beaux yeux!..

PAUL, *bas.* A qui le dis-tu?

CÉLESTE, *bas à Paul.* Elle s'appelle Alice!.. (*Bas à Alice.*) Un joli garçon!

ALICE, *baissant les yeux.* Je ne l'ai pas bien regardé...

CÉLESTE. Laissez donc, vous ne faites que cela... (*Bas.*) Mais parlez lui donc... quand on vous sauve la vie, c'est bien le moins qu'on dise : *En vous remerciant!*

Elle fait passer Alice auprès de Paul.**

* Paul, Céleste, Alice.

** Paul, Alice, Céleste.

ALICE, *timidement.* Et puis-je savoir, monsieur, à qui je suis redevable?..

PAUL. Paul Louet, aspirant de première classe.

CÉLESTE, *à elle-même.* Qui peut aspirer à bien des choses!

PAUL. Sur la corvette... la *Salamandre*, que je vais rejoindre à l'instant...

ALICE. Croyez, M. Paul... que ma reconnaissance...

PAUL, *vivement.* De la reconnaissance!.. ah!.. vous ne m'en devez aucune... du premier moment que je vous ai vue, il m'a semblé que je retrouvais quelqu'un qui m'était bien cher!.. quelqu'un que j'aimais depuis long-temps!..

CÉLESTE. A la bonne heure!.. voilà qu'il s'y met celui-là...

PAUL. Et quand je vous ai sentie là... sur mon cœur!.. dans mes bras... pâle, inanimée... oh! alors, je priais le ciel comme pour une sœur, pour un ami, pour mon père, pour ce que j'aime le plus au monde...

CÉLESTE, *attendrie.* Est-il gentil?.. Ah! que les aspirans de première classe sont aimables!..

PAUL, *voyant qu'Alice garde le silence.* Vous aurais-je offensée?..

ALICE. Oh! non, mais... vous partez!.. nous ne nous reverrons peut-être... jamais...

PAUL. Jamais?..

ALICE. Et je ne puis vous offrir un gage.. de mon amitié... car je n'ai rien... je ne possède rien... *(Apercevant sa petite croix à son cou.)* Ah! cette croix de ma bonne mère?.. c'est tout ce qui me reste...

Elle la détache.

Air : *De Notre-Dame de Bon-Secours.*
(d'Amédée de Beauplan.)

Oui, c'est d'une mère chérie,
Qu'elle me vient... ainsi que cet anneau!..
Cette croix me sauva la vie,
Dès le berceau! *bis.*
Quand le mal fermait ma paupière,
(Montrant sa croix.)
Devant elle... et pâle d'effroi...
Souvent, la nuit, ma bonne mère!
Priait pour moi! *bis.*
Le ciel, touché de sa souffrance...
De la mort suspendait les coups!..
Qu'il daigne encor, dans sa puissance,
Veiller sur vous... *bis.*
Au milieu des flots, d'un orage,
Gardez toujours ce présent... d'une sœur!..
D'amitié le plus simple gage
Porte bonheur! *bis.*
Dieu veillera sur vous, j'espère;
Il lit dans mon cœur, *(Hésitant.)* et je crois...
Qu'en le priant pour vous!.. ma mère,
(Baissant les yeux.) Priera pour moi!.. *bis.*

PAUL, *prenant la croix et la couvrant de baisers.* Elle ne me quittera plus... et vous ne m'oublierez pas ?

ALICE. Oh ! jamais !..

CÉLESTE, *s'essuyant les yeux.* Je crois bien ; je ne vous oublierai pas non plus, moi, à qui vous n'avez rien sauvé. (*Bas à Alice.*) Quel dommage que nous ne demeurions pas ensemble... je vous en parlerais à chaque minute. (*Haut.*) D'abord, je lirai le journal tous les matins pour avoir de vos nouvelles. On y met les officiers, dans le journal, n'est-ce pas ?

PAUL, *souriant.* Oui, lorsqu'ils sont morts en combattant.

ALICE. O ciel !

CÉLESTE. Eh bien ! je n'y regarderai pas.

UN PARTICULIER, *dans la boutique.* Ohé ! la boutique !

CÉLESTE. Allons, au moment le plus intéressant, v'là qu'on demande une once de tabac... si ce n'est pas insupportable !

LE PARTICULIER, *avec impatience.* Ohé ! la boutique !

CÉLESTE. On y va... (*Aux jeunes gens.*) Je reviens dans la minute.

Elle sort par le fond.

SCENE VII.

PAUL, ALICE.

ALICE, *voulant suivre Céleste.* Comment ! elle nous laisse seuls ?

PAUL, *la retenant.* Ah ! ne m'enviez pas ce court instant de bonheur !.. je vais m'éloigner de vous pour long-temps ; et vous ne m'avez pas dit si vous me permettiez d'espérer... de chercher un jour... à vous mériter...

ALICE, *baissant les yeux.* Mais, je ne croyais plus... avoir besoin.... de vous rien dire.

PAUL. Il serait possible !

ALICE, *l'interrompant.* Mais à quoi bon des promesses, des sermens dont le souvenir sera bientôt perdu pour vous ?.. Un jeune homme... un marin... (*Avec tendresse.*) Moi, du moins, je n'aurai plus d'autre pensée, et, seule, loin de vous, je sens que mon cœur ne sera jamais qu'à celui à qui je dois la vie.

PAUL, *vivement.* Ah ! ce mot décide de mon sort !.. Oui, toujours votre image... (*La main sur son cœur.*) toujours là jusqu'à la mort.

SCÈNE VIII.

PAUL, FROMONT, ALICE.

FROMONT, *qui l'a entendu.* Jusqu'à la mort !.. c'est-à-dire jusqu'à la diligence qui vous attend.

PAUL, *à Alice.* Ah! mon Dieu! vous quitter déjà!

FROMONT. On vient de sonner la cloche; vous n'avez plus que cinq minutes. (*Bas, et lui donnant une bourse.*) Tenez, mon jeune ami.

PAUL, *bas, et l'embrassant.* Ah! mon sauveur!

FROMONT. C'est bien, c'est bien... (*Bas.*) Allez payer votre créancier. (*Haut.*) Et puis, fouette cocher! jusqu'à Toulon.

ALICE, *à part, avec un soupir.* A Toulon!

FROMONT. Bien des choses à monsieur votre père que je ne connais pas .. que je ne connaîtrai jamais sans doute... et portez-vous bien.

PAUL, *l'embrassant, et jetant un regard sur Alice.* Adieu! adieu!

FROMONT, *à Alice.* Quant à vous, ma belle demoiselle, je vois que vous êtes tout-à-fait remise?

ALICE. Oui, monsieur, grace aux soins que j'ai reçus.

FROMONT. Je suis trop heureux!.. Mais on doit être inquiet chez vous, et si vous le permettez, je vais vous reconduire à vos chers parens.

ALICE, *tristement.* Hélas! monsieur, je n'en ai pas.

PAUL, *s'arrêtant au fond.* Qu'entends-je?

FROMONT. Vous seriez...

ALICE. Orpheline!..

PAUL, *revenant.* Orpheline?

FROMONT, *le voyant.* Eh bien! vous n'êtes pas parti, vous? Que diable, mon cher ami, vous ne pouvez pas lui servir de père.

PAUL. Vous voulez que je la laisse... quand elle manque de tout...

FROMONT. Ce n'est pas une raison pour manquer la diligence.

PAUL, *à Alice.* Quoi, vous n'avez d'autre soutien...

ALICE. Que mon piano et mes leçons.

FROMONT. Pauvre petite!

ALICE. Mais je ne m'en plains pas, cela me vaudra peut-être plus de bonheur qu'on ne pense; dans ce moment, une dame me fait offrir deux places à choisir pour surveiller l'éducation de jeunes personnes; l'une à Versailles, l'autre dans les environs de Toulon... et (*Baissant les yeux.*) je crois que je choisirai les environs de Toulon...

FROMONT, *d'un grand sérieux.* Au fait, c'est plus près... avec les petites voitures... on y est tout de suite...

PAUL, *vivement.* Oh! oui!.. vous avez raison... c'est celle-là qu'il faut prendre...

FROMONT, *le poussant*. Mais partez donc, jeune homme!..

Paul fait une fausse sortie, puis revient auprès d'Alice*.

PAUL.

Air : *Tandis qu'il fait nuit encore.*

Adieu ! l'honneur me l'ordonne !..
Je garde encor de vous revoir...
L'espoir !
Au sort, mon cœur s'abandonne...
Et tout me dit... le bonheur et l'amour
Un jour,
Te consoleront tour à tour.

ENSEMBLE.

PAUL *et* ALICE.

Je pars / Partez l'honneur me / vous l'ordonne, etc.

FROMONT.

Partez, l'honneur vous l'ordonne ;
Mais conservez de vous revoir
L'espoir.
Qu'au sort chacun s'abandonne !
Le ciel est bon !.. le bonheur et l'amour
Un jour,
Vous consoleront tour à tour.

Paul baise la main d'Alice à plusieurs reprises, serre celle de Fromont et se sauve en courant.

SCÈNE IX.

FROMONT, ALICE, *puis* CÉLESTE.

FROMONT. Charmant, vif, impétueux, comme j'étais à son âge... Allons, ma chère enfant, je vais toujours vous accompagner chez cette dame... de peur de nouveaux accidens. (*Appelant.*) Céleste !

CÉLESTE, *répondant du fond.* Monsieur !

FROMONT. Ma canne et mon chapeau.

CÉLESTE, *paraissant**. Voilà !.. (*A Alice.*) Eh bien ! il est donc parti... il vient de m'embrasser. C'est un bien aimable jeune homme !

FROMONT. Allons donc, Céleste !

CÉLESTE, *lui donnant une lettre.* Oui, monsieur. Ah ! une lettre que j'oubliais...

Elle va chercher le chapeau.

FROMONT, *regardant l'écriture.* Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est de ma femme !

Il va auprès de la table.

* Fromont, Paul, Alice.

* Fromont, Alice, Céleste.

CÉLESTE, *laissant tomber le chapeau.* De madame?.. Est-ce qu'elle revient?

FROMONT, *abattu.* J'en ai peur!

CÉLESTE. Voyez donc vite, monsieur, c'est peut-être une fausse alerte.

FROMONT, *ouvrant la lettre**. Je ne suis pas assez heureux pour ça. . Voilà déjà la sueur froide qui me prend. (*A Alice.*) Vous permettez... (*Lisant.*) « Monsieur le marquis, (*A part.*) Est-elle folle? (*Lisant.*) « je vous embrasserai dans quelques » instans. (*D'un air piteux.*) Chère amie!.. ça me fera bien plaisir! (*Lisant.*) « Mais au reçu de la présente, vous commen» cerez par mettre mademoiselle Céleste à la porte.

CÉLESTE. Moi!

FROMONT, *en colère.* Par exemple! je ne souffrirai pas! N'aie pas peur, Céleste! Qu'est-ce que c'est donc que ça? une fille qui m'est dévouée. (*Lisant.*) « Je m'étais aperçue depuis » long-temps de certaines choses qui ne conviennent pas... » vous me comprenez; et vous vous empresserez d'obéir... » (*A Céleste.*) Ah! diable!.. de quoi s'est-elle donc aperçue?

CÉLESTE, *baissant les yeux.* Dam! monsieur... je n' sais pas.

FROMONT, *à demi-voix.* Est ce que? oh! non! ça ne peut pas être ça...

CÉLESTE. Enfin, monsieur, vous me soutiendrez, j'espère!

FROMONT. Si je te soutiendrai... parbleu!.. je ne suis pas un zéro dans la maison!.. Quelle femme! elle ne peut pas souffrir les gens qui m'aiment. (*Hésitant.*) Mais, vois-tu, Céleste, si ma femme l'a mis dans sa tête, comme il faudra que tu finisses toujours par t'en aller, peut-être vaudrait-il mieux... ce serait peut-être plus adroit de se résigner tout de suite.

CÉLESTE, *pleurant.* Là! j'en étais sûre! vous n'avez pas plus de cœur qu'un hanneton!

FROMONT, *la calmant.* Céleste!

CÉLESTE.

Air : *Plus qu'un millionnaire.* (De l'Artiste.)

Me v'là ben... la bell' chose!
M' laiss'rez-vous aujourd'hui
Chasser sans aucun' cause?..
Mais c'est toujours ainsi.
Les hommes sont d'un' faiblesse!
Nous perdons, tout's, hélas!
Not' temps. . et not' jeunesse
A n' fair' que des ingrats.

FROMONT. Céleste, prenez garde... il y a un tiers.

CÉLESTE, *sanglotant.* C'est une horreur! une infamie! et ne pas me donner les huit jours!

* Fromont, Céleste, Alice.

FROMONT, *bas.* Tu les auras... je t'en donnerai quinze... en argent.

CÉLESTE. Où vais-je aller, maintenant?

ALICE, *avec bonté.* Avec moi... si vous consentez à partager ma mauvaise fortune?

CÉLESTE. Que dites-vous, mamzelle?

ALICE. Que l'on m'autorise à me faire accompagner par quelqu'un dans ce long voyage... et je ne sais... Mais j'ai idée que nous nous conviendrons... (*A mi-voix.*) Vous m'avez promis de me parler de lui...

CÉLESTE, *bas.* Oh! tant que vous voudrez... je cause très volontiers, d'abord...

FROMONT. Eh bien! cela s'arrange à merveille; te voilà replacée, ma pauvre Céleste!

CÉLESTE, *faisant quelques pas pour sortir.* Et je m'en vais tout de suite?

FROMONT. Oui, tu vas accompagner mademoiselle...

CÉLESTE, *revenant**. Quoique ça, notre maître, je vous regrette bien, allez...

FROMONT, *ému.* Va, va, mon enfant!

CÉLESTE. Je reviendrai pour mon paquet et pour vous dire adieu.

FROMONT, *à mi-voix.* Oui, le matin... avant que ma femme ne soit levée.

CÉLESTE, *le cœur gros.* Car je vous aime toujours...., quoique vous ayez la chose de m' chasser.

FROMONT, *lui serrant la main à la dérobée.* Observez-vous, Céleste!

CÉLESTE. Oui, monsieur!.. Ah! (*Fondant en larmes et se jetant à son cou*) Adieu, not' maître!..

FROMONT, *regardant Alice.* Elle est très attachée!

CÉLESTE.

Air : *Il faut partir, ô peine extrême!*
(Du Tableau parlant.)

Il faut partir!.. ô peine extrême!..

FROMONT.

J'en suis ému comme toi-même.

ENSEMBLE.

ALICE, *à part.*

Déjà l'espoir brille à mes yeux!

CÉLESTE.

Les pleurs s'échappent de mes yeux!..

FROMONT.

Non, plus d'alarmes,

* Céleste, Fromont, Alice.

Sèche tes larmes,
Console-toi, sèche tes larmes!
Nous nous reverrons tous les deux!

CÉLESTE.

Il me faut quitter ces lieux....
Allons, recevez mes adieux!

ALICE.

Déjà l'espoir brille à mes yeux!
Nous nous reverrons tous les deux!

Alice et Céleste sortent par le fond.

SCÈNE X.

FROMONT, *seul et les suivant des yeux.*

Adieu, Céleste!.. adieu!.. (*Essuyant une larme.*) Pauvre fille?.. que c'est bête d'être sensible comme ça... C'est ridicule de la renvoyer... il faudra que j'en prenne une autre, et je ne trouverai jamais aussi bien, certainement! (*Voyant la lettre qu'il a jetée sur la table.*) Tiens, je n'ai pas fini la lettre de ma divine Angélique!.. Voyons donc si elle m'a réservé encore quelque surprise agréable... (*La reprenant et la parcourant.*) Hein? qu'est-ce que je vois là?.. (*Lisant.*) « Vous pouvez reprendre votre titre. — Ça ferait du propre, monsieur le marquis de la Civette!.. (*Lisant.*) « Grace à mes nobles protecteurs, vous » êtes enfin reconnu pour le digne héritier de vos aïeux... (*A lui-même.*) Pardi, je n'avais pas besoin d'eux pour savoir que j'étais le fils de mon père!.. (*Lisant.*) « Nos excellens » princes veulent que chacun reprenne sa position. Votre père » était un marin distingué, vous lui succédez tout naturellement; » le temps que vous avez passé à l'émigration et dans le » commerce vous est compté comme service effectif... (*A lui-même.*) Pour une pension... j'accepte!.. (*Lisant.*) « et vous » êtes nommé capitaine de frégate. (*Étourdi.*) Capitaine! moi! quelle est cette mauvaise plaisanterie?.. (*Lisant.*) « De plus... » on vous accorde le commandement d'une cornette. — Hein? d'une cornette... ils se trompent... c'est pour ma femme!.. (*Relisant.*) Ah! « d'une corvette... » (*S'interrompant avec colère.*) Commandant d'une corvette! s'il est possible!.. on ne le croira pas!.. on ne croira jamais... que ces malheureux... aient été assez simples... moi, qui n'ai jamais vu la mer, qui tremble quand il faut aller à St-Cloud... par le coche d'Auxerre!.. (*Lisant.*) « Voici le moment de reprendre le rang que j'ambi- » tionnais depuis si long-temps... de l'audace... du courage!.. (*A lui-même.*) Oui, du courage! je n'ai plus une goutte de sang dans les veines!.. (*Lisant.*) « Je vous attends au minis- » tère, où vous recevrez vos dernières instructions... Vous » partez demain... (*A lui-même et furieux.*) Par exemple!.. c'est trop fort!.. me prend-elle pour une girouette... un ton-ton... que l'on fait tourner à tout vent?.. Je n'irai pas... je

ne partirai pas... au diable le marquisat... au diable la corvette, au diable ma femme! je ne quitte pas mon débit de tabac... je m'y cramponne!.. je mourrai au milieu de mes carottes... Ah! ah! si elle croit... Mon débit me suffit! (*Lisant.*) « Quant à » votre débit de tabac... pour qu'il ne soit pas perdu... je viens » de le faire donner à un de mes cousins... (*Laissant tomber la lettre.*) Là!.. c'est donc une furie! une mégère!.. une Tisyphone... déchaînée contre mon repos et mon existence! m'enlever mes tabacs!.. me mettre sur le pavé... sans ressources... comme un Enfant-Jésus!.. Ça ne se passera pas ainsi... Puisqu'on me fait sortir de mon caractère, je m'insurge!.. je cours dans les bureaux... je verrai le ministre... je verrai le roi... je r'aurai mon débit, ou je renverse le gouvernement...

Air : *Fragment de Gustave.*

Non, non, non,
Je tiendrai bon.
C'est en vain que l'on espère,
A son désir,
En martyr,
Me faire enfin consentir!
N'allons pas,
Changer, hélas!..
De soleil et d'hémisphère...
J'aurai du mal,
C'est égal...
Qu'un autre soit... amiral!..
D'ici j'entends déjà ma femme;
Elle criera,
S'emportera,
Mais, ma foi, l'on s'en moquera!
Faisant comme s'il se disputait avec elle.
—Comment, monsieur?—Non, non, madame!
—Quel homme affreux!
—Ah! de nous deux,
Je suis le maître... et je le veux?
Geste expressif comme pour lui imposer silence. Il continue en souriant.
Le beau plaisir,
D'aller courir...
Au bout des Antipodes,
Pour voir comment
Est, en passant,
Le colosse de Rhodes!..
Chez les Chinois,
Les Iroquois,
J'irais sous l'autre zone!
Au lieu, morbleu!
Du cordon bleu,
J'irais gagner la fièvre-jaune!..
(*Avec force.*) Non, non, morbleu!
Non, ventrebleu!
(*D'une voix attendrie.*)
Mon paradis,
C'est Paris...
Doucement je veux y vivre...

Des ouragans,
Des autans,
Les pauvres gens sont exempts...
Heureux destins,
Les chagrins
Ne viennent point m'y poursuivre.
Point de mic-mac...
Mon hamac,
C'est mon débit de tabao!..

Il va pour sortir et s'aperçoit qu'il pleut à verse; s'arrêtant et parlant.

Là!.. une pluie battante!.. vîte, mon riflard... Comme c'est joli un capitaine de vaisseau, qui a peur de l'eau?.. Allons donc...

Reprise.

Mon paradis,
C'est Paris,
Doucement je veux y vivre.
Des ouragans,
Des autans,
Les pauvres gens sont exempts...
Heureux destins,
Les chagrins
Ne viennent point m'y poursuivre...
Point de mic-mac...
Mon hamac,
C'est mon débit de tabac!..

Il ouvre son parapluie, se dispose à fermer la boutique.—La toile tombe.

LE CAPITAINE DE VAISSEAU,

VAUDEVILLE.

ACTE I.

Le théâtre représente l'intérieur de la chambre du conseil, à bord de la Salamandre. — Table, chaises, cartes marines suspendues à la boiserie. Sur le premier plan, à gauche de l'acteur, une porte au-dessus de deux petites marches. A droite, à l'angle du fond, une autre porte, et du même côté sur le premier plan une porte basse. — Le fond est occupée par trois croisées donnant sur la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE LOUET, *écrivant à la table*, PAUL, *avec une longue-vue, regardant de temps en temps par la fenêtre du milieu*; PROVENÇAL, GIROMONT, BOUQUIN, Matelots, *épongeant la boiserie et rangeant les pavillons.*

CHOEUR.

Air *Napolitain.*

Nargue des vents et de l'orage,
C'est le refrain
Du vrai marin :
Laissons sur le rivage
L'amour et le chagrin.

PAUL, *seul.*

Du matelot qui fuit loin de sa belle,
L'espoir, hélas ! est le jouet des vents ;
Sur le tillac quand la lune étincelle,
Au bruit des flots il chante ses tourmens,
Et dit tout bas : « Quand je lui suis fidèle,
» Se souvient-elle encor de nos sermens ? »

CHOEUR.

Nargue des vents et de l'orage, etc.

PAUL.

Comme la vague et rapide et légère,
Le matelot s'abandonne à son sort :
Joyeuse vie alors qu'il est à terre ;
Et quand la mer vient engloutir son bord,
Le matelot à son heure dernière
S'endort gaîment, en répétant encor :

CHŒUR, *très doux.*

Nargue des vents et de l'orage,
C'est le refrain
Du vrai marin :
A son dernier voyage,
C'est le chant du marin.

Quelques matelots sortent par la droite, et la gauche.

PAUL, *regardant avec la lunette.* Rien... Depuis deux mois que je suis de retour, et que nous n'avons pas bougé du port, point de nouvelle... M'aurait-elle oublié?.. Tout-à-l'heure, j'avais cru reconnaître, au milieu de ce bois d'orangers... je me serai trompé!

GIROMONT, *frottant.* Notre pauvre *Salamandre!*.. la voilà donc remise à flot... Dis donc, Provençal.

PROVENÇAL, *avec un accent fortement prononcé.* Qu'ès aco?

GIROMONT. Sais-tu le nom du nouveau capitaine qui nous arrive?.. (*Cherchant.*) Le marquis de...

PROVENÇAL, *brusquement.* Caspi!.. peu m'importe... un baron... un marquis, un troun de l'air de leur nouvelle boutique... Mon système, c'est qu'il aurait fallu nous donner tout platement, pour capitaine, le lieutenant Pierre Louet, qui est un *rudus, ruda, rudum*... pour la chose du service; mais qui est le père du matelot, et bienfaisant dans toutes sortes de subsistances.

BOUQUIN. Il ne nous laisse pas aller à terre souvent... mais il a raison; nous en revenons toujours le gosier trop humide et le gousset trop sèche.

GIROMONT. Le nouveau capitaine sera peut-être fier, hautain.

BOUQUIN. Une antiquaille, qui ne nous pardonnera pas de nous être battus pour l'autre.

PROVENÇAL. Tandis que le lieutenant...

BOUQUIN. Oh! dam! c'est celui-là qui a fait ses preuves!

GIROMONT. Brave comme un boulet de trente-six!

BOUQUIN. Et tendre pour l'ennemi comme une ancre de miséricorde... et bariolé de blessures... dans toutes les dimensions... C'est qu'il n'y a pas à dire... il a été partout, celui-là... à Aboukir, à Trafalgar... partout où il y avait quelque chose à recevoir... il était toujours là... jamais il n'a dit: Assez, je n'en veux plus!.. et c'est des gens comme ça qu'on victime!.. Hum! brave homme!

PROVENÇAL. Et son petit galopin d'aspirant!.. ça vous a déjà une poigne!..

PAUL, *lui frappant sur l'épaule.* Eh! bien Provençal?

PROVENÇAL, *aux matelots.* Qu'est-ce que je vous disais...

PAUL. Nous dormons?

PROVENÇAL. Ah! ben oui, mon aspirant... c'est qu'on souffle un peu, pour dire qu'on se repose.

Ils se remettent à rouler les pavillons qu'ils serrent dans les coffres.

PIERRE, *écrivant.* Paul... l'adresse?.. M. Fromont...

PAUL, *s'approchant.* Débitant de tabac, rue du Mail... Qu'est-ce que tu lui dis, père?

PIERRE. Oh! pas de phrases! ce n'est pas mon habitude... je lui rends graces de ce qu'il a fait pour mon mauvais sujet de fils... je lui répète qu'il peut me demander ma vie... qu'elle lui appartient... et je m'excuse de ne lui envoyer que le tiers de la somme... qu'il faut que je prélève tous les mois sur mes appointemens...

PAUL, *ému.* Et pourquoi ne pas prendre sur les miens?

PIERRE. Non, monsieur... il faut que vous soyez puni... en voyant les privations que votre père s'impose... cela vous corrigera peut-être!..

PAUL, *lui serrant la main.* Ah!.. père...

PIERRE, *plus doucement.* Allons, Paul... ne me donne plus de chagrin.

Air: Vaud. du Charlatanisme.

Depuis que le sort, m'accablant,
M'enleva ta mère cherie...
J'ai rassemblé sur toi seul, mon enfant,
Mon bonheur... l'espoir de ma vie!..
Mais... j'ai deux tâches à remplir:
Comme ton chef et comme père,
Il me faut souvent te punir!..
Puis pardonner... te gâter... te chérir...
Pour remplacer ta pauvre mère!..

Il l'embrasse tendrement.

PROVENÇAL. V'là qu'est fait mon lieutenant!..

PIERRE. C'est bien!.. tous les hommes sur le pont!.. le cambusier montera double ration d'eau-de-vie!..

PROVENÇAL. Que l'on boira à votre santé.

BOUQUIN. Double ration!.. hum! brave homme!.. Ah! je n'aimerai pas le nouveau capitaine.

PROVENÇAL. Vive le lieutenant!

Reprise du chœur.

Nargue des vents et de l'orage, etc.

Ils sortent.

SCENE II.

PIERRE, PAUL, *puis* GARNIER.

PIERRE. Maintenant, arrive ce marquis de Longetour quand

il voudra... (*Apercevant Garnier.*) Eh ! Dieu me pardonne ! c'est notre vieux Garnier, notre chirurgien major.

GARNIER.* Lui-même, mon cher ami.. Bonjour, lieutenant... Bonjour, mon petit Paul.

PAUL, *lui secouant la main.* Salut, docteur !..

PIERRE. Nous t'avons cru mort !..

GARNIER. Parbleu !.. je l'ai cru aussi...

PAUL, *riant.* Et il s'y connaît !..

PIERRE. Trois mois à terre !.. un médecin qui reste malade si long-temps !..

PAUL. Dam !.. s'il se traitait lui-même !

GARNIER, *le menaçant en riant.* Espiègle... prends garde de tomber entre mes mains !.. (*A Pierre.*) Le fait est que j'ai cru couler bas !.. mais, Dieu merci ! le vent a changé ; et me voilà !..

PIERRE Et tu reviens pour recevoir notre nouveau capitaine ?..

GARNIER. Ce qui me vexe énormément !

PAUL. Bah !..

PIERRE. Pourquoi donc ?..

GARNIER, *hésitant.* Ah !.. parce que... vous allez me rire au nez... mais il faut que la bombe éclate !.. parce que je suis amoureux !..

PIERRE, *riant.* Toi !..

PAUL, *riant aux éclats.* Vraiment !..

GARNIER. Qu'est-ce que je disais... les voilà partis !..

PIERRE. Et tu veux te marier ?

GARNIER. Tout de suite...

PAUL. Est-il pressé !..

GARNIER. Comme quand il faut se faire couper une jambe...

PIERRE. Il ne faut pas s'amuser à réfléchir !

PAUL, *riant.* C'est par amour pour la science !.. Il veut laisser, en partant, quelque petit étudiant en médecine.

GARNIER. Du tout, monsieur le goguenard... je veux laisser mon nom... et le peu que je possède... à un ange... à qui je dois peut-être les jours que j'ai encore à vivre ! Si vous saviez quels soins !.. Pendant ma convalescence, elle habitait avec cette excellente famille qui m'avait recueilli chez elle ; et il se trouve qu'elle était la fille de mon plus ancien camarade de collége, un pauvre diable... mort dans mes bras !.. ça m'attachait doublement à elle !..

* Pierre, Garnier, Paul.

Air : *Léger comme le Papillon.*

La famille voyait cela
Et chacun me disait sans cesse :
« Allons, mon cher, épousez-la...
» Donnez un guide à sa jeunesse !..
» Elle fera par sa douceur
» Une épouse sage et sévère...
» Elle fera votre bonheur... »
En souriant. Ma foi, je vais la laisser faire !
Elle doit faire mon bonheur,
Ma foi, je vais la laisser faire.

PIERRE. Et elle t'adore ?..

GARNIER. Oh !.. elle ne me l'a pas dit précisément !.. mais...

PIERRE, *gaîment.* Vieux fat !..

PAUL. Ah !.. ça... je serai le premier garçon de noce ?..

GARNIER. C'est convenu !.. Est-ce que le nouveau capitaine arrive ce matin ?..

PIERRE. Sans doute...

GARNIER. Tant pis !..

PIERRE. Pourquoi ?..

GARNIER. C'est que ma future meurt d'envie de voir un bâtiment armé en guerre : je l'avais engagée à venir aujourd'hui visiter notre corvette.

PIERRE. Laisse-la venir ; les dames sont toujours bien reçues.

PAUL, *à part, regardant toujours par la fenêtre.* Encore cette robe blanche ! oh ! pour le coup...

SCÈNE III.

Les Mêmes, BOUQUIN, *accourant.*

BOUQUIN. Lieutenant !.. lieutenant !.. on signale un canot, pavillon attaché.

PIERRE. C'est le capitaine !

GARNIER. Nous allons enfin le connaître...

PIERRE. Tout le monde à son poste !

Il sort avec Garnier et Bouquin.

SCENE IV.

PAUL, *seul.*

Et moi, pendant ce temps, je puis m'échapper ! Oh ! je n'y tiens plus !.. Si c'était Alice que j'ai entrevue tout à l'heure !.. (*Regardant par la fenêtre.*) Mais comment faire ?.. pas un canot... Eh bien, morbleu ! à la nage... mon habit, mon chapeau sur une planche, et vogue la galère !.. Je me moque des dangers, des arrêts... je me moque de tout...

Il ôte son habit et l'attache en chantant.

Air : *Dans les palais.* (Barcarolle de Troupenas.)

L'onde mugit; mais qu'importe un naufrage?
De m'arrêter rien n'aurait le pouvoir.
Mon cœur me crie : Alice est au rivage ;
Elle m'appelle et je vais la revoir!
Le vent s'élève, il me secondera ;
Oui, sur les flots l'amour me guidera.
Ah! ah! ah! ah!
La, la, la,
Ah! ah! ah!
La, la, la.

Il se dispose à passer par la fenêtre.

SCENE V.

PAUL, PIERRE.

Il est rentré pour prendre une lunette et aperçoit Paul, une jambe déjà hors de la fenêtre.

PIERRE, *courant à Paul.* Qu'est-ce que c'est?..

PAUL. Ciel!.. mon père!..

PIERRE, *vivement.* Qu'alliez-vous faire, monsieur?.. quitter le bord!.. déserter votre poste!.. (*A part.*) et risquer de se noyer...

PAUL, *s'approchant pour prendre la main de son père.* Père!..

PIERRE, *le repoussant.* Il s'agit du service... Appelez-moi lieutenant, monsieur, et éloignez-vous...

PAUL, *avec fermeté.* Eh bien! lieutenant, c'est vrai... j'allais m'absenter... j'ai tort... qu'on me punisse...

PIERRE. Oui, sans doute, monsieur... (*Appelant.*) Maître Bouquin!

BOUQUIN, *entrant.* Lieutenant, qu'est-ce que c'est?

PIERRE *s'arrête en regardant son fils; puis donnant à Bouquin une longue-vue qu'il a à la main.* Portez cela au capitaine, et priez le lieutenant Bidot de me remplacer un moment. (*Bouquin disparaît.—S'approchant vivement de son fils.*) Où alliez-vous, monsieur?.. où alliez-vous? je veux le savoir!..

PAUL, *fièrement.* Lieutenant, ma vie militaire vous appartient... ma vie privée ne regarde que mon père...

PIERRE, *s'adoucissant.* Eh bien! Paul... eh bien! mon fils?..

PAUL. Ah! c'est différent : je vais tout te dire, à toi seul... à toi... (*Calinant.*) Vois-tu, père... je suis amoureux!..

PIERRE. Amoureux!.. toi aussi!..

PAUL. Oh! mais... tout de bon!..

PIERRE. Comme notre chirurgien-major; ça va gagner tout l'équipage... Et encore cette jeune fille de la rue du Mail, n'est-ce pas? cette Alice, dont vous me rompez la tête?..

PAUL. Eh bien! oui... j'allais la voir.

PIERRE. Rue du Mail?

PAUL. Du tout : elle est ici.

PIERRE. Ici?..

PAUL. Je l'espère, du moins... là-bas, du côté de ce bois d'orangers, j'ai cru reconnaître... et j'allais m'assurer...

PIERRE. Une lieue à la nage, pour entrevoir une jeune fille!.. qui est bien tranquille, à Paris, et qui ne songe pas à lui... Vous n'irez point à terre, monsieur!..

PAUL. Comment?

PIERRE, *appuyant.* Vous n'irez point à terre!..

PAUL, *entre ses dents.* Quel despotisme! J'en suis fâché, mais j'irai...

PIERRE. Hum!.. Vous oseriez...

PAUL. J'en ai peur.

PIERRE, *s'emportant.* Malgré l'ordre de vos supérieurs?..

PAUL. Malgré l'ordre de mes supérieurs!

PIERRE. Celui de votre père?

PAUL, *hésitant.* Mais!..

PIERRE, *réprimant un mouvement de fureur.* Morbleu!.. (*Froidement.*) C'est bien : vous garderez les arrêts forcés dans ma chambre, monsieur. Allez-y sur-le-champ, et songez que je suis encore le seul commandant du bord... Voici le capitaine... Sortez!

PAUL, *en sortant.* Chien de métier! Oh! je trouverai quelque moyen de manger la consigne.

Il sort par la droite tandis que les officiers entrent par la gauche, et se rangent des deux côtés pour recevoir le capitaine.

SCÈNE VI.

PIERRE, GARNIER, BIDOT, CABILLOT, Aspirans, Officiers, Matelots, *puis* FROMONT.

CHŒUR.

Air: *Fragment de Fra Diavolo.*

Au bruit de la vague écumante,
Aux cris de nos marins joyeux,
Après une si longue attente,
Enfin nous vous offrons nos vœux.
Sans redouter l'orage,
Affrontant le carnage!
Votre brave équipage,
En tous lieux,
Suivra le courage
De son chef glorieux.

Au bruit de la vague écumante, etc.

A la fin de ce chœur, Fromont, en uniforme, raide, boutonné et le chapeau sur les yeux, paraît à la porte à gauche, descend l'escalier; il glisse à la dernière marche, et s'accroche au câble qui sert de rampe.

TOUS, *le voyant trébucher.* Capitaine!..

FROMONT. Ne faites pas attention, messieurs. (*A part.*) Si je commence par me casser le cou, ça ne sera pas long... (*Il regarde autour de lui. L'état-major est en demi-cercle, et se tient à une distance respectueuse du capitaine *. — A part, et poussant un gros soupir.*) Me voilà dedans!.. Ma diable de femme n'en a pas eu le démenti.

GARNIER, *bas aux officiers.* Il observe la tenue...

FROMONT, *à part.* J'ai tant crié, cependant, qu'elle m'a bien juré qu'elle me ferait entrer dans une partie plus à ma portée; l'octroi ou les droits réunis : c'est en terre ferme au moins : mais, jusqu'à ce qu'il y ait une vacance, il faut faire mon temps de galère!.. Enfin, puisque nous avons la paix, et qu'on ne se bat plus... (*Voyant qu'on l'observe.*) Hum!.. (*Haut et regardant la chambre.*) C'est fort gentiment arrangé tout ça; on a parfaitement tiré parti des localités.

PIERRE. Capitaine, je vais vous présenter vos officiers.

FROMONT. Oui, oui, présentez-moi mes officiers... ça me fera plaisir. (*A part.*) J'ai une peur de faire quelque bêtise... Heureusement... (*Tirant un livre de sa poche.*) J'ai trouvé, dans les papiers de mon père, un almanach de marine de 1730 : ça me guidera; il ne doit pas y avoir eu de grands changemens.

PIERRE, *lui présentant Bidot.* M. Bidot, lieutenant en second.

FROMONT, *saluant.* M. Bidot! certainement... il porte bien ça sur sa figure.

PIERRE, *présentant un jeune homme.* M. Melval, enseigne.

FROMONT. Enseigne! (*A part, regardant son livret.*) Allons, je n'ai pas pris mes lunettes, me voilà bien avancé. Qu'est-ce que c'est qu'enseigne? (*S'approchant de Melval.*) Enseigne!.. diable! jeune homme, je suis bien sûr qu'à votre âge je ne l'étais pas, moi.

PIERRE, *présentant Garnier.* M. Garnier, chirurgien-major de la *Salamandre.*

FROMONT, *lui secouant la main.* Ah! ah! docteur... enchanté. J'espère que nous ne ferons pas connaissance avec vos petits ustensiles.

GARNIER, *riant.* Ma foi, commandant, j'ai cru tout-à-l'heure que nous allions commencer par-là.

FROMONT, *riant et regardant l'échelle au fond.* Le fait est que j'ai débuté par une drôle de glissade.

* Cabillot, Garnier, Paul, Bidot, Melval, Fromont.

GARNIER, *riant plus fort.* Si drôle... que, sans le respect... j'en aurais ri...

FROMONT, *riant plus fort.* Comme un bossu... Ne vous gênez pas, docteur, riez, j'aime qu'on soit gai... (*Lui frappant sur le ventre.*) Ah! ah! ah!.. gros papa...

GARNIER, *aux officiers.* C'est un bon enfant.

PIERRE, *en présentant un autre.* M. Cabillot, agent comptable.

FROMONT, *à part.* Agent comptable... c'est celui qui paie. (*Haut, allant à lui.*) M. Cabillot... enchanté... (*Lui présentant sa tabatière.*) Prenez donc, c'est du bon : je le fais moi-même... (*Mouvement de surprise de Cabillot.—Fromont se reprenant.*) C'est-à-dire, je l'arrange moi-même... (*Haut, et se tournant vers les officiers.*) Eh bien! messieurs, je suis très-satisfait, je vois que nous nous entendrons parfaitement : moi d'abord je suis disposé à vous regarder tous comme mes enfans; je n'en ai jamais eu, ainsi ça se trouve bien ; vous m'aiderez de vos conseils...

TOUS. Ah! capitaine...

FROMONT. Non, non, messieurs, je ne suis pas de ces gens qui viennent : ta, ta, ta, ta, (*faisant de grands bras*) qui croient tout savoir... Ce que je sais le mieux, moi, comme disait un grand homme... je ne sais pas lequel : c'est que je ne sais rien... ainsi, vivons en paix, en bons amis, en bons camarades, ne soyons pas trop exigeans les uns pour les autres, et fermons les yeux sur bien des petites choses...

TOUS. Bravo, capitaine!..

FROMONT, *à part, enchanté.* Ça marche tout seul!.. et je crois, au fait, que je m'en tirerai.

PIERRE. Capitaine, l'équipage espère que vous voudrez bien commander les manœuvres.

FROMONT. Hein! que je commande les manœuvres... (*A part.*) Ah! bien non, je ne m'en tirerai pas.

PIERRE. * Si vous voulez monter sur le pont?

FROMONT, *à part.* Voilà le diable... je me doutais bien que je n'irais pas loin.

PIERRE, *à l'état major.* Allons, messieurs!

FROMONT. Un moment! un moment!.. (*A part.*) Si je m'en mêle, ils vont me voir barboter comme un canard.

PIERRE. Nous attendons, capitaine...

FROMONT, *avec humeur.* Pardi, moi aussi j'attends!.. (*A part.*) J'attends qu'il me vienne une idée!.. Ma foi, j'aime mieux jouer mon sort à croix ou pile et me confier... (*Regardant Pierre.*) Celui ci à l'air d'un brave homme. (*Haut.*) Lieutenant, je désire vous parler en particulier.

* Fromont, Pierre.

PIERRE. A vos ordres, commandant, aussitôt après la manœuvre.

FROMONT. Non, avant la manœuvre!.. j'ai mes raisons!

PIERRE. Mais permettez... l'usage.

FROMONT, *avec autorité.* L'usage, monsieur, est que l'on obéisse à son capitaine. (*Otant son chapeau.*) Suis-je votre capitaine, oui ou non?

PIERRE. Ah! pardon!

Il fait signe de s'éloigner.

GARNIER, *bas aux autres.* Tudieu! un compère qui a du toupet! il faudra marcher droit!

CHŒUR.

Air *des Carabiniers.*

Ah! pour nous quelle heureuse aubaine!
Quel jour d'ivresse et de bonheur!
De notre nouveau capitaine
Chantons la gloire et la valeur.

Ils sortent tous par la porte à gauche de l'acteur.

SCENE VII.

FROMONT, PIERRE.

FROMONT. Je vous demande pardon, lieutenant, de vous avoir parlé un peu durement.

PIERRE. Il n'y a pas de mal, capitaine.

FROMONT, *lui prenant la main.* Si fait! et je veux que vous me donniez la main en ami; j'ai bien un autre chapelet à vous défiler; et d'abord, je vous demanderai la permission de déboutonner ce diable d'uniforme qui m'étouffe, et que je n'aurais jamais dû mettre.

PIERRE, *étonné.* Que voulez-vous dire?

FROMONT, *avec un gros soupir.* Que je ne suis pas plus marin que les tours de Notre-Dame, puisqu'il faut lâcher le grand mot!.. que je n'y entends rien, et que c'est une horreur de m'avoir envoyé ici!

PIERRE. Comment! vous n'êtes pas le capitaine que nous attendons?

FROMONT. Si fait!

PIERRE. Marquis de Longetour?

FROMONT. Mon Dieu oui, marquis et marchand de tabac.

PIERRE, *étonné.* Marchand de tabac!

FROMONT. Je puis dire le plus infortuné des marquis, et le plus déplorable des marchands de tabac.

PIERRE. Si je comprends...

FROMONT. Pardi !.. je n'y comprends rien moi-même !.. tout
e que je puis vous dire, c'est que mon père et mon grand-père
taient capitaines de vaisseau, de toute éternité, de mâle en
nâle, par ordre de primogéniture !.. Dans le boulvaris, je m'é-
ais jeté dans les tabacs, qui m'avaient reçu à bras ouverts !..
nais voilà que les autres, rentrant dans le bien de leurs pères...
on a dit : Il faut que tout le monde y rentre ! Ainsi, une sup-
position... votre père était colonel... voilà votre régiment ; votre
père était grand-maître de la garde-robe... voilà votre garde-
robe ; capitaine de vaisseau... voilà votre vaisseau, et ainsi de
suite.

PIERRE, *sévèrement.* Quoi, monsieur, sans être capable de conduire de braves gens, vous avez demandé...

FROMONT. Mais du tout... vous ne comprenez pas que c'est ma femme, ma divine Angélique, un démon, qui a sollicité, intrigué, qui m'a empêché d'arriver jusqu'au ministre, qui a vendu mon débit de tabac ; de manière que je ne sais plus où reposer ma tête, et que si je n'avais pas voulu partir, elle m'aurait fait conduire en pleine mer par la gendarmerie.

PIERRE. Tu Dieu ! quelle commère !

Air : *Je n'ai point vu ces bosquets.*

Mais, entre nous, il me paraît,
Au doux récit que vous m'en faites...
Que votre femme porterait
Bien mieux que vous les épaulettes.

FROMONT.

Oui, j'en conviens, en toute humilité,
Car voyez-vous, malgré ses papillottes,
C'est, je vous dois la vérité,
Elle, dans la communauté,
Qui porte déjà les culottes !

PIERRE, *vivement.* Mais enfin, que voulez-vous ?

FROMONT. Que vous me gardiez le secret, jusqu'à ce que j'aie une autre place.

PIERRE. Y pensez-vous, monsieur ? jouer la vie et l'honneur d'un équipage... savez-vous bien que, pour un marin, son navire, son pavillon, c'est sa vie, son existence, et qu'il meurt plutôt que d'y souffrir une seule tache.

FROMONT, *désolé.* Et que voulez-vous que je devienne ?

PIERRE. Retournez à Paris.

FROMONT. Auprès de ma femme ?.. j'aime mieux me jeter à l'eau.

PIERRE, *élevant la voix.* Comment ?

FROMONT, *id.* Arrangez-vous !.. je m'en lave les mains ! mais si vous me refusez, je me jette à l'eau... ça vous regarde, d'abord !

SCÈNE VIII.

PAUL, FROMONT, PIERRE.

PAUL, *accourant au bruit.* Qu'y a-t-il donc, père?

FROMONT, *le reconnaissant.* Tiens! le petit aspirant!

PAUL. Que vois-je! M. Fromont! est-il possible!

Il court dans ses bras.

PIERRE. M. Fromont! comment, celui qui t'a sauvé l'honneur? qui t'a prêté...

PAUL. Lui-même.

FROMONT. Quelle rencontre!

PIERRE, *lui sautant au cou.* Quoi! monsieur, c'est vous qui avez sauvé l'honneur à mon fils?

FROMONT. Votre fils! c'est donc vous qui êtes le père? Mais sans doute, je l'ai fait avec plaisir... c'est un joli garçon; et c'eût été dommage qu'il se fût brûlé la cervelle... Mais voyons, mon bon lieutenant, puisque nous sommes en pays de connaissance... service pour service, je vous ai rendu votre fils, que diable! ne me rendez pas ma femme.

PIERRE, *lui serrant la main.* Monsieur, je vous écrivais, il n'y a qu'un instant, que ma vie était à vous; je ne m'en dédis pas! je me tairai, vous resterez, jusqu'à ce que vous ayez un autre emploi.

FROMONT. Ah! voilà parler.

PIERRE. Mais vous allez écrire au ministre aujourd'hui même; vous avouerez tout!.. vous solliciterez un changement qu'il serait facheux de laisser provoquer par un scandale: jusque là, point de danger... je pense que nous ne sortirons point du port, et je redoublerai de soins et d'efforts pour que personne ne puisse soupçonner la vérité. (*A lui-même et à mi-voix.*) Car, après tout, le ridicule retomberait sur nous-mêmes... des marins de la vieille garde commandés par un marchand de tabac. (*Haut.*) C'est mon premier mensonge, au moins, mais n'importe!

Air : *Les Russes m'ont rendu visite.*

Je vous dois trop pour hésiter encore,
Pour notre honneur même c'est un devoir!
Je veux ici que tout le monde honore
Votre titre et votre pouvoir!
Et s'il me faut, dans cet espoir,
Donner les jours qui durant le voyage
Peuvent encore m'être comptés...
Je le ferai, pour que tout l'équipage
Respecte au moins l'habit que vous portez!

PAUL, *étonné.* Comment, c'est monsieur qui est notre capitaine?

PIERRE. Paul, sur ta tête! pas un mot sur tout cela. (*A Fromont.*) Vous, monsieur, ne me contrariez jamais.

FROMONT, *d'un air soumis.* Non, mon lieutenant.

PAUL. C'est indispensable.

PIERRE. Quand vous serez embarrassé, faites semblant de me dire deux mots à l'oreille ; j'aurai l'air de faire exécuter vos ordres.

FROMONT. Oui, mon lieutenant, je vous commanderai tout ce que vous m'ordonnerez.

PIERRE. Pour commencer, et selon l'usage, vous allez donner un punch, pour votre bien-venue.

PAUL. C'est indispensable.

FROMONT, *à part.* Deux, si vous voulez, mon aspirant.

PIERRE. A onze heures, je me rendrai dans votre chambre.

FROMONT, *tranquillement.* C'est inutile, je me couche tous les soirs à dix heures précises; je vais même montrer à faire ma couverture, parce qu'il faut que j'aie la tête très haute.

PIERRE, *souriant.* Pas aujourd'hui ; vous ne dormirez pas.

FROMONT, *se récriant.* Je ne dormirais pas ?..

PAUL. C'est indispensable !

PIERRE. Vous passerez la nuit à me répéter les différens commandemens que je vous montrerai...

FROMONT. Mais je dormirai tout de bout!

PIERRE. Je vous en empêcherai bien.

FROMONT. Je serai malade !

PIERRE. Le docteur est ici....

FROMONT. Mais...

PIERRE, *d'un ton ferme.* Ah! pas d'observation! je suis un peu dur, même pour mes amis; je vous en préviens, il faut m'obéir, capitaine.

FROMONT, *d'un air piteux.* Oui, mon lieutenant!.. *(A part.)* Ah ! ça, c'est une autre Angélique que je vais avoir là à mes côtés...

PIERRE. Quelqu'un! Silence!..

Il prend une attitude respectueuse près de Fromont.

SCENE IX.

Les Mêmes, GARNIER*.

GARNIER. Pardon, capitaine, je vous dérange peut-être ?

FROMONT, *consultant Pierre des yeux et suivant ses signes.* Moi ?... Dam!.. demandez au lieutenant.

GARNIER. C'est que j'avais engagé des dames...

FROMONT, *souriant.* Ah! des dames!..

Il reprend son sérieux sur un signe de Pierre.

* Fromont, Paul, Pierre, Garnier.

GARNIER. A visiter le bâtiment; elles sont arrivées; elles ont déjà vu le cabestan, le pont, les batteries : si vous le permettez, je leur montrerai la chambre du conseil... l'entrepont...

FROMONT, *suivant le signe de Pierre.* Montrez-leur tout ce que vous voudrez, docteur, pourvu que vous me montriez ma chambre.

PIERRE, *lui indiquant la porte au fond à droite du théâtre.* Par là, capitaine.

FROMONT. Que je puisse respirer, et me dessangler un peu... Ouf!.. (*A part.*) je suis en eau... (*Entrant dans sa chambre.*) Mais en voilà une fière de passée.

GARNIER, *le regardant sortir.* J'en suis toujours pour ce que j'en ai dit... le commandant a une drôle de tournure. (*Il remonte l'escalier comme pour offrir la main aux dames.*) Par ici, mesdames!

SCÈNE X.

PAUL, PIERRE.

PIERRE. Ah! ça, Paul, nous allons avoir de l'occupation : tu sens qu'il n'est plus question d'arrêts; mais promets-moi de ne pas aller à terre.

PAUL, *hésitant.* Te promettre!

PIERRE. Comment, monsieur, vous ne pouvez pas me donner votre parole?

PAUL *à part et apercevant Alice qui descend l'escalier.* Que vois-je... Alice!.. (*A son père, et lui serrant la main.*) Je te le promets, père, je ne quitterai pas mon bord!

PIERRE, *satisfait.* Allons donc! (*A part.*) On en fait tout ce qu'on veut!

SCENE XI.

PIERRE, PAUL, GARNIER, ALICE, CÉLESTE, GARNIER *donnant la main à Alice.*

GARNIER, *à Alice**. N'ayez pas peur, mon enfant!..

PAUL, *à part.* C'est bien elle!

CÉLESTE, *reconnaissant Paul.* Oh! par exemple!

ALICE. Quoi donc?..

GARNIER, *inquiet.* Qu'est-ce que c'est?

CÉLESTE, *interdite.* Rien! c'est que je m'ai heurtée... c'est comme des portes d'poulailler, ici!...

ALICE, *voyant Paul, qui de loin lui montre sa petite croix qu'il tire de son sein.* C'est lui! Oh! comme le cœur me bat!

* Paul, Pierre, Garnier, Alice, Céleste.

GARNIER, *à Pierre, en faisant passer Alice auprès de lui.* Cher ami, je te présente mademoiselle Alice de Bleue, ma future..

PAUL, *frappé.* Sa future!

PIERRE, *de même.* Alice!.. (*Il voit qu'elle baisse les yeux. A part, en regardant son fils.*) Ah!.. Ah!.. je comprends maintenant... pourquoi on m'obéissait si facilement!

PAUL, *à part.* Elle l'épouse! elle a pu consentir!.. Quelle indignité!..

GARNIER. Elle avait une impatience de te connaître! elle me parlait si souvent de toi, de ton fils...

ALICE, *émue.* Monsieur!

PIERRE, *avec ironie.* Ah!.. de mon fils aussi?

GARNIER. C'est tout simple, elle sait que vous êtes mes meilleurs amis...

PIERRE, *à part.* Pauvre docteur!.. et c'est lui qui l'amène! (*Bas à Paul.*) Je devine tout, monsieur; mais Garnier est un homme estimable, et je ne souffrirai pas qu'il devienne le jouet de personne. Je vous défends de remettre le pied dans cette chambre tant que ces dames y seront...

PAUL, *voulant sortir.* Oh! soyez tranquille, je n'ai pas envie d'y revenir!..

GARNIER, *l'arrêtant.* Eh bien! où vas-tu donc?..

PIERRE. Je lui ai donné un ordre!..

GARNIER. Un moment... il n'a pas dit un mot à ma prétendue... lui qui doit être mon premier garçon de noce. (*Poussant Paul près d'Alice.*) Allons donc, mon petit Paul, il ne faut pas être timide avec les dames. *

PIERRE, *à part.* Et c'est lui qui le pousse... c'est toujours comme ça.

PAUL, *avec dépit.* Certainement; je vous fais mon compliment, docteur, ainsi qu'à mademoiselle qui me paraît bien digne, par ses qualités, sa constance, (*Frappant du pied.*) de faire le bonheur... et je puis dire que je partage votre satisfaction... votre joie.

CÉLESTE, *à part.* C'est ça que la joie l'étouffe.

ALICE, *à part.* Et ne pouvoir lui expliquer... Ah! mon dieu! que je souffre!

UNE VOIX, *en dehors.* L'état-major sur le pont.

BOUQUIN, *répétant en dehors.* L'état-major sur le pont.

GARNIER. C'est pour l'inspection. Attendez-moi ici, mon enfant. Eh! parbleu! mon petit Paul, fais-moi l'amitié de tenir compagnie à ma femme.

* Pierre, Alice, Paul, Garnier, Céleste.

PAUL. Sa femme!

PIERRE, *vivement et prenant son fils par la main.* Non pas, non pas ; j'ai besoin de lui là-haut.

ALICE *et* CÉLESTE

Air: *Du Pas des folies.* (De Gustave.)

Pour moi / eux grand Dieu ! quelle souffrance!
Que faire, hélas ! pour dissiper son erreur ?
Il faut encor garder le silence.
Quand il m'accuse / l'accuse et détruit tout mon / son bonheur.

PAUL.

Pour moi, grand Dieu, ah ! quelle souffrance !
Quoi ! pour jamais me condamner au malheur !
Comment, hélas ! garder le silence ?
Quand je frémis de dépit et de fureur ?

GARNIER.

Quel jour heureux ! ah ! je sens d'avance
Que sa tendresse enchaîne déjà mon cœur ;
Oui, d'être aimé la seule espérance
Vient m'enivrer et d'amour et de bonheur.

PIERRE.

Pauvres enfans! moi je sens d'avance
Que nous devons, pour assurer leur bonheur,
Détruire ici leur folle espérance,
Et les guérir en mariant le docteur.

GARNIER.

Qu'elle est belle!

PAUL, *à part.*

L'infidèle !

PIERRE, *bas à Paul.*

Fuis loin d'elle.

ALICE.

Je le hais.

PAUL *et* ALICE, *ensemble.*

Cœur volage !
Cet outrage
Me dégage
Pour jamais.

Reprise de l'ensemble.

ALICE *et* CÉLESTE.

Pour moi / eux grand Dieu ! ah! quelle souffrance! etc.

PAUL.

Pour moi, grand Dieu ! etc.

GARNIER.

Quel jour heureux! etc.

PIERRE.

Pauvres enfans, etc.

Pierre, Paul et Garnier sortent par la porte gauche.

SCENE XII.

CÉLESTE, ALICE.

CÉLESTE. Ah! bien! quels yeux il nous fait le petit aspirant! au lieu de nous sauter au cou.

ALICE, *allant à la porte par où Paul est sorti, et le regardant s'éloigner.* J'en étais sûre... c'est qu'il me croit coupable; et je n'ai pu lui dire un mot.... le désabuser.... Après tout, devrais-je en avoir besoin? s'il m'aimait réellement, son cœur n'aurait-il pas dû me défendre... me justifier!..

CÉLESTE. Oh! pardi! ces hommes... ils sont d'une injustice... ils ne vous voient pas plus tôt mariées à un autre... qu'ils s'imaginent tout de suite... Ça me rappelle ce pauvre M. Fromont... rue du Mail...

ALICE, *avec dépit.* Eh bien! je l'oublierai à mon tour; j'épouserai le docteur. (*Essuyant une larme.*) Je serai très heureuse.

CÉLESTE. Oui, et vous mourrez de consomption.

ALICE. Tu vois bien qu'il ne cherche pas même une explication; qu'il me fuit, qu'il m'évite... et je pourrais encore l'aimer!..

Ici, on voit Paul qui se laisse glisser le long du câble qui flotte à l'arrière du navire au niveau de la croisée.

CÉLESTE, *l'apercevant.* Ah!..

ALICE. Qu'est-ce donc?

CÉLESTE, *bas.* Le v'là!.. le v'là, mamselle!.. ne faites semblant de rien... Oh! le petit sapajou, est-il adroit!

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, PAUL *en dehors et suspendu au câble.*

ALICE, *effrayée.* Mon Dieu!.. il va tomber!..

CÉLESTE. Bah! les amoureux ça ne tombe jamais!.. (*A Paul.*) Vous v'là enfin, monsieur; vous osez nous regarder en face...

PAUL, *froidement.* Moi? du tout; je visite l'extérieur du bâtiment, comme c'est mon devoir...

CÉLESTE, *allant à Alice.* Oh! que c'est fin!

PAUL, *à part.* C'est égal, j'ai renvoyé leur canot... les voilà obligées de rester ici toute la journée, et il faudra bien qu'elle me parle...

CÉLESTE, *à Paul.* Allons! entrez donc, mauvaise tête!..

PAUL. Non... j'ai promis à mon père de ne pas mettre le pied dans cette chambre: d'ailleurs, je n'ai rien à y faire...

ALICE, *à part.* Quel air dédaigneux!..

CÉLESTE, *à Alice.* Dites-lui donc un petit mot...

ALICE, *offensée.* Jamais!..

CÉLESTE, *à Paul.* C'est que vous ne savez pas que mamzelle...

PAUL. Je n'écoute rien ..

CÉLESTE, *à elle-même.* Bon moyen de de s'entendre; mais moi, qui ne vous ai pas trahi...

PAUL, *vivement.* Oh! toi, Céleste... c'est différent, je t'aime beaucoup, je t'écoute!

CÉLESTE. Vous êtes bien bon! Pour lors, voilà l'événement : vous croyez que nous allons épouser le chirurgien, parce que nous sommes des jeunes personnes bien élevées qui ne pouvons pas dire à un homme en face : Monsieur, vous êtes bien gentil, mais vous nous êtes insupportable...

PAUL. Il fallait le détromper.

ALICE, *à Céleste, sans s'adresser à Paul.* Un ancien ami de mon père!.. n'ai-je pas fait tout ce que j'ai pu?..

CÉLESTE, *à Paul.* C'est vrai! ces vieux ont l'oreille dure, ils ne veulent rien comprendre; mais, la preuve que nous sommes innocentes, c'est que nous lui avons écrit une belle lettre de refus... qu'il trouvera en retournant à terre.

PAUL. Est-il possible?.. quoi, chère Alice!

ALICE, *essuyant une larme.* Que m'importe, monsieur; j'espère bien qu'il ne la recevra pas cette lettre, que j'arriverai à temps pour la reprendre; car maintenant je l'aime, je l'aime beaucoup! Oui, monsieur.

PAUL, *vivement.* Ah! pardon! pardon! c'est moi seul qui suis coupable; j'ai pu soupçonner... (*Tendant le bras vers elle.*) Alice, votre main...

CÉLESTE, *la faisant passer de son côté.* Allons, donnez-lui votre main.

ALICE. Moi! après une pareille injustice... j'aimerais mieux mourir... (*Elle voit Paul qui lâche le câble d'une main, comme s'il allait tomber.*) Ah!..

Elle se précipite pour le retenir, en lui tendant la main, qu'il saisit et couvre de baisers.

PAUL. Alice!

CÉLESTE. Allons donc... on a bien de la peine... Sont-ils heureux... ça me rappelle ce pauvre M. Fromont, rue du Mail. (*Elle va regarder à la porte de droite comme pour faire sentinelle.*) Mais prenons garde qu'on ne les surprenne.

Elle entre un moment dans la chambre à gauche.

SCENE XIV.

Les Mêmes, FROMONT, *sortant de la gauche et descendant le petit escalier.*

FROMONT, *à lui-même* Je voulais demander au lieutenant... (*Il aperçoit Paul assis sur la croisée et causant avec Alice.*) Oh! oh! notre jeune aspirant qui fait un cours de navigation... (*Il s'approche tout doucement, et reconnaît Alice.*) Ouf! la jeune personne de Paris!.. si elle me reconnaissait!.. ne nous montrons pas... (*Il s'éloigne, et se trouve à deux pas de Céleste, qui sort de la chambre à droite.*) Et Céleste! il ne me manquait plus que ça... Tâchons de nous esquiver adroitement.

En se sauvant à pas de loup, il rencontre Céleste au moment où elle se retourne pour redescendre en scène; il se cache la figure, la fait pirouetter sur elle-même et rentre chez lui.

CÉLESTE, *tournant.* Eh bien! eh bien!

ALICE *et* PAUL. Qu'as-tu donc?

CÉLESTE, *troublée.* Un homme qui nous épiait...

ALICE. Un homme!..

PAUL. Par où est-il entré?

CÉLESTE. Je n'en sais rien...

PAUL. Par où est-il sorti?

CÉLESTE. Par ici... mais la porte est fermée.

ALICE, *très émue.* Ah! sans doute, M. Garnier!.. c'est fait de moi...

CÉLESTE, *la soutenant.* Allons!.. elle s'évanouit... Mamzelle!

PAUL, *s'élançant et entrant en scène.* O ciel! (*Courant à elle.*) Alice!

CÉLESTE. Non... non.. ce n'est rien... Vite une chaise... soutenez-la... Ah! mon Dieu! si quelqu'un venait! (*On frappe; ils restent immobiles.*) Chut!

GARNIER, *en dehors, frappant à la porte à gauche.* Eh bien! cette porte est fermée?

TOUS, *à mi-voix.* Le docteur!

CÉLESTE, *bas.* N'ayez pas peur, j'ai mis le verrou.

ALICE. Quelle imprudence!

On frappe plus fort.

PAUL, *bas.* Eh vite! dans la soute aux biscuits! je vous ferai sortir dès qu'il n'y sera plus.

Elles se cachent toutes deux dans le cabinet, dont la porte est sur le premier plan à droite du théâtre.

SCENE XV.

PAUL, GARNIER, ALICE *et* CÉLESTE *cachées.*

Paul va ouvrir la porte à gauche, et de suite il va à la table et se met à travailler sur une carte marine.

GARNIER. Comment?.. tu es seul?

PAUL. Oui, j'étais là... à mesurer mes distances...

Il pique sa carte.

GARNIER. Pourquoi t'enfermer?

PAUL. Pour ne pas être dérangé.

GARNIER. Et ces dames, où sont-elles?

PAUL, *tranquillement.* Ces dames? elles sont parties.

GARNIER. Parties!..

PAUL. Oh! il y a long-temps...

GARNIER. Ce n'est pas possible! je venais justement les chercher parce que le capitaine a donné l'ordre de renvoyer à terre tous les étrangers!

PAUL. Il faut qu'elles aient deviné cela... (*Lui montrant la fenêtre.*) Tenez!.. voyez-vous leur chaloupe... là bas... dans la vapeur?..

GARNIER, *regardant.* Hein!.. En effet... je crois voir... (*Ici Alice et Céleste entr'ouvrent la porte.*) C'est-à-dire, c'est si loin, que je ne peux pas distinguer.

PAUL. Eh bien... c'est ça.

GARNIER. C'est un tour indigne que me joue le capitaine...

PAUL. Un tour infâme!

GARNIER. J'irai les rejoindre!..

PAUL, *vivement, et faisant signe à Céleste de refermer sa porte.* Je vous le conseille.

GARNIER. Je ne peux pas... il faut d'abord que j'assiste au punch qu'il donne à tout l'état-major...

PAUL. Un punch!..

GARNIER. Ici, dans la chambre du conseil... nous sommes tous invités... Hé parbleu! voici déjà nos officiers.

Il va au devant d'eux.

PAUL, *à part.* Ah mon Dieu!.. les voilà bloquées...

ALICE, *paraissant à la petite porte.* Qu'allons-nous devenir?..

PAUL, *repoussant la porte.* Ne vous montrez pas...

CÉLESTE, *rouvrant la porte et se montrant.* Est-ce que nous allons rester là jusqu'à demain?..

PAUL, *la repoussant encore.* Silence!..

Il se tient toujours contre cette porte pendant la scène suivante.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, OFFICIERS, ASPIRANS, MATELOTS, *portant des bols de punch allumé, puis* FROMONT *en robe de chambre et en casquette.*

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air *de la Mansarde du Pré-aux-Clercs.*

Au rendez-vous que notre chef nous donne,
Jamais d'absent ; dès que le signal sonne,
Avec ardeur on nous voit accourir
Pour le combat ou bien pour le plaisir !..

LES OFFICIERS.

Du punch fumant déjà la flamme énivrante
A nos regards...
Vient briller de toutes parts...
Le feu divin de cette liqueur brûlante,
Comme un éclair,
Se réfléchit dans la mer.

LES OFFICIERS *et* LES ASPIRANS.

Loin d'un ami, loin de sa belle,
Avec le punch point de chagrin !..
Car c'est le compagnon fidèle
Et du soldat et du marin...

On emplit les verres.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Au rendez-vous que notre chef nous donne, etc.

Fromont entre par la porte à droite ; tout le monde ! en le voyant, s'écrie : Ah ! voilà notre capitaine,

FROMONT, *avec gaîté.* Me voilà ! me voilà !.. Ah ! ça, on se met à son aise, n'est-ce pas, messieurs... entre camarades ?.. (*A part, et regardant de tous côtés.*) Elles sont parties... à merveille.

GARNIER, *bas aux officiers.* A-t-on jamais vu !.. un capitaine en pet-en-l'air !..

BIDOT, *présentant un verre plein à Fromont.* Allons, capitaine, à la santé du commandant !..

TOUS, *élevant leurs verres.* A la santé du commandant !..

FROMONT, *armé d'un verre.* C'est ça, mes amis... Allons, docteur... allons, mon petit aspirant... (*Le menaçant du doigt.*) Ah ! ah ! drôle, je sais de vos nouvelles...

Il boit.

PAUL, *intrigué.* Quoi donc, capitaine ?..

FROMONT. Rien, rien... suffit... je suis discret... Le punch est délicieux !.. Et le lieutenant, où est-il donc ?.. Encore un verre... (*On le lui verse.—A part.*) Eh bien ! après tout, d'être capitaine de vaisseau, ce n'est pas la mer à boire. (*Il avale son second verre.*) Ah ! ça, docteur, nous n'allons pas...

GARNIER, *souriant.* Ah! dam!.. quand on est à la veille de se marier, capitaine, il faut prendre garde...

FROMONT, *un peu échauffé par le punch.* Oui, oui... il faut prendre garde... parce que... (*Regardant Paul.*) Il y a des gaillards!.. C'est tout simple, on est jeune... (*Il boit.*) On rencontre un joli minois... dans un cabriolet... c'est-à-dire... non!.. c'est le cheval qui prend le mords aux dents... et puis on se retrouve... en pleine mer!..

PAUL, *à part.* Que le diable l'emporte!

GARNIER. Qu'est-ce qu'il a donc?.. un cabriolet... en pleine mer!..

PROVENÇAL, *à ses camarades.* Je crois que le commandant commence à battre la breloque.

FROMONT, *s'échauffant et buvant.* Ah! ça... débauche complète!.. nous passons la nuit ici!..

PAUL, *à part.* Ici!..

CÉLESTE, *entr'ouvrant la porte.* Ah! bien, dites donc?..

PAUL, *la cachant.* Chut!..

CÉLESTE, *à mi-voix.* C'est que nous mourons de faim, et vos biscuits sont durs comme des pierres.

PAUL. Tenez, tenez...

Il lui passe du punch et des gâteaux.

FROMONT, *s'animant.* Il faut dire des bêtises, des gaudrioles... Bah! entre hommes!..

TOUS. Ça va!..

PAUL, *à part.* Miséricorde!.. qu'est-ce qu'elles vont entendre... (*Haut.*) Pardon, capitaine... ça peut faire de la peine au docteur, qui va se marier.

GARNIER. Moi!.. du tout... puisqu'il n'y a pas de femme.

CÉLESTE, *à part.* C'est ça... il n'y a pas de femme!.. pour qui nous prend-il donc?

FROMONT, *buvant.* Je vais vous conter une petite gaillardise.

PROVENÇAL, *à ses camarades.* Fameux luron le capitaine!

FROMONT. Faut vous dire... Il y avait une petite Bourguignote... qui était folle de moi... Un jour, elle s'était cachée dans un cabinet, comme qui dirait là...

Montrant la porte où sont cachées les deux femmes.

PAUL, *effrayé.* Ah! mon Dieu!..

FROMONT. Parce qu'il y avait un rival... qui était présent, et qui ne se doutait pas... Vous allez voir. . vous allez rire...

Air : *Bien courte est la vie.*

Ma tendre bergère,
En petit corset,
En robe légère,
En simple bonnet...
Dans cette chambrette,
A minuit sonnant,
Venait en cachette,
Me dire souvent :
Sans le plaisir, les amours,
Qu'ils sont courts
Nos beaux ans, nos beaux jours.
Quand je vois court jupon,
Et petit pied mignon,
Ma Suzon, ma Toinon,
Moi j'en perds la raison.

CHOEUR.

Sans le plaisir, les amours,
Qu'ils sont courts,
Nos beaux ans, nos beaux jours.
Quand je vois court jupon,
Et petit pied mignon,
Ma Suzon, ma Toinon,
Moi j'en perds la raison.

CÉLESTE, *à la porte.* Il a une bien belle voix, le capitaine ça me rappelle ce pauvre M. Fromont, rue du Mail.

TOUS. La suite, capitaine, la suite...

FROMONT. Oui, oui, soyez tranquilles: il y a dix-neuf couplets.

Mon cœur plein d'ivresse,
Soudain prend l'essor;
Sa main que je presse
Me repousse encor;
Puis la tourterelle
Me dit en tremblant :
« Seras-tu fidèle
» A ce doux serment ?

Si je serai fidèle?.. m'écriai-je en couvrant sa main d'un déluge de baisers de feu... Ah! crois-moi;

Sans le plaisir, les amours,
Qu'ils sont courts
Nos beaux ans, nos beaux jours.
Quand je vois court jupon
Et petit pied mignon,
Ma Suzon, ma Toinon,
Moi j'en perds la raison.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Sans les plaisirs, les amours, etc.

Ils boivent tous et dansent sur la ritournelle.

TOUS. La suite, capitaine, la suite.

FROMONT. M'y voici... Pas du tout... le rival arrive... il s'approche du cabinet... Vous allez voir, vous allez rire...

PAUL, *inquiet.* Que va-t-il faire?

FROMONT, *s'approchant doucement de la porte du cabinet en chantant.* Le pied lui glisse...

Un mouvement brusque et violent du navire fait chanceler tout le monde : Fromont tombe à terre.

TOUS, *jetant un cri de surprise.* Ah!

FROMONT, *à terre.* Il est tombé quelque chose là-haut!

SCENE XVII.

Les Mêmes, PIERRE.

FROMONT. Qu'est-ce donc, lieutenant?

PIERRE, *froidement.* Moins que rien... le navire qui vient de prendre le vent...

FROMONT, *se relevant.* Il ne pouvait pas prévenir... Ah! il a pris le vent?

PIERRE, *aux officiers.* Oui, messieurs... le capitaine a voulu vous surprendre .. il avait donné ses ordres... il y a une heure que nous sommes sortis du port... et nous voilà déjà à trois lieues en mer...

FROMONT, *étonné.* A trois lieues... ah!.. et c'est moi!..

ALICE, *bas à la porte.* Comment, nous sommes parties!..

CÉLESTE, *de même.* Je ne veux pas... dites-leur d'arrêter... je veux descendre... (*Voulant élever la voix.*) Cocher, je veux descendre...

PAUL, *les masquant.* Au nom du ciel... taisez-vous...

TOUS, *avec joie.* Vivat!.. en mer! *

GARNIER. Parbleu!.. le capitaine est charmant avec ses surprises!.. moi qui allais me marier!.. Que dira ma future? Et où allons-nous?..

FROMONT, *s'oubliant.* Ah!.. oui... où allons-nous?.. *Pierre lui pince le bras.* Oh!..

PIERRE. Aux États-Unis!..

PAUL, *stupéfait.* Aux États-Unis!..

FROMONT. Diable!.. il y a une bonne trotte...

ALICE, *bas à Paul.* Ah! mon Dieu!.. aux États-Unis!..

CELESTE, — *id.* Et je n'ai emporté avec moi qu'un mouchoir de poche!..

* Alice, Celeste, *cachées*, Paul, Fromont, Pierre, Garnier.

FROMONT, *bas à Pierre.* Vous m'aviez dit que nous ne sortirions pas du port?..

PIERRE, *bas.* Je l'espérais!.. mais il est arrivé un ordre du ministre par le télégraphe. (*haut.*) Au surplus, messieurs, le capitaine vous réserve un autre plaisir... nous sommes chargés, chemin faisant, de châtier un corsaire barbaresque qui a insulté le pavillon français... Le capitaine a donné ordre de tirer un coup de canon si on l'aperçoit... et... (*On entend un coup de canon.*) Justement... nous lui donnons la chasse!.. Sur le pont, messieurs!..

TOUS, *avec joie.* Sur le pont...

FROMONT, *s'excitant.* Oui... tout le monde sur le pont!.. Eh! bien, tant mieux... je ne serai pas fâché de voir un combat, c'est-à-dire de revoir!.. Ce scélérat de punch vous tape...

Pendant ce temps tous les officiers, les aspirans et les matelots se rassemblent.

CHŒUR.

Air : *La trompette guerrière.*

Au combat qui s'apprête
Marchons, marchons soudain...
Ah! pour nous quelle fête!
Et quel heureux destin!

ALICE, *à part.*

Juste ciel!..

CÉLESTE, *à part.*

J'en mourrai...

PAUL, *bas.*

Calmez votre frayeur;
Pour vous défendre ici, comptez sur ma valeur.

FROMONT.

Vous me verrez toujours au chemin de l'honneur!

CHŒUR.

Au combat qu'on s'apprête, etc.

Pierre entraîne Fromont. Paul masque toujours la porte et fait signe aux deux femmes de ne pas se montrer.

ACTE II.

Le théâtre représente le pont de la Salamandre, près de l'arrière. Au milieu, une partie du grand mât, avec les premiers huniers; les cordages, les vergues, les voiles. Des deux côtés, les haubans, les batteries. Près du grand mât, l'escalier qui descend dans l'entrepont; la rampe est censée couper le navire en deux. Rideau d'horizon; pleine mer. Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLESTE, PAUL, ALICE, *sur le devant. Au fond*, PROVENÇAL, BOUQUIN, GIROMONT, *endormis près des batteries et sur les cordages.*

Au lever du rideau, Paul et Alice sont de côté à gauche du théâtre, appuyés sur des cordages roulés. Céleste est près du grand mât, où Paul a laissé son manteau. La fin de l'entr'acte peint un orage qui se calme; l'orchestre continue en sourdine, et imite le mouvement des flots.

PAUL, ALICE *et* CÉLESTE.

Air : *Silence, silence !* (Nocturne de Carcassi.)

Silence, silence !
Ah ! parlons / parlez plus bas;
Que la prudence
Conduise nos / vos pas.

PAUL *et* ALICE.

Toi que j'adore,
Bannis tout effroi;
Un moment encore
Reste auprès de moi.

TOUS TROIS.

Silence, silence ! etc.

CÉLESTE, *regardant du côté de la mer pendant que Paul et Alice causent bas ensemble.* Dieu merci ! la nuit et la tempête nous ont fait perdre de vue ce maudit corsaire... On ne s'est pas battu, et nous avons pu sortir de notre cachette... (*Regardant Paul et Alice qui causent à voix basse.*) Si on se douterait que c'est le petit aspirant qui est de quart, comme il dit... Ah ! mon dieu ! on prendrait le vaisseau et moi à l'abordage qu'il ne s'en apercevrait pas. (*L'appelant.*) Monsieur Paul, monsieur Paul!

PAUL, *sans se déranger.* Que veux-tu ?

CÉLESTE. Sommes-nous encore loin des États-Unis ?

PAUL. Ah ! nous avons à peine marché depuis hier... le vent est contraire.

CÉLESTE. Ah! mon dieu! moi qui ai commencé un savonnage.. je ne serai jamais revenue,.. et puis avec ça (*Se frottant le bras.*) que voilà le froid qui commence à me pincer.

PAUL. Enveloppe-toi de mon manteau, et mets ma casquette.

CÉLESTE, *s'en affublant.* Ce n'est pas de refus.

ALICE, *se levant.* Non, non... nous ferons mieux de rentrer.

PAUL, *la retenant.* Déjà!

ALICE. Le jour va bientôt paraître; et si l'on nous surprenait... si ces matelots s'éveillaient... Tenez, il me semble que j'entends marcher.

PAUL. C'est la voile que le vent agite, ou la vague qui se brise.

ALICE, *prêtant l'oreille.* Mais non, vous dis-je... quelqu'un vient... écoutez...

PAUL. En effet.

ALICE, *bas.* Qu'est-ce que je vous disais!

PAUL. Ne bougez pas. (*à Céleste.*) Ni toi non plus.

CÉLESTE, *s'enveloppant du manteau, et baissant la casquette.* Allons, me v'là en sentinelle à présent.

Paul et Alice disparaissent un moment et se glissent du côté gauche du vaisseau.

SCÈNE II.

Les Mêmes, FROMONT.

Il montre d'abord sa tête, et arrive par une écoutille. *

FROMONT, *se croyant seul.* impossible de fermer l'œil... dans cette diable de petite boite qu'ils appellent un lit... ça vous dandine... ça vous dandine... en haut, en bas... dans tous les sens... et puis des sauts de carpe. On se fait des bosses à la tête!.. O mes paisibles nuits de la rue du Mail, qu'êtes-vous devenues? Là du moins jamais de tempête, point de vent-coulis; et ici, il en vient de tous les côtés. Là, avec un bon oreiller sous sa tête, un bon édredon sur ses pieds, on se dorlote, on s'étend... et le matin, quand l'œil encore demi-clos, on entend ce roulement des voitures, ces différens cris... (*Avec attendrissement.*) Il y a des gens qui trouveraient ça puéril... de pareils souvenirs... Mais tout ce qui me rappelle mon pauvre Paris m'attendrit malgré moi; et... (*S'essuyant les yeux.*) Enfin, pourvu que l'on n'aperçoive plus ce diable de corsaire!.. c'est qu'hier soir il me semblait que je l'aurais avalé comme un verre de punch!.. et à présent... l'idée d'un boulet dans l'estomac me paraît d'une bêtise amère... (*S'approchant du mât, et apercevant Céleste qui est immobile.*) Oh!.. un aspirant qui est de garde!..

* Fromont, Céleste.

CÉLESTE, *à part.* C'est l'officier qui fait sa ronde...

FROMONT, *à part.* Pourvu qu'il n'aille pas me parler marine.

Il fait un pas pour s'éloigner.

CÉLESTE, *à part.* S'il allait me demander le mot d'ordre...

FROMONT, *s'arrêtant.* Il m'a vu... et le capitaine ne peut pas se dispenser... il faut lui dire quelque chose.

CÉLESTE, *à part.* Dieu! il s'approche... Il va me parler!

FROMONT. Hum ! Hum !.. Camarade, d'où vient le vent?

CÉLESTE, *troublée.* Dam! regardez-y.

FROMONT, *à part.* C'est juste!.. je dois le savoir!.. Il se moque de moi...

CÉLESTE, *le voyant venir à elle.* J'ai dit une bêtise! J'crois qu'il se met en colère.

Le jour a commencé à paraître.

FROMONT, *d'un air amical.* Ah!.. ça, mon jeune ami... il ne faut pas s'imaginer que j'ignore...

CÉLESTE, *laissant tomber le manteau et la casquette.* Oui, oui... monsieur l'officier, c'était pour rire... ne vous fâchez pas.

FROMONT, *la reconnaissant.* Que vois-je?

CÉLESTE, *le regardant.* Est-ce que j'ai la berlue?.. M. Fromont!..

FROMONT. Comment, ma pauvre... (*A part et s'arrêtant.*) Oh! qu'est-ce que j'allais faire?

Les matelots commencent à s'éveiller, et se lèvent.

CÉLESTE. Est-il possible, not' maître...

FROMONT, *bas.* Tais-toi!..

CÉLESTE, *sans l'écouter.* J' suis si contente de vous revoir... embrassez-moi donc.

Provençal, Bouquin et Giromont se sont approchés aux éclats de rire de Céleste.

PROVENÇAL. Eh! bien... eh! bien... qu'ès aco? une femme?

TOUS, *avec surprise.* Une femme!

BOUQUIN. Ah! bien, voilà une nouvelle manière de lester un navire.

TOUS, *l'entourant.* Tiens, la petite mère!

FROMONT, *froidement et regardant autour de lui.* Silence!.. Qui est-ce qui a amené ici cette folle?

CÉLESTE, *étourdie.* Cette folle!.. Comment, notr' maître... vous n' me remettez pas... Félicité-Céleste?..

FROMONT, *avec dignité.* Qu'est-ce que c'est?.. qu'est-ce que vous voulez?.. je ne vous connais pas? ma bonne...

CÉLESTE, *hors d'elle.* Ah!.. si on peut dire!.. (*Apercevant Alice qui veut s'esquiver derrière les matelots.*) Mamzelle Alice!..

FROMONT, *à part.* A l'autre à présent.

PROVENÇAL, *et les autres matelots.* Encore une. . Ah! ça, il en pleut donc des femmes ?

SCENE III.

Les Mêmes, PIERRE, GARNIER, Plusieurs Officiers et Aspirans.*

PIERRE. Mais! eh! mais, quel vacarme! que vois-je!

GARNIER. Alice!

PIERRE. Ces dames!

FROMONT, *d'un air étonné.* Qu'est-ce que cela signifie, lieutenant, qu'est-ce que cela veut dire, messieurs? des femmes sur mon bord? qui est-ce qui a osé se permettre?

CÉLESTE, *le regardant.* Ah! mon Dieu! est-ce que ça ne serait pas lui...

PAUL, *à Alice.* Au nom du ciel... pas un mot.

PIERRE, *d'un air respectueux.* Pardon, capitaine, je crois deviner... cela ne mérite pas un châtiment bien sévère... (*Regardant son fils.*) et je soupçonne que l'amour seul a pu décider...

GARNIER, *s'avançant.* L'amour!.. Comment vous croyez que c'est pour me suivre... Pauvre petite!.. ah bien, ma foi... je ne croyais pas être aimé à ce point-là.

ALICE, *à part.* Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il dit donc ?

CÉLESTE, *à part.* Il croit que c'est pour lui.

FROMONT, *à part.* Est-il bon enfant, le chirurgien!

PAUL, *bas à Alice.* Mais détrompez-le donc.

ALICE, *tremblante.* Je n'oserai jamais.

GARNIER, *la figure épanouie.* Pardon, capitaine... mais ma foi, je n'y tiens plus... tant de dévouement, de courage, mérite une récompense... et puisque nous avons un aumônier à bord... je veux qu'on nous marie sur-le-champ!..

TOUS. Bravo!..

PAUL, *bas à Alice.* Dites donc que vous ne voulez pas...

ALICE, *bas.* Je n'oserai jamais...

PAUL, *à part.* Je n'oserai jamais... je n'oserai jamais... C'est comme ça... qu'on laisse faire un malheur!..

GARNIER, *prenant la main d'Alice.* Venez, chère Alice!..

UNE VOIX, *dans les hunes.* Navire!

Tout le monde reste immobile.

TOUS. Navire!

FROMONT, *étonné.* Qu'est-ce qu'ils demandent là-haut?

* Celeste, Pierre, Fromont, Garnier, Alice, Paul.

PIERRE, *à Fromont*. Chut! c'est la vigie... (*Haut.*) Où est le navire?

BOUQUIN, *demandant*. Au bossoir de babord?

LA VOIX. Non; par le bossoir de tribord.

BOUQUIN, *courant regarder le long des bastingages*. A la hauteur des mâts, et à l'envergure, ce doit être notre homme d'hier.

PROVENÇAL, *sautant de joie en regardant*. C'est le corsaire!

Les dames et Paul passent à la droite du vaisseau.

TOUS, *passant à la gauche du vaisseau et regardant*. C'est le corsaire.

Paul et les dames passent à droite.

PIERRE, *à part*. Très bien... il arrive à propos... (*Haut.*) Prévenez les officiers, et qu'on se tienne prêt au premier signal... c'est l'ordre du capitaine.

Les matelots se mettent en mouvement.

FROMONT, *bas à Pierre*. Hein... dites donc... est-ce qu'il y a quelque difficulté?

PIERRE. Non c'est ce corsaire d'hier soir, à qui nous allons donner une leçon de politesse. (*Le regardant.*) Eh bien... qu'avez-vous donc capitaine?.. vous pâlissez?

FROMONT. Non, non... je sais ce que c'est... ça me prend très souvent! quand je suis à jeûn.

PIERRE, *bas*. Rappellez-vous bien qu'avant de donner les ordres... je dirai toujours: « Oui commandant! » Comme si je ne faisais que transmettre les vôtres...

FROMONT, *inquiet*. Mais permettez, je crois qu'il y a une manœuvre toute simple! si le corsaire est sur notre gauche... il me semble qu'en prenant à main droite...

PIERRE, *élevant la voix*. Oui, commandant... (*A un officier.*) Augmentez votre voilure.... l'intention du capitaine est que nous en finissions au plus vite avec cet écumeur de mer.

TOUS. Vive le capitaine!

FROMONT. Bien! si c'est comme ça que les ministres expriment les sentimens de celui qui gouverne... ça fait du joli!

GARNIER, *à Alice*. Ma chère Alice, il va faire chaud ici... descendez vite à fond de cale, vous pourrez nous être utile, vous ferez de la charpie.

FROMONT, *à part*. De la charpie?.. Ah ça, nous allons donc nous déchirer comme des bêtes féroces?

TOUS.

Air *des Chevau-Légers*. (du Pré-aux-Clercs.)

Allons, amis, vive la joie,
C'est le corsaire, oui, oui, c'est lui, c'est lui!

PIERRE, *regardant.*

Son pavillon qui se déploie
A nos regards brille aujourd'hui !

ALICE, *tristement et regardant Paul.*

Perdrai-je, hélas ! mon seul appui !

CHŒUR, *sur les haubans.*

C'est le corsaire, oui, oui, c'est lui !

PAUL *et* ALICE, *bas entre eux.*

Séparons-nous, le sort l'ordonne,
Mais sur mon bras / cœur comptez toujours !
Pour protéger ici
Que le ciel veille sur vos jours !..

CHŒUR, *regardant le corsaire.*

Voyez la peur qui le talonne,
A tous les saints il a recours ;
Il appelle en vain sa patronne
A son secours !

ALICE, CÉLESTE.

Moment fatal ! je tremble, hélas !
Et n'ose pas
Faire un seul pas !

PAUL.

Ne tremblez pas.

CHŒUR.

Allons, amis, vive la joie !
C'est le corsaire, oui, oui, c'est lui, c'est lui !
Son pavillon qui se déploie
A nos regards brille aujourd'hui !

Alice et Céleste disparaissent.

SCENE IV.

FROMONT, PIERRE, PAUL, GARNIER, PROVENÇAL, BOUQUIN, GIROMONT, OFFICIERS, ASPIRANS, MATELOTS, etc.

FROMONT, *à Pierre.* Ah ça, je voulais dire... (*Bas.*) Dieu du ciel ! nous allons verser !

PIERRE, *très haut.* Oui, commandant... (*A un officier.*) Le capitaine trouve que nous allons trop doucement ; envoyez larguer les catacois.

BOUQUIN, *répétant et s'adressant au gabier.* Gabier, largue les catacois !

FROMONT. Allons, les catacois. (*A Pierre.*) Mais du tout.

PIERRE, *plus haut.* Oui, commandant, nous ne gagnons pas assez ; hors les bonnettes.

FROMONT. Scélérat d'homme !

BOUQUIN, *très haut.* Est-on paré ?

PIERRE, *très haut.* Borde, et hisse les catacois.

Manœuvre pour hisser les voiles.

MATELOTS. Oh! hisse, oh hisse, oh hisse. (*Tous les marins tirent les manœuvres ensemble sur un cri prolongé.* Oh! oh! hisse, oh hisse hisse!

FROMONT, *les regardant.* Qu'est-ce qu'ils disent?

Sur un mouvement de Pierre, il se remet.

PROVENÇAL, *regardant Fromont.* En fait-il de la toile, ce vieux loup de mer!

BOUQUIN, *de même.* Le lieutenant va bien... mais c'est un mousse auprès de lui.

PIERRE, *donnant des ordres.* Pilotin, dites au maître canonnier de faire disposer la soute aux poudres. (*A d'autres officiers.*) Et vous, messieurs, allez visiter les batteries.

FROMONT, *l'arrêtant.* Vous allez faire ouvrir la?..

PIERRE, *bas.* Oui, avez-vous quelques effets dessus?

FROMONT. C'est donc près de ma chambre?

PIERRE. Le panneau est sous votre lit.

FROMONT. Sous mon lit? je couche sur la poudre?

PIERRE. C'est la place d'honneur.

FROMONT. Elle est jolie!

PIERRE. Afin que, si la chance tourne, le capitaine puisse se faire sauter avec le vaisseau.

FROMONT, *épouvanté.* Se faire sauter...ils ne savent de quoi s'aviser. Et vous croyez que je serai assez borné...

PIERRE. Silence, monsieur. (*Bas et l'amenant à droite sur le bord du théâtre.* Tenez, commandant, j'ai une inquiétude, maintenant...

FROMONT. Laquelle?

PIERRE. C'est que vous ne soyez un poltron.

FROMONT, *s'efforçant de prendre un air assuré.* Moi?

PIERRE, *avec force et lui serrant la main.* Prenez-y garde au moins!.. vous portez notre uniforme! vous êtes capitaine de la *Salamandre*, et malgré ce que vous avez fait pour mon fils, si je vous voyais hésiter un moment, prêt à commettre une lâcheté... je suis trop votre ami pour le souffrir, et avant que l'on pût s'en apercevoir...

FROMONT, *inquiet.* Eh bien?..

PIERRE, *d'une voix étouffée.* Je vous tuerais! (*Mouvement de Fromont.*) Oui, monsieur je vous tuerais; ce serait jouer ma vie... car nos lois sont inflexibles, mais je sauverais du moins votre honneur et le nôtre.

FROMONT, *hors de lui et à part.* C'est là ce qu'il appelle un service d'ami; c'est une abomination, une indignité!

PIERRE, *le retenant.* Vous m'avez compris?

FROMONT, *tremblant.* Mais alors, si je restais dans ma chambre pendant l'événement ?

PIERRE, *avec noblesse et lui montrant le grand mât.* Votre place est là, monsieur; allez prendre votre uniforme, quand nous serons à portée du canon, vous regarderez la mâture, puis vous me direz à haute-voix: « Lieutenant, commandez la manœuvre, » et Dieu fasse que nos canons trouvent à qui parler. » C'est le sens: les paroles à votre choix. Alors vous vous placerez sur votre banc de quart, d'où vous ne bougerez plus que le feu ne soit terminé.

FROMONT. Comment! vous voulez que je reste là!.. pendant que les boulets...

PIERRE, *bas.* Pas d'observation, allez vite.

FROMONT. Mais c'est un cannibale, un antropophage. Miséricorde! me voilà bien, et aucun moyen de s'échapper! pas une petite porte de derrière. Que diable allais-je faire dans cette galère...Je vais m'habiller.

Il descend par l'escalier

SCENE V.

Les Mêmes, *excepté* FROMONT. *

PROVENÇAL, *le regardant descendre et le suivant des yeux.* Voilà le vieux caïman qui va se mettre en tenue de bal!.. ça chauffe! troun de l'air! nous ne tarderons pas à entrer en danse!

PIERRE, *à Paul qui revient.* Paul, c'est vous qui êtes cause que ces femmes sont restées à bord ?

PAUL. Père!

PIERRE. Nous nous expliquerons quand nous aurons battu l'ennemi.

PAUL, *voulant lui prendre la main.* Tu es fâché, père?

PIERRE, *sévèrement et retirant sa main.* J'en ai sujet, monsieur... (*S'arrêtant et avec émotion.*) Et cependant, comme on ne sait pas ce qui peut arriver, (*Lui tendant les bras.*) embrasse-moi. *(Paul se jette dans ses bras.)* Mon fils! mon pauvre enfant! que Dieu!.. et maintenant faisons notre devoir.

PROVENÇAL, *sur la pièce.* Nous v'là presque à portée, lieutenant.

PIERRE, *à un mousse.* Prévenez le capitaine... Branle-bas de combat.

Le tambour bat dans la batterie, puis sur le pont; les matelots se rassemblent.

* Paul, Pierre, Bidet, Provençal.

Air *nouveau*. (Musique de M. Hormille.)

CHŒUR.

Aux armes! aux armes!

PIERRE.

Aux yeux de votre capitaine
Que l'on se prépare au combat :
Qu'une flamme vive et soudaine,
Embrase ici chaque soldat!..

CHŒUR.

Le combat! le combat! aux armes!
Non plus de crainte, plus d'alarmes...
La voix du *Flambart* indompté
Redit son cri de liberté,
Par l'Afrique au loin répété,
Redit son cri de liberté!

Pendant ce chœur plusieurs matelots ont placé au pied du grand mât des sabres, des pistolets et des haches d'abordage.

SCENE VI.

Les Mêmes, FROMONT.

Fromont est en grande tenue; tout l'équipage est à son poste, les canonniers à leur pièce, la mèche allumée. Fromont sur un signe de Pierre, regarde la mâture, puis hésite comme quelqu'un qui cherche à se rappeler sa leçon.

FROMONT, *toussant*. Lieutenant! faites-moi l'amitié... d'être assez bon... pour avoir la complaisance de commander... la chose!.. et fassent... le bon Dieu et la Sainte-Vierge... que nos canons trouvent avec qui causer!

Sur un signe de Pierre il va se placer près du grand mât; le lieutenant prend le porte-voix.

PROVENÇAL, *à ses camarades*. Il est aussi mal ficelé en grand uniforme qu'en houppelande; mais c'est un chien qui ne doit pas bouder au feu.

FROMONT, *à part*. Si je pouvais me fourrer dans un petit coin!

PIERRE, *à Bouquin*. Ta pièce est-elle pointée?

BOUQUIN. Oui, lieutenant.

PIERRE, *hélant avec le porte-voix*. Oh! le brick! oh! mettez en panne.

BOUQUIN. Il fait la sourde oreille.

PIERRE, *avec un porte-voix*. Envoyez une embarcation à bord.

BOUQUIN. Il ne bouge pas.

PIERRE *dans le porte-voix*. Amenez votre pavillon, ou je vous coule.

Le corsaire répond par un coup de canon.

FROMONT, *tressaillant et faisant la grimace.* Ouf!

PIERRE, *à Fromont.* Ne bougez pas.

PROVENÇAL, *bas aux autres.* Il rit dans sa barbe, le vieux gueux.

PIERRE. Ah! ils nous ont prévenus...(*A Bouquin.*) Feu!..

Le coup part.

FROMONT, *faisant un saut.* Oh! là, là!.

PROVENÇAL, *aux autres.* Le voilà qui saute de joie!.. vieux mangeur de boulets, va!..

FROMONT, *se remuant.* Ça m'a répondu là... là... là... c'est abominable ; il y a de la férocité à obliger un pauvre bourgeois...

Un autre coup part, et le fait se jeter de l'autre côté.

PIERRE, *criant dans le porte-voix.* Amenez pavillon ; amenez pavillon!

FROMONT. Mon Dieu! apportez-lui donc son pavillon... et que ça finisse... je vais aller le chercher... (*Le feu s'engage de part et d'autre.*) Qu'est-ce que c'est? je n'ai plus de jambes ; ils ont emporté mes jambes!..

Cris confus ; coups de canon.

PIERRE. Feu dans les hunes...

PROVENÇAL. Nous le touchons!..

TOUS. Houra!

PIERRE. Jetez les grapins... (*Se tournant vers l'arrière.*) Mettez de la barre au vent ; à l'abordage!

TOUS. Houra!..

Feu plus vif.

CHOEUR.

Fragment de Guillaume-Tell.

Pour nous quel bonheur!
Quel espoir flatteur!
Qu'une noble ardeur
Passe en notre cœur!
Pour nous quel bonheur!
Vite au champ d'honneur,
Et votre valeur
Me rendra vainqueur.

Ils courent tous à l'abordage.

FROMONT, *cherchant à se sauver.* Oh! pour le coup!

PIERRE, *l'arrêtant* Où allez-vous?

FROMONT, *bas.* Parbleu... je me sauve...

PIERRE, *bas et avec fureur.* Monsieur!..

FROMONT. Voulez-vous bien me lâcher; je suis votre commandant.... obéissez!...

PIERRE. Mais, malheureux!.. un capitaine fût-il expirant, il doit rester là...

FROMONT. Eh bien! je suis mort; je donne ma démission... (*En ce moment un morceau du mât tombe avec fracas. Fromont jette un cri.*) Ah! sauve qui peut!..

PIERRE, *exaspéré et tirant son poignard.* Infâme!.. un pareil cri!..

TOUS, *voyant ce mouvement.* Lieutenant!

Quelques matelots se précipitent entre eux et arrêtent Pierre.

BIDOT. Ah! lieutenant, qu'avez-vous fait?

FROMONT, *perdant la tête et courant de côté.* A moi!.. mes amis!..

Paul s'élançant au fond avec les aspirans, etc.

PAUL, *criant.* A l'abordage!

Fromont, qui s'est sauvé en courant sur le haut-bord du navire, rencontre des cables qui le font glisser. Il tombe dans la mer.

GARNIER. Dieux!.. le capitaine qui est tombé! Vite, un canot à la mer!

PROVENÇAL. Quelle intrépidité!.. il voulait s'élancer le premier à l'abordage!

Mouvement. Plusieurs matelots descendent dans le canot. On hisse Fromont avec un câble; il est presque évanoui. Pendant ce temps, le combat à bord a continué sur le corsaire.

VOIX, *en dehors.* Victoire!.. victoire!

PAUL, *accourant la hache à la main.* L'ennemi vient d'amener son pavillon... le corsaire est à nous!

PIERRE, *d'un air contraint.* M. Melval et vous, Paul, allez remarquer la prise et la visiter...

PAUL. Père!..

PIERRE, *sévèrement.* Obéissez! (*A part.*) Il faut l'éloigner. (*Haut.*) Virons de bord, pour rentrer à Toulon, et prendre les ordres. (*A Garnier.*) Toi, mon vieil ami, va rassurer ces dames.

Ils sortent tous les deux. Pendant ce temps, on a déposé Fromont sur un petit banc auprès du grand mât. Il est tout étourdi. *

FROMONT. Ah! ça me bourdonne dans les oreilles!.. et les yeux qui me cuisent... Oh! les yeux!

PROVENÇAL. Courage, capitaine... c'est à vous que nous devons la victoire!

FROMONT, *ouvrant de grands yeux.* A moi?

BOUQUIN. Chacun a voulu suivre votre exemple... imiter votre impétuosité... et le corsaire est à nous!

* Bouquin, Fromont, Provençal, Bidot, Pierre.

FROMONT. Comment, c'est moi! (*A part.*) Vous verrez que je finirai par avoir la croix d'honneur. (*Se retournant et apercevant Pierre près de lui.*) Oh, mes amis! retenez-le, c'est un enragé...

BIDOT. Ne craignez rien, commandant; nous avons vu... Mais comment le lieutenant a-t-il pu s'oublier?

FROMONT. Eh parbleu! parce que...

PIERRE, *l'interrompant.* Parce que... parce que le capitaine voulait que Paul guidât les matelots à l'abordage... j'ai tremblé de le perdre... mon amour pour mon fils m'a aveuglé, et dans mon transport...

FROMONT, *se levant.* Comment; mais ce n'est pas!..

PIERRE. Je sais ce que vous allez me dire, capitaine; ce n'est pas bien! j'ai manqué au premier de mes devoirs... Aussi, je n'essaie pas de me défendre, et je me résigne à mon sort.

Il lui tend son poignard.

FROMONT. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça? (*A part.*) Que diable me chante-t-il?

PIERRE, *aux officiers qui l'entourent et qui ont pris son épée et son poignard.* Mes amis, je sais ce qui m'attend; mais je vous demande de me laisser seul un moment avec le capitaine. (*A Fromont.*) Il n'y a rien à craindre... je suis sans armes.

Les officiers s'inclinent et s'éloignent en silence; les matelots font de même.

PROVENÇAL, *à Bouquin.* Hum! mauvaise affaire pour le lieutenant!.. il vaudrait mieux pour lui qu'un boulet eût emporté son bras et son poignard.

Ils sortent tous.

SCENE VII.

FROMONT, PIERRE.

FROMONT, *à part.* Ah ça! qu'est-ce qu'il me veut encore?

PIERRE, *sérieusement et avec un soupir.* Je ne vous fais pas de reproche, monsieur; mais vous voyez ce que j'avais prévu: ma complaisance, ma faiblesse pour vous auront des suites dont vous gémirez vous-même...

FROMONT. Bah!.. je n'y pense déjà plus... j'ai bu un petit coup d'eau qui n'était pas filtrée... voilà tout... Qui est-ce qui n'a pas ses momens de vivacité? donnez-moi la main, lieutenant, et n'en parlons plus.

PIERRE. Oh, je vous pardonne du fond de l'ame, monsieur...

FROMONT, *lui serrant la main.* Et moi aussi, lieutenant... ainsi!

PIERRE. Malheureusement, tout n'est pas fini-là!

FROMONT. Comment ?

PIERRE. Jetez les yeux sur ce livret...

Il lui présente un livret.

FROMONT. Qu'est-ce que c'est que ça ?.. (*Lisant.*) « Tout offi- » cier qui portera l'epée, ou la main sur son supérieur... pen- » dant le service, sera puni... (*S'arrêtant.*) ô mon Dieu!

PIERRE, *appuyant.* « Sera puni de mort. » (*Après un silence.*) Vous le voyez... j'ai levé le poignard sur vous...

FROMONT, *tremblant d'émotion.* Ça n'est pas possible!.. La mort!.. la mort à un si brave homme!..

PIERRE. La loi est formelle...

FROMONT. Mais, je ne me plains pas... je ne vous accuse pas...

PIERRE. L'équipage se chargera de ce soin... les officiers ont toujours les yeux sur leurs chefs...je suis sûr que l'état-major se rassemble déjà.

FROMONT, *tout ému.* Et vous croyez que je le souffrirai!.. quand c'est moi seul qui suis coupable!.. Je ne suis pas brave, c'est vrai... je ne suis fait ni au feu, ni à l'eau.... mais je suis un honnête homme... et il faudrait que je fusse le dernier des misérables pour laisser fusiller un brave marin, un père de famille... Jamais... jamais!.. j'aimerais mieux être encore au fond de la mer...

Il se jette en sanglotant dans les bras de Pierre.

PIERRE, *ému.* Remettez-vous!.. vous êtes bon, sensible, monsieur; et dans toute autre position... mais que voulez-vous!.. à tort, ou à raison, vous êtes capitaine de la *Salamandre*, vous êtes mon capitaine... la loi a parlé... et vous ne pouvez pas la changer.

FROMONT, *vivement.* Oui... mais je puis dire pourquoi vous avez voulu me frapper... parce que j'ai eu peur... parce que j'ai crié: « Sauve qui peut!.. »

gaPIERRE, *vivement et lui mettant la main sur la bouche.* Ah! rdez-vous en bien!..

Air *de Téniers.*

Ce mot affreux!.. ce cri funeste!
Sur notre bord jamais ne s'entendra!..
Il ne peut aller, je l'atteste,
Montrant les épaulettes de Fromont.
Avec cet uniforme-là!..
De l'avouer vous n'êtes plus le maître.
« Sauve qui peut!.. » ce mot ne fut jamais
Que celui d'un lâche ou d'un traître...
Vous voyez qu'il n'est pas français!..

D'ailleurs, personne ne vous croirait...

FROMONT, *se désolant.* Ah! mon Dieu! mon Dieu... que faire alors ?

PIERRE. Se taire... et se soumettre!.. tout ce que je vous demande, capitaine... c'est d'éloigner mon fils et... Chut!.. on vient!..

Garnier paraît, il est pâle.

SCENE VIII.

GARNIER, FROMONT, PIERRE.

GARNIER, *ému.* Capitaine... le conseil d'enquête vous attend.

FROMONT, *frappé.* Déjà!.. ils n'ont pas perdu de temps...

GARNIER, *regardant Pierre et Fromont.* Mais je ne puis croire, comme on le dit, que ce soit pour le lieutenant.

FROMONT, *hors de lui.* Ne m'en parlez pas... je ne sais plus où donner de la tête..

PIERRE, *bas et lui serrant la main.* Allons... du courage... vous avez sauvé mon fils; j'ai sauvé votre honneur... nous sommes quittes...

FROMONT, *sanglotant.* Quittes!.. ah! bien oui... qu'est-ce que mon honneur... auprès des jours d'un si brave homme!..

BOUQUIN, *paraissant près de l'échelle.* Capitaine, on vous attend.

FROMONT. On y va. (*Embrassant Pierre.*) Oh, mon dieu!.. et dire que c'est encore ma femme qui est cause... Ah!.. je la déteste plus que jamais!..

BOUQUIN, *de même.* Capitaine!..

FROMONT... Voilà! Mon dieu! sont-ils pressés! et dire que je n'ai aucun moyen... personne pour me conseiller, pour me guider; et j'aurais à me reprocher toute ma vie... Maudit vaisseau! maudites épaulettes! Malheureux que je suis! pourquoi ai-je accepté? pourquoi ai-je eu la faiblesse! Ah! j'en mourrai de chagrin!..

Il se jette encore dans les bras de Pierre, et descend par l'écoutille.

SCÈNE IX.

GARNIER, PIERRE.

GARNIER, *interdit.* Il serait possible!.. c'est pour toi?..

PIERRE. Oui, mon pauvre Garnier!..

GARNIER. Et qu'as-tu fait? toi, l'officier le plus distingué...

PIERRE. Ne m'interroge pas; une fatalité... Tu connais la rigueur de nos lois... Mais j'ai la conscience d'avoir rempli mon devoir jusqu'au dernier moment.

GARNIER, *avec feu.* Ah! je n'en doute pas...

PIERRE. Cela me suffit... Mais écoute-moi, mon bon Garnier : il y a vingt ans que nous nous aimons comme frères; le conseil aura bientôt prononcé!.. mon affaire est faite, je le sais, et je subirai mon arrêt sans me plaindre... (*D'une voix attendrie.*) Mais j'ai un fils, Garnier, un pauvre enfant, que je vais laisser seul, et qui est ton filleul!..

GARNIER, *ému.* S'il ne faut que lui rendre la tendresse d'un père, sois tranquille, Pierre, elle ne lui manquera pas...

PIERRE. Ce n'est pas assez, Garnier: mon pauvre Paul va recevoir un coup affreux; je voudrais qu'il trouvât sur-le-champ des motifs de consolation; en un mot, je ne voudrais pas partir sans avoir assuré son bonheur!...

GARNIER. C'est tout naturel... Eh bien?

PIERRE. Eh bien! il aime quelqu'un, et je crois qu'il est aimé!..

GARNIER. Alors, cela va tout seul, il faut le marier!..

PIERRE. C'est ton avis!

GARNIER. Dès que nous serons à terre, je ferai les démarches...

PIERRE. Tu n'auras pas besoin d'attendre, mon ami, et c'est moi qui fais en ce moment la seule démarche nécessaire.

GARNIER. Comment?

PIERRE. Celle qu'il aime, c'est ta future!

GARNIER. Alice!.. comment il serait possible?

PIERRE. Il me l'a avoué...

GARNIER. Ah! diable! c'est malheureux!..

PIERRE. Elle ne t'aime pas...

GARNIER, *levant le nez et plus étonné.* Tu crois?..

PIERRE. Il la connaissait avant toi; c'est lui qu'elle venait chercher ici. (*Garnier fait un mouvement. Pierre le prend dans ses bras.*) Mon bon Garnier, si pour me sauver la vie, je te demandais de céder ta future à mon fils... tu n'hésiterais pas... je le sais... eh bien, je t'en prie, pour adoucir ce dernier moment...

GARNIER, *ému.* N'ajoute pas un mot...

PIERRE, *l'embrassant.* Tu consens! Ah! mon ami!.. mon bon Garnier!

GARNIER. Silence! le conseil de guerre a levé la séance.

SCÈNE X.

Les Mêmes, FROMONT, *précédé de tout* l'état-major *qui se range de côté en silence*, BIDOT, PROVENÇAL. *

FROMONT, *d'un ton grave.* Messieurs, je viens de présider le conseil de guerre!.. C'est gentil un conseil de guerre, ça va vite... ça ne laisse pas aux juges le temps de s'endormir! M. Bidot, qui remplissait les fonctions de rapporteur, nous a dit de très belles choses... sur la discipline et sur les inconvéniens de... je ne sais plus quoi... ce qui m'a paru parfaitement juste; car cela a entraîné tout le monde... et j'ai bien été obligé de signer ma déposition comme les autres...

PAUL, *à Pierre.* Que veut dire?

Pierre d'un signe lui impose silence.

GARNIER, *à part.* Il est perdu!

Alice et Céleste sont entrées après les officiers, et se tiennent derrière eux à droite.

FROMONT. Mais avant d'entendre l'accusé, j'ai pensé qu'il était utile de transporter le conseil sur les lieux, parce que... quelquefois, la plus petite circonstance... la plus simple omission...

PIERRE. A quoi bon, capitaine?.. je ne conteste point le fait.

BIDOT. Et les déclarations sont unanimes... tout le monde a vu Pierre Louet lever le poignard sur le capitaine.

PAUL *et* ALICE. Il serait possible!

BIDOT. Le journal du bord en fait foi!

FROMONT. Eh bien, il n'y aurait pas de mal de relire les dépositions.

PIERRE. C'est inutile.

FROMONT. Pardon! l'accusé n'a pas la parole, et j'insiste.

BIDOT, *ouvrant le registre.* Soit. (*Lisant.*) « L'an 1824, etc, etc., le conseil de » guerre, à bord de la *Salamandre*, etc. »

FROMONT. Et cœtera, et cœtera... jusqu'à présent ça ne dit pas grand chose!

BIDOT. Sont comparus Jacques Bidot, lieutenant en second, André Melval, Louis Provençal; ils déposent tous dans les mêmes termes. Et plus bas, commandant, de votre main... (*Lisant.*) « En foi de quoi, nous capitaine de la *Salamandre*, avons déclaré » qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans les faits ci-dessus. »

TOUS. Qu'entends-je?

FROMONT, *à Bidot.* Eh bien... allez donc! ce ne sont pas des et cœtera, ça! vous n'allez plus, je vais lire moi-même. (*Prenant le registre dans les mains de Bidot et lisant.*) « Avons dé- » claré...

* Garnier, Bidot, Fromont, Paul, Pierre.

PIERRE. Capitaine...

FROMONT Silence, l'accusé! (*Lisant.*) « Avons déclaré que » ce n'était pas pour épargner les jours de son fils que le lieu- » tenant a levé le poignard sur moi, mais bien pour sauver l'honneur du bord, pour m'empêcher, moi, capitaine, de déserter mon poste, de me conduire en lâche, de crier * *sauve qui peut!*

PIERRE. Mes amis!..

FROMONT. C'est écrit, c'est signé!

TOUS. Comment!..

FROMONT, *avec chaleur.*

Air : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Oui, voilà bien la vérité!

PIERRE, *vivement.*

Ah! plutôt, que chacun se taise!
Oser écrire un trait de lâcheté
Sur un journal de marine française!
Monsieur, monsieur, ce journal, quelque [jour,
Peut devenir de l'histoire.

FROMONT.

J'y songe!
Et pourquoi, s'il peut à son tour,
Devenir de l'histoire un jour,
Y consigniez-vous un mensonge?

PIERRE, *bas.* C'est qu'il en est qui tuent, mais qui ne flétrissent pas.

FROMONT. Ta, ta, ta, ta : « *Rien n'est beau que le vrai!* » D'ailleurs, j'avais envoyé ma démission, hier soir, au ministre.. donc je n'étais plus capitaine, donc il n'a fait que son devoir, donc il n'est pas coupable, donc vous ne savez ce que vous dites!

PIERRE, PAUL, GARNIER, *l'embrassant et le serrant dans leurs bras.* Ah! monsieur! digne ami!

PIERRE. Ah! jamais je n'oublierai... vous accuser, vous dévouer, pour me sauver la vie!

BIDOT. Je n'en reviens pas : mais cependant, capitaine, nous avons admiré votre sang-froid!..

PROVENÇAL. Tout l'équipage a été témoin de votre intrépidité.

FROMONT. Eh! bien, tout l'équipage avait la berlue.

* Pendant toute cette lecture Pierre veut interrompre Fromont par ces mots qu'il prononce à chaque phrase : *Monsieur... arrêtez... mais... ce n'est pas...* Fromont ne l'écoute pas et lit toujours.

Air : *Bonjour mon ami Vincent.*

Le résumé des hauts faits,
Qu'en mon honneur on recueille...
Le voilà ! je me bornais,
A trembler comme une feuille !
Quand j'aurais voulu, tout haut je le dis,
Me cacher au fond d'un trou de souris !
On met les manœuvres,
Au rang de mes œuvres ;
On dit que j'ai bien commandé surtout !
Eh ! bien, voyez-vous,
La chose entre-nous...
C'est que je n'ai rien commandé du tout !

Que je ne suis pas plus marin qu'un marchand d'allumettes, ou plutôt, qu'un marchand de tabac ; car voilà mon état... à la *Carotte d'Or*, comme disait Céleste... Cette pauvre Céleste, où est-elle donc ?

CÉLESTE, *courant à lui.* Ah mon Dieu ! c'est donc vous... là quand j' vous soutenais... (*Lui sautant au cou.*) Comment qu' vous vous portez, not' maître ?

FROMONT. Merci, mon enfant ; un peu sens dessus dessous ! à cause des hauts et des bas. (*Aux marins.*) Oui, messieurs, un marchand de tabac, qui a du cœur à sa manière... Mais celui qui en a, et plein sa poitrine, c'est votre digne lieutenant, qui sera votre capitaine, j'en réponds, car j'ai donné ma démission en sa faveur.

TOUS. Il a raison... vive le lieutenant !

FROMONT. Quant à moi, tout ce que je vous demande quand nous serons à terre, c'est de ne rien dire à ma femme, ma divine Angélique ; laissez-lui croire que j'ai été avalé par quelque requin... comme cela, nous ne nous reverrons plus, et nous vivrons en bonne intelligence !

PAUL. C'est avec nous que vous vivrez.

ALICE. Vous ne nous quitterez plus.

PIERRE. Qui vous empêche de vous fixer près d'eux, à Toulon ?

FROMONT. Au fait ! je puis y établir un petit débit de tabac !.. Céleste, viendras-tu avec moi ?

CÉLESTE. Toujours, notr' maître.

FROMONT, *à Garnier et à Pierre.* C'est dit.

UNE VOIX, *dans les hunes.* Terre !

TOUS, *ensemble.* France !

Musique douce, pendant laquelle tout l'équipage se porte à la droite du vaisseau, les yeux fixés sur la mer ; à gauche, du côté de la terre ; les mousses et quelques matelots sont sur le hauban et dans les hunes.

PIERRE. Mes amis, Toulon !

FROMONT. Ah ! le plancher des vaches, c'est ce qu'il me faut.

Air : *Hardi coureur.* (du Lorgnon.)

Des bords chéris,
De son pays !
Quand il revoit l'heureux rivage,
Brave marin,
Redit soudain,
Du chant natal le doux refrain.

FROMONT, *au public.*

Vous le savez, je crains les ouragans !
Tâchez, messieurs, de conjurer l'orage...
Tâchez surtout d'enchaîner tous les vents,
Et près du port empêchez un naufrage !

CHŒUR.

Des bords chéris
De son pays, etc.

Tous les matelots sont usr les cordages, le chapeau en l'air. — Le canon tire. — On voit dans l'éloignement la ville de Toulon et le port couvert de peuple.

FIN.

LE CHALET,

Opéra-comique en un acte,

PAROLES DE MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE,

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE,

LE 25 SEPTEMBRE 1834.



PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1834

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DANIEL, jeune fermier.	M. COUDERC.
MAX, soldat suisse.	M. INCHINDI.
BETTLY, sœur de Max.	Mme PRADHER.
CHOEUR DE SOLDATS.	
CHOEUR DE PAYSANS ET PAYSANNES.	

La scène se passe en Suisse dans le canton d'Appenzell.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
rue de Verneuil, n. 4.

LE CHALET,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.



(Le théâtre représente l'intérieur d'un châlet. Deux portes latérales; une au fond qui s'ouvre sur la campagne et laisse voir dans le lointain les montagnes d'Appenzell.)



SCENE PREMIERE.

DES JEUNES FILLES *et* DES GARÇONS DU CANTON, *portant des hottes en bois blanc remplies de lait.*

CHOEUR.

Déjà dans la plaine,
Le soleil ramène
Filles et garçons,
Et laitière
Et d'un pas agile,
Partons pour la ville,
Quittons nos vallons!

LES JEUNES FILLES, *appelant.*

Bettly!.. Bettly!.. comment n'est-elle pas ici?
Nous venions la chercher pour partir avec elle!

LES GARÇONS, *à mi-voix et regardant autour d'eux.*

Au rendez-vous, Daniel n'est pas fidèle,
Nous qui voulions rire de lui!

LES JEUNES FILLES.

Sans voir l'effet de notre ruse,
Il faut partir, il est grand jour!

LES GARÇONS.

Mais du faux hymen qui l'abuse,
Ce soir nous rirons au retour!

ENSEMBLE.

Déjà dans la plaine, etc.

(Au moment où ils vont partir, Daniel paraît sur la montagne.)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, DANIEL.

LES JEUNES FILLES.

C'est lui!.. le voici!.. c'est Daniel,
Le plus beau garçon d'Appenzell.

LES GARÇONS, *entre eux et à mi-voix.*

Qu'il a l'air fier et satisfait!
Il a reçu notre billet!

DANIEL.

AIR.

Elle est à moi!.. c'est ma compagne!
Elle est à moi!.. j'obtiens sa main!
Tous nos amis de la montagne
Seront jaloux de mon destin.

Long-temps insensible et cruelle,
Bettly repoussa mon amour!
Mais je reçois ce billet d'elle,
Et je l'épouse dans ce jour!

Elle est à moi! c'est ma compagne!
Elle est à moi! j'obtiens sa foi!
Tous les garçons de la montagne
Seront jaloux de mon destin!

O bonheur extrême!
Enfin elle m'aime!
Je veux qu'ici même
Chacun soit heureux!
Que tout le village,
Qu'aujourd'hui j'engage
Pour mon mariage,
Accoure en ces lieux!

Que ce soir en cadence
Et les jeux et la danse,

Animent nos coteaux,
Que le haut-bois résonne!
Venez tous!.. je vous donne
Le vin de mes tonneaux!

O bonheur extrême!
Enfin elle m'aime!
Je veux qu'ici même
Chacun soit heureux! etc.

Je suis riche et ce que renferme
Mon cellier, ma grange ou ma ferme,
Prenez... prenez... tout est à vous,
Que tout soit commun entre nous!

ENSEMBLE.

LES JEUNES GENS, *à part.*

Comme il est dupe!.. Ah! c'est charmant!

LES JEUNES FILLES, *à part.*

C'pauvre garçon est si content
Il me fait d'la peine vraiment!

TOUS.

A ce soir!.. à ce soir!..

DANIEL.

A ce soir!.. quel moment!

CHOEUR, *à part.*

Ah! combien il l'aime!
Je ris en moi-même
De l'erreur extrême
Qui trompe ses vœux!
(haut.)
Oui tout le village,
Que Daniel engage
Pour son mariage,
Viendra dans ces lieux.

DANIEL.

O bonheur extrême!
Enfin elle m'aime!
Je veux qu'ici même
Chacun soit heureux!

Que tout le village,
Qu'aujourd'hui j'engage
Pour mon mariage,
Accoure en ces lieux!

(Ils sortent tous par la porte du fond en regardant Daniel et en se moquant de lui.)

SCENE III.

DANIEL, *seul et lisant.*

J'ai là sa lettre, j'ai sa promesse : « *Monsieur Daniel, je « vous aime, et aujourd'hui je serai votre femme.* » J'avoue que ça m'a étonné, parce que jamais mademoiselle Bettly ne m'avait donné d'espérance!.. au contraire... mais on dit que les jolies filles ont des caprices, et à ce titre-là elle a le droit d'en avoir; ce n'est pas moi qui lui en voudrai!.. Je lui en veux seulement d'être sortie de si bonne heure... elle devait bien se douter que j'accourrais sur-le-champ! et Dieu sait si je me suis essoufflé à gravir la montagne!... Après tout, elle a bien fait de se décider... Il y a si long-temps que je l'aime... et puis, comme on dit, les années arrivent pour tout le monde, et elle aurait été tout étonnée un de ces matins de se trouver une vieille fille!... au lieu que ça fera une jeune femme!... la plus jolie! la plus gracieuse! (*regardant.*) Oh! la v'là!... la v'là!... c'est elle!

SCENE IV.

DANIEL, BETTLY.

BETTLY.

Tiens!... c'est vous, monsieur Daniel, comment êtes-vous ici?...

DANIEL.

C'te question!... c'est moi, mademoiselle Bettly, qui vous demanderai comment n'y êtes-vous pas?

BETTLY.

Parce que le percepteur m'avait fait dire hier qu'il avait une lettre pour moi. Ce ne pouvait être que de mon frère Max... Alors, dans mon impatience, je n'ai pas pu attendre... J'ai été la chercher!... la voilà!

DANIEL, *avec embarras.*

Il se porte bien, monsieur Max... Il n'a pas été tué?...

BETTLY.

Puisqu'il écrit...

DANIEL.

C'est vrai!... c'est que les soldats ça... leur arrive souvent... lui surtout qui se bat depuis si long-temps!

BETTLY.

Voilà quinze ans qu'il nous a quittés!.. J'étais bien jeune... Mais je me rappelle encore le jour de son départ; quand le sac sur le dos il faisait ses adieux à mon père, et à ma mère... qui vivaient alors!... et que moi il me prit sur ses genoux en me disant : Adieu, petite sœur, si je ne suis pas tué, je reviendrai danser à ta noce.

DANIEL.

Ça se trouve bien!...

BETTLY.

Comment cela?

DANIEL.

C'est-à-dire, non... Ça se trouve mal! parce que quoique je tienne à faire la connaissance de M. Max,... je ne me soucie pas d'attendre son retour, pour notre mariage...

BETTLY.

Notre mariage!... D'où te viennent ces idées-là?

DANIEL.

Pardi! de vous, mam'selle... Car moi aussi (*déroulant sa lettre.*) j'ai reçu une lettre... une lettre ben aimable qui ne me vient pas d'un frère... mais d'une personne que je chéris plus que tout au monde... plus que moi-même!

BETTLY, *avec surprise.*

Eh bien?

DANIEL, *déconcerté.*

Eh bien!... Vous me regardez là d'un air étonné... Vous savez bien que ce billet où l'on promet de m'épouser... est signé de vous?...

BETTLY, *prenant la lettre.*

De moi? ce n'est pas possible!... Et pour de bonnes raisons... d'abord je ne sais ni lire ni écrire;... c'est-à-dire je signe mon nom, et très gentiment... mais ça n'est pas comme ça.

DANIEL.

Est-il possible!... Cet amour, ce mariage... tout ce bonheur qu'il y avait là-dedans, vous ne l'avez pas promis... vous ne l'avez pas pensé?

BETTLY.

Non, vraiment.

DANIEL.

Je suis donc fou!... je perds donc la raison!.. Qu'est-ce que ça signifie?

BETTLY.

Ça signifie, mon pauvre garçon, que les jeunes filles ou les jeunes gens du village se sont moqués de toi... et de moi!

DANIEL.

Quelle perfidie!... quelle trahison!.. Je n'ai plus qu'à m'aller jeter dans le lac...

BETTLY, *le retenant.*

Y penses-tu?

DANIEL.

Savez-vous bien, mam'selle, que je les ai tous invités à ma noce pour ce soir; que j'ai commandé les violons... que j'ai commandé le repas?..

BETTLY.

O ciel!

DANIEL.

J'ai défoncé tous mes tonneaux; j'ai tué un bœuf, deux moutons... étranglé tous mes canards!... Que voulez-vous, j'étais si heureux... Je voulais que tout le monde s'en ressentît!.. Je n'y étais plus... je ne me connaissais plus... et ce n'est rien encore!... j'ai fait bien pis que cela... j'ai couru chez le notaire...

BETTLY, *effrayée.*

Et tu l'as étranglé aussi?...

DANIEL.

Non, mam'selle... Mais je l'ai obligé sur-le-champ à me faire un contrat de mariage où je vous donne tout ce que je possède... Car je suis le plus riche du pays... j'ai trois cents vaches à la montagne, une fabrique et deux métairies... Et tout ça était à vous, ainsi que moi, par-dessus le marché... Je l'avais signé, le voilà,... et au lieu de cela, je suis perdu, déshonoré dans le canton!... Ils vont me montrer au doigt.

BETTLY.

Et moi donc!... m'exposer, me compromettre à ce point! A-t-on jamais vu une pareille extravagance?... sans réfléchir, sans me consulter, croire à une pareille lettre!...

DANIEL, *timidement.*

Dame! on croit si vite au bonheur!.. Et puis, tous ces

gens-là qui vont se railler et se moquer de moi... Il nous serait si facile, si vous le vouliez... de nous moquer d'eux!..

BETTLY.

Comment cela?

DANIEL.

En mettant seulement votre nom au bas de cette page...

BETTLY.

Y penses-tu?... Tout serait fini, nous serions mariés.

DANIEL.

C'est justement ce que je veux!

BETTLY.

Et moi je ne le veux pas... tu le sais bien... Je ne veux pas entendre parler de mariage, je l'ai juré...

DANIEL.

Et pourquoi cela?...

BETTLY.

Pourquoi?

COUPLETS.

Dans ce modeste et simple asile
Nul ne peut commander que moi!
Je suis libre, heureuse et tranquille,
Je puis courir partout, je croi,
Sans qu'un mari gronde après moi;
Ou si quelque amoureux
Soupçonneux
Veut faire les gros yeux,
Moi, j'en ris
Et lui dis:
Liberté chérie,
Seul bien de la vie,
Liberté chérie,
(mettant la main sur son cœur.)
Règne toujours là!
Tra, la, la, la, tra la la la,
Tant pis pour qui s'en fâchera!

DEUXIÈME COUPLET.

J'irais, quand je suis ma maîtresse,
Me donner un maître!.. oui-dà!
Pour qu'à la danse, où l'on s'empresse,
Quand un galant m'invitera,

Mon mari dise : Restez là !
Un époux en fureur
Me fait peur,
C'est alors que mon cœur
Ne dirait
Qu'en secret :
Liberté chérie,
Seul bien de la vie, etc., etc.

DANIEL.

Tra la la ! tra la la !.. ce n'est pas des raisons. Dieu ! si j'avais assez d'esprit pour en trouver... comme je vous prouverais...

BETTLY.

Quoi?

DANIEL.

Qu'il faut prendre un mari...

BETTLY.

Et à quoi ça me servira-t-il?

DANIEL.

A quoi?... Vous me faites là une drôle de question !.. Ça servirait à vous aimer... n'est-ce donc rien ?

BETTLY.

Si vraiment !... mais tu vois bien que tu m'aimes sans cela... que je puis compter sur ton amitié...

DANIEL

Oh ! oui, mam'selle...

BETTLY.

Comme toi sur la mienne !.. Car, vois-tu bien, Daniel, je rends justice à tes bonnes qualités... Tu es un brave garçon... un excellent cœur... et si j'épousais quelqu'un, c'est toi que je choisirais.

DANIEL, *avec chaleur.*

Vraiment?...

BETTLY.

Mais calme-toi... je n'épouserai personne !... c'est plus fort que moi... ainsi ne m'en parle plus... ne m'en parle jamais !.. et pour n'y plus songer, tiens, rends-moi un service.

DANIEL.

Un service ! parlez, mam'selle... Où faut-il aller? que faut-il faire?

BETTLY.

Seulement me lire cette lettre de mon frère... parce que moi, comme je te l'ai dit, je ne suis pas bien forte!.. je ne suis pas comme toi....

DANIEL.

Qui ai appris à lire, écrire et calculer au collége de Zurich... la belle avance!... On a bien raison de dire que l'érudition ne fait pas le bonheur... (*se reprenant vivement.*) Si fait... si fait... dans ce moment-ci!... puisque je peux vous rendre service... Voyons un peu... (*lisant.*) « Au « camp impérial du prince Charles, ce 1er juin.» Et nous sommes au milieu de juillet... il paraît que la lettre est restée long-temps en route!..

BETTLY.

Ce n'est pas étonnant... l'armée du prince Charles et celle de Souwarof battent, dit-on, en retraite devant les soldats de Masséna, qui interceptent toutes les communications.

DANIEL.

Je comprends... (*lisant.*) « Rien de nouveau, ma chère « Bettly, sinon que je me bats toujours ainsi que mon « régiment, au service de l'Autriche, ce dont nous avons « assez... J'espérais un congé pour aller t'embrasser... »

BETTLY.

Après quinze ans d'absence!.. quel bonheur!... mon pauvre frère!...

DANIEL, *lisant.*

« Mais il paraît qu'il n'y faut plus compter. Ce qui me « fâche, ma chère sœur, c'est qu'à mon retour, je comptais « trouver chez toi un régiment de nièces et de neveux, et « je vois par ta dernière que tu n'as pas encore commencé! « il serait cependant bientôt temps de s'y mettre... une « fille de ton âge ne peut pas rester inutile... »

Ça, c'est bien vrai!

BETTLY, *avec colère.*

Daniel...

DANIEL, *ployant la lettre.*

Si cela vous déplaît... je n'en lirai pas davantage.

BETTLY.

Eh! non vraiment... achève!

DANIEL, *continuant à lire.*

« Pourquoi n'épouses-tu pas un brave garçon du pays « dont j'ai reçu une demande en mariage... »

BETTLY.

Et qui donc a osé lui écrire?...

DANIEL, *confus.*

Moi, mam'selle... il y a deux mois.

BETTLY.

Sans mon aveu?

DANIEL.

Aussi c'était le sien seulement que je demandais! il me semble que quand on aime légitimement... c'est d'abord à la famille qu'on doit s'adresser... Faut-il continuer?...

BETTLY.

Sans doute.

DANIEL, *lisant.*

« Ça me paraît un bon parti : il est d'une honnête « famille, il est riche, il t'aime éperdument... » (*s'arrêtant.*) Le bon frère... vous l'entendez! (*continuant.*) « Il « a l'air un peu bête... »

BETTLY, *d'un air triomphant.*

Tu l'entends!...

DANIEL, *appuyant.*

« Mais ce n'est pas une raison pour le refuser... au con- « traire! Je prendrai du reste des informations et si ça te « convient, il faudra bien, milzieux! que tu l'épouses... »

BETTLY, *arrachant la lettre.*

C'en est trop!... mon frère lui-même n'a pas le droit de me contraindre... et il suffit qu'il l'exige pour que mon indifférence devienne de la haine...

DANIEL.

Mais, mam'selle...

BETTLY.

Finissons, je vais au marché...

DANIEL, *voulant l'aider à mettre sa hotte.*

Je ne peux pas vous aider?

BETTLY.

C'est inutile!

DANIEL.

Si au moins je vous accompagnais...

BETTLY.

Je ne le veux pas! et je te déclare en outre qu'on ne voit que toi ici toute la journée, que cela peut me faire du tort et me compromettre... Les filles du pays sont si mauvaises langues... Ainsi à dater d'aujourd'hui, je ne veux plus que tu viennes chez moi... Me contraindre!... Ah! bien oui! Je l'ai dit... tu m'entends; arrange-toi!

(Elle sort.)

SCENE V.

DANIEL, *seul s'appuyant sur la table.*

C'est fini! c'est le coup de grace! (*Après un instant de silence.*) Je cherche seulement lequel sera pour moi le plus avantageux de me jeter du haut de la montagne ou de me lancer dans le lac!.. Je n'ai plus d'autre parti à prendre... ce qu'il y a d'ennuyeux c'est de se périr soi-même...D'abord notre pasteur dit que ça n'est pas bien... et puis c'est désagréable!.. et si j'avais quelque ami pour me rendre ce service-là... (*On entend une marche militaire.*) Qu'est-ce que c'est que ça? (*regardant.*) Des militaires qui gravissent la montagne... Seraient-ce des Français, des Autrichiens ou des Russes?.. Non!.. des compatriotes, des soldats du pays... voilà ce qu'il me faut... qu'ils m'emmènent avec eux... qu'ils m'engagent... il y aura bien du guignon si quelque boulet ne me rend pas le service que je demandais tout à l'heure, et au moins je n'aurai pas ma mort à me reprocher. (*leur faisant des signes.*) Par ici, messieurs, par ici. Si mam'selle Bettly était là, elle leur ferait les honneurs; je vais la remplacer.

(Il entre dans la chambre à droite, après avoir introduit Max.)

SCENE VI.

MAX ET UNE DOUZAINE DE SOLDATS DE SA COMPAGNIE.

MAX, *à ses soldats.*

RÉCITATIF.

Arrêtons-nous un peu!.. L'aspect de nos montagnes,
D'ivresse et de bonheur fait tressaillir mon cœur!
Un instant de repos dans ces vertes campagnes
Nous rendra sur-le-champ notre première ardeur.

AIR.

Vallons de l'Helvétie,
Objet de notre amour,
Salut, terre chérie
Où j'ai reçu le jour!

A l'étranger un pacte impie
Vendait et mon sang et ma foi;
Mais à présent, ô ma patrie!
Je pourrai donc mourir pour toi!

Vallons de l'Helvétie,
Objet de notre amour,
Salut, terre chérie
Où j'ai reçu le jour!

(Il écoute et entend dans le lointain un air de ranz des vaches.)

Écoutez!... écoutez... entendez-vous
Ces airs si touchans et si doux?

Chant de nos montagnes
Qui fais tressaillir,
Toi, de nos campagnes
Vivant souvenir!
Ta douce harmonie,
Tes sons enchanteurs
Rendent la patrie
Présente à nos cœurs!

Auprès d'autres maîtres
Qu'il nous faut servir,
Si tes sons champêtres
Viennent retentir,
La douleur nous gagne,
Il nous faut mourir,
Ou vers la montagne
Il faut revenir!

Chant de nos montagnes
Qui fais tressaillir,
Toi, de nos campagnes
Vivant souvenir!
Ta douce harmonie,
Tes sons enchanteurs
Rendent la patrie
Présente à nos cœurs!

(*à ses soldats qui sont groupés au fond.*) Mes enfans, repo-

sez-vous là quelques instans pour laisser passer la chaleur!.. surtout qu'on observe la discipline... nous ne sommes plus ici en pays ennemi, et le premier qui s'adresserait à une poule ou à un lapin, sans ma permission, aurait affaire à moi ; vous le savez !

TOUS.

Oui, sergent ..

(Ils se grouppent en dehors dans le fond et laissent seuls en scène Max et Daniel.)

SCENE VII.

MAX, DANIEL, *revenant deux bouteilles à la main.*

MAX.

Diable m'emporte si je reconnais ma route! .. en leur faisant faire un détour j'ai peur de m'être perdu dans nos montagnes... (*apercevant Daniel.*) Ah ! dis-moi, mon garçon, sommes nous loin d'Hérissau, où doit se réunir demain tout le régiment...

DANIEL, *après lui avoir versé à boire.*

Vous n'avez pas besoin de vous presser!... en trois heures de marche vous y serez, et si vous voulez, vous et votre compagnie, vous arrêter à ma ferme qui est là-bas sur votre chemin, et y passer la nuit, rien ne vous manquera... venez chez moi, Daniel Birman.

MAX, *vivement.*

Daniel Birman... du canton d'Appenzell?

DANIEL.

Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça ?...

MAX, *lui donnant une poignée de main.*

On m'a parlé de toi dans le pays... et je suis enchanté de te rencontrer et de faire ta connaissance.

DANIEL.

Il ne tiendra qu'à vous, sergent, car je voulais vous prier de m'enrôler.

MAX, *étonné.*

Toi!... alors ce n'est plus ça.

DANIEL.

Si vraiment, c'est justement ça; je pars demain matin avec vous, le sac sur le dos, si vous y consentez, parce qu'il faut que ça finisse ; je suis trop malheureux!

MAX.

Quel malheur? voyons.

DANIEL.

Le plus grand de tous, sergent. Je suis amoureux d'une fille qui ne veut pas de moi.

MAX.

Et qui donc?

DANIEL.

Bettly Sterner...

MAX, *à part.*

Bettly!...

DANIEL.

La plus belle fille du pays... Elle a un frère qui est dans le militaire et que vous avez peut-être connu?..

MAX.

C'est possible...

DANIEL.

Le caporal Max Sterner... qui, peut-être, reviendra bientôt?

MAX.

Le caporal Max?.. je ne crois pas.

DANIEL.

Ça revient au même, car depuis qu'il a écrit à sa sœur de m'épouser, elle ne veut plus entendre parler de moi; elle ne veut plus me voir, elle me renvoie!.. et moi, qui ce matin lui avais donné toute ma fortune par contrat de mariage... je vais être obligé de la lui laisser par testament... car je suis décidé à me faire tuer, et voilà pourquoi je m'adresse à vous!

MAX.

Que diable ça veut-il dire?... et qu'est-ce que c'est qu'une tête pareille?..Viens ici, mon garçon...Bettly n'aime donc pas son frère?...

DANIEL.

Si vraiment!...

MAX.

Alors c'est donc toi qu'elle n'aime pas?...

DANIEL.

Mais si... elle me le disait encore ce matin, elle me préférerait à tout le monde...mais c'est le mariage qu'elle n'aime pas... elle veut toujours rester fille; c'est son goût, son

idée... elle prétend qu'elle peut se passer de tout le monde... qu'elle n'a besoin de personne !..

MAX.

C'est une folle... une femme à son âge a besoin d'un appui... d'un défenseur... et le meilleur de tous c'est un mari.

DANIEL.

C'est ce que je lui dis toute la journée !

MAX.

Et qu'est-ce qu'elle répond ?

DANIEL.

Qu'elle ne voit pas la nécessité de se marier !.. Elle me le répétait encore tout à l'heure, ici, chez elle.

MAX, *avec joie.*

Chez elle !.. je suis chez elle?

DANIEL.

Elle a vendu, à la mort de son père, la maison qu'il avait dans la plaine, et elle a acheté ce châlet.

MAX, *préoccupé.*

C'est bien !... Alors... va-t-en !

DANIEL.

Où ça?..

MAX.

Chez toi!.. chercher tes papiers... ton acte de naissance... il faut ça pour s'engager... N'est-ce pas là ce que tu demandais?..

DANIEL.

Certainement !.. mais c'est que... C'est égal, sergent, je ne vous en remercie pas moins... des bonnes idées que vous avez eues ! Je vas revenir.

MAX.

A la bonne heure !.. Laisse-moi.

DANIEL.

Et demain... je pars avec vous... quoique vous m'ayez donné là un moment d'espoir qui m'a raugmenté le chagrin que j'avais déjà...

MAX, *brusquement.*

Eh bien !.. t'en iras-tu, mille canons !..

DANIEL.

Oui, monsieur le sergent... (*à part.*) C'est y rude et

brutal ces soldats?.. voilà pourtant comme je serai demain! (*rencontrant un regard de Max.*) Je m'en vas... je m'en vas... vous le voyez bien.

(Il sort.)

SCENE VIII.

MAX, *puis* LES SOLDATS.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

(Sur la ritournelle du morceau suivant, Max va regarder au fond du théâtre.)

MAX.

Par cet étroit sentier qui conduit au village,
Qui vient là-bas?... C'est elle! ah! si je m'en croyais,
Comme ici je l'embrasserais!
(s'arrêtant.)
Mais non; point de faiblesse! oui, montrons du courage!
(aux soldats qui accourent sur un signe de lui.)
Que mes ordres par vous soient suivis à l'instant!

LE CHOEUR.

Parlez! que faut-il faire?

MAX.

Amis, il faut gaîment
Ici mettre tout au pillage!

LE CHOEUR.

O ciel! y pensez-vous, sergent?
Vous qui prêchez toujours sur un ton si sévère
La discipline militaire!

MAX.

Je vous réponds de tout! commencez hardiment;
Je paierai s'il le faut!

TOUS LES SOLDATS, *entre eux et à mi-voix.*

Amis, c'est différent.

TOUS, *avec force.*

Du vin! du rhum! du rack!
Partout faisons main basse;
Il faut que tout y passe!
Il faut avec audace
Garnir le havresac
Ainsi que l'estomac.
Du vin! du rhum! du rack!

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, BETTLY.

(Elle entre au milieu du bruit et voit tous les soldats qui parcourent sa chaumière : les uns ont décroché une poêle, les autres des broches; d'autres prennent des œufs, du beurre, et tous furetent de côté.)

BETTLY, *effrayée.*

Ah! grand Dieu! qu'ai-je vu! Messieurs, que voulez-vous?

MAX.

Nous voulons à dîner! ainsi, belle aux yeux doux,
Il faut à nous aider que votre talent brille!

BETTLY.

Mais, messieurs, de quel droit?...

MAX, *à un soldat.*

Elle est vraiment gentille!
J'aime ces traits charmans par la crainte altérés.

BETTLY.

Que me demandez-vous?

MAX, *d'un air galant.*

Tout ce que vous aurez.

BETTLY.

Mais je n'ai rien.

MAX.

Pas possible, inhumaine.

PLUSIEURS SOLDATS, *entrant avec des volailles.*

Voici pour les enfans de Mars :
C'est ma conquête.

D'AUTRES, *tenant des lapins.*

Et moi, voici la mienne

MAX.

A nous et lapins et canards!

BETTLY.

Toute ma basse-cour! une pareille audace!...

MAX, *à Bettly.*

Et les clés de la cave

BETTLY.

Ah! c'est aussi trop fort!
Vous ne les aurez pas!

D'AUTRES SOLDATS, *entrant avec un panier de vin.*

Par bonheur on s'en passe;
J'ai forcé le cellier!

BETTLY, *courant de l'un à l'autre.*

Ah! c'est bien pire encor!

LE CHOEUR, *sautant sur les bouteilles.*

Du vin! du rhum! du rack!
Partout faisons main-basse!
Il faut que tout y passe;
Il faut avec audace
Garnir le havresac
Ainsi que l'estomac!
Du vin! du rhum! du rack!

BETTLY.

Mon meilleur vin! celui que pour mon frère
J'avais gardé!

MAX.

Rassure-toi, ma chère!
(buvant.)
C'est tout comme s'il le buvait.

PLUSIEURS SOLDATS, *de même.*

A la santé de notre aimable hôtesse!
Et, pour fêter sa politesse,
Un seul baiser!

MAX, *les repoussant.*

Non, s'il vous plaît!
Je ne permets pas ça.

LES SOLDATS, *entre eux.*

Je comprends... le sergent
Veut la garder pour lui.

MAX.

Probablement.

BETTLY, *effrayée.*

O ciel!

(voyant les soldats qui se mettent à différentes tables à boire et à fumer pendant que d'autres préparent toujours le dîner.)

Et, qu'est-ce que je voi?
Les voilà donc maîtres chez moi!
(à Max.)
Aux magistrats je vais porter ma plainte.

(Des soldats prennent un banc pour jouer, dont ils barrent la porte.)

MAX.

Dès demain nous serons loin d'eux.
Mais calmez-vous, soyez sans crainte ;
Pendant quinze jours... c'est heureux,
Vous aurez des soldats aimables et joyeux,
Car tout le régiment doit passer en ces lieux!

BETTLY, *se laissant tomber sur la chaise à gauche.*

Ah! c'est horrible! c'est affreux!
Que vais-je devenir, hélas! au milieu d'eux?

MAX.

PREMIER COUPLET.

Dans le service de l'Autriche
Le militaire n'est pas riche,
Chacun sait ça ;
Mais si sa paie est trop légère,
On s'en console : c'est la guerre
Qui le paiera!
Aussi, morbleu! que de tout l'on s'empare!
Jeune beauté, vieux flacons et cigarre!...
Vive le vin, l'amour et le tabac!
Voilà le refrain du bivouac!

DEUXIÈME COUPLET.

(s'approchant de Bettly.)

Dans les beaux yeux d'une inhumaine,
De sa défaite on lit sans peine
Le pronostic ;
Nulles rigueurs ne nous retiennent ;
De droit les belles appartiennent
Au kaiserlic!

Se divertir fut toujours mon principe;
Tout est fumée, et la gloire et la pipe!
Vive le vin, l'amour et le tabac!
Voilà le refrain du bivouac!

ENSEMBLE

BETTLY.	MAX.
Malgré moi je frissonne	De crainte elle frissonne ;
Et de crainte et d'horreur.	J'en ris au fond du cœur!
Hélas! tout m'abandonne	Que l'amitié pardonne
Et je me meurs de peur!	Cet instant de frayeur!

LE CHOEUR.

Notre sergent l'ordonne :
Buvons avec ardeur ;
Oui, la consigne est bonne,
J'obéis de grand cœur !

(A la fin de cet ensemble, un des soldats se présente à la porte à gauche, sans habit et avec un tablier de cuisine.)

LE SOLDAT.

Le dîner vous attend !

MAX.

O nouvelle agréable !
Allons, courons nous mettre à table ;
Et jusqu'à demain, sans façons,
Mes amis, nous y resterons.

ENSEMBLE.

BETTLY.	MAX.
Malgré moi je frissonne	De crainte elle frissonne ;
Et de crainte et d'horreur.	J'en ris au fond du cœur !
Hélas ! tout m'abandonne	Que l'amitié pardonne
Et je me meurs de peur !	Cet instant de frayeur !

LE CHOEUR.

Notre sergent l'ordonne :
Buvons avec ardeur ;
Oui, la consigne est bonne,
J'obéis de grand cœur !

(Max et les soldats entrent par la porte à gauche.)

SCENE X.

BETTLY, *seule.*

Comment ! ils vont loger chez moi jusqu'à demain !.. toute la soirée ! (*avec effroi.*) et la nuit aussi ! et pendant quinze jours... tout le régiment... Quelle perspective !... et le moyen de les renvoyer ou de les rendre honnêtes et polis ?.. Il vaut mieux m'en aller... Mais où me réfugier ?.. Mon plus proche voisin est Daniel, et je ne peux pas aller lui demander asile... surtout pendant quinze jours... lui qui n'est ni mon frère, ni mon cousin... et qui n'a pas de femme !... Et puis, si je quitte mon châlet, ils y mettront le feu ! je le retrouverai en cendres... ils sont capables de tout !...

SCENE XI.

BETTLY, DANIEL, *avec un paquet au bout d'un long sabre, et entr'ouvrant la porte au fond.*

BETTLY.

Qui vient là?.. encore quelque ennemi?.. Ah! c'est Daniel!

DANIEL.

Ne vous fâchez pas, mam'selle, si c'est moi...

BETTLY, *d'un ton caressant.*

Je ne me fâche pas, monsieur Daniel...

DANIEL.

Ce n'est pas pour vous que je viens!... c'est à-dire ce n'est pas pour vous contrarier... mais pour retrouver un militaire qui m'a donné rendez-vous ici... un sergent... un bien brave homme!...

BETTLY.

Un brave homme!...

DANIEL.

Oui, mam'selle... lui et ses camarades!... aussi, dès demain, je serai comme eux... je serai des leurs!..

BETTLY.

Y penses-tu?...

DANIEL.

C'est un parti pris... je lui ai donné ma parole... je me fais soldat. Vous voyez que j'ai déjà le principal, j'ai un sabre!... un fameux sabre qui depuis cent ans était accroché à notre cheminée, et qui a servi autrefois à la bataille de Sempach!... Mais il me manquait des papiers... je les ai là, dans mon paquet, et je les apporte au sergent...

BETTLY.

Il est à table avec ses compagnons qui ont mis ici tout sens dessus dessous.

DANIEL.

Ces pauvres gens!.. je leur avais demandé que ce fût chez moi... Ils vous ont donné la préférence... j'en aurais bien fait autant!...

BETTLY.

Eh bien! par exemple!

DANIEL.

Dame!.. je ne vois que le plaisir d'être auprès de vous. Et à propos de ça... et puisqu'il faut que je m'en aille... (*dénouant le paquet qu'il a mis sur la table.*) j'ai un papier à vous remettre... (*tirant plusieurs papiers*). Non, ce n'est pas ça... c'est mon acte de naissance, et maudit soit le jour où il a été paraphé!.. Et ça?.. (*le regardant.*) ah! ce malheureux contrat de mariage... qui était tout prêt et que vous n'avez pas voulu signer!... (*le remettant dans le paquet.*) il a maintenant le temps d'attendre! (*prenant un autre papier qu'il lui présente.*) Voilà!..

BETTLY.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DANIEL.

Mon testament... que je vous prie de garder.

BETTLY.

Quelle idée!...

DANIEL.

C'est un service que je vous prie de me rendre... et qui ne vous oblige à rien de mon vivant!... vous l'ouvrirez seulement quand je serai mort... et je tâcherai que ça ne soit pas long!...

BETTLY.

Monsieur Daniel!...

DANIEL.

Ça commence déjà... car je n'en peux plus... je tombe de fatigue et de sommeil... trois nuits sans dormir!... des courses dans la montagne!... et puis hier et ce matin, tout le mal que je me suis donné pour c'te prétendue noce... (*Geste de Bettly.*) Je n'en parlerai plus... et je m'en vais... car, en restant ici... je vous contrarie...

BETTLY.

Mais du tout... (*à part.*) Il va me laisser seule dans la maison avec tous ces gens-là!..

DUO.

Prêt à quitter ceux que l'on aime,
Doit-on partir si brusquement?
Et vous pouvez bien ici même
Vous reposer un seul instant!

DANIEL.

Dieu! qu'entends-je? O surprise extrême!

Tantôt vous m'avez dit d'partir,
Et maintenant, quoi! c'est vous-même,
Vous qui daignez me retenir!

BETTLY.

D'un ami l'on peut bien, je pense,
Recevoir les derniers adieux!

DANIEL.

Non, je sens que votre présence
Me rend encor plus malheureux!
Et puisque votre ordre cruel
M'a banni, je m'en vas!..

(Il a repris son paquet et son sabre et va pour sortir.)

BETTLY.

Daniel!

ENSEMBLE.

BETTLY.

Encore, encore
Un seul instant!
De vous j'implore
Ce seul moment.
(à part.)
D'effroi saisie,
Je tremble, hélas!
(à Daniel, d'un air suppliant.)
Je vous en prie,
Ne partez pas!

DANIEL, *avec joie.*

Encore, encore
Un seul instant!
Elle m'implore,
Moi son amant!

Douce magie!
Où suis-je, hélas!

Sa voix chérie
Retient mes pas!

BETTLY.

Vous restez donc auprès de moi?

DANIEL.

Ah! j'y consens!.. Mais vous ne voudrez pas?...

BETTLY.

Pourquoi?

DANIEL.

Vous ne voudrez pas le permettre!
Car voici le jour qui s'enfuit
Et si je reste ici la nuit,
C'est bien pis que le jour, et vous me l'avez dit,
Ce serait là vous compromettre!

BETTLY, *avec embarras et baissant les yeux.*
C'est vrai!

DANIEL.

Vous voyez bien! ainsi tout est fini!

BETTLY, *à part, avec effroi.*

Ah! mon Dieu! rester seule ici!

(à Daniel, avec embarras.)

Adieu donc!

DANIEL, *près de la porte.*

Adieu!

BETTLY, *le retenant au moment où il va sortir.*

Mon ami!

ENSEMBLE.

BETTLY.	DANIEL, *revenant vivement.*
Encore! encore	Encore! encore
Un seul instant!	Un seul instant!
De vous j'implore	Elle m'implore,
Ce seul moment.	Moi son amant!
D'effroi saisie,	Douce magie!
Je tremble, hélas!	Où suis-je, hélas!
Je vous en prie,	Sa voix chérie
Ne partez pas!	Retient mes pas.

BETTLY, *avec un sourire timide.*

Eh! mais... vous pourriez bien, sans qu'on puisse en médire,
Rester dans la chambre à côté
Jusqu'à demain!..

DANIEL.

O ciel!.. c'est bien la vérité.
Vous le voulez!..

BETTLY.

Sans doute!

DANIEL, *avec joie.*

A peine je respire!

BETTLY.

Je vous appellerai si j'ai besoin de vous!

DANIEL, *avec joie.*

Vraiment!..

(montrant la porte à droite.)

C'est là... près d'elle! ah! que mon sort est doux!

(Il prend son sabre, son paquet, et entre dans la chambre à droite, toujours en regardant Bettly.)

BETTLY, *demeurée seule un instant.*

Sa présence a calmé la frayeur qui me glace!

(Bruit et cris confus à gauche.)

BETTLY, *effrayée, s'élance vers la porte à droite en appelant.*

Daniel! Daniel!

DANIEL, *sortant vivement de la chambre à droite.*

Qu'est-ce donc?

BETTLY.

Ah! de grace,

Restez ici, je l'aime mieux!

DANIEL, *avec ravissement.*

Est-il possible?

BETTLY.

Eh! oui! je l'aime mieux!

Là-bas sur ce fauteuil!.. moi je rentre en ces lieux.

DANIEL.

Bonsoir.

BETTLY.

Bonsoir!

Vous restez là?

DANIEL.

Pour mon cœur quel espoir!

ENSEMBLE.

DANIEL, *assis dans le fauteuil à gauche.*

O surprise nouvelle!
Jamais je n'obtins d'elle
Aussi douce faveur!
Mon Dieu, si c'est un rêve,
Permettez qu'il s'achève!
Laissez-moi mon bonheur!

BETTLY, *près de la porte à droite.*

Dans ma crainte mortelle
Sa présence et son zèle
Calment un peu mon cœur!
Que mon tourment s'achève!
O mon Dieu, faites trève
A ma juste terreur!

BETTLY, *de loin.*

Il ne s'endort pas, je l'espère!

DANIEL, *les yeux un peu appesantis.*

Quel avenir! et quel bonheur!..
Mais je sens... déjà... ma paupière!..

(d'une voix plus affaiblie.)

Je suis près d'elle!... ah! quel bonheur!

BETTLY.

Parlez-moi... je veux vous entendre!

DANIEL, *à moitié endormi et prononçant à peine.*

Ah ! combien je bénis mon sort !

BETTLY, *écoutant.*

Que dit-il?
(se rapprochant de lui.)
De si loin... l'on ne saurait comprendre !..
Mais vraiment je crois qu'il s'endort!

ENSEMBLE.

BETTLY.	DANIEL, *s'endormant peu à peu.*
Dans ma crainte mortelle	Quelle ivresse nouvelle !
Sa présence fidèle	Jamais je n'obtins d'elle
Rassure un peu mon cœur !	Aussi douce faveur!
Que mon tourment s'achève!	Mon Dieu, si c'est un rêve,
O mon Dieu, faites trève	Permettez qu'il s'achève!
A ma juste terreur!	Laissez-moi mon bonheur!
Loin de lui... j'ai trop peur!	Oui... oui... je rêve le bonheur!

(Elle finit par prendre une chaise et s'asseoir à côté de lui.)

SCENE XII.

MAX, *sortant de la porte à droite;* BETTLY, *assise près de Daniel;* DANIEL, *dormant sur le fauteuil à droite.*

MAX, *à part, apercevant Daniel.*

Ah !.. notre jeune fermier !.. elle l'a fait rester ! Très bien !

(Il s'avance et se place entre Bettly et Daniel.)

BETTLY, *se levant effrayée.*

Dieu ! ce soldat !..

MAX.

Moi-même, ma belle enfant... (*affectant un peu d'ivresse.*) Vive l'amour et la bagatelle !.. Voyez-vous, j'ai servi en Allemagne... et les Allemands sont toujours aimables... après dîner !... Or le vôtre était excellent... il faut donc, pour être juste, que l'amabilité soit en rapport avec le dîner !...

BETTLY, *à part.*

Et ce Daniel qui ne s'éveille pas!..

MAX.

Nous convenons donc, ma jolie hôtesse, qu'il me faut un petit baiser...

BETTLY.

Une pareille audace...

MAX.

C'est de la reconnaissance !... c'est une galanterie soldatesque et décente qui ne peut offenser personne !... et ton mari lui-même le permettra... (*montrant Daniel.*) je vais lui demander.

BETTLY, *piquée.*

Ce n'est point mon mari...

MAX.

Excusez !... comme il dormait là près de toi... j'avais cru tout naturellement...

BETTLY, *avec fierté.*

Vous vous trompez !... je n'ai pas de mari... je vous prie de le croire...

MAX, *gaîment.*

Tu n'as pas de mari !.. alors je ne crains plus rien !.. ça ne fait de tort à personne... et puisque tu es libre, puisque tu es ta maîtresse...

BETTLY, *effrayée.*

Monsieur le soldat...

MAX, *la poursuivant.*

Vive l'amour et la bagatelle !

BETTLY.

A moi !.. au secours !..

MAX, *l'embrassant au moment où Daniel s'éveille.*

Tu auras beau faire !...

DANIEL, *s'éveillant.*

Qu'est-ce que je vois là ?...

MAX, *tenant toujours Bettly qui se débat.*

Le triomphe du sentiment !

DANIEL.

Moi qui étais dans un si joli rêve... (*s'élançant entre Max et Bettly qu'il sépare.*) Voulez-vous bien finir ?..

MAX, *avec colère.*

Et de quoi te mêles-tu ?..

DANIEL.

Je me mêle... que ces manières-là me déplaisent, entendez-vous, sergent?..

MAX, *de même et affectant plus d'ivresse.*

Et de quel droit ça te déplaît-il?... est-ce ta sœur?

DANIEL.

Non, vraiment!..

MAX.

Est-ce ta femme?..

DANIEL.

Hélas! non...

MAX.

Est-ce ta nièce, ta cousine, ta grand'tante?...

DANIEL.

Non, sans doute... mais cependant, sergent...

MAX, *avec hauteur.*

Mais cependant, morbleu!... c'est à moi alors que ça déplaît... et puisque tu n'as aucun droit légal z'et légitime de m'ennuyer z'ici, fais-moi le plaisir de battre en retraite sur-le-champ et vivement.

BETTLY.

O ciel!..

MAX.

Je te l'ordonne!

DANIEL.

Et moi, ça m'est égal... je resterai!...

MAX, *le menaçant.*

Comment! blanc-bec...

DANIEL, *tremblant et se réfugiant près de Bettly.*

Oui... oui... je resterai... j'en ai le droit... c'est mam'selle Bettly qui me l'a dit... N'est-ce pas, mam'selle... vous m'en avez prié... vous me l'avez demandé?...

BETTLY, *tremblante.*

Certainement... je le veux. (*lui prenant le bras.*) je veux que vous ne me quittiez pas!...

DANIEL.

Vous l'entendez... je ne lui fais pas dire... Vous n'avez que faire ici... n'est-il pas vrai?.. (*regardant Max qui se*

croise les bras.) Eh bien! je vous demande pourquoi il reste là... Dites-lui donc, mam'selle... dites-lui donc de s'en aller?

MAX.

Non, morbleu!.. je ne m'en irai pas!... car j'y vois clair enfin... Tu es son amant!... tu l'aimes!...

DANIEL.

Pour ce qui est de ça... c'est vrai!

MAX.

Et moi aussi!...

DANIEL.

Est-il possible?..

MAX, *le menaçant.*

Et tu renonceras à l'aimer...

DANIEL, *de même.*

Jamais!...

MAX, *de même.*

Ou sinon...

BETTLY.

Monsieur le sergent... au nom du ciel...

MAX, *froidement.*

Ça ne vous regarde pas... la belle!... c'est une affaire entre nous, une explication z'à l'amiable qui réclame impérieusement l'absence du sexe!.. Ainsi, vous comprenez... vaquez aux travaux du ménage... et nous... ça ne sera pas long. (*durement et lui montrant la porte à droite.*) M'entendez-vous?..

DANIEL.

Oui, mam'selle Bettly... retirez-vous un instant...

BETTLY, *à part, montrant la porte à droite.*

Ah! je n'irai pas loin... (*bas*) monsieur Daniel!..

DANIEL.

Mam'selle Bettly...

BETTLY, *à mi-voix.*

Ah! mon Dieu, que j'ai peur!..

DANIEL, *de même.*

Et moi, donc!...

(Bettly le regarde et sur un geste de Max, sort par la porte à droite.)

SCENE XIII.

MAX, DANIEL.

DUO.

MAX.

Il faut me céder ta maîtresse,
Et renoncer à ton amour.

DANIEL.

Moi! renoncer à ma tendresse!
J'aimerais mieux perdre le jour!

MAX.

C'est alors, suivant la coutume,
Le sabre qui décidera!

DANIEL, *effrayé.*

Que dites-vous?

MAX, *froidement.*

Et je présume
Qu'un de nous deux y périra!

DANIEL, *tremblant.*

Ah! grand Dieu!... mais la perdre... est encor plus terrible!

MAX.

Eh bien?..

DANIEL, *tremblant, mais avec un peu plus de résolution.*

Eh bien... c'est dit...

MAX, *lui prenant la main.*

Touche donc là!..

(voyant qu'il tremble.)

Poltron!..

Ta main tremble!..

DANIEL.

C'est bien possible!..

MAX.

Tu frémis!..

DANIEL.

Je ne dis pas non!

ENSEMBLE.

DANIEL, *à part.*

Je sens comme un froid glacial!
Mais c'est égal... oui c'est égal!
Bon gré, mal gré
Je me battrai!
Je me battrai,
Je l'ai juré!

MAX, *souriant.*

Que j'aime son air martial,
Il est tremblant... mais c'est égal!
Il se battra, bon gré, mal gré!
Il veut se battre, il l'a juré!

MAX.

Ainsi le sabre en main... tu le veux!

DANIEL, *fermant les yeux.*

Je le veux!

MAX, *avec ironie.*

Il est brave!

DANIEL.

Non pas!.. mais je suis amoureux!

MAX.

Et de frayeur ton cœur palpite!

DANIEL.

Je n'en ai que plus de mérite;
Se faire tuer... c'est votre état!
Mais moi qui ne suis pas soldat...

ENSEMBLE.

DANIEL.

Je sens comme un froid glacial!
Mais c'est égal!.. oui c'est égal!
Bon gré, mal gré, je me battrai!
Je me battrai, je l'ai juré!

MAX.

Je ris de son air martial!
Il est tremblant... mais c'est égal!
Il se battra, bon gré, mal gré!
Il veut se battre, il l'a juré!

(apercevant Bettly qui, pendant le commencement de ce morceau, a de temps en temps entr'ouvert la porte à droite.)

MAX, *à part.*

C'est elle!.. elle doit nous entendre!

(à Daniel.)

C'est bien... là-bas je vais t'attendre!

CANTABILE.

MAX.

Dans ce bois de sapins, sous cette voûte sombre,
Qui couvre la montagne et s'étend près de nous,

Nous n'aurons pour témoins que le silence et l'ombre;
Mais ne vas pas manquer à notre rendez-vous!

DANIEL, *levant les yeux au ciel.*

Dieu! soutiens mon courage et chasse comme une ombre
Du bien que j'ai perdu le souvenir si doux!

ALLEGRO.

MAX.

Lorsqu'au clocher voisin sonnera la demie,

DANIEL.

De s'apprêter encor faut-il le temps!

MAX.

Je te donne un quart-d'heure!

DANIEL.

On vous en remercie!

MAX.

Je serai là!..

DANIEL, *se donnant du courage.*

J'irai!.. j'irai!

MAX.

Bien! je t'attends!

ENSEMBLE.

DANIEL.	MAX.
Que l'amour et la gloire	Que l'amour et la gloire
Banissent ma frayeur!	Soutiennent ta valeur!
Oui, je ne veux plus croire	En tout temps la victoire
Que la voix de l'honneur!	Sourit aux gens de cœur!
Pour défendre sa belle	Quand l'amour nous appelle
On a toujours du cœur!	Tous deux au champ d'honneur,
Et si je meurs pour elle,	Expirer pour sa belle
C'est encor du bonheur!	Est encor du bonheur!

MAX.

Tu m'as compris!..

DANIEL.

C'est entendu!

MAX.

Pour la gloire et pour ton amie...

DANIEL.

Pour la gloire et pour mon amie...

MAX.

Lorsque sonnera la demie!

DANIEL.

Lorsque sonnera la demie!

MAX.

Dans le bois de sapins...

DANIEL, *avec fermeté.*

C'est dit... c'est convenu!

ENSEMBLE.

DANIEL, *tout-à-fait décidé.*

Oui, l'amour et la gloire
Ont banni ma frayeur,
Et je ne veux plus croire
Que la voix de l'honneur!
Pour défendre sa belle
On a toujours du cœur!
Et si je meurs pour elle,
C'est encor du bonheur!

MAX.

Que l'amour et la gloire
Soutiennent ta valeur!,
En tout temps la victoire
Sourit aux gens de cœur!
Quand l'amour nous appelle
Tous deux au champ d'honneur,
Expirer pour sa belle
Est encor du bonheur!

(Max sort par la porte du fond.)

SCENE XIV.

DANIEL, BETTLY, *revenant.*

BETTLY, *à part.*

Je me soutiens à peine!... Ce pauvre garçon!.. (*le regardant tendrement.*) Se battre avec une frayeur comme celle-là!.. faut-il qu'il soit brave! (*haut.*) Monsieur Daniel!..

DANIEL, *sortant des réflexions où il était plongé.*

Ah! c'est vous, mam'selle?...

BETTLY.

Eh bien?..

DANIEL, *affectant un air riant.*

Eh bien!... ça s'est bien passé!.. il a enfin entendu la raison... et, comme vous le voyez, il s'est en allé... vous en voilà délivrée!... Et maintenant, puisque vous n'avez plus besoin de moi, je vais aussi vous quitter.

BETTLY.

Et où allez-vous?..

DANIEL.

Je vais reprendre mon paquet, mes papiers et mon sabre... que j'ai laissés là, dans votre chambre...

BETTLY, *l'arrêtant.*

Daniel...

DANIEL.

Il faut que je parte... Je suis soldat... je vous l'ai dit! Mon sergent m'attend... nous avons à faire ensemble, un voyage... qui sera bien long peut-être!.. et si je ne revenais pas, mam'selle Bettly... il ne faut pas que cela vous fasse de la peine... Il faut vous dire, pour vous consoler, que je suis plus heureux comme ça qu'auparavant... (*la regardant.*) quoi! vous pleurez?..

BETTLY.

Oui, je ne puis vous dire ce que je sens là... ce que j'éprouve de crainte... de regrets!...

DANIEL.

Des regrets! est-il possible?.. Ah! si vous me regrettez, voilà plus de bonheur que je n'aurais osé l'espérer!.. et je puis partir maintenant!...

BETTLY, *à part, joignant les mains.*

Comment le retenir ici?

DANIEL.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Adieu, vous que j'ai tant chérie!
Je pars pour un climat lointain...
Qu'une fois au moins d'une amie
Ma main puisse presser la main!
Qu'en sortant de cette demeure
J'emporte ce doux souvenir!..

BETTLY, *à part.*

Si je refuse il va partir!..

(lui tendant la main qu'il embrasse.)

Allons... il faut... lui faire oublier l'heure!

DANIEL.

DEUXIÈME COUPLET.

Adieu, Bettly, vous que j'adore!
Vous, mes premiers, mes seuls amours!

Peut-être un destin que j'ignore
Va nous séparer pour toujours!
Loin de vous, s'il faut que je meure,
Un baiser avant de mourir!

BETTLY.

Si je refuse... il va partir!

(On entend sonner la demie au clocher du village. Bettly penche vers lui sa joue que Daniel embrasse.)

Allons... il faut lui faire oublier l'heure!

ENSEMBLE.

Allons... il faut lui faire oublier l'heure!

DANIEL, *avec ivresse.*

Mes jours entiers pour une pareille heure!

SCENE XV.

BETTLY, MAX, DANIEL.

MAX, *qui est entré à la fin de la scène précédente, sourit en les voyant, puis il vient brusquement se placer entre eux.*

Eh bien! l'ami, à quoi diable vous amusez-vous là?.. Il y a long-temps que la demie a sonné...

DANIEL.

Vous croyez?..

MAX, *lui montrant le sabre qu'il tient sous le bras.*

Le camarade est là pour vous le dire!... nous vous attendons!.. vous comprenez?...

DANIEL.

Oui, sergent... je vas chercher... ce qu'il faut pour vous suivre.. mais si vous aviez pu attendre encore un peu! (*à part.*) Se faire tuer dans un pareil moment! est-ce désagréable!..

(Il sort par la porte à droite)

SCENE XVI.

MAX, BETTLY.

BETTLY, *qui a remonté le théâtre et suivi Daniel des yeux, court près de Max.*

Je connais votre dessein et ne le laisserai pas exécuter.

MAX.

Qu'est-ce que ça signifie ?

BETTLY.

Vous voulez vous battre avec lui... vous voulez le tuer !.. Oh ! non... cela n'est pas possible... vous ne le tuerez pas ! un si honnête homme ! dont les jours sont si chers et si précieux !

MAX.

Si précieux !... et à qui ?

BETTLY.

A ses amis... à sa famille.

MAX.

Lui !.. Il ne tient à rien au monde... il est garçon comme moi ; et un garçon, à quoi ça sert-il? Ah ! s'il était marié... je ne dis pas... Un homme marié est utile à sa femme et à tous les siens !

BETTLY, *vivement.*

Eh bien ! monsieur, si ce n'est que cela... je vous jure qu'il est marié.

MAX.

Lui ?

BETTLY.

Oui, sans doute !

SCENE XVII.

MAX, BETTLY, DANIEL.

TRIO.

DANIEL, *tenant sur l'épaule son grand sabre.*

Soutiens mon bras, Dieu que j'implore,
Venge l'amour et l'amitié!

(regardant son sabre.)

Ce fer qui va briller encore
Ne pouvait mieux être employé

MAX.

Non vraiment, différons encore ;
Qu'entre nous tout soit oublié !
Toujours je respecte et j'honore
Les jours d'un homme marié!

DANIEL, *étonné.*

Qui, moi ? sergent! moi!.. marié!

BETTLY, *bas à Daniel.*

Dites que oui ; je vous l'ordonne!

DANIEL, *vivement.*

C'est vrai! c'est vrai! je l'avais oublié!

MAX, *les regardant d'un air soupçonneux.*

Et pourquoi le cacher? ce mystère m'étonne.

BETTLY, *vivement.*

Plus d'une raison l'y forçait...
Des raisons de famille autant que de fortune!

MAX.

C'est différent ! Alors dites-moi donc quelle est
Sa femme?

BETTLY, *embarrassée.*

Quoi... sa femme!

MAX, *brusquement.*

Il faut qu'il en ait une!
Je tiens à la voir!

DANIEL.

Et pourquoi?

MAX.

Je veux la voir!..

DANIEL, *avec embarras.*

Ma femme!..

BETTLY.

Eh bien!... c'est moi!

DANIEL.

Qu'entends-je, ô ciel!..

BETTLY.

Silence! et dites comme moi!
(bas, à Daniel.)

Ah! c'est pour vous sauver la vie
Que je vous nomme mon époux!
Dites comme moi, je vous prie...
Mais c'est pour rire, entendez-vous!
Oui, c'est pour rire, entendez-vous!

ENSEMBLE.

DANIEL, *à part, tristement.*

Quoi! c'est pour me sauver la vie
Qu'elle me donne un nom si doux

MAX, *à part.*

Eh quoi! vraiment sa pruderie
Se défend encor contre nous!

Mais ce n'est qu'une raillerie,	De résister je la défie;
Et je ne suis pas son époux;	Il faudra qu'il soit son époux,
Je ne serai pas son époux!	Qu'il soit tout-à-fait son époux.

MAX, *les saluant tous deux.*

Salut alors à monsieur, à madame!

DANIEL, *à Bettly.*

Répondez-lui!

MAX.

Quel est ce ton?
Lorsque l'on est époux et femme
On se tutoie et sans façon!

DANIEL, *effrayé.*

Quoi... la tutoyer!..

BETTLY, *à demi-voix, l'y excitant.*

Allons donc!

DANIEL.

Si... tu le veux!

BETTLY.

Et pourquoi non?

DANIEL.

C'est toi qui le veux!.. Toi!.. ce mot charme mon ame!

MAX.

Mais quand on est époux et femme
On peut embrasser son mari!

DANIEL, *s'éloignant avec effroi.*

Ah! c'est trop fort!.. oh! que nenni!

MAX, *avec colère et portant la main à son sabre.*

Qu'ai-je entendu?.. de quelque trame
Serais-je la dupe aujourd'hui?

BETTLY, *vivement.*

Non vraiment! et s'il faut vous le prouver ici...

(Elle s'approche de Daniel les yeux baissés, l'embrasse et reprend à mi-voix.)

Ah! c'est pour vous sauver la vie
Qu'ici je vous traite en époux!
Mais n'y croyez pas, je vous prie.
Car c'est pour rire, entendez-vous!
Oui, c'est pour rire, entendez-vous!

ENSEMBLE.

DANIEL, *tristement.*	MAX, *à part.*
Quoi! c'est pour me sauver la vie	Eh quoi! vraiment sa pruderie
Qu'elle accorde un baiser si doux!	Se défend encor contre nous!

Mais ce n'est qu'une raillerie,
Et je ne suis pas son époux!

De résister je la défie,
Il faudra qu'il soit son époux!

BETTLY.

Et maintenant je le suppose,
De cet hymen vous ne douterez pas!

MAX.

Oh! si vraiment! et j'exige autre chose!

DANIEL *et* BETTLY, *effrayés.*

O ciel!

MAX, *montrant Daniel.*

Il doit avoir des papiers, des contrats...
Que sais-je?... il me l'a dit!

DANIEL.

Rien n'est plus véritable!
(montrant la chambre à droite.)
Je l'avais là!...

MAX.

Je veux le voir!
(à Bettly.)
Qu'on me l'apporte!.. allez!
(Bettly entre dans la chambre à droite.)

DANIEL, *la regardant sortir.*

Ah! plus d'espoir!

MAX,

Je saurai bien s'il est valable!

DANIEL, *à part.*

Il ne l'est pas! ô sort infortuné,
C'est de moi seul qu'hélas! il est signé!

MAX, *criant à haute voix, et de manière à ce que Bettly l'entende.*

Je connaîtrai, morbleu, si l'on m'abuse!

DANIEL, *toujours à part.*

En le voyant il va découvrir notre ruse!

(rentre Bettly qui, les yeux baissés, présente à Max un contrat qu'il prend de sa main.)

DANIEL, *à part, regardant Max qui examine le contrat.*

Je n'ai plus qu'à mourir!.. pour moi tout est fini!

MAX, *regardant au bas du contrat.*

C'est bien : signé: Daniel; plus bas, signé : Bettly!

DANIEL, *avec joie.*

O ciel!

BETTLY, *qui est près de lui, lui mettant la main sur la bouche.*

Ah!.. ce n'est qu'une ruse!

Le contrat ne vaut rien!.. celui dont je dépends,

Mon frère, ne l'a pas encor signé!..

MAX, *qui pendant ce temps s'est approché de la table à droite, et a signé le contrat.*

Tu mens!..

(le donnant à Daniel.)

Tenez... tenez, mes enfans!

DANIEL, *lisant.*

Que vois-je? Max!... sergent!

BETTLY.

Grands dieux!

MAX, *lui ouvrant ses bras.*

C'est moi!... ton frère!

DANIEL.

Lui!

MAX.

Qui vous trompait tous deux

Pour vous forcer d'être heureux!

ENSEMBLE.

DANIEL *et* BETTLY.

Ah! n'est-ce pas une erreur qui m'abuse!
C'est un frère qui nous chérit!
Oui, notre amour pardonne cette ruse
A l'amitié qui nous unit!

MAX.

Non ce n'est pas une erreur qui t'abuse,
C'est un frère qui te chérit!
Que votre amour pardonne cette ruse
A l'amitié qui vous unit!

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, PAYSANS *et* PAYSANNES, *revenant de la ville,* SOLDATS, *entrant par la gauche.*

DANIEL, *courant à eux.*

Mes amis, venez vite!
Ici je vous invite,
Car je suis son époux!

TOUS.

O ciel! que veut-il dire!

DANIEL.

De moi vous vouliez rire,
Et je me ris de vous!

MAX, *à ses soldats.*

Et vous, mes camarades,
Venez! buvez rasades!
Et reprenons soudain
Notre joyeux refrain :
Vive le vin, l'amour et les combats!
Voilà, voilà le refrain des soldats!

CHOEUR.

Amans, guerriers, répétons tour à tour :
Vive le vin, les combats et l'amour!

FIN.

Pièces nouvelles, chez Barba :

Table.

La chambre ardente
Drame en 5. a. et 9. tableaux.

Michel Périn
vaud. 2. a.

Les Duels ou la famille d'Arcourt.
vaud. 2. a.

Le Cne. de Vaisseau ou la Salamandre.
vaud. 2. a.

Le Châlet.
op. Com. 1. a.



La France dramatique du XIXe siècle XNDC XOOC VNNT (none)
XUCS

Magasin théâtrale
XOOC XNDC VNUC (none
VUCS

